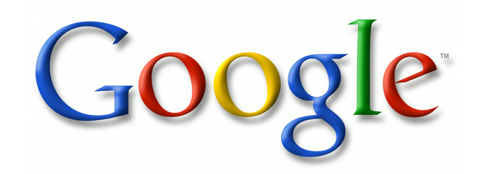


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

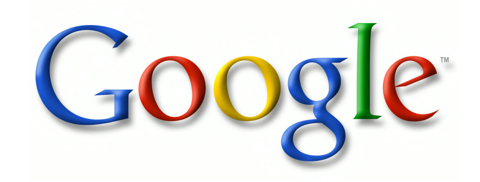
Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

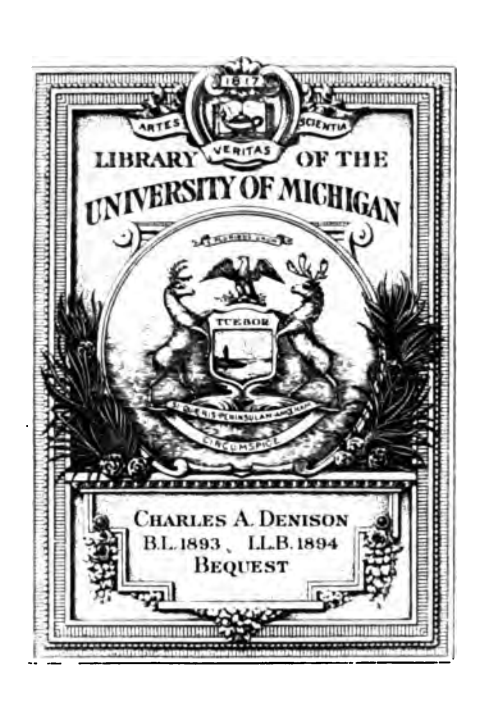
Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

B 1,282,677


1817
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE
CHARLES A. DENISON
B.L. 1893, LL.B. 1894
BEQUEST

HISTOIRE MILITAIRE DE MASSENA

LA
CAMPAGNE D'HELVÉTIE
(1799)

PAR

EDOUARD GACHOT

Ouvrage accompagné de 23 gravures, plans et cartes

Librairie académique PERRIN et Cie.

A mon excellent confrère de Tréchorix
le meilleur hommage.
E. Gachot

HISTOIRE MILITAIRE DE MASSENA

LA
CAMPAGNE D'HELVÉTIE

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

— — — — —

La Première Campagne d'Italie (1795 à 1798), ouvrage accompagné de gravures, plans et cartes, 1 vol. in-8°. Prix : **7 fr. 50**

La Deuxième Campagne d'Italie (1800), ouvrage couronné par l'Académie française. 1 vol. in-12. Prix : **3 fr. 50**

Les Mémoires du colonel Delagrave (campagne du Portugal 1810-1811), contenant 8 aquarelles, 4 portraits en noir et 1 carte. 1 vol. in-8°, sur beau papier. . Prix : **7 fr. 50**

Souvarow en Italie (1799), ouvrage accompagné de gravures plans et carte. 1 vol. in-8°. . . . . . Prix : **7 fr. 50**



[illegible] GÉNÉRAL MAS[illegible]

HISTOIRE MILITAIRE DE MASSENA

LA CAMPAGNE D'HELVÉTIE

(1799)

PAR

EDOUARD GACHOT

Ouvrage accompagné de 23 gravures, plans et cartes

PARIS
LIBRAIRIE ACADÉMIQUE DIDIER
PERRIN ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS
35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 35
1904
Tous droits réservés

DC
[illegible]
.S7
G[illegible]

LA CAMPAGNE D'HELVÉTIE

(1799)

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE I

LA SUISSE EN 1798

Considérations générales sur l'Helvétie. — Hospitalité accordée aux émigrés. — Mallet du Pan et Lavater combattent le parti français. — Intrigues de Mengaud. — Réunion à Aarau d'une Diète helvétique. — Les cantons forment une Confédération. — Description géographique de la Suisse. — L'armée française, commandée par Brune, se porte devant Lausanne. — Courage des Bernois. — Schauembourg est repoussé à Newenegg. — Défaite des milices suisses à Faubrun. — Convention de Payerne. — Organisation d'une République helvétique. — Genève est réuni au territoire français. — Soulèvement des paysans dans les cantons allemands. — Rude répression. — La trève pendant l'hiver. — Préparatifs faits en vue d'une insurrection générale.

Les déclarations faites au sein des États-Généraux, le triomphe du Tiers-État, enfin la prise de la Bastille, événements mémorables qui marquaient en France le début d'une ère nouvelle, n'excitaient guère d'enthousiasme parmi les peuples de l'Helvétie. Quand l'Italie, l'Allemagne et la Pologne s'agitaient, réclamant la création entre diverses classes de la société d'une fraternité durable, les bourgeois de Glaris et les paysans d'Uri ne sentaient point le besoin de modifier des chartes qui les liaient assez étroitement à d'antiques servitudes.

Plus tard, le montagnard n'accordait aucune

créance aux journaux annonçant que l'on préparait à Paris la déchéance de Louis XVI, puis, que les privilèges des nobles étaient abolis, que Versailles avait subi le siège d'une multitude fanatisée par les politiciens, que les plus sanglantes tragédies étaient à redouter dans un pays où le peuple réclamait de nombreuses réformes. Son incrédulité cessa, ou plutôt la gravité des événements ne lui apparut qu'au jour où fut publiée à Berne la triste nouvelle du massacre de la garde suisse tombée aux Tuileries, le 10 août 1792. Alors, il s'indigna; il parla même de venger ses frères égorgés au milieu du conflit de la guerre civile.

Depuis trois siècles, les rois de France avaient recruté en Helvétie une garde brave et fidèle [1]. Aussi, la petite noblesse de Zurich s'enorgueillissait de ce que ses enfants pouvaient obtenir l'épaulette d'officier et la croix du Mérite militaire. Le berger valaisan recevait, pour subvenir à ses vieux jours, une haute paie versée à son fils, sergent ou grenadier. Or, la mort de Louis XVI et le licenciement des régiments étrangers bornait tout à coup l'ambition des uns et devait rendre plus précaire la situation des autres. Il ne faut donc pas s'étonner que l'exécution du monarque parût à leurs yeux un assassinat qui allait être puni, croyaient-ils, par les Monarchies coalisées. Déjà, sur le Rhin, les Suisses prêtaient leur appui aux soldats du roi de Prusse.

Des émigrés apportaient, à cette époque, sur le sol hospitalier de l'ancienne Rhétie, au sein de populations surexcitées, le récit des persécutions qu'ils avaient subies en France; nouvelles qui, portées de village en village, souvent amplifiées, alié-

1. Louis XI constituait le premier, en 1481, un corps suisse qui forma sa garde. Charles VIII l'imita. Sous François I[er], les cantons se montrèrent hostiles à la France. Après Marignan, la garde helvétique veilla encore sur les Rois. En 1790, onze régiments suisses étaient au service de Louis XVI. L'un d'eux, le régiment de Châteauvieux, se déclara, à Nancy, pour la Révolution. Bouillé fit décimer ce régiment le 31 août.

naient aux républicains français les esprits les plus portés à l'indulgence. Alors, le comte de Provence, aspirant au trône des Bourbons, aurait pu lever dix légions entre Bellinzona et Schaffouse ; et leur dévouement, excité encore par les crimes qu'ordonnait la Convention, l'aurait pu grandement servir.

Mais la période terroriste ne durait que quatorze mois [1]. A leur tour, plusieurs des hommes qui l'avaient préparée et dirigée montaient sur l'échafaud. Robespierre ayant disparu, la France croyait pouvoir accepter, après le 9 Thermidor, un régime propre à satisfaire l'expansion d'une démocratie raisonnable ; cet état de choses, nouveau, semblait devoir lui permettre d'avoir la paix intérieure et de réunir des forces considérables pour imposer silence aux princes qui, encore, la menaçaient d'une prochaine invasion.

En Suisse, Barthélemy, l'ambassadeur de France, homme d'initiative, travaillait à réconcilier les partis qui s'agitaient autour de lui ; il agissait pour faire oublier aux landamans les plus autoritaires la récente invasion de l'évêché de Bâle par les soldats de la République, en représentant que ç'avait été une manœuvre stratégique rendue nécessaire dans la guerre soutenue alors contre la Prusse, qu'on l'avait exécutée d'ailleurs malgré le ministre des Relations Extérieures. Et, pour l'aider dans ses efforts vers la pacification, la voix si autorisée de l'historien Pierre Ochs vantait, aux hommes détenant quelque influence, la sagesse des projets du Directoire français.

Sur d'autres points du territoire helvétique, Laharpe récemment rentré d'exil, et le banquier Haller, de Lausanne, et Necker même, l'ancien ministre de Louis XVI, employaient leur crédit à ramener entre les deux peuples qu'avaient séparés les actes violents de la Révolution, cette confiance d'où pou-

1. Du 31 mai 1793 au 27 juillet 1794.

HISTOIRE MILITAIRE DE MASSENA

LA CAMPAGNE D'HELVÉTIE

la coalition, le gouvernement français voulait élever, entre ses frontières de l'est et les espoirs de revanche de l'Autriche, une barrière difficile à franchir. Or, rien n'était comparable, assurait Carnot, à l'immense bloc des Alpes. Alliés ou conquis, les Suisses pourraient servir, pendant la guerre, de bouclier arrêtant les assauts de l'ennemi. Bonaparte, Jourdan et Moreau, consultés, approuvaient ce plan qu'on avait tiré des cartons de l'ancien Comité de Salut Public.

Grâce aux discussions nées de la sauvegarde d'intérêts particuliers ou de préséances refusées dans les fêtes publiques, il s'était formé un gros parti de mécontents. C'est à ces hommes que Mengaud offrait sa protection — ou plutôt celle du Directoire. — Et, quelque concessions qu'on leur voulût accorder, ces mécontents les refusaient. Ils se faisaient jacobins après la chute retentissante des jacobins dans la grande nation. Naturellement, les plus ardents se recrutaient parmi la populace des villes, gens insatiables, à qui tout pillage eût profité. Ils rédigeaient chaque jour ou des adresses ou des protestations. Plusieurs sollicitaient la protection de Barthélemy. Un arrêté du gouvernement français, publié à Paris le 28 décembre 1797, plaça les citoyens de Berne et de Fribourg sous sa sauvegarde. C'était l'intrusion de l'étranger publiquement affichée cette fois.

Trop tard, la partie raisonnable du peuple helvétique secoua l'indifférence où elle avait paru se complaire pendant quelque temps. Le pamphlétaire Mallet du Pan, rédacteur à *La Quotidienne* [1], serviteur gagé du comte de Provence, poussa un cri d'alarme. Il rappela, dans les journaux contre-révolutionnaires, les noms de Granson et de Morat.

1. Journal royaliste fondé en 1792. Ses éditeurs l'appelèrent successivement : *Tableau de Paris*, puis *Feuille du jour*. Michaud, de Fontanes et Laharpe y collaborèrent. A cessé de paraître en 1847.

D'une éloquence excitée par le péril prochain, il exhorta les montagnards à ne pas tolérer chez eux la présence de l'étranger. Chose étrange, ce royaliste écrivit que la Liberté est le premier besoin d'un peuple fier et jusqu'alors inasservi. Chassé de Genève, son pays natal, et banni bientôt de Zurich, l'écrivain apprit à Fribourg-en-Brisgau les malheurs qui désolaient sa patrie.

Les exhortations de Mallet furent suivies des conseils de Gaspar Lavater, illustre pasteur d'une confession protestante qui prêchait la formule zwingliste : « Soumission entière à la religion qui seule doit conduire le troupeau des hommes ». Lavater osait excommunier tout citoyen qui critiquait ses actes ; et si, en chaire, on l'entendait s'élever parfois véhémentement contre la tyrannie [1], il se plaisait, bizarre contraste, à marquer son dévouement aux princes qui imposaient à leurs peuples les lois les plus rigoureuses. La figure de cet homme était empreinte de gravité, mais dans son intolérance il ne sut point distinguer, parmi les fonctionnaires

1. Lavater écrivait, le 10 mai 1798, au Directeur Rewbel : — « Quel était le motif qui fit entreprendre à votre nation une guerre si longue et si opiniâtre contre les plus puissants monarques de l'Europe ? N'était-ce pas d'empêcher ces souverains d'intervenir dans vos affaires ? Que faites-vous aujourd'hui que violer vos propres principes quand vous prétendez asservir notre nation à la vôtre. Et l'éclat même de vos triomphes et la supériorité de vos forces peuvent-ils vous autoriser à enchaîner par la violence la volonté d'un peuple libre ? C'est une loi aussi ancienne que le monde, une loi que chaque homme porte écrite au fond de sa conscience, de ne point faire à autrui ce qu'il ne veut pas qu'il soit fait à soi-même. Que diraient les Français si, plus forts et plus puissants qu'eux, nous allions leur prescrire à notre tour une constitution impraticable, exiger d'énormes contributions, piller les trésors de l'Etat et les ressources du pauvre, enlever l'artillerie, les armes, les munitions de tout un peuple et le laisser enfin nu et dépouillé à la merci de tous les besoins, en proie à tous les fléaux. Et voilà cependant ce que vous avez fait avec ces mots sonores : Liberté, Egalité, Justice et Honneur, que vous avez sans cesse à la bouche. Vous venez comme des brigands chez un peuple qui ne vous a jamais offensé ; vous venez sous prétexte de l'affranchir de ce que vous appelez une insupportable oligarchie. Vous lui imposez un joug mille fois plus intolérable que les plus durs traitements qu'il avait jadis éprouvés. » (Papiers de la cure Saint-Pierre de Zurich.)

employés en Suisse par le Directoire, entre les hommes vraiment libéraux et les jacobins exaltés. Chef de parti à Zurich, il devait d'abord être exilé à Bâle, puis recevoir un coup mortel dans la bataille du 26 septembre 1799.

A sa voix, Marianus Herzog, curé d'Einsiedeln; le moine Paul Styger, d'Unterwald; l'historien Vincent Schmid, d'Altdorf; le général d'Erlach, de Berne, et tous les officiers ayant servi la royauté française supplièrent leurs concitoyens de s'armer. Ils distribuèrent alors, selon leurs moyens, des fusils, de la poudre et des balles. Et ils annoncèrent aux foules rassemblées pour assister à l'assemblée populaire du Landsgemeine que, sur le territoire de la Confédération : à Sempach, à Giornico et à Glaris, les Suisses avaient toujours été invincibles.

Rappelant l'exemple des aïeux, ils demandaient qu'une cohorte de vieillards suivît au combat la légion des milices afin de prêcher à celles-ci le devoir, puis de consoler et de panser les blessés après la bataille. Chacun d'eux devrait porter, comme talisman, une image de Guillaume Tell; et, si l'on tressait des couronnes aux vainqueurs, des épitaphes pompeuses seraient composées en l'honneur des hommes tombés pour le Vaterland.

S'illusionnant, des milliers d'individus se préparèrent à soutenir la guerre contre l'étranger. Il advint même que le cri qui jadis rallia autour d'un chef les Gaulois armés pour secouer la lourde domination romaine, s'éleva dans les montagnes. Alors, aux chants rustiques de naguère succédèrent des hymnes guerriers. Au signal convenu, le bourgeois, l'artisan, le berger saisissent le fusil ou la lance, forment des pelotons qui se mettent en marche vers la capitale du canton. C'est un essai de mobilisation générale. Pour surchauffer le zèle des plus tièdes, chaque dimanche, au prêche, on recommandait l'entier sacrifice à la cause de l'Indépendance helvétique.

Par cruelle inconséquence de ces malheureux ignorant une sombre période de l'histoire de leur pays, les Suisses des cantons allemands tournèrent les yeux vers François II. Bientôt ils reçurent les encouragements d'un monarque dont les aïeux avaient tenté d'asservir Schwitz, Uri et Unterwald. L'empereur, prêt d'ailleurs à déchirer le traité de Campo-Formio, préparait au milieu du Vorarlberg, l'une de ses provinces occidentales, l'envahissement des Grisons, et il comptait bien que les serres de ses aigles ne laisseraient point plus tard échapper cette proie depuis longtemps convoitée.

Mais l'ardeur belliqueuse des Suisses s'éteignit comme un feu de paille. Les citoyens pauvres, les hommes que les Français voulaient émanciper ou plutôt débarrasser de quelques servitudes passivement remplies jusque-là, tinrent des conciliabules dans leurs chalets, à l'insu des autorités.

Après un mûr examen de la situation politique et militaire de l'Helvétie, ils reconnurent qu'on voulait les employer à préserver de toute atteinte les propriétés détenues par le parti oligarchique. Aussi, quelques démagogues mirent le peuple en garde contre le clergé, montrant les prêtres et les pasteurs tout acquis au maintien de privilèges et de redevances qui ressemblaient assez aux dîmes. Alors, on cacha les armes et on cessa de chanter l'hymne au glorieux Winkelried.

La stupeur régna un moment dans les classes dirigeantes quand leur parvint la nouvelle de ne point compter sur une levée en masse à l'heure où l'ennemi franchirait les frontières. On pressentait que, de cette défaillance d'une nation jadis invincible, allaient découler les maux et les excès tant reprochés à la Révolution française, si le peuple devenait souverain maître ; c'est-à-dire, la guerre civile, les proscriptions, les persécutions religieuses, l'échafaud dressé en permanence dans les villes. Aussi, les chaires retentirent à nouveau des

lamentations d'un clergé qui voyait déjà les temples profanés par la main sacrilège des jacobins. La terreur régna chez les gens en place. La noblesse se demanda si elle devait émigrer.

Ce fut au milieu de ces alarmes que les landamans ou gouverneurs des cantons et pays alliés convoquèrent une Diète qui déciderait de la paix, après laquelle tant de gens soupiraient, ou de la guerre si on se trouvait réduit à pareille extrémité par l'attitude d'un voisin turbulent. Cette sorte d'Assemblée Constituante, que présidait Weiss, rechercha d'abord la popularité en promettant de grandes réformes. Elle fit siennes les devises : *Egalité*, *Fraternité*. La *Liberté* était déjà un vieil apanage d'autrefois, affirmait l'un de ses membres. Quelques affaires intérieures étant réglées, bientôt enflammées par de véhéments discours, la Diète manifesta hautement son intention de repousser toute agression, que celle-ci vînt du margraviat de Bade ou de la Franche-Comté, car certains avoyers conservaient encore l'espoir de rallier à l'heure du combat les dissidents sous le drapeau helvétique.

Cette assemblée, réunie le 26 décembre 1797, à Aarau, en Argovie, votait l'étroite union de tous les cantons et pays alliés en une Confédération, prescrivait des armements considérables et désignait des chefs aux légions à former [1]. Si, au milieu d'une séance, le député de Schwitz rappelait Novare où les Suisses avaient battu l'armée de François Ier, un homme du peuple lui répondait des tribunes :

— « Oubliez-vous le désastre de Marignan ? »

Sinistre avertissement, lequel fit courir un frisson dans l'assemblée. Et dix minutes plus tard, le glas funèbre tintant à la vieille tour du Rore, parut

1. L'armée suisse formait, depuis 1790, deux corps d'armée : le Ier ayant ou devant avoir 20,000 hommes d'infanterie, 486 cavaliers et 24 canons ; le IIe, ou réserve, 20,100 fantassins, 504 cavaliers et 24 canons. (Archives fédérales.)

être d'un mauvais présage aux chefs du parti de la guerre, pour leurs projets.

Mengaud, l'ambassadeur de France, avait pu assister aux délibérations de la Diète, conférer avec plusieurs de ses membres qu'il appelait : « Magnifiques et puissants Seigneurs » et se renseigner sur l'esprit public. Les assises tenues par cette Chambre étaient à peine terminées que des séditions populaires ensanglantaient Lucerne, Schaffouse, Zurich et Mulhouse. Liée depuis la veille au sort d'une Confédération, Lucerne abandonnait déjà l'alliance des cantons ; fâcheux exemple, qui rendait perplexes les partisans d'une guerre à outrance.

Dans un but de conquête, des troupes françaises marchaient vers le Léman. A leur approche, les habitants de Montreux plantaient, le 4 janvier 1798, un arbre de la Liberté. Or, cette manifestation devint dans la Suisse Romande le signal de grands troubles. Menacé de représailles s'il continuait à s'agiter, le parti révolutionnaire appelait à son aide les soldats du général Brune[1], alors que les partisans de l'oligarchie croyaient toujours voir dans l'énorme rempart des Alpes, qui couvre le centre et l'ouest de l'Helvétie, une barrière infranchissable pour l'ennemi, car, successivement, Albert d'Autriche, Charles le Téméraire, Sforza et d'autres princes avaient échoué devant lui.

Le territoire helvétique, qui nourrissait en 1798 un million huit cent mille habitants, forme une sorte de rectangle. Quatre villes en occupent les angles : Genève, Lugano, Saint-Gall et Bâle. Sept grands lacs sont

1. On chantait alors les couplets composés par Sölchi, curé de Stetten : « Libérateurs de la Patrie, — Français, vers nous pressez vos pas ; — De l'orgueil et de l'anarchie — Venez terminer les combats. — En fixant le sort de la guerre, — Chez nous aussi fixez la paix ; — Faites-nous sentir ses attraits, — Après tant d'éclatants tonnerres. *Refrain* : Français, dont l'Univers admire les exploits, — Venez nous raffermir sous l'Empire des Lois ! (*Recueil* des chansons du pays de Vaud.)

comme enchâssés dans une étendue de 40,000 kilomètres carrés [1]. Tout général ingénieux peut établir rapidement des postes militaires, difficiles à forcer, derrière les rives de ses grands fleuves [2]. En outre, un grand système défensif doit s'appuyer nécessairement aux massifs des Alpes et du Jura ; et sur ces deux points, la hauteur des rochers, l'inaccessibilité aux soldats chargés d'armes et de bagages de sentiers qui formaient il y a un siècle les seules voies de communication entre les villages, les dangers que présentaient abîmes et glaciers, l'obstacle des sapinières et des champs de neige éternelle, difficiles ou dangereux à traverser, devaient arrêter l'envahisseur à chaque pas.

D'autre part, il est impossible d'assurer dans certains cantons la libre manœuvre d'une troupe ayant dix régiments. Les passages sont si étroits, les vallées tellement resserrées, les chemins si mauvais, qu'on n'y peut faire avec succès qu'une guerre de partisans; encore faut-il employer des hommes agiles, éprouvés aux fatigues et surtout rompus aux exercices que pratique le montagnard, pour réussir.

Mais entre Bâle et Zurich, villes qui regardent la montagne sans se laisser enserrer par elle, et autour de Genève, et sur les rives du lac Majeur, et dans les champs de Schännis, et dans la vallée de Glaris, les généraux peuvent livrer des batailles rangées en appuyant leurs ailes à des obstacles naturels; ce que firent, d'ailleurs, Massena, l'archiduc Charles, Korsakoff, Hotze, Lincken, Jellachich, Soult, Molitor et Souvarow.

Comme le disaient les conseillers militaires du

1. Les lacs de Genève, Constance ou Bodensée, Majeur, Lugano, Lucerne ou Wier-Wald-Statter (Quatre-Cantons), Zurich et Neufchâtel. Les petits lacs : de Bienne, de Thun, de Brienz, Lungern, Sarnen, Sempach, Baldeker, Hallvyler, Zug, Egeri, Schwanau, Griffen, Pfoff, Klonthal et Wallenstadt.

2. Rhin, Rhône, Aar, Reuss, Limmat continuant la Linth, Tessin et Inn.

Directoire, la Suisse devait nous servir de bouclier.

« Lorsque la France est engagée dans une guerre dont le théâtre s'étend d'une mer à l'autre et lorsqu'elle ne peut guère compter sur une franche neutralité de la part des Suisses, qu'elle redoute la violation du territoire de cette République, l'occupation de l'Helvétie est nécessaire, car si la France s'y laissait prévenir par les ennemis, elle serait privée des avantages nombreux que peut procurer cette position avancée d'où l'on menace plusieurs des provinces importantes qui couvrent ou composent l'empire d'Autriche [1] ».

Si elle y renonçait, elle se priverait indubitablement de l'ensemble et de la liaison que le ministre de la guerre peut donner par là aux opérations combinées des armées agissant sur le Rhin et en Italie, de même qu'aux avantages qu'on peut tirer d'une communication parfaitement assurée entre elles. Cette faute découvrirait, en outre, les positions faibles de la frontière qui s'étend si grandement entre Bâle et Genève.

Il est certain que, dans le temps où une armée française occupera fortement, au cœur de la Suisse, des positions défensives, un ennemi qui, par des succès obtenus sur les armées du Rhin et d'Italie, se serait ouvert deux chemins d'invasion vers la France, n'oserait pas s'aventurer dans ce pays, menacé qu'il serait sur ses flancs ; et, derrière lui, s'il était assez imprudent jusqu'à tirer de l'Allemagne toutes ses garnisons, les républicains pourraient pousser quelques régiments dans les vallées du Danube, de l'Inn, de l'Adige et du Tessin, menacer Munich, Vienne et Venise, en même temps.

Seulement sur le bas Rhin, dans le territoire enclavé entre l'Océan et le Mein, les troupes de la

1. Considérations militaires, inédites, de l'adjudant-général Duvivier. (Archives de M. le prince d'Essling. Registre 29. Pièce 204.) *Nous ferons désormais mention de ces archives, notre source principale, par l'indication: Registre n°..... Pièce, n°.....*

coalition seraient à l'abri si l'armée française employée en Hollande ne pouvait agir par sa droite lorsque les Anglo-Russes la menaceraient de front. Partout ailleurs, c'est-à-dire sur une ligne tirée de Mannheim au rivage de la Méditerranée, les troupes austro-russes ne pourraient manœuvrer avec sécurité qu'après avoir déposté les Français chargés de garder la Suisse.

Au point de vue offensif, l'occupation du massif central de l'Europe donnait tout de suite à l'étranger des avantages considérables. D'abord, il y établissait un camp où resteraient ses réserves avec ses approvisionnements. Puis, comme l'Helvétie tourne, à l'est, cette partie de la frontière française qui se trouvait en 1798 renforcée, il est vrai, de Bâle à Mayence par le cours du Rhin, il cheminait, en traversant les cantons de l'ouest, vers Belfort, Besançon et Lyon; il violait même la neutralité du pays prussien de Neufchâtel pour arriver à Pontarlier, au milieu du Jura.

Quant aux provinces italiennes arrosées par l'Adige, le Tessin et le Pô, elles se trouvaient protégées contre une armée tenant la Suisse par les barrières des Alpes qui forment d'épais chaînons du Splügen jusqu'à Genève, montagnes coupées d'étroits couloirs, dont l'accès est facile à défendre.

Aussi, une armée d'invasion, française par exemple, qui, de Saint-Gall ou de Glaris, voudrait se porter au cœur de l'Autriche en suivant les chemins tracés le long de l'Inn, du Lech et du Danube, devrait non seulement passer le Rhin, premier et grand obstacle, mais forcer toutes défenses couvrant les frontières de la Souabe, du Vorarlberg et du Tyrol; elle n'atteindrait la source de ces fleuves qu'après avoir escaladé d'abruptes montagnes.

Donc, au point de vue stratégique, l'occupation de la Suisse offre à l'Autriche les plus grands avantages si elle veut jouer un rôle offensif. Même après avoir subi des échecs sur la frontière française, l'ar



mée allemande peut se replier en bon ordre et garder pendant plusieurs mois l'attitude de l'expectative, derrière l'Aar ou sur les collines qui couvrent Zurich et le lac de ce nom.

Toutes ces considérations engageaient le Directoire à ordonner l'invasion de l'Helvétie afin d'y prévenir François II. Talleyrand, ministre des Relations Extérieures, essayerait de justifier l'acte du gouvernement républicain auprès des ambassadeurs accrédités à Paris en arguant d'une intervention nécessaire en faveur des opprimés qui, de plusieurs cantons, écrivaient sans cesse, demandant qu'on les protégeât contre leurs tyrans. Si cette raison n'était pas acceptée, il restait celle du « bon plaisir », comme sous la Monarchie.

Le 28 janvier 1798, Brune ayant traversé Genève, tambours battant, portait devant Lausanne un corps de 15.000 hommes[1]. L'effet produit en Helvétie à la nouvelle de cette invasion fut très grand. Des émeutes éclatèrent, dirigées contre les Français en résidence. Le 14 février, Mengaud, qui avait cru que le drapeau républicain le couvrirait désormais contre toute violence[2], contraint de quitter Aarau, se réfugiait à Bâle.

Fait curieux, l'indignation des Suisses menacés de subir une longue servitude ne dura que quinze jours. Ou bien les affidés du gouvernement français

1. « Les Français de l'armée d'Italie, conduits par Ménard et Rampon, ont traversé Genève, prit poste à Versoix et frontière. Ces misérables, la plupart bambins, sans barbe, déguenillés, sans souliers, conduits par des officiers qui ont l'air de demander l'aumône et plus semblables à des voleurs de grands chemins qu'à des soldats, ont bien vite fait mousser la fermentation ». (Mallet du Pan. *Pamphlets.*)

2. Le 11 janvier, Mengaud avait écrit d'Aarau à Talleyrand : — « Dès mon arrivée à Aarau, j'ai arboré dans mon logement le pavillon tricolore ; cette opération n'a non seulement point causé de désagréments, mais elle a même été vue avec plaisir par la majorité des citoyens de cette ville. J'ai également eu occasion d'observer par la route de Bâle à Aarau que cet emblème de la Liberté qui flottait au haut de ma voiture a excité partout le plus vif enthousiasme. » (Arch. Affaires Etrangères. Suisse. Registre 465. Page 64.)

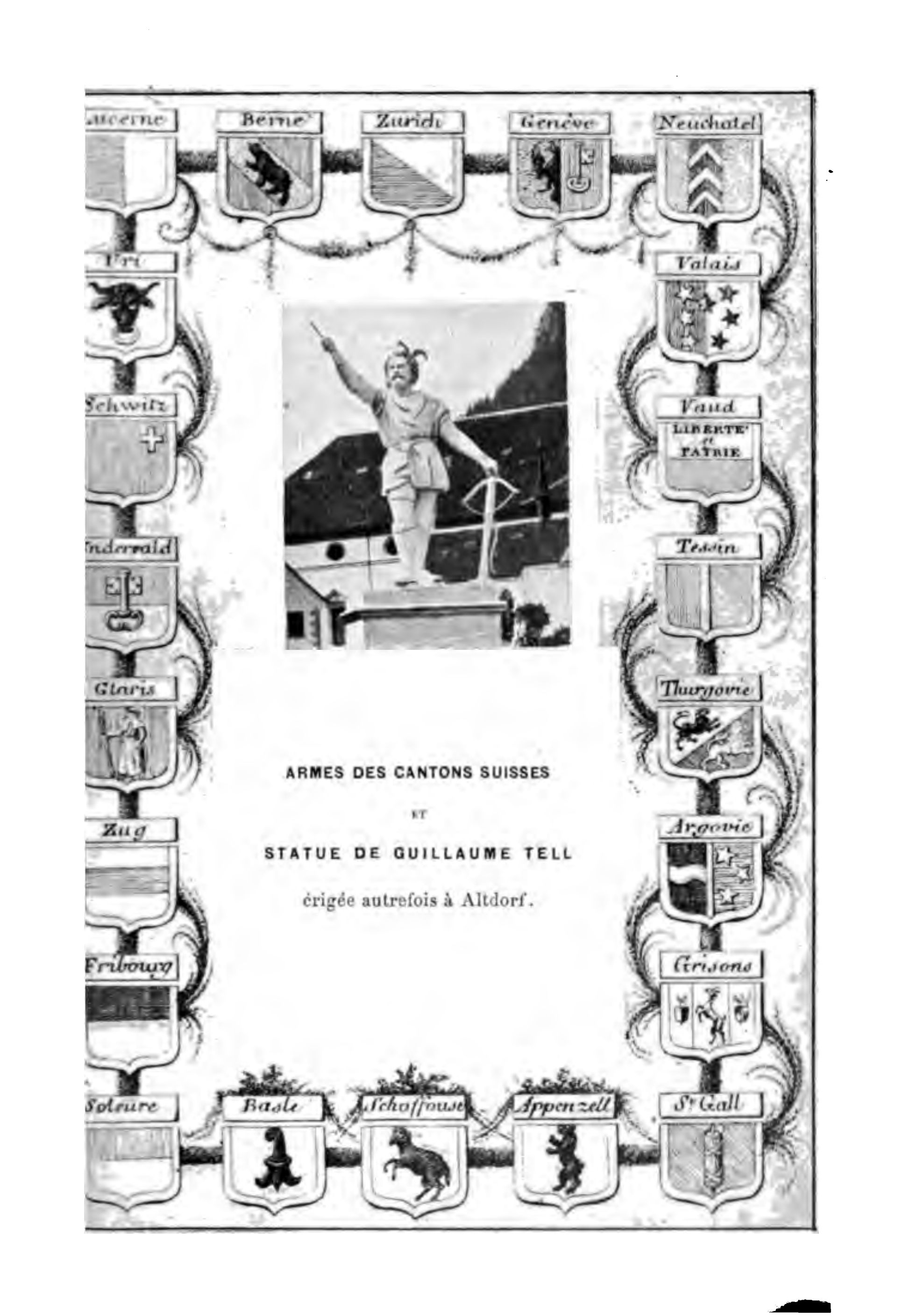
travaillèrent activement à rassurer le peuple helvétique, ou bien la crainte d'un conflit qui pouvait amener la dévastation du pays lui conseilla une sage prudence, car il ne prit pas les armes, il ne déploya point les vieilles bannières, il ne fit pas retentir les montagnes du son rauque des cornemuses. Entre vingt-deux cantons, alliés et solidaires, seul, celui de Berne, le plus important, se montra prêt à défendre son indépendance [1].

Ses administrateurs avaient, le 3 février, appelé les milices aux armes [2]. A leur tête, les confédérés placèrent le comte d'Erlach, ancien colonel du régiment Schomberg [3]. Nommé généralissime, cet

1. D'après le *Conservatoire Suisse*, le canton de Berne avait, en 1795, 396,554 habitants. Les autres cantons avaient : Zurich, 181,393 ; Lucerne, 90,000 ; Uri, 28,000 ; Schwitz, 30,000 ; Unterwald, 18,000 ; Zug, 14,000 ; Glaris et Werdenberg, 22,280 ; Basle, 39,000 ; Fribourg, 72.800 ; Soleure, 46,000 ; Schaffouse, 30,000 ; Appenzell, 52,000. — Et les pays de dépendance : Thurgovie, 72,355 habitants ; Rhinthal, 14,600 ; comté de Sarano, 12,300 ; pays de Gaster et Utznach, 12,000 ; comté de Baden, 22,200 ; baillages libres, 19,245 ; Rapperswyl, 5,000 ; baillages médiats entre Berne et Fribourg, 40,600 ; Bellinzona, Rivierra et Val Brenna, 33,200 ; Lugano, 42,000 ; Locarno, 30,000 ; Val Maggia, 24,000 ; Mendrisio, 16,000. — Et les pays alliés : abbaye de Saint-Gall : 92,000 ; ville de Saint-Gall, 9,000 ; Bienne, 5,500 ; Valais, 90,000 ; Grisons et leurs sujets, 210,000 ; Neufchâtel et Vallangin, 44,500 ; Mulhouse, 7,650 ; Gersau, 1,650 ; abbaye d'Engelberg, 1,400 ; partie suisse de l'évêché de Basle, 17,600. — Total général : 1.842,827 habitants.

2. Proclamation de l'Etat de Berne : — « Déjà, depuis neuf ans, les armements extraordinaires qui ont eu lieu dans les Etats qui nous environnent, la guerre terrible qui s'est faite à peu de distance de nos frontières exposent notre patrie à des dangers continuels ; — La protection divine, les mesures sages qui ont été prises et le dévouement héroïque de nos chers et fidèles ressortissants nous ont aidé jusqu'ici à conserver la paix dans nos tranquilles contrées ; — Mais enfin le tems est venu où le danger le plus imminent menace nos têtes ; où la Patrie ne peut être sauvée que par un accord mutuel de toutes les classes du peuple et par les bras courageux de ses enfans ; — En conséquence, nous convoquons notre milice pour deffendre dans ce moment décisif notre religion, notre liberté, et les personnes et les propriétés contre l'ennemi intérieur ; — Nous avons demandé en même temps aux principales villes et différents districts de tous les pays allemands des députés pour nous donner les mains en signe d'alliance et diriger avec nous l'emploi de nos forces pour la conservation de notre sûreté et de notre indépendance ; nos espérances se fondent sur la Providence, sur la fidélité, le courage et la constance de nos troupes ». (Arch. Aff. Etr. Registre 465. Pièce 202.)

3 D'Erlach, colonel de la Garde et membre du Conseil souverain, à



ARMES DES CANTONS SUISSES

ET

STATUE DE GUILLAUME TELL

érigée autrefois à Altdorf.

ancien lieutenant de Louis XV réunit quelques bataillons, plusieurs escadrons et quarante pièces de canon sur le champ de bataille de Morat. Là, il harangua ses hommes, les exhortant à garder le souvenir et les enseignements des aïeux. Dans un pareil lieu, ils devaient vaincre, quel que fut le nombre de leurs ennemis. Mais une si belle confiance ne dura guère, car les compagnies fondaient par la désertion. La confusion régnait, venant de ce que chaque officier apportait au général en chef quelque extravagant projet. N'y en eut-il pas pour proposer d'abandonner les fusils afin de marcher à l'ennemi un sabre ou une baïonnette à la main?

Bientôt, la nouvelle que le général Schauembourg, détaché de l'armée française du Rhin, marchait sur

Berne, pendant la Révolution, écrivait le 7 mai 1796, à l'archiduc Ferdinand, à Milan, une lettre que les Français avaient interceptée. Il recommandait, pour sauver le Milanais, quelques idées : « 1° D'armer tous les paysans de 16 à 55 ans pour en fournir des bataillons qui, encadrés de quelques troupes autrichiennes, aideraient les opérations de l'armée allemande ; 2° Placer sur les hauteurs, à l'exemple des Suisses, des signaux d'alarme pour connaître la marche de l'ennemi ; 3° Charger tous les curés des villes et des villages de démontrer par des sermons analogues aux circonstances la nécessité de dépeindre les Français comme les ennemis de Dieu et des hommes et de les porter par tous les moyens que fournit la religion à défendre ses intérêts contre ces athées infernaux, le fanatisme religieux étant bien plus énergique que celui de la Liberté ; ce dernier n'a pour base que le présent, le second embrasse à la fois le présent et l'avenir. » — (Correspondance de l'armée des Alpes et d'Italie, 7 mai 1796. Archives de la Guerre.)

Mais d'Erlach, admirateur de Bonaparte, aurait servi volontiers sous ses ordres. Ignorant que sa lettre a été interceptée à Lodi, il se rend, sur le champ de bataille de Morat afin de présenter ses compliments au vainqueur de Wurmser qui se rend de Lausanne à Rastadt. Le 23 novembre 1797 la voiture de Bonaparte se brisa à Arranches ; le général se rend, à pied, à l'ossuaire que surmontait une colonne due au sculpteur Albert de Haller et portant cette inscription, en allemand : — « Arrête Helvétien ; — Ci-gît l'intrépide armée devant laquelle Liège succomba et qui ébranla le trône de France. Ni le nombre de nos aïeux, ni des armes supérieures ne leur donnèrent la victoire ; elle leur fut assurée par l'union qui animait leurs bras. » Un bataillon de la Côte-d'Or détruisit cette colonne en 1798, croyant y voir un outrage fait aux Français. (*Itinéraire général de Napoléon* et *Souvenirs de l'Histoire de la Suisse*), par Laharpe. Page 47.) Bonaparte tourna le dos au comte d'Erlach qui se présentait à lui, et, depuis ce jour, la haine de l'ancien colonel de Schomberg devint plus vive envers les républicains.

Berne avec dix régiments jetait l'effroi chez les autorités cantonales. On se disputait chaque jour au sein du conseil qui siégeait en permanence ; un parti de la paix se formait, arguant pour justifier sa conduite que, au dehors, les appels patriotiques de l'avoyer Steiger n'étaient plus entendus, que ni les menaces ni les répressions ne pouvaient rassembler les paysans sous le drapeau, que les autres cantons voulaient observer vis-à-vis de l'ennemi une louable neutralité, qu'il valait mieux s'entendre, même au prix de dures concessions, avec les Français, que de garder plus longtemps une attitude belliqueuse. Pourtant, l'insistance de ces conseillers n'amenait le gouvernement bernois qu'à recommander la prudence au général d'Erlach qui, trop sûr de vaincre les soldats d'Arcole et de Rivoli, se préparait à prendre l'offensive.

Toutefois, un armistice ajournait la bataille que les Français étaient prêts à livrer aux confédérés. De part et d'autre, on cherchait ou semblait chercher un terrain d'entente. Mais Brune, inhabile à négocier, voulait se battre. Il arriva qu'à l'ouverture des hostilités, par suite d'une fausse manœuvre, quelques régiments républicains subirent un grave échec à Newenegg. Leur vainqueur, le général Graffenried, forçait même l'envahisseur à exécuter une retraite précipitée au delà de la Sense. Dans cette journée, les épouses avaient combattu à côté de leurs maris, imitant ces femmes helvètes de jadis qui, devant Lyon, arrêtèrent tout un jour la marche des soldats de César.

Succès inutile pour les Suisses quant aux résultats qu'ils pouvaient en tirer, car, après avoir occupé les villages de Langnau le 2 mars et de Faubrun le 4, Schauembourg, qui devait marcher sur Soleure, écrasait un gros corps de milices. Fuyant de tous côtés, se disant trahis, les confédérés massacraient d'Erlach, qui tentait de les rallier, pendant que Herport, l'un des chefs de la résistance, se tuait.

Découragés, les membres du gouvernement bernois acceptaient sans discuter, le 5 mars, à Payerne, les lois du vainqueur.

Celui-ci usait de modération, n'exigeant d'abord, en vue d'assurer sa domination à Berne, que la constitution d'une nouvelle Confédération helvétique; République une et indivisible, dans laquelle on allait enclaver les territoires des domaines ecclésiastiques autrefois libres et les pays jadis alliés aux cantons.

Brune imposait à cette Confédération l'alliance de la République française et stipulait qu'elle observerait les lois en vigueur à Paris. L'alliance étant conclue, le 9 avril on frappait l'Helvétie d'une contribution extraordinaire de quinze millions. Six devaient être payés par Berne, fauteur de la guerre.

Un Directoire exécutif et une Chambre ou Corps législatif formeraient les pouvoirs, responsables devant le pays, de cette Confédération dont le siège était fixé provisoirement à Aarau [1]. Ils n'étaient pas constitués que Genève et sa banlieue furent incorporées, après Mulhouse, au territoire français par une mesure arbitraire qui soulevait à Londres et à Saint-Pétersbourg les plus violentes protestations.

De ce jour, Mengaud encouragea publiquement les exaltés à réclamer contre tout abus de pouvoir des landamans. Il recommanda aux espions, qu'il était chargé de styler et de payer, de faire une guerre impitoyable au clergé. La déesse Raison eut

1. Brune avait déjà, en février, décrété la formation d'une République Rhodane; cinq cantons la composaient: le Léman, chef-lieu Lausanne; le Valais, chef-lieu Sion; l'Oberland, chef-lieu Thun; le Tessin, chef-lieu Locarno; la Sarine et Broye, chef-lieu Payerne. République qui ne dura qu'une semaine.

Les vingt-deux cantons de la nouvelle Confédération furent: le pays de Vaud, le Valais, Fribourg, Berne, Soleure, Bâle, l'Argovie, Lucerne, Unterwald, Uri, Bellinzona, Lugano, les Grisons, Sargans, Glaris, Appenzell, la Thurgovie, Saint-Gall, Schaffouse, Zurich, Zug et Schwitz.

Le Directoire exécutif était composé, au début, de cinq membres: Legrand, de Bâle; Oberlin, de Soleure; Glayre, de Lausanne; Bay, de Berne, et Pfyffer, de Lucerne. Ochs présidait le Corps législatif qui tint sa première séance le 22 avril 1798. (Arch. fédérales.)

des temples. Le *Ça ira*, plus souvent que la *Marseillaise*, devint l'hymne populaire. A Lausanne, les démagogues transformaient en club l'église de Saint-Laurent; et, bravant la colère des catholiques, quatre individus chantèrent quelques couplets de circonstance [1], en dansant la *Carmagnole* sur les dalles funèbres qui recouvrent les restes d'hommes illustres. On couronnait les arbres de la Liberté d'un chapeau qui ressemblait assez à celui que Gessler avait fait, dit-on, mettre sur la place d'Altdorf. Dans le pays de Vaud, tout citoyen absent étant considéré comme émigré, on saisissait ses biens pour les vendre à l'encan au profit du trésor cantonal. Ailleurs, les prêtres étaient mis en demeure de prêter le serment constitutionnel. A Fribourg, on imposait aux nobles les plus onéreuses charges dans la répartition de l'impôt, qu'ils fussent riches ou pauvres. De Neufchâtel à Bâle, chez le paysan, le soldat français de l'armée d'occupation pillait; seul moyen qu'il eût pour subsister, car les fonds nécessaires à l'achat des denrées étaient détournés au profit de quelque Rapinat.

Mais plusieurs bataillons ayant porté leurs exigences dans les petits cantons, ceux-ci, bientôt fatigués de subir en temps de paix la férule militaire, protestèrent d'abord et se levèrent en masse contre les Français qu'ils se refusaient à reconnaître comme

1. Carmagnole vaudoise. « I. Voyez la libre réunion des citoyens se réjouit dans une noble concorde ; ils s'en vont la main dans la main, couple par couple et rien ne vient semer parmi eux la discorde ; II. Qui pourrait être assez méchant pour ne pas se réjouir de notre Liberté ? Vive la Suisse ! Pauvres et riches, tous sont libres ! III. Jadis, la tyrannie plaisait aux hommes remplis d'orgueil qui avaient du bois à la place du cœur. Personne n'était libre. Maintenant, tout cela est fini ; IV. Plus d'un enfant de la Suisse tomba pour le trône d'un roi. Nous ne nous battons plus pour l'honneur des princes ; V. A quoi nous sert maintenant le faux or avec lequel un prince paie ses trahisons ? Le seul bien de la liberté nous enchaîne à la Patrie ; VI. Soyez bannis, despotes qui asservissez le peuple et qui bafouez seulement les pauvres. *Refrain :* Laissez-nous chanter la Liberté. Vive la Suisse ! Laissez-nous chanter l'Egalité ! » (*Mémoires historiques*. Cahier Abancourt. Arch. Guerre.)

alliés. Le sang coula en vingt endroits. Les représailles du peuple helvétique donnèrent au Directoire l'occasion d'établir sa domination effective jusqu'au Gothard. Schauembourg ayant reçu du ministre Scherer l'ordre de punir les révoltés, avec la dernière rigueur, une nouvelle campagne s'ouvrit le 1er mai 1798.

Dans la lutte entreprise par six cantons : Lucerne, Zug, Unterwald, Uri, Schwitz et Glaris, on se battit à Rapperswyl sur le lac de Zurich, à Küssnach, à Schindellegi. Partout, le sang coula à flots. Renouvelant les antiques prouesses, dix-huit jeunes filles combattirent, le 9 septembre, devant la chapelle de Winkelried, non loin de Stans, où elles se firent tuer jusqu'à la dernière. Cette résistance ayant exaspéré les Français, Stans fut brûlé. Autour, des trois mille confédérés réunis, beaucoup périrent en défendant le terrain pied à pied. Les survivants d'une affreuse hécatombe se dispersèrent, par petits groupes, dans le massif d'Engelberg.

En vain, Aloys Reding avait-il défendu l'accès des défilés de Schwitz [1] et surtout l'approche d'Einsiedeln aux républicains. Einsiedeln était, en Suisse, la métropole du parti catholique, la maison-mère des nombreux couvents de Bénédictins [2]. Sa

1. Seule la ville de Schwitz eut 42 tués. (*Denkwürdigkeiten von 1798,* von Styger. Chapitre VI.)

2. « Il faut se reporter à plus de mille ans en arrière pour trouver l'origine de ce couvent, mélange à la fois d'histoire et de légende. Fils du comte de Sulz, sur le Danube, Meinrad, après des études théologiques faites au monastère de Reichenau s'en vint, poussé par une irrésistible vocation, vivre en solitaire dans les forêts de cette contrée. Pendant une nuit de mars, Meinrad fut assassiné. Et l'on ne découvrit les coupables, des paysans, que grâce à deux corbeaux que le pieux ermite avait apprivoisés et qui avaient suivi les misérables jusque dans une auberge où ils voulaient se cacher à Zurich. Dans l'ermitage, on retrouva une statuette de la Vierge qui devint aussitôt l'objet d'un culte particulier sous le nom de Maria Einsiedeln ou N.-D. des Ermites. Eberhard, prévôt du chapitre de la cathédrale de Strasbourg, fonda le monastère en 985 et le plaça sous l'ordre des Bénédictins. Zwingli y officia de 1516 à 1519. Cinq fois, l'incendie dévora le couvent. En 1798 l'image de la Vierge fut expédiée à Paris ; mais ce n'était pas la statue

Vierge faisait des miracles, rapporte la chronique. Aussi, de toutes parts, l'on y venait en pèlerinage. Les jacobins réclamant son entière destruction, derrière l'armée victorieuse cheminait une tourbe de gens sans aveu qui, sous prétexte de l'aide pécuniaire fait par Einsiedeln aux révoltés [1], accomplissaient les 2 et 3 mai d'horribles dévastations dans la basilique et dans le cloître [2].

Le succès de l'armée républicaine étant assuré, on traitait toute la Suisse en pays conquis. Inutilement contre des excès, des députés conscients de leurs devoirs protestaient à Aarau. Dans la Chambre, une majorité servile aux ordres de Mengaud couvrait de violentes protestations toute motion tendant à réfréner les pillages et à diminuer l'autorité des exécuteurs. Or, abandonnés à d'aveugles vengeances par le Parlement helvétique, leurs moyens de communication étant interceptés entre les cantons, souvent trahis, chassés de vallée en vallée, traqués de montagne en montagne, exposés aux souffrances de la faim et aux rigueurs du froid, après avoir

authentique. La statue de la Vierge, remplacée par une madone dorée, avait été enlevée le 2 mai, le matin, par Placide Keller, domestique au couvent. Enfermée dans un coffre ou hotte à double fond, la partie supérieure étant couverte de mercerie, Keller passait au milieu des troupes et des révolutionnaires sans être inquiété et gagnait en Tyrol la maison où s'était réfugié le révérend Béat, supérieur de l'abbaye. » (Arch. d'Einsiedeln.)

1. « La riche abbaye d'Einsiedeln, non contente de contribuer par des bénédictions aux succès de la campagne, a fait cadeau au gouvernement de Schwitz de 1,000 louis d'or ; elle lui a offert toute son argenterie et l'a autorisé à emprunter sur les biens de l'abbaye de quoi subvenir aux frais de la guerre. » (*Etudes historiques et nationales*, par E. Rambert. Page 70.)

2. « On vit alors d'étranges figures mêlées aux groupes des pillards et se ruant dans les églises comme des démons à qui Dieu permettrait pour un instant de se venger de lui. On n'a vraiment pas d'idée de la rapidité avec laquelle fut démolie la chapelle de la Vierge ; il n'en resta pas deux pierres l'une sur l'autre ; puis on rompit les châsses et autres reliquaires pour en fondre le métal ; les corps sacrés qu'ils renfermaient furent dépouillés de leurs riches broderies et jetés pêle-mêle sur le parvis en attendant qu'on les balayât dans une fosse commune. » (Chronique d'Einsiedeln.)

brûlé leurs dernières cartouches, les révoltés n'évitèrent le poteau d'exécution qu'en forçant leurs officiers à implorer la clémence du vainqueur.

Soumission attendue, acceptée. Mais du côté des Suisses la mauvaise foi des négociateurs fut évidente lorsque, ayant déposé les armes et juré de rester tranquilles désormais, ils s'employèrent, à peine rentrés dans leurs foyers, à préparer une conjuration sans que Perrochel, qui avait remplacé Mengaud le 2 septembre 1798, en eût le moindre soupçon.

Les longues nuits de novembre et de décembre favorisaient les conjurés, qui purent aller prêcher la revanche à travers les villages. Des processions d'hommes se rendirent même au champ du Rütli pour jurer sur la pierre où Fürst, Stauffacher et Halden avaient échangé le 8 décembre 1307 leur serment de secouer le joug de la domination autrichienne, que les oppresseurs de la patrie helvétique seraient surpris dans de nouvelles pâques véronaises aux premiers jours du printemps.

Bientôt des chants d'allégresse s'élevaient du lac de Wallenstadt jusqu'au pied du Gothard. Un émissaire de François II avait annoncé que l'archiduc Charles passerait le Rhin en mars et marcherait sans coup férir sur Aarau; que la Russie armait pour seconder puissamment les efforts de l'Allemagne; enfin, qu'une nouvelle coalition écraserait les troupes de la République française, dompterait un peuple orgueilleux qui, servile imitateur des Romains, tentait d'asservir le monde à ses lois.

Mais à l'heure où de si grands espoirs exaltaient les défenseurs de l'oligarchie, rêvant tous au rétablissement des lois et coutumes ancestrales, Massena entrait en Suisse. Ce général assumait la lourde tâche de dompter les séditions et de repousser, s'ils osaient s'avancer contre lui, les soldats autrichiens.

CHAPITRE II

SITUATION MILITAIRE

Massena se rend à l'armée de Mayence. — Scherer lui confie le commandement de l'armée d'Helvétie. — Rapport qu'il reçoit du général Schauembourg. — Belle réponse faite aux officiers alarmés. — Organisation lente et difficile des milices helvétiques. — Courage montré par le soldat français. — Plaintes portées contre le commissaire Rapinat. — Reconnaissance des cols et passages des Alpes. — Service de l'espionnage. — Le général en chef visite la ligne du Rhin. — Lavater appelle l'étranger au secours de sa patrie. — Difficultés survenues entre Massena et Jourdan.

Désigné pour servir sur le Rhin, le général Massena avait quitté Paris le 21 septembre 1798. Il se rendait directement à Strasbourg. Placé momentanément sous les ordres de Jourdan, qui commandait l'armée de Mayence, l'emploi qu'on lui avait confié : d'inspecter les troupes et de visiter les forteresses ne convenait guère à cet homme d'action, car, après avoir fait en Italie de si glorieuses étapes, « l'Enfant chéri de la Victoire » va réclamer instamment une place à l'avant-garde pour être au danger lorsque se livreront les premiers combats.

Ses talents militaires excitaient des envieux à le dénigrer. Sa brusquerie et sa sévérité indisposaient les administrateurs de l'armée. Et l'intrigue qui

mettait au camp souvent des frères d'armes aux prises pouvait faire publier, encore, les accusations mal justifiées de vénalité qui avaient rendu, à Rome, la position de Massena un moment difficile. Mais Scherer, ministre de la guerre, pouvait éviter à son ancien subordonné des désagréments en lui faisant donner le commandement du corps d'observation placé en Hélvétie [1]; troupes qui devaient former pendant quelques semaines l'aile droite de l'armée de Jourdan.

Nécessairement, le corps détaché en Helvétie et l'armée de Mayence agiraient toujours de concert. Leurs prochaines manœuvres seraient réglées, plus tard, Jourdan et Massena devant ébaucher un plan assez semblable à celui préparé par le Directoire et déjà fourni en 1796 aux armées de Sambre-et-Rhin. Les troupes se promettaient, lorsque la Russie, l'Autriche et l'Angleterre formaient une nouvelle coalition, de grands succès. Aveugle confiance de soldats auxquels devait manquer sur la ligne du Danube un Bonaparte comme conducteur.

De Strasbourg, où il se trouvait le 7 décembre, Massena partit le 8 [2], se rendant à Zurich par Huningue et Bâle. Le 11, il reçut dans la maison

1. Massena fut prévenu secrètement. Le 9 décembre, Scherer télégraphiait à Jourdan qui depuis le 3 se trouvait au quartier général de Wiesbaden : « Ordre d'établir quartier général à Strasbourg. Commandement de l'armée d'Helvétie donné à Massena qui doit rejoindre son poste. »

Le soir, Jourdan écrivait au Directoire : « Aussitôt que j'ai reçu la dépêche télégraphique qui m'annonce la reprise des hostilités (en Italie) et qui me prescrit de donner au général Massena le commandement de l'armée d'Helvétie, je me suis empressé de lui en expédier l'ordre, en lui recommandant de se rendre le plutôt possible à sa destination. » (*Correspondance* Armée de Mayence. Arch. Guerre.)

Le courrier de Jourdan ne put joindre Massena qu'au moment où il sortait de Bâle. Massena voyageait alors comme inspecteur des troupes. Toutefois Jourdan lui garda rancune d'avoir quitté Strasbourg sans un ordre formel de sa part ; ce qui, plus tard, le portera à se montrer très autoritaire envers le commandant des troupes stationnées en Helvétie.

2. Cahier d'ordres de Massena.

Reichberg le général Schauembourg, remplaçant de Brune, qui lui fit la remise des services. Après cinq heures de conférence, Massena eut alors la vision de toutes les difficultés avec lesquelles il se trouverait aux prises dès le lendemain.

Ensuite, visitant les environs de Zurich, il demanda au chef du génie, Marès, par quels moyens on pourrait transformer le terrain, suivant l'instruction du Directoire[1], en camp retranché. Comme l'état-major paraissait étonné de préparatifs indiquant un siège à soutenir, par conséquent l'offensive à abandonner, Massena déclarait :

« — Je ne songe qu'à mettre nos blessés et nos approvisionnements à l'abri. Imprudent serait le chef qui n'agirait pas de cette manière. Il faut avoir une base d'opérations très solide lorsqu'on se trouve dans un pays prêt aux soulèvements contre l'armée. Si nous sommes battus sur le Rhin, Zurich sera peut-être une autre Alésia. Comptez toujours que nous serons vainqueurs ; ou bien, mes camarades, nous périrons avec honneur, s'il est nécessaire, dans l'adversité, de sacrifier notre vie pour assurer le salut de la République. »

Schauembourg l'avait parfaitement instruit de la conduite des Suisses. Pour assurer la police du pays, quoique la saison fût très rigoureuse, une partie de l'armée s'employait à surveiller ou à contenir les partisans les plus actifs de l'oligarchie. Des reconnaissances traversaient chaque semaine les villages qui devaient servir de foyer d'insurrection. Devant les villes dévouées à l'aristocratie, un bataillon campait. De petites garnisons peuplaient les

1. « Les membres du Comité militaire, méditant sur les circonstances du moment, ont regardé la position de Zurich comme avantageuse en égard aux principales communications qui y aboutissent, tant par terre que par les rivières et les lacs, qu'il serait important d'en faire un centre défensif propre à servir d'appui à nos armées, à l'établissement en sûreté d'un grand dépôt et des magasins nécessaires aux opérations ultérieures comme aussi à couvrir les contrées helvétiques ». (Arch. nationales A. F. III. 152 A. Dossier 713.)

châteaux et les couvents. On avait sur plusieurs points enlevé aux cloches leurs battants pour empêcher l'appel du tocsin de se faire entendre. Cinquante prêtres et autant de pasteurs se virent retirer l'autorisation de prêcher en public. Dans les villes et dans les campagnes le passeport fut imposé à quiconque voulait quitter sa commune. On ne put faire de processions ni réunir d'assemblées sans autorisation spéciale.

De ces précautions découlèrent des abus. Employés à des visites domiciliaires, quelques auxiliaires suisses se livrèrent au pillage, frappèrent qui défendait son bien, insultèrent les femmes et ne voulurent être justiciables que de l'autorité française. Le paysan et le bourgeois, spoliés, demandaient des indemnités aux officiers qui, nommés commissaires pour examiner toute réclamation, ne savaient bientôt plus à qui entendre.

Quelques précautions qu'eût prises Massena en établissant de Zurich à Lugano la plus active surveillance, les émissaires des confédérés purent néanmoins passer à travers le réseau des troupes, celles-ci ignorant nombre de passages tracés dans la montagne, et préparer la révolution générale.

Dans une tâche de pacification, le Directoire helvétique ne réussissait point à seconder utilement ses alliés. Nommé après la défection de Berne, « sous la pression des baïonnettes », écrivait Mengaud, ses membres ne faisaient que se jalouser. Les deux plus influents, Ochs et Laharpe [1], appor-

1. Ochs (Pierre), né à Bâle en 1749, est mort dans cette ville le 19 juin 1821. Docteur en droit, historien, chargé de la direction des affaires publiques dans l'Etat de Bâle, il acclame la Révolution française et devient, en 1795, l'intermédiaire des rapprochements entre la République et le roi de Prusse. Il accepte l'alliance française en 1797, écrit la même année avec Moulin un projet de constitution helvétique, entre au Directoire helvétique, avec Dodler, en juin 1798 ; fonctions qu'il exerça pendant un an. Il était le beau-frère de Dietricht, maire de Strasbourg. *(Biographies Bâloises.)*

Laharpe (Frédéric-César), né en 1754 dans le pays de Vaud, avocat

taient chacun au conseil des projets souvent irréalisables. Un pamphlétaire écrivait : « La cour du roi Pétaud est chez nous ». Le peuple helvétique laissait percer son hostilité envers ces hommes d'Etat jusqu'à leur manquer parfois de respect. Des journalistes, bravant la censure [1], les accusaient de s'être vendus à la France, pour un grand prix. Ils recevaient les ordres du Corps législatif et se trouvaient impuissants à rétablir les finances, par contre à soulager les misères qui allaient grandissant sans cesse autour d'eux.

Depuis un an les partisans de l'oligarchie avaient draîné tout l'or mis en circulation ; métal entassé dans les cachettes de Saint-Gall et de Constance. Aussi, l'argent passait la frontière allemande dans la poche du bourgeois qui émigrait. A défaut de numéraire l'assignat devenait une valeur commerciale ayant cours forcé. Le paysan ne savait pas distinguer les bons des faux fabriqués à Neufchâtel. Riche en 1797 d'une épargne lentement amassée, la Suisse était pauvre en 1799 ; si pauvre que, l'année suivante, après la guerre civile et étrangère, cent mille individus iraient tendre la main sur les chemins. Les emprunts forcés succédaient chaque semaine aux emprunts forcés. Des violences étaient exercées pour recouvrer l'impôt. L'agent du fisc et le soldat étaient également redoutés. De fait, la liberté

et professeur, fut chargé par Catherine II de diriger l'éducation de ses petits-fils, les princes Alexandre et Constantin. Laharpe se fit estimer à la cour par la franchise de ses opinions et par son savoir. Il revint dans son pays au moment où éclatait la Révolution française, y publia quelques écrits qui le forcèrent bientôt à s'expatrier. Nommé membre du Directoire helvétique en 1798. En 1814, Alexandre le nomma général au service de la Russie. Il mourut en 1838, dans son pays natal. (*Dictionnaire de la Révolution française.* Page 390.)

1. Arrêté du Directoire helvétique, pris à Aarau le 21 avril 1798. — « Les éditeurs de feuilles publiques seront (sans que par là on veuille le moins du monde porter atteinte à la liberté de la presse) invités à écrire dans le sens qu'exige le nouvel ordre de choses et à ouvrir les yeux du peuple sur ses vrais intérêts. Cela regardera dans la suite le ministre de la police. » (Arch. d'Etat de Berne. Ch. B. D. Pièce 281.)

apportée par les Français à un peuple de bergers et d'artisans causait leur misère, ce qui pourrait suffire à excuser la révolte des montagnards.

A la suite d'une convention passée entre le Directoire français et le gouvernement helvétique, les cantons devaient fournir à leur protectrice et alliée dix-huit mille auxiliaires [a] ; troupes que l'ordonnateur en chef de l'armée républicaine aurait à nourrir et à solder. Ochs appelait sous les drapeaux les hommes qu'animait le patriotisme [1]. Contre son attente, seuls des affamés s'enrôlèrent. C'étaient pour la plupart des soldats imberbes que le poids du sac écrasait, et, une fois rassasiées, ces recrues désertaient, allant se cacher dans les gorges. On devait, pour les remplacer, accorder des primes très élevées. De nouvelles cohortes, composées d'hommes fatigués, lassaient la patience de leurs instructeurs. Schauembourg, officier d'origine allemande, fut chargé d'embrigader et de préparer au combat ces auxiliaires dont quelques bataillons se distinguèrent, néanmoins, dans la rude campagne de 1799, à côté des soldats français.

Ces derniers étaient dignes de servir sous Massena, sauf un régiment indiscipliné [2]. Ils avaient alors, outre un courage à toute épreuve, le désir de se couvrir de gloire. On les entendait affirmer que ni la glace, ni la neige, ni les retranchements n'arrêteraient leurs pas lorsqu'il faudrait marcher à

(a) Pour toutes les lettres, voir à l'appendice.

1. Avant d'avoir réuni les six demi-brigades, on nommait leurs chefs : Perrier, de Fribourg ; Jost Schweizer, de Lucerne ; Zwiki, de la Linth ; Louis Watteville, de Berne ; Turtaz, d'Orb. (Aff. Etr. Registre 469. Page 133.)

2. Massena écrivait le 3 janvier 1799 au ministre de la Guerre. — « J'ai trouvé la 14e 1/2 brigade d'infanterie légère à l'avant-garde et par le compte que le chef de l'état-major vient de me rendre, il en est déserté dans la dernière décade de frimaire 23 hommes. J'ai ordonné de suite que cette demi-brigade passe sur le derrière et à la 23e de bataille d'aller la remplacer. Vous connaissez sans doute la composition de la demi-brigade ; elle n'est formée que de déserteurs ; on la dit cependant extrêmement brave au feu. » (Arch. Guerre.)

l'ennemi. Comme un grand exemple, la plus noble émulation régnait parmi les généraux. Et les officiers subalternes devaient bientôt forcer, sur le champ de bataille, l'admiration des Autrichiens.

L'armée d'Helvétie allait se renforcer de quelques demi-brigades qu'on devait tirer de la Hollande. Dubois-Crancé dénonçait les défauts de cette troupe, au cours d'une inspection faite en mars [1]. Troupe qui dut plier sous la rigueur des règlements que Massena, dur pour lui-même, imposait à ses nouvelles légions.

Le 11 décembre 1798, trente-six bataillons et seize escadrons, 25,000 hommes environ, tenaient garnison en Suisse [b]; mais afin de composer une armée assez forte pour défendre un pays que l'Autriche méditait d'envahir, le Directoire français allait tirer des 5e et 6e divisions territoriales 15 ou 16,000 recrues. Au besoin, il ferait passer de l'armée de Mayence à celle d'Helvétie une grosse division. Avec 50,000 combattants soutenus par 10,000 auxiliaires suisses Massena pourrait, selon que les circonstances lui seraient favorables, ou fermer complètement les défilés ouverts du Splügen au lac de Constance, ou défendre l'accès de la ligne du Rhin au nord, ou bien prendre l'offensive pour entrer en Vorarlberg en même temps que Jourdan s'avancerait rapidement vers le Danube.

Quand on rendit compte à Massena que l'armée était sans pain, mieux que personne il savait que cet état de choses était dû à la pénurie du trésor; et dans un sentiment d'humanité le général en chef

1. « Armée d'Helvétie. Esprit de corps. — L'esprit de l'infanterie est en général très républicain, le soldat est brave, dévoué et patient. Les officiers sont sans prétention, très attachés à leurs devoirs et au gouvernement. Intrépides, modestes, ils s'honorent du titre de citoyens. On remarque cependant quelques nuances parmi les corps qui viennent de la République batave ou de l'Intérieur ; il y règne plus d'égoïsme, de l'insouciance, moins de discipline et beaucoup moins de dévouement à la cause de la liberté. » (Rapport du 21 mars 1799. Correspondance Arch. Guerre.)

repoussa le projet de forcer l'habitant déjà pauvre et exaspéré à nourrir encore le soldat. Massena sait par quel mystérieux canal s'est écoulé l'argent saisi dans les caisses publiques, à Berne, à Zurich, à Fribourg, à Altdorf. Il sait qui a draîné l'argent d'une contribution de quinze millions frappés par le commissaire Lecarlier et se plaint au Directoire des faits d'un commissaire trop autoritaire [1].

Rapinat remplissait alors les fonctions de commissaire civil. Déjà son nom le compromettait [2]. Beau-frère de Rewbel, il joue au proconsul. L'armée est sans vivres ; les traites de la compagnie Olry sont restées impayées ; il n'y a pas de blé pour nourrir les conscrits attendus ; on manque de drap pour les habiller et de fusils pour les armer. Qu'importe à Rapinat pourvu qu'il continue ses malversations ! On ne trouve plus trace de l'argent versé dans ses mains. Après avoir dépouillé le trésor de Berne des vieilles pièces trouvées dans un caveau, il peut braver la colère des administrateurs de la ville. Schauembourg, pourtant autoritaire,

1. Massena au ministre de la Guerre. — « L'ordonnateur en chef me rend compte que le commissaire civil Rapinat vient de disposer de 60,000 livres que le général Schauenbourg, par votre ordre, devait mettre à sa disposition pour subvenir aux dépenses par vous ordonnées et notamment la construction de chariots légers pour le transport des subsistances dans les pays montueux. — Si le commissaire civil s'avise d'entraver mes opérations militaires, j'ai l'honneur de vous annoncer, citoyen ministre, qu'il m'est impossible de répondre de l'exécution de vos ordres. — Le commissaire Rapinat agit encore à l'armée comme dans le temps où, commissaire du gouvernement, il était revêtu de pouvoirs illimités. Il dispose arbitrairement de fonds destinés à la solde de l'armée sans m'en donner connaissance. Cet état de choses ne peut exister. Si, comme des instructions le portent, le commissaire Rapinat résidait au quartier général, les diverses parties du service n'en souffriraient point et, d'après le désir que j'ai de bien vivre avec lui, nous nous concilierions sur une infinité d'objets pour lesquels, à cause des distances qui nous séparent, il prescrit de son côté des mesures contradictoires à celles adoptées au quartier général. » (Registre 21. Pièce 36.)

2. Hilty fit sur son nom un quatrain : — « Ce brave Suisse qu'on ruine — Voudrait bien qu'on décidât — Si Rapinat vient de Rapine, — Ou Rapine de Rapinat ».

le craint. Perrochel, le nouveau ministre de France, se dit son humble serviteur. Ochs et Laharpe recherchent toujours les moyens de lui plaire. Jenner, ambassadeur de Berne à Paris, le flatte [1]. On le voit afficher le sans-gêne qui distinguait, sous la Terreur, les pires jacobins. Installé princièrement à Berne, le commissaire civil allait refuser de se rendre au quartier général de l'armée d'occupation où il eût dû se trouver [2].

Massena impose à Rapinat l'exécution de ses devoirs. Au premier refus qu'il éprouve, le général en chef se fâche. Le commissaire, craignant même un moment pour sa liberté, chercha dans Berne quelques puissants protecteurs. La situation ayant changé, il n'en trouva point. Après s'être défendu contre toute accusation de vénalité dans un mémoire [3], il dut obéir au général qui n'avait point eu peur, en cette occurrence, de s'aliéner quelques-uns des membres du Directoire. Et, par la suite, Rapinat exécuta toutes les instructions de Massena

1. Amédée Jenner, ministre de la République suisse à Paris, écrit à Rapinat le 12 pluviôse an 7 : — « Le jour de votre arrivée en Suisse était précédé de bien des malentendus et d'inconvénients entre les deux pays ; le jour du départ sera pour nous celui d'un deuil général. Vous avez acquis tant de droits sur nous que jamais la Suisse ne pourra l'oublier. Vous avez le prix de votre ouvrage en vous-même, d'avoir fait le bien d'une nation intéressante, de l'avoir rendue à jamais l'amie sincère de son antique alliée. Et la France vous le doit à vous seul. » (Arch. Aff. Etr. Reg. 469. Page 69.)

2. Rapinat au ministre de la Guerre : — « Berne, 24 nivôse. — Que ferais-je au quartier-général ? Il n'y a ni argent, ni caisse, ni vivres. Le contrôleur et le receveur-caissier y sont et ils n'y ont rien à faire. Enfin, j'ai mon ménage à Berne, comme j'ai plus près d'ici chez moi que depuis Zurich, je vous prierai de me laisser ici jusqu'à l'arrivée de mon congé afin que je puisse ramener ma femme à la maison. » (Arch. Guerre.)

3. « Loin de moi, écrit-il, de prendre la défense des fournisseurs ; je ne les ai jamais fréquentés ; je ne les connaissais que d'après leurs écrits que me présentent l'ordonnateur et je dois à la vérité de dire qu'il y en a peu d'honnêtes. Ils déclareront à leur tour, en général, que je n'en ai agi à leur égard qu'avec une sévérité extrême parce que j'exigeais d'eux qu'ils payassent aussitôt les subsistances... Méfions-nous d'après cela de la plupart de ceux qui crient au voleur ! »

Liberté. Egalité.

République Française.

Commission de Commandant en chef.

Le Directoire exécutif, ayant à pourvoir au Commandement en chef de l'Armée française en Helvetie,

et prenant une entière confiance dans le civisme, la valeur, l'expérience, la vigilance, la bonne conduite et la fidélité à maintenir la cause du Peuple et la Constitution républicaine, dont a donné des preuves dans toutes les occasions le Général de Division André Massena, l'a nommé et le nomme Commandant en chef de l'Armée française en Helvetie, pour exercer les fonctions de cet emploi, et pendant le temps qu'il en sera chargé, sous l'autorité du Directoire, aux honneurs, prérogatives et traitemens y attachés.

Ordonne le Directoire exécutif aux Troupes formant ladite Armée, aux Officiers généraux et d'État-major, à ceux du Génie et de l'Artillerie, aux Commissaires des guerres et à tous autres Employés près d'icelles, de reconnaître le Général de Division André Massena en qualité de Commandant en chef,

de lui obéir et faire obéir, par ceux étant à leurs ordres, en tout ce qu'il leur commandera pour le bien du Service et le succès des Armes de la République.

Fait à Paris, le Vingtième jour du mois Frimaire an Sept [10 Décembre 1798] de la République française, une et indivisible.

Le Président du Directoire exécutif,

Revellière-Lépeaux

Ministre de la Guerre,

[illegible]

Par le Directoire exécutif.

Le Secrétaire général,

[illegible]

(Collection Prince d'Essling.)

qui dut lui-même prêter de l'argent à l'armée pour assurer sa subsistance.

Cette question réglée, Massena faisait reconnaître les passages qui conduisaient au Rhin. Tout l'état-major et un service topographique dirigé par l'adjudant-général Abancourt s'employaient au milieu des populations hostiles et dans la neige à traverser les Alpes du côté des pays allemands (c). Trois hommes dévoués servirent de guides [1]. En même temps, on prévint l'espionnage de l'ennemi en faisant arrêter, aux frontières de l'est, toute personne qui paraissait suspecte. Même, par surcroît de précautions, la correspondance privée qui passait de Suisse en Vorarlberg et en Souabe était ouverte [2]; moyens propres à cacher les mouvements de l'armée républicaine, qui, du centre de l'Helvétie, s'avançait assez lentement vers les Grisons.

Pour être parfaitement renseigné, Massena lisait tous les bulletins de nos émissaires à l'étranger; espions dont Bacher était le chef. Ce dernier, plénipotentiaire qui avait été agréé en 1796 par l'Autriche pour assurer l'échange des prisonniers de guerre, se trouvait tantôt à Augsbourg, tantôt à Rastadt, tantôt à Strasbourg; il informait des moindres faits concernant la cour d'Autriche et des mouvements des troupes austro-russes en marche: Talleyrand, Scherer, Jourdan, Joubert et Massena qui, de plus, avait près de lui un nommé Jost, espion très habile, souvent employé à connaître les agissements

1. « Le citoyen Ragetli, officier dans une légion helvétique, originaire de Flins, connaît très bien tous les détours de ce passage. Le citoyen Jost, de Fizers, peut guider les soldats par les sentiers tracés dans sa région. Le citoyen Casanova, de Lucerne, a suivi plusieurs fois les sentiers de Panix. » (Registre 29. Pièce 120.)

2. Le sous-préfet du district de Meilen avait reçu l'indication du sous-préfet de Zurich d'ouvrir, conjointement avec un nommé Jost, les lettres qu'on envoyait en pays grison. Le maître de poste du pays grison était Hess. Un nommé Salis Marshelin, de Zurich, instruisait son fils à Mannheim, des mouvements des Français. On fit imiter des documents pour tromper l'ennemi. (Reg. 29. Pièce 127.)

du parti des émigrés qui tenait des conciliabules dans Constance, les projets de l'état-major autrichien et les préparatifs militaires des hommes dévoués à l'oligarchie.

Au cours de ses inspections, Massena séjourne à Lucerne le 31 décembre 1798. Les patriotes lui offrent un bateau plat ou bac de guerre. Le peuple l'acclame. Partant de là, au nord-est, il prépare des relais aux bataillons ; puis, allant de Constance à Zollbrücke, un pont jeté entre Mastrils et Ragatz, son activité s'exerce à reconnaître les gués du Rhin [1], à marquer l'emplacement des batteries que le génie doit élever, à rassurer les populations effrayées devant ces préparatifs de guerre.

Le général en chef rentrait à Zurich lorsque Lavater, écrivant au roi d'Angleterre et à l'empereur de

1. Trois ruisseaux forment le cours du Rhin. Le plus important surgit dans l'Oberalp, du lac de Toma, non loin de Dissentis. Le nom du fleuve vient du celtique Ren ou Rhen, c'est-à-dire fluide. De Dissentis à Bâle, il coule dans plusieurs directions ; d'abord à l'est, de sa principale source à Coire, sur un parcours de 17 lieues, en traversant Ilanz et Ems ; ensuite, au nord, de Coire à Alt. Rhein, point où il tombe dans le lac de Constance. De sa sortie du lac, à Stein, jusqu'à Bâle, le Rhin coule à l'ouest.

Dans sa *Géographie militaire de la Suisse*, Bollinger renseigne : — « *Longueur* du cours du Rhin en Suisse : De Reichenau à Trübbach, environ 35 kilomètres ; de Trübbach au lac de Constance, 62 kilomètres ; depuis son embouchure dans le lac à Constance, 35 kilomètres ; de Constance à Stein, 25 kil. 500 ; de Stein à Schaffouse, 18 kil. 500 ; de là à l'embouchure de la Toss, 26 kilomètres ; de la Toss à l'embouchure de l'Aar, 30 kilomètres ; de l'Aar à Bâle, 62 kilomètres. *Largeur :* Entre Reichenau et Trübbach, 80 à 120 mètres ; de Trübbach au lac de Constance, 120 à 160 mètres ; largeur du lac entre Friedrichshafen et Romanshorn, 11 kilomètres ; largeur du Untersee à Berlingen, 5 kilomètres ; entre Stein et l'Aar, 80 à 160 mètres ; entre l'Aar et Bâle (à Laufenbourg 65 mètres et à Gwild 400 mètres) 150 à 220 mètres. *Profondeur :* De Reichenau au lac de Constance, 2 m. 50 à 3 mètres ; place moins profonde à Bendern, 2 m. 3 ; près d'Altenrhein, 3 à 6 mètres ; lac de Constance, le plus profond, 254 mètres ; entre Stein et Schaffouse, 3 à 4 mètres ; place moins profonde à Hemmishofen, 1 m. 5 ; entre Schaffouse et Bâle, 5, 7 et 5 mètres. *Vitesse du courant :* De Reichenau au lac de Constance, 1 à 4 mètres par seconde ; de Stein à Bâle, 1 à 2 m. 9 par seconde. *Navigabilité :* Le Rhin est flottable dès Reichenau sur tout son parcours, en exceptant l'espace compris entre Schaffouse et les chutes du Rhin et les rapides de Laufenbourg. »

Russie, sollicitait très humblement ces princes de prendre « sa malheureuse patrie sous leur protection ». Mais le courrier chargé de faire passer les lettres en Allemagne fut arrêté à Winterthur. Informé, Massena demandait, pour qu'on ne lui reprochât point d'avoir manqué d'égards envers un homme d'église, une audience au célèbre pasteur. Ne l'ayant point obtenue, il se rendait un soir au presbytère sis à Peters-Platz et trouvait dans une sorte d'oratoire un homme âgé de 60 ans. Après l'avoir prévenu qu'à la République française seulement il devait adresser ses réclamations, avertissement était fait que, faute de se conformer désormais aux lois en vigueur, des pénalités lui seraient appliquées ; avertissement dont Lavater ne tenait point compte, ce qui força les autorités cantonales à le traiter plus tard en conspirateur dangereux [1].

Mais si, pour assurer en février 1799 la sauvegarde de l'armée d'occupation, la liberté des citoyens se trouvait restreinte, toujours le général en chef s'éleva contre les mesures vexatoires et inutiles qu'appliquaient parfois des préfets et des chefs de

1. Lavater demande aux Zurichois de se soulever contre l'armée française. Le 15 mai, à 2 h. de l'après-midi, le président d'Etat Schmidt, accompagné de son secrétaire, se présenta chez le pasteur et l'arrêta. Il fallut, pour le conduire en prison, employer 5 dragons et 2 soldats d'infanterie. Il se débattit, ameuta la foule et cria : — « C'en est fait de notre liberté, le terrorisme commence. O Suisse, ô Zurich, tu es devenue un butin pour l'arbitraire égalité. » — Le 16, il est à Olten, d'où il écrit à son prédicateur Salomon Hess. Le 21, envoyé à Bâle, il est mi en surveillance. Le 2 août, il écrit au Directoire français : — « Citoyens Directeurs. Permettés que je vous dérobe un de Vos moments dont chas cun est infiniment précieux à la grande nation ; Ma confiance est hardie, mais Vous saurez l'apprécier ; l'homme parle à l'homme. Il y a presque trois mois que je fus déporté de Zuric ; depuis quelques semaines je suis déclaré libre aussi que deux de mes amis Hirzel et Pestallozzi ; mais nous ne pouvons pas retourner chez nous à cause de l'armée française. Le Général Massena ne veut pas nous accorder de passeports. C'est, dit-il, contre les règles de la guerre. Je soupire d'après ma paroisse qui, j'ose le dire, soupire d'après moi. — Salut et admiration. (*Déportation Geschichte*, 2e volume). Renvoyé à Zurich, Lavater n'y rentra que pour bénir les drapeaux de l'archiduc Charles et recevoir les compliments du czar Paul Ier, que lui apportait Korsakoff.

brigade. Chaque semaine, un ordre général commandait le respect des personnes demeurant tranquilles. Tout attentat contre la propriété était sévèrement réprimé. L'officier français allait jusqu'aux dernières condescendances pour vivre en paix avec les autorités civiles helvétiques; si bien que la commune de Zurich offrit à Massena, en témoignage d'admiration et d'estime, une médaille d'or de grand module.

Lorsque les troupes françaises échelonnées en Suisse achevaient leur organisation, le général Jourdan, très autoritaire depuis qu'il avait commandé la célèbre armée de Sambre-et-Meuse, jaloux aussi de la gloire acquise en 1796 par les soldats d'Arcole, voulut contraindre Massena à lui rendre compte, mais chaque jour, de sa conduite. Prétention que repoussa le héros de Lodi. Des froissements s'ensuivirent. Une manœuvre de Scherer parvint à réconcilier les deux généraux [1], qui, oubliant leurs anciens griefs, examinèrent de nouveau, en février, des projets d'offensive ébauchés pour orienter les manœuvres de trois armées vers l'Allemagne.

1. Le ministre de la guerre au général Jourdan (à lui seul) : — « Paris, le 20 pluviôse an 7. — Le divisionnaire se charge, mon cher général, de répondre à votre lettre et de vous envoyer en même temps la réponse qu'il vous fait. Vous savez que sa confiance envers vous est entière, qu'il désire que vous en soyez persuadé et ne croyez que le titre de généraux commandants en chef dont sont revêtus Massena et Bernadotte les soustrayent à votre autorité en fait d'opérations de guerre, tout au contraire. Je vois, et le Directoire le prône comme moi, la nécessité de l'unité d'un commandement sur le Rhin ; que le nom d'armée ne vous effraie donc pas ; regardez les deux armées comme 2 grandes divisions détachées de votre armée. — Massena, à droite, vous secondera vigoureusement. Bernadotte, à gauche, le fera également. Croyez que le Directoire ne souffrira pas de désobéissance à vos ordres de la part de l'un ou de l'autre. » (Arch. de M. le prince d'Essling. Papiers divers.)

En même temps Scherer faisait dire à Massena qu'il était absolument indépendant, mais de paraître déférent envers Jourdan pour ne pas mécontenter le Directoire.

CHAPITRE III

ENTRÉE EN CAMPAGNE

Forces actives que l'Autriche va mettre en ligne. — Embarras financiers du Directoire français. — Nouveau projet d'un plan général de campagne. — Une division républicaine se concentre devant Sargans. — Nouvelles intrigues du parti oligarchique. — Mascarade à Coire. — Evénements survenus dans les Grisons. — L'armée d'Helvétie se prépare à jouer un grand rôle. — Mauvaise volonté des auxiliaires suisses. — Sommation adressée au général Auffenberg. — Passage du Rhin à Atzmoos. — Trois colonnes d'attaque sont formées. — Attaque de Luziensteig. — Manœuvre d'Arnouil. — Prise du fort.

Depuis deux ans l'Autriche se préparait à la guerre. Puissance qui voulait retrouver son prestige militaire d'autrefois et reprendre les provinces perdues en 1797. Fin janvier, malgré un hiver rigoureux, déjà 120,000 de ses soldats occupaient la Bavière ; de belles troupes commandées par l'archiduc Charles, le plus habile général que François II put opposer aux généraux français. Au premier signal donné à Vienne, ces troupes déborderaient dans le margraviat de Bade et tenteraient de franchir le Rhin pour envahir l'Helvétie. Leur gauche, sous Hotze, occupait le Vorarlberg et les Grisons, très fortement.

Prêts à seconder les efforts de la première armée allemande, les 47,000 soldats qui obéissent dans le Tyrol au lieutenant général comte Bellegarde gardaient les massifs qui s'élèvent entre le lac de Garde et l'Inn ; en outre, ils surveillaient vers l'Italie le

couloir alpestre devant servir à Dessolle de chemin d'invasion. Aussi, ils tendaient la main, à leur gauche, au feld-maréchal de Kray ayant échelonné derrière l'Adige 75,000 hommes ; armée que 20,000 Russes devaient renforcer prochainement.

A ces 270,000 combattants auxquels ne feraient défaut ni l'or, car l'Angleterre ouvrait un grand crédit aux coalisés [1], ni les vivres, ni les munitions tant leurs administrations déployaient d'activité, un Directoire manquant à la fois d'autorité et d'argent ne pourrait opposer que des contingents très réduits. Aveuglément il va se jeter dans l'aventure en ordonnant à Jourdan et à Massena d'attaquer l'ennemi sans leur avoir fourni, en fait de plan, que des indications assez vagues, le 23 février [d].

Le premier conseiller militaire du Directoire, Bernadotte, général que la présomption aveuglait, voit déjà le Vorarlberg et le Tyrol entièrement ouverts à nos troupes, la Bavière soulevée contre l'Autriche, la Prusse obstinée dans sa neutralité. Outre cela, à tel endroit où l'ennemi avait posté dix soldats, il n'en voit qu'un. Selon lui, Jourdan, qui se trouvait à Strasbourg en expectative, ferait facilement défiler vingt demi-brigades sur les ponts de Kehl et de Bâle, surprendrait les passages de la Forêt-Noire, menacerait le centre de l'armée du prince Charles au temps où Massena attaquerait le pays des Grisons si, à la première sommation, Auffenberg n'en sortait point. Commandant l'extrême gauche de l'armée de Mayence, Bernadotte pourrait envahir la rive droite du Rhin.

Comme suite de ces mouvements, Jourdan attendrait à Blumberg, entre la Wutach et l'Aitrach, le résultat des opérations qu'entreprendrait l'armée d'Helvétie. Coire étant pris, tout le Vorarlberg occu-

1. L'Angleterre payait à la Russie 225,000 livres sterling à titre d'indemnité de première mise ; ensuite, 75,000 livres par mois pour l'entretien de 45,000 hommes pendant toute la durée de la campagne. (*Traités de la Russie*. Page 169.)

pé, Massena ne s'avancerait sur l'Inn, avec Inspruck pour objectif, qu'au moment où l'armée de Mayence, en marche vers Lindau, paraîtrait à la hauteur de Stockach.

L'armée d'Italie allait se rassembler derrière l'Oglio, occuper une ligne tirée de Peschiera à Mantoue. Insuffisamment préparée à l'action d'une guerre offensive par Joubert qui l'abandonnait au moment de combattre, Scherer, son nouveau chef, qui avait une folle confiance dans le succès, projetait de repousser sur Trévise les troupes obéissant à de Kray. Mais, avant d'entamer cette action très hasardeuse, une division tirée de sa gauche et conduite par Dessolle irait renforcer la droite du général Massena, laquelle envahirait le territoire des Ligues grises ou la Valteline.

Voilà quelles étaient les vues du Directoire et de Bernadotte ; ébauches imparfaites d'un plan de campagne, indications qui laissaient trop d'initiative aux chefs d'armée sans les instruire, si un désastre ou une retraite survenait, du rôle qu'ils devraient jouer. Massena avait pourtant donné des indications [e].

Seule la position militaire de Massena était forte. Et l'on reconnaissait à ce conducteur d'hommes : un coup d'œil extraordinaire pour choisir son champ de bataille ; une grande audace pour attaquer ; une prudence extrême dans les situations périlleuses ; un corps infatigable ; une énergie qui ne souffrait point de défaillances autour de lui. De pareilles qualités connues du soldat lui donnaient en son chef entièrement confiance.

Aussi, la prudence de Massena le portait à n'accepter aucun plan, fût-il de Carnot, sans l'avoir examiné et discuté. Jourdan, Scherer et Bernadotte ne possédaient point, selon lui, les talents nécessaires pour conduire, au cours d'une campagne, leurs armées jusqu'à Vienne. Or, s'ils ne faisaient que marquer le pas, l'armée d'Helvétie ne pourrait s'avancer dans le Tyrol sans s'exposer aux plus grands dangers.

Mais avant d'en chercher la route, l'expédition des Grisons prendrait 8 ou 15 jours; temps nécessaire pour se bien renseigner sur les positions qu'occupait l'ennemi avant de s'avancer entièrement à découvert.

Qu'autrement, Jourdan atteigne sans coup férir la vallée du Danube, Massena se trouverait de beaucoup trop faible, numériquement, pour enlever à l'ennemi le poste si important de Brégenz; trop faible aussi pour le garnir d'un gros contingent de troupes au cas où Hotze commettrait l'imprudence de l'abandonner. De même que ses effectifs très réduits l'empêcheraient d'établir des camps volants dans les hautes vallées de l'Iller et du Lech. Raisons qui le retiendraient au bord du Rhin où il surveillerait Bellegarde et tous les mouvements des partisans de l'oligarchie suisse.

Puis Massena tourne les yeux vers l'armée d'Italie. Qu'au sud Scherer soit battu, que pressé par le nombre il reculât derrière le Tessin, puis derrière l'Adda, la droite de l'armée d'Helvétie se trouverait découverte, au pied du Gothard, au sud des Alpes. Alors, une rude attaque des Autrichiens victorieux peut la rejeter dans les défilés de la Reuss ou de l'Aar. L'ennemi peut même enlever ce corps si Scherer, perdant un moment la tête abandonne la rive gauche du Pô pour rétrograder précipitamment vers Gênes à travers l'Appennin.

D'autre part, que Scherer puisse réussir à pousser le général de Kray sur la route des Alpes Carniques — route que Massena avait déjà suivie en 1797 — son armée s'éloignerait tant du Tyrol que Bellegarde, gardant la liberté de ses mouvements, aura tout le temps de déboucher sur l'Inn supérieur, de menacer les Grisons.

Telles étaient les considérations qui inquiétèrent un moment Massena. Il ne cacha point à son état-major ses appréhensions. Les officiers, prêts à tirer l'épée, lui promirent de le seconder, chacun dans la mesure de ses forces. Avec ces hommes d'élite, s'il n'en-

vahit pas le territoire autrichien, il pourra au moins couvrir les frontières de la France.

Peut-il suivre à la lettre les dernières instructions du Directoire ordonnant qu'on se portât directement sur Coire ? Non, une autre manœuvre qui déroutera l'ennemi est nécessaire. Il faut d'abord emporter les redoutes de Luziensteig. Coup d'audace qui électrisera la jeune armée, qui portera la terreur dans les rangs autrichiens, qui imposera le respect aux Suisses. Et du fort pris d'assaut, la troupe victorieuse roulera comme une avalanche que rien ne peut arrêter jusqu'à Coire.

Pour réaliser ce projet, les troupes sortent de leurs garnisons d'hiver. De Berne, Baden, Zurich, Bâle, Winterthur, Rheineck, des colonnes cheminent vers Sargans. De Saint-Gall, la brigade Oudinot descend à Werdenberg. A cause de l'état du chemin qui, partant de Mollis, traverse une forêt et aboutit après la rude descente de Filzbach à Wallenstadt, l'artillerie ne put suivre les piétons qu'avec beaucoup de peine. Et la mauvaise volonté que montrèrent, lorsqu'ils étaient chargés d'assurer le service des transports, les auxiliaires suisses réquisitionnés à cet effet, retarda la concentration devant Vilter du corps d'expédition. Déjà le général Demont avait pu fournir un rapport sur les gués du Rhin [1].

Lorsqu'il vit les soldats français prêts à livrer combat aux troupes d'Auffenberg, le parti oligarchique, croyant enfin venu le moment d'agir efficacement contre les républicains, relevait la tête et mettait de nouveau en route des émissaires qui

1. Demont à Massena : « Melz, 2 février 1799. — Nous connaissons six gués dans le Rhin très praticables depuis le camp de Zollbrücke jusques en avant de Sargans. Le 1er est couvert d'un petit détachement de la part des Autrichiens avec une faible garde qui en est très éloignée. Les 2e, 3e, et 4e ne sont point gardés. Les 5e et 6e le sont par une garde de 15 ou 20 hommes. Le dernier paraît avoir été le plus pratiqué avant l'interruption des communications. Il y a un chemin sur la rive droite du Rhin qui va directement de ce gué sur la grande route de Mayenfeld, laquelle conduit à Coire et au Steig. » (Reg. 19. Pièce 193.)

allaient porter à travers les cantons allemands un mot d'ordre à tous les confédérés de 1798 et l'indication d'une prochaine réunion des principaux chefs. C'était d'après les instructions d'un Comité que les arbres de la Liberté élevés depuis peu à Brunnen, à Gersau et à Andermatt étaient abattus pendant une nuit et recouverts d'immondices. On célébrait même leur chute par le chant d'une satire dont l'auteur ne s'est pas fait connaître [1]. Dans Coire, au Mardi-Gras, une mascarade était organisée pour ridiculiser les Français [2]. Aux montagnards d'Uri on prêchait la nécessité d'égorger les républicains pour pouvoir vivre désormais en paix.

Autant de manœuvres et d'excitations inutiles quant aux résultats que se promettait d'obtenir l'aristocratie, car en huit jours des milices helvétiques, auxquelles s'étaient jointes quelques troupes

1. I « Tombe toujours, pauvre sapin, tombe! Hélas! nous aussi, sommes tombés comme toi! Comme les colombes dans les griffes du vautour nous trouvions la félicité dans les bras des Français ;

II » On enlèvera ton écorce ; tes rameaux seront arrachés. Hélas ! On ne nous enlèvera ni plus ni moins. Notre peau est déjà achetée depuis longtemps ;

III » A la vérité, on te parera avec des bandeaux, comme nous avec les colifichets de la Liberté ; mais ne ressemblons-nous pas aux victimes que l'on pare et que l'on conduit à la banque des combats ;

IV » Tu te dessèches avec tes bandeaux parce qu'on te déracine. Nous te traitons de gredin, parce qu'on nous a ravi jusqu'à nos culottes ;

V » Des bœufs te traînent jusqu'à la place où tu dois t'élever absolument nu. Hélas ! C'est aussi un Ochs (*Allusion au directeur Ochs, mot qui signifie bœuf, en allemand)* qui nous a menés au seuil de cette misère ;

» Tombe toujours, pauvre sapin, tombe ! » (*Cahier Abancourt.*)

2. « A Coire, le dernier jour du carnaval, la mascarade fut ainsi composée : 1 voiture attelée de 2 chevaux sur laquelle se trouvaient 4 personnes masquées; derrière cette voiture était attaché un arbre de la Liberté garni d'un bonnet rouge ; cet arbre était traîné dans la boue. Il y avait à la suite de cet arbre 2 personnes masquées représentant 2 Français enchaînés par les jambes, à la manière des galériens, lesquels étaient battus à coups de plat de sabre par d'autres masques qui les suivaient. Cette farce scandaleuse a ainsi traversé la ville et passé le pont qui est sur la rivière nommée Plessur et, après avoir fait des indécences, les masques ont fini par jeter l'arbre de la Liberté dans la rivière. Même les officiers autrichiens ont été scandalisés de ce spectacle. Leur général, Auffenberg, l'a regretté. » (Reg. 22. Pièce 203.)

de cavalerie française, réprimaient les premiers troubles, faisaient dure la loi aux paysans ayant quitté leurs villages, prenaient des otages et levaient des contributions. Alors, courbant la tête sous le joug imposé, les nobles se résignèrent à attendre leur délivrance des soldats autrichiens.

Il faut remarquer qu'à l'ouverture des hostilités entre la France et l'empire d'Allemagne la guerre n'était pas déclarée. Par une singulière irrégularité, l'Autriche et le Directoire retardaient le moment d'en donner acte à l'Europe, si bien qu'à Rastadt les diplomates accrédités au Congrès par les deux puissances rivales continuaient d'établir des délimitations de territoire; mais Bernadotte, ambassadeur de France auprès du Saint-Empire, avait quitté Vienne le 16 avril 1798; aussi, un congé tenait éloigné de Paris l'ambassadeur de François II.

Le 20 février 1799, Laréveillère-Lépeaux réitérait à Massena l'ordre de passer le Rhin, d'occuper Coire et les Ligues grises, d'expulser violemment les Allemands et les agitateurs du pays grison, de se tenir ensuite prêt à tout événement, un pied en Vorarlberg et l'autre sur la frontière du Tyrol.

Florent Guyot, qui représentait la France dans les Grisons, se trouvait contraint de résider à Reichenau. Son activité n'avait pu cependant parvenir à grouper les révolutionnaires sous un drapeau. Ces hommes, craignant qu'une défaite des républicains ne les mît aux prises avec d'impitoyables ennemis, se décidèrent à rester neutres dans la lutte, bien qu'ils eussent plusieurs fois appelé Massena à leur secours.

En se déclarant le protecteur de la Confédération helvétique, le Directoire français réclame l'éloignement des Autrichiens d'un pays qui doit observer les lois décrétées à Berne [1]. Droit international ou

1. « 1er février. — Le gouvernement helvétique met à la disposition de Massena 6,000 francs pour payer les frais d'un pamphlet qui serait fait

prétention que se refuse à reconnaître Auffenberg qui, ayant son avant-garde postée le long du Rhin, a reçu la mission de couvrir la trouée du Tyrol ou couloir Landquart en même temps que le passage du Splügen. Comme les Grisons sont hostiles au nouveau gouvernement suisse[1], Vienne va agir très habilement pour les garder[2].

Le 2 mars, Massena arrivait à Sargans. Son quartier général était aussitôt établi dans le vieux château des comtes de Werdenberg, sorte d'aire haut perchée qui, couvrant une arête rocheuse, énorme, domine tout le bourg et les vastes prairies de la vallée du Rhin.

Ragatz et Mayenfeld sont devant lui et apparaissent en multitude de toits par une claire journée. Déjà, les prés, qu'un réseau de peupliers entoure, verdissent sous l'action de la chaleur du soleil qui

privativement par un Grison réfugié et en forme d'appel à ses concitoyens pour les engager à secouer le joug des Salis et des Autrichiens. » (Perrochel à Talleyrand. Arch. Aff. Etr. Reg. 469. Pièce 61.)

1. Rapport de l'adjudant-général Lauer, du 11 août 1798 : « Dans la Ligue grise, sur 28 communes, 5 ont voté l'acceptation de la Constitution helvétique ; 23 ont voté contre. Dans la Ligue cadette, toutes les communes, travaillées par Planta ont voté contre. Dans la ligue des Dix Droitures, 6 communes ont voté pour, 5 contre, 3 ont ajourné leur vote. A Coire, sur 5 quartiers, 4 ont voté contre, 1 a voté pour. Les Salis de Sissers font beaucoup de mal. Ils ont fait saisir les biens du citoyen Jost. Jacob Mathis, aubergiste au *Lyon* de Coire, anime les individus contre le Gouvernement helvétique. C'est lui qui a fait arrêter le citoyen Sémonville. Il est sans cesse en voyage de Coire à Feldkirch et le messager des intrigants des grisons. Le ministre de François II dans les Grisons est M. de Cronenthal. » (Arch. Guerre.)

2. Becker, chargé d'affaires à Ratisbonne écrivait le 5 août 1798 au général Schauembourg : — « J'ignore, citoyen général à quel point se trouve l'espoir de la réunion des Ligues grises avec l'Helvétie. Quant à la cour de Vienne, elle ne paraît pas se contenter d'agir indirectement dans ce pays par ses partisans et affidés puisque, outre les troupes autrichiennes entre Kemplen, Imenstadt et Brégenz, elle a chargé le général Staader d'appuyer au besoin celles qui sont dans le Tyrol, à portée des frontières pour s'opposer aux troupes qui pourraient être appelées à secourir les patriotes grisons. Il est donc à prévoir que les Ligues grises vont être livrées à l'anarchie ou devenir le théâtre d'une petite guerre. » (Arch. Guerre.)

éclaire le pan de montagne masquant Atzmoos, village situé à 5 kilomètres de Sargans. [1].

Massena distribue leur tâche aux soldats échelonnés depuis Wallenstadt jusqu'aux murailles de Saint-Léonard. Il va grouper un bataillon devant l'abbaye de Pfävers. En même temps, d'autres troupes se défileront le long du Rhin, sur un chemin taillé à pic, au-dessus du fleuve. Lorsqu'il prend les dernières précautions pour assurer le succès d'une grande entreprise, on le voit admirablement secondé : son premier secrétaire, Morin, ne dort plus ou presque plus. Rheinwald, chef d'état-major, se montre tout comme lui infatigable. Reille, Ducos, Burth, Francheski sont vraiment les modèles des aides de camp. Et l'armée d'Helvétie s'est dignement préparée à servir sous un tel chef [2].

Il ressort des instructions données le 4 mars, que le 6 à cinq heures du matin, la brigade Lorge doit passer le Rhin au gué de Flasch, et, arrivée sur la rive droite, occuper les pentes du contrefort sud de Luziensteig ou montagne de Sainte-Lucie. Une autre manœuvre devait permettre de couper aux Autrichiens la route qui, reliant Balzers à Mayenfeld, se déroule en écharpe blanche au milieu d'une grande forêt de hêtres.

Mise en route à la même heure, la brigade Chabran, que le général de division Ménard accompagne,

1. Visite du terrain faite le 26 juillet 1902.

2. L'armée d'Helvétie, dite d'opération ou aile droite de l'armée du Danube était composée, le 4 mars, de trois divisions. *Droite*, Division Lecourbe : 36e demi-brigade, 1,951 hommes ; 38e, 1,704 hommes ; 1er bataillon de la 76e, 550 hommes ; 44e, 1,339 hommes, 50 cavaliers et 115 artilleurs. Total : 5,709. Lecourbe avait sous ses ordres les généraux de brigade Mainoni et Loison. La division Dessolle, forte de 6,000 hommes devait le rejoindre. *Centre*, Division Ménard : 57e, 1,977 hommes ; 109e, 2.258 hommes ; 37e, 1,977 hommes ; 103e, 2,120, 7e hussards, 410 cavaliers, 340 artilleurs et sapeurs. Total : 9,082. Ménard avait sous ses ordres les généraux de brigade Lorge, Chabran et Demont. *Gauche* : Division Xintrailles, 14e légère, 1,935 hommes ; 23e de bataille, 2161 hommes, 84e, 1,806 hommes, cavaliers 130, artilleurs et sapeurs 190. Total : 6,222. — Total général : 21,013 hommes. (Arch. Guerre.)

sortirait du bourg de Ragatz, station thermale de 1,800 habitants, obliquerait à droite pour passer ou plutôt forcer au pas de charge le pont couvert du Zollebrücke ; et, de là, elle se porterait sans coup férir jusqu'à Mayenfeld.

Un bataillon de la 109e, tiré de cette brigade, passerait le Rhin en aval de Flasch, à quatre heures, devant Atzmoos, en utilisant un pont volant que le service de l'artillerie établirait à la faveur de l'obscurité. Ainsi, le massif de Luziensteig serait entouré de trois côtés. Mais, au moment d'agir, les instructions précitées étaient modifiées. Comme le matériel nécessaire à l'établissement d'un pont se trouvait incomplet, Massena décidait qu'on passerait à gué pour aller attaquer le 1er bataillon du régiment autrichien Brooder qui occupait Balzers.

Un grand soleil éclaira les journées des 4 et 5 mars. Il en résulta, dans ce pays alpestre, une fonte considérable des neiges qui, depuis les premiers jours de l'automne, couvrait la montagne ; d'où l'énorme grossissement des artères fluviales apportant leur tribut au Rhin.

Cependant, les trois gués déjà sondés entre Pfävers et Vaduz, explorés dans la journée du 5, par des cavaliers, étaient toujours praticables à l'infanterie. Les patrouilles informaient qu'un poste autrichien chargé d'observer depuis quelque temps ce qui se passait à Atzmoos, avait reculé vers Luziensteig [1].

1. « District de Werdenberg. Le gué d'Azmos en face de l'auberge du Lion d'Or et contre le poste autrichien. Sa profondeur est de 2 pieds à 2 pieds et demi. Les Autrichiens ont fait construire contre le corps de garde une espèce de traverse qui peut servir de retranchement et défendre la route qui conduit de Blatzine à Zimmelzon ; ils y ont même rassemblé un tas de fascines. A droite et à gauche d'Azmos, il y a deux petits tertres commodes pour y placer les batteries volantes qui seraient chargées de favoriser le passage des troupes. A 150 mètres environ en amont du gué, il y a sur la rive gauche un mamelon derrière lequel on pourrait tenir cachée une compagnie de grenadiers. En avant dudit mamelon, il y a un plateau assez spacieux pour y déployer un bataillon et y tenir 1 pièce de réserve. Ce plateau est défendu d'un côté par l'escarpement du Rhin et de l'autre par le ruisseau du Trübelbach. Sur la

Massena se portait à Atzmoos. Il logeait à l'hôtel du *Lion d'Or* et recevait dans la soirée deux espions très sûrs, Simon Rascher, et Bavier qui lui donnaient, quant aux forces et aux positions des généraux Hotze, Auffenberg et Bellegarde, des renseignements précis [1].

Hotze, officier suisse, passé au service de l'Autriche, était né dans le canton de Saint-Gall où il devait être tué le 25 septembre. Comme lieutenant général de l'empereur François II, il commandait à plus de 20,000 hommes. Le gros de son corps occupait les défilés, devant Brégenz, à la pointe du lac de Constance. Une partie de sa 2e division, obéissant à Jellachich, s'échelonnait depuis Feldkirch dans les redoutes élevées sur la route de Coire. Enfin, le dernier poste de 1,100 hommes, placé sous la direction du lieutenant-colonel Léopold de Haeslinger occupait Luziensteig.

Le brigadier Auffenberg, détaché de la même armée, n'avait que 3,000 fantassins et 400 cavaliers, troupe solide mais disséminée par petits groupes dans le vaste territoire des Grisons. Logés à Mayenfeld, des contingents observaient le gué de Flasch et la coupure aboutissant vers le nord à Luziensteig. Des postes assez gros, tenant Reichenau et Zizers, couvraient le quartier général établi à Coire. De

rive droite, en face d'Azmos, on aperçoit le village de Balzers et Zimmelzon placés des deux côtés de la gorge de Steigvissen qui sépare le pays des Grisons de celui de Liechtenstein. Entre ces deux communes il y a un mamelon sur lequel on voit encore les ruines du château de Gutenberg. Les Autrichiens ont relevé d'anciens retranchements qui servent à défendre la route qui conduit à Mayenfeld ; ils sont entourés d'un fossé assez large sur lequel ils ont placé un pont-levis. » (Rapport de Guarduz. Reg. 28. Pièce 26.)

1. « Le 6 mars, Hotze est à Brégenz avec 13 bataillons et 6 escadrons : 15,000 hommes. Jellachich dans le camp retranché de Feldkirch avec 5 bataillons : 5,300 hommes. Auffenberg à Coire avec 3 bataillons et 1 escadron : 3,400 hommes. A Luziensteig, 1 bataillon : 1,100 hommes. Postes isolés, 1 bataillon : 1,100 hommes. Détachés de l'armée d'Italie dans les vals Bregaglia et Poschiavo : 2,000 hommes et des milices grisonnes. » (Boillot. *Campagne de Suisse en 1799*. Page 43.)

plus, 1,200 Autrichiens et des milices grisonnes montaient une garde vigilante : à Ruis, au débouché de Panix ; à Dissentis, au pied du Splügen et à l'ouverture de la vallée du Bernardino.

Bellegarde, commandant l'armée autrichienne du Tyrol, forte de 46,600 combattants, venait de disséminer ses troupes dans le quadrilatère borné par l'Inn, le Val-di-Sole, la frontière des Grisons et Inspruck. Pendant que sa droite occuperait Lendech, sa gauche s'échelonnerait jusqu'au pied du mont Tonal. Au besoin, ce général pourrait appuyer les opérations que Hotze allait entreprendre, ou bien renforcer Auffenberg.

Massena n'employait que la division Ménard, forte de 9,000 hommes, pour entrer en pays grison. Milet-Mureau, le ministre de la guerre qui venait de remplacer Scherer, envoyait derechef l'ordre d'occuper Coire sans tarder ; et, la rive droite du Rhin envahie, en toute hâte l'armée d'Helvétie se dirigerait vers Feldkirch. Instructions qui parvenaient au général en chef le 5 mars, à onze heures du soir.

Toutefois, on ne devait attaquer Auffenberg qu'après l'avoir sommé d'évacuer un pays qui relevait administrativement de la Confédération helvétique. Aussi, Massena écrivait-il à Atzmoos, dans la nuit, l'ultimatum qu'un aide de camp portait le 6 [1]. Cet officier passait le Zollbrücke, arrivait à Coire en parle-

1. « Au quartier général d'Azmoos le 16 ventôse an 7. — A M. le général commandant les troupes de S. M. l'Empereur, Roy de Hongrie et de Bohême, dans le pays des Grisons. — D'après le vœu du peuple des Grisons, j'ai ordre de la part de mon gouvernement d'occuper ce pays et de le faire évacuer par la troupe que vous commandez dans les deux heures qui suivront la notification que je suis chargé de vous faire ; en cas de refus de votre part de faire cette évacuation ou dans le cas où vous mettriez un plus long délai pour commencer votre retraite, j'ai encore l'ordre de combattre les troupes autrichiennes partout où l'armée française les trouvera. — Je vous somme en conséquence, M. le général, d'évacuer le pays des Grisons dans les deux heures après la présente sommation qui vous sera remise par un officier de mon état-major. — Je vous préviens en même temps que l'armée que j'ai l'honneur de commander marche sur le pays des Grisons. — Massena. »





MÉDAILLE D'OR GRAVÉE PAR MORTKOFER

On lit sur l'exergue cette inscription : « *Présentée au citoyen Massena, Général en cheff, par la commune de Zurich, le 18me février 1799.* »

(Collection Prince d'Essling.)



mentaire, recevait une réponse écrite et entendait derrière lui battre le rappel de tous côtés.

Massena avait quitté l'auberge d'Atzmoos à six heures du matin. Le jour s'était levé terne sous des nuages chargés de neige. Un froid vif, de gel, se faisait sentir au pied des montagnes qui serrent la vallée du Rhin sur ce point. Le fleuve, devenu impétueux, roulait des eaux sales et hautes, avec fracas. Et déjà à vaincre la force du courant des soldats s'employaient.

Atzmoos n'était, en 1799, qu'un village de quinze maisons. Comme blotti au pied d'un contrefort couvert de chênes, le Kammeck, il est couvert au nord par un long éperon détaché du même massif, lequel, jusqu'à 200 mètres du Rhin, s'avance et porte une tour carrée en ruines d'où l'artillerie peut atteindre des troupes gardant la rive droite. Un terrain plat et ferme, large de 800 mètres, sépare Atzmoos du gué. A droite et à gauche du passage les rives sont escarpées et forment de puissantes digues contre les crues. Le Rhin, qui n'est large en ce lieu que de 120 mètres, enveloppait alors de deux bras inégaux une île pavée de galets.

Les troupes qui devaient attaquer Luziensteig étaient campées entre le gué et Trübbach, hameau situé à 500 mètres au sud d'Atzmoos; elles avaient dû coucher sous la tente. Le matériel du pont restait entassé derrière Trübbach, devant l'endroit où le Rhin un peu étranglé n'a en largeur que 80 mètres. Vu le mauvais état des chemins, l'artillerie ne pouvait arriver pour seconder l'expédition. Cependant, Dupré, le directeur des équipages, avait pu amener devant Atzmoos dix-huit grands caissons chargés de vivres et de munitions.

A sept heures, le 2e bataillon de la 109e, qui avait en soutien 500 hommes, grenadiers et chasseurs non embrigadés, se rassemble devant le gué. Massena, descendu de cheval, se place à droite d'un poteau indiquant le passage, et, au signal qu'il donne, der-

rière les sapeurs déjà engagés pour sonder, deux compagnies entrent dans le fleuve aux cris de : « Vive la République ! » Leur élan les porte à l'îlot qu'elles traversent ; mais dans le second bras, large de 48 mètres, l'eau était si profonde, que le courant emporta 110 hommes qui se seraient noyés sans le prompt secours envoyé par le général en chef : un escadron du 7e hussards, dont les chevaux gardant pied à la pointe de l'île formèrent une sorte de barrage ; néanmoins, 23 hommes disparurent.

Un pareil obstacle barre à l'infanterie le chemin de la rive allemande. Ne voulant point ajourner l'entreprise, Massena ordonne dès lors de construire un pont de chevalets. Les matériaux descendent au plus vite de Trübbach. L'ennemi ne se montrant point — car devant le formidable Luziensteig il croit inutile de défendre une position avancée — toute liberté d'action est laissée aux sapeurs qui, aidés des soldats de la 109e, travaillèrent dans les eaux glacées pendant quatre heures.

Massena reçoit, pendant que devenu pionnier lui-même il travaille au milieu de ses sapeurs, la nouvelle que Lorge et Chabran ont été arrêtés eux aussi par des obstacles insurmontables. Il remonte aussitôt sur la berge, abandonne la surveillance des services à Rheinwald, et suivi de quelques officiers, fait galoper vers Flasch. De même en ce lieu le Rhin a trop monté pour qu'on puisse le franchir à gué et la crue augmente d'heure en heure.

« — Que faire ? demande Lorge.

— Conduire vos soldats à Atzmoos. Là, l'obstacle du fleuve assure la sécurité de nos derrières. Nous serons en force pour attaquer Luziensteig de front. »

Et Massena va rejoindre Chabran qui, bon manœuvrier, avait disséminé sa troupe dans les oseraies bordant le Rhin, en aval de Zollbrücke, un vieux pont couvert, long alors de 115 mètres, porté par sept arches, et derrière lequel une batterie autri-

chienne, abritée dans les redoutes élevées en 1635 par le duc de Rohan, se tenait prête à cribler de mitraille les travailleurs chargés de réparer les arches détruites, avant que l'infanterie française ne prît l'offensive.

Chabran doit rester en observation, attendre que Demont, chargé d'enlever le pont de Reichenau, apparaisse à droite. Il suivra attentivement les événements, rendra compte d'heure en heure de ce qu'il aura fait et observé et n'abandonnera point son poste, fût-il attaqué par des forces considérables.

Dans cette journée, la principale action se livrera devant Atzmoos. Massena compte que la brigade Oudinot, qui doit passer le Rhin au gué de Werdenberg, lui servira, lorsqu'il pourra déboucher en masse sur Balzers, de réserve ou d'appui. Oudinot a dû cheminer longtemps afin de trouver devant Benderen un passage assez étroit que les républicains franchiront en utilisant plusieurs chariots réquisitionnés dans les villages.

Mais le matériel est insuffisant pour achever le pont d'Atzmoos. Massena indique alors aux sapeurs l'emploi de trois poutres à tailler dans les arbres abattus. Les poutres font l'aboutissant; on les lie et la rive droite toujours sans défenseurs devient enfin accessible à toutes les armes. Ces défenseurs auraient d'ailleurs été tenus en respect, car dès midi plus de 900 hommes occupaient le rivage, portés là grâce aux efforts du lieutenant Bidet de la 109e et de quelques grenadiers qui, passant en amont de l'île avec deux barques, mettaient à terre chaque fois une escouade.

Aux grenadiers français le cirque de Balzers apparaît très profond au nord et à l'est. A droite, couronnant un mamelon isolé, la vieille tour de Gutenberg, sorte de sentinelle avancée, couvre le bourg qui, accoté aux montagnes, offre un front de 300 mètres garni de vieilles et solides maisons crénelées par l'ennemi. Mais on peut éviter cette agglo-

mération en marchant à travers les prairies à la muraille de Luziensteig reliant deux éperons formidables du Falknis, et percée au centre d'une poterne qui barre le fond même de la gorge ou passage.

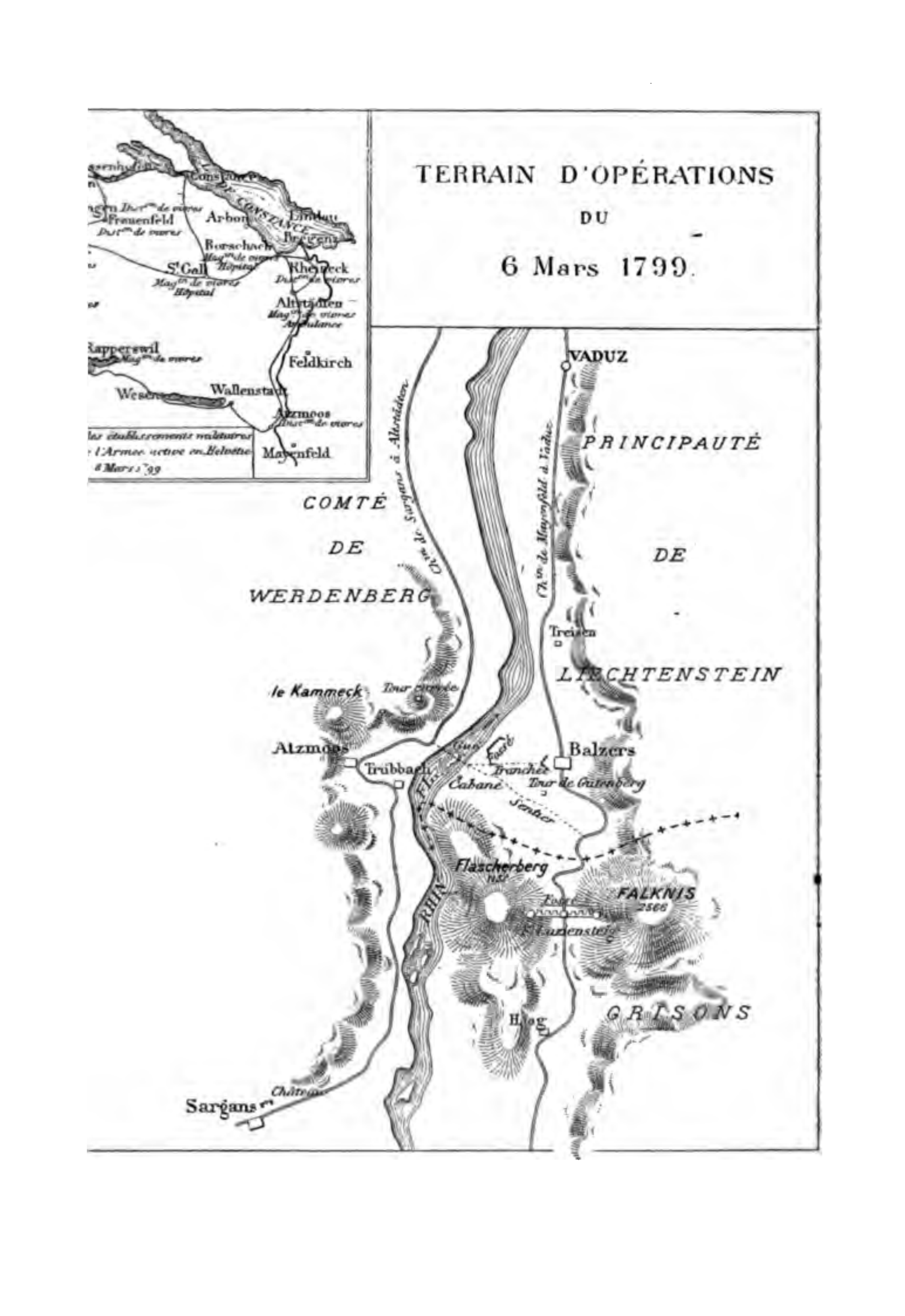
Après une large éclaircie, le ciel se voile, à midi et demi. Les nuages rasent les pans de la montagne. Une forte bise vient balayer le couloir de la vallée du Rhin, et des flocons de neige voltigent. Aux soldats restés longtemps dans l'eau et qui frissonnent on distribue de l'eau-de-vie, pour les réchauffer. Cinq compagnies conduites par Lorge franchissent vivement le pont et vont se ranger derrière une haie. Là, trois colonnes d'attaque sont formées en quelques minutes.

Massena attendait, dans la baraque ayant abrité un poste autrichien pendant l'hiver, la réponse que devait lui faire Auffenberg. Si le général autrichien consentait à évacuer les Grisons, l'ouverture des hostilités serait forcément ajournée. A deux heures du soir, son courrier lui rapportait un refus [1].

Aussitôt Massena écrivait au général Oudinot pour lui réitérer l'ordre de fermer devant Vaduz, capitale de la principauté de Liechtenstein, la route de Coire aux soldats massés dans Feldkirch où Jellachich commandait, si cet officier tentait d'envoyer quelques renforts à la garnison de Luziensteig. Cette précaution prise, il passait rapidement une revue des colonnes assaillantes qui allaient manœuvrer sous ses yeux.

1. « Coire, le 6 mars, à 9 heures du matin. — Comme la rupture de l'armistice et la reprise des hostilités ne me sont point encore parvenues de l'autorité suprême, cette sommation même ou ce qui la concerne étant impossible quand même je le voudrais, mes devoirs ne me le permettraient pas et je ne pourrais en avertir les différents corps de mon commandement; pour ce qui concerne la menace que vous me faites de m'attaquer et de me chasser du pays des Grisons, je dois y répondre qu'en honnête homme je me trouverai sur ces frontières.

» C'est la Toute-Puissance seule qui puisse donner à l'un le pouvoir de chasser l'autre; au reste, mon général en chef, je vous rends responsable d'une démarche si contraire au droit des gens. » (Arch. de Coire.)


TERRAIN D'OPÉRATIONS
DU
6 Mars 1799.
VADUZ
PRINCIPAUTÉ
DE
LIECHTENSTEIN
COMTÉ
DE
WERDENBERG
le Kammeck
Atzmoos
Trübbach
Balzers
Tour de Gutenberg
Tranchée
Cabane
Sentier
Flascherberg
FALKNIS
2566
Fossé
Treisen
RHIN
GRISONS
Sargans
Château
Chin de Sargans à Altstädten
Ch.in de Mayenfeld à Vaduz
Constance
Frauenfeld
Arbon
Lindau
Bregenz
Rorschach
St Gall
Rheineck
Altstädten
Feldkirch
Rapperswil
Wesen
Wallenstadt
Atzmoos
Mayenfeld

La première, forte de 250 grenadiers commandés par le chef de bataillon Arnouil, marcherait droit sur Balzers, enlèverait le bourg ou le tournerait à gauche. De ce lieu, elle s'élèverait dans la montagne du Falknis qui dépasse en altitude 2,500 mètres, jusqu'aux degrés dominant entièrement Luziensteig, pour fusiller les défenseurs de la place s'ils combattaient à découvert derrière les murailles.

La deuxième colonne chargée d'attaquer de front la poterne et une muraille qui fermait le défilé était composée d'un bataillon de la 109e formant l'échelon d'assaut. Un autre bataillon du même corps la suivrait à 200 mètres, comme soutien. Et, derrière celui-ci, d'autres réserves s'échelonneraient du pont d'Atzmoos vers les retranchements creusés par l'ennemi devant la muraille. Le chef de bataillon Durand, conduisant la tête, occuperait d'abord les ruines du Gutenberg; de là, il s'élancerait à l'attaque du fort, mais sans canons, sans cordes et sans échelles, l'artillerie et le matériel faisant défaut.

C'était à l'adjudant-général Gauthier que Massena avait réservé le commandement de la troisième colonne: deux compagnies de chasseurs, 300 hommes. Dès que le corps du centre serait fortement engagé, Gauthier ayant marché à sa droite et à sa hauteur, traverserait le village de Klein-Mels, aborderait le mamelon du Flascherberg, haut de 1,100 mètres et tombant perpendiculairement à l'ouest dans le Rhin. Entraînés par leurs officiers jusqu'au sommet, les soldats, voulant imiter leurs frères d'armes déjà en position dans le Falknis, fusilleraient aussi les Autrichiens employés à la défense du fort.

Tenter d'exécuter un plan arrêté en quelques minutes, n'était-ce pas la plus grande imprudence qu'un général pût risquer au début d'une campagne, surtout en attaquant sans être pourvu de moyens extraordinaires 1,100 hommes bien abrités [1], très

1. « Luziensteig était défendu par le 2e bataillon du régiment

braves, ayant cinq pièces de canon et derrière eux les grenadiers d'Auffenberg prêts à intervenir ? Un échec sur ce point pouvait, la nuit suivante, si Jellachich accourait après avoir écarté Oudinot, se changer en désastre. Et un désastre serait suivi en Helvétie d'une insurrection générale.

Ni Jourdan, ni Moreau, ni Scherer n'auraient osé aborder si résolument Luziensteig. L'audace de Massena, qui égalait celle de Bonaparte, allait se montrer là comme en 1795, à la prise du grand rocher de Rocca-Barbena [1]. D'ailleurs, sa confiance dans le succès était telle qu'il défendit à ses lieutenants de songer à une retraite. Seule, une pareille confiance devait lui procurer la victoire.

Et pour électriser les soldats, il s'avançait à pied devant la colonne du centre, entre Lorge et Marès. Il essuyait sans s'être arrêté dix coups de fusil tirés des ruines de Gutenberg. Les ruines et les tirailleurs autrichiens obstinés à y demeurer furent pris vers trois heures. Et du pied du mamelon, la 109e demi-brigade marchait vers le sud, abordait les fossés creusés à 100 mètres de la poterne et non occupés. Bien dirigée sur elle, du fort, une très vive fusillade éclatait soudain.

La neige tombait toujours en fins flocons qui cinglaient le visage du troupier. Un linceul blanc s'épandait lentement sur le sol, comme pour envelopper les morts. La nuit semblait prête à tomber, entre les montagnes.

Sans avoir hésité une seconde, les soldats républicains se précipitaient contre l'obstacle. Ils arrivaient, du premier élan, au pont-levis ; ils heurtaient les murs, attaquaient vigoureusement les défenses, et, mesurant la hauteur à franchir, explorant les meur-

Gradisca, une partie du 3e bataillon du régiment d'infanterie n° 60, les débris du 1er bataillon Brooder, battu à Balzers et 5 pièces de canon. » (Boillot. Page 43.)

1. Voir à ce sujet notre ouvrage : *La Première Campagne d'Italie.*

trières du fer de leurs baïonnettes, ils tenaient ferme sous les projectiles, dans le vacarme des détonations, attendant patiemment le résultat des efforts que devaient faire les colonnes flanquantes.

La première avait délogé de Balzers 300 hommes d'un bataillon de Brooder, dont les survivants montaient à Luziensteig, puis une centaine de paysans armés qui gagnèrent en tiraillant les bois qui couvrent encore aujourd'hui le versant nord du Falknis. On put suivre ces partisans de site en site, sur les déclivités ; il ne fallut pas moins de deux heures pour escalader un éperon. Les paysans tués, pris ou disparus, Arnouil sut, grâce à l'obscurité qui favorisait ses manœuvres, diriger les grenadiers, ceux-ci marchant à pas de loup, vers un ouvrage à corne qui flanquait à droite la forteresse. Trois fois repoussés, les Français ne se découragèrent point. Un peloton d'ennemis dispersé, une muraille éventrée par le pic, deux portes entamées à la hache, l'agresseur tombe en escouades serrées dans la place pendant que le commandant annonce son succès par le signal convenu d'une fusée.

La troisième colonne n'avait fait que marquer le pas sur le Flascherberg et tirailler entre les rochers.

Informé du succès d'Arnouil, Massena ordonne au commandant Durand, dont les soldats ont dû s'abriter dans les replis du terrain, d'attaquer de nouveau le rempart. Et lorsque, dans le vallon, la fusillade éclate, comme elle devient très vive du côté des défenseurs, le général en chef amène les réserves à la rescousse, ordonne l'escalade à la courte échelle sur tout le front du mur de Luziensteig.

Mais cette hardie manœuvre eût échoué, tant l'ennemi mettait d'ardeur à défendre ses positions, si les grenadiers d'Arnouil n'avaient ouvert de l'intérieur la poterne, appelé leurs camarades, et chargé les Autrichiens à travers les cours, dans les casemates et les logements.

Au milieu d'une horrible mêlée, le commandant de



la forteresse est tué. Autour de son cadavre, 250 hommes sont à terre, la plupart ayant été fusillés des flancs du Falknis; 810 restent prisonniers; 6 drapeaux et 4 canons constituent les trophées de ce hardi coup de main. Le cinquième canon fut enlevé vers la fin du combat par une compagnie de Gradisca: 126 hommes, qui se mettent en retraite sur Mayenfeld.

Les Français avaient eu, dans cette action ·mémorable, 63 hommes tués et 177 blessés. Arnouil était fait sur-le-champ chef de brigade. Devant les vainqueurs, à la lueur des torches, Massena embrassait Marès qui s'était conduit en héros. La clef du pays grison tombée dans ses mains, sa troupe solidement établie à l'entrée du Vorarlberg, le chef d'armée rentrait au quartier général d'Atzmoos.

CHAPITRE IV

OCCUPATION DES GRISONS

Marche sur Coire. — La brigade Auffenberg met bas les armes. — Succès remportés par les généraux Oudinot et Lecourbe. — Demont passe le Kankels sur la neige. — Prudence qu'observe Massena. — Nouveau dénûment de l'armée d'Helvétie. — Massena envoie sa démission nettement motivée au Directoire. — Considérations qui l'obligent à reprendre le commandement. — Rivalités entre Lecourbe et Dessolle. — Echec des Français devant Feldkirch. — Jourdan est battu à Stockach par l'archiduc Charles. — L'armée de Mayence se retire sur Bâle. — Celle d'Helvétie se trouve un moment compromise.

La rédaction des ordres à expédier sur plusieurs points, la réception des rapports des chefs de détachements, les mesures de police à prendre pour réprimer le soulèvement des paysans dans le Vorarlberg, une relation détaillée des événements de la journée qu'il fallait envoyer sans tarder aux Directoires français et helvétique : voilà l'occupation de Massena, jusqu'à trois heures du matin, le 7 mars.

Il ne prenait ensuite que deux heures de repos et se hâtait de remonter après cinq heures à Luziensteig. Dans la nuit qui était très froide les soldats avaient tracé leurs bivouacs autour de grands feux. On eût cru, de Balzers, que l'assise énorme du Falknis flambait. Aussi, tout le creux du col était rempli de vives clartés. Et les redoutes de la forteresse apparaissaient à distance, gigantesques, entre les

champs de neige drapant les deux versants qui serrent l'étroit passage. Un écho sourd répétait alors le bruit des coups de marteau des sapeurs qui consolidaient le pont d'Atzmoos, et le qui-vive assez fréquent des sentinelles échelonnées en demi-cercle devant le camp français.

Massena n'avait, présentement, d'autre but que d'occuper Coire, ville de 2,000 habitants, évêché et chef-lieu de canton [1]. Il allait manœuvrer pour y arriver dans la journée ; événement possible si, au sud, Chabran et Demont occupaient plusieurs bataillons autrichiens, l'un devant Zollbrücke et l'autre sur le Rhin antérieur.

La tâche de garder Luziensteig est confiée aux grenadiers non enrégimentés. Avec l'artillerie prise le 5, on armera de nouveau les défenses du fort. Par devant, Balzers sera gardé. Une tête de pont sera vite établie au passage d'Atzmoos et deux canons seront hissés dans la vieille tour qui domine à la fois le village et le Rhin.

Tout prévoir à la guerre, c'est l'une des maîtresses qualités de Massena qui fait éteindre les feux et abandonner les bivouacs au point du jour. Quoiqu'elle fût encore fatiguée, la 109e dut se rassembler dans la gorge ouverte entre le Falknis et le Flascherberg, monter au pas accéléré jusqu'au vil-

1. « Le canton des Grisons a 318 lieues suisses carrées. Sa plus grande longueur est de 30 lieues et sa plus grande largeur de 20. (*La lieue suisse est de 4,583 m 70.*) Dans cet espace, il renferme une soixantaine de vallées tant principales que latérales ; mais on peut toutes les rapporter aux cinq suivantes : celle du Rhin antérieur ; celle du Rhin postérieur ; celle de l'Albula ; celle de l'Inn, autrement nommée Engadine et celle de la Landquart que l'on nomme aussi le Rettigau. Le climat du pays varie suivant la position de ces vallées ; il est plus froid que dans la plupart des cantons suisses, excepté dans les vallées qui s'ouvrent sur le revers méridional des Alpes et dans les plaines arrosées par le Rhin qui s'étendent au sud du canton et dans lesquelles la vigne et les productions des pays tempérés mûrissent parfaitement. Coxe évaluait de la manière suivante la population des Grisons vers la fin du XVIIIe siècle : Ligue grise, 54,000 âmes ; Ligue de la Maison-de-Dieu, 29,000 ; Ligue des Dix Droitures, 18,000, Total 101,000. (*Statistique de la Suisse*, par J. Picot, p. 389.)

lage de Haag, descendre ensuite plus vite des pentes peu escarpées, il est vrai, sous le couvert d'une forêt qui bordait les enclos de Mayenfeld. Devant l'infanterie, cinquante cavaliers du 7e hussards exploraient le chemin.

Dans Mayenfeld où s'ouvre du nord au sud une rue étroite et tortueuse, laquelle traverse la place centrale, assez vaste et ornée d'une vieille fontaine [1], des patriotes grisons acclamaient l'avant-garde française, la guidaient au château resté portes ouvertes après la fuite de l'ennemi. Atterrés, les partisans de l'oligarchie s'étaient cachés, parjures au serment fait la veille de combattre l'envahisseur à outrance.

Hors des murailles de la petite ville, la liaison se faisait entre les brigades Lorge et Chabran, car le dernier avait pu passer le gué de Flasch alors que les eaux du Rhin baissaient. Ce fut à ce moment qu'un courrier vint informer Massena que la brigade Oudinot allait plier, si elle n'était pas renforcée avant midi, devant les forces considérables de Jellachich. C'est Lorge qui fait demi-tour et conduit la réserve vers Vaduz.

Le général en chef, après avoir fait créneler Mayenfeld, — son second point d'appui — ordonne à cinq bataillons de marcher par Jenins sur Malans, pays qui couvre le passage de la Landquart ou route naturelle du Tyrol. Chabran lui représente que déjà Staader ou Bellegarde a pu renforcer le corps d'Auffenberg, que l'on doit s'avancer prudemment dans un pareil pays. Ce conseiller est traité d'homme pusillanime. En effet, on franchit la Landquart sans avoir pris d'autre peine que de déloger quelques partisans d'un chalet ; mais non loin d'Igis, devant Zizers, les Autrichiens qui se sont fortement retranchés croient leur position inexpugnable. Pourtant une charge de hussards, fort audacieusement poussée par pelotons, les met en fuite et

1. Visite du terrain faite le 26 juillet 1902.



leur mouvement rétrograde, précipité, ne s'arrête que devant Coire où ils sont contraints par leurs chefs à livrer bataille.

Les 37e et 103e demi-brigades françaises, qui montrent l'ardeur la plus vive, demandent à grands cris le combat. L'impatience qu'éprouvent les tambours leur fait battre la charge avant même d'en avoir reçu l'ordre. Aux premiers rangs, drapeaux et fanions sont hissés. Aussitôt la cavalerie met sabre au clair ; quatre bataillons républicains se sont en vingt minutes échelonnés sur un front de mille mètres; on voit à leurs têtes : Chabran, Lacroix, Reille, Ménard et Ducos. Portant l'arme au bras, ces bataillons gravissent en masse une colline, et s'arrêtent, au premier signal, à portée de fusil d'un ennemi qui admire l'audace et la belle ordonnance de la troupe républicaine.

Pendant l'arrêt de l'infanterie, le 7e hussards débouche entre les intervalles qui séparent les bataillons. Ses pelotons serrés tombent en chargeant tête baissée sur les régiments allemands; ceux-ci sont enfoncés du premier coup.

Voyant l'infanterie courir à eux, les vaincus veulent s'enfuir par la route du Tyrol que Massena a fait intercepter. Sauf quelques pelotons d'agiles chasseurs qui parvinrent à gagner l'Engadine, après avoir traversé les neiges couvrant le mont Albula, la brigade Auffenberg, acculée au creux de la vallée de Plessur, dut déposer les armes. Son chef, arrêté par Lacroix, amené devant Massena, fit cette déclaration :

— « Monsieur, les talents et la valeur que vous avez montrés depuis deux jours devaient m'obliger à jouer ici le rôle de vaincu. »

On comptait 2,980 prisonniers. On prenait 3 drapeaux et 16 pièces de canon ; beaux trophées d'une entrée en campagne. Un gros matériel de guerre et des provisions de bouche étaient au pouvoir des Français entrés à Coire. Succès que tous les patriotes

suisses célébraient. Si Laharpe avait salué chaleureusement l'arrivée de Massena en Helvétie [1], Bégos, ministre des Affaires étrangères, se plaisait à publier les triomphes du vainqueur [2].

Le gouvernement oligarchique des Grisons était remplacé par une administration entièrement libérale [3]. Dans tous les villages des trois Ligues, Massena envoyait des troupes qui s'employaient à désarmer les partisans de l'Autriche et à imposer aux citoyens l'observance des décrets rendus depuis six mois par le Directoire helvétique. A l'approche des baïonnettes françaises, André Salis, ancien lieutenant-général au service de Naples, Montesta et les frères Antoine et Michel Munsentral, chefs de légions d'insurgés, se retiraient dans la montagne après avoir promis d'user de représailles à leur retour envers quiconque détruirait leurs propriétés. Massena faisait, de plus, afficher une proclamation en vue d'éclairer l'ouvrier et le laboureur qu'il s'employait à protéger [4], d'ailleurs, en réprimant

1. Laharpe à Massena : « Lucerne, le 14 décembre 1798. — Citoyen général. — L'arrivée du favori de la Victoire pour commander l'armée d'Helvétie est pour elle et pour nous l'augure de nouveaux triomphes sur les ennemis de la Liberté et des Républiques. Je me réjouis de voir à la tête des braves enfants de la France un général qui les conduisit toujours à la victoire et j'aurais bien du plaisir à lui réitérer de bouche à Lucerne ce que je ne puis qu'écrire très laconiquement, ce qu'il aura à peine le temps de lire. — Agréez, citoyen général, tous mes vœux et mes salutations sincères et cordiales. — LAHARPE, membre du Directoire helvétique. » (Arch. Aff. Etr. Reg. 468. Pièce 409.)

2. Bégos, ministre des Relations Extérieures au citoyen Zeltner, ministre de la République, à Paris. — « Le 11 mars. — Je vous envoie la relation des nouveaux triomphes. Vous verrez que Massena est partout le même ; dans les Grisons comme en Italie, il est le favori de la Victoire. — Ces grands événements ont été publiés hier à Lucerne par 36 coups de canon. C'était Dimanche. » (Aff. Etr. Reg. 469. Pièce 212.)

3. Cette commission était composée de : Rascher, président ; Risch, père, Chrétien Bavier, Bernardolt, Martin Bavier, Cyprien Fischer, le jeune, membres. André Otto, secrétaire. (Arch. de Coire.)

4. « Les ennemis de votre indépendance ont appelé une puissance étrangère pour soutenir la tyrannie. Des amis de votre liberté réclament à leur tour l'appui de la République française. L'armée que j'ai l'honneur de commander vient seconder nos vœux. Son seul objet est

très sévèrement tous les brigandages des déserteurs ou traînards [1].

Le 9 mars, le général en chef reçut les rapports d'Oudinot et de Lecourbe. Si le premier a pu, le 7, après un corps à corps terrible, repousser jusque dans leurs retranchements de Feldkirch les intrépides soldats du général Hotze, le second s'est révélé dans la guerre de montagne un avisé conducteur d'hommes [2], car sa division marchant sur trois colonnes : celle de Loison par Sainte-Marie; celle du centre par Misoc, le Bernardino, Tusis et Bevio; celle de droite obéissant à Mainoni et poussant de

de vous rendre à vous-mêmes. Du moment que la Cour de Vienne respectera votre indépendance, aura déclaré qu'elle n'enverra plus de troupes dans votre pays, l'armée française évacuera votre territoire. Pendant son séjour, la liberté individuelle, les propriétés, les opinions politiques et religieuses seront inviolablement respectées. » (Affiche copiée à Ilanz le 20 septembre 1799.)

1. Ordre à l'armée : « Soldats ! Quelques lâches, indignes du nom français se répandent dans les campagnes et se portent à des pillages et à des voies de fait que l'armée entière réprouve. Ces excès, s'ils n'étaient réprimés à l'instant même, pourraient tromper les Grisons sur les véritables intentions du gouvernement français essentiellement protecteur de la Liberté et de la propriété des peuples. — Pour faire cesser ces désordres, j'ordonne que tout soldat français surpris à exercer des voyes de fait contre les habitants des Grisons ou à piller soit traduit sur l'heure devant un conseil militaire qui prononcera sans désemparer. — Massena. » (Arch. Guerre.)

2. « Massena au Directoire. — Le 6 mars, à la pointe du jour, Lecourbe, à la tête d'une des colonnes de droite s'est porté par Splügen sur Sylvia Plana pour de là continuer sa marche sur les Engadines. Il a franchi pour y arriver des obstacles presque insurmontables par l'énorme quantité de neige qui obstruait les passages et les sages dispositions de ce général n'ont pas peu contribué à l'exécution de ce mouvement. Il a battu les ennemis partout où il les a rencontrés, leur a fait 200 prisonniers et a pris 6 drapeaux aux compagnies grisonnes qui étaient réunies à eux. — Le général Loison, commandant la 2e colonne de droite, s'est porté sur Dissentis, vallée du Rhin antérieur; il a eu à combattre les habitants de ce canton, les plus fanatisés et les plus dévoués à la maison d'Autriche et aux Salis ; ils étaient tous en armes, présents sur tous les points, dans des postes inaccessibles et soutenus par 800 Autrichiens. — La bravoure des troupes françaises serait devenue inutile contre des obstacles insurmontables et l'attaque aurait été totalement infructueuse si le général Demont que j'avais fait filer sur Reichenau par le mont Kankel ne fût tombé sur les derrières des ennemis dont pas un n'a échappé. » (Arch. Guerre.)

Chiavenna vers l'Inn, a battu l'ennemi pour venir tendre la main aux soldats victorieux aussi que conduisait Demont.

Nommé récemment général de brigade, Demont qui est originaire des Grisons, connaît tous les sentiers traversant le pays. Comme il parle et le patois et le romanche usités dans cette contrée, à ses ordres tous les guides obéissent. D'ailleurs, il est homme à faire fusiller le montagnard lui refusant ses services. Chargé de conduire, presque à l'aventure, un bataillon de la 37e, le brigadier était parti de Pfävers le 5 mars à deux heures du soir. Remontant le val Tamina, la colonne s'avançait rapidement sur Wättis et passait dans ce village la nuit du 5 au 6. Le 6, de grand matin, un paysan nommé Corder guidait les républicains à travers l'âpre massif du Känkels, alors tout couvert de neige, où, à 4,260 pieds d'altitude, les soldats se plaignaient de souffrir du froid qui gelait les mains.

Mais Demont se montrait au milieu d'eux sans manteau ; il descendait parmi les éclaireurs entre des éboulis et dans d'étroites coupures. Ayant traversé Tamins vers midi, après avoir repoussé un gros poste ennemi, les soldats, quoique excédés de fatigue, enlevaient à la baïonnette les ponts d'Ems et de Reichenau. Trois fois, les Autrichiens tentaient de rentrer à Reichenau, dépensant inutilement leur bravoure. Comme les Allemands remontaient vers l'Albula, le bataillon français, moins deux sections laissées à la garde des ponts, marchait par Ilanz et Dissentis à la rencontre de Loison ; manœuvre qui aboutissait à la capture d'une partie du régiment Bréchainville qu'Auffenberg avait chargé de surveiller les défilés de Panix et du Splügen. Le 9, il ne restait plus un seul Autrichien en armes sur le Rhin antérieur.

L'armée d'Helvétie, victorieuse, menaçait Bellegarde qui regardait venir du haut des plateaux du Tyrol. Or, si Jourdan, faisant un grand effort,



dépassait Stockach, menaçait Lindau, débordait Hotze, 100,000 hommes allaient envahir les Etats allemands, effrayer François II pouvant demander la paix sans avoir déclaré la guerre. Illusions que se faisait le Directoire alors mal renseigné ou mal conseillé.

Mal renseigné, puisque Massena, sa mission remplie, restait inquiet, s'alarmant de l'inconnu du lendemain, se demandant ce que feraient Jourdan et Scherer, l'un devant l'archiduc Charles et l'autre devant Kray. Il ne recevait pour alimenter et augmenter ses troupes ni argent, ni conscrits. Exposé au premier jour aux coups de Bellegarde et de Hotze qui se réuniraient au besoin pour l'accabler, s'il repassait le Rhin, on lui reprocherait vivement d'avoir compromis les armées de Mayence et d'Italie et par suite rendu inutile la campagne ouverte d'abord avec tant de succès.

Succès quant aux prises surtout. 5,600 prisonniers étaient parqués sur les places de Coire. Devant le palais épiscopal, Reille avait réuni trente pièces de canon ; toutes étaient ornées d'aigles bicéphales ou d'armoiries. Ducos faisait raccommoder à l'Hôtel de Ville quatorze drapeaux sillonnés de déchirures; étendards qu'on dirigeait, le 13 mars, vers Paris.

Massena avait établi un gouvernement cantonal des Grisons que présidait avec beaucoup d'autorité M. Vali de Ruetuns. Mais, secrètement, l'administrateur de l'évêché écrivait au général Hotze de venir au secours des opprimés et chaque nuit des conjurés se réunissaient pour fomenter des troubles ; quelques exaltés insultaient en plein jour les Français. Bientôt le paysan devenait hostile. De l'or ou des conseils le rendirent agressif.

Pendant que le général en chef agissait pour se maintenir à Coire, sur sa droite, Lecourbe attendait l'arrivée d'une division qui, déjà détachée de l'armée d'Italie, devait lui permettre en grossissant

ses effectifs d'envahir la Valteline, peut-être de pénétrer au cœur du Tyrol. De pressantes sollicitations amenaient le Directoire helvétique à diriger enfin 600 miliciens sur le centre de l'armée française ; faible secours accordé aux régiments qui, stationnés le 15 sur la rive droite du Rhin, y mouraient de faim.

L'entrée en Valteline devait occuper Bellegarde ; voilà pourquoi Massena en pressait l'exécution ; mais au moment de partir pour aller rejoindre Lecourbe, des nouvelles d'Oudinot, menacé par Jellachich, en Vorarlberg, le forçaient de demeurer à portée de Luziensteig. Il écrivit au chef de son aile droite, arrivé à Schuls après avoir les 10 et 11 mars battu Landon, de descendre rapidement l'Inn, lorsque Dessolle, marchant à sa hauteur, vers Tauffers, couvrirait exactement ses mouvements.

L'entreprise eût réussi certainement si Lecourbe, homme d'un caractère hautain et brusque, se fût entendu avec Dessolle, si parfait homme du monde qu'il semblait être un aristocrate de l'ancien régime égaré parmi les volontaires de 1792 [1].

La querelle survenue, par là, entre deux généraux révélait cet antagonisme qui existait alors entre les armées d'Italie et d'Helvétie. La première, qui

1. « Dessolle, esprit fin et cultivé, offrait des traits caractéristiques d'une originalité rare et charmante. D'une instruction complète et soignée, il s'était nourri de la fleur des auteurs anciens. Familier avec leurs chefs-d'œuvre, il connaissait Columelle aussi bien que César et l'agitation de la vie des camps ne lui enlevait jamais assez la liberté de sa pensée pour l'arracher à ses études chéries. On l'a vu souvent, dans les marches, précéder ses troupes un volume de ses écrivains de prédilection à la main, comparant les choses qu'ils ont décrites à celles qu'il avait sous les yeux. Ses ordres étaient clairs et précis, détaillés et donnés avec une élégance de formes qui en doublait le prix. Ses rapports, remarquables par leur style et leur concision. D'un calme et d'une sérénité qui ne se démentirent jamais, il suivait les opérations et les diverses phases d'une bataille en véritable artiste, ne concourant à l'action, directement de sa personne, que dans les moments décisifs. Aimé du soldat pour sa douceur, il imposait aux chefs par sa supériorité intellectuelle et la haute portée de son esprit. » (*Portrait*, par le général Koch.)

se promettait de renouveler les hauts faits d'Arcole et de Rivoli, osait traiter la seconde comme une garde nationale chargée de surveiller les bergers de la Suisse. Piqués au vif, les soldats de Massena disaient des soldats de Scherer que « c'était un ramassis de vagabonds ; que le canon de Kray les ferait sauver jusqu'à Lyon ». Les couplets qu'on faisait dans les camps étaient autant de violentes diatribes.

Dessolle dirigeait sa retraite sur Bormio [1] pendant que Lecourbe se faisait battre à Schuls dans un couloir alpestre où le général Mainoni, s'étant trop aventuré, fut fait prisonnier pour orner le triomphe de Landon [2]. Evénement qui surprend et attriste Massena.

1. « Au quartier général de Zerneit, le 16 germinal au 7. — Le général de division Lecourbe au général Ménard. — Je vous ai rendu compte ce matin, mon camarade, de la retraite du général Dessolle sur Bormio et la Valteline. — Depuis longtemps il avait envie d'exécuter cette retraite et ce n'est que d'après mes ordres positifs, d'après les sacrifices que j'ai faits pour lui en me privant même de vivres pour lui en envoyer qu'il s'était décidé à rester à Sainte-Marie. — Je sais même qu'il eût pu peut-être s'y maintenir s'il eût voulu, d'après le dire de son chef d'état-major. — Vous sentez à quoi m'expose cette retraite. J'essaye cependant de tenir la basse Engadine. Mais je crains de tous les côtés sur mes flancs. Ce pays offre infiniment de ressources pour l'assaillant, mais peu pour la défense. — Je ferai le possible ; j'ai gardé 5 à 600 hommes de sa division. Cela ne va jamais bien lorsque l'on est de différentes armées. — Salut amical. » (Arch. de M. le prince d'Essling. Papiers divers.)

2. « Le 16 mars, de grand matin, les Français occupèrent Zernetz et furent ainsi maîtres de la vallée de Munster. Cependant, rien n'annonçait que la division de l'armée d'Italie qui devait avoir remonté la Valteline et s'être dirigée de là sur Taufers et Glurens, vers les sources de l'Adige, eut fait aucun mouvement. Afin de s'en assurer, le général Lecourbe se détermina à marcher sur Martinsbrücke, prévoyant bien ne rencontrer que peu de résistances sur ce point si le général Dessolle était aux environs de Munster ou Glurens. Ayant laissé un bataillon à Zernetz pour garder la vallée de Munster, par où il savait qu'une partie des troupes du général Landon s'était retirée, il se porta avec une brigade sur Martinsbrücke qu'il fit immédiatement attaquer ; mais les Autrichiens ayant reçu du renfort et trois pièces d'artillerie défendirent vigoureusement cette position et s'y maintinrent. Les Français placent leurs bivouacs en présence en attendant la brigade Mainoni qui s'avançait par échelons. L'intention de Lecourbe était de renouveler l'attaque dès le lendemain matin. Il faisait, le 17, ses premières dispositions lorsqu'il fut attaqué lui-même par le général Landon qui, ayant réuni

Quelle affligeante misère s'étale sous ses yeux! A l'heure où Jourdan lui demande d'engager une bataille, les officiers mendient après avoir réclamé en vain leur paie arriérée. Les soldats sont aussi privés de subsistances. De Coire, des escouades partent en maraude. Combien d'habitants, dont la maison et les biens avaient été jusque-là respectés, furent sommés de satisfaire les besoins du soldat famélique! Ce qui contribua à augmenter le mécontentement, à préparer des soulèvements.

Rapinat, Ferrand, Dupré, déclarent à l'état-major que la caisse de l'armée et les fourgons sont vides. Rapinat vient de gaspiller les cent mille francs d'une amende dont les Bénédictins de Dissentis, grands agitateurs, ont été frappés. Ferrand n'a pas su, en économisant sur les prises, établir un seul magasin le long du Rhin, alors que la troupe, toujours imprévoyante, gaspillait tant de provisions. Dupré annonce qu'on ne trouvera des grains qu'à Belfort et à Besançon.

Alors il faut abandonner les Grisons ou mourir de faim. Dans leur désolante misère, des bataillons demandent la retraite. Inutilement, le sang français aura coulé pour occuper un pays que les Autrichiens reprendront sans combat. On repassera honteusement le Rhin, en bandes. Massena ne veut pas voir cette désagrégation de ses régiments et cette fuite. Au Directoire, ayant commis la faute de laisser une armée sans argent, il envoie, le 28 ventôse, sa démission.

les corps dispersés par les combats précédents, rassemble 7,000 hommes de la levée en masse et fait avancer de nouvelles troupes de l'intérieur du Tyrol, se jeta brusquement sur les Français par trois points différents à la fois : à Zernetz, à Schulz et à Martinsbrücke. Ces diverses attaques, assez bien conduites et exécutées par des forces infiniment supérieures eurent d'abord quelque succès ; trois compagnies de grenadiers qui se réunissaient à Schulz furent surprises et dispersées et le général Mainoni fait prisonnier avec plusieurs de ses officiers. Le général Lecourbe accourt sur ce point avec un bataillon, reprend le village, fait 300 prisonniers. Du côté de Martinsbrücke, l'ennemi ne put faire aucun progrès. Il fut aussi repoussé à Zernetz dont il s'était d'abord emparé. » (*Cahier Duvivier.*)

« J'ai reçu votre dépêche du 22 de ce mois où vous me faites l'honneur de m'assurer que le général Jourdan doit me donner des ordres pour mes mouvements ultérieurs et que le Directoire a fait un message au Corps législatif pour l'inviter à déclarer la guerre à l'empereur et au grand-duc de Toscane.

» Les armées vont donc rentrer en campagne ; je n'ai cessé de m'adresser au ministre de la Guerre pour lui démontrer l'impossibilité où l'armée d'Helvétie se trouverait de marcher dans cette hypothèse, par le manque d'approvisionnements, de subsistances, de fonds et pour le dénuement total des charrois tant des vivres que de l'artillerie.

» Mes observations et mes plaintes ont commencé du moment où je suis venu prendre le commandement de l'armée ; l'on s'est borné à beaucoup de promesses et toujours sans effet.

» Depuis trois mois, je fais encore la demande au ministre de la Guerre de 800,000 rations de biscuit et des moyens de transport nécessaires pour les avoir à la suite de l'armée dans un pays montagneux; encore beaucoup de promesses et rien n'est arrivé.

» Je vous ai fait aussi connaître particulièrement, citoyens Directeurs, la position de l'armée par une dépêche du 16 nivôse qui vous a été portée par l'un de mes aides de camp, dans laquelle je vous faisais part de son dénuement et je vous parlais de la nécessité de lui assurer des approvisionnements pour quatre mois et des moyens de transport pour l'artillerie et les subsistances.

» Ma position n'est pas devenue meilleure, et vous taire, citoyens Directeurs, que je ne me croie pas assez de talent pour mener une armée dans le Tyrol quand elle n'a pas de vivres pour deux jours, ce serait la compromettre et moi-même; et j'aime trop ma patrie et mon honneur pour cela.

» Je n'ai été arrêté par aucun de ces obstacles dans l'exécution de vos ordres pour l'invasion du

païs des Grisons; j'ai réuni, j'ai épuisé tous nos moyens, toutes nos ressources pour l'effectuer, dans l'espoir que cette opération donnerait un nouveau délai pour assurer nos approvisionnements et nos transports ou amènerait la paix.

» Les subsistances sont épuisées et les transports sont devenus plus difficiles; enfin la situation de l'armée est telle que la droite, commandée par le général Lecourbe, est depuis huit jours sans pain; et je ne sais pas trop si malgré mes efforts je lui en ferai parvenir.

» Ce qui mérite surtout, citoyens Directeurs, toute votre attention: c'est que l'armée d'Helvétie n'a à parcourir qu'un pays sans ressources; il y a plus: bien loin que ce pays lui en présente aucune, l'armée se verra pour ainsi dire obligée d'en nourrir les habitants. Je ne ferais aucune de ces réflexions que j'ai déjà si souvent soumises au ministre de la Guerre si j'avais à traverser les fertiles contrées de la Souabe ou de l'Italie.

» Je vous le répète, citoyens Directeurs, je n'ai rien tu de cette position et de ces circonstances au ministre et si je ne craignais pas d'abuser un moment du Directoire exécutif, je lui ferais passer copie de ma correspondance avec lui; je ne peux cependant me dispenser de mettre sous les yeux du Directoire la lettre que j'ai écrite au ministre de la Guerre le 16 pluviôse dernier, où je lui déclare que si on n'assure pas les approvisionnements et les transports de l'armée d'Helvétie, *je préférerais donner ma démission à la certitude de mon déshonneur.* Ma résolution à cet égard était donc arrêtée depuis longtemps.

» D'autre part, d'après le tableau que le ministre de la Guerre m'a fait passer de la composition des armées, celle d'Helvétie doit être portée à 30,000 hommes, toutes armes comprises, indépendamment des 18,000 auxiliaires que l'Helvétie doit fournir. Hé bien! citoyens Directeurs, l'armée n'est guère

forte que de 26,000 hommes, toutes armes comprises, et il n'y a pas une seule demi-brigade auxiliaire organisée.

» Les entrepreneurs chargés de l'habillement et de l'équipement de ces troupes n'ont pas encore fait passer un seul habit et on n'a pas non plus de nouvelles des dix-huit mille fusils qui doivent arriver de Turin pour leur armement.

» D'ailleurs, le Directoire exécutif sait que je dois laisser des troupes en Suisse et dans le païs Grison pour y contenir le peuple qui n'est point encore à la hauteur du changement de gouvernement qui vient de s'y opérer.

» Enfin, le général de brigade Ruby, que j'avais placé d'après les ordres du ministre de la Guerre à Schaffausen pour lier la communication de l'armée d'Helvétie avec l'armée de Mayence, a reçu ordre, à ce que me mande son général de division, de faire partie de la droite de l'armée du Danube commandée par le général Ferino.

» Si au commencement de la campagne le général Jourdan enlève des troupes de l'armée d'Helvétie au moment où elle n'est pas ce qu'elle devrait être, que ne dois-je pas craindre pour la suite ?

» Je me résume donc, citoyens Directeurs, et vous observe que dans ma position je suis dans l'impossibilité de remplir vos intentions et les ordres du général Jourdan, ce qui me détermine à vous demander un successeur dans le commandement de l'armée d'Helvétie et à vous donner ma démission. J'écris par ce même courrier au général Jourdan pour qu'il me fasse sur-le-champ remplacer provi soirement.

» Je ne vous ai pas parlé, citoyens Directeurs, des contrariétés que j'ai éprouvées et que j'éprouve continuellement ; tant que j'ai vu la possibilité de faire le bien, elles ne m'ont point arrêté : ma conduite et ses résultats vous l'attestent. »

Sans avoir mesuré l'étendue des périls que peut

causer la brusque retraite de Massena, quatre des membres du Directoire désignent Lefebvre pour le remplacer. Mais Barras et Talleyrand, appuyés par Milet-Mureau parviennent à faire rapporter le décret. Barras écrit au vainqueur d'Auffenberg :

« Démissionner à l'heure actuelle, c'est déserter. »

Ce dernier mot fixe plus particulièrement l'attention du général. Car le Niçois ne veut pas qu'on puisse soupçonner son courage d'avoir faibli un instant. Vis-à-vis de sa nouvelle patrie, il remplira entièrement ses devoirs ; donc, il restera à la tête de l'armée, si grandes que soient les nouvelles épreuves à supporter [1].

La guerre recommence, à la date du 18 mars. Les Autrichiens ont pris l'offensive sur une ligne de quarante lieues. Ils montrent la résolution de frapper des coups terribles. En effet, le 25, Jourdan est battu devant Stockach, et, voyant sa gauche sur le point d'être tournée, recule vers la Forêt-Noire, découvrant Stein et Schaffouse ; si bien que l'armée d'Helvétie qui se trouve sur la rive droite du Rhin peut être chargée au premier jour par des forces quatre fois supérieures à son contingent [2].

Quelles manœuvres avait donc exécutées Jourdan ? Le 1er mars, il avait fait passer le Rhin à Kehl et à

1. Massena écrivait d'Atzmoos, au Directoire, le 27 mars : « Lorsque j'ai donné au Directoire exécutif ma démission de commandant de l'armée française en Helvétie, la position de l'armée n'était pas telle qu'elle est actuellement et je pouvais me retirer. Aujourd'hui, je croirais trahir mes devoirs et manquer à mon pays et à mon gouvernement si je ne restais à mon poste jusqu'à ce qu'il en ordonne autrement. »

2. Composition de l'armée d'Helvétie le 1er germinal : « Quartier général à Saint-Gall. — *Troupes de combat*, 14e légère, 1,776 hommes ; 23e de bataille, 2,254 ; 36e, 1,956 ; 37e, 1,980 ; 38e, 1,680 ; 44e, 1,850 ; 57e, 1,966 ; 76e, 2,080 ; 84e, 1,806 ; 100e, 1,930 ; 103e, 2,212 ; 106e, 2,000 ; 109e, 2,230. *Bataillons de garnison* : 6,050 hommes. *Cavalerie* : 13e dragons, 570 hommes ; 12e chasseurs, 476 ; 7e hussards, 574. *Artillerie et sapeurs* : 13 compagnies d'artillerie à pied 1,173 hommes ; 2 à cheval, 158 hommes ; 2 de sapeurs, 340 hommes ; détachement d'ouvriers, 28 hommes. *Total général* : 34,992 hommes. » (Arch. Nat. AF. III 150. Dossier 706.)

Bâle à des troupes qui montraient un bel entrain. Sans peine, elles traversaient le margraviat de Bade et s'attardaient pendant quelques jours devant Willingen. Le 19, Jourdan écrivait de Pfülendorf à Massena qu'il allait déboucher sur Lindau, qu'absolument sa marche devait être aidée par la diversion que ferait une division de l'armée d'Helvétie ; division qui, en se portant à Brégenz, pouvait battre les Autrichiens et joindre la division Ferino envoyée de ce côté.

Brégenz, forte sentinelle qui couvre le lac de Constance et les chemins de la Souabe, était le grand refuge offert en cas d'échec au poste avancé de Feldkirch dont Oudinot surveillait toujours la garnison. Dans ce dernier lieu, Jellachich commandait encore lorsque Hotze avait été placé par l'archiduc Charles devant Markdorf.

Une relation de Jost indiquait à Massena, le 21 mars, quelles étaient les positions des Autrichiens. Vraiment, au camp français on les avait crues moins fortes. Animé de la belle confiance qu'il montrait avant d'emporter Luziensteig, le général en chef dirigeait, de Vaduz, une partie de la division Ménard au nord, à l'heure même où les Allemands, qui exécutaient un plan bien conçu, faisaient reculer le faible corps d'Oudinot ; mais, s'acharnant à la poursuite des républicains, ils butaient sur des réserves, éprouvaient à leur tour un échec très sensible.

Massena, voyant clair dans le jeu de l'archiduc Charles qui voulait attaquer successivement les deux armées françaises, résolut d'opposer toute sa science à la stratégie du prince, déjà mise en défaut plusieurs fois dans la première campagne d'Italie. Le 22, à midi, pour seconder les efforts de l'armée de Mayence, il ordonnait à Xintrailles de faire devant Brégenz, le 24, une fausse attaque, pendant que lui-même aborderait le camp retranché de Feldkirch [1].

1. « La ville de Feldkirch est située sur la rive droite de l'Ill, à deux lieues au-dessus du confluent de cette rivière dans le Rhin et à l'entrée

Ce projet, lentement exécuté, eût réussi sans doute. La précipitation le rendit dangereux. Hâte due à *l'ordre formel* que fait passer Jourdan par un émissaire arrivé dans la soirée du 22 et annonçant que l'armée de Mayence ne se maintient que difficilement devant l'ennemi. Contraint d'avancer l'heure de l'attaque, Massena la fixait au lendemain, avant que Xintrailles n'eût pu atteindre Rheineck.

Le 23 mars, à sept heures du matin, Massena faisait mettre, des corps de Ménard et d'Oudinot, quatre colonnes en mouvement. Leur but étant de se

d'un petit vallon qui s'étend par Difis jusqu'aux premières maisons d'Altenstadt. Le grand chemin de Coire à Brégenz, après avoir côtoyé le pied des montagnes depuis les moulins de Nendeln dans la vallée formée par le Schanbach jusqu'aux environs de Saint-Michel et du hameau Difis, pénètre par une gorge très étroite et au travers des montagnes d'un accès difficile dans une espèce de vallon situé en avant de Feldkirch, d'où il descend vers l'Ill qu'il traverse sur un pont construit au-dessous de la ville, et se dirige ensuite par Altenstadt sur Brégenz. Immédiatement au-dessous du pont, l'Ill se trouve étroitement encaissé entre des escarpements formés par un passage fort resserré et long d'environ 150 toises que cette rivière s'est ouvert à travers l'Artzenberg. Au-dessus de la ville, l'Ill coule également pendant 300 toises entre des rochers inaccessibles, au pied desquels est le chemin de Bludesch qui longe la rive droite de cette rivière. Ainsi, les flancs de la position de Feldkirch sont parfaitement assurés.

» Les obstacles naturels que ce défilé présente avaient été augmentés par plusieurs lignes de retranchements que les Autrichiens avaient élevés en avant et en arrière de Difis, ainsi que sur le Blazenberg, vers Saint-Antoine et Saint-Michel. La 1re de ces lignes coupait la route de Coire depuis les premières maisons du village de Difis jusqu'à la forêt, au pied des montagnes. La 2e, placée à 500 toises en arrière, liait le Blazenberg avec les hauteurs que traversent cette route. Des ouvrages détachés couronnaient les hauteurs sur la droite en avant de Gallmist; quelques flèches protégeaient les avant-postes et la lisière du bois ainsi qu'un ravin remontant vers Rojaberg étaient couverts d'abattis. Des retranchements avaient été également élevés vis-à-vis de Nöfel, sur la rive droite de l'Ill ainsi qu'au pied de l'Artzenberg près Gumigen et sur divers points autour d'Altenstadt ; de sorte que l'ennemi s'était mis en mesure de tous côtés et ne pouvait guère craindre de se voir tourner. La position de Feldkirch était défendue alors par 5 bataillons et des milices postées dans des ouvrages bien armés. En cas de retraite, ces troupes seraient recueillies par des détachements placés de distance en distance sur la route de Brégenz. Les Autrichiens avaient aussi 1 bataillon et 1 escadron à Dornbirn, 5 bataillons et 3 escadrons et demi à Brégenz ; ces troupes se liant par des postes à un camp de 8 bataillons et de 2 escadrons que Hotze avait formé sur la rive droite du lac de Constance. » (*Cahier Duvivier.*)



placer entre le corps de l'archiduc et Feldkirch, la première s'avançait par Nöfels; la deuxième, chargée d'enlever l'ouvrage de Sainte-Marguerite, devait longer la rive gauche de l'Ill; la troisième allait traverser les prairies marécageuses de l'Egelsee, donner à droite ou à gauche suivant les circonstances; la quatrième, composée de chasseurs et des dragons du 13e régiment, conduite par le général en chef, allait suivre le chemin de Nendeln, emporter la forte position du moulin, faire évacuer trois tranchées, enfin pousser l'ennemi sur Tisis et Galluit.

Il arriva que les troupes assaillantes, 6,000 hommes environ, se heurtèrent à chaque pas à des masses d'ennemis. De vingt redoutes, les boulets partaient pour ouvrir leurs rangs. Les chasseurs tyroliens, les milices du Vorarlberg, les réfugiés suisses, animés d'une grande ardeur s'acharnaient partout à la défense des maisons et des fossés. Jellachich avait derrière Feldkirch des réserves importantes, lesquelles entraient en ligne par bataillons entiers. Néanmoins, les Français s'obstinaient à lutter, gardant longtemps l'illusion de pouvoir lasser ou déposter leurs adversaires. Après cinq heures de tuerie, les aides de camp emportaient du champ de bataille Massena couvert du sang des blessés qu'il avait secourus. Ces terribles grenadiers, qui voulaient entrer à Feldkirch, heurtant des obstacles infranchissables, s'arrêtaient en chemin. Quand la retraite fut ordonnée, on avait perdu 1,500 hommes; de plus, on abandonnait 300 prisonniers.

Massena, qui pouvait se replier ou derrière le Rhin ou derrière les murs de Luziensteig, imposa du respect à l'ennemi en occupant les camps tracés la veille. L'attitude des vaincus restés l'arme au bras étonna Jellachich qui eût voulu s'étendre dans le Vorarlberg. En rase campagne, le général autrichien n'osa pas offrir la bataille à un adversaire si résolu, et, rentré dans ses retranchements, recommença une garde vigilante mais bien inutile puisque,

après la défaite subie par Jourdan à Stockach, le gros de l'armée d'Helvétie se replia sur Coire.

Lorsque tout concourait à imposer l'évacuation des Grisons, le Directoire priait Massena d'y tenir pendant quelques jours ; les Directeurs espéraient qu'une seule victoire remportée par Scherer empêcherait Bellegarde de sortir du Tyrol pour seconder l'archiduc Charles. Aussi, dans l'attente de cet événement, Lecourbe, après avoir battu Landon sur la frontière du Tyrol, faisait des rochers de l'Engadine autant de forteresses. Au nord, Ruby occupait Constance et les têtes des deux ponts jetés sur le Rhin entre cette ville et Schaffouse. Par mesure de précaution, le pont de Petershausen était miné. Entre Constance et Coire, Chabran assurait la défense du pont volant d'Atzmoos et de la forteresse de Luziensteig où la 14e légère tenait garnison. Plus haut, Ménard postait des troupes à Malans et surveillait le couloir de la Landquart.

Encore, une ceinture de baïonnettes et çà et là des remparts garnis de canons enveloppaient l'Helvétie à l'est et au nord, la couvraient contre toutes entreprises que pourraient tenter les trois armées allemandes qui obéissaient, fin mars, au prince Charles, à Hotze et à Bellegarde.

Resté seul en présence de ces trois armées, Massena montra un courage surhumain. La défaillance d'un régiment ou bien une fausse manœuvre pouvait causer des désastres irrémédiables, toute défaite provoquant aussitôt une révolution en Suisse. Aux militaires et aux civils le général impose son autorité. Il est tour à tour aimable, insinuant, sévère et terrible. L'œil constamment ouvert sur des subordonnés que les misères ont rudement éprouvés, toujours bien renseigné quant aux projets des Autrichiens et des partisans de l'oligarchie, il ajoute des recrues à ses bataillons, il réorganise ses demi-brigades en prenant soin d'exciter l'émulation des officiers ; il oppose sur le lac de Constance, à la flottille allemande, des

bateaux français bien armés ; il déclare aux soldats passés en revue : « La Patrie est en danger ! »

A Constance, on le voit désigner l'emplacement où seront braqués les canons qui défendront la ville. A Steckborn, il fait fusiller des pillards. A Schaffouse, il rassure une population effrayée. Enfin, il rétablit la liaison, vers Bâle, avec l'armée du Danube — l'ancienne armée de Mayence — à l'heure où Jourdan, découragé et quinteux, se rend à Paris pour expliquer sa conduite.

Informé que Scherer a été battu le 26 mars devant Vérone, pour obtenir des renforts et faire modifier les dernières instructions reçues, Massena envoie le 1er avril Marès en mission auprès du Directoire français. Le 2, il ordonne contre les émissaires des émigrés des mesures de rigueur. C'est sur ses ordres que, le 3, on dirige une demi-brigade d'infanterie vers le canton de Glaris pour réprimer une insurrection qui vient d'y éclater. Le 4, il prépare un changement de front de l'armée d'Helvétie. Avisé, le 5, que Milet-Mureau l'a fait nommer général en chef des armées d'Helvétie et du Danube, Massena part de Saint-Gall, se rend au plus vite à Strasbourg et prend dans cette ville les dispositions nécessaires pour arrêter derrière le Rhin les généraux de François II, qui, vainqueurs à Feldkirch et à Stockach, chercheront à envahir le territoire français.

CHAPITRE V

LES MANŒUVRES DE MASSENA

Hésitations de François II. — Thugut ordonne à l'archiduc Charles de rester en observation. — Familiarités des Russes envers leurs alliés. — L'armée française du Danube se met sur la défensive. — Tactique adoptée par Massena. — Les républicains évacuent Schaffouse. — Destruction du vieux pont. — Hotze subit, le 1er mai, un grave échec à Flasch. — Les Grisons sont évacués et l'armée autrichienne peut passer le Rhin. — Assassinat des ministres français à Rastadt. — Combat de Kaiserstuhl. — Frauenfeld et Andelfingen sont repris à l'ennemi. — Le prince Charles est contraint à reculer.

Quel puissant mobile avait pu arrêter l'archiduc Charles sur les frontières badoises après qu'il eut livré la bataille de Stockach ? Etait-ce lassitude des troupes ou prudence de leur chef? Les 115,000 hommes que ce dernier conduisait, entraînés par les meilleurs généraux de l'Empire, pouvaient certes, dans cet élan que donne une victoire, talonner et accabler l'armée de Jourdan pendant qu'elle opérait sa retraite. En même temps, le corps d'infanterie du général Hotze, quittant ses retranchements, aurait pu aborder tous les postes français établis sur la rive gauche du Rhin, depuis Altenrhein jusqu'à Schaffouse, attaquer Ruby dans Constance et donner aux Suisses le signal de s'insurger contre la domination française.

Les raisons? C'est que François II se montrait hésitant au moment d'ouvrir une campagne dont la

durée pouvait se prolonger pendant plusieurs années, dépeupler ses provinces et ruiner son trésor.

D'ailleurs, les dures leçons de 1797 avaient rendu prudent le Conseil Aulique auquel était départi un grand pouvoir dans la monarchie. Il espérait que les Français, rebutés par un échec, au moment de pénétrer en Allemagne, effrayés par les menaces de la coalition, feraient les ouvertures d'une paix dont on tirerait profit. En effet, on pouvait obtenir d'eux à la bordure des pays vénitiens quelques compensations territoriales. Aussi ledit Conseil éprouvait-il des inquiétudes quand le comte Rasumowsky, ambassadeur de Russie à Vienne, mettait déjà tous les généraux autrichiens à la disposition du maréchal Souvarow, l'homme qu'il avait pu imposer comme généralissime aux coalisés. D'autre part, les vues du czar, qui se portaient tantôt sur Malte, tantôt sur le royaume de Naples, tantôt sur la Ligurie, donnaient à François II de vives inquiétudes; il songeait lui-même à annexer la Bavière à ses Etats et se préparait à le publier.

Certainement, la guerre qui allait s'allumer entre Français et Autrichiens eût été évitée si le Directoire avait envoyé à Rastadt un habile diplomate; il en avait trois, qui avaient des vues différentes et que M. de Metternich pouvait berner.

A la réception d'une lettre de Thugut, le premier ministre de l'empereur, qui lui ordonnait de rester dans l'expectative sur la rive droite du Rhin, l'archiduc Charles se sentit découragé. Schmid, son chef d'état-major, protesta violemment contre cet ordre qui arrêtait la troupe au milieu de ses succès. Dix généraux regrettèrent d'avoir combattu à Stockach pour user ensuite leurs semelles dans un camp. L'armée autrichienne, qui obéissait à M. de Wallis pendant quelques jours, — l'archiduc étant tombé malade — regardait obstinément vers l'ouest et désirait aller au combat. Alors, on la fatiguait de parades, on l'amusait de chansons où perçait l'esprit

des émigrés toujours frondeurs. On lui montrait quelques trophées, des prisonniers. Des courriers annonçaient que l'armée d'Italie avait remporté deux grandes victoires sur les bords de l'Adige.

Au début de cette campagne, l'armée d'Allemagne devait être renforcée, disait-on à Vienne, par les Russes du corps de Rosenberg, lesquels avaient cheminé pendant l'hiver de Brünn en Moravie jusqu'à Lintz sur le Danube. Des colonels russes avaient envoyé aux colonels autrichiens, par lettre, le témoignage de leurs sympathies. La familiarité dont usaient les « boyards » moscovites étonnait les comtes du Saint-Empire ; et ceux-ci traitaient leurs alliés avec mépris.

L'occupation de la Toscane par les Français, le maintien d'une armée à Naples, les desseins bien connus du Directoire voulant tirer des contributions de l'Allemagne, enfin les excitations de Pitt ramenaient François II vers le parti de la guerre. Ce monarque déclarait que la sécurité des trônes ne serait assurée qu'après l'écrasement complet des républicains, que l'Italie devait devenir une province autrichienne, que l'émancipation des peuples causerait leur malheur.

Dans ce temps, l'Angleterre prodiguait son or aux coalisés. Obéissant à un mot d'ordre, les journaux de Saint-Pétersbourg et de Vienne menaçaient les neutres : la Prusse et l'Espagne, monarchies prudentes, obstinées à rester les spectatrices du grand duel qui allait mettre aux prises un demi-million d'hommes, inonder de sang les plaines de la Hollande, les champs de l'Italie et les vallons de la Suisse.

Quand l'archiduc eut dessiné son mouvement offensif, on l'informa que Massena avait pris, en quelques jours, les dernières mesures pour arrêter l'armée allemande. Que celle-ci changeât de direction, brusquement, le général français manœuvrerait sur son flanc gauche si, après avoir percé le rideau de troupes garnissant la Forêt-Noire, elle voulait mar-

cher dans la direction de Belfort. D'ailleurs, les mêmes dangers seraient courus au nord, si on suivait la route de Strasbourg.

Après avoir réuni l'armée d'observation, dite de Mayence, à l'armée du Danube, et disséminé en Helvétie 24,000 soldats des meilleures troupes, contraint le Directoire de la Confédération à réprimer par ses propres moyens les soulèvements oligarchiques, forcé même son gouvernement à verser de l'argent à la trésorerie de l'armée, Massena, à la tête de 113,000 hommes, avait rendu, depuis Huningue jusqu'à Mannheim, la ligne du Rhin infranchissable à un ennemi venant de Lindau, quel qu'en fût le nombre et quelque audace qu'il eût.

Posté dans le triangle Schaffouse-Bâle-Andelfingen, au besoin il prendrait l'offensive pour s'élancer dans le margraviat de Bade. Mieux préparé encore à une guerre défensive qui lasserait les alliés, il se promettait de défendre pied à pied le territoire helvétique, d'accord en cela avec Ochs [1]. Un échec ne

1. Le 19 germinal, Ochs écrivait de Lucerne au ministre de la guerre français : — « La Suisse, la Cisalpine, vos départements frontières vont être livrés à des malheurs incalculables et la liberté générale peut être compromise si vous n'adoptez pas les idées suivantes : 1° Renoncer à l'offensive en Souabe, etc., jusqu'à ce que l'armée d'Italie ait eu de grands succès, que le peuple suisse ait été mis à l'ordre du jour et que vous ayez formé une nouvelle armée. 2° Faites de la Suisse et des Grisons, depuis Huningue et même Brisach jusqu'au Tirol, une citadelle en état de siège. Tous les efforts de l'ennemi vont se porter vers nous, Envoyez en Suisse trouppes, bleds, fusils et argent. Qu'une de vos colonnes soit employée à achever la Révolution en Suisse. Laharpe et moi nous avons pris notre parti. Il faut sauver la liberté et nos deux patries. Assez longtemps on a composé avec les modérés qu'influençaient les Autrichiens, les émigrés et les Anglais. Nous avons obtenu des décrets suffisans pour légitimer nos mesures. Je sais que sous main on travaille à les éluder et à entraver l'exécution. Mais dès que nous aurons une colonne de 6,000 hommes destinés à prêter force au gouvernement. nous procéderons par canton; 6,000 hommes suffiront pour 3 cantons à la fois; ils ne les quitterons que lorsque : 1° Les milices auront été organisées, armées et exercées. 2° Les contingents communaux pour les 18,000 hommes fournis, conduits aux dépôts et remis aux chefs de brigade. 3° Les ennemis déclarés de notre révolution jugés. 4° Les magistrats de l'ancien ordre de choses connus par leur haine contre la Révolution, leur influence et leurs moïens, mis comme otages en lieu de sûreté.

l'entamerait point, puisqu'il avait derrière lui, comme positions à occuper successivement, les lignes de la Thur, de la Glatt, de la Limmat et de la Reuss. Et les contreforts des Alpes lui fourniraient, au cas où son armée serait rompue, un bon refuge et des remparts naturels difficiles à forcer[1].

L'archiduc Charles ne reprenait ses opérations que le 10 avril. Il s'avançait lentement et prudemment vers l'ouest, déployant un front très large, si bien que son échelon de droite était battu par Collaud sur le bas Rhin sans qu'on eût pu le soutenir. Reliée aux troupes de Hotze, sa gauche marquait le pas à la hauteur de Radolfzel. Son centre, arrivé à Engen, pivote et défile à gauche dans un pays où les évolutions de troupes s'exécutent facilement. Bientôt, la vallée de Schaffouse s'ouvrait devant les soldats de Nauendorf, qui avait reçu l'ordre d'occuper la vieille ville fédérale aux maisons tassées sur la rive droite du fleuve, entre des coteaux couverts de vignes.

— Quand ces mesures auront été prises et que par conséquent nous n'aurons plus rien à craindre pour l'intérieur, les 20,000 milices, les 18,000 auxiliaires et 10,000 français suffiront pour défendre la Suisse et se porter même en avant. Le reste de votre armée et les 18,000 auxiliaires pourront alors sans danger reprendre l'offensive. » (Aff. Etr. Reg. 409. P. 261.)

1. Le 10 avril, l'armée du Danube avait pris des positions défensives : 3 demi-brigades d'infanterie et 5 escadrons couvraient tout le pays compris entre Eglisau et Constance (division Vandamme). D'Arbon, sur le lac de Constance au pont d'Atzmoos, 2 demi-brigades, 2 escadrons et 4,800 hommes de la Légion helvétique observaient le cours du Rhin (division Lorge). La division Ménard, qui occupait les Grisons, avait détaché 2 bataillons de garnison à Luziensteig et à Zollbrücke. Lecourbe occupait l'Engadine. Derrière cette ligne, 5 bataillons de la division Tharreau occupaient une ligne tirée du confluent de l'Aar à Bâle. La division Soult était cantonnée autour de Wyl, prête à se porter sur Rheineck ou sur Eglisau. La réserve de cavalerie légère, que Ney commandait, couvrait Zurich. La grosse cavalerie de Klein couvrait Bâle. La division Souham, de l'aile gauche, était aussi devant Bâle ; la 2e division de cette aile, aux ordres de Legrand, était devant Kehl. La division Collaud, dite du Bas-Rhin, était à Mannheim. Le général Dufour, commandant des réserves, était à Coblentz. La division Nouvion occupait les environs de Lucerne. Massena avait pour chef d'état-major le général Chérin et pour ordonnateur en chef Mathieu Favier. (Arch. Guerre.)

Paillard reçoit, le 13 avril, à huit heures du matin, sommation d'évacuer la place où il commandait. On ne lui accorde que trente minutes pour se transporter sur la rive gauche du Rhin. Pendant qu'il parlemente, les grenadiers autrichiens, conduits par Latour, couronnent rapidement la hauteur qui domine le fort Munoth ; à neuf heures, l'artillerie allemande s'exerce contre les portes bientôt abattues et franchies par des hussards qui, au galop, chargent dans les rues. Le détachement français, ne pouvant résister longtemps à une brigade, passe le pont et l'incendie [1], assurant ainsi la sécurité de sa retraite. Pendant que les débris enflammés du vieux pont tombent dans le Rhin, quelques pontonniers autrichiens peuvent gagner la rive gauche à la nage, s'emparer des barques qui y sont amarrées et établir rapidement un passage.

Exécutant un des mouvements du plan général, Piaseck embarquait, le même jour, sur une flottille armée à Lindau par le colonel anglais Williams, 600 hommes, troupe qui, repoussée devant Constance, pouvait débarquer à Petershausen, où elle formait un grand poste. Plus bas, les Autrichiens prenaient pied à Stein et à Eglisau; dans ce dernier lieu, momentanément [2]. De si rapides manœuvres, heureusement conduites, ouvraient la rive gauche du Rhin supérieur aux entreprises de l'archiduc.

L'évacuation de Schaffouse, pays difficile à défendre, n'alarmait point Massena. Ses troupes montraient

1. Ouvrage d'art remarquable. Bâti sur les plans d'Ulrich Grubenmann, en 1762, il coûta de 40 à 50,000 florins et, peu d'années après, 10,000 florins de réparations. Long de 120 mètres, couvert, orné de deux rangées de fenêtres, un seul pilier, jeté au milieu du fleuve, en soutenait la partie centrale. A chaque extrémité, 2 pavillons en gardaient l'entrée. Le pont reliait alors la ville au bourg de Fuerthalen. (Arch. d'Etat de Schaffouse.)

2. Vandamme à Massena « Winterthur, le 17 avril. — L'ennemi s'est emparé d'Eglisau après avoir canonné pendant quelques heures; plusieurs maisons ont été brûlées ; l'on dit que les Helvétiens se sont très bien battus dans cette affaire. » (Reg. 23. Pièce 170.)

leur énergie en soutenant des engagements très meurtriers [1]. Le canon endommageait les pontons autrichiens. Mais, tout à coup, la nouvelle circulait que le prince Charles marquait le pas en pays de Bade, soit que la possession d'une ville helvétique eût suffi à satisfaire son ambition, soit qu'il attendît des renforts pour marcher en masse jusqu'à Berne.

De nouveau, le Conseil Aulique délibérait. Après avoir demandé à la Hongrie, inutilement, une nouvelle levée d'hommes [2], le désir de traiter avec les Français portait plusieurs de ses membres à représenter au ministre Thugut que la Russie ne donnait que 45,000 soldats à la coalition, que la Turquie hésitait à mettre des troupes en marche vers l'Italie, et que la conduite équivoque des cours de Prusse et de Bavière conseillait d'observer la plus grande prudence. Ils craignaient que l'Autriche ne restât seule, au premier jour, à lutter contre une puissance formidablement armée, dont les soldats, une fois vainqueurs, exigeraient peut-être le démembrement du Saint-Empire.

Thugut combattit victorieusement leurs résolutions. Néanmoins, ils s'opposèrent à la conquête de l'Helvétie, immédiatement, du moins. Au gouvernement anglais, si entreprenant et si prodigue, ils laissèrent le soin d'entretenir en Suisse de continuelles agitations contre les Français, ce qui amènerait sans doute leur expulsion. L'invite fut entendue de Pitt, qui chargea Wickam, ancien ambassadeur des cantons, d'accompagner le trésor destiné à

1. Du 20 mars au 20 avril, l'armée du Danube perdit (Ostrach et Stockach compris) : 13 officiers tués, 94 blessés, 27 faits prisonniers, 253 sous-officiers et soldats tués, 2,393 blessés, 895 prisonniers : 253 chevaux tués, 183 blessés, 89 pris. (Reg. 24. Pièce 232.)

2. Bacher à Massena : « Nuremberg, le 14 avril 1799. — Le roi de Hongrie et de Bohême a fait faire aux Etats de Hongrie la demande d'une nouvelle levée forte de 80,000 hommes. Les Etats ont déclaré qu'ils ne pouvaient consentir à une levée forcée mais bien au recrutement de tous ceux qui se présenteraient volontairement pour entrer au service d'Autriche. » (Reg. 23. Pièce 28.)

lever et à payer trois régiments de volontaires. Or, ces avances faites, Pitt obtenait du cabinet de Vienne que l'armée allemande porterait son quartier général dans Zurich.

Pendant qu'était ouverte la période des discussions entre alliés, le canon ne tonnait plus qu'en Italie. Scherer, vaincu et malade, avait été forcé de céder le commandement d'une armée très réduite au général Moreau. Cet officier, vaincu à Vaprio, le 27 avril, devait en quittant Milan rappeler à lui Dessolle, ce qui découvrirait l'aile droite de Massena et forcerait Lecourbe, placé en sentinelle aux portes du Tyrol, à reculer précipitamment de Martinsbrück vers le col de la Furka.

La grande guerre ne recommençait en Helvétie que lorsque Hotze, s'étant étendu dans le Vorarlberg, voulut, présumant trop de ses forces, emporter d'assaut Luziensteig ; forteresse devenue formidable à la suite des travaux exécutés sous la direction de Girod, lieutenant du génie. Bellegarde devait par là seconder son camarade.

Le 1er mai, à deux heures du matin, Hotze dirigeait 3,500 hommes, formés en deux groupes, contre les Français de Ménard. Les paysans insurgés des Grisons guidaient et soutenaient la troupe autrichienne qui marchait, la première colonne au revers occidental du Falknis, vers Gamperthusthal, et la seconde au Flascherberg. Tous les soldats étaient munis de crampons et les chasseurs tyroliens, attachés par escouades, escaladèrent rapidement les pentes abruptes couvertes d'un épais tapis de neige.

M. de Saint-Julien, commandant la colonne de gauche, rencontra dans les replis de la montagne quatre compagnies de la 14e légère qui acceptèrent bravement le combat et ne cédèrent qu'au nombre, après avoir tué ou blessé 300 hommes à l'ennemi. Celui-ci, trouvant les sentiers ouverts, descendit à Flasch, en délogea un bataillon républicain attaqué dans ses cantonnements, et put même entrer à Mayen-

feld, où il attendit la colonne de droite, qui ne parut pas.

Prévenu à Malans de ce qui se passait, Ménard réunit aussitôt les grenadiers de la 109e, les met en route et rallie le bataillon chassé de Flasch. Ces troupes abordent l'ennemi entre Mayenfeld et le Rhin, le pressent vigoureusement pendant que Chabran, descendu de Haag avec 300 hommes, prenait à revers les soldats de Hotze. Se trouvant contraint à chercher un abri dans la forêt, Saint-Julien fut poursuivi entre les arbres, puis à travers la montagne de Gleck, où il perdit 1,466 hommes du régiment d'Orange.

La seconde colonne autrichienne, moins forte, n'ayant pu repousser les défenseurs du Flascherberg, s'était portée à droite sur l'éperon de Tchengl qui domine le hameau de Couchers. De cette sorte d'observatoire, elle vit au grand jour la réserve allemande qui, massée devant Balzers, était attaquée au moment de marcher sur la poterne du fort, par Morlière, chef de la 14e, mise en déroute et poursuivie vigoureusement à tel point que Hotze faillit être pris. A grand'peine, la deuxième colonne rétrogradait aussi, essuyait les coups de canon tirés du pont d'Atzmoos, et, toute démoralisée, se ralliait à Vaduz, le soir seulement.

Le matin, Hotze avait fait porter à Feldkirch la nouvelle d'une victoire. Battu, son dépit et sa colère étaient grands. Aussi chargeait-il Bellegarde, qui n'avait pu le soutenir, des responsabilités de cette défaite. Mais l'archiduc Charles, sachant à quel point la mésintelligence survenue entre ses deux lieutenants pouvait nuire au succès de l'armée d'Allemagne, s'employa à les réconcilier; et leurs nouvelles actions, parfaitement combinées, par ordre supérieur, devaient aboutir, le 14 mai, à l'occupation des Grisons après une héroïque et inutile résistance de Chabran dans Luziensteig.

Tandis que les corps du Vorarlberg et du Tyrol

dirigeaient contre les Français occupant Coire et l'Engadine d'aussi vives attaques, le gros de l'armée autrichienne tâtait de nouveau le terrain entre Stein et Eglisau. D'abord, l'archiduc avait décidé d'opérer un passage en masse à Schaffouse. Il avait fait réunir des barques sur ce point. Il comptait que sa marche vers Zurich, décidée au dernier Conseil de l'Empire, serait appuyée par l'insurrection générale des Suisses.

Mais, contre toutes les prévisions, le soulèvement ne se produisit que dans les petits cantons démocratiques, et Soult le réprimait en quelques jours. S'il avortait dans les autres pays, c'est que le montagnard devenait prudent. Après avoir accepté l'or de Pitt il manquait au rendez-vous donné pour assurer la prise d'armes. Il savait et disait que la domination allemande, envisagée à Berne comme une éventualité possible, serait plus lourde que la domination française.

Le maître de la situation, Massena, voyait s'approcher l'heure des grandes luttes. Bien pénétré de ses devoirs, au point de ne se montrer ni imprudent après une victoire ni désespéré après un échec, il sentait derrière lui la France anxieuse. N'était-ce pas de sa fermeté que dépendait l'existence même de la République? C'était le moment que choisissait un Directoire insoucieux, quoi qu'il fût au bord de l'abîme, ou aveugle, pour diminuer ses chances de vaincre en tirant de l'armée du Danube 15,000 hommes destinés à renforcer Moreau réfugié dans Turin, lorsque toute l'Italie du Nord s'insurgeait contre lui [1].

1. Chérin, chef de l'état-major, écrivait de Zurich, le 15 mai, au ministre de la Guerre. « Je vous rends compte qu'en conformité des ordres du général en chef Massena, je viens de donner les ordres nécessaires pour diriger sur Turin, à la disposition du général en chef de l'armée d'Italie, un corps de troupes divisé en trois colonnes. — La 1re, commandée par le général Evrard, sera composée des 2 bataillons de guerre de la 89e de ligne, des 3 bat. de la 110e et du 24e chasseurs. Cette colonne, partant de Basle le 27 floréal, viendra le même jour à

L'assassinat des plénipotentiaires français commis devant Rastadt le 28 avril allait-il exciter la colère des armées républicaines et provoquer, l'heure des représailles étant venue, une vengeance éclatante? Mais l'indifférence du militaire vis-à-vis du civil devait diminuer les ressentiments sur lesquels le Directoire avait trop compté. Si la troupe, prompte à subir des émotions, s'indignait à la lecture d'un message annonçant : « Un égorgement unique dans les annales de l'histoire », deux jours plus tard elle avait oublié le crime et les noms des victimes, tandis que l'archiduc Charles, déplorant un si funeste événement, écrivait à Massena une lettre digne du caractère d'un aussi noble général [1]. Renchérissant sur les

Lichthal, le 28 à Bahlsthal, le 29 à Soleure, le 30 à Berne, le 1er prairial à Fribourg, le 2 à Bielle-Vaurus, le 3 à Vevey et Villeneuve, le 4 à Bex, le 5 à Martigny, le 6 au Mont Saint-Bernard, le 7 à Aoste, le 8 à Chatillon, le 9 à Borasso, le 10 à Ivrée, le 11 à Chiasso, le 12 à Turin. — La 2e colonne, commandée par le général de brigade Jacopin et l'adjudant-général Bertrand, sera composée de 3 bat. de la 28e de ligne, de 2 bat. de la 104e et du 22e régiment de cavalerie. Cette colonne, partira de Basle le 28 du courant, et suivra la même route, arrivera à Turin le 13 prairial. — Le 3e colonne, commandée par le général de brigade Jardon, sera composée de 2 bat. de guerre de la 46e, 2 bat. de la 87e et du 17e régiment de dragons. Cette colonne partira de Berne le 2 prairial et suivant la même route que les deux autres arrivera à Turin le 24 prairial. — Chaque demi-brigade emmène avec elle 2 pièces de 4, des caissons de cartouches d'infanterie et les approvisionnements nécessaires aux pièces. » (Arch. Guerre.)

Ces troupes ne purent joindre Moreau; elles restèrent dans le Valais, les Austro-Russes ayant occupé en forces la vallée d'Aoste. Xaintrailles, puis Turreau les employèrent à réprimer des insurrections, à couvrir Lausanne et Genève contre une attaque de Souvarow, puis à tendre la main, vers la Furka, au général Lecourbe.

1. « Les rapports que je reçois aujourd'hui m'apprennent un événement qui s'est passé dans la ligne de mes avant-postes. Le commandant me rend compte que les ministres français Bonnier et Robergeot, ayant traversé pendant la nuit la chaîne de ses avant-postes, y ont été attaqués par des hussards et ont malheureusement péri. Les circonstances de cet événement ne me sont pas encore connues.

» En attendant, j'ai fait dans le premier moment arrêter le commandant de ces avant-postes et j'ai en même temps nommé une commission pour faire les perquisitions les plus exactes et les plus sévères sur les causes de cet accident. Je m'empresse de vous faire d'avance la promesse qu'autant que mes postes avancés se soient le moins du monde rendus coupables dans cette affaire, j'en donnerai une satisfaction tout

excitations du Directoire, Perrochel, ministre de France à Berne, rappelait aux soldats quels devoirs leur incombaient. Avec Bacher, il accusait Pitt d'armer des assassins [1] ; il demandait des massacres et surtout qu'on refusât toute pitié à l'ennemi.

Au moment de se mesurer avec l'archiduc, Massena s'inquiète des désertions qui réduisent ses régiments. Une propagande habilement et activement faite détourne de leurs devoirs nombre d'individus qui, séduits par l'appât des primes, vont servir sous le drapeau fleurdelisé du prince de Condé. Un comité royaliste, établi en France, ira même jusqu'à écrire au général en chef, en lui proposant de trahir son pays (f).

On voit alors la figure de Massena s'assombrir. Devenu défiant jusqu'à chercher des traîtres dans l'état-major, il ne tolère aucune faiblesse chez ses subordonnés. Le service des guides bien organisé, les postes qu'il peut visiter tous les jours pourvus de relais [2], il voyage, se renseigne, inspecte les divers services et plus minutieusement celui de la fabrication des cartouches, à la suite d'un rapport alarmiste [3]. Des espions toujours en éveil lui appor-

aussi éclatante que mes ordres relatifs à la sûreté personnelle des ministres français étaient précis et réitérés. Je ne puis assez vous exprimer combien je regrette qu'un tel désastre ait eu lieu dans la ligne de mes avant-postes. Je me réserve, général, de vous faire connaître sans délai, le résultat des recherches que j'ai ordonnées dès le premier avis qui m'est parvenu. »

1. Le 14 mai, Bacher écrivait à Perrochel, de Francfort-sur-le-Mein : « ... Il faut se méfier, dans un temps où les assassins soldés par Pitt ont pris l'engagement de faire disparaître tous les agents de la République. J'ai été exposé deux fois à être enlevé et conduit à Vienne et même à être assassiné. » (Reg. 23. Pièce 107.)

2. « Le 10 mai, Massena ordonne à la Chambre administrative de Bâle, d'établir, pour le service de l'armée, des relais de poste, chaque relai ayant 10 bons chevaux : à Baden, Niderfrick, Rheinsfeld, Bâle, Seeven, Seelingen, Lusingen, Andelfingen, Furthalen, Winterthur, Frauenfeld, Stafen, Uznach; Wesen, Wallenstad et Melz. » (Arch. Guerre.)

3. « Altenhein, 6 floréal an 7. — Le chef de brigade Bontemps au chef de brigade Mortier. — On me rend compte en me remettant les 6 cartouches que je joins ici, que le jour de la bataille de Liebtingen, il

tent le 20 mai la nouvelle que l'armée autrichienne, renforcée le jour même de 11,000 hommes, se formait en colonnes d'attaque.

Contant, capitaine-commandant les guides du général en chef(g), se tient prêt à le suivre avec 38 cavaliers bien montés vers le nord. Devant Zurich, où restait le quartier général, les troupes se mettent partout au bivouac. Pour prévenir l'espionnage et tout soulèvement, on contraint les paysans à ne pas franchir sans passeport les limites territoriales de leurs villages ; signe pour plusieurs de grands événements.

L'archiduc Charles avait, le 19 mai, prescrit à ses troupes de franchir le Rhin, ici sur des ponts, là sur des bacs établis ou amenés devant Balzers, Rheineck, Petershausen, Stein, Schaffouse, Eglisau. Aux opérations de la grande armée d'Allemagne, Hotze devait coopérer; après avoir pris Luziensteig, poussé Chabran sur Glaris et forcé Humbert à descendre le cours de la Thur, il s'avancerait sur le flanc de l'ennemi, à travers le canton de Saint-Gall. Haddick agirait aussi, mais contre Lecourbe, avec l'aide d'un gros parti envoyé de Milan par Souvarow vers le Gothard.

Du 20 au 23, des démonstrations de passage furent faites vers Kaiserstuhl, à Zurzach et au village de Koblenz[1]. Dans la nuit du 23 au 24, deux détachements autrichiens, ayant passé le fleuve en radeau, prirent les directions de Baden et de Brugg. Massena, voyant le but poursuivi par l'ennemi de ce

fut distribué à la 8e demi-brigade à Dutlingen, au moment où l'affaire commença, des munitions de même espèce. On m'observe que pour couvrir le piège qui se trouve caché, moitié des cartouches qui se trouve dans le paquet était en plomb et l'autre d'argile. »

Le même jour, Legrand informait Massena : « J'ai vu, dans cette campagne, plusieurs boulets de canon, tomber à trente toises de leurs pièces et tuer nos tirailleurs. Il pourrait se faire que celui qui a exercé ce crime sur les munitions d'artillerie en ait fait autant sur celles d'infanterie. » (Reg. 24. Pièces 111 et 113.)

1. A remarquer que tous les rapports portent Coblence.

côté, fit champ libre aux troupes isolées, les laissa s'engager très loin et se promettre d'extraordinaires succès, avant de donner l'ordre à Tharreau de les arrêter, pendant qu'il attaquerait lui-même le gros de l'ennemi vers Kaiserstuhl; manœuvre qui surprit les Autrichiens. Mis en déroute, ils eurent de nombreux noyés, ils abandonnèrent 500 prisonniers et 300 chevaux de hulans.

La veille, les postes français établis sur la ligne d'Andelfingen avaient essuyé le feu des coureurs autrichiens, cavaliers précédant de gros bataillons qui allaient à marche forcée, chargés d'éloigner l'ennemi coûte que coûte de sa première base d'opérations. Aussi, ils attaquaient avec fureur. Nombreux et audacieux, ils parvenaient à déposter les compagnies républicaines dites de couverture. Petrasch occupait Pfyn. Nauendorf entrait à Andelfingen et à Frauenfeld précipitamment évacués. Ensuite, réunissant leurs efforts, ces généraux emportaient sans coup férir Berg, Henggart et menaçaient Winterthur. Le soir, après avoir parcouru une grande étape, ils se grisaient déjà de leurs succès au point d'espérer la prise, dès le lendemain, du camp de Zurich.

Massena allait donner à ces audacieux capitaines une sévère leçon. Installé à Winterthur, à portée du canon d'un ennemi qui le croyait découragé, ses renseignements pris, il distribuait des tâches à chacun de ses lieutenants. Oudinot, commandant l'avant-garde à l'armée du Danube, s'avancerait le 24 sur Frauenfeld, pendant que Paillard, son premier brigadier, conduisant la gauche de la division, attaquerait les Autrichiens massés dans Andelfingen. Ney, qui commandait le centre de l'avant-garde, enlèverait le village d'Adlikon. Les autres divisionnaires se tiendraient prêts à marcher au premier signal, sauf Chabran qui, placé à droite, éclairerait la route de Glaris, par Bilten, afin d'empêcher la jonction du général Hotze avec l'archiduc, d'arrêter l'ennemi en accablant sa gauche. Chabran poussa même jus-

qu'à Näfels et vit périr l'adjudant-général suisse Weber, qui combattait sous nos drapeaux.

Au nord, les Autrichiens se gardaient si mal dans leurs avant-postes que le 25 mai, à quatre heures du matin, six détachements étaient enlevés. Comme une très vive fusillade réveillait les bataillons échelonnés au bord de la Thur, Nauendorf, qui se sauvait demi-nu, montait à cheval. Aussi, Petrasch était entraîné par des hussards d'escorte hors de son logis bientôt cerné. Un inexprimable désordre régnait dans la troupe allemande. Enfin ralliés, les Autrichiens firent promptement volte-face pour livrer combat à un agresseur qui s'était cru trop tôt victorieux et libre de pousser sa marche jusqu'au Rhin.

L'action intermittente du matin devenait une bataille rangée sur deux points. Paillard, qui conduisait les 2ᵉ et 37ᵉ demi-brigades, franchissait la Toss sur un pont de bateaux, à Rorbes, traversait le plateau de l'Irchel et Dorf, chargeait les Autrichiens à la baïonnette dans le massif du Goldenberg, les délogeait de ces hauteurs couvrant Andelfingen et les précipitait dans l'étroite vallée que remplit tout le bourg [1]. Eux, pressés d'échapper aux coups des soldats français, de passer le pont, avaient déjà été prévenus à ce passage par les fantassins de Ney.

Ils eussent péri ou se fussent rendus sans le secours d'une audacieuse cavalerie qui se sacrifia pour tenter de les sauver. Elle n'y réussit qu'au prix de pertes énormes et dut, pour fuir à son tour, le pont étant en feu, traverser un mauvais gué; elle abandonnait à l'ennemi 1,237 prisonniers, fantassins qui avaient cru pouvoir la suivre.

Oudinot et Soult étaient également vainqueurs à Frauenfeld. Petrasch avait placé son avant-garde devant la ville, sur un terrain mamelonné; on lui promettait l'aide d'importants secours tirés de la réserve; et derrière une ligne très dense qui allait

1. Visite du terrain faite le 30 juillet 1902.

s'obstiner à résister, le général autrichien établissait de l'artillerie et quatre bataillons, ceux-ci placés en échelons, au sommet des hauteurs bordant la rive droite de la Murg. Prévoyant après la rude leçon reçue le matin, Petrasch assurait sa retraite à travers les vignes et les bois qui s'étendaient alors derrière Frauenfeld.

La colonne d'Oudinot, qui marchait au bruit du tambour, renversait les premiers pelotons autrichiens et abordait le centre qui fut bientôt repoussé ; puis, sans s'arrêter, elle marchait à un corps de bataille établi devant la ville. Son artillerie de soutien, très audacieuse, couvrait de boulets et de mitraille un ennemi qui, pendant trois heures, s'obstinait à résister, en se tassant dans Frauenfeld.

Dans le corps-à-corps qui suit une charge, le général Piaseck est tué. Un sergent français saisit au collet le prince Hohenlohe et l'entraîne. Le colonel des hussards de Barco est désarmé par un grenadier et pris aussi. La fureur est telle, entre les deux partis, que les blessés, les mourants se battent et s'entr'égorgent. Des chasseurs français franchissent une ligne d'abattis et vont sabrer 17 canonniers sur deux pièces dont ils s'emparent; leurs camarades enlèvent un drapeau au milieu d'une compagnie hongroise. La Murg est rouge de sang et charrie des cadavres. Les cris de la population affolée se mêlent au bruit d'une intense fusillade; quatorze maisons sont en feu et les Autrichiens très éprouvés ne veulent pas abandonner la place.

Massena arrive vers six heures du soir; il reconnaît les positions de l'ennemi et, se tournant vers Soult qui vient d'amener une partie de la réserve:

« — Prenez un régiment et chassez-moi ces gens-là ! »

Le divisionnaire veut objecter les difficultés à surmonter.

« — Pas un mot. Au feu ! » ordonne le général en chef.

Aussitôt, la 23ᵉ demi-brigade se serre derrière l'état-major. Soult se place à sa tête, à pied, l'enlève au pas de charge, passe entre les rangs de la brigade Gazan exténuée, et parvient à rompre les lignes de l'ennemi. Tout à coup, dans la fumée de la poudre, deux escadrons du 13ᵉ dragons débouchent et prennent l'adversaire en flanc. Il ne faut que dix minutes pour culbuter le corps de Petrasch qui passe le pont couvert, sauf trois bataillons des régiments Kaunitz et Gemmengen, 1,800 hommes environ, acculés au fond d'un ravin, désarmés et pris.

Dans cette journée, les Autrichiens avaient perdu 742 hommes tués ou noyés, 1,421 blessés et 2,986 prisonniers. La perte des Français s'élevait à 228 tués et à 549 blessés.

Le soir, les lignes de l'archiduc Charles, — sauf un parti campé devant Pfyn — avaient reculé jusqu'au Rhin. Rudement éprouvés, les Allemands restaient mornes autour de leurs bivouacs. Mais l'arrivée de Hotze et l'inaction des républicains, le 26, allaient leur permettre de préparer une nouvelle attaque.

CHAPITRE VI

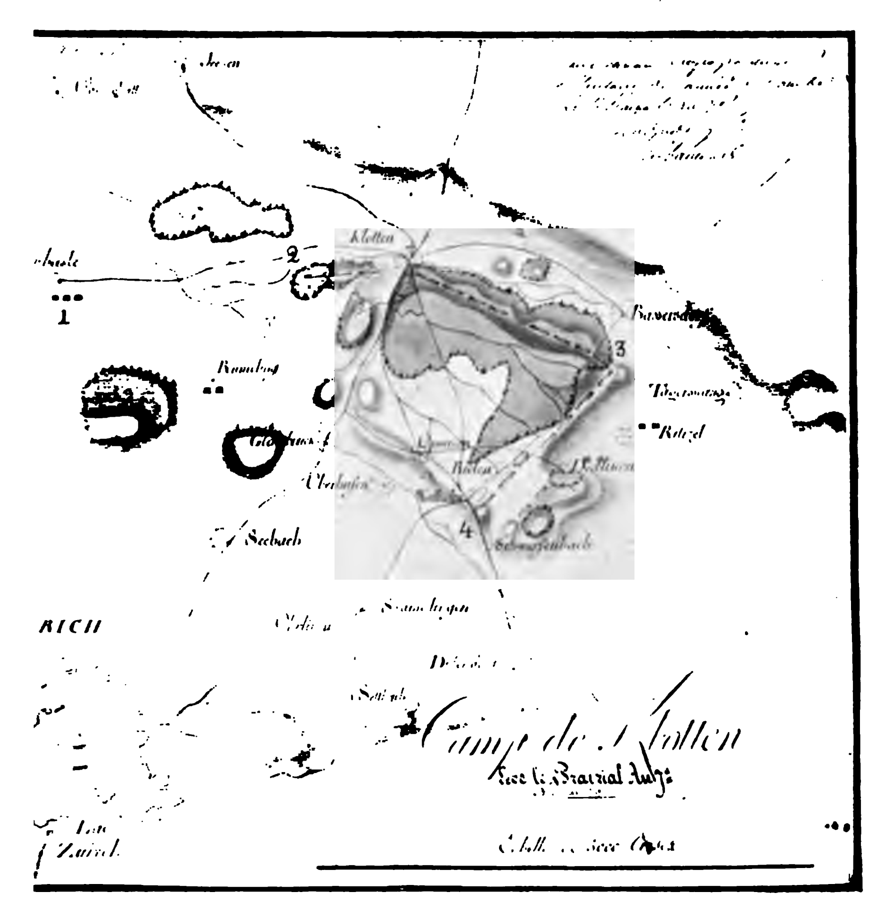
PREMIÈRE BATAILLE DE ZURICH

Combat livré le 27 mai. — Les Autrichiens occupent Winterthur. — Ney est blessé à Steig. — Retraite des Français. — Positions occupées par l'armée d'Helvétie. — Description du camp de Zurich. — Le 3 juin, Hotze et Jellachich descendent au bord du lac. — Massena se met à la tête d'une colonne qui repousse l'ennemi. — Le chef de l'état-major est blessé mortellement. — Désertion des soldats suisses. — Journée du 4. — Instructions données par l'archiduc Charles à ses lieutenants. — Ordre de bataille. — Bravoure des deux partis. — Les réserves allemandes sont engagées. — Sebottendorf est chassé des tranchées. — Pertes des belligérants. — L'armée française évacue Zurich. — Le prince Charles adresse une proclamation aux Suisses.

Très affecté de son échec, l'archiduc Charles fit passer à une réserve de neuf bataillons le pont établi dans Schaffouse. Ayant pressé les régiments d'avancer vers le sud, il se porta auprès de Nauendorf qui se vit adresser les plus vifs reproches pour n'avoir pas su défendre Andelfingen contre les entreprises de l'ennemi ni même conserver le pont. A son tour, Petrasch reçut un blâme.

Se trouvant chargés d'attaquer les Français, le 27, le prince de Reuss et Hotze remportèrent, mais au prix de pertes considérables, quelques succès devant Winterthur et sur la Toss, malgré le courage que montra Ney, imprudemment engagé à Steig et forcé par deux blessures de confier à Gazan le commandement des troupes mises en péril. Evéne-

POSITION DE KLOTTEN. (Carte du Ministère de la Guerre.)



1. Cavalerie. 2, 3. 4. Bataillons d'infanterie.

ment qui fit dire que Massena l'avait abandonné dans une situation critique [1]. Le seul coupable était Tharreau qui, conduisant la division Soult, avait refusé de soutenir son frère d'armes.

Massena prévoit, dans la soirée, qu'il sera bientôt débordé sur sa gauche, séparé du corps assurant la garde du camp retranché de Zurich, s'il n'assied pas promptement son armée dans une position bien couverte tant à l'ouest qu'à l'est. Or, des lignes de la Thur forcées par un ennemi supérieur en nombre aux Français, il va passer sans danger derrière celles de la Glatt où l'armée d'Helvétie, nullement démoralisée, pourra manœuvrer et se battre, au moins pendant quelques jours. Le mouvement rétrograde s'exécute à pas lents, dans la journée du 28, sans que l'archiduc ait bougé de son camp.

Dans les nouvelles positions occupées, Soult, qui garnissait le camp retranché de Zurich [2], avait à sa

1. « Ceux qui sont à même de connaître les causes des événements ou qui s'en tiennent aux faits pour louer comme pour blâmer la conduite des hommes que l'éminence de leurs fonctions rend, en quelque sorte, responsables des fautes de leurs subordonnés, pourront prétendre que le général Massena s'est laissé surprendre pendant son mouvement rétrograde derrière la Glatt ou du moins que son avant-garde était trop avancée ou n'a pas été convenablement soutenue puisqu'on la voit aux prises avec l'ennemi pendant tout le jour sans être aucunement secourue. Mais lorsqu'ils remarqueront que jeune, et plein d'ardeur, cet illustre guerrier (Ney) dont le bouillant courage a tant de fois décidé du succès de nos armes, mais l'a aussi entraîné à des actions où la prudence et son devoir n'étaient pas tout à fait observés, commandait alors l'avant-garde, ils se figureront déjà que les intentions du général en chef pourraient bien n'avoir pas été exactement remplies et s'ils apprennent ensuite que la plus fâcheuse mésintelligence régnait en ce moment entre les généraux dont les troupes auraient pu se trouver à portée de protéger les ailes et le centre de l'avant-garde, ils accorderont vraisemblablement que de telles circonstances ont dû influer désavantageusement sur les mouvements ordonnés ce jour-là par le général en chef dont les dispositions différaient de celles qu'ils ont peut-être raison de condamner. » (*Cahier Duvivier.*)

2. « Zurich fut fortifié par les soins d'Andréossy, aidé du chef de brigade du génie Chevalier, de Freiss, directeur des fortifications et chef des pionniers, dans les premiers jours d'avril. Des 1,800 Suisses enrôlés le 29 avril, le 30, il n'en restait que 180, les autres avaient déserté. On imposa des corvées aux habitants de la ville. Les travaux, qui coûtèrent 70,000 livres, étaient achevés le 31 mai. Les réquisitions

droite la brigade Laval. Oudinot plaçait la gauche de son corps derrière la Limmat et la droite en avancé de la gauche de Soult. De la division Thar-reau, une brigade, sous les ordres de Paillard, garnissait les hauteurs couvrant Baden et se prolongeait en groupes de demi-bataillons jusqu'à Kaiserstühl. La seconde ligne de cette division, commandée par Heudelet, constituait la réserve échelonnée sur la rive gauche de l'Aar, entre le confluent de la Limmat et le Rhin ; et ces deux brigades communiquaient facilement au moyen de bacs. En outre, elles se reliaient par des postes au corps de Lorge qui gardait le cours du Rhin, la rive gauche, entre l'embouchure de l'Aar et Bâle, ville où la division Ferino tenait toujours garnison.

A l'aile droite, Chabran couvrait Einsiedeln des hauteurs d'Etzel qui dominent et Rapperswyl et la rive gauche du lac de Zurich. Ses troupes, échelonnées en plusieurs grand'gardes, se reliaient au sud à la division Lecourbe, défendant alors contre toutes incursions d'Autrichiens ou d'insurgés le cours supérieur de la Reuss entre Urseren et Seedorf, et la rive droite du lac des Quatre-Cantons dans l'espace qui s'étend de Flüelen à Schwitz.

D'Andermatt à Bâle, la ligne française, qui avait 47 lieues de long était défendue par 52,000 hommes, en comptant les milices helvétiques.

Le 29 mai, au matin, l'armée autrichienne se déployait entre Eglisau et Ragatz, du Rhin au Rhin. Faisant face au sud-ouest, ses plus gros corps garnissaient la plaine ouverte devant Rorbas et au nord du lac Greifen. Ses coureurs battaient l'estrade autour de Kloten et près de Bassersdorf, point sur lequel Hotze, se préparant encore à livrer combat, allait déployer ses colonnes dans un vaste cirque qui

d'hommes, de matériel, d'argent, donnèrent à Massena une réputation de dureté qu'il ne méritait pas. Les retranchements avaient 22 ouvrages qui pouvaient donner une ligne de feux de 3,390 hommes et 20 canons. On les arma des pièces de l'arsenal de Zurich. » (*Cahier Abancourt.*)

s'étend entre les quatre bourgades: Bulach, Höngg, Dübendorf et Illnau. Quelques ondulations du terrain et dix bosquets lui permettraient, avant et pendant l'action, de masquer ses bataillons, au besoin, et de les abriter contre le feu des Français[1].

Placé au sommet d'un coteau, devant Ritte, Hotze pouvait apercevoir une partie des défenses du camp retranché qu'a décrit l'adjudant-général Duvivier:

« Zurich est située à l'extrémité septentrionale du lac auquel elle donne son nom et sur les deux rives de la Limmat au point où cette rivière sort du lac ; plusieurs ponts lient les deux parties de la ville. Elle est entourée d'un rempart, d'un bon fossé et de quelques ouvrages extérieurs qui, sans la rendre susceptible d'une longue défense à cause des hauteurs dont elle est environnée, la mettent cependant à l'abri d'un coup de main. De légères collines bordent la rive gauche du lac jusqu'au pied de la ville et longent la Sihl, petite rivière qui couvre Zurich du côté de l'ouest et se jette dans la Limmat à 400 toises environ du nord des remparts. Sur la rive droite de la Limmat, les hauteurs s'élèvent successivement et se rattachent par des montées rapides aux sommités qui séparent le bassin du lac de Zurich de celui du lac de Greifen et dont les versants opposés fournissent des eaux à la Limmat et à la Glatt. Les montagnes qui couvrent Zurich du côté de Schwamendingen sont d'autant plus escarpées vers ce village que la Glatt en resserre la base en faisant une sinuosité assez saillante vis-à-vis d'Orlikon. Ces montagnes étant généralement coupées par de nombreux torrents, leur surface est couverte d'épaisses forêts et l'accès est conséquemment difficile.

» A l'ouest, les versants s'abaissent peu à peu vers la Limmat. Leurs extrémités sont plantées de vignes et des pentes toujours plus douces ornées de jardins et de pavillons s'étendent du côté d'Hottingen

1. Visite du terrain faite les 29 août 1899 et 18 juillet 1902.

et de Hirlanden vers la ville supérieure. A l'est, ils descendent rapidement jusqu'au terrain marécageux que traverse la Glatt qu'il est impossible de passer ailleurs qu'à Schwerzenbach, Dübendorf, Wallisellen, Glattbrück et Rümlang. La crête principale de ces montagnes longe le cours de la Limmat dont elle s'éloigne fort peu jusqu'à la hauteur de Höngg ; elle devient plus accessible à mesure qu'elle s'écarte de la rivière et que sa base s'élargit. Tout le pays compris entre la Limmat et la Glatt est couvert de collines boisées entremêlées de vallons marécageux.

» La position des Français sur les montagnes en avant de Zurich présentait une ligne courbe dont les différentes sinuosités étaient motivées par la conformation du terrain. Elle s'étendait depuis le lac, un peu en avant de Riesbach par Hottingen, le Zurichberg jusqu'au Geisberg, suivant exactement la crête des montagnes qui se rapproche sensiblement de la Limmat à Kaltenbrun en formant un arc rentrant entre le Geisberg et le Wichengerberg. De ce dernier point elle se dirigeait vers quelques maisons qu'on appelait Schieshaus et Hyde, où elle se terminait sur un petit plateau qui domine le village de Höngg et le versant des montagnes jusqu'au lit de la Limmat, qui n'est éloigné de ce plateau que d'environ 300 toises. Cette ligne était garnie de retranchements parfaitement adaptés aux localités et construits de manière à battre les points les plus accessibles qui pouvaient exister sur tout son développement. Il n'y avait cependant aucun point fortifié entre Hirlanden et le Zurichberg parce que cet espace se trouvait suffisamment défendu par les obstacles naturels qui s'y rencontrent, et par un large abatis qui s'étendait depuis la ferme d'Attisberg jusqu'à celle du Zurichberg. Des batteries établies en avant de Riesbach et sur les hauteurs nommées Büchberg défendaient les avenues de Rapperswyl et le chemin de la côte. Celle placée un peu en

avant d'Hirlanden battait l'embranchement du côté de Grüningen et leur passage à travers le ravin.

» On a vu précédemment qu'un abatis liait ce dernier point au Zurichberg et barrait le ravin de Stettbach qui renfermait un sentier bien praticable, défendu en outre par une flèche et des retranchements élevés à gauche et à droite de ce sentier.

» Dix grandes redoutes et flèches fermées pour la plupart à la gorge battaient de leurs feux les chaussées venant de Bassersdorf par Schwamendingen, de Kloten par Glattbrück et de Regensdorf par Affoltern et toutes les avenues qui pouvaient exister entre le Geisberg et le Wipkingerberg, c'est-à-dire dans tout l'espace compris entre ces deux sommités qui communiquent entre elles par une crête arrondie, rompue par plusieurs inflexions et dont la direction circulaire présente sa concavité du côté de l'assaillant.

» Le contrefort qui se détache du Wipkingerberg et se dirige vers Schieshaus et Hyde, d'où il descend ensuite jusqu'au bord de la Limmat, était muni de retranchements et de trois flèches qui protégeaient le bas du talus du côté de Höngg et couvrait aussi les approches de Zurich vers le nord. Tous ces ouvrages, à l'exception de ceux de gauche, étaient armés. »

Qu'allait faire l'archiduc Charles devant des positions si formidables ? En quarante-huit heures, le prince avait multiplié les reconnaissances, poussé Colloredo, devenu chef du service des renseignements, à interroger vingt partisans, payé très cher des espions qui pouvaient lui apprendre quelle était la force de son adversaire. Confiant dans la supériorité numérique de son armée ainsi que dans la bravoure de ses lieutenants, il regardait Zurich comme étant le dernier boulevard que les Français pourraient défendre en Helvétie ; grave erreur que commettait ce stratégiste.

Car, assez justement, ayant vu dans la montagne

du Zurichberg la clef des positions françaises, sa principale attaque n'aurait pour but que d'occuper ces hauteurs. En même temps, quatre colonnes allaient marcher pour enlever à l'ennemi Hirlanden, Fällanden, Schwamendingen et Seebach.

Dans la soirée du 30 mai, les régiments autrichiens convergeaient vers la Glatt. L'un d'eux pouvait s'emparer du pont de Dübendorf, ce qui ouvrait aux Allemands un bon débouché sur le lac de Zurich. Vers dix heures, l'archiduc apprenait que Chabran avait évacué Rapperswyl, petite ville qui s'avance en saillie dans le lac et possède pour assurer sa défense un vieux castel bâti très haut sur le roc. Cette retraite ou manœuvre du général français devait permettre aux Autrichiens d'occuper Schmerikon et les avenues bordant le cours marécageux de la basse Linth jusqu'à la hauteur de Glaris. Le 1er juin, Jellachich s'avançait de ce côté; mais il était repoussé à Stäfa.

Le 2, les belligérants s'observaient.

Le 3, avant que le jour eût paru, trois régiments autrichiens, bravant le feu de l'artillerie des redoutes, descendent la pente des collines qui forment des ondulations devant Zollikon, Wytikon et Riesbach. Ils occupent ces villages qui ont été mal défendus par quelques pelotons et s'y attardent, sans motif, jusqu'à quatre heures de l'après-midi, avant de marcher sur Zurich.

Soult, qui les observait, donne à la brigade Humbert, échelonnée devant Hottingen, un tel élan que Jellachich est refoulé sur les hauteurs; mais aiguillonné et renforcé par Hotze, le général autrichien, redescendu au bord du lac, consent tous les sacrifices pour y prendre pied définitivement. En cet endroit le combat devient bientôt terrible. Inférieurs en nombre, les républicains doivent céder le terrain lorsque, vers six heures, Massena se présente au milieu des bataillons déjà rompus.

Le général en chef considère que son armée sera

compromise si, quittant Riesbach, Jellachich s'avance encore à l'ouest. Il se place à la tête d'une colonne d'attaque et charge, un fusil dans les mains, parmi les grenadiers. Pareil exemple électrise les combattants. L'honneur de marcher près du grand chef décuple le courage des soldats. On voit Soult se placer au premier rang. Chérin, chef de l'état-major, est blessé mortellement, d'une balle au flanc, en ralliant des chasseurs ; on emporte aussi l'adjudant-général Debilly, gravement atteint ; 500 hommes sont tués ou blessés. Sanglante action qui empêche Jellachich d'arriver à l'ouverture du camp retranché car, à sept heures, il est forcé de reculer après avoir perdu un quart de son effectif.

Le prince de Lorraine et le général comte Bay, chargés par Hotze d'occuper le mamelon qui s'étend de Wytikon à Fluntern, avaient également subi de grosses pertes et échoué. On allait cacher ces deux échecs au gros de l'armée autrichienne [1].

1. Contre 18,600 Français qui défendaient les approches de Zurich, l'archiduc Charles allait faire marcher 62,450 hommes, dont 18,000 cavaliers. Son armée, ayant 53 bataillons et 67 escadrons, était ainsi composée : « *Aile gauche.* Lieutenant-général Hotze ; lieutenants-généraux Joseph de Lorraine et Petrasch. Brigade Jellachich : Infanterie Stein, 3 bataillons ; Kerpen, 1 ; Gemmengen, 1 ; cavalerie Modène-dragons, 1 escadron ; Waldeck-dragons, 2. Brigade Bay : Infanterie Gemmengen, 2 bataillons ; régiment-Empereur, 2 ; Cavalerie Waldeck-dragons, 2 escadrons ; hulans, 1 escadron. Brigade O'Reilly : Infanterie, 1er régiment Peterwardin, 1 bataillon ; Kaunitz, 3 bataillons ; dragons de Cobourg, 2 escadrons ; hussards de frontière, 2 escadrons. Brigade du colonel Plunkett : Infanterie, 3e régiment Péterwardin, 1 bataillon ; 4e régiment, 2/3 de bataillon ; 60e régiment hongrois, 2 bataillons. Brigade Kempf : Infanterie, régiment Bender, 3 bataillons ; grenadiers de Bréchainville, 1/3 de bataillon. Brigade de cavalerie du colonel Grünne : dragons du prince héréditaire, 6 escadrons ; de Cobourg, 4 escadrons ; de Waldeck, 2 escadrons.

Centre. Général d'infanterie Wallis. Lieutenants-généraux prince de Reuss, Anhalt, Köthen et Riesch. Brigade Rosenberg : Infanterie, régiment Strozzi, 1 bataillon ; Wenkheim, 3 bataillons ; hussards des frontières, 8 escadrons. Brigade Lindenau : Infanterie, régiment Archiduc-Charles, 3 bataillons ; Olivier Wallis, 3 bataillons. Brigade Hiller : Infanterie, grenadiers, 6 bataillons. Brigade Sebottendorf : Infanterie, régiment Archiduc-Ferdinand, 2 bataillons. Brigade de cavalerie Hess-Hombourg : cuirassiers de Zeschwitz, 4 escadrons ; dragons de Latour,

Dans l'armée républicaine, l'imminence du danger causa quelques défections. Les volontaires des bataillons suisses qui, le 25 mai, avaient voulu, près de Frauenfeld, passer à l'ennemi, désertent en masse [1]. Et combien d'auxiliaires étrangers qui ne tiennent pas leur promesse d'être braves ! Carrodi, capitaine à la 5e légion helvétique, chargé de réquisitionner tous les bateaux amarrés à la rive septentrionale du lac et de les amener à Zurich, fut lâche au point de se laisser battre par les paysans. Ailleurs, un sergent donne à ses hommes, devant l'ennemi, l'exemple de la désobéissance. Dans plusieurs compagnies, où les soldats meurent de faim, on craint de voir se lever les crosses en l'air. Et derrière l'armée, dans Zurich, on murmure.

Pendant que Jellachich se battait au bord du lac, que de Lorraine et Bay échouaient devant les hauteurs de Wytikon, l'archiduc manœuvrait pour échelonner le gros de son armée derrière la Glatt. Son quartier général, rempli d'une foule de secrétaires et d'attachés russes et anglais, était installé à Kloten. Dans la soirée du 3, tous les régiments se massaient entre le lac Greifen et Bulach pour bivoua-

6 escadrons ; Kinsky, 6 escadrons. Brigade Hohenlohe : cuirassiers de Nassau 6 escadrons ; de Mack, 6 escadrons.

Aile droite. Lieutenant-général Nauendorf ; en sous-ordre, Baillet. Brigade Kienmayer : Infanterie, chasseurs tyroliens, 2/3 de bataillon ; arquebusiers des frontières, 2/3 de bataillon ; Rubinitz, 1/3 de bataillon ; Banats-Allemand, 1 bataillon ; cavalerie, Messaros-hussards, 8 escadrons ; Milan, 1 escadron. Brigade Simbschen : Infanterie, régiment Calenberg, 2 bataillons 2/3 ; Manfredini, 3 bataillons ; Archiduc-Ferdinand, 1 bataillon. Brigade Milius : Infanterie, régiment Lacy, 3 bataillons ; Charles Schroder, 3 bataillons. (Rapport de l'archiduc Charles à François II. Arch. Guerre de Vienne. Pièce 43.)

1. « Vonderveid, adjudant-général suisse, au général Soult : — Le 30 mai. — J'ai l'honneur de vous prévenir que la dissolution des bataillons du canton de Zurich, au lieu de discontinuer comme l'on avait droit de penser, est portée à son comble et il ne reste plus personne de ces 3 bataillons. — Je suis doublement affecté, mon général, de ce fâcheux événement, puisque je m'honorais de servir sous vos ordres et que ces Zuricquois ont oublié qu'ils sont des descendants de Guillaume Tell. » (Arch. Guerre.)

quer. Chaque bataillon recevait des ordres particuliers. Après toute une série de journées pluvieuses qui avaient fatigué les soldats, défoncé les chemins et détrempé les terres, le temps redevenait beau; ce qui faciliterait, le lendemain, l'exécution de grandes opérations.

Massena faisait preuve aussi d'une activité extraordinaire. Après s'être battu à côté du général Soult, Chérin remplacé par l'adjudant-général Hastrel, il ordonnait de détruire le pont de Wallisellen, ce qui put être exécuté vers minuit; il indiquait les postes que garderaient les grenadiers de la réserve; il prêchait le devoir aux officiers et aux soldats. Il travaillait avec son état-major dans la maison Reichberg lorsque les premiers coups de canon tirés le 4 signalèrent le mouvement offensif des Autrichiens. Montant aussitôt à cheval, il se dirigea au plus vite vers Höngg.

Un soleil sanglant, qui montait lentement à l'horizon, empourprait déjà de ses rayons les bois, les prés et la surface calme des marécages. Le long de la Limmat, un léger brouillard planait au-dessus des étangs. La diane avait réveillé les 80,000 soldats devant donner le spectacle d'une lutte fratricide. Déjà les habitants des villages placés dans la zone du feu s'enfuyaient éperdus et les cris des femmes apeurées s'élevaient lamentables de toutes parts. Déjà, une ligne grise, épaisse, mobile, formée de cavaliers autrichiens, se découpait entre les monticules. Déjà, des canons, en groupes, couronnaient plusieurs éminences et lâchaient leurs bordées. Déjà, des coups de carabine éclataient. On sentait du salpêtre dans l'air lorsque les aigles autrichiennes prenaient leur vol.

D'autre part, le roulement du tambour appelait autour de leurs drapeaux les défenseurs de la Liberté. Chacun se rendait compte, depuis le général en chef jusqu'au soldat, que la bataille serait acharnée autant que sanglante. Arrêter l'ennemi

dans son premier mouvement offensif, saisir ses étendards, le pousser vers le Rhin — ou, si la fortune abandonnait Massena, défendre le terrain occupé, sauver ses propres drapeaux, — telle était l'alternative dans laquelle le soldat français allait se trouver.

Mais quelles étaient les instructions générales que l'archiduc avait dictées à son armée le 3 juin, vers minuit ?

La gauche, obéissant toujours au général Hotze, devait s'engager à fond contre la division Soult. Le centre irait droit au Zurichberg, montagne à occuper, pendant que la droite ferait une démonstration vers Höngg. Et les cinq colonnes devant appuyer les mouvements des groupes de tête pourraient entrer successivement en ligne.

Manœuvre périlleuse, ainsi que le fit remarquer le prince de Lorraine au généralissime qui, voyant que son armée pouvait se faire battre à mesure que les divers échelons aborderaient le camp républicain, modifia avant le jour l'organisation des colonnes et leur donna de nouveaux itinéraires, peu compliqués.

Jellachich, chef de la 1re, qui était forte de cinq bataillons et d'un régiment de cavalerie, celui-ci placé à la droite, les Allemands poussèrent les soldats du général Humbert jusque dans Zurich; ayant forcé la porte de Rapperswyl, ils se crurent un instant maîtres du premier faubourg. Mais Gazan se précipita sur eux avec sa brigade, et la violence du choc put rompre leurs rangs. Contraints à reculer, très éprouvés par le canon des redoutes, ils regagnèrent péniblement les hauteurs de Riesbach. La fatigue, et aussi la crainte d'éprouver un désastre, les engagèrent à rester toute la journée l'arme au pied, sur la défensive.

La 2e colonne obéissait au comte Bay. Composée de trois bataillons que seconderaient trois escadrons de vieilles troupes très aguerries, on lui confiait la plus

rude tâche. Appuyant sa gauche à Wytikon, elle s'étendrait vers Hirlanden et se précipiterait, quelque vif que pût être le feu partant des redoutes françaises, à l'assaut du plan droit du Zurichberg. Comme soutien, car on prévoyait qu'elle subirait de rudes épreuves, l'archiduc lui donnait toute la 3e colonne que le prince de Lorraine commandait, dont l'objectif devait être, d'abord Dübendorf, ensuite Fällanden, puis Pfäffhausen; troupe qui marcherait avec son artillerie en tête, devant la cavalerie protégeant les ailes.

Hotze, chargé de conduire la 4e colonne, manœuvrerait au centre de la ligne avec sept bataillons et deux régiments de cavalerie. Il ne quitterait son camp qu'après avoir vu s'avancer très loin Bay et le prince de Lorraine. Lorsque ces généraux, arrivés dans la zone du feu, lui donneraient un signal, il passerait la Glatt sur un pont volant jeté entre Wallisellen et Schwamendingen ou près de Dübendorf pour aborder aussi la droite du Zurichberg.

A droite de Hotze, le prince de Reuss, chef de la 5e colonne, composée de dix bataillons et de vingt escadrons, s'avancerait lentement, prudemment, par la chaussée de Kloten, sur Seebach; le village occupé et crénelé, portant le gros de son corps à Orlikon, il se mettrait en mesure d'appuyer l'action qu'engagerait sous ses yeux la 4e colonne.

Nauendorf, placé en réserve, échelonnerait quinze bataillons et neuf escadrons sur la basse Glatt; surveiller et contenir la division Tharreau si elle prenait l'offensive, voilà sa mission. Mais une seconde réserve, constituée au moment de livrer bataille, avec huit bataillons et seize escadrons, resterait massée devant Opfikon, prête à relever les troupes qui seraient trop éprouvées ou repoussées.

Plan bien combiné pour attaquer et enlever les lignes qui défendaient l'approche de Zurich.

Tandis que Jellachich arrivait au bord du lac, Bay marchait, d'une fière allure aussi, sur Hirlanden.

Il en chassait un bataillon républicain et le poursuivait si imprudemment qu'un piège lui fut tendu devant Hottingen. Les vaincus s'arrêtent, se couchent et l'artillerie de la brigade Brunet prend l'ennemi en écharpe. Décimé par la mitraille, l'assaillant est obligé de se retirer, d'aller chercher un abri sous peine d'être anéanti en peu de temps, jusqu'au dernier homme; or, cette manœuvre découvre les troupes conduites par le prince de Lorraine qui, à leur tour, sont ébranlées par le feu des canons et font volte-face. Mais bientôt la 3e colonne est ramenée au combat et son courage a raison, cette fois, de l'obstination que met Brunet à garder un terrain si favorable à la défense. Les Français, abordés de front et fusillés sur leur flanc droit, se réfugient derrière les abatis placés devant l'Attisberg, laissant à la brigade Werlé le soin d'arrêter les soldats du prince de Lorraine, dont le feu s'éteignit à trois heures du soir.

En débouchant de son camp de Wangen, Hotze avait devant lui la Glatt grossie des pluies diluviennes tombées pendant quatre jours. Le pont de Wallisellen brûlait toujours, et, non loin du premier parapet, deux batteries françaises se tenaient prêtes à mitrailler les hommes qui voudraient tenter d'éteindre l'incendie. Le lieutenant-général masqua son mouvement en détachant, vers le passage si bien surveillé le 60e régiment hongrois, un escadron et une batterie, troupes placées sous les ordres du colonel comte Plunkett, auxquelles l'artillerie républicaine causa de grandes pertes [1].

Son flanc droit couvert par cette troupe, Hotze pouvait remonter la rive droite du fleuve qu'il passait, non sans peine, à Dübendorf; puis, changeant encore de direction, il portait sa division sur Schwamendingen en repoussant, entre les chaussées des marais, deux bataillons de la brigade Werlé qui,

1. Rapport de l'archiduc Charles.

fusillant à chaque pas l'avant-garde autrichienne, pouvaient arrêter cette troupe en se faisant un refuge de la ferme d'Attisberg.

Au bout d'une heure, employée à préparer des charges, à livrer des assauts pour déloger l'ennemi, Hotze reculait et se voyait contraint d'appeler des réserves à son secours. Grâce aux efforts de celles-ci, il reprenait sa route, expulsait enfin les Français d'Attisberg et pouvait s'avancer en bon ordre vers le Zurichberg.

La troupe allemande était sur le point d'aborder la colline lorsque, d'une tranchée invisible à vingt pas, partit un feu terrible. Les projectiles couchaient par terre des pelotons entiers. Hotze, blessé au bras, succombant sous la douleur, était contraint de remettre le commandement à Petrasch, officier dont le courage, quoique dépensé à propos, n'eut point raison d'un adversaire bien abrité et résolu à tout braver. Le soir, voyant ses soldats épuisés, il prévenait à grand'peine une débandade en poussant pour les couvrir, sur la grande redoute, le régiment hongrois accouru à la rescousse. Il se faisait alors, par là, une horrible tuerie [1].

Le prince de Reuss avait pu franchir le fleuve sous Glattbrücke, laissant l'abri du camp qu'il abandonnait au corps de réserve formant momentanément une forte garde à l'archiduc Charles. De Glattbrücke, il s'avançait lentement sur Seebach. Au prince Rosenberg [2] était confié le commande-

1. « La grande redoute du Zurichberg fut défendue héroïquement par d'Altessen, capitaine; Delagrave et Beni, lieutenants; Ferrand et Fort, sous-lieutenants, avec 100 hommes de la 14e légère: Depetaille, capitaine, avec 30 hommes de la 1re de bataille; Cavaggioni, Stoermann, capitaines; Rey, lieutenant; Vedler, Gosenan, Ficher, sous-lieutenants, avec 40 hommes de la 5e demi-brigade helvétique. La pièce de canon de la redoute était servie par les canonniers de la légion d'élite du Léman. Le caporal d'artillerie ayant été tué, on l'a remplacé par des canonniers d'artillerie volante qui ont fait un feu très meurtrier sur l'ennemi. Ces troupes tenaient la droite. A gauche, l'adjudant-général Villatte commandait le 1er bataillon de la 50e et 1 compagnie de grenadiers de la 23e. » (Reg. 26. Pièce 129.)

2. Prince Rosenberg de la branche allemande. Le prince Rosenberg de la branche russe combattait alors à l'armée de Souvarow.

ment de l'avant-garde, qui entrait à Seebach après avoir livré un vif combat. On se reposait là une heure. A midi, la division formait deux colonnes chargées d'enlever Ob-Affoltern et Orlikon ; faute tactique, chaque corps devant marcher isolément en prêtant le flanc. Cette circonstance permit au général Oudinot, posté à Höngg, de passer sur les derrières du 1er, et sans le courage du prince de Reuss et l'entrée en ligne des secours envoyés par Wallis, Rosenberg était pris. Vivement pressé à son tour, Oudinot reculait, gardant un poste au dernier rang, et, faisant le coup de feu au milieu des grenadiers, il reçut même une grave blessure.

Les rapports qu'on lui communiquait à chaque instant apprirent à l'archiduc que la bataille était perdue s'il n'envoyait pas des secours importants aux colonnes engagées devant Zurich. Il engagea même sa garde d'honneur [1].

Le feld-maréchal comte Wallis dut s'avancer à gauche pour renforcer la brigade O'Reilly qui pliait. Les généraux Hiller et Sebottendorf marchèrent avec quatre bataillons, dont deux de grenadiers et les autres appartenant à l'Archiduc-Ferdinand, par Schwamendingen afin de prolonger la gauche de Hotze, puis de la dépasser, si bien que, dans une ligne de feux, les réserves purent enfin escalader la première déclivité du Zurichberg.

Ces admirables troupes et leurs vaillants chefs se trouvaient engagés à la légère dans une zone sillonnée par les projectiles. Des feux croisés rendaient le terrain intenable. Tout y semait la mort : canons, fusils, pistolets. De grands obtacles, abatis

1. « L'ennemi comptait si bien sur le succès de sa dernière attaque qu'il fit avancer la garde d'honneur des princes pour soutenir les grenadiers hongrois et partager avec eux la gloire de la victoire; mais ces derniers ayant été culbutés et mis en déroute, ils entraînaient avec eux la retraite des Gardes qui, par cas extraordinaire, furent portés en avant ce jour-là, ce qui leur arrive très rarement. » (Rapport de Soult à Massena. Reg. 27. Pièce 154.)

et pierres, arrêtaient l'agresseur excité à tuer, mais impuissant contre un adversaire froidement résolu à garder ses postes.

Blessés aux jambes, Wallis et Hiller étaient emportés. On les traînait entre des tas de cadavres couchés dans des flaques de sang, au milieu de mourants qui blasphémaient, d'officiers restés sans troupes, de caissons brisés, de canons démontés; gens et objets jonchant la plaine, couvrant les chemins ou encombrant les chaussées. Derrière eux, entre des clameurs et des fusillades, au chant de la *Marseillaise*, le massacre continuait.

Sebottendorf, à pied, entraîne un bataillon Archiduc-Ferdinand dans les tranchées des républicains au moment où les réserves de Massena doublaient la ligne française qui, de nouveau électrisée, put briser tous les efforts de l'agresseur, le rejeter au loin. A la tombée de la nuit, Sebottendorf, qui avait montré une énergie surhumaine, mais inutile devant le sang-froid de pareils adversaires, se voyait contraint d'abriter ses troupes derrière les vignes, à la hauteur de la ferme-auberge du Zurichberg.

Egalement, les autres corps autrichiens se repliaient; Jellachich, forcé à Riesbach, rentrait à Fällanden. Les brigades Bay et prince de Lorraine allaient bivouaquer à gauche de Schwamendingen. A la droite du même bourg, le corps de Hotze établissait son camp. Rosenberg et le prince de Reuss devaient coucher à Seebach. Devant eux, le Zurichberg restait garni d'ennemis [1]. Donc, la bataille du

1. « Du haut du Belvédère du Zurichberg, un observateur aperçoit tous les contours du bassin de la Glatt dont les points saillants dépassent à peine 400 mètres. Des prairies et des marais déroulent leur plan. Les villages de Dübendorf et de Wallisellen apparaissent. Des bois masquent le plaine au delà. Les Français, placés là en tirailleurs, étaient repoussés par les soldats du général Hotze qui, enfin, attaquait au centre Schwamendingen; puis, se portant à gauche, il essayait de déborder les troupes commandées par le général Werlé. Un feu terrible l'accueillit. Massena se montra aussitôt sur ce point. Se plaçant à la tête des grenadiers, il faisait rejeter Hotze sur Schwamendingen. Sur le terrain seulement, la lutte apparut terrible. Autrichiens et Fran-

4 juin n'avait permis aux Allemands, comme résultat tangible, que le passage de la Glatt.

De si furieuses attaques, dirigées contre un ennemi bien abrité ou retranché, coûtaient aux Autrichiens 725 morts, 1,466 blessés et 1,239 prisonniers. Les pertes des Français s'élevaient à 502 tués; on emportait à Zurich 729 blessés, et le nombre des prisonniers ne dépassait point 300 hommes.

A l'ordre du jour du 5, le général en chef devait signaler la belle conduite des 2e et 7e compagnies de la 2e légère qui avaient défendu les retranchements avancés.

Pendant cette journée, Massena n'avait pas quitté un instant le champ de bataille. De Wytikon à Höngg, il se portait aux points les plus menacés par l'ennemi. Des soldats étaient fiers de le trouver parmi eux lorsqu'ils essuyaient une très meurtrière fusillade. Conduisant les cavaliers d'Oudinot, il chargeait l'infanterie du prince Rosenberg. Parcourant les tranchées, encourageant la résistance, il faisait distribuer de l'eau-de-vie aux hommes affamés. On le voyait fréquemment serrer la main des braves. Au front d'un rempart éventré, il s'employait

çais se fusillèrent à bout portant, mais, dans des conditions inégales, les derniers ne subirent aucune perte. Il fallut toute l'énergie des grenadiers hongrois de Wallis pour parvenir à forcer les abatis. Vers le soir, ils étaient en grand'garde à 200 mètres des retranchements, mais ils avaient fait des pertes énormes. Une contre-attaque sérieuse eût peut-être amené des résultats inespérés, mais nos soldats étaient trop fatigués et il ne fallait pas songer à leur demander un effort au-dessus de leurs forces. Nous croyant démoralisés, les grenadiers hongrois revinrent à l'assaut vers 9 heures; ils entrèrent dans les redoutes et n'en furent chassés que grâce à l'énergie des canonniers et à l'audace du général Soult qui les prit en flanc. Officiers et soldats des deux nations déclarent n'avoir jamais assisté à un combat aussi chaud, à une lutte aussi terrible. Il y eut une masse extraordinaire de blessés. Mais le zèle des bourgeois était consolant. — Il y en avait 30 de service à chaque porte de la ville. — D'une main délicate, sans distinction de parti, ils portaient les pauvres blessés aux ambulances. On les transportait sur des chaises, des planches, des échelles, des petits chars d'enfants. (*Journal de Zurich*, 5 juin.)

Ligne Gauche du Camp de Zurich

Village d'[illegible]

Wipkingen

Chemin

Limat R.

Ouvrages du Camp

A Batterie pour 2 pièces de 8 ou pour un Obusier

B simple retranchement

C Batterie pour 2 pièces de 8 et un Obusier avec un retranchement en abbatis pour deffendre l'approche de la Batterie

D Redoute

E Batterie pour 2 pièces de 12 et 2 pièces de 8

F Redans

G Redoute

H Redoute

I Redoute

Nota. les lignes de communication etc deffendues par des abatis

Le Capitaine du Génie

= [illegible]



à boucher les brèches que les boulets autrichiens avaient faites. Sous ses yeux, la brigade Werlé battait le corps entier de Hotze. Immobile pendant une heure, sur un tertre, tandis que les balles sifflaient autour de lui, moissonnant dans le peloton des guides, le général observait l'ennemi, ordonnait des mouvements offensifs chaque fois qu'il surprenait une fausse manœuvre des Autrichiens. Sans pose, sans forfanterie, il se conduisait en héros, et l'exemple qu'il donnait à l'armée du Danube rendait celle-ci invincible.

Mais, la bataille terminée, l'obscurité enveloppant tous les camps, Massena songeait que l'archiduc Charles, qui avait toujours Zurich pour objectif, l'attaquerait encore le lendemain ou le surlendemain et mettrait en ligne des forces si supérieures aux siennes, qu'il faudrait, le pain et les cartouches manquant, céder la place ou périr. Or, c'est aux moyens de préserver son armée des plus rudes épreuves que le grand soldat songeait en se dirigeant vers le quartier général.

Cédant à des considérations militaires, aux prières du sous-préfet de Zurich et aux supplications des administrateurs [1], qui craignaient de subir la vengeance des Autrichiens, le général résolut de porter sans retard son armée derrière la Sihl et la Limmat, dans une position très forte et plus facile à défendre que le Zurichberg.

Est-ce à la fatigue des troupes autrichiennes ou

1. « Le sous-préfet et la municipalité de Zurich au citoyen Massena. — Le 4 juin 1799. — Citoyen général en chef. — Zurich est au désespoir. Vous ne pouvez pas vouloir sa ruine. Vous êtes un général aussi humain qu'intrépide. Nous craignons d'être incendié de l'ennemi. Consentirez-vous à laisser détruire notre pauvre ville? Au nom de l'humanité, au nom de l'hôneur français, au nom de votre gloire, empêchez notre perte et vous éleverez un monument de gratitude éternelle dans nos cœurs. — Salut et respect. — Le sous-préfet de Zurich, Ulrich. — Le président de la municipalité de la Comûne de Zurich : — Escher. — Au nom de la municipalité de Zurich : — Hofmeister, secrétaire. » (Reg. 27. Pièce 70.)

bien au mauvais temps qu'on doit attribuer l'inaction de l'armée allemande dans la journée du 5 juin? Nous n'avons là-dessus d'autre renseignement que le bulletin rédigé par un témoin oculaire :

« Aujourd'hui, la pluie est tombée toute la journée et a tout calmé. Un secrétaire municipal, accompagné d'un gendarme français, a parcouru toute la ville avec un trompette et deux hussards et a crié, le gendarme en français, lui, en allemand : — « Que ceux qui prendraient des militaires dans leurs » maisons, soit hôtel, débit de boissons, café ou » maison bourgeoise, seraient regardés comme des » ennemis et que les militaires pris en défaut » seraient jugés sur-le-champ. » Il est aussi défendu aux bourgeois de monter sur les remparts des fortifications [1]. »

L'archiduc Charles envoya à François II un rapport assez exact sur la bataille [h]. Entré à Zurich le 6 juin, à quatre heures du soir, il disait : « — Salut à vous, bons Suisses, mes chers amis — ». S'il faisait du moins respecter les propriétés, la ville était cependant frappée tout de suite d'une énorme contribution de guerre montant à cinq millions de florins. Ensuite, le prince adressait à la nation helvétique cette proclamation :

« Les armées qui marchent sous mes ordres ont déjà rendu à la liberté et à l'indépendance la plus grande partie de votre territoire, et la victoire les a constamment suivies. Animé des sentiments d'estime et d'amitié que j'ai voués à la Nation suisse, je les lui ai manifestés par une proclamation du 30 mars ; mais je lui dois encore et je dois à moi-même de venir hautement annoncer que je rends, dès ce jour, responsables le Directoire, le Corps législatif et les autorités des villes, bourgs et villages, sur leurs têtes et sur leurs fortunes, des malheurs soit généraux, soit partiels qui pourraient arriver à

1. *Journal de Zurich.*

ceux qui, par leurs opinions contraires au régime révolutionnaire, y sont opposés ou hâtent, par leurs paroles ou par leurs actions, l'époque de leur délivrance.

» Sous peu de jours, braves Suisses, vous serez délivrés. Le bonheur vous sera rendu et le mien sera parfait puisque le ciel m'a destiné à rompre vos chaînes et à vous voir heureux et à remplir par là les vœux d'un souverain qui vous chérit et vous estime [1]. »

Promesses qui ne pourraient être tenues. Massena l'affirmait et devait tenir parole en manœuvrant savamment pour faire échouer les grandes entreprises de son adversaire.

D'ailleurs, contre toute offensive des Autrichiens, l'armée républicaine défendrait le terrain pied à pied. Qu'on lui laissât quelque repos, et des sommets de l'Albis elle allait préparer sa rentrée à Zurich si Lecourbe, gardant vigilamment les barrières du Gothard, en pouvait interdire l'accès à l'armée austro-russe qui occupait l'Italie.

1. Reg. 27. Pièce 150.

CHAPITRE VII

SUR LE GOTHARD

Valeur des soldats du général Lecourbe. — Combats livrés autour de Martinsbrück. — Retraite des Français vers Tusis. — Nouvelle insurrection des montagnards. — Soult est chargé de réprimer la révolte. — Défection des insurgés à Rothenthurm. — La troupe française reprend Schwitz. — Combats livrés à Flüelen, à Wasen, et dans le Gothard. — Les communications du centre sont rétablies avec Lecourbe. — Massacre des Français à Dissentis. — Horrible spectacle d'un charnier. — Les représailles. — Strauch et de Rohan forcent la brigade Loison à évacuer Airolo. — Journal de Gordon. — Haddick pousse une pointe jusqu'à Am-Steig. — Prise, évacuation et reprise de Wasen. — Bay repousse les Français et s'avance jusqu'à Seelisberg. — Styger soulève de nouveau les paysans. — Lecourbe se retire à Lucerne. — Nouvelle expédition des républicains sur la Reuss. — Simbschen est chassé de toutes ses positions. — De nouveau, les Français occupent le Gothard. — Arrivée de Souvarow.

Par son isolement, le corps de Lecourbe formait en Suisse une division des Alpes. Cette troupe bien entraînée prétendait à l'invincibilité ; elle devait ses premiers succès à la plus rare audace qu'on peut montrer dans la guerre de montagne, car, où des chasseurs de chamois n'osaient passer, les républicains défilaient; et, livrer combat au creux de profonds couloirs, à des ennemis qui leur étaient trois ou quatre fois supérieurs en nombre, devenait habitude pour eux.

Ils se trouvaient souvent aux prises avec l'adver-

sité, c'est-à-dire sans pain et sans souliers ; ils couchaient fréquemment dans la neige, à la belle étoile, mordus par la bise sous les haillons qui leur servaient d'uniformes ; ils allaient sans guides sur les déclivités aboutissant à l'abîme, ou bien des chevriers réquisitionnés tentaient de les égarer. Pourtant, ces soldats ne montraient ni trouble ni mauvaise humeur. Une pareille patience et tant de courage étonnaient même leurs chefs.

Lorsqu'il fallut marcher vers le Tyrol, à une conquête certaine, disait-on, conscrits et vieux soldats s'avancèrent du même pas. Dans les escouades formées la veille de l'expédition, on ne reconnaissait plus les aînés. Les coudes se serrèrent toujours dans une familière camaraderie. Les officiers donnèrent des conseils amicaux, non des ordres, sans que, pendant longtemps, la discipline se trouvât relâchée, soit qu'on marchât à l'ennemi, soit qu'on battît en retraite.

C'est avec de pareils régiments que Lecourbe[1] pourra braver tous les périls, exécuter à la lettre les instructions de Massena, montrer à des ennemis, audacieux aussi, tel courage et telle abnégation qui font, dans les jours d'épreuves, ressortir les talents d'un chef de corps.

On ne le suit que difficilement lorsqu'il faut enregistrer les faits saillants d'une campagne ayant duré

1. Lecourbe (Claude-Jacques) né à Ruffey (Jura) le 23 février 1759. Fils d'un ancien officier, il s'engage le 5 mai 1777 au régiment d'Aquitaine. Caporal en 1780, tout avancement lui étant refusé ensuite, il rentra dans ses foyers en 1785. Élu député par les patriotes du Jura, il est nommé capitaine aux gardes nationales de son département le 7 août 1791 et le 24 novembre de la même année chef de bataillon au camp de Wissembourg. Il assiste à la bataille de Valmy. Emprisonné pendant la Terreur, on le retrouve en 1794 à l'armée de la Moselle. Général de brigade le 12 juin, il se bat à Fleurus. Il fait à l'armée du Rhin les campagnes de 1796-97 et à l'armée d'Helvétie celles de 1798-99. Général de division le 5 février 1799, il recevra, le 2 octobre, le commandement de l'armée du Rhin. Lieutenant de Moreau en 1800, son amitié pour le général accusé de conspirer et quelques manifestations intempestives lui valurent une disgrâce. Il ne reprit les armes qu'en 1815, pour défendre Belfort. Lecourbe est mort dans cette ville le 23 décembre 1815.

six mois, d'une campagne conduite avec des alternatives de succès et de revers à travers les défilés d'un pays extraordinairement accidenté. Tantôt en action offensive, tantôt en retraite au cours d'un printemps gâté par les intempéries, vingt fois il remonte la pente des précipices qui pouvaient servir de tombeau à ses bataillons bravant chaque jour le danger des avalanches et des éboulis de roc. Vingt fois il surgit des cavernes ayant servi pendant une nuit de gîte à sa troupe. Cent fois il a, en quelque sorte, vaincu la montagne. A quelque altitude qu'il osât se risquer, soit pour prendre un poste, soit pour tourner L'ennemi, on le trouve toujours impassible. Il ne perd point la tête, que le champ de bataille fût tracé sur les glaciers ou bien au fond d'un val.

Il n'y avait pas en lui, cependant, l'étoffe d'un homme de guerre de l'envergure de Massena et de Moreau. La lassitude devait le priver des moyens qu'il avait montrés au début de la campagne, quand, le 25 septembre, ses troupes toujours braves laissaient passer Souvarow dans un défilé qu'on pouvait, en quelques heures, rendre infranchissable. Faute que Massena et Moreau, si prévoyants, n'auraient point commise.

Au début des hostilités, Massena l'honorait de toute sa confiance. En renforçant ses demi-brigades, il lui procurait les moyens d'atteindre vite les frontières du Tyrol [1], et, au besoin, de suivre une route

1. « Le général Massena, après avoir occupé les Grisons et obligé le général Auffenberg avec 4,000 Autrichiens à se rendre prisonniers de guerre, marcha à l'exécution du plan du Directoire français : c'était celui de profiter de l'occupation de la Suisse pour s'emparer du Tirol et couper par là la communication des armées autrichiennes d'Allemagne et d'Italie et les obliger, en tournant le flanc gauche de la première et le flanc droit de la seconde à quitter leurs positions avantageuses ; le coup devait être porté avant l'arrivée des Russes. Lecourbe attaqua avec 6,000 hommes le poste de Nauders et de Finstermunz tandis que Loison tournait la gauche des Autrichiens, par les montagnes ; il les emporta et s'avança jusqu'à Pfunds. Le général Nobili, posté à Ried, arrêta sa marche. » (*Cahier* inédit du général marquis de Chasteler. Page 59).

parallèle à celle que suivrait Scherer, à la condition toutefois que celui-ci fût vainqueur en Italie.

Suivant les nécessités de la guerre, Lecourbe s'emploie à détruire Bellegarde. Le Jurassien et le Savoyard mettent, quand ils se sont joints, un égal entêtement à ne pas reculer. Le plébéien veut donner au noble des leçons de courage. Aussi, du 20 mars au 30 avril, les régiments français, tenus constamment en haleine, manœuvrent et se battent autour de Martinsbrück, village bâti dans une gorge et couvrant la rive gauche de l'Inn. Puis les actions combinées de Dessolle et de Lecourbe portent les drapeaux républicains jusqu'à Finstermunz. Mais c'était la dernière étape qu'on faisait dans cette campagne vers l'Autriche.

En apprenant la nouvelle d'un échec subi par Jourdan, puis informé de l'insurrection des paysans du Vorarlberg et des Grisons, Landon, un lieutenant de Bellegarde, qui s'est renforcé, revient à la charge à l'heure même où l'armée d'Italie, débordée au nord, est contrainte d'abandonner les bords de l'Adige. L'attaque de Landon étant plus vive, Dessolle rétrograde le premier dans le défilé de Feldora, et, menacé à droite par de Kray, il évacue si précipitamment la Valteline que ses soldats abandonnent quelques canons et des centaines de leurs camarades, blessés ou malades, pour aller rejoindre Moreau, le successeur de Scherer. Or, à combler les vides laissés par une retraite qui ressemblait à une fuite d'hommes éperdus, Loison s'employait, en y faisant coopérer la brigade Suchet.

Après cette défection, Lecourbe doit remonter le couloir de l'Inn. S'arrêtant près de Remüs, au fond d'une gorge affreuse, bien que ses soldats n'aient plus de vivres, il veut battre l'ennemi qui le serre de près. Chance inespérée, un troupeau de passage, de deux cents chèvres, est capturé. Les soldats, réconfortés, sont prêts maintenant à couvrir la droite du général Ménard chargé de garder les Grisons. Ils attendent

l'ennemi de pied ferme, et la supériorité numérique des forces de Bellegarde n'eut pas raison du premier coup de l'obstination que les républicains mettaient à ne pas reculer [1].

Dans la journée du 30 avril, devant Remüs, le prince de Ligne fut tué en conduisant une attaque. La noblesse autrichienne perdit là quelques-uns de ses plus illustres représentants. Le nombre des cadavres se trouva si grand à la fin du combat qu'il encombrait les passages. Et ce carnage fut suivi de près par la descente des vautours et des fauves avides de chair humaine, lesquels se livrèrent à d'horribles festins. Le gros des Autrichiens recula en désordre devant la division française qui avait sacrifié 500 hommes pour rester, un jour au moins, maîtresse du champ de bataille.

Mais Bellegarde, qui craint d'encourir les reproches de l'archiduc Charles, peut rallier ses troupes derrière Seraplana, les arrêter non loin de l'ennemi et porter une colonne à droite, vers Schuls. La réserve autrichienne revenue de Nauders passe en première ligne ; à elle incombera la tâche de recommencer le combat, dès l'aube du lendemain ; nouvelle qu'un déserteur va porter à Lecourbe.

Les républicains n'ont plus de vivres ; il ne reste à brûler que 3,000 cartouches. Pour prévenir un désastre, Lecourbe fait mettre ses régiments en marche, à minuit, alors que d'épaisses ténèbres

1. « Le 30 avril, le général Bellegarde commence ses opérations contre la Valteline ; les neiges qui couvraient les montagnes les avaient arrêtées jusqu'à cette époque. L'attaque se fit en 2 colonnes ; la 1re et la plus forte sous les ordres du commandant général ; la 2e sous ceux du lieutenant général comte Haddick. — Le 30 avril, il attaqua l'ennemi dans la forte position retranchée de Remüs, dans l'Engadine ; il se défendit bravement ; mais le général Haddick s'étant avancé par le Scharl-Joch et ayant gagné le pont de Schuls, il dut quitter sa position ; les 2 colonnes se réunirent le 1er mai entre Schuls et Feltan ; le 2 mai, on emporta le poste de Lavin où le général français Demont fut pris. L'ennemi se défendit encore dans les défilés et derrière les abatis, mais son flanc se trouvant toujours tourné par la marche de la 2e colonne, il abandonna le village de Süs. » (Chasteler. Page 60.)

enveloppaient le défilé par où s'écoulèrent les soldats si éprouvés. Il ne s'éleva, durant une étape très pénible, que le bruit du froissement des armes et les cris d'un enfant qu'une cantinière emportait sur son dos.

Au bord des déclivités, des soldats se blessèrent mais suivirent néanmoins leur peloton. Et la troupe ne s'arrêta qu'au moment où l'aube, surgie brusquement sous des nuages d'une coloration jaune, démasquait les puissants contreforts de la montagne.

En quel lieu se trouvait-on ? Les cartes de Weiss et de Mallet, incomplètes alors, ne mentionnaient pas le nom des hameaux bâtis le long des défilés ni celui des carrefours formant leur domaine. Un paysan amené à Lecourbe renseignait l'état-major. On était entre Lavin et Sus ; et l'on pouvait, à gauche, rejoindre Loison resté en Valteline ; et l'on pouvait, à droite, passer le Flüela, aller à Coire ou bien monter sur l'Albula où les patrouilles de Ménard devaient explorer le terrain.

Les soldats bivouaquaient. Leurs visages étaient sombres comme cette journée du 1er mai, car le soleil ne brillait guère. Tassés par petits groupes, ils semblaient écouter le bruit des sources tombant dans le val, de toutes parts. Vers huit heures, un écho lointain répétait la voix du canon dans la direction du nord. Hotze et Chabran étaient aux prises à Mayenfeld. Lecourbe attendait un courrier de Massena et désespérait le soir de le voir venir. La nuit, assez froide, à 1,400 mètres d'altitude, se passait sans alertes. Le 2, des cavaliers chargés d'opérer une reconnaissance sur le Susasea rapportaient dans l'après-midi qu'ils avaient entendu sonner le toscin au delà du Weishorn en même temps qu'au loin, dans les vallées Kloster et Landquart s'élevait le bruit d'étranges rumeurs. En effet, de Coire à Dissentis et de Schiersch à Kappel les paysans armés s'excitaient à l'égorgement des Français.

Lecourbe rétrogradait encore. Son mouvement



n'était contrarié ni par l'ennemi ni par les montagnards ; il cheminait sur de rudes pentes, jusqu'à Zernetz. S'arrêtant au pied de l'énorme ballon du Bisealia, dans une position très fortifiée naturellement, le divisionnaire attendit Loison qui pouvait descendre du couloir Spol. Mais le brigadier, aux prises avec la difficulté des chemins, n'arrivait pas, et Bellegarde venu de Schuls à marches forcées s'avançait contre la division française, à la fois du côté de la Porta et de Clus.

Un corps de 8,000 Autrichiens s'emploie à charger trois faibles régiments d'infanterie épuisés de fatigue et mourant de faim. Les cinq premières attaques se brisèrent sur les baïonnettes républicaines. Alors, changeant de tactique, l'agresseur manœuvre pour envelopper les compagnies qui combattaient isolément. Ainsi, Demont fut pris avec deux officiers supérieurs, et cinq officiers blessés n'ayant pu suivre leurs troupes durent se rendre.

Le soir, il fallait reculer. Mais les vaincus, gardant la plus fière attitude, emportaient leurs malades, traînaient leurs canons à la prolonge et se dérobaient dans l'obscurité. Même deux compagnies s'égaraient. Les autres, pliant sous le faix des armes et des bagages s'avançaient, ou plutôt gravissaient jusqu'à l'Albula. Pendant une halte, trop longtemps prolongée sur la prière des fiévreux, cinquante hommes avaient les pieds gelés. Leurs camarades les soutinrent dans une descente que le verglas rendait très périlleuse. Et Lecourbe ne pouvait arriver que le 6 à Tusis, après avoir subi les pires épreuves. Là, il trouvait des vivres, des munitions, un gîte. Derrière lui, 500 hommes très résolus gardaient la clef des défilés que Bellegarde, Hotze et Strauch pouvaient tenter de traverser afin d'occuper Dissentis, porte du Rhin antérieur. Ordre était envoyé à Loison, que Strauch allait harceler[1], de s'orienter vers le Splügen

1 « Le colonel Strauch était placé le 25 avril aux sources de l'Oglio.

et d'attendre dans un bon refuge le gros de la division. Déjà, les débris de la brigade Demont, 36e et 44e de bataille, allaient renforcer Ménard chargé d'assurer la défense des Grisons.

Le comte Bellegarde, appelé en Italie par le maréchal Souvarow, s'était éloigné du général Lecourbe qui, prenant la direction de Bellinzona put franchir sans encombre le col San-Bernardino et déboucher dans la vallée du Tessin, le 10 mai, lorsque Soult achevait de dompter une insurrection soudainement allumée dans les petits cantons.

Des montagnards, encore sous la suggestion du parti autrichien, croyaient pouvoir libérer leur pays d'une occupation militaire en égorgeant ou en chassant vers le nord les postes français. Les plus intrépides, recrutés autour d'Einsiedeln, allaient couper les chemins du Gothard, de Schwitz, de Glaris et de Rapperswyl, intercepter les communications

Il laissa 3 bataillons légers sur le Tonal aux confins du Tirol et descendit à Ponte-di-Legno ; il occupait le mont Mathurol et avait ses avant-postes à Incadine. Il reçut l'ordre du maréchal Souvarow de se porter sur Lovere et Iseo et de là à Bergame, ensuite par Casa San-Marco dans la Valteline et sur Chiavenna. — Le 28 au soir, il se mit en marche avec 4 bataillons, 7 compagnies de chasseurs et 1/2 escadron. Il laissa Edolo à droite et se porta par des montagnes jusqu'à Brenno, le 29 jusqu'à Pian-Borno, le 30 à Lovère où il apprit que les Français avaient abandonné l'Oglio. — Le 1er mai, il marcha à Ponte-di-Nossa, dans le val Sarcane, le 2 à S. Giovani-bianco dans le val Brembana, le 3 à Piazza d'où 3 chemins se portent dans la Valteline. Les montagnes étaient couvertes de neige ; il lui fallut 5 jours pour faire ouvrir le chemin. Le 8 mai, il descendit à Morbegno et à Sassano dans la Valteline, le 9 à Chiavenna d'où il obligea les Français sous les ordres du général Loison à se retirer ; il y fut joint par le colonel Le Loup avec 3 compagnies de chasseurs et le bataillon léger de Carneville. — L'ennemi se retira par S. Giacomo laissant 176 malades et 47 prisonniers autrichiens à Chiavenna et abandonna 26 canons de métal et 10 de fer. — Le général Loison qui commandait trois demi brigades de la division Dessolle se réunit avec le général Lecourbe qui se retirait par le Splügen ; ils avaient 7,500 hommes. — Le 10 de May, ils marchèrent par le Bernardin, la vallée du Misoc à Bellinzona. » (Chasteler. Pages 60 et 61.)

de l'ennemi, ce qui devait permettre au général Haddick d'un côté et à l'archiduc Charles de l'autre d'exécuter des manœuvres bien combinées sur les flancs de Massena.

Vingt officiers choisis dans les légions suisses : Bachmann, Salis et Rovera, légions levées et soldées par l'Angleterre, devaient conduire quelques centaines de paysans fanatiques des cantons d'Uri, d'Unterwald et de Schwitz, catholiques voulant faire aux athées une guerre sans merci qui s'appellerait : « La croisade de Guillaume Tell ». Evoquer le nom du prétendu exécuteur de Gessler suffisait pour les enflammer.

Aux paysans d'Appenzel et de Saint-Gall, on promettait l'assistance des Bavarois qui venaient d'entrer dans la coalition sur les instances du czar Paul Ier, pour éviter que leur territoire fût incorporé à la Maison d'Autriche. Les mandataires des nobles traitaient d'irrémédiables défaites les revers subis par les Français à Stockach, à Vérone et à Feldkirch.

Le capucin Paul Styger, parcourant les vallées du pays glaronais, cheminait sous un déguisement, de village en village. Portant une épée dans ses vêtements, il donnait des bénédictions et lisait une circulaire vantant l'héroïsme des Unterwaldois [1]. Il pouvait amener les irrésolus à s'armer. Il déclarait que, dans une vision, Dieu lui avait ordonné d'exterminer les athées ; il annonçait aux ignorants : « Qu'une légion d'anges seconderait leurs efforts pour sauver les dogmes menacés ».

1. « Hommage d'un Suisse aux braves d'Unterwalden. — Le 24 avril 1798, les contingents de Schwyz, Unterwalden, Glarus et Zug entrent en campagne, attaquent les troupes françaises dans les environs de Rapperschwyl et de Lenzbourg et les culbutent..... Voyez 1,200 Unterwaldois et leur 200 frères de Schwyz résister 5 jours à 13,000 de ces soi-disant conquérans de la terre et tout en perdant la victoire exterminer 6,000 de ces prétendus invulnérables avant de se retirer à l'abri des rochers où ils apprirent à servir Dieu et la Patrie. — Faisons entendre le serment de saisir le premier moment propice pour nous précipiter sur nos tyrans, briser les fers de la Patrie et tomber, s'il le faut, pour la relever. » (Aff. Etr. Reg. 468. Pièce 143.)

Cette prise d'armes était signalée dès le 16 avril aux autorités helvétiques qui employèrent, sur plusieurs points, des milices à combattre le mouvement insurrectionnel [1]. Lucerne, où le Directoire helvétique se trouvait au milieu d'une garde nombreuse, vit augmenter sa garnison [2]. Schwitz, pays turbu-

1. L'activité de Schauembourg s'épuisait à constituer les demi-brigades helvétiques dont l'état-major était formé de : Keller, commandant en chef ; l'adjudant-général Weber, commandait la gauche à Goldenberg ; l'adjudant-général Vonderveid le centre, à Munsterlingen ; l'inspecteur général Obertenfer, la droite à Berneck. Les forces des légions étaient, le 27 avril : 2e demi-brigade, 709 hommes ; 3e, 256 ; 4e, 235 ; 5e, 505 ; 6e, 361. Total 2,066 hommes. (Arch. Guerre.)

2. « Perrochel à Talleyrand. — Lucerne, 11 floréal. — 1 bat. de la 103e 1/2 brigade étant arrivé ici le 6 au soir, il s'est aussitôt mis en marche, une partie pour se rendre à Stanz, l'autre à Altorff. A peine ces troupes ont-elles été débarquées sur le territoire du Canton d'Uri que les insurgés les ont attaquées. Cependant, elles ont pris poste à Beckenried, mais sans pouvoir pénétrer au delà à cause de la grande supériorité de nombre des insurgés et des positions qu'ils occupaient. Des pelotons de 50 ou 60 hommes armés de carabines étaient placés entre des rochers et faisaient un mal considérable à nos gens, sans que ceux-ci pussent les atteindre. Les insurgés avaient d'ailleurs un petit corps d'armée rangé en bataille sur les hauteurs. Les Français pouvaient se maintenir difficilement vers Beckenried ; mais il leur est devenu impossible de quitter cette position après ce qui venait de se passer à Schwitz.

» Depuis quelque temps, il y avait dans cette ville 3 compagnies de la 76e 1/2 brigade. Quoique rien n'annonçât l'approche d'un soulèvement le commandant de cette troupe se gardait militairement. Le 7 au soir, tout paraissait tranquille, lorsque le 8 à 3 heures du matin un corps de paysans d'environ 1,500 hommes armés de fusils et de massues ferrées ont attaqué les petits postes avancés des Français et les ont obligés à une prompte retraite dans la ville où la générale a été battue aussitôt. Mais les insurgés sont entrés précipitamment à Schwitz, se sont emparés d'une église placée à l'extrémité, ont sonné le tocsin et tout à coup les paysans des environs sont accourus. Les Français, rassemblés à la hâte, ont fait face à l'ennemi dans les rues, mais les forces étaient trop inégales ; ils ne pouvaient que se battre en retraite et chercher à sortir d'une ville où ils avaient encore à essuyer le feu qui partait des maisons ; 200 hommes sont parvenus en effet à sortir de Schwitz et à se porter vers Brunnen, mais sur la route ils ont été attaqués de nouveau par une colonne d'insurgés qui avait filé sur ce point. Nos troupes se sont alors deffendues avec beaucoup de courage et si elles ont succombé, c'est que la valeur, quelquefois ne peut suppléer au petit nombre. Excepté 25 ou 30 hommes, tous ces braves ont été tués ou faits prisonniers.

» Le 9, la nouvelle de ce funeste événement est parvenue à Lucerne et le général Nouvion a aussitôt envoyé aux troupes qui étaient à



lent depuis quelque temps, se déclara libre, chassa les soldats français et constitua un nouveau gouvernement [1]. Acte que d'autres cantons pouvaient accomplir, ce qui eût rendu très périlleuse la situation des républicains restés en ligne devant l'armée autrichienne.

Mais le stationnement en pays de Bade des régiments de l'archiduc Charles allait permettre à Massena de se retourner contre les ennemis du Directoire Helvétique et les siens. Il ordonnait à Soult d'aller pacifier les cantons révoltés, d'être impitoyable envers tout individu convaincu d'assassinat sur un soldat, à l'instigation des moines et des nobles, qu'il fût bourgeois ou berger.

De Zurich, la 4e division de l'armée du Danube, que renforcerait des troupes de la 103e de bataille occupant

Beckenried, l'ordre de se retirer, le moindre retard les exposant à être coupées dans leur retraite. L'ordre s'est exécuté hier et les troupes sont déjà de retour. Le général Nouvion a dépêché avant-hier son aide de camp à Basle auprès du général Massena pour lui exposer l'état des choses et lui demander de puissans renforts ; ils sont nécessaires. » (Aff. Etr. Reg. 469, Pièce 339).

1. « Le Gouvernement provisoire de Schwitz, au Directoire exécutif de la République helvétique : — La levée forcée de l'élite de Glarus et vos préparatifs pour une levée pareille à Uri ont excité en nous l'appréhension bien naturelle que sous peu nous pourrions être exposés à un sort pareil. — Cette crainte, jointe aux violences que l'on a exercées jusqu'à présent contre nous et dont nous sommes prêts à fournir des preuves quand il en sera temps, a porté le peuple au comble du mécontentement et l'a déterminé à chasser les garnisons françaises hors des bourgs et du territoire de Schwitz. — En conséquence, nous sommes fermement résolus à ne laisser sortir aucun soldat de notre canton non plus que d'y souffrir désormais aucune garnison. Si donc, citoyens Directeurs, vous voulez nous assurer par édit l'exécution de ces deux points, de même qu'un oubli et une amnistie générale pour tout le passé, en particulier pour ceux qui sont sortis des prisons, de même que pour les fugitifs qui sont rentrés chez eux, savoir : ceux d'Uri, Schwitz, Unterwalden, Zug, des hameaux de Pfäffikon et Wollerau, d'Einsiedeln, Küssnach et Gersau, nous retournerons tranquillement dans nos chaumières et respecterons les autorités ecclésiastiques et civiles. — La plupart des Français sont désarmés ; les blessés et les prisonniers sont traités avec humanité. — Pensez que les descendants de Tell n'échangeront jamais la liberté de leurs ayeux contre l'oppression qu'ils souffrent actuellement et à laquelle on voudrait, il est vrai, donner le nom de Liberté. » (Aff. Etr. R. 469. P. 341).

Coire, marchait rapidement sur Einsiedeln après avoir traversé le Zurichsee à Rapperswyl. La ville d'Einsiedeln, bâtie au pied du coteau qui porte le monastère de N.-D. des Ermites, ouvrit ses portes à la première sommation de Soult. Et la municipalité, voulant s'assurer l'indulgence du chef d'expédition, lui signalait les rassemblements de Thun, d'Altdorf où un détachement français avait été capturé, de Brunnen, clef du lac des Quatre-Cantons, de Schwitz qui retenait prisonnière une compagnie de la 76e de bataille. Par exemple, elle ignorait que 900 insurgés, des hommes bien armés, venaient d'établir un camp devant Rothenthurm et se montraient résolus à tout braver, disait l'espion apportant cette nouvelle.

Marchant sur ceux-ci, Soult part d'Einsiedeln le 2 mai à cinq heures du matin. La fière allure de ses troupes, formées en trois colonnes, surprend les confédérés occupés au ravitaillement [1]. Soudain, plusieurs se rappellent de quelles rigueurs usa Schauembourg en 1798. Leur belle assurance de la veille disparaît. Quelques officiers demandent aux hommes si l'on doit se battre ou traiter. Un parti de la paix se forme, maîtrise la fureur des exaltés, si bien que le parlementaire envoyé par Soult est reçu avec déférence. Soult reproche aux révoltés les meurtres commis [2]. Il fait signifier un ultimatum : « Se disperser ou se battre ! » Or, 800 paysans demandent

1. La division Soult était formée des : 25e légère, 1,535 hommes ; 1re de bataille, 1,148 ; 53e, 1,534 ; 1er régiment de chasseurs à cheval, 360; 1er de dragons, 417 ; artilleurs et sapeurs, 336. Total : 5,530. (Arch. Guerre).

2. « Un attentat horrible a été commis par vous ; le sang des Français, vos bienfaiteurs a été versé ; ceux qui naguère vous ont apporté la liberté ont été lâchement assassinés à Schwitz ou y ont été plongés dans des cachots ; vous avez profané par la perfidie et la trahison cette terre que vos ancêtres ont illustrée par leur amour pour la liberté ; des rassemblements séditieux sont formés et dans votre délire vous marchez contre les Français vainqueurs de tant de nations coalisées. Revenez à vous-mêmes et soyez dignes d'être les descendants de Guillaume Tell ; il ne s'arma jamais que pour combattre les tyrans. » (Arch. Guerre).



à retourner dans leurs chalets après avoir déposé les armes pourvu qu'il ne soit pas, plus tard, exercé contre eux de représailles. Soult en prend l'engagement.

D'autres révoltés, réunis à Arth, se dispersèrent sans avoir tiré un coup de fusil. Le chemin de Steinen étant ouvert, Soult arrivait le soir à Schwitz par les routes de l'Haggen et de Seewen.

Cette petite ville, berceau des libertés helvétiques, située au pied des deux pics Mythen, dans un paysage romantique, avait voulu assurer son indépendance. Mais, 300 soldats français dispersés ou pris, à l'approche d'une division, les confédérés se dérobaient, laissant à la municipalité la tâche d'obtenir la clémence de l'ennemi. Les Français furent d'ailleurs désarmés par le récit des 190 hommes de la 76e de bataille, les officiers et 40 hommes blessés, tous empressés à vanter les bons soins que leur avaient prodigué les habitants du pays.

De Schwitz, la troupe allait à Brunnen, par Ibach. On emportait le bourg d'assaut. Derrière les soldats de Soult, la milice zuricoise, repoussée la veille, entrait dans les maisons, se livrait au pillage, refusant toute pitié aux femmes et aux enfants.

Tout en détenant la clef du lac des Quatre-Cantons, les Français ne pouvaient alors aborder au confluent de la Reuss, en territoire d'Uri, qu'en utilisant une flottille armée à Lucerne par ordre du général Nouvion, le débouché de l'unique et rude sentier traversant l'Axenberg pouvant être vigilamment gardé. Jusqu'au 8 mai, une tempête rendit la navigation si périlleuse qu'on ne put embarquer même la compagnie chargée des reconnaissances [1]. Mais, pendant

1. « Soult à Massena. — Schwitz, le 6 mai. — Depuis hier, je suis à attendre qu'un vent terrible du midi qui souffle rende la navigation sur le lac possible ; dans ce moment, il ne faut pas y penser ; aucun bateau ne peut résister aux vagues et il n'y a pas un bataillon qui veuille s'hazarder. J'ai manqué perdre un bâtiment chargé de subsistances qui venait de Lucerne ; il a mis 24 heures pour faire le trajet. » (Reg. 25. Pièce 138.)



ALTDORF EN 1799, AVANT L'INCENDIE. (D'après une gravure appartenant à M. le Dr Alban Müller.)

ce repos prolongé, qui énervait la troupe, les insurgés réunis autour d'Altdorf, et en seconde ligne vers Erstfeld, tous les montagnards restés sans occupation depuis la suppression des échanges commerciaux entre l'Helvétie et l'Italie, se renforçaient et ouvraient des retranchements; ils se promettaient de détruire tout agresseur qui se présenterait devant leurs postes.

D'Aldtorf incendié le 5 avril par malveillance [1],

1. Dans son ouvrage si précis : *Leiden und Schicksale der Urner*, L. Lusser, témoin oculaire, raconte ainsi les événements de l'incendie d'Altdorf : « Le sous-gouverneur du Canton accompagna d'avertissements sévères l'ordre de réunir les milices. Alors, le mécontentement du peuple ne connut plus de bornes ; le 4 avril, plusieurs paysans de Seedorf prirent les armes, menacèrent d'incendier Altdorf et d'assassiner les Français en résidence. Les canonniers français mirent leurs pièces chargées sur la grande place et se préparèrent à défendre la ville. A la grande épouvante des habitants, le feu se déclara au milieu du hameau d'Enkenwald où les Français étaient cantonnés ; il put être éteint assez vite. Mais le lendemain 5, au moment où l'agitation générale paraissait se calmer, bien que quelques paysans eussent excité les Français en frappant des coups sur leurs canons, un incendie éclata à 4 h. 1/2 du soir dans la maison inhabitée d'un pauvre serrurier, dans une section aux maisons de bois habitées par de pauvres gens. On attribue l'origine du feu à la haine révolutionnaire. Les flammes, activées par une horrible tempête, passèrent de toit en toit, et, poussées par le vent venant de la forêt, enveloppèrent rapidement les maisons jusqu'à l'église principale. La couverture en planches du clocher ayant pris feu et le vent poussant des flammèches jusqu'à Flüelen, le commandant français voulut faire abattre le clocher à coups de canon, mais le sous-gouverneur s'y opposa, car il craignait que le bruit du canon et le bombardement de l'église ne révoltassent les paysans. La tempête augmenta en même temps que l'incendie. On entendit les craquements des habitations, la chute des toits et des cloches de l'église et les cris de désespoir des hommes et des bêtes restés au milieu des flammes. Le vent changea du sud-ouest au nord-ouest et dirigea les flammes vers la partie supérieure du pays. Tout fut consumé dans l'espace de 6 heures. Impossible d'éteindre le feu à cause de l'ouragan. J'ai vu des hommes allumer leurs pipes au feu qui détruisait les biens de leurs frères et de leurs bienfaiteurs ; on entendait dire : — « Oui, tu brûles au nom du Diable, nid des Français ». Des hommes reçurent de grosses sommes d'argent de certains marchands qui leur remettaient des marchandises volées au feu. Les quatre compagnies françaises occupant Altdorf descendirent à Flüelen. Le sous-gouverneur Müller, craignant pour sa sûreté, partit avec eux. » (Pages 98-99.)

Mme Denier a déclaré, dans ses souvenirs, que le feu prit le 5, quartier Winkel.

Jauch, qui était greffier du gouvernement, a écrit : « Le feu prit tout de suite à l'église et au clocher 440 maisons furent brûlées y compris

il ne restait plus que six maisons. Des sinistrés réduits à habiter les étables et les cavernes avaient écouté l'appel de l'historien Vincent Schmid armant, au nom de la Liberté, tout montagnard qui désirait combattre. Plus de 3,000 paysans s'échelonnaient en épais cordons depuis la coupure du Grünthal jusqu'au Castel Apro de Seedorf. Sur les indications de Schmid, quatre pièces de canon devaient défendre l'approche de Flüelen et l'embouchure de la Reuss.

Le 8 mai, à trois heures du matin, deux chaloupes canonnières et quatorze gros bateaux s'éloignaient de Brunnen, faisant voile à l'est. Soult y avait fait embarquer : la 1re demi-brigade d'infanterie, une pièce d'artillerie légère, 30 chasseurs à cheval et une compagnie de sapeurs. Un bon vent porterait l'expédition vers l'extrémité orientale du lac pendant que la 53e tenterait de franchir le Kinzig pour descendre à Bürglen. A sept heures, deux bateaux jetaient l'ancre à l'embouchure du Grün ; 60 hommes purent débarquer et engager le combat avec les rebelles. La chaloupe canonnière de Lucerne qui seconda leurs opérations en bombardant Flüelen perdit là trois bateliers tués. Du Grün, la petite troupe débarquée, que Bontemps renforçait, marchait sur l'église Saint-Jacob ; Schmid tombait[1], frappé à mort, et les paysans fuyaient à toutes jambes.

la grande église, le couvent des capucins, quatre autres églises, l'hôpital, la maison de ville avec quelques maisons communales. Les archives sont brûlées, tous les documents. L'incendie dévora pour 3 millions de florins (7 millions de francs) immeubles et mobilier. » (Manuscrit appartenant à M. Alban Müller.)

Perrochel écrivit à Talleyrand : « Pendant l'incendie d'Altdorf, on a vu les paysans des villages fanatisés refuser de sauver les effets des incendiés, rire de ce qu'on ne pourrait plus rassembler la milice dans ce bourg et fumer tranquillement leur pipe. Un de ces scélérats a joué du violon pour faire, disait-il, danser actuellement Altdorf ; un autre n'a point voulu se charger d'un enfant de douze mois qui lui fut remis et motiva ce refus parce que c'était l'enfant d'un patriote. Le lendemain, un curé prêcha dans un petit couvent qui avait échappé aux flammes et attribua l'incendie à la colère de Dieu. Enfin, les canaux des fontaines avaient été détruits dès que l'incendie eut éclaté. » (Aff. Etr. Reg. 469. Pièce 271.)

1. « Le général des révoltés n'était nulle part visible au moment de

La seconde escadre de la flottille s'était portée vers Seedorf, puis formée à la hauteur de Seehof en deux sections. Celle de droite allait attaquer, à Bolzbach, quarante paysans d'Erstfeld et de Seedorf qui durent, après une très vive résistance [1], lâcher pied et fuir dans la montagne.

Toutes les troupes d'expédition débarquaient. Du Grunsberg au Gitschen, on battait la charge. Altdorf était pris à neuf heures. Une colonne montait dans le Schächenthal et emportait l'église de Bürglen héroïquement défendue par les montagnards. Prenant poste là, elle attendait la 53e que la neige avait arrêtée au Kinzig-Pass.

L'aile droite des républicains enlevait Seedorf, remontait la rive gauche de la Reuss et se battait encore devant Attinghausen, occupé à midi.

Des réserves allaient renforcer les troupes d'expédition. Après le 2e bataillon de la 103e, venant de Lucerne et marchant sous les ordres de Genis [2], la légion du Léman arrivait. Alors, les Français s'échelonnaient sur un vaste front, laissant aux bateliers suisses la liberté de piller les maisons abandonnées, de charger sur la flottille des mobiliers.

l'attaque. Hans Furrer, d'Erstfeld, l'un des plus fervents partisans de la révolte, le trouva dans sa chambre, en proie à la surexcitation et en prières devant un crucifix. Il lui demanda très brusquement de se rendre à son poste. Vincent, sans avoir montré d'hésitation, prit son épée et sortit. Pendant ce temps, les Français avaient débarqué à Grundbühl et à l'embouchure du Grünthal. Vincent Schmid se rendit immédiatement à ce poste pour donner du courage aux habitants d'Uri et se battre héroïquement. Dans la chaleur de ses paroles il jeta bas son vêtement. Au moment où ses troupes étaient sur le point de s'enfuir, il s'écria, en plantant son épée dans la terre : (— Faites ce que vous voudrez ! Moi, je ne reculerai pas !) A ce moment la balle d'un fusil l'atteignit à la tête ; il tomba raide mort. » (Lusser. Page 126).

Soult, Zchokhe, Tillier, ont écrit que Schmid avait été tué par un boulet. Jauch, qui a vu la blessure, a consigné, comme Lusser, qu'elle provenait d'une balle de fusil.

1. A Bolzbach, un vieillard m'a dit que, sur ce point, la résistance des insurgés fut si vive qu'on vit les Français, occupant deux bateaux, puiser au fond avec des souliers la grande quantité de sang répandu par eux. — C'est une tradition locale.

2. Arch. des Bénédictines de Seedorf.

Le soir, la troupe d'expédition campait devant Silenen. Soult envoyait un officier sommer les habitants d'Am-Steig de ne pas soutenir les révoltés se ralliant de mamelon en mamelon [1]. Ils n'acquiescèrent que le soir, à la condition que leurs biens fussent respectés.

Cette journée de combat n'avait coûté aux républicains que 5 hommes tués, 3 officiers et 30 soldats blessés. La perte des insurgés s'élevait certainement à une centaine d'hommes.

Par ceux qui désespéraient de ne pouvoir trouver un abri contre la vengeance des Français, des soumissions étaient envoyées à Soult. La municipalité d'Altdorf demandait la protection d'une garde spéciale [2]. L'abbé Gisler, curé d'Attinghausen, déplorant l'égarement de ses paroissiens, obtenait qu'ils pussent rentrer dans leurs maisons [3]. Mais Businger,

1. « Les Français établirent leur camp près du petit village de Silenen, séparé d'Am-Steig par un rempart de rochers nommé Flühli (ancien Zwinguri). C'était de là que Soult envoyait un délégué à Am-Steig demander aux paysans de mettre bas les armes ; mais ceux-ci étaient tellement surexcités que l'hôtelier Gédéon Püntiner faillit perdre la vie en sauvant celle de l'officier qu'il enferma dans sa chambre jusqu'à ce qu'un conseil de guerre eût décidé ; il décida la retraite sur Wasen. A la nuit, Püntiner put renvoyer le délégué au camp français et resta seul, le lendemain, pour recevoir les soldats de Soult dans le village. » (Lusser. Page 128.)

2. « Altdorf, 9 mai. — La municipalité au citoyen Soult. — Venant d'apprendre qu'une somme d'argent d'environ 70,000 à 80,000 livres, de différentes espèces d'argent qui a été laissé en dépôt ici par le Directoire helvétique, destiné pour secourir les pauvres incendiés a été déporté par les paysans du côté de Steig ou plus loin. — Nous nous empressons, citoyen général, de vous en faire part, vous suppliant de vouloir bien donner des ordres en conséquence pour que cet argent ne soit pas perdu pour la République helvétique au Directeur de laquelle nous venons également d'en faire part. — Nous profitons de l'occasion, citoyen général, de vous prier à autoriser les sauvegardes qui ont resté ici pour rester à leur poste. — Salut et considération. — Schmid. » (Arch. Guerre.)

3. Six révolutionnaires tués ou morts des suites des blessures reçues au combat d'Attinghausen furent enterrés dans le cimetière de cette paroisse. Trois d'entre eux s'appelaient : Imhoff, Schilter, Z'gragen. Indication de leurs blessures est portée, en latin, au registre de la Cure. (Communication faite par M. l'abbé Denier, au presbytère d'Attinghausen, le 10 août 1903.)

sous-préfet des Waldstetten, après avoir encouragé secrètement la sédition, demandait qu'on appliquât aux fauteurs des châtiments exemplaires. Les magistrats de Chattdorf et de Bürglen livraient des rebelles qui, blessés ou malades, ne pouvaient s'enfuir [1].

Soult établissait son quartier général dans la belle maison de Mme Müller-Brandt à Altdorf [2]. Là, il apprenait que Lecourbe allait pousser Loison vers Lugano pendant qu'il resterait, avec 2,000 hommes, à Bellinzona. On ne pouvait le rejoindre qu'en forçant le passage du Saint-Gothard et il importait qu'on le fît avant que les révoltés, battus le 8 mai, eussent reçu du Valais ou de la Levantine des munitions et des secours importants.

Le régime militaire est établi dans les pays

1. « Le général Ruby fit, le 10 mai, diriger vers Zurich, par Zug, 2 détachements de paysans révoltés du canton de Schwitz et environs. L'un était de 147 hommes, l'autre de 136. » (Reg. 36. Pièce 175.)

2. Mme Müller-Brandt, femme d'un landaman d'Uri, personne de grande distinction, avait eu un fils, officier suisse, tué aux Tuileries en 1792. Dans sa maison, située à l'entrée d'Altdorf, route de Flüelen, elle hébergeait successivement les états-majors français, autrichiens et russes et tenait registre des passages. Etat dont nous devons la communication à son petit-fils, le très savant et très aimable Dr Alban Müller : — « 8 mai 1799, Soult, Bontemps et plusieurs adjudants, 1 jour. — 14 mai, général Ruby, avec suite, jusqu'au 23 mai, 9 jours. — 24 mai, général Lecourbe, Bontemps, Fouché, Loison et beaucoup d'autres officiers, restés 15 jours. Jusqu'à 18 couverts par jour, service et invités. — 7 juillet, général autrichien Bay et sa suite, 2 jours. — 13 juillet, le même et officiers invités, 16 jours. — 30 juillet, Hohenloë avec 5 officiers et secrétaires, 1 jour. — 31, Prince Ferdinand et Hohenloë et grande suite (20 couverts) 1 jour. — 1er août, Hohenloë avec sa suite, jusqu'au 5, 4 jours. — Le 5, Simbschen et sa suite jusqu'au 14, 10 jours. — Le 15, Lecourbe avec sa suite jusqu'au 21 septembre 37 jours, chaque jour 14 à 17 couverts. Lecourbe fait venir de Lucerne du vin et des poulets et des fruits. Le reste est à la charge de Mme Müller. — 26 septembre, Rosenberg avec son état-major et 3 autres généraux russes et leur état-major, 15 couverts, 1 jour. — 30, Général Lecourbe et ses adjudants, 2 jours, 6 couverts. — 4 octobre, Loison et son état-major, jusqu'au 23 novembre, de 7 à 10 couverts par jour, excepté 10 jours de sa campagne dans les Grisons. »

Mme Müller dut engager son argenterie à Lucerne pour subvenir à ces dépenses. En outre, elle logea des chefs de brigade, de bataillon et autres officiers, sans compter leurs dépenses, sous prétexte « que chacun devait pourvoir au logement et à l'entretien de la troupe ».

reconquis. Quand le général Ruby a occupé Schwitz et disséminé 17 compagnies aux environs d'Altdorf, la 103e s'échelonne dans le Schächenthal et sur les bords du lac des Quatre-Cantons. Si les plus lourdes charges pèsent alors sur la contrée, la crainte des représailles fait taire le paysan [1].

C'est la 1re demi-brigade qui, conduite par Bontemps, remonte au pas de charge le couloir de la Reuss, et, le 10 mai, à deux heures du soir, son avant-garde pénètre de vive force dans Wasen où les insurgés avaient mis le feu. L'incendie fut rapidement éteint par les hommes du capitaine Bétaillet. Les insurgés, ayant fait un retour offensif, reprennent le village, en sont chassés de nouveau et poussés sur Wattingen. Tenaces, ils se défilent de position en position ; ils garnissent de combattants les rochers qui bordent la Reuss ; ils tiraillent jusqu'à onze heures. Le feu de ces 900 paysans tue 6 hommes et en blesse 20 aux Français.

Les chemins n'étant plus disputés le 11, la troupe républicaine put s'avancer jusqu'à Göschenen. Après une longue halte, on poussa vers le sud. Le colonel Desgraviers-Berthelot fit passer le Pont du Diable [2] et occuper, dans la vallée d'Urseren, Andermatt, Hospenthal et Realp. Le 12, une colonne républicaine s'avança vers le col du Gothard, le dernier

1. « Après l'insurrection du mois d'avril 1799, le bourg de Schwitz, dans le mois de mai seulement, eut à loger plus de 6,000 hommes de troupes françaises et de 1,000 chevaux ; des réquisitions de toute espèce se firent dans le même temps et les habitants ne purent plus disposer ni d'eux-mêmes, ni de leurs propriétés. Au moment de l'invasion faite par les Français et de la retraite des Autrichiens la plupart des habitants de la vallée et du chef-lieu s'enfuirent dans les montagnes et dans les forêts ou même hors du canton ; à la fin de l'année, on comptait dans le pays 200 pères de famille fugitifs et l'on trouvait des villages entiers sans habitants ; les soldats établis dans les maisons abandonnées pillèrent tout ce qu'ils ne purent emporter... » (Picot. Pages 248-49.)

2. « Le Pont du Diable, plusieurs fois détruit durant cette campagne, était alors formé d'une seule arche, en plein cintre, de 8 mètres d'ouverture, 5 mètres de large, 24 mètres d'élévation au-dessus du torrent. » (Rapport de Dedon.)

rempart des insurgés qui fut pris le 13. Enfin, le 14, des détachements appartenant aux divisions Soult et Lecourbe se joignaient à Faido. Déjà, les confédérés avaient abandonné, dans Giornico, les soldats de la 103e capturés à Altdorf au début même de l'insurrection.

Comme la Levantine menaçait de s'insurger, l'arrivée de Soult dicta une conduite réservée aux magistrats de ce pays qui essayèrent de justifier dans un mémoire les motifs d'un mouvement si rapidement arrêté (1).

Déjà, Xintrailles et Turreau avaient pacifié dans le Valais toute la vallée du Rhône antérieur soulevée à la voix de Périque, chef de partisans qui était soutenu, à Brieg, par les généraux Miloradowitch et Wuckassowich[1].

Plus prudentes, les populations du canton de Glaris ne voulaient prendre les armes qu'à l'arrivée des Autrichiens; secours que l'archiduc Charles leur faisait attendre.

1. « Proclamation aux habitants du Vallais. — Nous, les deux généraux soussignés, pour les commandants en chef des deux armées invincibles et combinées d'Autriche et de Russie, émus de pitié envers une poignée aveugle, invitons le peuple du bas Vallais par la présente à déposer les armes sans aucun délai, en considérant que notre intervention n'est point de faire peser sur vous le fléau de la guerre pour faire des conquêtes mais que nos armes ne sont dirigées que d'après les principes sains et immuables et ne tendent qu'au rétablissement et affermissement de notre sainte Religion, du bon ordre ébranlé dans toutes les parties. — Si, au mépris de notre proclamation, si nonobstant les liens qui vous unissaient ci-devant au haut Vallais, si sans égard au désir de Sa Majesté royale, impériale, énoncé dans la proclamation du Prince Charles dattée du 30 mars dernier de voir rétablir dans l'Helvétie l'ancien et légal ordre des choses, quelques-uns d'entre vous sont trouvés les armes à la main, nous vous annonçons qu'ils seront sans grâce passés au fil de l'épée, leurs avoirs confisqués et leurs femmes et leurs enfans même ne seront pas épargnés pour servir d'exemple à tous les mutins. — C'est pourquoi, chrétiens, frères, rentrés en vous-mêmes. Tournez enfin vos armes contre vos véritables ennemis qui vous trompent en se disant vos amis. Songez que votre dernière heure a sonné et qu'il dépend encore dans cet instant de vous de choisir votre parti. — Fait à Brieg ce 11 mai 1799. *Miloradowitch*, général der Kaiserlichen russichen trupen. — *Baron Wuckassowitch*, major der Kaiserlichen Königlichen trupen. » (Reg. 25. Pièce 378.)

A Lucerne, un parti turbulent, craignant les représailles promises par le général Nouvion, commandant la place, ne manifestait guère qu'en conciliabules. Les montagnards de Gersau et les bourgeois de Zug n'osaient pas bouger. Par contre, ceux du Rhin antérieur venaient de se signaler en accomplissant un crime épouvantable.

Pendant que Hotze et Bellegarde manœuvraient pour expulser les Français du territoire des Grisons, un émigré, nommé Danter, avait porté à Dissentis l'ordre de combattre tout détachement français qui voudrait établir une garnison dans le bourg. D'abord, quelques habitants répondirent à cette injonction que leur désir était de rester neutres désormais, quoi qu'il pût arriver. Cette résolution fut vivement combattue par les moines du couvent, fort affligés d'avoir payé une contribution de cent mille francs après l'insurrection de mars. Les religieux l'emportèrent en promettant des indulgences et préparèrent très secrètement un massacre. Et bientôt leur cruauté trouva l'occasion de s'exercer.

Une compagnie de la 103ᵉ, forte de 97 hommes, avait été chargée, lorsque Lecourbe passait le Splügen, d'assurer la police du pays en remontant jusqu'à Urseren, par l'Oberalp. Arrivée à Dissentis le 1ᵉʳ mai, à neuf heures du matin, les soldats exténués de fatigue et affamés se réjouissaient déjà de l'accueil cordial des montagnards, ceux-ci offrant la nourriture et le gîte. Deux à deux, les hommes étaient entraînés dans les maisons. D'un bon vin, tiré du cellier du couvent, ils faisaient libation, trop copieusement. A midi, le tocsin sonnait à l'église du monastère. C'était le signal attendu par la population. Frappés et saisis par leurs hôtes, les soldats étaient bientôt désarmés, garrottés et transportés au couvent où, sur les ordres de l'abbé, le massacre commençait dans la salle même du chapitre [1].

1. Rapport de Massena au Directoire. — « Nos soldats ont péri percés de mille coups, et ce supplice, par un ménagement barbare, a duré

Sur les prisonniers, la fureur et la cruauté des paysans grisons s'exercèrent pendant cinq jours entiers. Le massacre ne fut interrompu qu'au moment où un bataillon de la 103[e], après avoir battu les insurgés occupant Reichenau et Ilanz, s'avançait à grands pas vers Dissentis.

Les assassins eurent alors la notion des responsabilités qu'ils encouraient ; ils abandonnèrent précipitamment la place pour gagner une retraite dans les gorges alpestres.

Quel affreux spectacle s'offrit aux yeux des officiers français après qu'ils eurent forcé les portes du couvent à coups de hache ! Ils reculèrent en poussant des cris d'horreur.

Dans une pièce aux murs ornés de vieilles boiseries patiemment sculptées par des artistes de la Renaissance, aux plafonds décorés de sujets bibliques dus au pinceau d'un artiste italien, entre des piliers portant les statues des apôtres, devant les stalles en chêne finement travaillées, sous une lumière terne qui transperçait les vitraux de couleurs, 88 cadavres étaient entassés.

Les visages étaient exsangues et boursouflés. Quelques cadavres avaient reçu d'horribles mutilations. Une dizaine étaient littéralement criblés de coups de poignard. Certains étaient défigurés par les brûlures de coups de fusil tirés à bout portant. A d'autres, le ventre ouvert laissait pendre des entrailles devenues noires. A travers la déchirure des uniformes on voyait des cœurs tirés de leur cavité et démesurément grossis par la décomposition.

plusieurs jours pour chacun d'eux. Lorsqu'il arrivait des insurgés d'un village voisin, on leur livrait un ou deux de nos soldats sur lesquels ils assouvissaient leur rage. Un employé militaire, dont la femme venait d'accoucher, a été assassiné sous ses yeux, et on a mis trois ou quatre séances pour lui donner la mort. Les moines du couvent de Dissentis étaient les principaux artisans de ces scènes d'horreur. On s'est précipité dans leur repaire pour les y chercher ; ils s'étaient tous évadés ; mais l'une des premières salles où l'on s'est présenté à offert un spectacle bien triste : celui des dépouilles sanglantes de nos malheureux soldats. » (Arch. Guerre.)

Les larges dalles du sanctuaire étaient toutes maculées de flots de sang. Au pied d'un dais, éclaboussé de cervelle, une flaque faisait une tache noire.

Au fond de ce charnier, un malheureux que les insurgés torturaient encore à l'arrivée de la troupe, gémissait et s'efforçait de relever la peau de son front entaillé d'un coup de sabre. Aveuglé par le sang, il ne voyait pas ses camarades accourus et suppliait qu'on l'achevât. Un autre venait d'expirer, étranglé par un moine au moyen d'une cordelette.

On trouvait neuf hommes, une femme et un enfant nouveau-né, les hommes réservés pour d'affreux supplices et la vivandière pour d'ignobles outrages, dans le souterrain où se faisait ordinairement l'exécution des condamnés ecclésiastiques, *in pace* obscur où l'on respirait un air méphytique. De ces malheureux, deux étaient devenus fous; les autres se mouraient d'inanition.

Cet horrible forfait accompli par des hommes qui répétaient dans leurs sermons la formule doctrinale du christianisme : *Tu ne tueras point,* appelait la vengeance. Les soldats brûlèrent couvent et bourgade et s'empressèrent à découvrir les assassins. Leurs recherches purent aboutir : 300 individus dont la lâcheté sollicitait une pitié qu'on ne pouvait leur accorder, furent passés, sans jugement, par les armes, et, pour aller plus vite, les soldats eurent recours à leurs baïonnettes.

Dans un pareil moment, le troupier français ne songea même pas à épargner les femmes.

Les cadavres, abandonnés dans plusieurs vallées, allaient devenir la proie des fauves. Seuls, les moines avaient pu prendre du champ, gagner le Tyrol. Se vantant partout, ostensiblement, de leur forfait, ils rentraient à Dissentis ou plutôt dans les ruines de Dissentis, quinze jours plus tard, sous la protection d'une forte colonne autrichienne, le bataillon vengeur de la 103e ayant rejoint Soult.

Maintenant que nous avons vu comment fut domptée la révolte des cantons allemands abusés par les promesses du parti autrichien, revenons aux opérations de cette division qui formait toujours l'aile droite de l'armée du Danube.

Arrivé le 10 mai à Bellinzona, Lecourbe apprenait que les exigences des réquisitionnaires français avaient failli provoquer un soulèvement dans le pays [1]. Sagement, il s'élevait contre toute exaction. A la réception d'un ordre lui enjoignant d'occuper Lugano, il faisait marcher Loison vers cette ville, par le Mont-Cénère qu'on put emporter facilement.

Devant Bironico, Loison recevait du prince de Rohan sommation de déposer les armes à l'instant s'il ne voulait pas être attaqué, pris et fusillé. Il répondit, comme un brave soldat, à un pareil ultimatum, en attaquant l'ennemi le 16; combat qui, bien dirigé, lui donnait les clés de Lugano. Dans cette affaire l'ennemi abandonnait 300 prisonniers.

Mais un retour offensif du prince, à qui Souvarow venait d'envoyer, comme renforts, deux bataillons russes et que Hohenzollern soutenait avec sa division, forçait les républicains à rentrer, le 18, dans le massif du Gothard [2].

1. Un administrateur municipal écrivait à Lecourbe : — « Mes amis sont bien décidés à tout faire pour votre brave armée, pour le soulagement de vos invincibles soldats, mais ils abhorrent l'engeance infernale de ces lâches vampires qu'on appelle commissaires ou fournisseurs qui vont prostituer partout le nom français, spécialement aux dépens des soldats et des peuples. » (Reg. 27. Pièce 64.)

2. « Le prince Victor de Rohan marcha le 9 may de Chiavenna à Porlezza; il s'embarqua sur le lac et arriva à Lugano au moment où les généraux Lecourbe et Dessolle (*corps de Dessolle plutôt*) entraient à Bellinzona; il envoya, dans la nuit du 10 au 11, les chasseurs du Loup prendre poste au Mt Cénère et marcha avec sa brigade jusqu'à Bironico; les chasseurs étaient déjà attaqués par les Français; il les fit soutenir et repoussa l'ennemi jusqu'à Bellinzona. Un bataillon russe de Förster se distingua par une belle charge. Le chef de brigade Valois, 6 officiers et 300 Français furent faits prisonniers. — Le 13, le général Lecourbe, avec sa division renforcée de celle du général Dessolle, attaqua de nouveau le Mt Cénère et l'emporta. Le prince de Rohan fut obligé de repasser la Trezza et de se porter à Taverne. Le colonel

Et Strauch, qui avait poussé une pointe dans le Bernardino, pour tendre la main à Hotze arrivé sur le Rhin antérieur, put accourir à Guibasco. Réunis, les deux généraux dépostent encore Loison qui s'était arrêté sur le Tessin.

Lecourbe avait franchi le Gothard. Il ne s'arrêtait à Altdorf que pendant quelques heures, pressé qu'il était d'aller couvrir Schwitz, où le général Ruby était tombé malade, contre les entreprises d'une brigade allemande qui devait coopérer à l'attaque générale prescrite fin mai par l'archiduc Charles.

Mais il laissait des troupes à la garde de la Furka, d'Airolo et au col de l'Oberalp [1], postes bientôt forcés, ainsi que le rapporte un officier du service topographique à l'adjudant-général Abancourt :

« Arrivés, le 26 mai, à Hopital, nous nous sommes rendus auprès du général Loison qui y commandait et lui avons demandé ses ordres en lui faisant connaître notre mission [2]. Il nous donna des recommandations pour Airolo, où nous nous rendîmes le

Strauch fit avancer 500 hommes par le mont Gori sur Bellinzona, ce qui obligea les Français à revenir à Bellinzona. Un parti envoyé dans la vallée de Misoc prit à Maeso 80 Français et délivra 332 prisonniers autrichiens.

» Comme le prince de Rohan ne put pas se soutenir contre les divisions françaises de Lecourbe et de Dessolle et que l'ennemi menaçait de déboucher dans les plaines de la Lombardie, le général Hohenzollern quitta le blocus de la citadelle de Milan et marcha le 14 may vers le lac Majeur. Le 16, il arriva à Ponte-Trezzo avec 1 bat. Thurm, 2 de Reiss, 2 de Presky et 1 escadron du 5ᵉ hussards. Il rallia à lui les corps de Rohan et de Strauch; il attaqua l'ennemi le 18 et le repoussa jusqu'à Bellinzona et fit 560 prisonniers. Il renforça le prince de Rohan de 1 bataillon et trouvant la position du Mᵗ Cénère trop étendue pour la quantité des troupes qui y étaient destinées, il fit prendre position vers Luino, Ponte-Trezza et Lugano et retourna à marche forcée au blocus de Milan. » (Chasteler. Pages 62 à 66.)

1. Suchet écrivait d'Altdorf, le 19 mai, à Massena, qu'il n'avait, pour défendre tout le cours de la Reuss, que : 1,600 h. de la 36ᵉ, 420 du 1ᵉʳ bat. de la 38ᵉ, 450, dont 50 étaient sans armes, du 1ᵉʳ bat. de la 103ᵉ. Total : 2,470. (Reg. 26. Pièce 76.)

2. Rapport à l'adjudant-général Abancourt par les citoyens Gordon et Holtz, ingénieurs géographes-artistes, chargés de la reconnaissance militaire de la vallée d'Urseren, depuis Airolo jusqu'à Altdorf. (Arch. Guerre.)

lendemain et nous préparâmes au travail. Dans la nuit du 8 prairial, l'ennemi attaqua les postes avancés d'Airolo, et le bataillon de la 76e demi-brigade, qui y était, prit les armes et s'avança jusqu'à Madrano. Le commandant posta une compagnie dans une gorge très étroite où la rivière, resserrée entre deux rochers énormes, donna à cette troupe tout l'avantage du lieu [1]. Un pont étroit est le seul passage que l'on ait. L'ennemi, cependant, le força, et, peu de temps après, se rendit maître de Madrano et d'un petit village voisin [2]. Alors l'attaque devint très vive et la défense opiniâtre. L'ennemi avait près de 6,000 hommes et deux escadrons. Les 800 hommes, qui formaient la garnison et les postes avancés d'Airolo, prirent une position près d'un mur, en avant du village, pour le protéger. L'ennemi alors déploya des forces, et c'est dans ce moment que l'affaire devint très vive. Holtz, dans cette occasion, s'apercevant que l'ennemi prenait dans une gorge et longeait afin de s'emparer d'une position avantageuse qui lui eut donné les moyens, en s'emparant d'un petit pont de bois qui est sur le Tessin, à un quart de lieue d'Airolo, de lui couper les moyens de retraite, il y fit poster une compagnie qui le contint. Ne pouvant résister, après quatre heures de défense, on fut obligé d'évacuer cette position et d'évacuer le village à cinq heures du soir.

La position qu'on avait prise sur le revers du chemin donnant à nos troupes l'avantage, on en profita pour rentrer avec vigueur dans Airolo, et l'on prit même de vive force le hameau voisin. L'ennemi se retira sur Madrano et s'y posta. Dans cette journée, le nombre des prisonniers monta à peu près à 300. La nuit fut assez paisible, de même que le lendemain jusqu'à quatre heures du soir.

Alors l'ennemi déploya des forces plus que suffi-

1. Défilé de Stal-Vedro.

2. Valle.

santes pour nous faire évacuer le terrain; cependant les 650 hommes environ qui nous restaient ne le cédèrent que pas à pas. La mort volait dans les rangs sans diminuer le courage du soldat, et ce ne fut que très lentement qu'on leur céda; 10,000 hommes et quatre escadrons composaient les forces de l'ennemi; il était aussi possesseur de deux pièces de canon, ce qui lui donna beaucoup d'avantage sur nous. La cavalerie surtout nous devint extrêmement nuisible; mais la retraite se fit en bon ordre.

L'ennemi, profitant d'une gorge [1], serait parvenu à nous couper le chemin si l'on n'avait eu la précaution de prendre la moyenne hauteur pour se mettre à l'abri de sa cavalerie qui ne pouvait alors nous harceler; ils parvinrent cependant sur une hauteur qui commandait le chemin; heureusement pour nous qu'ils n'eurent point le temps de s'y établir; il y eut de part et d'autre un feu assez vif et nous passâmes, vers dix heures du soir, le Saint-Gothard assez paisiblement et arrivâmes à l'Hopital [2] sur les cinq heures.

Le 10 [3], à cinq heures du matin, la fusillade se fit entendre dans la vallée d'Oberalp. Le général Loison m'envoya l'ordre de nous porter à Andermatt et de nous consulter avec le chef de division pour faire exécuter une ligne qui puisse protéger ce village et une autre vers le trou d'Uri; en cas de retraite, il y avait 50 sapeurs que l'on pouvait employer. Nous nous y transportâmes; mais l'ennemi ne nous donna pas le temps de l'exécuter; il descendait le long de la vallée avec impétuosité [4]; les troupes, harcelées et fatiguées depuis plusieurs jours, firent de vains efforts pour lui résister. Le nombre des

1. Val Bedretto.

2. Hospenthal.

3. Prairial.

4. La 109e avait abandonné son poste dans l'Oberalp, couloir que suivait la 1re colonne de Saint-Julien. (*Cahier Duvivier.*)

ennemis était supérieur, et la retraite qui s'opéra fut difficile et dangereuse; l'on parvint cependant à la faire; mais elle nous coûta personnellement le cheval de Holtz et nos effets. Heureusement pour nous que l'ordre du général, que nous commencions à exécuter, nous mit à l'abri d'être pris nous-mêmes. Mais la fusillade nous croisait en sortant du Pont du Diable. L'ennemi nous poursuivit jusqu'à Amsteig[1]. »

Haddick, qui avait occupé Airolo et le col du Saint-Gothard, ne voulait descendre le couloir de la Reuss qu'après avoir reçu la nouvelle que le colonel de Saint-Julien, chargé de conduire six bataillons et une foule de paysans armés dans le Maderanerthal, était arrivé en colonne tournante à Am-Steig. Or, des deux colonnes mises en route à Dissentis par le colonel, l'une traversait l'Oberalp et arrivait à midi, le 29 mai, devant Andermatt. De si grandes difficultés avaient retardé la marche de l'autre, qu'elle ne débouchait dans Am-Steig qu'au cours de la nuit suivante, et dans ce lieu l'arrière-garde de Loison lui passait sur le ventre.

La nécessité de couvrir sa gauche a contraint Lecourbe à disperser, dans le val du Muotathal, un parti considérable de paysans soutenus par les Autrichiens. Au moment de fêter son succès, de ramener à Schwitz deux pièces d'artillerie capturées et des prisonniers, il apprend l'échec de Loison sur la haute Reuss. Sans perdre un instant, le divisionnaire rentre à Flüelen ; il prend là les mesures nécessaires pour arrêter Haddick avant qu'il n'ait descendu jusqu'au lac des Quatre-Cantons.

1. « Le 30 de may, les généraux Lecourbe et Loison, qui s'étaient repliés sur Altdorf, attaquent les avant-postes du général Saint-Julien dans le val d'Urseren; le combat dura jusqu'à la nuit. La tourmente, espèce de tempête, était si forte que le général Haddick ne put faire passer le mont Gothard au bataillon qu'il avait à Airolo que le lendemain matin. Comme les mouvements des Français dans la vallée de la Reuss paraissaient combinés avec ceux du général Xintrailles, dans le Valais, le colonel Strauch reçut l'ordre d'envoyer un bataillon qui se porta à Oberwald. » (Chasteler. Page 121.)

Stimulé par son chef, Loison attaquait le 30 mai devant Am-Steig la droite de Saint-Julien. Il la battait et la poussait vigoureusement dans le Maderanerthal, un long couloir ouvert sur la rive gauche du Kerstelenbach. Il la poursuivait jusqu'aux fromageries et ne laissait, le soir, devant elle, que deux compagnies en observation, afin d'aller renforcer Lecourbe qui, le 31, malgré une blessure reçue au bras, attaquait à Wasen la seconde colonne de Saint-Julien, faisait au milieu du bourg une grande hécatombe d'ennemis et poursuivait les survivants dans l'étroit boyau qui conduit à Göschenen.

Mais une pluie torrentielle forçait les vainqueurs à s'arrêter, à bivouaquer dans un camp pavé de rochers, sur le front duquel l'apparition de quelques hulans causait, à minuit, une panique qui ramenait la troupe en aval de Wasen. De nouveau, les bataillons français furent entraînés, le 2 juin, vers Wasen qu'il fallut emporter maison par maison. Haddick, survenu avec de grands renforts, se battit en désespéré; il abandonna 800 morts ou blessés autour de l'église bâtie sur un tertre. En vain, les troupes allemandes tentèrent d'arrêter les vainqueurs en se postant derrière les chalets de Schinbrücke; elles durent abandonner la place, y laissant 1,800 des leurs [1]. Aux trousses des régiments en retraite, avides de tuerie, la 109ᵉ, trois compagnies de grenadiers et trois bataillons d'auxiliaires suisses se précipitèrent en poussant des cris.

1. « Le 31 may, les Français attaquèrent, dès la pointe du jour, le général Saint-Julien dans la position de Saint-Christma; ils furent d'abord repoussés, et, vers 11 heures, tout était tranquille. Mais les Français, renforcés par leurs réserves, et dont les colonnes de flanc avaient gravi les montagnes, attaquèrent de nouveau, et après la plus vive résistance ils enfoncèrent les Autrichiens, leur tuèrent 400 hommes.

» ..... Ils prirent presque entièrement un bataillon de Kinski, le bataillon de Dewins et celui de Neugebauer et obligèrent les Autrichiens d'abandonner Wassen et Göschenen pour se borner à se rallier derrière la position du Pont du Diable, qui est inexpugnable en front. » (Chasteler. Page 122.)



Devant le Pont du Daible, à l'injonction même de Massena qui redoutait qu'un fol élan ne portât à commettre des imprudences, Lecourbe arrêtait le poursuite. Ses avant-postes établis dans la gorge de Schöllenen, le divisionnaire ramenait à Altdorf Loison et le colonel Boulon qui étaient grièvement blessés. Ce fut là qu'il apprit comment, le 3, une attaque dirigée par les Autrichiens sur les lignes avancées avait échoué.

Ensuite, une sorte de trêve s'établissait entre les belligérants ; elle durait trois semaines. On tiraillait de nouveau quand, peu à peu, Lecourbe raccourcissait sa ligne. Le 5 juillet, Loison évacuait Altdorf et le Schächenthal. Deux jours après, Bay, placé sous les ordres de Hotze, envahissait le pays [1]. Puis, le long du lac des Quatre-Cantons, rive gauche, par un sentier malaisé, le brigadier autrichien s'avançait jusqu'à Seelisberg. Expédition alarmant les Français qui, partis de Treib en colonne serrée, chassaient leur adversaire d'une position qu'il avait cru inexpugnable. Mais les Autrichiens, bientôt renforcés, garnissaient encore de pelotons les bords du lac, armaient quelques centaines de paysans que Styger [2], toujours intrépide, levait dans le Muotathal, et ils songeaient à occuper Stans, Weggis et Küssnach.

Réfugié à Lucerne, Lecourbe méditait de réoccuper les cantons de Schwitz et d'Uri. Le 10 août, sa division, renforcée, avait 10,000 combattants. Massena lui ordonnait de faire un grand mouvement pour

1. Déjà, les Autrichiens étaient à Seedorf le 23 juin. (Lettre de Wahrer, médecin en chef du régiment Gradisca, à la Supérieure des Bénédictines. Arch. du couvent.)

2. « Le capucin Paolo Stigher, du canton d'Underwald, était contre les Français. Sa tête ayant été mise à prix, il s'exila du pays, et revenant ensuite à Schwitz avec les Autrichiens, il entra à cheval dans la cathédrale, portant la bannière du canton et disant au peuple : — *Ceux-là sont traîtres à leur Patrie et aussi dangereux que les Français qui, dans ces jours de crise, ne savent pas quitter leurs guêtres pour prendre des bottes et des éperons.* » (*Histoire militaire*, par un officier du génie italien. Mémoires. Arch. Guerre.)

rentrer dans le Gothard, car il importait à la sécurité de l'armée du Danube que l'Helvétie fût libérée, au sud, des Autrichiens qui y faisaient la loi et soutenaient les insurgés.

Le 13, après avoir examiné longuement le plan en relief de Pfyffer[1], Lecourbe donnait à ses subordonnés des instructions concises [2]. Le 14, une flottille de 42 bateaux transportait cinq compagnies de grenadiers des 84e et 109e qui débarquaient à Brunnen, où, conduites par l'aide de camp Montfort, elles secondaient l'action de trois compagnies de la 76e qui, ayant cheminé le long du lac, traversé Gersau, attaquaient le bourg au nord. Lorsqu'ils eurent éteint le feu d'une batterie de six pièces, les Français s'employèrent à détruire le matériel d'un chantier de construction pour la marine, pendant que Boivin chassait de Schwitz, en peu de temps, le régiment de Stein et 800 montagnards armés pour le soutenir.

Sans avoir accordé de repos à ses hommes, voulant déloger l'ennemi échelonné de Bolzbach à Bürglen, Lecourbe débarquait devant Flüelen, à six heures du soir. Le colonel Porson, son chef d'état-major, avait déjà repris Seedorf et placé ses blessés au couvent [3]. Deux colonnes françaises, marchant sur

1. Plan exposé au Jardin du Glacier, à Lucerne.

2. « — Ordres. — La colonne de droite aux ordres de Gudin est chargée de remonter la vallée de l'Aar, de franchir les sommets du Grimsel et du Mont Furca et de redescendre dans la vallée d'Urseren pour gagner le devant des défilés du trou d'Uri et du Pont du Diable et marcher ensuite, en descendant la vallée de la Reuss à la rencontre du corps français qui était destiné à la remonter. — La colonne commandée par le général Loison se dirigera par le Gadmenthal et le Meyenthal, de manière à déboucher dans la vallée de la Reuss sur la rive gauche de cette rivière, à Wassen, au confluent du torrent de Meyen. — La colonne aux ordres du chef de brigade Daumas, partira d'Engelberg, franchira le Mt Surenem et débouchera dans la vallée de la Reuss par Attinghausen. — L'adjudant-général Porson, avec 2 bataillons, se portera dans la vallée d'Altdorf, par Bauen, l'Isithal et Seedorf. — La brigade de gauche, commandée par le général Boivin, marchera sur Schwitz par Steinen et Seewen; elle poussera l'ennemi dans le Muttenthal. » (*Le Général Lecourbe.* Page 273.)

3. La sollicitude des religieuses était telle envers nos blessés qu'on

les bords de la Reuss, à la même hauteur, balayaient la vallée. Dans la soirée, Daumas occupait Attinghausen. Simbschen, second lieutenant de Hotze, surpris par la soudaineté de l'attaque, rétrogradait au delà de Wasen et se croyait en sûreté lorsque, dans la nuit, aux lueurs des lanternes, la 109ᵉ, conduite par Loison, ayant emporté un fort barrant la gorge du Meïenthal, tombait au milieu de ses troupes [1].

A grand'peine, Simbschen se sauvait vers Hospenthal. Abordée à Wylen, tournée à droite, l'arrière-garde autrichienne dut manœuvrer pour s'enfoncer dans le couloir du Maderanerthal où elle eut à subir de rudes épreuves et de grandes pertes. Le 15, par une belle journée, Lecourbe, Poirson, Daumas et Loison réunissaient leurs contingents devant Am-Steig et marchaient sur l'Italie. Le 16, à Andermatt, cette colonne rejoignait Gudin qui, au pas de course, avait traversé le Grimsel.

Les routes d'Airolo et de la Furka lui étant fermées, Haddick fort occupé à surveiller Turreau et Bellegarde employé dans le Piémont, Simbschen hâtait sa marche vers Dissentis avec le seul régiment de Kerpen. Gudin et Loison poursuivaient ses troupes à outrance, les chassaient de l'Oberalp et du Crispalt et les forçaient à chercher un refuge dans Coire. Les combats et la retraite coûtaient aux

leur accordait, avant le départ de Lecourbe, ce certificat. « Armée du Danube. Aile droite. J'ay soussigné et certifié que les religieuses Bénédictines de Seedorf ont donné tous les secours qu'il a été à leurs pouvoir pour soulager, guérir et nourrir tous les soldats français de cette armée qui se sont trouvés de requérire leur généreuse hospitalité. — Certifie quelles ont employés tous les soins que la Charité, leurs 1ʳᵉˢ vertus a pu leur inspirer pour soulager les malheureux républicains qui ont cependant consommé la majeure partie de leur subsistance et quels se trouve au moment d'être dans le plus grand Besoins pour vivre. — Nous prions les authorités du gouvernement helvétique de leur accorder tous les secours qui est dû à la Vertu charitable de ces Religieuses comme au titre inviolable de leurs dévouemens au gouvernement républicain. — A Seedorf le 10 prairial an 7 (31 mai 1799). — Le chef de brigade commandant en chef l'artillerie : — Ferveur. » (Arch. du couvent de Seedorf.)

1. *Historique de la 109ᵉ*. Page 93.

Autrichiens 775 morts ou blessés et 526 prisonniers. Dans une aussi rude expédition, les républicains n'avaient perdu que 600 hommes.

Le 20 août, les Français dominent encore, des sommets escarpés du Gothard, le Valais et la Lombardie. Maîtres d'Airolo, ils vont marcher sur Biasca, inquiéter Haddick, le prince de Rohan, puis Strauch qui couvrent le lac Majeur, Lugano et Milan. Même ils feront la loi dans les hautes vallées de la Moggia et du Tessin jusqu'au 24 septembre, jour où Souvarow se présentera devant leur front, avec le dessein d'occuper la Suisse ; mais trop tard pour réussir, car Massena devait gagner, le lendemain, la deuxième bataille de Zurich.

CHAPITRE VIII

EN OBSERVATION

Description du pays occupé par l'armée du Danube. — Massena adresse une proclamation aux troupes. — Changements survenus dans le Directoire helvétique. — Coup d'Etat du 30 Prairial à Paris. — Bernadotte est nommé ministre de la guerre. — Ses recommandations aux chefs d'armée. — Sieyès signe le rappel de Massena que Moreau doit remplacer. — Cette décision est rapportée. — L'armée du Danube se prépare à exécuter une grande entreprise. — Combat d'Albisrieden. — L'archiduc Charles échoue en voulant forcer le passage de l'Aar à Dettingen. — Chabran obtient des succès sur la Linth. — Molitor occupe le Pragel et Glaris. — Le gros de l'armée autrichienne repasse le Rhin.

Pendant que Lecourbe défendait les barrières du Gothard, les autres divisions de l'armée du Danube s'échelonnaient dès le 6 juin derrière l'Aar, la Limmat et le lac de Zurich. A droite, Chabran avait la tâche d'observer la haute Sihl et le canton de Glaris, foyers d'insurrections où Styger dépensait son énergie. A gauche, Ney pouvait garder d'étroites communications avec les troupes stationnées le long du Rhin et formant un cordon relié au camp retranché du Petit Bâle. Quant au gros de l'armée, ou plutôt le centre, il occupait l'un des plus beaux sites de l'Helvétie.

De Grynau à Baden on ne voit pas d'âpres montagnes aux sommets cachés sous la neige. Deux lignes de collines, à la plus haute altitude ne dépassant pas 900 mètres, s'échelonnent parallèlement

au lac de Zurich et à la Limmat. Des cultures et des bois en garnissent les pentes peu abruptes. L'une, au nom poétique d'Albis, renforcée par le pilier de l'Uetliberg, déroule ses larges ondulations de l'est au nord-ouest, s'étage devant Zurich en deux brusques ressauts pouvant constituer des refuges faciles à défendre, et de là elle s'abaisse, forme de larges plateaux qui, reliés au massif du Jura, couvrent d'une forteresse naturelle le confluent de la Reuss. L'autre, courant de Rapperswyl à Wärenlos, sur la rive droite du lac et de la Limmat, est surélevée par les ballons du Zurichberg et de Höngg; elle s'abaisse aussi devant Engstringen, et, jusqu'à la trouée d'Otlikon présente, tant au Guberist qu'au Haslern, des défenses naturelles que quelques travaux peuvent rendre inexpugnables.

Entre ces coteaux, le lac, dessinant une ligne blanchâtre, longue de 39 kilomètres et large souvent de 3, couvre le quartier est de Zurich contre toute agression. Le Zurichberg couvre également la cité au nord. Mais au sud et à l'ouest, une plaine large de 2 à 3,000 mètres peut être un bon champ de bataille où se heurteront les belligérants si l'un d'eux parvient à franchir la Limmat entre Zurich et Altstetten [1], ou devant Dietikon, car la rive gauche était alors, devant Schlieren, si marécageuse qu'on ne pouvait y conduire des troupes. Et les vainqueurs auront toute facilité de rentrer à Zurich [2].

1. Les cartes de l'état-major helvétique impriment Altdtädten.

2. Dans les papiers de Rovera, nous avons trouvé cette description : « La ville, de 11,000 habitants, est divisée en 2 parties presque égales, sur les deux rives de la Limmat et reliées par deux vieux ponts en bois et une passerelle. Le vieux Zurich, le plus important, s'étage en partie dans la pente du Zurichberg. Fortifiée de 1612 à 1625, elle présente 12 fronts bastionnés avec fossés, demi-lunes, fronts couverts et glacis, 7 fronts pour la ville haute, 5 pour la ville basse qui est, de plus couverte par un canal dérivé de la Sihl. Quatre portes y donnent accès : de Baden, de Winterthur et de Rapperschwyl sur la rive droite et de Lucerne sur la rive gauche ; en outre, il y a plusieurs poternes ou demi-portes. »

La Limmat, grand fossé derrière lequel se plaçait Massena, est longue de 35 kilomètres [1]. Large de 50 mètres en sortant du lac, à Zurich même, ce fleuve très rapide coule d'abord entre des berges peu élevées et son niveau varie très peu. Il forme plusieurs bras au-dessous de Closter-Fahr et à gauche de Dietikon. Le Riedgraben, grossi du Muhlebach, vient s'y perdre à gauche de Schlieren. De ce point, le fleuve décrit une légère courbe à gauche, puis incline à droite, enveloppant presque le Glanzenberg, site boisé, couvert par le plateau du Hard. Plus large devant Dietikon, après avoir reçu le tribut du Schäflibach tombé des coteaux d'Urdoff, le fleuve se trouve, non loin d'Ottwyl, resserré dans un défilé, entre des berges de près de 20 mètres de haut. Devenu torrent impétueux, il traverse Baden, roule devant Turgi et Vogelsang avant de déverser, à 1 kilomètre de l'embouchure de la Reuss, ses eaux verdâtres dans l'Aar, cette grande artère fluviale qui, descendue du Grimsel, arrose Berne ou plutôt baigne le pied de ses murailles, contourne la montagne d'Habsbourg [2], puis serpente vers le Rhin qu'il atteint entre Full et Koblenz, devant Waldshut.

1. « Le bassin de la Limmat est beaucoup plus petit que celui de la Reuss ; ses sources sortent des montagnes qui se trouvent au nord de la vallée du Rhin antérieur. — La Limmat, que l'on nomme la Linth dans son cours supérieur, vient du Tödi. De Nettstall dans le canton de Glaris, un canal (canal Escher) mène ses eaux dans le lac de Wallen, afin qu'elle y dépose ses galets. Un second canal (canal de la Linth) l'amène dans le lac de Zurich. A Zurich, elle sort de ce lac et se dirige au nord-est, vers le Jura dans lequel elle pénètre à Baden, comme le fait la Reuss à Birmensdorf. Le lac de Zurich a une longueur de 39 kil., 3 kil. 5 de large à Richterwyl, 140 mètres en profondeur maxima. — La Limmat a, depuis sa sortie du lac de Zurich jusqu'à son embouchure une longueur de 35 kil., une largeur de 25 à 80, une profondeur de 1 m. 5 à 2 m. 5. » (Bollinger. Page 48.)

2. « La montagne d'Habsbourg s'étend sur la rive gauche de l'Aar et va finir aux bains de Schinznach. Le vieux château de Habsbourg est sur le sommet de la montagne. C'est un burg ruiné dont il ne reste que quelques débris et une tour qui a 75 pieds de haut. Il fut bâti au XIe siècle par le comte Verner qui le donna à son frère Radbad dont le fils nommé Verner, comme son oncle, prit le premier le nom de comte de Habsbourg. C'est de lui que descend la maison d'Autriche. Ce châ-

Quelles communications sont établies de chaque côté du fleuve pour assurer la circulation? Deux routes suffisent. De 23 kilomètres de longueur, elles relient Zurich à Baden, une station balnéaire. Ces voies sont, en traversant les collines, de faibles pentes, partout accessibles à l'artillerie. De l'une on peut battre l'autre sur quelques points avec du canon, car il faut remarquer qu'une troupe occupant la rive droite domine la position de son adversaire qui ne saurait, en plein jour, tenter le passage de la Limmat sans s'exposer aux plus grands périls. Toutefois, de ce côté si favorable pour assurer la défense d'une position, les Autrichiens, puis les Russes venus à la relève, n'auraient, entre Höngg et Wettingen, que quelques villages assez pauvres pour se loger, tandis que sur l'autre rive les Français se déployant à l'aise allaient occuper Albisrieden, Alstetten, Utikon, Urdorf, Schlieren, Dietikon, Spreitenbach, Rohrdorf, Neuhosen, Saint-Victor, Nevenhof, Birmensdorf, Baden et Brugg, une sentinelle postée dans cet angle formé par l'embouchure de la Reuss et le cours de l'Aar [1].

Après la bataille du 4 juin, Massena surprit les Autrichiens par une belle manœuvre, car ce n'était pas une retraite qu'il exécutait le 6, mais un changement de camp, un mouvement stratégique [2].

teau passa sous la domination de la République de Berne en 1415 lorsqu'elle fit la conquête de l'Argovie, sur Frédéric d'Autriche ». (*Reconnaissance du cours de l'Aar faite en 1799*. Reg. 30. Pièce 4.)

1. Étude du terrain faite aux environs de Zurich les 21 et 22 septembre 1899, 16 et 17 juillet 1902, 11, 12 et 14 août 1903.

2. « Dans la nuit du mercredi au jeudi 6 juin, Massena mit en réquisition tous les chars, abandonna les objets inutiles et les malades. A 1 heure du matin, la retraite des troupes et des convois commença et le général en chef resta jusqu'à la sortie du dernier homme. Tout le monde avait la tête cassée tant était grand le bruit, le tapage, la trépidation, le va-et-vient, les mouvements à droite et à gauche. Qui n'a pas vu ça ne peut s'en faire une juste idée. Le matin, dès le point du jour, tous les canons furent encloués, des munitions détruites. Des troupes

N'ayant abandonné ni un blessé ni un fanion[1], le général en chef de l'armée du Danube se montrait obstiné à rester devant Zurich. Conservant l'espoir d'y rentrer au premier jour, ses troupes lui étaient plus dévouées en voyant que, pour les ménager, il avait renoncé à engager tout de suite une seconde action, car, étant données l'infériorité numérique des Français et leur lassitude, cette affaire eût pu être funeste à nos armes.

Massena remerciait son armée du courage qu'elle avait déployé devant l'ennemi en même temps qu'il la mettait en garde contre ces misérables individus travaillant sourdement à lui faire méconnaître ses devoirs patriotiques[2]. Toujours actif, on le voyait s'employer, au quartier général établi provisoirement dans Bremgarten, à ordonner des exercices qui

se retirèrent par la route de Baden, d'autres par celle de Bremgarten. Le défilé dura tout le matin. Dans la ville, tout le monde veillait. Les portes des allées et des maisons étaient fermées. Massena remercia la municipalité de son concours, dîna encore à Zurich et partit à 3 heures. A 4 heures, les piquets des portes se retirèrent. A peine les Français eurent-ils quitté leurs retranchements que les Autrichiens y pénètrent, sans toutefois poursuivre ceux qui se retiraient. Le départ des Français ne fut pas inquiété. Les hussards et les hulans arrivèrent jusqu'aux portes que la municipalité fit ouvrir à 4 heures. Elles furent brûlées, les Français en ayant emporté les clefs ». (*Journal de Zurich*, du 7 juin.)

1. Massena abandonnait l'artillerie suisse appartenant à Zurich. Les Autrichiens déclarèrent ces prises des trophées français, bien à tort.

2. « Soldats ! — Vous avez résisté avec avantage à un ennemi supérieur, soit qu'il ait été l'agresseur, soit que vous l'ayez attaqué ; recevez les témoignages de satisfaction que je dois à vos efforts, à votre inébranlable courage et à votre dévouement. — C'est vainement que cet ennemi cherche à vous entamer ; vous ne cessez de lui présenter un front redoutable, mais ce que la force de ses armes ne peut faire, on cherche à l'obtenir par d'autres moyens ; on travaille à semer la division et le découragement parmi vous ; on veut surtout détruire la confiance que vous avez en vos chefs. — Braves soldats, unis, vous formez le rempart de la France ; combien sont coupables ceux qui veulent vous faire oublier vos devoirs. La Patrie se repose sur l'armée du Danube ; que l'union, la confiance et la discipline, qui font la force des armées, existent toujours parmi vous et les espérances de la République seront réalisées ; vous résisterez à la masse d'ennemis qui est devant vous et bientôt vous les refoulerez vers les contrées qui les ont vomies. — Massena » (Registre d'ordres de Massena.)

devaient tenir les soldats en haleine, à exciter l'émulation des conscrits, à remettre la cavalerie sur un bon pied, à conférer avec ses divisionnaires, à contrôler les services de l'approvisionnement devenu de jour en jour plus difficile à assurer, bien qu'une contrée fertile fût largement ouverte derrière les régiments français.

Des honneurs funèbres extraordinaires ayant été rendus au général Chérin, mort le 9 juin à Aarau, les fonctions de chef d'état-major furent confiées de nouveau à l'adjudant-général Rheinwald qui, sur les indications de Massena, jalonnait une nouvelle ligne défensive derrière l'Aar inférieur pour parer à tout échec si l'archiduc Charles passait la Limmat.

L'archiduc se trouvait encore réduit à rester dans l'expectative, le cabinet de Vienne lui ordonnant, pour la troisième fois, de s'employer à marquer le pas devant Massena afin de le retenir en Suisse, pendant que le maréchal Souvarow, vainqueur du général Macdonald à la Trebia, envahirait le territoire français avec l'armée austro-russe d'Italie. En effet, de Turin, l'illustre guerrier dirigeait ses colonnes vers le Mont-Cenis et les Alpes Pennines, quand un ordre du Conseil Aulique l'immobilisait à son tour.

Au cours d'un semblant de trêve, en Suisse, on se renforçait de chaque côté après avoir fortifié les camps. Voulant garder sa troupe au complet, Massena résistait aux ordres d'un ministre qui prescrivait l'envoi de bataillons et d'escadrons aux armées des Alpes et du Rhin. Le 15 juin, il mettait 59,000 hommes en ligne [1]. De plus, la sécurité intérieure de l'Hel-

1. « Le 15 juin, l'armée française occupait entre Bâle et le Mont Grimsel une ligne qui, partant de la base de cette haute montagne se dirigeait sur Busch, traversait le lac de Lucerne, passait à Arth, à Zug, suivait le cours de la Silh puis enfin celui de la Limmat, de l'Aar et du Rhin jusqu'à Basle. Les dispositions des corps et la force de chacun étaient telles qu'on va les indiquer ci-après : Division Lecourbe, 9,400 hommes d'infanterie et 112 chevaux, artillerie non comprise, la droite à Angelberg dans la vallée de l'Aar, la gauche à Saint-Jost, en avant d'Egeri. Cette division occupait Rottenthurm, Morgarten, Sattel et

vétie était assurée par vingt bataillons. Le patriotisme, le courage, l'abnégation surtout étaient les principales vertus de cette armée qui pouvait et devait faire de grandes choses.

Alors on s'étonna en Allemagne que Massena eût pu garder tant de soldats autour des drapeaux. Alors on se rendit compte qu'il méditait de livrer une grande bataille. Alors seulement on jugea impossible l'invasion du territoire français vers Belfort et Strasbourg. Donc, l'occupation de Zurich restait sans résultat. Fait qui valut à la coalition d'être chansonnée à Vienne, à Munich et à Berlin.

Pendant que Français et Autrichiens s'observaient des murailles de l'Albis à celles du Zurichberg,

Lavenz au delà du lac de Lucerne et s'étendait sur toute la rive gauche du lac depuis Seelisberg jusqu'à Stanz, remontant de là par Wolfenchies, Graffenried jusqu'à Engelberg. Lecourbe était de sa personne à Lucerne avec 2 bataillons et sa cavalerie. Gersau, Küssnach, Sarnen et Kaiserthul formaient la seconde ligne de ses retranchements. Plusieurs bateaux armés croisaient sur le lac. — Division Chabran, 7,919 hommes infanterie et 300 chevaux, la droite à Uentergyn, la gauche à l'Albis. Le pont sur la Silh à Schindelegi était gardé par les troupes de cette division répartie en plusieurs camps vers Zug, Cham, Baar, Unschwanden sur le Rasberg et près d'Albis. — Division Soult, 6,241 hommes d'infanterie et 688 chevaux, la droite à Utikon, la gauche à Urdorf ; elle occupait Albisrieden et Altstetten. Le quartier général était établi à Birmendorf. — Division Walter ou Oudinot, 7,960 hommes d'infanterie et 1,080 chevaux, la droite à Dietikon, la gauche à Kilwangen, quartier général à Bremgarten. — Division Souham, 6,732 hommes d'infanterie et 1,864 chevaux, la droite à Rheinsfelden, la gauche à Huningue ; elle occupait cette dernière place et le camp retranché de Basle ; elle avait des corps à Lorrach, Creusach et Wielhein sur la rive droite du Rhin ainsi qu'au village de Prattelen, Arasdorf et Bucten sur la rive gauche. Le Frichtal, c'est-à-dire tout le pays en présence, Rheindfelden et l'embouchure de l'Aar se trouvaient gardés par cinq bataillons et 11 escadrons ayant un effectif de 7,000 hommes sous les ordres du général Ney. La réserve commandée par le général Humbert était placée en avant de Bremgarten ; elle se composait de 2,075 hommes d'infanterie et de 631 cavaliers — 3 bataillons helvétiques forts de 3,693 hommes formaient avec 5 escadrons de cavalerie française la division de l'Intérieur de l'Helvétie commandée par le général Ruby. Les troupes de cette division se trouvaient extrêmement disséminées puisqu'elles occupaient Lausanne, Fribourg, Berne, Aarau, Soleure Lucerne, etc. — Le général Xintrailles avait dans le Valais 1 division forte de 3,587 hommes d'infanterie et de 1,237 chevaux répartis sur les deux rives du Rhône. » (*Cahier Duvivier.*)

le Directoire helvétique, dont les cinq membres subissaient des influences occultes, trouvait dans Massena un exécuteur trop raide des ordres de son gouvernement. Deux de ces Directeurs ne lui pardonnaient pas d'avoir refusé de louer leurs talents d'hommes politiques. Ochs se montrait envers le général d'une rare violence [1]. Faisant brusquement volte-face, il allait passer parmi les partisans de l'Autriche lorsque ses collègues Dodler, Laharpe et Obelin le contraignirent d'abandonner, avec Bay, un pouvoir auquel sa fierté surtout l'attachait et de s'enfuir nuitamment pour aller à Rolle, puis à Bâle où il resta en exil [2]. Or, ce coup d'Etat rendait vaine une conjuration préparée par des Bernois qui croyaient imminente l'arrivée, chez eux, de l'archiduc [3].

Quoique Massena eût refusé d'avoir recours aux réquisitions en territoire helvétique et réprimât avec fermeté tout pillage [4], Zeltner, ambassadeur du

1. Ochs, qui avait écrit à Talleyrand, de Lucerne, le 12 avril 1799 : « On m'assure que l'on va nous ôter Massena. J'en suis profondément affligé ; et si cette nouvelle se vérifie, je crois que je perdrai courage. Son nom seul en impose en Suisse. Son éloignement sera un triomphe pour les Autrichiens et leurs amis. » (Aff. Etr. Reg. 469. Pièce 270.)

2. Souvent mal informé, Perrochel écrivait de Berne, à Talleyrand, le 8 messidor. « Le citoyen Ochs a quitté Berne ce matin de très bonne heure après avoir envoyé sa démission au Corps législatif, mais sans en attendre l'acceptation. »

L'ambassadeur rectifiait, le 10 : « J'ai appris que son départ a moins été l'effet de sa propre volonté que la suite des instances employées auprès de lui afin de le déterminer à quitter un poste où l'on dit que le suffrage public ne l'avait pas appelé et qu'il n'a pas su se concilier pendant l'exercice de ses fonctions ». (Aff. Etr. Reg. 470. Pièces 198 et 204.)

3. « Généralement on attendait les Autrichiens à Berne, de coup si sûr que l'on avait déjà préparé chambres, bons lits, trois ou quatre fois la soupe et surtout beaucoup de lard pour les soldats, fait circuler les proclamations du prince Charles, menacé ouvertement les patriotes jusqu'à les insulter. Le préfet national Tscharner, destitué maintenant, tolérait et protégeait même ces infamies. » (Lettre d'un Bernois au député Philippe, du Léman. Arch. Guerre.)

4. Quartier général de Wollen, le 14 juin. — « Le général en chef, instruit qu'au mépris des ordres réitérés qu'il a donnés pour arrêter les excès que quelques militaires commettent journellement chez les habitants de la République Helvétique, que les mêmes désordres se renouvellent sans cesse, prévient que ceux qui, à l'avenir, se rendront cou-

gouvernement suisse à Paris, ne cessait de réclamer au Directoire contre ce qu'il appelait « la ruine de ses compatriotes [1] ». Aux suggestions de Jourdan, de Rapinat et de quelques intrigants, le Directoire obéissait servilement en préparant le décret de rappel du général en chef. Il l'eût signé, après le 20 juin, sous prétexte d'une défection à Zurich, si l'événement du 30 Prairial n'avait chassé du Luxembourg Treilhard, Merlin et Larévellière-Lépeaux. Sieyès et Barras restaient. Gohier, Moulin et Roger-Ducos remplaçaient les Directeurs exilés. Cette « tête de République », qu'abattrait Bonaparte au 18 Brumaire, en voyant quels périls couraient nos armées, croyait pouvoir assurer au moins la défense des frontières lorsqu'elle confiait à Bernadotte la direction du ministère de la guerre.

Mauvais choix. Bernadotte avait une politique au jour le jour et des haines à satisfaire. Puis une ambition de parvenu l'aveuglait. Ancien ambassadeur à Vienne, conseiller militaire du gouvernement tombé, il se croyait tout permis et pensa être un Louvois sans Louis XIV.

pables de la moindre vexation, qu'ils seront arrêtés, traduits devant le Conseil de guerre et jugés dans les 24 heures, suivant toutes la rigueur de la loi. — Les chefs de corps sont prévenus que les militaires ne doivent rien exiger des habitants et le général en chef les rend personnellement responsables des plaintes qui lui parviendront par la suite ; il destituera ceux qui par une indulgence coupable autoriseraient les désordres auxquels se livrent leurs subordonnés. » (Arch. Guerre.)

1. Zeltner au Directoire français. — « Paris, 16 juillet. — Aujourd'hui, le malheur de l'Helvétie est à son comble ; c'est peu pour les agens militaires de la République française d'adresser des demandes générales au Directoire exécutif, chaque commissaire des guerres, dans les cantons, en adresse aux Chambres administratives, chaque officier aux municipalités et les soldats aux citoyens. Ainsi s'est établi un système qui tarit toutes les ressources et rend la misère générale plus complète pour toute l'Helvétie. C'est par une suite de ce système que les cantons de Baden et d'Argovie se trouvent ruinés. — Il est facile de s'apercevoir que ces maux proviennent de deux causes ; l'une est l'insuffisance des moyens que le gouvernement français a mis à la disposition du général en chef ; la seconde se trouve dans les abus affreux qui forment le système de l'administration, dans le nombre et la rapacité des employés qui tous sont soufferts, protégés ou du moins impunis. » (Arch. Guerre.)

Se rappelant trop qu'en Italie Massena l'avait assez durement traité à la fin de la campagne de 1797, il demandait pourquoi l'on tardait tant à prendre de sévères mesures contre un officier que Zeltner abhorrait. Gohier, Moulin et Sieyès l'écoutaient avec attention. Grâce à la protection militaire qu'il leur promettait, ces hommes, que la peur orientait vers des mesures de rigueur exceptionnelles, lui accordaient la disgrâce de Massena ; et Sieyès signait le 18 juillet un décret qui confiait à Moreau les fonctions de général en chef de l'armée du Danube ; il lui envoyait même, ce jour, des instructions particulières sur la manière de régler son offensive lors de son arrivée en vue de Zurich.

Massena devait se rendre au Luxembourg pour justifier sa conduite : la perte des Grisons et de la ligne du Rhin. On l'attirait sous prétexte de conférer avec lui. Mais, le 19, la nouvelle de ce rappel s'étant répandue dans Paris y avait causé une profonde émotion parmi les officiers, si bien que Barras, toujours autoritaire, et Roger-Ducos, homme très ferme, forçaient les trois Directeurs et le ministre à rapporter un décret que ceux-là avaient bénévolement accepté.

Bernadotte dévora son dépit pendant quelques jours. Ses amis, comme obéissant à un mot d'ordre, répandirent à travers les clubs et les salons des nouvelles alarmantes sur l'armée d'Helvétie. Les journaux demandèrent qu'on fît cesser au plus tôt l'inaction dans laquelle paraissait se plaire cette armée. A la fin, le public croyait aux nouvelles tendancieuses qu'on lui donnait à lire.

Lorsque Joubert, officier agissant pour assurer le pouvoir à une faction, « désigné pour battre Souvorof et rompre le deuil de nos drapeaux[1] » va remplacer Moreau traité de royaliste, on lui donne Suchet comme chef d'état-major; Suchet, qui remplissait depuis peu ces fonctions en Helvétie. Petits moyens

1. *L'Avènement de Bonaparte*, par A. Vandal. Page 121.

d'enlever un bon collaborateur à Massena qui reçut l'ordre de livrer bataille sans tarder. Mais le général, refusant de s'engager dans une voie dangereuse, écrivit au Directoire français, le 23 juillet :

« Instruit que la malveillance cherche à jeter de la défaveur sur mes opérations militaires et qu'elle s'appuie surtout sur ce qu'on appelle mon inaction, c'est à vous à qui je demande à grands cris du secours en tous genres depuis deux mois, à vous que je n'ai cessé d'instruire de l'affreux dénuement dans lequel cette armée se trouve, qu'il appartient de détruire une inculpation tellement injuste. Vous savez que le crédit et la confiance sont éteints en Helvétie par le non-paiement des marchés passés avec le gouvernement et les particuliers et vous n'ignorez pas l'influence de la mesure prise d'approvisionner l'armée par la voie de réquisitionner dans les départements voisins.

» Cette mesure que j'avais proposée pour former un approvisionnement extraordinaire de 100,000 quintaux est faussement appliquée maintenant aux fournitures journalières qui se trouvent par là exposées à la plus fâcheuse irrégularité. Par suite de celle que les départements apportent dans leurs versements, est-il donc possible que je me jette en avant lorsque j'ai la conviction que le lendemain d'un tel mouvement l'armée manquerait de pain ? Depuis plus d'un mois quelques divisions n'ont-elles pas été réduites au tiers et même au quart de ration ?

» D'un autre côté, les caisses sont entièrement vides et nos espérances pour l'avenir reposent sur une somme de 900 mille francs qui nous est promise. Je n'ai rien négligé, citoyens Directeurs, pour vous donner une idée exacte de ma position et c'est dans de pareilles circonstances qu'on voudrait rejeter sur moi une inaction commandée par elles ? Encore, si j'avais devant moi de fertiles contrées, aurait-on au moins un prétexte spécieux. Mais plus je m'avancerai, plus je m'éloignerai des approvision-

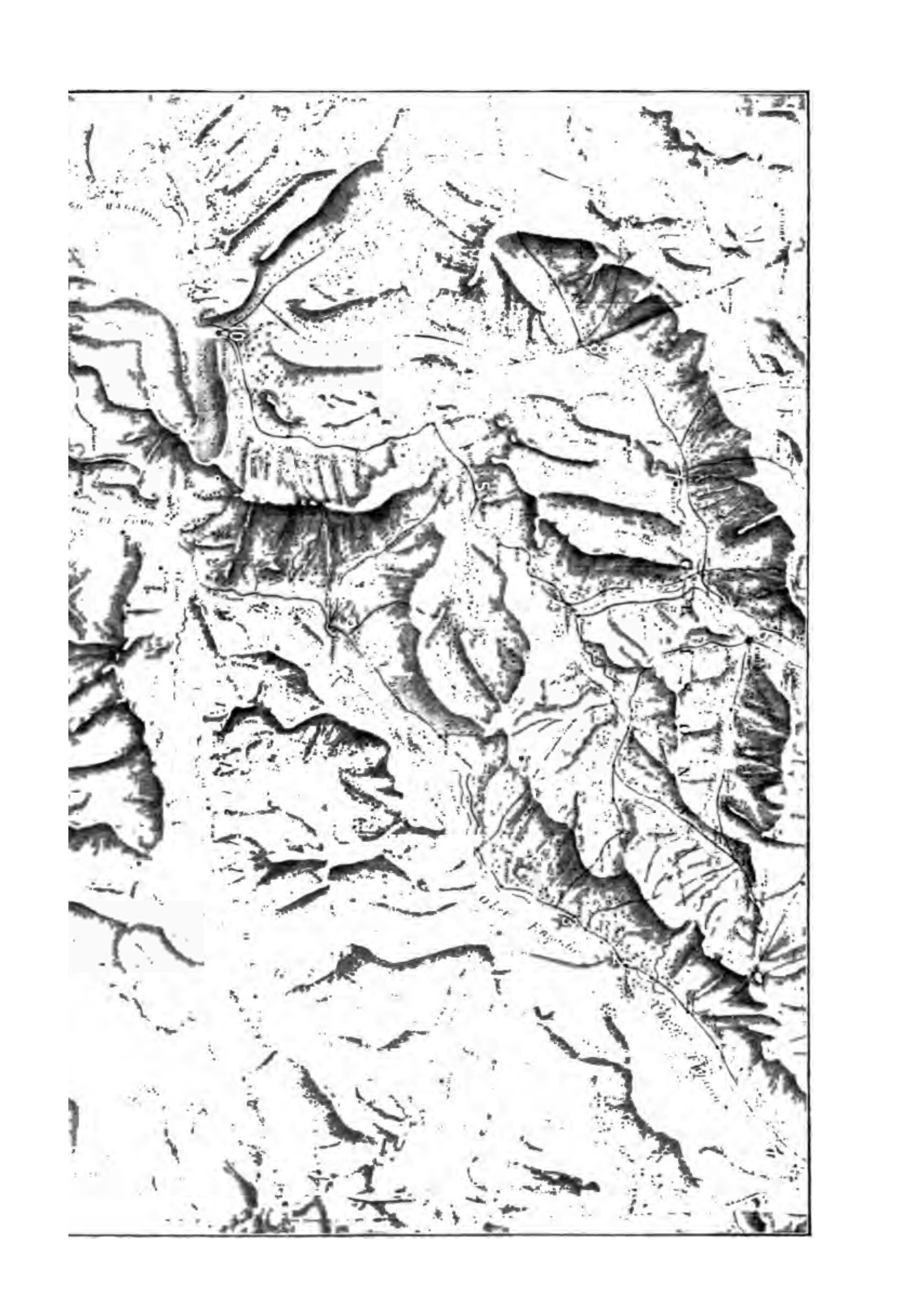
nements éventuels qui me sont fournis par les départements.

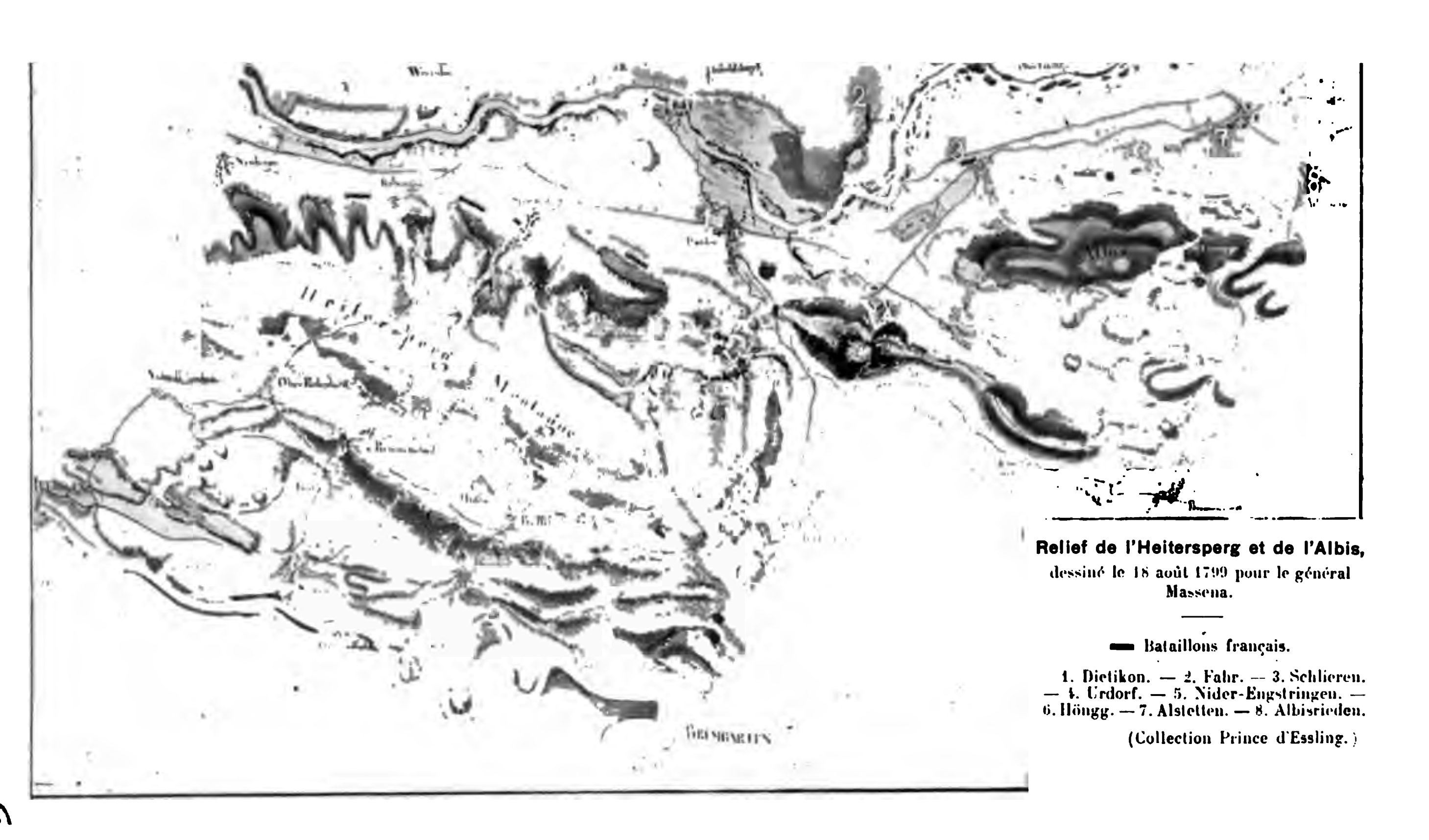
» Depuis longtemps je voulais chasser l'ennemi de la Suisse; mais je devrai me borner provisoirement à faire attaquer et tâcher de m'emparer du Saint-Gothard. Cependant, pour conserver ensuite ce point important, il sera indispensable d'étendre la gauche de la division Lecourbe jusqu'à Schwitz et la droite de cette même division dans la vallée d'Urseren et du Tésin afin de couvrir tous les débouchés de l'Italie et des Grisons; 8,000 hommes sont au moins nécessaires pour atteindre ce but. Mais comment les faire vivre dans un pays totalement ruiné et que dans l'hypothèse même qu'il existerait des magasins à Lucerne, les moyens de transport sur les points de consommation manquent totalement car le ministre de la guerre, à qui j'ai fait la demande de 600 mulets de bât, sait que je n'en ai pas un à ma disposition.

» L'armée que j'ai l'honneur de commander est forte de 60,000 hommes, mais elle est obligée de garder une grande étendue de pays puisqu'elle a sa droite à Vevey et sa gauche à Huningue; nullement appuyée du côté de l'Italie ni de celui de l'Allemagne, tout son mouvement offensif vers son centre peut lui devenir très dangereux et même qu'il ne réussît pas entièrement. Il ne saurait donc être trop mûri et je ne puis me déterminer à l'entreprendre qu'avec des moyens qui m'en garantissent en quelque sorte le succès.

» Je désire que ceux qui critiquent mes opérations n'aient d'autre but que celui de me nuire personnellement; mais je crains qu'ils soient encore plus les ennemis de ma patrie que les miens. Désespérés que l'armée du Danube ait résisté aux armées coalisées, ces hommes voudraient me voir entreprendre inconsidérément quelque opération qui compromît l'armée que je commande.

» Si quelque expérience et quelques succès dans





Relief de l'Heitersperg et de l'Albis,
dessiné le 18 août 1799 pour le général Massena.

▬ Bataillons français.

1. Dietikon. — 2. Fahr. — 3. Schlieren. — 4. Urdorf. — 5. Nider-Engstringen. — 6. Höngg. — 7. Alstetten. — 8. Albisrieden.

(Collection Prince d'Essling.)

le métier des armes me font présumer trop avantageusement de l'opinion où je suis que l'armée du Danube ne peut encore prendre l'offensive et si j'ai la conviction intime que le mouvement que vous m'ordonnez de faire est prématuré et pourrait avoir des conséquences funestes pour nos armes, vous ne pouvez qu'approuver, citoyens Directeurs, mes nouvelles instances relativement au successeur que je vous ai prié de désigner pour me remplacer dans le commandement de l'armée. »

Plus tard, Barras essayait de justifier la conduite du Directoire dans une lettre fallacieuse[1]. Mais qu'on juge de l'embarras de Bernadotte, qui ne put trouver un général prêt à assumer la responsabilité de conduire l'armée du Danube contre l'archiduc Charles! Il crut alors qu'on se liguait contre lui. C'est que Dufour ne consentait qu'à commander l'armée du Rhin constituée le 18 juillet. Moreau ne voulait point quitter l'Italie sous prétexte qu'il devait servir de Mentor à Joubert. Jourdan, que les muscadins appelaient : « le fuyard de Stockach », refusait obstinément du service. Scherer était sous le coup d'une odieuse accusation de détournements.

L'homme que détestait tant Bernadotte avait pu, en prescrivant d'habiles manœuvres à ses divisions, reprendre le Saint-Gothard. Or, la nouvelle d'un pareil succès, télégraphiée à Paris, portait le Directoire à renouveler, le 17 août, la commission du général en chef. Furieux, Bernadotte détachait à l'état-major de son ennemi un capitaine nommé Gaud, qui, porteur d'un ordre de rappel, allait lui

1. Barras à Massena. « Paris, 26 thermidor an 7. — Je viens de recevoir, mon cher Général, votre lettre du 20. Je croyais que Marès vous avait prévenu des dispositions prises par le Directoire relativement au commandement des armées et c'était convenu avec lui. Vous récriminez fort pour l'invitation de vous rendre à Paris après avoir remis le commandement de l'armée au général Moreau ; le Directoire désire conférer avec vous ; nul mécontentement n'a déterminé ce changement et en mon particulier je vous verrais et vous embrasserais avec empressement. — Salut et amitié. » (Reg. 28. Pièce 69.)

servir d'espion. De son côté, Moulin envoyait aux renseignements un homme de confiance qui allait l'éclairer parfaitement sur la valeur et la popularité de Massena (j), achevant de réorganiser les services, de renforcer enfin les armées des Alpes et du Rhin [1], sans cesser de surveiller attentivement les Autrichiens et d'aller jusqu'à pénétrer leurs projets, après avoir fait saisir des espions [2].

Du 6 juin au 25 septembre, quelques combats sont livrés. L'archiduc et Massena veulent étendre leurs cantonnements. Le premier désire occuper les chaînons de l'Albis, intercepter la route de Lucerne, s'emparer de Brugg. Bien posté à Zurich, il envoie le 8 juin, à 3 heures du matin, deux bataillons du régiment Bender tirés d'un camp établi devant la Sihl, sur Alstetten et Schlieren. Maîtres de ces deux villages, les Autrichiens marchent sur Albisrieden et trouvent la place abandonnée depuis peu par un escadron de cavalerie française. Les soldats de Bender, renforcés de quatre bataillons et de six pièces d'artillerie, s'avancent dans la direction de Bremgarten.

Soult n'avait pu réunir que le 3e bataillon de la 106e, des conscrits qui, montrant la plus remarquable ardeur, renversaient dans la montée d'Uetikon, un régiment allemand, mettaient sa réserve en déroute et prenaient un canon. Beau fait d'armes ! 570 soldats, sachant à peine tenir leurs fusils, avaient battu 4,000 vétérans de l'armée impériale, ceux-ci laissant couvert de morts le large chemin par lequel ils exécutaient une retraite précipitée. Leçon qui rendit l'archiduc un moment circonspect.

1. Le 23 juillet, le 3e bataillon de la 106e est envoyé à l'armée des Alpes, Le 24, la 10e de bataille part pour Chambéry. Le 19 août, les 1er et 6e régiments de chasseurs sont envoyés ainsi que 2 compagnies d'artillerie à l'armée du Rhin. (Reg. d'ordres de Massena.)

2. Rheinwald à Soult. — Lentzbourg, 20 juillet. — « Il est bon de vous observer que tous les espions pour les Autrichiens ont des passeports imprimés à Vienne. Dans le corps du papier il y a toujours un numéro à timbre sec, C'est à ce signe que les commandants des avant-postes autrichiens les reconnaissent. » (Arch. Guerre.)

Le 16, Massena prend l'offensive à son tour. Il ne veut que rejeter dans Zurich 2,000 Allemands qui, campés non loin d'Alstetten, pouvaient se porter nuitamment dans Dietikon malgré les batteries échelonnées derrière le marais bordant le Riedgraben.

Soult forma trois colonnes qui abordèrent résolument l'ennemi[1]. Une charge du 8e hussards, au cours de laquelle Marulaz, son chef, fut gravement blessé, entama l'adversaire, le contraignit à reculer dans les retranchements couvrant la Sihl.

Un mois plus tard, Massena est informé que l'archiduc, retrouvant son audace pour exécuter une grande entreprise, fait défiler le long du Rhin un gros corps d'infanterie et des réserves. Le but est de franchir l'Aar devant Koblenz et de tourner la gauche de l'armée du Danube[2]. Le général français veut para-

1. Ordres de Soult. « Au quartier général de Birmentdorf, le 26 prairial an 7. — Cette nuit, à onze heures, la 3e division se trouvera réunie dans les environs d'Albisriden et se préparera pour attaquer l'ennemi d'après les dispositions cy-après : La 1re demi-brig. d'inf. de ligne conservera sa position ; le chef de bat. qui la commande a reçu des instructions. — L'adj.-gl Villatte commandera la colonne de droite qui sera composée du bat. de la 84e et de 2 esc. du 8e rég. d'hussards ; le bat. de la 106e qui prendra la position de la 84e sera destiné à lui servir de réserve. L'adt-gl Villatte cotoyera la montagne et fera tête à tout ce qui pourrait déboucher depuis Utikon jusqu'à la montagne. — Le gl Brunet commandera la colonne du centre qui sera composée de la 50e 1/2 brigade, du bon des grenadiers de la 1re 1/2 brigade et d'une Cie d'art. légère. Il débouchera à droite de la grande route, de manière à la cotoyer par sa gauche ; il prolongera sa dr. vers l'adjt-gl Villatte. — La 1re légère viendra joindre la 50e en avant d'Albisriden de manière à pouvoir couper les troupes qui se trouvent à Alstetten. — Le gl Brunet soutiendra et protègera la cavalerie que le gl Klein commandera. — Le chef de brig. Quétard commandera la réserve qui sera composée de la 23e 1/2 brigade, d'une Cie d'art. légère et du bat. de la 106e. — Le gl Gazan débouchera sur Alstetten avec les troupes de la 4e division qu'il doit amener. — L'expédition exécutée, les troupes se mettront en bataille sur les derrières du camp autrichien de 1re ligne et attendront de nouveaux ordres. » (Arch. de M. le prince d'Essling. Nouvelles acquisitions.)

2. Le 15 juin la situation de l'armée autrichienne était : — Quartier-général de l'archiduc Charles à Kloten — La brigade Strauch : 8 bat. et 1 escadron, occupait le pays depuis Airolo jusqu'à Morel, sur le Rhône et au Mt Grimsel ; il était de sa personne à Münster dans le Valais. — Bay ct 7 bat. et 1 esc. dans la vallée de la Reuss, depuis le Pont du Diable jusqu'à Altdorf. Le corps de Jellachich composé de 12 bat. et

lyser cette manœuvre en passant lui-même la Limmat devant Vogelsang ; entreprise qui, tentée dans la nuit du 29 au 30 juillet, échoua malgré l'activité des sapeurs obstinés à jeter un pont de bateaux entre deux rives très escarpées[1].

Et le 13 août, quand l'archiduc paraît avoir renoncé à une entreprise, hasardeuse il est vrai, devant la vigilance de Ney, les divisions du centre et de la gauche ne peuvent mieux seconder Lecourbe qu'en attaquant tous les corps autrichiens qui leur font face. D'abord, l'ennemi ne s'expliqua point le pourquoi de ces opérations isolées. De Bâle, une brigade républicaine marchait vite sur Schaffouse. On se battait furieusement devant Baden. Les 14, 15 et 16, la fusillade était engagée d'une rive de l'Aar à l'autre, entre grand'gardes.

Soult attaquait de nouveau le camp autrichien qui couvrait Zurich au sud. C'était le 14 août. A la faveur d'un épais brouillard, les avant-postes allemands étaient enlevés. Ce succès rendit les Français audacieux. Après avoir taillé en pièces le régiment de dragons du prince Ferdinand, décimé par leur fusillade des hussards accourus, forcé à se débander

de 5 esc. était en partie établi sur le M[t] Erztel, des détachements observant Schwitz, Ober-Egeri et Schindellegi. — Hotze, ayant 8 bat. et 22 esc. gardait Zurich, Höngg et fournissait au camp retranché couvrant la Sihl ; il menaçait Albisrieden, du régiment de Bender et des hussards de Granitz. Plusieurs bateaux armés croisaient sur le lac. — 12 bat. et 19 esc. formaient un cordon sur les bords de la Limmat et de l'Aar. — 24 bat. et 23 esc. étaient cantonnés entre Regensdorf et Weinengen prêts à se porter sur les points les plus menacés. — 3 bat. et 8 esc. occupaient la rive droite du Rhin en amont et en aval de Waldshut et avaient dans Stuhlingen une réserve de 4 bat. L'armée entière était forte de 72,000 hommes. En outre, les postes autrichiens étaient renforcés dans la montagne par des paysans armés et 3 légions helvétiques s'employaient à seconder leurs travaux. (Extraits de rapports. Arch. Guerre, de Berne.)

1. Massena au Directoire : — « Lentzbourg le 30 juillet. — Je vous annonçais hier que toutes les dispositions étaient prises pour effectuer cette nuit le passage de la Limmat. Cette opération n'a pas réussi. Quelques-uns des bateaux ont chaviré et dès lors le manque de moyens a empêché de jeter le pont. Depuis minuit, j'étais sur les lieux ; j'en arrive à l'instant. Nous avons eu quelques pontonniers noyés ». (Arch. Guerre.)

l'infanterie qui les soutenait, l'agresseur, bientôt maître du plateau de Kitelberg et du cours de la Sihl, serait entré à Zurich sans l'arrivée de l'archiduc. S'étant placé à la tête de réserves importantes, le prince dirigea lui-même le tir d'une grande batterie, laquelle, prenant les républicains en écharpe, les força de s'arrêter, de s'abriter dans une masure dont la possession fut longtemps disputée.

Une lutte fratricide eut lieu sur ce terrain, car les Suisses enrôlés depuis six mois sous le drapeau français rencontrèrent leurs compatriotes devenus les auxiliaires des Allemands. « On les vit combattre avec toute la fureur que semble inspirer la guerre civile [1]. » Le nombre de leurs ennemis augmentant à chaque instant, au coucher du soleil, les Français durent par prudence se retirer sur l'Albis.

Le même jour, Chabran attaquait le corps ennemi gardant la haute Sihl, ce qui laissait Simbschen livré aux seuls coups de Lecourbe. Avant que l'aube eût paru, ses trois colonnes, bien entraînées, partaient des bords du lac d'Egeri, traversaient Morgarten, Rothenthurm, Bieberbrucke et Schindellegi, chargeant les troupes de Jellachich qui, en cinq heures, étaient chassées du Jostberg, d'Einsiedeln, de Bermau, puis précipités des pentes d'Etzel.

A travers les bois, les prés, les fondrières, les hameaux, on poussait l'ennemi, baïonnette aux reins. C'était une course plutôt qu'un combat. Même, les officiers allemands perdaient la tête et couraient éperdus de vallon en vallon. Pourtant, leur réserve de grenadiers tint ferme devant Galgenen, dans le val d'Egg et put arrêter vers huit heures du soir deux colonnes françaises déjà chargées de trophées. De part et d'autre les bivouacs furent établis.

Renforcé, pendant la nuit, de la valeureuse 1re demi-brigade de bataille que lui envoyait Soult, Chabran faisait recommencer le feu dans la matinée du 15.

1. *Cahier Duvivier.*

Les soldats de Jellachich, ralliés et encouragés, arrêtèrent jusqu'à cinq heures du soir les furieux élans d'un ennemi qui s'obstinait à entamer son adversaire. Mais l'arrivée d'une réserve d'artillerie donna la supériorité aux républicains. Un tir à mitraille rompit les rangs de la cavalerie autrichienne. Ensuite, une charge à la baïonnette mit en grand désordre le régiment Gemmengen. A six heures, le corps allemand abandonna les positions qui couvraient Lachen et Wangen, traversa Tuggen, passa précipitamment le pont de Grynau, détruit après le défilé de la dernière compagnie; et il s'étendit en épais cordons sur la rive droite de la Linth.

Jellachich avait perdu dans les deux journées 1,100 hommes et trois canons; il avait perdu aussi tout contact avec le corps de Simbschen; de plus il abandonnait la route de Schwitz par Einsiedeln.

Les Français accusaient une perte de 377 hommes tués ou blessés.

Au sud, la division Turreau, chargée d'inquiéter Haddick et de fermer le passage du Saint-Bernard aux Russes de Miloradowitch, avait rapidement balayé la haute vallée du Rhône. De Martigny à Brieg, des centaines de paysans armés fuyaient devant elle. En deux combats, elle dépostait du Simplon et de la Furka les troupes autrichiennes appartenant à l'armée d'Italie, lesquelles abandonnaient 1,800 prisonniers, 4 magasins, 26 voitures et des canons, et précipitaient leur retraite dans les vallées Formazza et Moggia afin de rejoindre Strauch, le 21 août, à Bellinzona [1].

1. « 8,400 prisonniers et 21 pièces de canon composent les trophées des combats glorieux et multipliés que nos soldats avaient livré pendant les trois jours consécutifs que dura cette brillante expédition. — Elle assurait la sécurité dont jouirait désormais Massena relativement à ses opérations ultérieures vers Zurich et sur la Limmat, par la possession du Saint-Gothard qui fermait l'entrée de la Suisse aux corps ennemis qui auraient pu venir d'Italie par celle du haut Valais et des passages dans les Grisons et par la possession des vallées de la Sihl, de la Mutten ainsi que de toutes celles qui viennent aboutir dans la

En apprenant l'échec éprouvé par ses alliés, au lendemain même de la victoire de Novi, Souvarow éclata en reproches. Toujours brutal, il cria le mépris qu'il vouait à des officiers qui, postés derrière des rochers, n'avaient pas su résister à des assaillants bien inférieurs en nombre à leurs soldats. Comme sauvegarde, de Kray fut envoyé au secours d'Haddick, car ce que le maréchal craignait par-dessus tout, c'était que Massena ne se portât en Italie pour lui offrir la bataille.

Point grisé de ses succès, toujours prudent, Massena savait résister aux entraînements des jeunes généraux qui voulaient incontinent aborder le gros de l'armée autrichienne placé entre la Limmat et le Rhin. Il ajournait l'exécution des ordres de Bernadotte prescrivant un engagement général. Il s'élevait contre l'opinion de Lanther, ministre de la guerre en Helvétie, qui croyait le moment venu de livrer une bataille décisive. Voulant réunir des approvisionnements, choisir son heure et son terrain, il se gardait vigilamment, se renforçait tous les jours, attendait enfin de pouvoir mettre à profit la moindre faute de ses adversaires.

Et ses espions s'employaient derechef à obtenir les plus sûrs renseignements. L'un d'eux rapportait de Stockach la nouvelle qu'un corps auxiliaire russe, qu'on avait destiné à grossir l'armée de Souvarow, ayant changé de direction à Prague, allait renforcer l'archiduc Charles.

Contristé des échecs subis par Jellachich et par Simbschen, voulant occuper la rive gauche du Rhin au delà de Koblenz, s'emparer de Brugg et de Baden, monter jusqu'à Berne, après avoir détruit l'aile gauche française dont il connaissait la faiblesse numérique, le maréchal autrichien rassemblait

Reuss entre ses sources et le lac de Lucerne constituaient des avantages encore plus importants et qui influaient d'une manière plus décisive sur l'issue de la Campagne. » (*Cahier Duvivier.*)

dans la journée du 16 août un grand matériel de pont et une armée austro-russe entre Lienheim et Zurzach. Dans ce pays couvert, le mouvement des troupes alliées fut facilement dérobé aux vedettes républicaines. Un officier du génie, ayant fait sonder l'Aar devant Dettingen, prenait pour fond un banc de sable mouvant et tentait d'y accrocher dans la nuit du 16 au 17 les ancres des pontons. Comme les ancres glissaient, il fallut descendre plus bas.

Le placement des premiers bateaux commençait à minuit, favorisé par un épais brouillard; mais la largeur du fleuve et le courant extrêmement rapide en cet endroit ne permettaient d'avancer que fort lentement. Aussi la crainte de voir un poste français sortir de Klein-Dettingen amenait un chef d'avant-garde à faire diriger le feu de 20 canons, à neuf heures du matin, sur ce village. Mais ce bombardement donnait l'alarme aux généraux Ney et Heudelet, qui massaient 10,000 hommes, avant midi, devant l'éperon de Böttstein; et les volontaires de Zurich, échelonnés dans les roseaux couvrant la rive gauche de l'Aar, avec les soldats de la 102ᵉ, fusillaient à coup sûr les pontonniers allemands.

L'entreprise avortait[1]. Fait extraordinaire, l'archi-

1. « Le général russe Korsakoff devait arriver à Ober-Endingen avec 20,000 hommes d'infanterie qui se réuniraient à 23,000 hommes et 6,000 chevaux. Hotze restait à Zurich avec 7 bataillons et 20 escadrons, 4,600 hommes et 2,600 chevaux pour défendre la ville jusqu'à la dernière extrémité et suivre l'ennemi de près en cas que celui-ci se retirât; 5 bataillons et 6 escadrons, 4,000 hommes et 1,000 chevaux restèrent sur les bords de la Limmat entre Höngg et Kloster-Wettingen. Des batteries furent élevées au confluent de la Limmat et de l'Aar afin de balayer pendant le passage le chemin venant de Bruck. La rive droite du Rhin fut garnie de troupes ». (*Campagne de 1799*, par l'archiduc Charles, 2ᵉ vol. Pages 118 et 119.)

« Peu après cette expédition, il m'est tombé entre les mains un état de situation des troupes autrichiennes qui y avaient été employées et qui présentaient un total de 49,000 hommes dont 10,000 de cavalerie. En effet, j'ai vu pendant l'affaire la plaine de Wurlingen totalement couverte de troupes à cheval ». (*Relation du passage de la Limat*, par Dedon. Page 44.)

« L'opération pour laquelles les Autrichiens avaient fait de si grands préparatifs se termina par une proposition du Prince Charles qui fut

duc demandait même à Ney un armistice afin de pouvoir battre en retraite sans être inquiété; cela au grand étonnement des auxiliaires russes qui avaient cru, le matin, la victoire assurée et qui traitaient, après, leurs alliés, de gens peureux.

Ailleurs, la lutte recommençait le 21. Hotze, Jellachich et Simbschen, marchant avec ensemble à l'assaut de fortes positions situées entre Rappers-wyl et Dissentis, échouaient devant la ténacité dont Chabran faisait preuve et se repliaient en désordre. Et Soult remplaçait Chabran au bord de la Linth, lorsque Molitor, nommé général de brigade, dirigeait ses régiments vers Glaris.

Molitor commandait l'échelon de gauche de la 1re division. Pendant que Lecourbe emportait Altdorf, sa 3e brigade arrivait dans le Muotathal. Elle chassait les Autrichiens et leurs partisans du Mont Pragel ; mais le 28 août seulement, 1,500 hommes tirés des 2e et 84e demi-brigades établissaient un camp dans les prairies qui avoisinent le col. Le lendemain, ce contingent attaquait les troupes allemandes gardant l'entrée du Klonthal et les poursuivait jusqu'à Nettstall, derrière le lit du Lontsch.

Le général français, entraînant quatre compagnies vers l'est, allait occuper Glaris. Ce fut au retour, en voulant rejoindre le gros de son corps posté à Riedern, qu'il rencontra le régiment de Salis. Il put passer au travers avec quelques chasseurs d'escorte, rallier sa troupe vivement attaquée et rétrograder jusqu'au Klonthal, point sur lequel la garnison de Glaris arrivait malgré les charges furieuses de l'ennemi. Dans cette journée, 1,360 hommes avaient lutté, d'abord avec avantage contre 3 bataillons Bender, 2 du régi-

acceptée. Ce pitoyable résultat d'un projet sur lequel l'archiduc avait fondé l'espoir, non seulement de séparer la gauche, mais encore de tourner l'armée par la rive gauche de l'Aar, le contraria singulièrement ; il donna les signes du plus vif mécontentement. Son humeur fut d'autant plus remarquée en cette circonstance qu'elle contrastait avec la douceur ordinaire et l'aménité de son caractère. » (*Guerre en Suisse de 1799*, par le général Dufour. Page 18).

ment de l'Empereur et 1,400 Suisses. A dix heures du soir, renforcés de quelques compagnies, les Français recommencèrent le feu ; ils tiraillaient toute la nuit, dépensant inutilement des munitions.

Grande faute, car le 30, retranchés dans le village de Vorauen, n'ayant plus de cartouches, ils devaient envoyer à la Muota leurs pourvoyeurs et leurs blessés [1]. Que serait-il arrivé si l'ennemi les avait attaqués ? Une extrême fatigue immobilisait les Autrichiens qui, en se présentant le 31, pour déloger leurs adversaires, essuyèrent un feu très violent, virent périr des escouades écrasées par des avalanches de pierres et leur réserve effrayée se débander. Une charge à la baïonnette les forçait de rentrer dans Nettstall, puis de prendre la route de Wallenstadt sur laquelle un bataillon envoyé par Soult les décimait.

Les bataillons allemands qui occupaient Glaris, Schwanden, Elm, et le col de Panix se réfugiaient à Coire. Hotze ne pouvait reprendre ni Mollis, ni Näfels aux vainqueurs, ayant perdu pour gagner tant de terrain 30 tués et 250 blessés, lorsque la troupe austro-helvétique était diminuée de 800 hommes, dont le général-major Etvos, trouvé parmi les morts.

Pendant que les Français montaient une garde vigilante sur tout le cours de la haute Linth, l'archiduc Charles quittait le camp de Zurich ; il rentrait en Allemagne, assurant ainsi l'exécution d'un nouveau plan de campagne dicté par Pitt aux puissances coalisées. C'était dans le temps où l'oligarchie helvétique était définitivement vaincue, où le Directoire suisse tremblait pour sa sécurité, où Massena informé qu'on voulait, à Paris, déclarer la patrie en danger, échelonnait 70,000 combattants, des remparts de Bâle au pied du Panix, et se préparait à fondre sur l'armée russe de Korsakoff.

1. « Le 29, à midi, on apporte au couvent 6 officiers supérieurs et 62 ordinaires, plus de 150 hommes blessés qui doivent être transportés à Schwitz. — Les 29 et 30 encore 8 officiers et 105 soldats blessés. » (*Journal de Waldburga Mohr*, abbesse du couvent de la Muota.)

CHAPITRE IX

L'ARMÉE DE KORSAKOFF

Les exigences de Pitt. — Paul Ier n'obéit pas entièrement à l'Angleterre. — Korsakoff est désigné pour conduire l'armée dite de Bavière sur le théâtre de la guerre. — Itinéraire suivi par les Russes. — Une parade à Prague. — Rapport de Bacher. — Ce que valent les cosaques comme soldats. — Quelques portraits dessinés par Rovera. — Les Autrichiens gardent la rive droite du Rhin. — Embarras de Wickam, ambassadeur d'Angleterre. — Les Moscovites se plaisent dans une inaction prolongée. — Opinions de leurs officiers. — Fêtes données dans la maison Reichberg.

Pitt éprouva une grande déception lorsque lord Witworth, ambassadeur d'Angleterre à Saint-Pétersbourg, lui eut annoncé que Paul Ier se refusait à mettre au service de la coalition plus de 45,000 soldats. Il se récria. La Turquie ne cessant pas d'armer ses sédirs, l'Autriche ayant levé 300,000 hommes, la Russie devait fournir une nouvelle armée. D'ailleurs, une récente organisation militaire permettait au czar de faire cet effort. Inutilement, il arguerait encore des dangers à redouter du côté de la Suède et de la Prusse. L'or anglais assurait déjà la solde et l'approvisionnement des bataillons destinés à occuper la Bavière ; or, la Bavière s'étant soumise aux volontés des deux empereurs, le corps moscovite se porterait soit en Italie, soit sur le Rhin, où il entrerait en ligne à côté de l'archiduc

Charles. Mais ce fut tout ce qu'on put obtenir de l'autoritaire Paul Ier.

Depuis le 15 avril, les troupes d'expédition, attendant le signal de marcher sur Munich, étaient échelonnées autour de Brest-Litowsk. D'abord commandées par le prince Galitzine, elles obéissaient ensuite au général Numsen, officier d'origine suédoise qui avait servi de lieutenant au maréchal de Broglie pendant la guerre de Sept-Ans. Le fait d'avoir été attiré en Russie par Catherine II le rendait bientôt suspect au czar, qui voulait nommer à sa place le lieutenant-général Rimskoy-Korsakoff, entouré de courtisans, dont la plupart n'avaient jamais fait la guerre.

Korsakoff, issu d'une famille qui s'enorgueillissait d'avoir fourni un conseiller et des officiers à Pierre-le-Grand, était un « boyard » efféminé. Sans éducation militaire, pour lui le courage moscovite devait avoir raison, promptement et partout, du courage français. D'ailleurs, il ne jugeait l'armée républicaine et ses généraux, à distance, que d'après l'opinion du prince de Condé, son ami. Hautain, violent, il se refusait souvent à entendre les conseils d'un état-major où l'on remarquait d'illustres personnages : le prince de Wurtemberg, Gortschakoff, Dolgorouki, Sacken.

La guerre n'était pas pour lui cette rude besogne auxquels se livraient à corps perdu Turenne et le prince Eugène, mais bien une sorte de promenade militaire à travers les provinces à conquérir, avec les agréments du défilé sur la route, des bals pendant un séjour, et de loin en loin le spectacle d'une canonnade, d'un égorgement.

Il n'emportait parmi ses bagages ni cartes, ni récits de campagne, ni manuels de stratégie. Préférant la canne du gentilhomme à l'épée du soldat, comme Souvarow, il frappait volontiers le moujik faiblissant sous la charge du havresac. Jeune encore, d'assez belle figure, il aimait immodérément le vin et les femmes. Comblé des faveurs impériales,

choyé des émigrés, il obtenait même qu'on plaçât sous ses ordres le général Rebinder mis en marche pour aller renforcer Souvarow.

Au lieu d'envahir la Bavière, 2,400 soldats de ce pays, pris en solde par l'Angleterre et obéissant au général de Bartels, devaient suivre leurs anciens ennemis, c'est-à-dire la deuxième armée russe, coopérer aux opérations sur le Rhin et accompagner les alliés jusqu'à Paris ; ainsi l'indiquait le czar, qui avait l'illusion de grandes victoires.

L'armée de Korsakoff formait trois colonnes qui partaient successivement de Brest-Litowsk les 15, 17 et 19 mai 1799, traversaient Koden, Wlodawa, Opatow et Wadowice où elles prirent leurs cantonnements du 14 au 21 juin. Arrivées en Allemagne, on les fit marcher sur Teschen pour joindre Rebinder ; mais en apprenant que ce général se portait en Italie, les corps russes obliquent à droite, s'allongent à travers la Bohême et s'arrêtent sur le champ de bataille de Kollin pour parader et exalter le souvenir de la victoire que le maréchal autrichien Daun avait remportée sur Frédéric en 1757 ; manifestation dirigée ostensiblement contre la Prusse. A Prague, les troupes prenaient la grande tenue pour défiler sous des arcs de triomphe. Entre les villes importantes, généraux et colonels, marchant loin de leurs régiments, allaient de château en château, festoyant, buvant ferme, traînant des filles et se battant en duel, souvent, pour elles. Si les cosaques ravageaient la plaine, Ratisbonne et Augsbourg se plaignaient vivement d'être contraintes à fournir aux besoins d'une armée étrangère, laquelle n'arrivait à Stockach qu'après 90 jours de marche [1].

Bacher envoyait à Talleyrand et à Massena un rapport très instructif sur la troupe moscovite :

1. De Grenze à Stockach, les Russes firent 13 marches : Waldmünchen, Kirn, Ubach, Neustadt, Schrobenhausen, Augsbourg, Türkheim, Memmingen, Ummendorf, Saulgau, Moskirch et Stockach, (*Kriegs Russlands mit Frankreich, 1799*, par Miliutin, 3e vol. page 353.)

« Les régiments qui composent les corps se présentent fort bien sous les armes et font passablement l'exercice, mais quand on rencontre les soldats isolément, on ne peut s'empêcher de rire de la bizarrerie des pièces de drap vert de différentes nuances dont leurs habits troués sont bordés; on dirait voir des perroquets. Les chapeaux sont retapés à la Saint-Germain. Les bonnets des grenadiers sont, les uns, en forme de pain de sucre et les autres en tiares papales.

» Les officiers sont habillés à peu près du même drap que les soldats. Dans la cavalerie, les bottes sont tellement longues qu'elles dispensent, pour ainsi dire, les officiers de porter des culottes. Tous les soldats russes sont obligés, quoique en voyage, de se faire friser et poudrer chaque jour; les grenadiers ont de très bons fusils et de longues baïonnettes.

» Il y a, en outre, les timbales, les tambours à cheval, même dans la cavalerie pesante.

» Les chevaux de la cavalerie légère sont équipés en cuir à la hongroise; les cavaliers ont les cheveux flottants en « Incroyables », liés avec un léger ruban entre les deux épaules; les cheveux de face sont tressés et pendants; les pointes de ces tresses rentrent dans la queue.

» Les soi-disant Tartares sont tout uniment de pauvres Polonais, bons catholiques d'ailleurs, tristes restes d'un régiment des hulans de la Lithuanie, levé par feu Stanislas-Auguste, qui était en garnison à Varsovie avant le démembrement de la Pologne et qui a eu le malheur de tomber en partage à la Russie. C'est ainsi que Paul Ier a formé un corps volant de prétendus cosaques avec des ci-devant gendarmes, gardes du corps, chevau-légers et mousquetaires.

» Quant aux véritables cosaques d'Ural, ce sont des cultivateurs arrachés à leurs travaux champêtres sous l'espoir de vivre aux dépens d'autrui; ils ne sont pas en uniforme, mais portent leur habit de

paysan de différentes étoffes et couleurs; mais si ce rassemblement de braconniers ne brille pas par ses vêtements, on peut, en revanche, assurer que c'est la troupe la mieux armée de l'Europe. Ils ont presque tous des lames de Damas et des pistolets anglais [1]. »

Rovera, officier bernois, commandant un régiment d'auxiliaires suisses qui combattirent parmi les Russes, a tracé d'eux de très exactes peintures :

« Ce que l'armée russe avait vraiment de défectueux, c'était son charroi; une multitude de petites charrettes à deux roues, attelées de quatre chevaux de front, conduits par des demi-sauvages qui n'observaient aucun ordre dans les routes, les encombraient d'une manière inextricable et contrastaient, à l'œil, avec le train destiné aux hôpitaux qui, adroitement calculé sur l'effectif de l'imagination, offrait à la vue du soldat un nombre de berlines pour le transport des malades, mais qui, en réalité, n'étaient que des coffres grossièrement façonnés, comme des caisses de carrosse, sans doublure et mal suspendus, où les patients étaient plus à plaindre que sur nos chars rustiques garnis de paille.

» Le Russe négligeait et méprisait même les précautions de sûreté généralement utilisées, la communauté de service lui était également pénible et difficile; se confiant, durant la nuit, à l'intervention de saint Nicolas et à une chaîne de sentinelles immobiles, on l'eût aisément surpris et mis en désordre.

» Les généraux et leur suite, presque tous gens de qualité, conservaient le vernis de la brillante cour de Catherine sous le grotesque costume que leur bizarre despote leur avait imposé, tandis que leurs subalternes, plus servilement dévoués à ses caprices, semblaient être d'un siècle de civilisation en retard par la grossièreté, souvent choquante, de leur ton et de leurs manières et par leur profonde ineptie.

» Avec ces troupes, il fallait s'en tenir à marcher

1. Corresp. Arch. Guerre.

et à des charges à l'arme blanche; s'interdire également le feu de mousqueterie auquel elles étaient mal exercées [1]. »

Le même Rovera nous fait assister à mainte scène pittoresque et comique.

« Un cosaque amène à une forge trois chevaux sans fers, et qui, probablement, n'en avaient jamais eu; résistant violemment de la dent et du pied aux apprêts de leur ferrure, les badauds se groupèrent autour d'eux. J'étais du nombre. Le maréchal, expert dans son art, se mit hardiment à l'œuvre, et, aidé de ses gens, garrotta de ruse ou de force ces animaux effarouchés, les coucha sur le pavé et parvint, non sans peine, à les ferrer. Le cosaque, rayonnant de joie, offre au forgeron un demi-franc en paiement; celui-ci fit signe que cela ne suffit pas; l'autre croit ou feint de croire qu'il ne veut rien accepter, et, pour lui en témoigner sa vive reconnaissance, il se jette à son cou, l'embrasse à l'étouffer; plus il se débat, plus il le serre, lui appliquant sur la figure sa longue et sale barbe et d'amples baisers; puis, le lâchant, il s'appuie sur sa lance, saute lestement en selle d'un bond et disparaît accompagné des risées des témoins qui, pour consoler le dupé, lui conseillèrent d'aller se laver.

» Une autre fois, un de leurs détachements montait un à un, au petit pas, l'une de ces rues étroites de la ville où un boulanger achevait de mettre sa fournée en montre; pour les considérer mieux, il s'avance, tournant le dos à sa boutique, les regarde arrivant ainsi à la file, sans s'apercevoir que chacun d'eux, en s'en allant, jette adroitement sa lance en arrière, pique un pain et l'enlève; ce ne fut qu'après avoir vu passer le dernier de la bande que, se retournant ébahi, il voit son étalage vide et ses miches fuyant dans les airs d'un train à ne pas les atteindre. »

1. *Mémoires de Rovera*, 2e volume. Page 227.

La première colonne russe, qui arrivait le 15 août à Schaffouse, devait seconder le prince Charles dans sa tentative de passage de l'Aar, devant Dettingen. Après son échec, les corps d'expédition s'acheminèrent vers Zurich. Le 23, Korsakoff faisait établir un camp devant Seebach [1]. D'un plateau, les soldats russes apercevaient une partie de l'armée française échelonnée au pied de l'Albis. Depuis quelques jours, les officiers moscovites redoublaient de jactance; pendant que se faisait la distribution des postes, ils disaient aux Autrichiens, qu'on relevait : — « Où vous mettiez un bataillon, une compagnie des nôtres suffira. » Le général Kozlow affirmait « qu'à la tête de cent cosaques il mettrait en déroute l'armée républicaine ». Korsakoff disait en passant une revue : — « Soyez sûrs qu'avant un mois Massena sera envoyé pieds et poings liés à Saint-

1. L'armée russe était ainsi formée: 1er corps, commandé par le général-lieutenant Kozlow; 2e, lieutenant prince Gortschakoff; 3e, artillerie et cavalerie, général-major Gudowicz. Ces corps avaient, à Brest, 32,210 hommes; à Schaffouse, ils étaient réduits à 29,355 soldats; 3,866 hommes ayant déserté, étant tombés malades ou restés en arrière. L'état dressé le 15 août, par les soins de Korsakoff, porte : Infanterie, *Grenadiers :* Régiment de Sacken, 10 officiers et 1,502 soldats. *Mousquetaires :* Régiment Kozlow, 35 officiers et 1,385 soldats; Durasoff, 47 officiers et 1,219 soldats; Prezbnchewski, 41 officiers et 1,375 soldats; Fuchkoff, 40 officiers et 1,345 soldats; Essen, 50 officiers et 1,350 soldats; Ismaïlow, 44 officiers et 1,319 soldats, Puschschin, 48 officiers et 1,162 soldats; Markoff, 47 officiers et 1,414 soldats; Steingel, 45 officiers et 1,313 soldats. — *Chasseurs* : 2e bataillon Titoff, 32 officiers et 674 soldats; Fock, 32 officiers et 687 soldats. *Bataillons de Grenadiers* : Selechoff, 15 officiers et 552 soldats; Tremblut, 18 officiers et 563 soldats; Schkapski, 16 officiers et 528 soldats; Nachmanow, 17 officiers et 571 soldats. *Artillerie :* 55 officiers et 1,654 soldats. — *Cavalerie :* Cuirassiers de l'Etat-major, 36 officiers et 618 hommes. Régiment Woinoff (qui devait arriver plus tard), 41 officiers et 672 hommes. Dragons Gudowicz, 36 officiers et 618 hommes Switochin, 37 officiers et 698 hommes. Schepeleff, 39 officiers et 649 hommes. Hussards Lykoschin, 60 officiers et 1,175 hommes; Baranowski, 59 officiers et 1,027 hommes. *Régiments de Cosaques :* De l'Oural : Borsdorff, 10 officiers et 459 hommes; Maïnoff, 5 officiers et 281 hommes. Cosaques du Don: Ustakoff, 16 officiers et 469 hommes; Kimtchazki, 13 officiers et 357 hommes. Plus quelques troupes non enrégimentées, ce qui porta l'armée russe à 1,057 officiers et 28,406 soldats. Elle avait à sa suite 60 pièces de canon et 377 voitures.

Pétersbourg comme un échantillon républicain ». Et ses subordonnés le croyaient. Comme le czar, ils auguraient de grandes victoires.

En exécution de la nouvelle convention austro-russe signée en juillet à Vienne et à Saint-Pétersbourg, l'archiduc Charles devait repasser le Rhin et se cantonner dans les Etats Allemands. Korsakoff, qui le remplaçait au nord de la Suisse, serait rejoint vers le 15 septembre par Souvarow chargé de donner l'impulsion de la marche sur Paris. Mais, en attendant que Souvarow eût franchi les Alpes, le feld-maréchal Hotze, posté de Rapperswyl à Wesen, garderait avec 23,000 Autrichiens les bords du lac de Zurich et les rives de la Linth. Korsakoff se reliait, à l'est, à l'armée allemande, en échelonnant six bataillons russes entre Zurich et Stäfa.

Encore tout contrit de l'échec subi à Dettingen, froissé des propos malveillants de ses alliés, alarmé des volte-faces successives du Conseil Aulique, ne croyant plus au succès définitif de la coalition, l'archiduc Charles quittait Kloten le 28 août, entraînant douze bataillons et un corps de cavalerie qui allaient manœuvrer autour de Philipsbourg.

Le 29, Korsakoff entrait à Zurich. Le 30, il voyait arriver en grand équipage M. de Stackelberg, ministre plénipotentiaire de Russie auprès de la Confédération helvétique; ministre non accrédité à Berne et qui rejoignait Wickam, ambassadeur d'Angleterre.

Les deux diplomates s'entendaient parfaitement dès le premier jour et se déclaraient les ennemis de l'Autriche. Déjà Wickam avait écrit au maréchal Souvarow pour lui signaler les apprêts « d'une fuite » que voulait opérer l'archiduc Charles.

Cette insouciance que les soldats russes montrent dans leurs camps, dénonce encore la fatuité de leur premier chef. Surpris et battus à Wollishofen, le 8 septembre, ils ne se gardent pas mieux le lendemain. Les mouvements de leurs ennemis n'inquiètent que Gortschakoff et Dolgorouki, qui font signer

à Korsakoff quelques ordres[1]; ils mettent en éveil Markoff qui tient Weiningen, et Durasoff posté vers l'embouchure de la Limmat.

Lorsque Rimskoy-Korsakoff s'arrêtait, le 23 août, au carrefour occidental du Zurichberg, les rayons du soleil faisaient ressortir, plus grandiose, le panorama de Zurich et la beauté du lac baignant ses murailles. Jusqu'à lui une confuse rumeur montait de cette cité de 11,000 âmes. Un guide, après avoir vanté la richesse du pays, faisait remarquer au général, entre vingt monuments, les deux tours rondes de la cathédrale, l'épaisse bâtisse du Collège helvétique, l'Eglise d'eau, le Rathaus. Et, un moment émerveillé, le « boyard » se réjouissait à la pensée d'établir là, non un poste de combat, mais une sorte de gouvernement aristocratique, « un brillant quartier d'été », écrivait Rovera, où l'on donnerait aux Suisses le spectacle des fêtes asiatiques.

Toutes grandes, les grilles de la maison Reichberg s'ouvrirent, six jours plus tard, devant le général russe. Cet hôtel, bâti sur le coteau du Zurichberg, de 1766 à 1776, par l'architecte Morf, pour le syndic Werdmüller, tient de la villa par son isolement et du château par son architecture. C'est une construction carrée, en pierres de taille, avec un pavillon central surmonté d'un comble ; le rez-de-chaussée très élevé et le deuxième étage n'ont rien de remarquable; mais l'œuvre du premier étage indique les larges conceptions d'un habile architecte ; la loggia, enguirlandée d'un balcon en fer forgé, fait une large saillie avec sa grande porte vitrée qui, très haute, s'ouvre entre deux grandes fenêtres à frontons sculptés. L'énorme

1. Korsakoff à Hotze. « Zurich, 15 septembre. — Mon général. — Je viens de recevoir de divers endroits des informations qui m'assurent que les Français se rassemblent sur différents points du lac, qu'ils y construisent des bateaux et des radeaux et qu'ils projettent une attaque sur tous les points de ma position, ce qui m'oblige de rapprocher de moi les 2 bataillons de Rapperschwyl et d'Utznach. » *(Quellen zur geschichte des Zeitalters der Französischen Revolution*, von Hüffer. Page 632.)

façade est percée de vingt-huit fenêtres. A l'extrémité du perron qui accède à la rue, une porte, très ouvragée dans ses boiseries, masque un vaste corridor. A droite, une cour borde le logis, donnant accès aux communs. Derrière, un vaste parc planté de hêtres, de bouleaux et de pins centenaires, escalade le Zurichberg; parc et jardin sont peuplés des statues de personnages antiques ; à l'entrée, un dauphin répand ses eaux claires dans une fontaine monumentale. Autour du parc, un mur, tapissé de lierre, court dans les accidents du terrain et défend au public l'entrée de cette retraite [1].

On vit affluer au quartier général russe les émigrés et les flatteurs. On y tint chaque jour table ouverte. Le vert du costume des officiers moscovites trancha sur la toilette blanche des dames de l'oligarchie [2]. Une odeur de vin et d'alcool, mélangée à celle des bottes graissées au suif, circula dans les salons et dans les couloirs. L'ivresse et tout laisser-aller furent tolérés. L'orgie s'installa, chaque soir, dans le parc, au fond duquel une musique militaire donnait des sérénades aux lueurs de cinquante torches portées par les mousquetaires.

Encore plus, Korsakoff s'efféminait. De l'avoyer Steiger, du colonel Salis, du pasteur Lavater [3], il

1. L'hôtel Reichberg a servi de quartier général à Massena, à Korsakoff et à l'empereur François II. Aujourd'hui, annexe du Polytechnicum, il est situé dans Hirschengraben, n° 40. (Description faite sur place le 29 juillet 1902.)

2. « Il se forma une sorte de cour brillante autour du général russe à Zurich. Tous les réactionnaires de la Suisse et à leur tête l'avoyer Steiger s'assemblèrent, zélés, dans les antichambres, et lui-même annonça pompeusement l'arrivée de Souvarow et une bataille pour le 26 septembre. Nos dames oligarques qui, depuis plusieurs mois, prenaient des leçons de langue russe, disparurent après la défaite et jetèrent au feu la grammaire russe en poussant les plus piteux sanglots. » (*Cahier Rebbing.*)

3. Paul Ier lui écrivait de Gatschina, le 23 septembre, cette lettre qu'il ne devait pas recevoir : « Monsieur Lavater. Depuis mon voyage en Suisse, je me suis rappelé constamment du plaisir que j'ai eu à faire votre connaissance et de trouver ensuite dans vos ouvrages ces principes qui

se plaisait à recevoir les compliments. On le ramassa ivre, maintes fois, entre les bras des filles qui avaient envahi le quartier général.

Les ordres du maréchal Souvarow, ordonnant d'attaquer Massena le 26 septembre, le surprirent au milieu de ces saturnales; il laissa à son état-major le soin de prendre les dispositions nécessaires pour livrer combat au jour fixé.

Le 25, après avoir, pendant la nuit, entendu un concert et soupé copieusement, Korsakoff venait de se mettre au lit quand des coups de canon troublèrent le silence du matin. Un aide de camp, forçant sa porte, annonçait que les Français marchaient, croyait-on, sur Fahr. A cette nouvelle en succédait bientôt une autre également alarmante : Hotze était attaqué sur la Linth.

vous caractérisent et qui vous ont rendu victime de la Révolution française. Mes troupes viennent en Suisse pour y consolider le bonheur de ses habitants en leur rendant leur ancien gouvernement. Par une attention personnelle, j'ai ordonné de veiller sur vos propriétés et sur votre repos. Mon lieutenant-général Rimskoy-Korsakoff est chargé de ce soin et en même temps de vous demander ce qui pourrait vous être le plus agréable de ma part comme témoignage, aux yeux de tout le monde, de l'estime que je porte au digne pasteur et ami du genre humain. — Sur ce, je prie Dieu, Monsieur Lavater, qu'il vous ait en sa sainte et digne garde. » (Miliutin. 3e volume. Page 360.)

CHAPITRE X

PASSAGE DE LA LINTH

Description des bords de la Linth. — Soult est en ligne contre Hotze. — La 3e division française se prépare à franchir le fleuve. — Canonnade tirée par la flottille anglaise. — Instructions données pour prendre l'offensive. — Réquisition des bateliers de Lachen. — Le brouillard assombrit la nuit du 24 au 25 septembre. — Dellard conduit les nageurs sur la rive droite. — Surprise d'un poste autrichien. — Panique dans le régiment de Bender. — Attaque de Schännis. — Hotze est tué. — Défection des Allemands. — Marche des Français sur Kaltbrunnen. — Godinot menace Wesen. — Lapisse s'attarde devant Bilten. — Les troupes de Lochet traversent le lac de Zurich. — Combat devant Grynau. — Les Russes de Titoff sont écrasés. — Utznach est bombardé. — Petrasch ordonne la retraite. — Evénements militaires du 26. — Eloges accordés aux soldats républicains.

La bataille que Massena allait livrer aux alliés devait s'étendre en même temps sur la Limmat, contre les Russes, et sur la Linth, contre les Autrichiens. Opposé au maréchal Hotze, officier prudent et brave, Soult entraînait, depuis un mois, sa division en vue de grandes opérations. Il faisait lui-même des reconnaissances, interrogeait les déserteurs, excitait ses espions à connaître les moindres faits et travaillait à rendre accessibles à toutes armes les terrains marécageux.

Le voyageur qui longe aujourd'hui les bords de la Linth inférieure[1], en partant du lac de Wallenstadt

1. Visite du terrain faite les 23 septembre 1899 et 27 juillet 1902.

pour aller jusqu'au lac de Zurich, n'aperçoit, dans son excursion, que des villages riants, de belles prairies, des cultures intensives et des bosquets, ce qui compose, en un long et large ruban, un paysage aussi riche que pittoresque par sa situation au pied des montagnes. A l'extrémité, Wesen est une station balnéaire très florissante; et, couvrant le creux de la vallée au nord-ouest, Grynau fait songer à une bourgade des temps féodaux.

C'est sous un autre aspect que se montraient ces lieux en 1799. De Näfels, la Linth n'écoulait pas ses eaux vers Beschen où s'ouvre maintenant un canal large et profond entre les rives duquel roule le trop plein du Wallensee [1]. Alors, le fleuve, sujet à de

1. « La Seez se jette dans le lac de Wallenstadt après avoir parcouru le district de Sargans. Elle en ressortait autrefois sous le nom de Mag (Murg) et se réunissait, après un cours d'une demi-lieue, à la Linth, dont le lit continuellement rehaussé par le sable et par les débris qu'elle amène des hautes montagnes de Glaris, se trouvait trop élevé pour recevoir la Mag, ce qui forçait cette dernière à rentrer dans le lac dont elle inondait les bords; cette élévation des eaux produisait des effets funestes, non-seulement sur les environs du lac mais encore sur toute la vallée parcourue par la Linth jusqu'au lac de Zurich. Déjà plus de 10,000 arpents avaient été couverts d'eau et convertis en marais. En 1762, les dégâts s'élevèrent à 500,000 florins. En 1804, la Diète de la Confédération helvétique ordonne l'exécution des travaux nécessaires pour corriger le cours de la Linth et assigner les fonds dont on avait besoin sur la bienfaisance des Suisses en créant des actions de 200 livres de Suisse qui ne portaient aucun intérêt et dont le nombre s'est élevé successivement jusqu'à 4,000; toutes ces actions ont été placées en dix ans. On a creusé un nouveau lit à la Linth à une lieue de distance de son ancienne jonction avec la Mag; on a conduit cette rivière au lac de Wallenstadt en lui donnant une pente de 42 pieds sur 13,000 de longueur; ce qui suffit pour lui permettre de trainer dans le lac le sable qu'elle charrie. Le lit est plus profond que n'était l'ancien. On l'a dirigée en droite ligne, de manière à diminuer la longueur de son cours jusqu'au lac de Zurich, de la réduire de 72,000 pieds à 48,000. » (Picot. Pages 279 et 369.)

Reconnaissance militaire. « La Linth descend de la gorge de Glaris et traverse une plaine qu'elle inonde en partie de ses eaux jusqu'au pont de Grinau: elle change quelquefois de lit, court de l'est à l'ouest pendant l'espace de 1,000 toises environ; puis, remontant vers le nord vis-à-vis de Fugen, reprend alors son lit naturel et vient contourner le Buchberg vis-à-vis de Schmerikon. La Linth charrie avec les eaux beaucoup de sable et de limon, ce qui encombre une partie de son lit et obstrue le passage du canal qui sert de décharge au lac Wallenstadt et vient se jeter dans cette rivière à 1,200 toises de Wesen.

grandes crues, formait plusieurs bras; la principale artère avait un lit large de 20 à 60 mètres, et de ses rives très basses, la gauche, marécageuse, était, sur une grande largeur, couverte de roseaux. Sur un cours en zigzags, mesurant 23 kilomètres, on ne trouvait que quatre passages; deux gués : Schännis et Bilten; deux ponts : de la Tuilerie et Grynau. Des détachements d'infanterie et d'artillerie, stimulés par Hotze, surveillaient ces points.

Si la rive gauche était difficilement abordable, au contraire, la rive droite constituait une bonne position militaire, le marécage étant limité au nord, par une élévation de terrain, à 100 mètres de la berge. De plus, vingt sentiers y aboutissaient. Couverte entre Rufi et Kaltbrunnen d'un ressaut alpestre bien boisé, les Autrichiens pouvaient établir là leur réserve dans une position naturellement très forte. Derrière le mamelon, très allongé, court un bon chemin reliant Schännis à Utznach, ce dernier bourg couvrant un éperon qui domine Grynau situé à 1,200 mètres de ses premières maisons, près du confluent de la Linth. Schännis, Benken, Kaltbrunnen et Schmerikon pouvaient être crénelés, former une seconde ligne de défense au corps autrichien [1]. De plus,

» La rive droite de la Linth présente une position militaire avantageuse. La profondeur de ses eaux, ses plaines marécageuses et inaccessibles à la cavalerie, les monts escarpés qui bordent le chemin depuis Wesen jusqu'à Schenis, les mamelons situés vers le milieu de la plaine, celui surtout situé près de Benken, tout rend cette position respectable. Les chemins et défilés sur la rive droite de la Linth sont assez difficiles. Celui de Schenis à Wesen est le plus dangereux; d'un côté, le chemin se trouve sur le bord glissant de la rivière, et, de l'autre, les montagnes sont fort escarpées et à pic en beaucoup d'endroits. Le défilé par Uznach est assez avantageux parce que le chemin qui sort de la ville a plusieurs issues. Le défilé par Kalterbrun est également facile. » (Arch. Guerre.)

1. Le général Hotze avait établi son quartier général à Kaltbrunnen. Son chef d'état-major, le comte Plunkett, né en 1771, était colonel du régiment d'infanterie hongroise n° 60. Il y avait au camp tracé devant Kaltbrunnen, outre le 60e hongrois, le régiment Gemmengen et 2 escadrons Waldeck-hussards. Devant Schännis, 2 bataillons de Bender gardaient les huit maisons du village à l'avancé. A Wesen, 1 bataillon de Bender et 200 hussards de Granitz étaient commandés par le lieutenant-colonel

entre ces bourgades, s'ouvrent des défilés au long desquels une troupe vaincue peut opérer facilement sa retraite vers Wyl ou Saint-Gall.

Gardant le cours de la haute Linth, Molitor va prolonger, devant Wesen même, l'aile droite de la 3e division et appuyer, si Hotze commet la faute de dégarnir son centre, les opérations du général Lecourbe ; si bien que Soult, ayant ses flancs parfaitement couverts, pourra prendre l'offensive sans craindre d'être tourné et coupé du gros de l'armée du Danube qui lui a fourni des renforts.

Comme l'abondance régnait à Lachen, on augmentait à la fois le poids de la ration de pain et la quantité d'eau-de-vie distribuées chaque jour aux hommes. Rompus aux exercices d'entraînement, les soldats s'habituaient à traverser les marécages, à porter des poutres, à travailler dans l'eau, à jeter des ponceaux, à se dissimuler dans les herbes.

Du lac de Zug, Soult avait fait venir huit bateaux. Pendant la nuit du 20 au 21, des paysans capturaient douze grands bateaux sur la rive droite du lac de Zurich. Une flottille, armée le 22 et placée sous la protection de trois chaloupes canonnières construites dans les chantiers d'Horgen [1], formait deux divisions. D'autre part, le matériel des trois ponts nécessaires pour assurer le passage de la Linth était réuni depuis le 4 septembre derrière Tuggen.

Ni les démonstrations d'un corps de 5,000 Russes obéissant au prince de Wurtenberg, beau-frère du czar, placé à Rapperswyl ; ni la canonnade tirée dans la nuit du 7 au 8 du bord des bateaux formant l'escadrille anglaise de Williams [2]; ni les manœuvres

de Wattersburg. Autour d'Utznach, Petrasch commandait le 1er régiment de Stein, des dragons de Waldeck, des hussards et des milices Suisses. Les forces échelonnées le long de la Linth étaient de 12,600 hommes environ, ayant 26 canons. » (Rapport de Petrasch. Arch. Guerre, de Vienne.)

1. *Passage de la Limat*, par Dedon. Page 68.

2. Singulier commodore qui écrivait à Soult, de Staffen, le 9 septembre : « Monsieur, j'ai l'honneur de vous assurer que c'est contre mes

de Hotze ne pouvaient ralentir l'œuvre des républicains; si bien que le 23 septembre les Français étaient prêts à exécuter les ordres de Massena. Ce jour, à Lachen, l'adjudant-major Dellard réunissait quatre sections de nageurs. Soult, vêtu comme un simple soldat, avait visité tous les postes avancés et désigné cinq passages praticables à l'infanterie. Occupé, le soir, à faire paver en bois un chemin d'accès, on signalait à son attention un officier général autrichien qui, escorté de dragons et de hussards, inspectait la rive depuis Brucken jusqu'au pont de Grynau [1]. Un rapport d'espion l'avertissant qu'il serait attaqué le 24, lui signalait la marche rapide de Jellachich sorti de Sargans et se portant vers Glaris; cet espion mentionnait même l'expédition de Souvarow attendu incessamment à Zurich.

Les Autrichiens, n'étant pas sortis de leur camp dans la journée du 2 vendémiaire, le soir, Soult envoyait des instructions générales à ses quatre brigadiers :

« Demain, 3 vendémiaire, à 3 heures du matin, la 3e division passera le Linth pour attaquer l'ennemi

intentions que les chaloupes canonnières sous mes ordres, qui occupent les postes de Schmerikon et Bolingen, ont tiré sur vos sentinelles placées sur la rive gauche du lac de Zuric; cette manière de faire la guerre n'est point dans mon caractère et je me réserve de punir les officiers qui sont contrevenus aux instructions que je leur ai données et qui ne sont point d'inquiéter les individus et de brûler de la poudre mal à propos. — J'ai l'honneur d'être, etc. » (Arch. Guerre.)

1. Récit de Andlau, témoin oculaire : « Le 23 septembre, à la pointe du jour, on remarqua que les Français avaient placé leurs vedettes au bord de la Linth et qu'ils construisaient une grande redoute à une distance d'environ 500 pas. Dans l'après-midi, on instruisit Hotze; il vint reconnaître les travaux, ne trouva pas urgent de s'y opposer et défendit même qu'on tirât sur les vedettes et sur les soldats occupés à transporter des madriers dans le marais. — Un officier de 16 ans, envoyé par la grand'garde pour reconnaître les travaux, vit, au milieu des travailleurs, un général qui lui fit signe de s'avancer au bord de la rivière et qui lui demanda s'il comprenait le français; sur sa réponse affirmative, le général le prie de ne pas faire tirer sur les ouvriers occupés seulement à établir un chemin pour les factionnaires afin qu'ils ne fussent pas dans la boue. Et il lui dit qu'il s'appelait Ménard, du Génie. » (*Campagne et retraite des Autrichiens et des Russes en 1799*. Page 8.)

dans sa position. Le mouvement se fera d'après les dispositions suivantes : le général Mainoni[1], ayant à ses ordres les 1er et 2e bataillons de la 25e légère d'infanterie, 2 bataillons de la 44e d'infanterie de ligne, le bataillon de grenadiers auxquels seront joints les 3 compagnies de carabiniers de la 25e, 3 escadrons du 10e chasseurs à cheval, 2 compagnies du 6e d'artillerie légère et 2 obusiers de position effectuera son passage, avec une partie de son infanterie, par le gué situé au-dessous de la chapelle de Schanis, tandis que les bateaux seront lancés à l'eau un peu au-dessus de l'angle rentrant que forme la Linth à droite de Bilten, et on passera l'artillerie, avec la cavalerie, avec le restant de l'infanterie. Mainoni marchera sur la chapelle pour s'emparer de la grande route de Wesen. — Le détachement de chasseurs effectuera son passage au-dessous du gué. — Lapisse commandera la réserve, composée de la 36e et des pièces de 4. — Laval, ayant à ses ordres le 3e bataillon de la 25e légère, la 94e de ligne et le 1er bataillon de la 44e, 1 escadron du 10e chasseurs, 1 du 7e hussards et 1 compagnie d'artillerie légère effectuera son passage dans les environs du pont de Grynau, et, depuis ce pont jusqu'à l'embouchure de la Linth dans le lac, marchera sur Utznach, dont il s'emparera. — Des barques, portant des troupes opéreront sur Schemerikon, pour attirer l'attention de l'ennemi et s'emparer de sa flottille. »

Le 24, à 11 heures du soir, le divisionnaire ordonnait d'enlever à Lachen tous les bateliers pouvant seconder nos pontonniers. Malgré les protestations très vives de ces hommes, un peloton de cavalerie les dirigeait vers le port où la flottille s'apprêtait à appareiller. D'autres paysans, pris à Bilten, acceptèrent de jouer un rôle important lorsqu'on eut, sous leurs yeux, étalé de l'or; habillés de tuniques blan-

1. Mainoni avait été échangé contre le général Auffenberg.

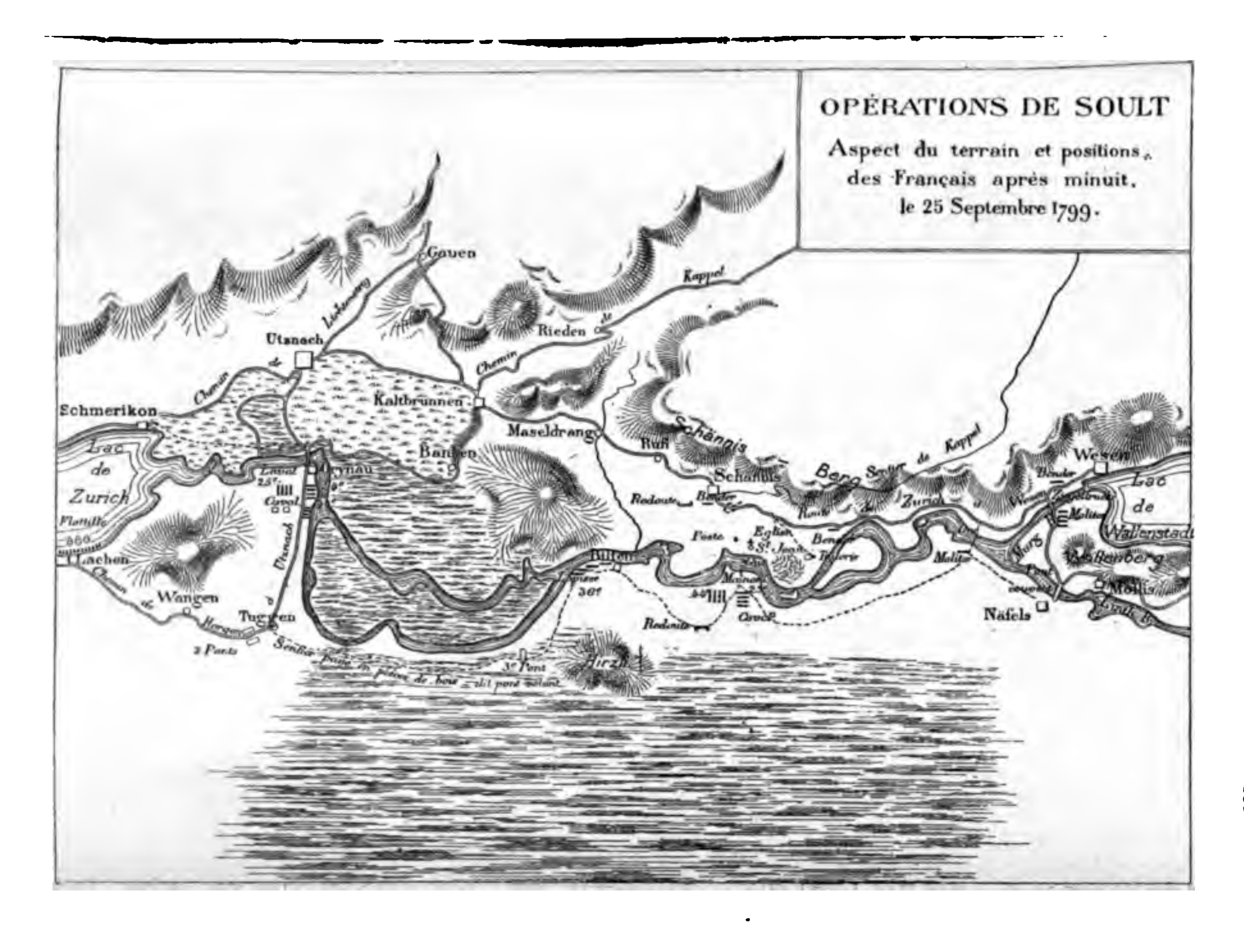
ches et coiffés de casques autrichiens, ils prirent place aux avant-postes.

Dans l'obscurité, croyant leur sécurité toujours assurée derrière l'obstacle du fleuve, les sentinelles allemandes ne remarquèrent aucun mouvement extraordinaire sur la rive gauche; elles croyaient d'ailleurs à la prolongation d'une sorte de trêve qu'on observait par là depuis un mois. Et, comme un épais brouillard s'élevait au-dessus des marécages, les vedettes allaient chercher un abri.

C'était à droite de la ligne française que Mainoni, ne pouvant suivre à la lettre les instructions de Soult, faisait, en essai, traverser le fleuve, large de 60 mètres sur ce point, à 30 grenadiers armés de piques. Une patrouille autrichienne, marchant à la file et sans bruit, déboucha sur la berge avant que les républicains eussent pu rétrograder. Rapidement, un sergent entraîna le peloton jusqu'au bois bordant un petit chemin qui reliait Schännis à la Tuilerie. Dans un endroit couvert, les hommes passèrent la nuit, en corps perdu.

Une compagnie de grenadiers, qui devait suivre le premier groupe, cédait, vers une heure et demie du matin, la place aux nageurs conduits par Dellard. On campait, sans cesser d'être en éveil. Vers deux heures, une bise très aiguë déchirait le voile du brouillard; mais la nuit restait obscure, et, soufflant du nord, le vent emportait vers Urnen tous les bruits qui s'élevaient de la rive gauche. C'était au moment d'engager l'action.

Quoiqu'on eût fait des efforts inouïs et dépensé un courage surhumain, le pont n° 1 n'avait pu arriver à l'heure marquée par le chef du génie au bord de la Linth, car les équipages, trop lourdement chargés, s'embourbaient à chaque pas. Pour remédier à cet inconvénient, les sapeurs amarraient, au moyen de cordes, les pièces d'un grand radeau qui pourrait transporter chaque fois une demi-compagnie à la rive droite.


OPÉRATIONS DE SOULT
Aspect du terrain et positions des Français après minuit, le 25 Septembre 1799.
Lac de Zurich
Schmerikon
Utznach
Kaltbrunnen
Gauen
Rieden
Kappel
Maseldrang
Benken
Grynau
Schännis
Berg
Wesen
Lac de Wallenstadt
Näfels
Mollis
Lachen
Wangen
Tuggen
Hirzli
3e Pont
2 Ponts

Soult venait encourager les sapeurs, électriser une troupe à qui Mainoni imposait silence pendant que les pelotons se tassaient dans une prairie. Bientôt un officier allait se placer en vedette sur la rive droite; après avoir rampé, il apercevait et touchait presque une cabane en bois élevée à soixante pas du fleuve; c'était une remise à foin ou étable placée à gauche de la petite église Saint-Jean, dont les murailles grises et le clocher pointu couvert d'ardoises, se dressaient au milieu d'un herbage. Une sentinelle tournait autour de la cabane qui abritait un poste autrichien. On ne voyait, derrière, aucun bivouac.

Une fois renseigné sur la topographie du terrain, Dellard oriente, avant trois heures, vers la rive droite, ses 150 nageurs qui, vêtus d'une chemise et d'un pantalon serré aux chevilles, portaient, fixés au sommet de la tête, un pistolet et des cartouches en colis maintenu par un mouchoir noué sous le menton. Un sabre et une pique complétaient leur armement. Après avoir nagé au milieu du fleuve sur une largeur de 20 brasses, 30 seulement reprennent pied [1], traversent des roseaux, escaladent la berge gazonnée et vont amarrer, au tronc d'un gros noyer, le câble qui facilitera la manœuvre du radeau déjà chargé de 50 grenadiers choisis par Godinot. Cette besogne faite, ils s'arrêtent, se couchent sur le sol, voient arriver une partie de leurs camarades ayant utilisé le bac, préparent les pistolets et attendent le signal de se porter en avant; signal qui leur est donné à trois heures et demie, par le canon de Molitor attaquant les Autrichiens devant Wesen.

Les grenadiers, restés en éveil dans le bois de la Tuilerie, se précipitent à l'attaque du poste autrichien établi non loin de la chapelle Saint-Jean. Sur eux, la sentinelle tire un coup de fusil qui ne porte point, mais suffit à jeter l'alarme; et lorsque dix de ses camarades sont entourés et pris, après avoir reçu

1. Rapport de Dellard. (Reg. 28. Pièce 146.)

sept coups de pique, elle peut s'enfuir avec le caporal qui va crier alerte dans les bivouacs du 1er bataillon de Bender, chargé de couvrir Schännis.

Déjà débarqués du radeau, les habitants de Bilten, habillés d'uniformes autrichiens, se portaient devant la Tuilerie où, rencontrant une compagnie de 200 hommes prête à livrer combat, ils criaient en allemand : *Sauve qui peut, Bender ! Les Français sont débarqués!* Ce qui portait les soldats à faire volte-face et à fuir jusqu'à Wesen. Une grand'garde, entraînée dans la débandade, suivit le même chemin. Or, n'ayant plus d'ennemis sur leur flanc droit, les nageurs de Dellard montèrent vers Schännis, village qui s'élevait alors à 850 mètres de la Linth.

Là, dans la maison Wecker, des officiers autrichiens avaient veillé très tard et traité comme folle une vieille femme qui, dévouée à leur parti, apportait la nouvelle qu'un groupe de Français occupait le bois de la Tuilerie. D'ailleurs, les rapports de deux chefs de reconnaissance, nouvellement rentrés, ne mentionnaient rien d'anormal, et l'on croyait les républicains trop prudents pour marcher à l'aventure de ce côté. Si, le 25, réveillés en sursaut au bruit du canon, ils regrettaient de n'avoir pas pris la veille quelques précautions, quand le colonel baron de Witerberg faisait monter ses hussards de Waldeck à cheval, le commandant de la place, baron d'Altstetten, refusait de quitter son lit et disait : — « Ce n'est qu'une démonstration; restons tranquilles. » Comme il prononçait le dernier mot, un boulet de huit livres traversait la muraille en bois de sa chambre.

Les nageurs et les grenadiers leur prêtant aide, 300 hommes environ heurtèrent dans l'obscurité assez dense les premières lignes d'un bataillon de Bender rapidement mis en bataille. Un rude élan refoula les Autrichiens jusque dans le village qu'on pouvait bombarder de la rive droite en prenant pour objectif les fenêtres éclairées depuis peu.



e Gutenberg. — 2. Place centrale, à Mayenfeld. — 3. Hôtel Reichberg, à Zurich.
4. Monument de Hotze, près Schännis.
mat, devant Schlieren. — 6. Gorge de Schöllenen. — 7. Göschenen. — 8. Bürglen.

Rallié par le commandant comte Borelli, le 1er bataillon de Bender, fort de 600 hommes, prenait l'offensive; il attaquait sur son front et à gauche la petite légion française qui dut, sous peine d'être écrasée, précipiter sa retraite vers le bac. Mais, bientôt renforcé de deux compagnies de chasseurs, le corps de Dellard s'arrêtait et faisait volte-face. Sa seconde charge échouait, tant l'ennemi, appuyant sa droite à une redoute, mettait d'opiniâtreté à défendre le terrain. Soudain, les deux partis s'arrêtaient et restaient comme en observation pendant une heure, à portée de fusil, dans l'attente du jour.

Lorsque Dellard eut couvert le passage des Français, Mainoni pouvait placer un bataillon de carabiniers et des grenadiers à droite et à gauche de la chapelle Saint-Jean; il plaçait, en outre, des troupes en embuscade derrière une haie vive qui longeait le grand chemin de Wesen, pour intercepter toute communication entre les bataillons de Bender; il indiquait au capitaine d'artillerie le ressaut du terrain où six canons étaient hissés en quelques instants. Dans l'abri des masures, derrière les troncs des noyers, se plaçaient les tirailleurs. Les sapeurs, qui avaient passé 1,200 hommes sur le radeau et dans deux barques apportées vers quatre heures, commençaient le pont lorsque le jour, levé depuis peu, éclairait les positions de l'ennemi et la ligne basse des montagnes aux sommets encore couverts d'un épais brouillard.

Au bruit du canon, Hotze était vivement sorti de Kaltbrunnen. Dans Schännis, à 7 kilomètres de son quartier général, il trouvait des troupes rangées en bataille et bien décidées à arrêter tout mouvement offensif des Français; leurs officiers déclaraient qu'on n'avait devant soi qu'un corps assez faible, chargé sans doute d'occuper la gauche autrichienne dans le temps où Massena se battrait à Zurich. Mais que se passait-il au pont de la Murg, devant Wesen? Les détonations roulaient par là de minute en minute. Malgré les recommandations du colonel de

Witerberg, Hotze se portait sur ce point. A 200 mètres du village, au sud-est, une compagnie des carabiniers de la 25e légère, couverte par une haie encore feuillue et très épaisse, laissait s'approcher jusqu'à vingt pas le groupe d'officiers allemands que suivaient des hussards de Greuz. Un sergent criait à l'état-major: — « Rendez vous ! » — Hotze était trop brave pour obéir à pareille injonction. Mais, ne pouvant sabrer l'obstacle qui couvrait parfaitement l'ennemi ni passer au bout de ses fusils sans risquer la vie de plusieurs hommes, il faisait tourner bride à son cheval quand un feu de salve envoyait 80 balles dans sa troupe; un projectile, ayant traversé le bras droit du général, entrait dans le côté, perforait un poumon; l'officier chancelait sur sa selle dans le temps où Witerberg expirait après avoir poussé un grand cri. Plunkett, qui voyait son chef tomber, s'arrêta pour le secourir. Une deuxième décharge des républicains blessait Hotze à la jambe droite, tuait Plunkett et six soldats de l'escorte. Les survivants, des officiers d'état-major et des hussards poussaient leurs chevaux vers Schännis [1].

Pendant que cet événement se passait, Mainoni faisait battre la charge au milieu des Français débarqués. Nageurs, grenadiers, chasseurs, suivis du 2e bataillon de la 25e, s'ébranlaient en masses, attaquaient des ennemis inférieurs en nombre, cette fois ; ils montaient au pas de course dans Schännis, et leurs adversaires, soldats de Bender, dragons de Waldeck, Hongrois du 60e régiment, ces derniers amenés par Colloredo, devaient céder le terrain, puis se retirer sur Kaltbrunnen, cavaliers et fantassins pêle-mêle [2].

1. L'endroit où fut tué Hotze est indiqué aujourd'hui par une pierre tombale placée sur la route de Wesen et portant cette inscription : — « Hier. — Fiel Und. — Starb Der K. — K. K. Commandant. — General Hotze. — Bei Der Ubergang. — Der Franzosen. — Uber Die Linth. — Morgen 25 september 1799. » (*Voir page de reproductions photographiques*).

2. Il y a 7 kil. 3 de Schännis à Kaltbrunnen par la route abritée der-

Chargé de soutenir la retraite avec cinq pièces de canon, le lieutenant Ott était frappé de deux balles et restait prisonnier. Sans le secours d'une batterie d'artillerie légère conduite par le lieutenant Prohazka et l'aide de trois compagnies du régiment Gemmengen, les troupes républicaines, après avoir enlevé Rufi à la baïonnette, fussent entrés sans coup férir dans Kaltbrunnen. Leur cavalerie n'étant pas arrivée, enfin contraintes à s'arrêter derrière Maseldrang, elles prirent, pour briser tout retour offensif, de solides positions le long d'un ruisseau.

Pendant que Mainoni s'avançait si vivement vers l'ouest, Godinot conduisait deux bataillons, débarqués à huit heures [1], à l'attaque de Wesen. Il eût, certes, emporté la place si Molitor avait pu lui prêter quelque appui ; mais le brigadier se trouvait à ce moment menacé par Jellachich. Aussi le major Becker repoussa toutes les attaques de Godinot.

Si Mainoni avait si heureusement opéré son passage devant Schännis, Lapisse, commandant une réserve arrêtée au gué de Bilten, s'était contenté de faire canonner pendant deux heures les postes autrichiens qui garnissaient la rive droite; ces postes repliés, les soldats de la 36e restaient l'arme au bras; position dans laquelle les trouva Soult. Le divisionnaire envoya les deux bataillons à Grynau.

Dans la soirée du 24, Laval échelonnait sa brigade de Tuggen à Grynau. Après minuit, lorsque plusieurs détachements couronnaient les hauteurs dominant la pointe du lac de Zurich, les troupes voyaient arriver une section de nageurs, deux batteries, et des sapeurs escortant un matériel de pont.

rière le massif de Benken; 2 kilomètres de Kaltbrunnen à Utznach; 17 kilomètres à Rapperswyl. (Reconnaissance faite le 30 juillet 1902.)

1. « A 9 heures, le passage de l'infanterie fut entièrement achevé, mais les pontonniers étaient tellement excédés de fatigue que l'on fut obligé de remettre au lendemain l'établissement du pont volant sur lequel devaient passer l'artillerie et la cavalerie. » (*Cahier Duvivier.*)

De l'ancien pont, que les Autrichiens avaient détruit le 15 août, il ne restait que deux culées. Comme on ne pouvait travailler à le rétablir sous le feu de l'ennemi, le 25, à cinq heures du matin, les sapeurs lançaient trois bateaux qui transportaient aussitôt sur la rive droite 200 hommes de la 25e légère [1]. Ces soldats, aidés de quelques nageurs, chassèrent deux petits postes de leurs redoutes. Le pont fut monté rapidement. Laval eût débouché dans Utznach, au point du jour, quoique les Allemands se trouvassent déjà en force devant lui, si, au passage d'une compagnie de la 36e, dont les hommes n'avaient pas rompu le pas, le tablier ne s'était brisé [2].

Quelques centaines de Français, massés sur la rive droite, auraient succombé sous les charges furieuses des Autrichiens et des Russes sans le courage que montra Lochet et l'activité de Laval.

Lochet avait fait embarquer, dans douze bateaux, 1,000 hommes des 25e légère et 94e de bataille [3]. A

1. « Le passage de la Linth fut organisé par la 1re compagnie du 2e bataillon, qui répara le pont de Grynau, releva les chaloupes que l'ennemi avait abandonnées en les coulant à fond et équipa des chaloupes canonnières. » (*Histoire des Pontonniers*. Page 35.) Et la 5e compagnie du 3e bataillon de sapeurs, commandée par le capitaine Boucherat.

2. Les causes de la rupture du pont de Grynau ont été diversement racontées. Des historiens se sont documentés dans le premier volume de : *Histoire de ma Vie*, de G. Sand, page 327, à la lettre de Dupin qui se disait, le 25 septembre 1799, brigadier au 1er chasseurs à cheval; régiment qui ne prit pas, en ce lieu, part à l'action.

3. Soult à Gautier, lieutenant de pontonniers : — « Wolrau, 24 septembre. — Sur les 6 barques du port de 50 hommes chaque qui se trouvent à Lachen, il y aura lieu d'embarquer 300 hommes d'infanterie commandés par le citoyen Valot, adjudant-major de la 94e demi-brigade, que vous conduirez à Schemeriken pour y opérer une descente et fixer l'attention de l'ennemi sur cette partie. — Dans 6 autres barques, qui se trouvent à Lachen, dont 4 du port de 150 hommes et 2 de 40, sont destinées à recevoir un détachement de 700 hommes commandés par le chef de brigade Lochet, qui doit les mener jusqu'à l'embouchure de la Linth et ensuite remonter cette rivière pour pouvoir effectuer son passage sur la rive droite à un point qui lui est déterminé. — L'attaque de la division devant commencer à 3 heures du matin, il est nécessaire que vous partiez à minuit de Lachen. — 2 pièces de 4 avec 2 compagnies d'infanterie resteront à Lachen et à la pointe du Nuolen pour protéger en cas d'événement. » (Reg. 28. Pièce 188.)

la faveur de l'obscurité, l'escadrille de droite traversait, devant Lachen, la pointe du lac de Zurich pour gagner l'embouchure de la Linth; mais le peu de profondeur des eaux du fleuve empêcha l'exécution du projet de Soult. Lochet dut rejoindre l'escadrille de gauche commandée par Valot, conduire les troupes à Schmerikon, en chasser vers quatre heures un poste autrichien, laisser deux compagnies à la garde du village et des bateaux; puis, lorsque Gautier, dirigeant les trois canonnières, allait louvoyer et combattre au besoin la flottille anglaise de Williams, qu'on croyait ancrée sous Rapperswyl, il prenait le chemin de Grynau et joignait l'avant-garde de Laval.

Les Autrichiens chassés de Schmerikon et des bords de la Linth avaient jeté l'alarme dans le régiment de Stein, qui était campé derrière le Steïnen. Sans s'inquiéter d'une action engagée sur sa gauche, vers Schännis, le général Petrasch réunissait quatre bataillons qu'il portait au pas de charge contre les républicains menaçant Utznach. Aux premiers coups de fusil tirés, les éclaireurs et une compagnie de la 36e rétrogradaient; et leur retraite, que suivaient des hussards, se changeait bientôt en débandade. Mais, à cent mètres de la rive droite, les 1,100 hommes que Lochet tenait bien en main et dominait de sa haute stature, car il avait cinq pieds dix pouces, abordaient l'agresseur à la baïonnette, enfonçaient ses rangs, pourtant serrés, puis le forçaient à chercher son salut dans une fuite précipitée, à laisser aux Russes le soin de défendre un terrain sur lequel de nombreux blessés étaient abandonnés.

Obéissant au général Titoff, deux bataillons de chasseurs russes, 1,400 combattants, que la présence du prince de Wurtemberg encourageaient fort, défilaient devant Utznach, à dix heures du matin, se portaient vers le sud, à l'attaque. Fiers hommes, qui voulaient montrer aux Autrichiens, si facilement repoussés, la supériorité de leur tactique. En compagnies massées, ils marchaient lentement. Contemplant à distance

cet appareil militaire, le paysan voyait briller au soleil les plaques des hauts shakos, l'acier clair des fusils et des baïonnettes; il entendait une sourde musique scandant la marche d'une infanterie qui foulait les guérets.

A chaque instant, les officiers haranguaient leurs soldats. Au nom de la Sainte Russie, ils recommandaient de ne point faire quartier aux athées afin de bien servir Dieu et le czar ; ou bien ils criaient : — « Sus aux Barbares ! » — appelant ainsi les soldats de la Liberté et se croyant eux-mêmes les champions de la civilisation quand ils n'étaient que les instruments du despotisme.

Mais les recommandations et les harangues n'étaient pas sans retarder la marche du corps moscovite, ce qui permit aux Français de prendre, sans heurt, les meilleures dispositions de combat.

En quelques minutes, Laval avait échelonné un bataillon de la 36e, les compagnies placées sur trois rangs, dans l'espace le plus élevé de la rive gauche et à gauche du pont qu'on réparait. Pour les soutenir, deux batteries de gros calibre garnissaient, près du Château-Rouge, un tertre devant lequel s'ouvrait un champ de tir très vaste. Derrière l'infanterie, un pli de terrain masquait les réserves prêtes à marcher.

Sa situation pouvant devenir périlleuse au premier moment, Lochet prenait une formation de bataille en ligne oblique, devant la Linth. Garnissant une bande de terrain, les troupes n'avaient plus alors d'autre alternative que de vaincre ou d'être précipitées dans le fleuve. Prolongeant leur gauche, devant le pont, cinq pièces de 4, qu'on venait de faire passer dans les barques, étaient placées derrière une levée de terre et chargées à mitraille. Sur toute la ligne, un grand courage animait les soldats.

Les Russes débouchent d'un chemin de traverse, en poussant des hurrahs. Leur 1er bataillon, qui s'est avancé baïonnettes basses, s'arrête au roulement du tambour, redresse les fusils et observe l'immobilité

après que les sous-officiers eurent rectifié l'alignement sur le front de chaque compagnie. Les popes font des prières, invoquant ici la protection du Dieu des batailles et montrant aux troupes des icones. Ensuite, les officiers se gantent, puis ils donnent des ordres brefs et cette belle infanterie, plus propre à la parade qu'à la guerre, reprend sa marche, ayant toujours l'arme au bras. Fière, elle arrive à cinquante pas de la troupe républicaine, sans avoir pris la précaution d'allumer les mèches des canons placés au centre d'un carré.

Cette manœuvre, audacieuse et imprudente à la fois, donnait à Lochet le grand avantage d'ouvrir le feu le premier. Son canon tire à mitraille sur l'angle droit de la colonne ennemie ; et l'angle est abattu dans la prairie ou plutôt mutilé. Un instant après, la décharge de mousqueterie des Français est dirigée sur le front de la même troupe, et, comme tous les coups portent, des rangées d'hommes s'écroulent.

Mais, sous la férule d'officiers impitoyables, les soldats épargnés se serrent et parviennent à former un nouveau rideau. La marche en ordre serré n'ayant produit sur l'ennemi aucun effet moral, les Russes vont épauler leurs fusils, quand le but s'efface soudainement : l'infanterie républicaine se jette à terre pour recharger ses armes ; elle s'abrite et ouvre un vaste champ au tir de Laval. Les canons, braqués bas, font d'horribles trouées dans la masse ennemie ; et à leur feu terrible succède encore la décharge du bataillon de la 36e, qui couvre la Linth de fumée.

Les Russes ont lancé des balles perdues, et déjà la moitié de leur 1er bataillon est tombé. Sur les survivants, 600 baïonnettes vont se croiser, lorsque Titoff, perdant la tête, ordonne un mouvement offensif qui est arrêté au premier pas par l'attitude des Français, bons manœuvriers qu'ils contraignent tout ce qui restait de l'avant-garde moscovite à lâcher pied pour aller se réfugier der-

rière le 2e bataillon ; celui-ci, audacieux et bien entraîné, prend du champ et charge avec furie sur un adversaire résolu à ne pas reculer d'une semelle.

Avant midi, Titoff dut battre en retraite, abandonnant son drapeau ; lente retraite à travers les prés, que le prince de Wurtemberg put arrêter à 150 mètres d'Utznach, devant un ruisseau.

L'intrépide Lochet, renforcé de trois pièces de 12, suivit pas à pas les Russes, déborda leur flanc gauche tout en éventrant leurs compagnies d'arrière-garde à coups de canon.

Titoff est exaspéré, après avoir demandé des secours au régiment de Stein qui ne veut plus se battre. Forcé de quitter la vallée, il fait d'Utznach son refuge. Par deux fois, les républicains pénètrent dans le bourg et s'avancent jusqu'au milieu du pays. Deux fois ils sont repoussés. Rendus furieux, excités à détruire, ils bombardent la place[1]. Leurs munitions brûlées, à cinq heures du soir, les Français se retirèrent pour couvrir Grynau ; deux compagnies tenant Schmerikon se rembarquèrent à la vue d'un corps russe venant de Rapperswyl. Les canonnières et la flottille rentrèrent à Lachen.

Soult blâma Laval de n'avoir pas porté ses réserves en avant quand Lochet avait déblayé la route d'Utznach, manœuvre qui eût permis à la gauche d'atteindre Kaltbrunnen où Petrasch exerçait le commandement du corps de Hotze, de rejoindre Mainoni resté en vedette devant Maseldrang, et d'achever avant la nuit la déroute des Austro-Russes.

Malgré cette faute d'un brigadier, la 3e division de l'armée du Danube occupait fortement la rive droite de la Linth pendant que Molitor battait Jellachich devant Näfels. Et Mainoni forçait Petrasch à évacuer Kaltbrunnen à neuf heures du soir. En retraite aussi,

1. Les habitants d'Utznach se plaisent à montrer aux voyageurs des boulets de 8 et de 12 qui traversèrent les maisons de leurs aïeux, le 25 septembre ; ils les appellent « les boulets Soult. — *Die Kanonenkuge Sult.* »

les Russes de Titoff, affamés et très fatigués, suivaient la route de Constance ; ils s'arrêtaient pour bivouaquer sur la montagne de Gauen ; position d'où Laval devait les chasser.

La canonnade qui retentit le 26 septembre avant l'aube signale l'action de Gautier ayant surpris, bombardé et abordé la flotte de Williams placée à l'ancre dans le port de Rapperswyl [1]. Les équipages, se jetant à l'eau, gagnaient la rive et allaient chercher un refuge au vieux château ; dix-sept barques étaient coulées et les canonnières démontées ; succès qui permettait à deux bataillons français accourus de Schmerikon de s'emparer des magasins remplis d'approvisionnements : pain et comestibles qui étaient destinés à l'armée du maréchal Souvarow, laquelle devait, — annonçaient les prisonniers — arriver le même jour à Schwitz.

Godinot avait attaqué la garnison de Wesen. Prise entre le lac de Wallenstadt, les montagnes et l'ennemi, cette troupe chercha les moyens de s'ouvrir un passage à la baïonnette vers Mollis ; sous le feu de la 84e, peu d'hommes s'échappèrent. Les autres soutinrent le combat pendant trois heures avant de se rendre à discrétion.

Alors que la prudence lui commandait de rallier ses troupes et de les porter vers Saint-Gall à l'abri de toute agression des Français victorieux et très entreprenants, le général Petrasch, que Titoff accuse publiquement de lâcheté, veut regagner l'estime de ses alliés, tenter un retour offensif qui pourrait, si l'ennemi se garde mal ou s'il s'est trop disséminé, ramener la victoire sous les drapeaux autrichiens. Rassemblant les débris des régiments Bender, Stein, Gem-

1. Gautier à Soult. « Le 26 septembre, à 10 h. du matin, nous sommes entrés à Rapperschwyl après avoir tiré quelques coups de canon. Nous avons pris la grande chaloupe de Zurich avec 3 pièces de 13, 3 pièces de canon et 1 mortier de 4, 150,000 rations de pain, 30 sacs de farine, 50 sacs d'avoine, 7 affûts de rechange. La municipalité est constituée la gardienne de ces approvisionnements. » (Reg. 28. Pièce 160.)

mengen et Greuz-hussards, avec 1,800 fantassins et 200 cavaliers, il marche de Gauen sur Kaltbrunnen, parvient à déborder et à battre deux bataillons de la 25e légère qui rétrogradent jusqu'à Benken. Ensuite, Petrasch s'aventure vers Utznach ; il crie : victoire ! trop tôt, car Mainoni surgit sur son front et l'arrête ; car des grenadiers venus de Bilten, par le gué, attaquent sa gauche ; car un troisième corps conduit par Laval charge sa droite. Serrés entre trois murailles de baïonnettes, les Autrichiens épuisent leurs forces à lutter, et se rendent, sauf Petrasch qui, tenant l'arrière-garde pendant l'action, put s'échapper avec quelques hussards. A sa suite, sur la route de Lichtensteig, les républicains, précipitant leurs pas, prenaient des traînards, des drapeaux, des caissons.

Par son plan dans lequel est prescrit l'émiettement des forces de Hotze, Souvarow avait causé la défaite d'un général qui aurait pu battre Soult ; un plan qui favorisait les manœuvres de Massena observant, comme Bonaparte, la tactique de détruire successivement les corps ennemis isolés.

Soult accorda des éloges mérités à ses soldats [2].

Pendant que Molitor gardait vigilamment Glaris, Lochet qui est chargé de poursuivre à outrance les Autrichiens entraînés vers le nord-est par Petrasch, les fit canonner, puis sabrer les 28 et 29 septembre. Son action vigoureusement poussée contraignit l'ennemi à repasser le Rhin devant Rheineck, à s'enfoncer dans le Vorarlberg en un long et triste cortège

1. Soult à Massena. — « Le résultat des deux jours de victoire a donné 3,500 prisonniers, 25 pièces de canon, 33 caissons, 4 drapeaux. Nous avons tué ou blessé 2,000 hommes à l'ennemi. » (Arch. Guerre.)

2. Soult cite, notamment : « Le citoyen Dellard ainsi que l'officier Muller, capitaine commandant le bataillon de grenadiers qui fut blessé à l'attaque de Schännis. Les pontonniers commandés par Chapelle ont été d'une activité sans bornes. L'adjudant-général Salligny a montré une bravoure étonnante, ainsi que Franceski, aide de camp de Soult, Soult autre aide de camp, Scherb et Compère, adjoints de l'adjudant-général Salligny. Georges, chef de bataillon commandant la 36e 1/2 brigade a été blessé de 2 coups de feu à la belle défense qu'il fit au pont de Grynau. » (Arch. Guerre.)

accompagnant le cadavre à peine refroidi du général Hotze [1].

1. Le 26 septembre, Petrasch avait fait demander à Soult le corps de Hotze qu'on avait déposé à l'abbaye de Schännis. Ayant reçu une réponse favorable, il décidait d'envoyer, sous la protection du drapeau couvrant un parlementaire, le major Lagurdonne à Schännis, major que Devilliers, commandant le 2e bataillon de la 25e, arrêta devant Gauen, avant d'écrire : « Je suis convenu avec le major que le général français ferait conduire à nos avant-postes le corps du général Hotze et qu'aussitôt arrivé on ferait prévenir par un trompette les Autrichiens. J'ai préféré cet arrangement à l'intention du major qui était de venir lui-même jusqu'ici, à quoi j'ai cru imprudent. » Enveloppé d'un manteau, chargé dans une charrette, le corps fut transporté à Wattwyl ; un piquet d'honneur l'accompagna.

Quels écrivains ont pu écrire, « que les Français traînèrent le cadavre pour s'en faire un trophée le long des chemins ? ».

« Hotze fut enterré dans le cimetière de l'église neuve de Brégenz. » (*Manuel des voyageurs sur le Rhin.* Page 7.)

CHAPITRE XI

DEUXIÈME BATAILLE DE ZURICH

Manœuvres des troupes françaises. — Combat livré à Wollishofen. — Instructions remises aux divisionnaires. — Ménard est chargé de faire des démonstrations devant Brugg. — Transport des bateaux au bord de la Limmat. — Foy met en position plusieurs batteries d'artillerie. — Les soldats attendent dans l'obscurité le signal de s'embarquer. — Le 25 septembre, à cinq heures du matin, Massena ordonne à Dedon de forcer le passage. — Services rendus par la batellerie. — Gazan attaque et repousse les premiers postes russes. — Prise de Hard, de Weiningen et du couvent de Fahr. — Massena surveille la construction d'un pont. — Bontemps est chargé de contenir Durasoff. — L'artillerie républicaine bombarde Engstringen. — Mortier est forcé de rétrograder sur Albisrieden. — Massena peut ramener les troupes au combat et gagner la victoire. — Oudinot fait occuper Höngg et Wipkingen. — La réserve russe reprend Höngg. — Une charge des Français lui fait abandonner ce poste. — Aspect du champ de bataille. — Korsakoff est sommé de rendre Zurich.

La prudence de Massena, bien posté dans l'Albis, le gardait contre les entraînements irréfléchis de son entourage. Ni les conseils de Gohier, ni les prières de Bernadotte ne pouvaient lui faire évacuer son camp pour s'engager à fond contre l'archiduc Charles, car il savait qu'un grand échec le forcerait à reculer de dix lieues ; ce qui ferait ouvrir nos frontières aux soldats autrichiens. Après avoir gagné du terrain sur la haute Sihl et repris le Gothard par d'habiles manœuvres, le général en chef s'employait à renforcer des bataillons que la misère et la déser-

tion avaient considérablement réduits, à prévenir la propagande royaliste exercée dans ses régiments [1], à organiser des marches et des attaques simulées qui donnaient une plus parfaite cohésion à ses brigades. De son quartier général établi à Lenzbourg, dans la maison Steinbrüchli [2], il forçait les administrateurs et les commissaires à remplir exactement leurs devoirs envers l'armée.

1. D'un pamphlet répandu dans l'armée en août 1799, nous extrayons ces passages : « La Suisse renouvelle la fable de l'homme qui réchauffe le serpent dans son sein. Elle est ravagée. Des torrents de sang y coulent. Ses trésors, son artillerie, ses pénates, tout lui est enlevé. Elle est réduite à la famine, à la misère. Elle est enfin punie par la horde révolutionnaire que sa neutralité partiale servit contre les descendants des Rois dont elle avait dans tous les temps reçu les marques les plus constantes de bienveillance. — Des milliers de cadavres français amoncelés sur ceux des braves helvétiens, des héroïnes même qui défendirent à main armée leur antique gouvernement, rappelleront à la postérité cet affreux souvenir. — Vos tyrans, vous le savez, Français, ont provoqué le retour des hostilités. Ils ont prouvé aux puissances, à tous les peuples amis de leur bonheur et de l'ordre, l'impossibilité de faire de traité stable avec eux. — Ils vous envoyent réparer leurs torts, protéger leurs projets désastreux, vous qui avez à pleurer des pères, des mères, des frères, des sœurs, des amis assassinés par leurs ordres barbares dans les massacres de septembre à Paris, aux mitraillades de Lyon, aux noyades de Nantes. — Liguez-vous contre les scélérats, contre les tyrans qui ne font connaître les pertes de notre patrie que par les ordres de faire marcher de nouveaux conscrits. Invitez nos princes à vous rallier sous la bannière des lys! » (Arch. Nat. A. F. III. 620. Doss. 4.237.)

2. « Le général Massena logeait dans une grande maison particulière, vis-à-vis de l'hôtel de *La Couronne* qui est encore aujourd'hui la première auberge de la ville de Lenzbourg. Le propriétaire de *La Couronne* était alors M. Rischgasser, l'arrière grand-père de ma mère. La maison particulière où logeait le général s'appelle Steinbrüchli (petite carrière). Elle est habitée aujourd'hui par mon beau-père, M. Villiger, avocat et maire de la ville. Le général Massena avait installé ses cuisiniers français dans *La Couronne* où il prenait ses repas. Ces cuisiniers menaient un grand train et gaspillaient les vivres, le beurre surtout, à la grande indignation de l'hôtesse, Mme Rischgasser qui se trouvait par cela délogée de son domaine le plus sacré. Voulant faire cesser un état de choses insupportable, elle fit demander une audience au général, mit ses habits du dimanche (costume national suisse), entra chez le général et lui demanda la faveur d'accepter un dîner préparé par elle et par son personnel d'hôtel. Le général accepta. Mme Rischgasser lui offrit un repas exquis, après quoi, le général, très satisfait, renvoya ses cuisiniers français et se mit en pension chez l'hôtesse qui pourvut désormais à la table du général jusqu'à la nuit mémorable où il partit pour livrer la deuxième bataille de Zurich. » (Communication faite par le très savant et très distingué colonel E. Leupold, attaché à l'état-major général, à Berne.)

On remarqua quelques mouvements de frayeur dans les rangs des conscrits lorsque les Russes eurent, au bord de la Limmat et devant la Sihl, remplacé les Autrichiens. De jeunes soldats prêtaient trop complaisamment l'oreille aux propos des auxiliaires suisses affirmant que, « marchant à l'avant-garde lorsqu'ils combattraient avec l'armée allemande, les Moscovites ne feraient, selon leur habitude, grâce ni aux blessés ni aux prisonniers. » C'était, affirmait un Polonais enrôlé à la 106e, un ramassis de forçats tirés des bagnes de la Sibérie et d'Orientaux sans civilisation, une armée sans discipline que le czar chargeait d'exterminer les républicains, comme ils avaient exterminé les Turcs à Ismaël. Moyen de les occuper loin de l'Empire, de préserver la Russie de leur pillage. Mais le départ précipité de l'archiduc Charles rassura les esprits timorés qui avaient redouté d'être attaqués avant le 1er septembre par les 90,000 soldats austro-russes échelonnés au nord de la Suisse. Avec plus d'assurance, on regarda l'ennemi qui restait campé en face de soi. Et souvent les postes eurent le spectacle de soldats bizarrement accoutrés, grenadiers et cosaques se livrant, même à portée du fusil des républicains, à d'étranges manœuvres ou chevauchées, gens de cirque plutôt que de guerre, jalonnant, le long des coteaux qui bordent la Limmat, une ligne démarcative.

Procédant méthodiquement à l'entraînement de ses troupes, pour les aguerrir encore et leur prouver que les Russes n'étaient point des soldats invincibles, Massena ordonnait à Soult d'attaquer pendant la nuit le camp établi à Wollishofen, une petite bourgade couverte, à l'ouest, par la Sihl et assise au bord du lac de Zurich, devant l'Uetliberg.

Le 8 septembre, à une heure du matin, une colonne d'infanterie française partie d'Albisrieden passe la Sihl à gué, surprend les sentinelles russes, entoure et désarme une grand'garde, et pénètre dans le bourg où s'engage un terrible combat, au milieu de l'obs-

curité. A la baïonnette, l'escrime des républicains est supérieure à celle de leurs adversaires qui, chargés de toutes parts, évacuent les maisons et se trouvent forcés, pour regagner Zurich, dernier point de ralliement indiqué par Korsakoff, de traverser les rangs du 1er régiment de dragons, cavalerie qui les sabre avec rage. Si la résistance opposée partout infligeait aux Français des pertes sérieuses : 70 morts et 30 blessés, dont 3 officiers, Sacken abandonnait 157 hommes tués ou blessés, 12 prisonniers, 200 capotes et un important matériel de guerre.

A ce combat nocturne ou surprise, Guérin, secrétaire de Massena, donnait le nom de bataille qu'un rapport habilement fait annonçait comme une victoire. Après en avoir entendu la lecture, l'armée du Danube tressaillit d'aise ; elle se crut plus forte et demanda à être conduite sans plus tarder à l'ennemi. Tant d'ardeur servait les desseins du général en chef, enfin décidé à frapper un grand coup pour que la campagne fût terminée avant l'hiver. Il eut en quelques heures élaboré un plan d'attaque générale. Non que Massena redoutât l'entrée de Souvarow dans la vallée de la Reuss, comme l'ont rapporté plusieurs historiens, car Lecourbe n'avait pas, le 23, fait de communiqué officiel sur la marche du maréchal russe vers le Gothard ; mais il voulait rejeter sur le Rhin Korsakoff et Hotze qui, suivant une information apportée par l'espion Casanova, devaient attaquer l'armée française le 26 [1]. Les divisionnaires recevaient, outre

1. Korsakoff devait déboucher en masse du camp tracé devant Zurich, emporter les hauteurs de l'Albis, marcher ensuite vers Lucerne et vers Berne. Hotze devait forcer le pont de Grynau, battre Soult et se porter à Schwitz à la rencontre de Souvarow. Jellachich occuperait Glaris le 25. Lincken se porterait dans le haut Linthal. Le rôle de Williams était nettement tracé dans cette lettre : « A. S. E. le prince de Korsakoff. — D'après les dispositions faites par S. E. M. le général Hotze, commandant en chef les troupes de S. M. l'Empereur, il en résulte que l'attaque générale doit avoir lieu le 26, de grand matin. — La part que je prends dans cette attaque sont celles-ci : — A l'instant que le général Hotze passera avec une colonne la Linth flus et qu'il avancera vers le village de Lachen, je débarquerai le régiment de Stein que j'aurai sur des

des instructions verbales et particulières à chaque corps, une instruction générale.

D'abord, l'ordre à Lecourbe de déboucher sur Dissentis et à Molitor de manœuvrer autour de Glaris. Ensuite :

« Mortier défendra (le 3 vendémiaire) la rive gauche de la Sihl entre Zurich et la Linth avec l'aide de la division de réserve Klein et fera tirer sur les faubourgs de Zurich pour occuper l'ennemi.

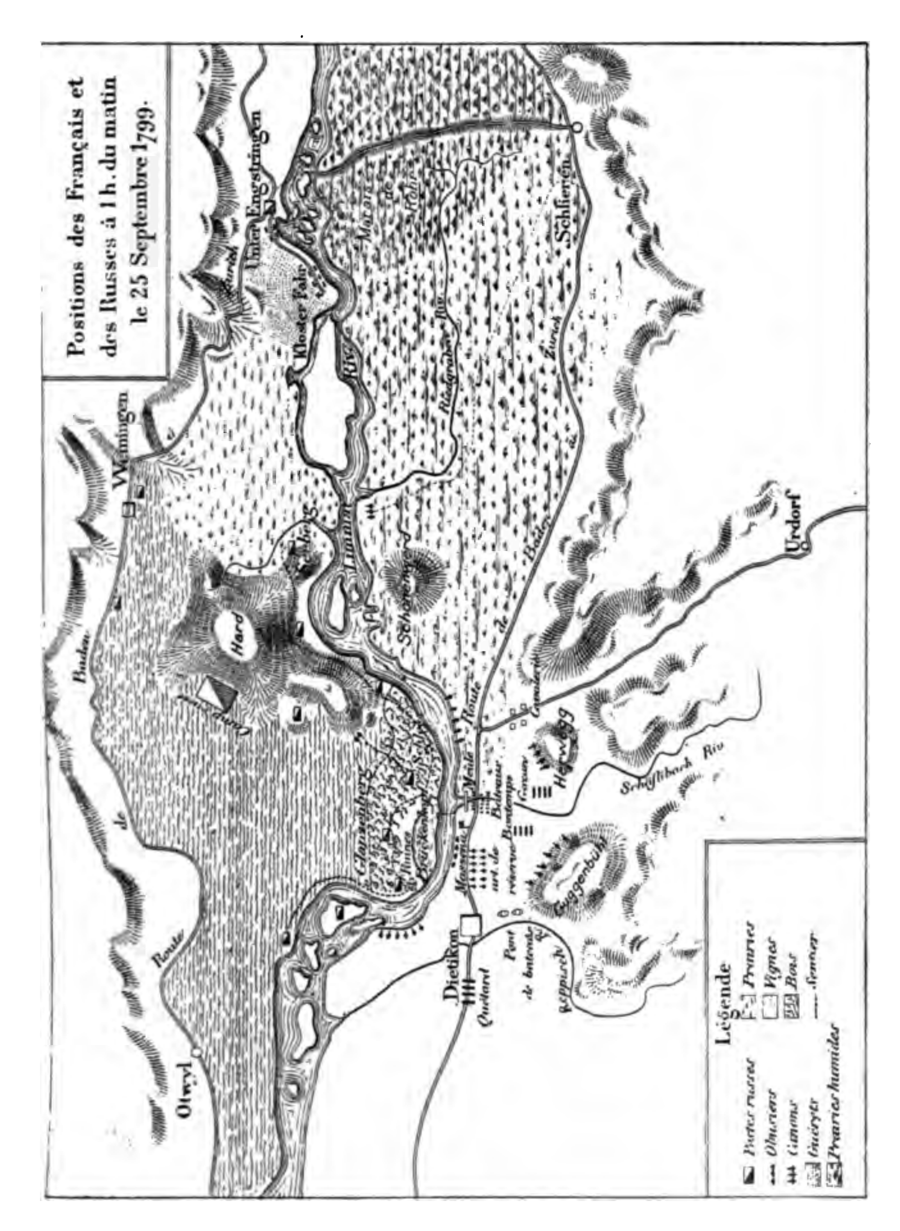
» Gazan passera le premier la Limmat à Dietikon et s'emparera du plateau de Fahr. Bontems passera immédiatement après Gazan et se portera à gauche, à Oetwyl. L'artillerie ne passera que lorsque le pont sera fait.

» Klein, avec la réserve, passera la rivière dès que le pont sera établi. Il sera chargé, pendant le passage d'arrêter tout ce qui pourrait sortir de Zurich. Il se mettra, en conséquence, en bataille derrière la brigade de gauche du général Mortier qui doit prendre position entre Albisrieden et Alstetten.

» A Bruck, Ménard donnera le change à l'ennemi en feignant de préparer le passage de l'Aar, en publiant assez haut que pendant la nuit on fera filer des troupes sur Dietikon pour les faire revenir dans la nuit. Ce sont de ces ruses de guerre dont on tire souvent un très grand parti [1]. »

bateaux transports et la flottille entre Pfäffikon et Freyenbach. D'abord que ce débarquement sera effectué, j'ai l'ordre d'aller avec la flottille et tout le régiment de Rovera que j'ai sur la flottille et sous mes ordres ainsi que les bateaux de transport vers Zuric pour y recevoir les ordres de V. E., embarquer les troupes russes et seconder votre attaque. — En conséquence, j'ai l'honneur de vous expédier M. le comte de Fulconis, officier de la marine, pour prendre vos ordres en vous priant de me l'expédier le plutôt possible. En cas que V. E. voulut faire une descente vers Horgen, la meilleure place pour embarquer les troupes est à Meilen. Je supplie V. E. de me faire expédier tous les bateaux et rames et matelots qui se trouvent à Zuric. Je supplie V. E. de compter sur mon zèle et sur tous mes sentiments. — Staffen, le 24 septembre à 8 heures du soir. » (Papiers saisis le 26 septembre avec la chancellerie russe. Reg. 28.)

1. Reg. 28. Pièce 140.


Positions des Français et des Russes à 1 h. du matin le 25 Septembre 1799.
Unter Engstringen
Kloster Fahr
Hard
Limmat
Schlieren
Urdorf
Dietikon
Otwyl
Glanzenberg
Guggenbuhl
Schäflibach Riv
Route de Baden
Légende
Prairies
Vignes
Bois
Sentier
Prairies humides

Oudinot, bon chef d'état-major, pouvait régler rapidement tous les détails concernant la concentration des régiments et les marches des brigades qui allaient manœuvrer de Brugg à Airolo. Les mots d'ordre indiqués [1], l'approvisionnement en munitions assuré, le service des transports des bateaux et des pontons bien réglé, on ne put cependant obtenir au centre les vivres nécessaires pour subsister pendant quatre jours, tant la pénurie était grande sur la basse Limmat ; mais chacun espérait que, de l'autre côté du fleuve, l'ordonnateur en chef trouverait le pain nécessaire pour assurer l'existence des 33,600 hommes [2] qui allaient livrer bataille au corps de Korsakoff.

L'armée française était forte le 23 septembre de 72,449 combattants [(k)].

Ce fut une habile manœuvre que celle de retenir la droite russe près de Wurenlingen [3], sur le Siggenberg, et de lui fermer ensuite toute communication avec Zurich. Durasoff, abusé, mettra une grande énergie à défendre aux Français le passage de l'Aar qui est, en aval de Brugg, profond et très encaissé

1. Du 25 septembre au 5 octobre, les mots d'ordre et de ralliement furent, au centre de l'armée du Danube : Le 25, ordre : Licurgue-Ligure ; ralliement : Liberté. 26, ordre : Franklin-Philadelphie ; ralliement : Philosophie. 27, ordre : Néron-Naples ; ralliement : Noirceur. 28, ordre : Brutus-Bastille ; ralliement : Bataille. 29, ordre : Titus-Tours ; ralliement : Tranquillité. 30, ordre : Scévola-Suze ; ralliement : Sûreté. Le 1er octobre, ordre : J.-Jacques-Japon ; ralliement : Justice. 2 octobre, ordre : Guillaume-Glarus ; ralliement : Générosité. 3, ordre : Suwarow-Suisse ; ralliement : Supplice. 4, ordre : Annibal-Afrique ; ralliement : Antiquité. 5, ordre : Porsenna-Paris ; ralliement : Proscription. (Arch. Guerre.)

2. La 4e division, Mortier, 14,235 hommes. La 5e, Lorge, 10,331. La 7e, Klein, 4,049. Brigade Quétard, du corps de Ménard, 5,000 hommes. Total : 33,615. Artillerie, 26 pièces de 8, 10 de 4 et 15 obusiers de 6 pouces. (Reg. 28. Pièce 212 bis.)

3. Le corps de Durasoff, fort de 4,840 h. s'échelonnait de Baden à Koblenz : 1 bataillon de mousquetaires Durasoff et 2 p. de canon à Hartenstein. 1 bataillon des mousq. du même corps à Kirchdorff. 6 p. d'art. à Rost. 10 escadrons des tartares de Baranowski et 8 p. d'art. à Wurenlingen. 1 bataillon de mousq. Puschschin à Gross-Dettingen, 1 autre à Klingnau. Le régt des cosaques du Don, Kimstchazki, sur le front.

puisqu'il roule entre des escarpements mesurant 30 mètres de hauteur [1].

Abusé le 24, à l'arrivée des bateaux, — un matériel hors d'usage — que les pontonniers des 8es compagnies des 1er et 2e bataillons feignaient de dissimuler devant Rein, à l'échelonnement de plusieurs pelotons, au passage des officiers d'état-major en reconnaissance vers Stilli, et à la canonnade qui éclatait le 25, le général russe ne pénétrait qu'à dix heures du matin le dessein des Français, quand déjà il se trouvait séparé de Markoff, dont les troupes attaquées avant le jour étaient en partie détruites.

Parce que la rive droite de la Limmat domine et commande la rive gauche, on ne pouvait franchir le fleuve qu'en prenant les plus grandes précautions. Massena recherchait lui-même le point de passage. S'étant arrêté le 19 septembre à l'embouchure du Riedgraben, Oudinot indiquait quels avantages on devait tirer d'un débarquement près de Fahr, ce qui mettrait l'armée, tout de suite, aux portes de Zurich. En outre, à droite, les marécages de Rohr couvriraient la troupe d'expédition contre toute entreprise des Russes. En arrière, Schlieren pourrait servir d'abri aux pontons et aux réserves. De la rive bordée d'osiers, une batterie enverrait des projectiles dans l'île de Fahr et sur le couvent des Bénédictines, dont le clocher rond apparaissait à l'état-major ainsi que les toits épais des bâtiments carrés, entre de vieux chênes. Vu du Riedgraben, à gauche, le mamelon de Hard, tout boisé, formait large saillie. Devant la Limmat, un val se creusait et montait vers Weiningen. Dans la nuit du 19 au 20, les sapeurs ouvraient un chemin de Schlieren à l'embouchure du ruisseau, où trois pièces de canon étaient placées sans que les postes russes bordant la rive droite eussent d'ailleurs montré d'inquiétudes.

Mais le premier plan adopté fut rejeté après un

1. Reconnaissance de la vallée de l'Aar, faite le 17 juillet 1902.

minutieux examen de la position militaire qu'occupait la brigade Markoff[1]. Le gros de celle-ci, cantonné sur le plateau de Hard et à Weiningen, attaqué dans sa gauche, pouvait rejoindre Durasoff et tenter avec lui un retour offensif que le nombre des hommes mis en ligne rendrait redoutable à la division Lorge. Or, la stratégie indiquant de rejeter Markoff sur Zurich afin de pouvoir contenir facilement Durasoff, il fallait choisir en aval de Schlieren le point de passage et tomber sur la droite du corps moscovite. Voilà pourquoi on renonça à effectuer le passage devant le Riedgraben pour franchir la Limmat en amont de Dietikon, à l'embouchure du Schäflibach[2]. Décision prise le 22 septembre.

Le Schäflibach, tombant des pentes d'Urdorf, creuse un ravin large de 15 à 20 mètres entre le dernier ressaut du Guggenbühl et la Limmat, dans la vallée même de Zurich, qui est couverte d'arbres à fruits. Un terrain ferme s'élève des deux côtés de son embouchure. Là, du tertre dominant la rive gauche, on suit parfaitement jusqu'à l'île de Schonenwerd le cours de la Limmat qui, large de 85 mètres, très rapide mais peu profonde, décrit un demi-arc de cercle enveloppant tout le massif boisé du Glanzenberg situé sur la rive droite et baigne les îles situées au-dessous de Dietikon.

En 1799, une prairie s'étendait du Schäflibach à Dietikon. D'après le plan dressé par Diezenger[3], le

1. Le corps de Markoff occupait de Höngg à Baden les positions suivantes : en avant de Weiningen jusqu'à Closter-Fahr 1 bataillon des grenadiers Tremblut, 608 hommes et 1 régiment des cosaques de l'Oural, Maïnoft, avec 2 pièces de canon, 286 hommes. Devant Otwyl, 2 compagnies de mousquetaires Markoff, 362 hommes. Couvrant Würenlos 1 bataillon 1/2 de mousquetaires Markoff et 3 canons, 1,085 hommes. Dans. Wettingen, 1 bataillon de grenadiers Schakpski et 2 canons, 586 hommes. Total : 3,000 combattants environ. (Papiers de la chancellerie russe.)

2. Lieu situé près d'un carrefour que traverse le chemin de Dietikon à Urdoff, à 1,800 mètres de ce village, à 9 kilomètres de Zurich et à 5 kilomètres de Birmensdorf.

3. Carte dessinée en 1825. (Arch. d'Etat de Zurich).

vieux bois ou plutôt le rideau du Glanzenberg, chênes, ormes et bouleaux peu serrés, était assez facile à traverser. Un terrain inculte s'ouvrait derrière ; large de 300 mètres, le guéret aboutissait au pied du mamelon de Hard, couvert de hêtres et de sapins, qu'il fallait traverser ou tourner pour aller intercepter la route reliant Baden à Zurich et entrer sans coup férir à Weiningen. Et des ruines d'un vieux château ayant dominé autrefois la rive droite, on pouvait ouvrir, à travers les bois un chemin vers Fahr, le long du ruisseau ou bras mort qui enveloppe au nord l'île de Werd.

C'était donc entre Dietikon et Schlieren qu'il fallait transporter, des chantiers de Brugg, en descendant l'Aar et en remontant ensuite la Reuss jusqu'à Bremgarten, puis à bras d'hommes en franchissant les hauteurs couvrant la Reppisch, en suivant de mauvais chemins, en se cachant souvent pour dérober la manœuvre à l'ennemi, les bateaux et les pontons qui serviraient à passer la Limmat.

Tâche surhumaine, sous laquelle les pontonniers plièrent un moment. Massena leur donna alors pour auxiliaires 900 soldats de la 37ᵉ de bataille. Un long convoi parvenu en vue de Dietikon contourna le village, au sud, rejoignit le chemin de Schlieren et s'engagea dans le lit du Schäflibach qui était à sec et masqué près de son embouchure au moyen d'une meule de roseaux.

Le 24, entre sept et onze heures du soir, 42 bateaux furent ainsi masqués pendant que l'équipage de pont s'avançait à droite de Dietikon [1].

Dans l'après-midi, le chef de bataillon Foy avait

1. « La 6ᵉ compagnie du 1ᵉʳ bataillon de pontonniers aux ordres du lieutenant Massot fut chargée de passer la tête de l'avant-garde. La 5ᵉ compagnie du 2ᵉ bataillon, renforcée d'un détachement de la 8ᵉ, aux ordres des capitaines Henry et Lefranc, des lieutenants Bloquet et Schmider fut chargée de conduire le reste des bateaux de débarquement. Ensuite, la 4ᵉ compagnie du 1ᵉʳ bataillon fut chargée exclusivement sous les ordres du capitaine Jonatham Zabern et du lieutenant Busch de la construction du pont. » (*Relation* de Dedon l'aîné.)

échelonné l'artillerie du centre : dix pièces de 8 garnissaient les éperons du Guggenbühl et de l'Herweg, un mamelon isolé ; canons placés trop loin pour battre Hard, on pouvait néanmoins en tirer un grand avantage s'il fallait, la tentative de passage ayant échoué, opérer la retraite. Sous Dietikon, à la hauteur d'une île très longue, six pièces enfileraient les avenues du Glanzenberg. A gauche du Schäflibach, quatre obusiers ouvriraient le feu sur le bois du Brückenkopf tandis qu'à droite cinq pièces de 4 soutiendraient le débarquement des troupes. Les trois canons laissés sous bonne garde à l'embouchure du Riedgraben croiseraient leur feu avec celui des premières pièces qu'on passerait. De plus, deux batteries formant une réserve devaient suivre pas à pas la brigade Gazan ou bien garnir le rivage.

Des hautes fenêtres du clocher de Dietikon, un officier d'état-major n'avait remarqué dans les camps russes aucun mouvement inusité. Le soir, les cosaques chargés de patrouiller retournaient au camp de Hard. Les feux de bivouac s'allumaient comme à l'ordinaire, révélant l'emplacement des postes moscovites abrités dans les bois.

L'obscurité favorisait les Français achevant leur concentration sur la ligne Dietikon-Guggenbühl-carrefour du chemin d'Urdoff. Un grand vent et le vacarme qui montait du fleuve couvraient le bruit du roulement des voitures. L'infanterie de la division Lorge (brigades Gazan et Bontemps) se tassait derrière le chemin reliant Baden à Zurich. La brigade Quétard, du corps de Ménard, serrait sur les premières. A la droite de ces régiments, les troupes de Klein couvraient Schlieren et surveillaient Alstetten. Mortier, resté en observation au pied de l'Uetliberg, devait préparer successivement l'attaque de Zurich et l'occupation de Wollishofen.

Couchés derrière leurs bateaux, les pontonniers restaient attentifs. Une consigne sévère empêchait les habitants de Dietikon de sortir du village. Du

Guggenbühl, ressaut ombragé de sapins, jusqu'à la Limmat, la multitude des soldats piétinait et manifestait l'impatience qu'elle éprouvait d'agir.

Dès minuit, Massena était sur la route, avec Reille et Dedon ; il apportait ses encouragements aux troupes; et il s'assurait de la parfaite exécution des derniers ordres donnés.

A cinq heures, le canon de Ménard retentit devant Brugg. L'aube n'est pas levée. Un léger brouillard traîne sur le fleuve. Rapidement, les pontonniers alignent leurs bateaux à gauche du Schäflibach. Dedon leur ordonne de forcer le passage avant que l'artillerie du centre n'ait ouvert le feu sur les Russes qui, réveillés en sursaut, vont traverser les bois du Glanzenberg pour s'opposer à un débarquement.

Les bateaux légers, numérotés de 1 à 10, transportent une compagnie de la 10e légère, 182 hommes.

A l'aviron, les bateaux peuvent remonter la Limmat sur une longueur de 120 mètres, et, prenant le large devant le schloss Glanzenberg, ils gagnent rapidement la berge qu'on voulait occuper, sauf quatre barques échouées à vingt pas du rivage sur des troncs de saules submergés et formant écueil. A les tirer de cette position fâcheuse, les pontonniers travaillèrent sous le feu d'un poste russe.

La 2e escadrille, — bateaux numérotés de 10 à 32 — transportait 320 hommes, dont Gazan, Maranzin et des guides pris dans la 1re légion helvétique, traversait le fleuve à la rame, sans beaucoup dériver et abordait devant la chaussée du Bruckenkopf. Vivement débarqués, aux premières lueurs de l'aube, les Français chargeaient 200 Russes qui, sortis de trois gros postes, voulaient leur défendre l'accès d'un vallon ouvert entre le Glanzenberg et le Hard. Devant eux, les obus fouillaient le bois et faisaient parmi l'ennemi quelques victimes.

La 3e escadrille, formée par quatre gros bateaux, portait deux compagnies sur l'îlot qui surgit au-dessous de

Dietikon, y enveloppait un poste russe, le désarmait et se hâtait de rejoindre le deuxième groupe.

Les six bateaux de la réserve servaient aux pontonniers de Zabern à jalonner le fleuve pour préparer l'alignement des pontons.

Si le premier groupe des républicains s'avançait sur Fahr, le second, bientôt renforcé, occupait fortement le Glanzenberg ; puis deux bataillons des 10ᵉ légère et 37ᵉ de bataille, qui obéissaient, l'un à Maranzin, l'autre à Grain-d'Orge, contournant à l'ouest le massif du Hard, étaient arrêtés un moment par les grenadiers de Tremblut descendus des hauteurs. Mais une charge bien conduite enfonçait le bataillon moscovite, traversait le mur des cosaques de l'Oural, égorgeait des canonniers sur les quatre pièces rapidement réunies et battant déjà au travers d'une éclaircie d'arbres l'embouchure du Schäflibach.

Ensuite, les deux colonnes allaient mettre en déroute les mousquetaires de Markoff accourus d'Otwyl et de Warenlos, forcer l'entrée du camp de Weiningen, blesser et prendre le général russe, occuper les routes de Baden et de Regensdorf, se présenter devant Fahr à l'improviste pour appuyer les opérations de leurs frères d'armes ayant longé la Limmat après avoir mis en fuite deux postes et les cosaques de Maïnoff.

Dans l'enceinte du couvent des Bénédictines, 23 de ces cavaliers, abandonnant leurs chevaux, s'étaient réfugiés, croyant trouver là un abri sûr. Deux portes cédèrent aux efforts des carabiniers qui atteignirent et égorgèrent les Russes, ne demandant point quartier, au fond de la chapelle même. Ce massacre accompli, les soldats s'emploient à enlever une barricade élevée derrière le cloître. Grain-d'Orge vient leur prêter main-forte. Après, des feux de salve balaient le chemin qui, long de 300 mètres et escaladant un coteau, relie le couvent de Fahr au village d'Unter-Engstringen. A l'entrée du village, autour d'une fontaine et dans l'enceinte d'une

grange, les Russes chassés du flanc oriental de Hard et des chaumières de Fahr se sont arrêtés ; leur énergie s'accuse dans une résistance à coup sûr très belle, mais inutile. Chargés à la baïonnette, ce qui survit au massacre lâche pied et s'enfuit en poussant d'horribles clameurs jusqu'à Ober-Engstringen. Les bataillons français reprennent haleine et attendent des renforts pour s'engager plus avant vers Zurich.

Resté à l'embouchure du Schäflibach, sans manteau, les bottes dans le fleuve, exposé un moment au feu de l'artillerie russe, Massena donnait des encouragements, d'abord aux soldats qui s'embarquaient, puis aux pontonniers, car Dedon avait à cinq heures et demie fait approcher le pont volant [1].

Comme les pontonniers avaient pu, en une heure et demie, établir le pont avec l'aide des soldats suisses, sur-le-champ on récompensait l'héroïsme des plus braves travailleurs ; ainsi, le sergent Adam qui avait posé les ancres, qui était resté longtemps, presque nu, dans la Limmat alors glacée, était fait sous-lieutenant ; avec lui, trente-deux soldats recevaient des galons ou une gratification, ce qui les excitait à voler de nouveau au danger.

Le passage d'une charrette lourdement chargée, faisant l'épreuve auquel le pont résiste, Bontemps entraînait la seconde brigade du corps de Lorge sur les traces de Gazan ; mais en débouchant dans la vallée ouverte entre Hard et Weiningen, la troupe exécutait un mouvement de conversion à gauche et s'avançait, en épais rideau sur Otwyl, pour chasser de ce village la droite de Markoff et fermer à Durasoff la route de Zurich, si ce général tentait de se porter au secours de Korsakoff.

1. « On avait amené l'équipage du pont resté depuis la première bataille de Zurich tendu sur la Reuss à Rottenschwyl pour assurer la communication sur les deux rives du fleuve ; il consistait en 30 bateaux d'artillerie et tous leurs agrès. Parti de Bremgarten le 24 septembre, il arrivait dans l'après-midi devant Dietikon et ne s'approchait de la Limat que le soir. » (Dedon. Page 22.)

La mise à flot du pont n'avait point interrompu le transport des troupes d'une rive de la Limmat à l'autre, si bien que Gazan resté en observation devant Unter-Engstringen recevait bientôt les dernières compagnies de sa brigade et des cavaliers qui, envoyés en éclaireurs, aperçurent rangés à droite et à gauche d'Ober-Engstringen des grenadiers et des cosaques paraissant résolus à défendre l'approche de Höngg.

Il fallait employer du canon contre eux.

A huit heures et demie, cinquante minutes après l'achèvement du pont, quatre batteries passaient la Limmat, suivies d'un corps de hussards. Déjà, les pontonniers de la 6e compagnie du 1er bataillon et un détachement de la 5e compagnie du 2e, arrivés sur la rive droite avant six heures, avaient pu ouvrir dans les broussailles et les marécages bordant le fleuve un chemin à l'artillerie. Chaque pièce, traînée par dix chevaux, traversait le Seeberg, tournait à gauche du couvent de Fahr et allait se placer derrière l'infanterie. A dix heures, Gazan faisait porter dix pièces devant Engstringen, sous les pommiers. Et le combat recommençait.

Echarpés de front par la mitraille, pressés à gauche par la 37e, les grenadiers russes de Sacken battaient en retraite après avoir longuement résisté. Chargés de couvrir ce mouvement rétrograde, les cosaques de Maïnoff se débandaient sous les feux de salve, poussaient de grands cris et fuyaient vers l'est, au grand galop de leurs montures, laissant devant les vainqueurs le régiment des dragons de Schepeleff qui, amené à neuf heures de Wipkingen par son général, allait tenter d'arrêter une troupe que le succès avait électrisée.

Pendant que Gazan a pour objectif Höngg, Bontemps continue devant Otwyl son service de vedette. La brigade Quétard passe le fleuve derrière l'artillerie, garnit vivement le Hard, forme deux groupes qui se porteront à l'ouest ou à l'est, en renforts, quand Lorge le jugera nécessaire.

Ayant franchi le pont de la Limmat au pas de course, la 1re demi-brigade helvétique, renommée pour sa bravoure et sa fidélité envers les Français, remonte la rive droite du fleuve et va, sous les ordres de Debons, appuyer l'action des troupes engagées devant Ober-Engstringen.

Massena paraît sur ce point. Tandis qu'il s'emploie à encourager les soldats, un courrier arrive, portant de mauvaises nouvelles. Mortier, qui manœuvre au bord de la Sihl, n'a pas exécuté toutes les instructions données le 23; et, pressé par des masses russes, sans avoir eu l'appui de Klein, il recule en désordre vers Albisrieden.

Oudinot, chef d'état-major, va suivre, vers Höngg, la brigade Gazan dont le courage doit rendre inutiles toutes les résistances que peut opposer l'ennemi.

Accompagné de quelques officiers, Massena retourne précipitamment au pont de Dietikon, fait galoper sur Schlieren au delà duquel il peut arrêter la retraite des troupes qui, en dépassant Urdorf, eût compromis l'armée du Danube.

Chargé de retenir Korsakoff à Zurich, Mortier n'avait pas su remplir sa mission. Une première faute : sa batterie d'obusiers ne bombarda point à l'heure indiquée le faubourg de la Sihl, ce qui eût alarmé la garnison. Seconde faute : négligeant d'employer Klein, il ne fit défiler devant la ville qu'un bataillon au lieu d'un régiment. Troisième faute, la plus grave : retard mis à attaquer Wollishofen, pris le 8 septembre et inconsidérément évacué par Soult deux jours plus tard; car sa droite, brigade Drouet, n'arrivait devant le bourg qu'à sept heures et demie, et le trouvait si bien gardé, que le feu, pourtant nourri, de l'artillerie ne pouvait ébranler le courage des défenseurs. La canonnade cessait, et l'infanterie française, ayant dérobé sa marche en longeant des masures, commençait à son tour une fusillade très vive pour essayer de rompre les bataillons du régiment Essen, formés sur trois rangs devant une ferme.

Or, ce régiment adossé à un mur, ne pouvant reculer ni tenir longtemps devant l'impétuosité de l'ennemi, se défilait à droite, au pas ordinaire, et trouvait derrière Wollishofen un bataillon de Sacken qui s'employait à soutenir sa retraite.

Mais le prince Gortschakoff[1], sortant vivement du camp établi devant Zurich, conduisait le bataillon des chasseurs de Fock et les mousquetaires de Fuchkoff au secours des vaincus. Il abordait la brigade Brunet échelonnée entre la Sihl et le lac, la chargeait, essuyait son feu à bout portant, reculait pour prendre du champ, appelait des réserves à la rescousse et abordait une seconde fois les républicains. Par trois fois, Russes et Français prenaient et reprenaient le village d'Enge. Cependant, la ténacité des Moscovites, encouragés de l'exemple d'un prince qui combattait au milieu d'eux, eut raison des soldats de Mortier. En désordre, ceux-ci repassaient la Sihl ; un bataillon se réfugiait dans l'Uetliberg, et Drouet rétrogradait en toute hâte sur l'Albis, pour attendre des renforts et se lier à Brunet.

A la vue du général en chef, les troupes de Brunet qui n'avaient fait qu'une marche devant Wiedikon et Zurich, s'arrêtaient derrière Albisrieden. Un régiment de Drouet, que Sacken talonnait, se ralliait à droite de la 2e brigade. Reformés en pelotons, regardant l'ennemi, les hommes rechargeaient leurs fusils sous le feu très intense de l'artillerie russe.

Sur le front des trois régiments, devant les soldats apeurés, Massena passait tête haute sans paraître

1. Le général-lieutenant Gortschakoff avait sous ses ordres : 2 bataillons de mousquetaires Fuchkoff : 1,354 hommes ; 1 bataillon des grenadiers Selechoff : 651 hommes ; 1 bataillon Nachmanow : 580 hommes ; 1 bataillon Potapoff : 584 hommes ; le 5e bataillon des chasseurs Titoff : 703 hommes ; la 6e de Fock, 730 hommes ; le régiment des hussards Lykoschin, 1,245 hommes ; le régiment des cosaques de l'Oural, Borodino : 467 hommes. Total 6,214. Essen le secondait avec 2 bataillons des mousquetaires de son nom : 1,327 hommes ; 1 bataillon de grenadiers Sacken : 770 hommes ; 1 escadron des dragons Schepeleff : 140 hommes. Total : 2,237. Total général : 8,451 soldats.

entendre le bruit du canon. En quelques minutes, neuf de ses guides, mortellement frappés, vidaient l'étrier. Après avoir indiqué à Mortier les accidents du terrain à garnir et aux brigadiers les nouvelles formations à prendre devant les carrés de Gortschakoff, il jalonnait, à gauche de la division tenue ferme sous une pluie de boulets, l'emplacement d'une batterie d'obusiers. Ces obusiers, qu'une grange du hameau de Wiedikon devait couvrir à gauche, ouvraient bientôt le feu sur la droite russe restée immobile et tassée.

Les projectiles, tirés de haut en bas, firent de grands ravages. Néanmoins, sous l'avalanche de fer, Gortschakoff, Essen et Fuchkoff, s'obstinèrent à tenir en ligne plus de 8,000 hommes ; ils attendirent le moment favorable de charger.

Klein était descendu d'Urdorf et pouvait manœuvrer devant Alstetten ; deux bataillons des troupes de Humbert se plaçaient à une heure du soir au centre de la division Mortier. Massena avait alors sous la main, à la suite d'une concentration rapidement exécutée, 9 obusiers, 24 pièces de canon et plus de 15,000 hommes, dont la moitié, formant trois colonnes serrées, marchait sur l'ennemi qui s'obstinait à ne pas manœuvrer.

Alors une lutte épique s'engagea. Dans un long corps à corps, des bataillons s'entr'égorgèrent. La haine rendit les deux partis également impitoyables, puisqu'ils refusèrent l'un et l'autre de faire des prisonniers. Les baïonnettes firent une boucherie. Des tas de cadavres, des monceaux de blessés, des shakos, des casques, des fusils, des sabres et des chevaux couvrirent les sillons.

Devant Albisrieden, autour des arbres et des chalets isolés, dans le refuge des bosquets, derrière le moindre accident de terrain, des pelotons séparés de leurs compagnies se battirent à outrance. A leurs adversaires, les Russes arrachèrent plusieurs fois des cris d'admiration. Qui peut montrer mieux

leur bravoure que la conduite des mousquetaires de Fuchkoff? On braque sur eux, à dix mètres, des canons chargés jusqu'à la gueule. A la vue des mèches allumées, l'épaisse muraille ne recule pas ; après la décharge, elle s'écroule au milieu d'une horrible clameur et le sang répandu coulait à flots dans le ravin creusé vers Hard.

Gortschakoff est vaincu. Il craint de subir le désastre qui accompagne ordinairement toute débandade ; dix officiers, et même le diplomate anglais Crawford, vont, en son nom, demander à Korsakoff des renforts. Et le prince supplie un officier bavarois, venu pour annoncer l'arrivée à Seebach d'un corps de sa nation, de le soutenir. Demandes laissées sans réponse et prière qui ne fut point exaucée. Abandonné à ses propres forces, Gortschakoff se précipite au milieu du feu, au moment où les grenadiers du général Humbert entraient en ligne.

C'étaient des hommes superbes et remplis d'ardeur. Se jetant sur les mousquetaires arrêtés pour faire front, ils rompirent leurs carrés. En même temps, Klein qui s'avançait à gauche, enveloppa la troupe d'Essen qui pourtant se dégagea à la baïonnette. Brunet et Drouet chassèrent le bataillon de Fock d'une forte position. A gauche, lancée sur des réserves, une charge de cavalerie rompit les dernières résistances des Russes qui, à quatre heures, rejoints par un bataillon ayant poussé les Français sur l'Uetliberg, purent repasser la Sihl sans désordre apparent et s'abriter dans Zurich, alors que Mortier massait toute sa division devant la porte de Lucerne [1].

1. « Dans Zurich, a écrit Miliutin, la confusion était à son comble ; les rues étroites étaient tellement remplies de voitures, d'artillerie et de blessés que les troupes ne pouvaient ni se ranger pour la défense, ni même la traverser pour aider les détachements qui se battaient sur la rive droite de la Limmat. Aucune mesure n'avait été prise pour cette éventualité. »

Sur la rive droite de la Limmat, Lorge avait échelonné son corps au milieu des prairies et des vignes. Quétard surveillait les troupes de Durasoff pendant que les 10e légère, 2e, 37e et 57e de bataille et la légion helvétique se portaient vers Zurich que le général Oudinot apercevait, d'Unter-Engstringen, à 8 kilomètres devant lui, sous l'aspect d'une grande ville enveloppée de murailles.

Le corps de Markoff étant mis hors de combat, il ne restait, pour défendre les approches de Höngg, que la brigade Schepeleff: infanterie et dragons, auxquels se joignaient quelques corps isolés et des cosaques. L'infanterie, couverte de mitraille, se retira en désordre. Une charge du 9e hussards éloigna les cosaques. Des dragons russes combattirent à pied, mais les hommes du 2e escadron, alourdis par leurs grandes bottes, furent entourés et désarmés.

Qu'allait faire Korsakoff qui se trouvait attaqué au sud et à l'ouest ?

Le général en chef de l'armée russe n'avait vu d'abord dans l'attaque si vivement poussée du côté de Fahr qu'une démonstration que Markoff ou Schepeleff pourrait arrêter devant Engstringen. Toute son attention se portait vers l'Albis, et pour agir en forces de ce côté, il ordonnait de conduire les réserves campées entre Höngg et Seebach à la porte de Lucerne; bonnes troupes qui, croyant n'exécuter qu'une simple marche militaire, laissèrent leurs tentes toutes dressées.

Korsakoff arrivait à Wollishofen lorsque Mortier battait en retraite. Il ordonnait de poursuivre les Français. Rentré au quartier général, il se mettait à table, et comme Mayenne à Ivry, s'y attardait, sans vouloir répondre aux messagers que lui dépêchèrent Gortschakoff, Schepeleff et Titoff.

Sorti d'Ober-Engstringen, Gazan arrivait bientôt au débouché du petit ravin creusant un vallon qui aboutit non loin de Regensdorf; il faisait prendre ce chemin à une colonne tournante, la 10e légère et



deux batteries d'artillerie. En s'avançant sous le couvert des frênes, cette troupe pouvait tourner les mamelons de Höngg, des coteaux qui apparaissent énormes à qui les regarde du fond de la vallée.

Oudinot, qui assumait en l'absence de Massena les responsabilités du commandement, s'arrêtait auprès d'une borne antique érigée au bord du chemin de Baden. De son observatoire, le général apercevait encore Zurich ; il voyait Mortier reprendre l'offensive. En même temps, sous ses yeux, les 37e et 57e, après avoir traversé au pas de course le hameau de Risi, emportaient deux collines et Höngg, malgré un grand feu d'artillerie. Là, on lui rapportait qu'une partie de la 10e légère, montée à Seebach, avait vu fuir devant ses baïonnettes 1,500 Bavarois arrivés le matin ; ils couraient vers Eglisau.

Massena, qui amenait à Lorge la 102e de bataille, ne rejoignit son chef d'état-major qu'à trois heures et demie. Connaissant l'effort fourni par les troupes, il voulait qu'on profitât de leur élan pour s'étendre vers la gauche ; manœuvre qui permettrait d'intercepter les routes de Kloten et de Winterthur. Il avait le projet, une fois les chaussées garnies de troupes et de canons, d'envoyer un gros parti, dès que la nuit serait tombée, dans le vallon ouvert entre Höngg et le Zurichberg.

Höngg fut garni d'artillerie. Des sapeurs s'employèrent à solidifier une vieille tour élevée sur la hauteur qui domine entièrement le bourg. De l'infanterie se posta dans les maisons pendant que Lorge portait trois compagnies à Wipkingen où il entrait de vive force; mais on ne put percer au delà.

Car à cinq heures les Russes reprenaient l'offensive; sept compagnies du régiment Garin avaient renforcé la brigade de Schepeleff, qui ramenait son infanterie sur Wipkingen. Et derrière deux bataillons, ses dragons se ralliaient. Avec la légion suisse de Bachmann, sortie de Zurich, et une partie de celle de Rovera que Williams avait débarquée à Zollikon, il formait la

droite d'une nouvelle armée. A sa gauche, les mousquetaires de Kozlow accourus de Rapperswyl, et les grenadiers de Sacken chassés des bords de la Sihl, marchaient à l'injonction de Korsakoff enfin désabusé, ou plutôt entraîné par son état-major, contre un ennemi qui, très fatigué et manquant de cartouches à fusil, fut contraint à reculer. A six heures, Höngg est repris par les Russes; puis Sacken, marchant en tête de la 1re colonne, enlève un fanion et se dirige vers Fahr.

Mais Korsakoff arrêtait bientôt l'élan de la gauche et du centre pour les porter contre l'artillerie républicaine qui, à l'indication de Massena et sous la surveillance de Foy, ayant garni l'éperon de Neuhaus, mitraillait la droite moscovite prise en écharpe. Afin de se maintenir résolument à un poste périlleux, l'artillerie subissait de grandes pertes; sacrifices nécessaires pour arrêter l'ennemi et laisser à l'infanterie qui l'avait abandonnée dans une situation critique le temps de recevoir des cartouches.

Réapprovisionnée et ramenée au combat par le général en chef qui se refusait à croire que la victoire pût lui échapper, la division Lorge, marchant sur un front étendu de la Limmat aux coteaux, se portait jusqu'à portée de pistolet des Russes [1], couvrait de projectiles leurs régiments trop tassés et avant qu'ils ne pussent s'ébranler, elle abordait à la baïonnette des bataillons qui, rompus au .premier choc, abandonnaient le terrain et poussaient une retraite précipitée vers Zurich, où la plupart allaient s'enfermer [2].

1. A Höngg, en voyant revenir les Français, Korsakoff s'écria : « C'est bon ; c'est là que je les attendais ». (*Der Antheil der Russen am Feldzug von 1799*, par Hartmann. Page 57.)

2. « Le 25 septembre, on voyait les Français sur le Höngg-berg. Le feu avançait toujours et s'approchait de nous. Quelques Russes se postèrent dans le Beckenhoff. Le tumulte devenait toujours plus proche. Des cosaques et d'autres cavaliers couraient dans les allées de la ferme et les Français placés derrière les haus (maisons) et les arbres les fusillaient. Les Russes se battaient comme des lions, mais ils se dispersaient trop.

Dans la nuit qui tomba, vers sept heures, les vainqueurs s'arrêtaient. La joie d'avoir battu l'armée moscovite leur faisait vite oublier la fatigue et les privations endurées. A travers l'obscurité, leurs yeux cherchaient encore l'ennemi, pendant que, de toutes parts, s'élevaient des bruits étranges.

Cette plaine mamelonnée qui s'étend du Glanzanberg aux murailles de Zurich était ravagée. Point d'endroits où le passage des troupes ou les combats n'eussent laissé des traces profondes. L'aveugle fureur des Russes réduits à la défensive et celle des Français s'employant à renverser tous les obstacles s'étaient exercées à démolir les chalets et les clôtures, à briser les vignes, à mutiler les arbres, à détruire l'œuvre du maçon et la récolte du paysan.

Entre les cadavres d'hommes et de chevaux, entre les voitures et les canons démontés, entre les fusils brisés et les sabres perdus, des blessés se traînaient. A tâtons, ils cherchaient une ambulance, et leurs cris imploraient du secours.

Sur plusieurs points, la haine mettait aux prises blessés russes et blessés français qui s'entr'égorgeaient à coups de baïonnettes. Derrière Höngg, au fond d'un vallon, des cosaques démontés, cherchant les corps de leurs officiers, se heurtaient à ces sinistres malfaiteurs qui, sortis des villages, rampent dans les ténèbres pour aller dépouiller les morts ; ils déchargeaient leurs pistolets sur ces bandits toujours prêts à fuir, et les détonations jetaient l'alarme dans les camps des républicains.

Echelonnées sur des points stratégiques, les demi-brigades françaises qui avaient battu Korsakoff devant Höngg se tenaient prêtes à repousser toute attaque nocturne que l'ennemi pourrait entreprendre. Sans avoir quitté leurs fusils, les soldats regardaient sou-

A 4 heures, toute la masse russe se mit à courir en poussant des hurlements terribles et derrière eux les Français arrivaient au pas de charge. Tous les tambours battaient et tous les officiers criaient : — Avancez ! Avancez ! » (*Cahier de David Hess*, témoin oculaire.)

vent vers Zurich, se découpant en un vaste panorama, sous des flambées de lumière qui élargissaient les profondeurs de l'horizon. Toutefois, leurs bivouacs étaient sans feu pour qu'on ne pût, à distance, reconnaître l'étendue du terrain qu'ils occupaient. De neuf heures à minuit, ils faisaient courageusement la veillée des armes.

Massena aurait pu s'avancer de quelques cents mètres et écraser, des hauteurs du Maïenberg, la ville avec des obus, incendier les vieilles maisons en bois du faubourg central, balayer le pied oriental du Zurichberg, exterminer une partie de l'armée russe tassée dans les rues et sur les places. C'eût été une terrible exécution, contre laquelle s'élevaient ses sentiments d'humanité et son désir de ménager et la vie et les biens des Zurichois.

Korsakoff se trouvant enfermé dans un cercle de baïonnettes, Massena le faisait sommer de lui rendre la place ; il fit même offrir au vaincu des conditions honorables. Chargé de porter la sommation, le colonel Ducheiron, chef du 9e hussards, qu'un trompette accompagnait, se dirigea vers la porte de Baden.

Dans Höngg, à quatre kilomètres de Zurich, l'état-major attendit la réponse de Korsakoff. Aucune nouvelle ne lui étant parvenue après minuit, Oudinot faisait garnir d'hommes la ligne des coteaux qui s'étendent d'Orlikon à Schwamendingen ; un bataillon escaladait même les pentes occidentales du Zurichberg.

A deux heures du matin, les troupes françaises étant bien couvertes par de petits postes, se livraient enfin au repos, pendant que les Russes s'assemblaient et préparaient une retraite à pousser au travers des bataillons républicains. De fait, avant le jour, les deux armées étaient de nouveau aux prises.

CHAPITRE XII

RETRAITE DE KORSAKOFF

Aspect de Zurich dans la nuit du 25 au 26 septembre. — Conseil de guerre tenu à la maison Reichberg. — Les généraux russes proposent d'attendre l'arrivée de Souvarow. — Un messager du prince de Wurtemberg annonce que Petrasch bat en retraite. — Il faut se décider enfin à évacuer la ville.— Korsakoff retient le parlementaire que lui a envoyé Massena. — Formation des colonnes de marche. — La première reprend le Zurichberg. — Celle du centre fait une trouée vers Orlikon. — Le troisième corps ne peut parvenir à passer le Maïenberg. — Sacken est blessé et sa troupe mise en déroute. — Les Français s'emparent du convoi. — Lacroix bombarde la porte de Baden. — Entrée à Zurich des soldats de Mortier et de Lorge. — On se bat dans les rues. — Lavater est blessé. — Fatigue et misère des vainqueurs. — Korsakoff dirige vers le Rhin une armée réduite à quelques bataillons. — Les cuirassiers de Woinoff s'emploient à couvrir la retraite. — Réoccupation du camp de Dörflingen. — Accusations portées contre Durasoff. — Pertes des Russes. — Massena apprend l'arrivée de Souvarow dans le Gothard.

Dans la maison Reichberg, ces brillants officiers d'état-major qui s'étaient crus invincibles la veille accusaient maintenant le Destin de les avoir trahis à Höngg. Sombre, pour mieux s'isoler de l'armée, Korsakoff ordonnait de fermer les volets. Entouré d'un cordon de cosaques, l'hôtel du quartier général se profilait dans les ténèbres en une masse noire. Seule la grande porte vitrée du corridor était ouverte aux généraux et aux courriers. Du rez-de-chaussée, pas un bruit ne s'élevait après que le couvre-feu eut sonné au Dôme de la ville.

Par les allées du jardin, princes et boyards ne guidaient plus jusqu'au labyrinthe de jolies Zurichoises. Les valets n'avaient point allumé de girandoles. La musique n'était point là. Les émigrés et les flatteurs, terrorisés, n'apportaient pas d'hommages « au grand général qui devait mettre en pièces les bandes de Massena ». La cour, encore remplie le matin d'équipages et de chaises à porteurs, se trouvait encombrée de chevaux tout sellés et de brancards. Les communs servaient de refuge à des peureux. Autour de la fontaine du dauphin, dix chirurgiens, dont les aides éclairaient la triste besogne au moyen de torches, pansaient ou opéraient les officiers mis hors de combat. Des soldats s'approchaient des grilles et réclamaient du secours.

Devant l'hôtel, sur une place très vaste et rectangulaire, toutes les horreurs de la guerre se trouvaient étalées. Des morts apportés du champ de bataille d'Albisrieden servent d'oreillers aux blessés qu'on ne panse pas. Les malades échappés des camps malsains de la Sihl, grelottant de fièvre, demandent du bouillon et un gîte ; personne ne les entend. Autour des arbres, les débris des régiments vaincus s'entassent. L'étrange charroi moscovite, forcé d'évacuer la basse ville que Mortier peut bombarder avant le jour, s'échelonne sous les ormes aux feuilles jaunies, qui tombent, détachées par le vent.

Des chasseurs, des grenadiers, des dragons sans chevaux viennent grossir à chaque instant cette troupe démoralisée et augmenter la confusion qui règne, à tel point que ni le pope priant pour attirer la bénédiction du Dieu des armées sur la troupe, ni l'officier prescrivant des échelonnements, ni le sergent voulant reformer son peloton, ne sont entendus. Çà et là, quelques feux de bivouac éclairent des hommes accroupis, aux yeux fixes, qui forment des silhouettes immobiles. Les commis d'une administration militaire en désarroi se sont égarés dans ce pêle-mêle, où s'agitent des domestiques, où se

glissent des suisses. Ailleurs, « toutes les rues étaient remplies de Russes qui se distinguaient par leur penchant au pillage. Ils étaient du reste très affamés. Leur situation était si misérable qu'on devait partager le pain et le vin avec eux, ce qui ne les empêcha point de piller plusieurs boutiques [1]. » Aux portes de la ville se pressaient des cosaques démontés qui étaient entourés de morts. Des sentinelles abandonnaient leurs postes.

Des hommes qui n'obéissaient plus au frein de la discipline ne pourront, si l'on s'attarde à Zurich, repousser les attaques des Français. Une partie de cette multitude se laissera égorger sans avoir repris les armes. Les débris des régiments moscovites serviront à orner le triomphe du vainqueur. Telles étaient les considérations que développait Korsakoff devant les généraux réunis dans le grand salon du premier étage. Comme l'imminence du péril rendait alors plusieurs officiers anxieux, le mot *retraite* fut prononcé. Mais Sacken s'éleva contre cette proposition en disant qu'une résistance bien organisée permettrait d'attendre l'arrivée de Souvarow annoncée pour le lendemain. Kozlow déclarait « que l'armée étant privée de vivres et sur le point de manquer de munitions, on ne pouvait s'arrêter à adopter un pareil parti ». Gortschakoff, songeant encore à prendre sa revanche sur Mortier, conseillait de percer au sud, en colonnes serrées, de gravir les pentes de l'Albis et de cheminer vers Lucerne à la rencontre de l'armée russe d'Italie.

La discussion se prolongea après minuit [2]. On se

1. *Journal de Zurich*, du 26 septembre.

2. Korsakoff se retira un moment dans son cabinet pour écrire à Hiller : « Zuric, 25 septembre, à minuit. — Après une bataille de 13 heures, très meurtrière de deux côtés, j'ai perdu beaucoup de monde. L'ennemi quoique, se retire ; mais il n'a pas repassé la Limmat, de manière qu'il coupe ma communication avec Eglisau et Winterthur. Les Français ont été en très grandes forces. Je vous prie de faire savoir au général Hotze que je serai obligé d'évacuer peut-être Zuric. » (Arch. Guerre, de Vienne. Liasse A. IX. Pièce 180.)

demandait ce qui restait d'hommes valides et en quel lieu Durasoff parviendrait, s'il échappait aux Français, à rallier le gros de l'armée. Le projet d'attendre Souvarow dans la place même eût peut-être été adopté si un messager du prince de Wurtemberg, commissaire spécial des troupes auxiliaires russes, arrivé à une heure du matin, n'avait annoncé la défaite de Titoff devant Grynau, la mort de Hotze et la retraite de Petrasch. Le messager annonçait, en outre, que le général Soult, disposant de forces considérables, allait marcher sur Zurich par la rive droite du lac et rejoindre Massena. En voyant que tout était perdu, Korsakoff déclarait :

— « Zurich serait notre tombeau si nous y restions plus longtemps. Je crois pouvoir enfeindre les ordres pourtant formels du maréchal Souvarow nous ordonnant d'attaquer aujourd'hui, afin de sauver les débris d'une armée que l'empereur m'a confiée. Messieurs, il faut marcher sur le Rhin, y rejoindre nos réserves. Hâtons maintenant l'organisation des colonnes d'attaque. »

Contrairement aux usages de la guerre, arguant de son « bon plaisir », le général russe avait fait retenir le colonel Ducheiron, parlementaire de Massena. Et ses grenadiers venaient d'assassiner à la porte de Baden un trompette qui avait accompagné l'officier ; crime digne de hordes sauvages et non de soldats européens.

Comme nous l'avons dit, l'obscurité avait favorisé les manœuvres des Français répandus sur les coteaux qui dominent Wipkingen. Bontemps, remplacé devant Wärenlos par la brigade Quétard, pouvait prolonger Gazan à gauche de Höngg. Dépostant quelques cosaques, des pelotons d'infanterie envahissaient le revers septentrional du Zurichberg, pendant que l'artillerie, bien guidée par des patriotes suisses, se plaçait à quelque distance de la porte de Baden et sur les mamelons commandant la route de Winterthur. Ces

manœuvres s'opéraient à l'heure où Mortier faisait avancer des canons qui devaient enfoncer la porte de Lucerne si la capitulation ou l'évacuation de Zurich n'était pas signée au point du jour.

Massena attendait à Höngg le retour du colonel Ducheiron. Son état-major lui demandait d'engager une nouvelle action vers quatre heures du matin; mais il considérait comme un devoir de laisser les hostilités suspendues jusqu'à ce que lui fût parvenue la réponse de Korsakoff. Parfaite observance du code militaire et honnêteté qui valurent à l'armée du Danube d'être attaquée furieusement avant l'aube.

Aux soldats russes entassés sur les boulevards de Zurich, des officiers faisaient distribuer de l'eau-de-vie; seul moyen qu'on eût de les réunir par compagnie ou escadron. Des groupes constitués, les capitaines annonçaient que l'armée, encore nombreuse et toujours brave, allait pouvoir cheminer vers le Rhin si les hommes valides consentaient à charger une dernière fois les Français. Dans une situation périlleuse, par crainte de mutineries, on ne mesurait plus la tâche aux moujiks, mais on les priait de bien vouloir suivre leurs chefs. Les colonels affirmaient que c'était le seul moyen qu'on eût, en faisant une brèche à travers l'armée ennemie, de sauver les drapeaux et de garder l'estime du czar.

La nouvelle que les républicains préparaient des supplices aux prisonniers faisait abandonner le bivouac aux malades et à quelques soldats grièvement blessés qui, pouvant suivre les combattants, seraient munitionnaires et formeraient au besoin une réserve. Et de nouvelles libations mettaient la troupe de belle humeur.

Le général-major Prezbnchewski, désigné par le sort pour marcher le premier, gravissait avant six heures du matin, avec quatre bataillons, 2,000 mousquetaires de son propre régiment et de celui d'Essen, les pentes orientales du Zurichberg. Parvenu au

sommet de la colline, il chassait les Français des postes hâtivement pris et mal gardés d'ailleurs. Succès qui, publié à Zurich, devait rendre aux autres troupes d'expédition la confiance qu'elles avaient perdue la veille.

Pour sauver les équipages de l'état-major et la chancellerie du comte Stackelberg, le prince Gortschakoff hâte le départ d'une seconde colonne, dite du centre, laquelle, composée de 3,000 fantassins, escaladerait à gauche le dernier contrefort du Zurichberg et se dirigerait vers Schwamendingen. Korsakoff se placerait entre les régiments de Fuchkoff et d'Ismaïlow. Un long convoi suivrait le dernier bataillon, couvert lui-même par les hussards de Lykoschin formés en dix escadrons.

Gortschakoff put sortir de Zurich sans encombre. Hors des murs, quelques tirailleurs se replièrent devant lui. Parvenu au sommet des coteaux, il se crut hors de danger; confiance qui dura peu, car, lorsque son avant-garde formée des mousquetaires d'Ismaïlow parvint à droite d'Orlikon, point où la route de Winterthur redescend dans une large vallée, un bataillon de la brigade Bontemps et deux compagnies de la légion suisse arrêtèrent les Russes. Dans ce lieu très pittoresque l'on se battit pendant cinquante minutes avec fureur. Le courage des Moscovites eut raison de l'audace des républicains fatigués et affamés[1]. Korsakoff se croyait sauvé lorsque, sur sa gauche, de nouveaux bataillons français surgissent du chemin de Kloten, accompagnant une colonne d'artillerie qui, mise en batterie sur un tertre, couvrit les soldats du centre de mitraille et les sépara du convoi qu'il fallut abandonner, Sacken ne marchant plus à la hauteur des voitures.

Sacken n'avait pu, en effet, malgré sa bravoure, opérer une trouée entre Orlikon et Wipkingen. A

1. Le 26 septembre, Debons écrivait qu'il n'avait pas mangé depuis 8 heures du soir, le 24. (*Actensammlung aus der Zeit der Helvetischen Repulik*, 1798-1803. 4e vol. Page 1558.)

trois heures du matin, il avait rassemblé devant la maison Reichberg les soldats de la légion Bachmann, les grenadiers de son régiment, des mousquetaires de Kozlow, puis des dragons de Schepeleff : 3,800 hommes environ, dont beaucoup s'étaient battus très courageusement dans la journée du 25. Pour les entraîner, aux uns le général promettait des médailles, aux autres de l'argent ; il en formait des compagnies et des escadrons qui, à son exemple, devaient se montrer fermes sous le feu le plus violent.

A six heures, Sacken passait la porte de Baden, laissant derrière lui, pour défendre Zurich contre les attaques de Mortier, le lieutenant-général Kozlow, avec 6 bataillons de chasseurs et grenadiers, 2,000 combattants.

Un second parlementaire envoyé par Massena était reçu sur le front de la troisième colonne à coups de fusil ; il se retirait, laissant ses deux hommes d'escorte entre les mains des Russes qui, au pas de charge et en poussant de grands cris, marchaient à l'ouest ; ils pouvaient refouler une section d'artillerie et des compagies de la 10e légère avant d'arriver au carrefour du Maïenberg.

Il fallut s'arrêter là, devant une grande maison [1], qu'Oudinot avait fait transformer en forteresse. La mousqueterie des Français balaya le chemin de Zurich, et deux escadrons de hussards chargèrent les dragons russes dans leur flanc droit. Néanmoins, Sacken parvenait à maintenir sa troupe sous le feu le plus violent et sous les charges. Il croyait pouvoir lasser ses adversaires quand, des coteaux de Höngg, du val de Wipkingen, même des champs de Seebach, une marée d'hommes roula vers lui. Lorge, Gazan, Bontemps, Debons accouraient à la rescousse de la 10e légère et des hussards. L'artillerie repoussée le matin se mettait en position à droite et canonnait les mousquetaires.

1. Cette maison est encore debout.

Sacken ne consentait d'énormes sacrifices d'hommes que pour laisser au prince Gortschakoff le temps d'arriver à Schwamendingen. Il avait, dans une charge, arraché un drapeau qui lui était bientôt repris. A bout portant, des grenadiers fusillaient ses aides de camp et son escorte. Seul, l'exemple de bravoure qu'il donnait aux mousquetaires les retenait sur un terrain où l'on glissait dans le sang. Mais, soudain, il chancelait et tombait de cheval. Une balle l'avait atteint à la tête. Tombé entre les cadavres, quelques officiers le défendirent contre un peloton français ; ils étaient tués, blessés ou pris avec lui, car enfin la déroute, semant la terreur à travers le champ de bataille, emportait vers Zurich, dans une horrible débandade, les Russes de la troisième colonne, à l'instant même où le général Oudinot poussait sur leur flanc gauche la 37e, le 1er bataillon de la 46e, le gros de la légion helvétique et 150 hussards. Les Russes allaient rejoindre Kozlow.

Massena a suivi, d'une éminence, les péripéties du combat. La droite de Lorge étant libre de ses mouvements, le général en chef ordonne au divisionnaire d'aller assaillir Gortschakoff.

Quoiqu'ils fussent haletants à la suite d'une marche précipitée et surtout affaiblis par un jeûne trop prolongé, mais brûlant du désir de venger le trompette du parlementaire assassiné, et d'abattre des cosaques, les carabiniers de la 10e légère, huit compagnies de la 2e de bataille, deux escadrons du 23e chasseurs, auxquels se joignirent des guides bleus, des hussards, jusqu'à des officiers sans troupe qui se faisaient traîner à la queue des chevaux, escaladèrent au pas de course et au trot le dernier ressaut du Maïenberg; puis derrière Orlikon, obliquant à droite, ils s'échelonnèrent dans une confusion qui faisait paraître leur nombre très considérable, pour fusiller et sabrer avec fureur la deuxième colonne russe.

Celle-ci, attaquée sur toute la longueur de son flanc gauche, se forma en vingt groupes qui mar-

chèrent sur Wallisellen, tandis que les hussards de Lykoschin couvraient sa retraite en chargeant cinq fois les républicains, entre les vignes, à travers les prairies, jusque dans les masures. Ils assuraient, par une rare fermeté, la fuite de Korsakoff qui, montant un cheval blanc[1], fut entraîné derrière le petit bois planté à deux kilomètres d'Orlikon, au revers d'un coteau.

Mais les chevaux des hussards, éreintés, devenus insensibles à l'éperon, se refusèrent à une sixième charge. Difficilement reformés en escadrons, quand se dérobaient, sous le feu de quinze canons bien pointés, les cosaques d'Astakoff appelés pour les soutenir, un boulet renversait leur colonel, puis la fusillade jetait à terre les hommes qui voulurent défendre le convoi aux équipages arrêtés et tout enchevêtrés pendant le combat.

Après le massacre ou la fuite des charretiers, l'artillerie et les fourgons russes étaient pris[2]. Abandonnant le convoi à l'infanterie, les hussards français faisaient un à-droite, montaient les déclivités du Zurichberg, sabraient la queue de la première colonne russe obéissant au général-major Prezbnchewski qui s'était imprudemment attardé à protéger le passage, vers Hirlanden, d'un bataillon escortant les bagages.

Ensuite, chevauchant botte à botte, chasseurs et hussards galopaient vers Kloten, se lançaient aux trousses des régiments d'infanterie moscovite qui, engagés dans les terrains marécageux, épou-

1. Korsakoff, homme superstitieux, ne voulut jamais, par la suite, monter un cheval blanc. Nommé gouverneur de Wilna, il défendit à ses officiers d'avoir des chevaux blancs. Une grande dame s'attira des rigueurs en se présentant à sa porte dans une voiture attelée de quatre chevaux blancs. (Renseignements communiqués par le comte de L... émigré polonais, vieillard qui a bien connu Korsakoff.)

2. Les fourgons chargés des papiers de la chancellerie russe furent fouillés par les Cosaques qui voulaient sauver des pièces importantes. Renversés et vidés, beaucoup de pièces tombèrent dans la boue. Celles qui se trouvent classées dans les archives de M. le prince d'Essling en portent les traces.

vantés du cliquetis des armes et des fanfares des trompettes annonçant l'approche du vainqueur, jetaient leurs fusils afin de courir plus vite (1).

Les Français n'avaient plus, comme tâche militaire, pour bien finir la journée, qu'à s'emparer de Zurich et de ses défenseurs, qui étaient au nombre de 4 ou 5,000, hommes bien décidés à soutenir un siège.

Massena avait reçu au Maïenberg, point sur lequel il se trouvait à sept heures du matin, une lettre dans laquelle le colonel Ducheiron mentionnait la conduite de Korsakoff à son égard et montrait la ville livrée au désordre. A dix heures, Sacken étant mis hors de combat, Gortschakoff et Prezbnchewski courant à toutes jambes, Lacroix recevait l'ordre d'enfoncer à coups de canon la porte de Baden, de donner l'assaut, d'achever la déroute du corps russe.

De son côté, Mortier avait dû, après avoir sommé Kozlow de déposer les armes, envahir le faubourg de la Sihl. Et l'action de ces deux troupes serait appuyée par un bataillon d'infanterie qui, en tournant le Zurichberg, descendrait vite de Fällanden au bord du lac afin de fermer aux fuyards la route de Rapperswyl.

Les troupes de Lacroix, marchant résolument sur le faubourg d'ouest, trouvèrent devant le Maïenberg les grenadiers de Nachmanoff ralliés par un colonel et s'opiniâtrant à vouloir arrêter l'offensive d'une colonne qui ne présentait alors, des deux côtés du chemin d'Höngg, qu'un front de 100 mètres. Brûlant leurs dernières cartouches, dépensant à résister aux charges une énergie surhumaine, les Russes furent impuissants à endiguer le torrent d'hommes roulant sur eux ; un moment débordés, ils se dégagèrent d'un élan et se réfugièrent dans la ville.

Lacroix ne perdit pas de temps à parlementer avec l'ennemi ; deux pièces de 8 enfoncèrent la porte

de Baden ; par l'issue, des dragons tentèrent de pénétrer ; mais l'enchevêtrement des équipages barrant la rue, la grande quantité de blessés et de cacolets abandonnés, des havresacs en tas, formaient des obtacles qui arrêtèrent la cavalerie française. Sous le feu tiré de quelques maisons, l'infanterie parvint cependant à se faire jour ; elle pénétra au cœur de la place vers une heure du soir, quand, dans les faubourgs du sud, les soldats de Mortier faisaient déjà la loi.

Chassés de maison en maison, poussés de rue en rue, rejetés de jardin en jardin, par des soldats appartenant aux brigades Gazan et Drouet, les grenadiers de Sacken, de Selechoff, de Potapoff, les mousquetaires de Kozlow, les chasseurs de Titoff et de Fock, les dragons de Schepeleff, les cosaques démontés de divers corps, opposèrent une vigoureuse résistance. Un grand nombre, forçant les barrages établis, s'embarquèrent sur le lac et firent force de rames pour aller rejoindre la flottille du commodore Williams ; quelques pelotons passèrent la porte de Rapperswyl, et, avant que la colonne tournante des Français n'eût intercepté les chemins, ils arrivèrent à Kreuz d'où on les expulsa le soir ; 500 hommes, fatigués de combattre, se cachèrent dans les églises.

Aux bruits de la fusillade, auxquels succédait un affreux concert fait d'appels et de cris d'épouvante, les habitants avaient fermé leurs portes ; ils attendaient, tout anxieux, la fin d'une tuerie qui se prolongeait durant des heures entières[1]. Plusieurs d'entre eux, qui avaient affiché, la veille encore, des opinions

1. « De 10 heures à 2 heures, chaque rue fut un champ de lutte et d'horreur. Mais Dieu veillait si bien qu'aucun habitant ne fut tué dans les rues et qu'aucune maison ne fut dévastée. Il est vrai que plusieurs soldats prirent du pain ou du vin plus ou moins poliment et s'attribuèrent chevaux et effets de valeur de l'ennemi ; mais qui ne supporterait ce petit malheur en songeant quelle aurait pu être notre destinée ? Il était si facile avec quelques obus de réduire notre ville en cendres ! Que de cruautés nous aurions subies avec un général mal élevé ! » (*Journal de Zurich*, du 27.)

antirépublicaines, se voyaient déjà livrées aux vengeances du parti jacobin. Les bourgeois et les commerçants craignaient surtout que le sac de la ville ne fût accordé à des soldats marchant sans ordre et brandissant des baïonnettes rouges de sang.

Les Russes tués, pris ou dispersés, la troupe française s'employait à ramasser quantité de bagages ; elle fouillait les fourgons pour y chercher des vivres, capturait les chevaux des dragons et des cosaques. La fatigue de ces vainqueurs, qui avaient marché et qui s'étaient battus pendant deux jours, était si grande que le soir, la plupart tombèrent de lassitude et s'endormirent en plein air sans même avoir reçu une once de pain.

On devait compter Lavater au nombre des victimes de cette journée.

Rentré à Zurich pendant l'occupation autrichienne, il avait cru pouvoir jouer un grand rôle aux côtés de Korsakoff chargé de lui présenter les compliments du czar. Mais, en voyant le général s'entourer, hôtel Reichberg, de flatteurs, d'aventuriers, de marchands et de filles, ne pas agir pour libérer la Suisse des Français, se livrer aux orgies suivant l'usage du camp tartare, le célèbre pasteur regretta d'avoir appelé les Russes pour sauver sa patrie et cessa de bénir des hommes qui se disaient pourtant les restaurateurs de la religion catholique.

Acte méritoire, le curé de Saint-Pierre se plaça, pendant le combat qui désolait la ville, entre les Français et les Russes. Il put sauver d'une exécution sommaire des mousquetaires de Kozlow et des cosaques déjà cernés. De plus, il pressait ses paroissiens d'organiser une ambulance dans l'église. Occupé à soigner et à consoler les blessés, de longues clameurs attirèrent son attention, vers trois heures du soir. S'étant avancé jusqu'à l'entrée de la ruelle Peters, il vit monter du quai de la Limmat les soldats de la légion helvétique ; peu nombreux, mais bruyants, affamés et sans retenue, plusieurs criaient : — « Du pain ou la mort ! » — Devenu pitoyable envers des

malheureux qui étaient ses compatriotes, le pasteur rentrait dans son logis, prenait quelques provisions et sortait vite pour les offrir. Comme les Suisses avaient déjà envahi la place de l'église, l'un d'eux, apercevant Lavater arrêté devant le seuil de sa maison [1], lui reprochait ses sermons antirévolutionnaires, son dévouement aux tyrans, et tirait [2]. La victime, atteinte au ventre d'une balle de fusil, prononçait, avant de s'évanouir, des paroles de pardon.

Quoique la ville fût bouleversée à la suite d'événements extraordinaires, la nouvelle de cet attentat y causa une douloureuse impression. Les autorités cantonales allèrent porter leurs condoléances au blessé. Oubliant dans ce moment les torts qu'avait eus le pasteur envers sa nation, Massena lui envoya son médecin et une garde, puis il ordonna de rechercher le meurtrier pour le déférer à une commission militaire. Mais celui-ci ne put être arrêté, soit que ses camarades eussent approuvé son acte, car l'officier chargé de conduire l'enquête ne recueillit aucune indication, soit qu'il eût déserté après le crime.

Zurich étant délivrée des troupes russes, il fallait s'employer à rassurer les habitants qui tremblaient, à déblayer les voies, à éteindre les incendies, à rouvrir les marchés afin d'assurer l'alimentation du peuple, qui acclamait les républicains.

Massena voulut établir de nouveau son quartier-général à la maison Reichberg. Les guides qui pénétrèrent les premiers dans l'hôtel trouvèrent le vestibule, les appartements, la cour et le jardin encombrés de blessés. A tous ces malheureux qui hur-

1. La maison que Lavater habita de 1783 à 1801, porte aujourd'hui le n° 6 de Saint-Peters-Hofstatt. Une plaque la désigne à l'attention du voyageur.

2. « Lavater fut frappé, écrit Wilhem Meyer, sur le seuil de sa porte, au moment où il distribuait des rafraîchissements aux soldats de Massena, par un volontaire de la Légion helvétique d'un coup de feu à la poitrine. Lavater déclara que c'était un grenadier alsacien ; mais il disait cela pour ne pas accuser un soldat de son pays. On le tua par haine de parti. Il mourut des suites de sa blessure, le 2 janvier 1801. »

laient d'effroi en voyant apparaître des hommes qu'on leur avait si souvent représentés comme des tortionnaires, le général en chef fit donner des secours avant que ne lui parvînt une lettre de Korsakoff implorant pour ses compagnons d'armes restés captifs la générosité des Français.

Du résultat de la bataille, le Directoire attendait des nouvelles. Massena annonçait sa victoire en termes laconiques[1]. Un rapport circonstancié, fait en triple copie et remis à des courriers diligents, partait le soir pour Lucerne, Berne et Paris. A Zurich, des patriotes, heureux de retrouver leur liberté après trois mois et demi d'oppression, illuminèrent les édifices publics.

Cette bataille de deux jours, livrée par Massena sur une ligne mesurant, de Brugg à Wesen, 60 kilomètres, à des soldats mal commandés mais qui s'étaient montrés braves jusqu'à l'héroïsme, devait produire les plus grands résultats: Korsakoff rejeté sur la rive droite du Rhin ; l'archiduc Charles réduit, sa gauche étant découverte, à marquer le pas devant Philisbourg; la frontière française inviolable, quoique pussent faire M. de Mélas et l'armée anglo-russe de Hollande ; le chemin de Zurich fermé définitivement à Souvarow.

Il faut remarquer que la nation helvétique manqua au lendemain de sa libération d'une générosité

1. « Massena au Directoire exécutif. — Au Quartier général à Zuric le 4 vendémiaire. — L'armée est entrée à Zuric de vive force ; la 3e division a passé la Linth entre le lac de Zuric et de Wallenstadt. L'ennemi est en pleine déroute. Je le fais poursuivre. »

Le courrier portant cette dépêche arrivait à Paris le 9 vendémiaire. (1er octobre.) « Il est 3 heures, écrit Olbaachs, secrétaire au Corps législatif ; le Conseil reçoit un message du Directoire qui annonce que le résultat de la victoire de l'armée d'Helvétie par suite de sa poursuite est la défaite entière de l'armée austro-russe. Le général qui la commandait, tué. Toutes les munitions et bagages de l'ennemi en notre pouvoir. Le message a été lu 2 fois. » (Reg. 21. Pièces 218 *bis* et 218 *ter*.) « Paris, dit M. Vandal, dans son bel ouvrage : *L'Avènement de Bonaparte*, ressentit pour la première fois depuis longtemps une émotion saine. »

qu'on pouvait attendre d'elle. Sollicitée de livrer des vivres ou de consentir à verser un emprunt, elle cria hautement à l'exaction. Les magistrats de Zurich refusèrent du pain aux vainqueurs affamés [1]. Donnant prétexte de quelques exigences, le Directoire helvétique demanda au Directoire français que Massena fût blâmé ou déplacé [2]. Mais comme il venait de sauver la France, on le complimentait de sa conduite [3], à l'heure où Chabran mettait Bâle en demeure de nourrir ses soldats. Dans plusieurs cantons, les

1. « Massena fit un emprunt forcé. Il imposa à Zurich pour 600,000 livres, à Bâle, 138,394, à Saint-Gall, 200,000. On réquisitionna le 27 septembre 800,000 rations de pain dont 25,000 exigibles le jour même, 20,000 bouteilles de vin blanc ou rouge, 10,000 le jour; 10,000 bouteilles d'eau-de-vie, 500 le jour; 10,000 mesures de grain, trois quarts froment et un quart de seigle ou d'orge, 5,000 le jour. Puis 2,000 boisseaux de blé; 100 bœufs de 500 livres, dont 50 dans les 24 heures; 100 mesures de bois pour les fours et les bivouacs. » (Arch. de Zurich.)

2. Le 17 septembre, Perrochel avait écrit à Reinhard, ministre des Relations Extérieures. — « Je suis chargé de vous faire connaître la surprise du Directoire helvétique et sa douleur lorsqu'il voit le général et l'ordonnateur en chef d'une armée alliée, en s'adressant au gouvernement que la France a déclaré et reconnaît être indépendant se servir d'expressions qu'il semble que la conquête seule puisse autoriser telle *qu'une menace de moyens coercitifs* en cas de refus d'une demande dont l'octroi ne pouvait être et n'est point celui de l'obligation et du devoir. » (Aff. Etr. Reg. 471. Pièce 38.)

Massena justifiait ses actes dans une lettre adressée le 20 septembre, de Lensbourg, au Directoire helvétique : — « Comme général, je ne puis sacrifier les grands intérêts qui me sont confiés à des considérations particulières; je dois conserver et défendre mes positions; le salut de l'Helvétie est lié à cette défense; je ne peux donc que gémir sur les maux dont il ne m'appartient pas de tarir la source et auxquels le gouvernement français seul peut remédier en nous envoyant de puissants secours. » (Aff. Etr. Reg. 471. Pièce 40.)

3. Reinhard écrivait le 20 vendémiaire à Massena. — « Je vous adresse, citoyen général, une lettre du Directoire pour vous et une en cachet volant pour le Directoire exécutif helvétique. Vous y verrés l'expression franche et loyale du Directoire français qui, oubliant tous les sacrifices que coûte à la Nation française le salut de l'Helvétie, sans parler des indemnités que ces sacrifices ont droit d'attendre d'un pays qui n'est généreux que par l'abandon qu'il nous fait, à nous seuls, des lauriers que votre brave armée vient de cueillir, déclare qu'il remplira vos engagements, qu'il ne reçoit qu'à titre d'emprunt ce que la reconnaissance publique aurait dû s'empresser de vous offrir. — J'ai là, dans la correspondance du Directoire helvétique, des sarcasmes amers qui, à l'époque où ils furent burinés pouvaient se ressentir de l'influence du

partisans de l'oligarchie, ayant encore relevé la tête, publiaient le regret que leur causait le départ des Austro-Russes.

Mais les alliés ne pourraient plus soutenir une révolution qu'on tenterait de rallumer au centre de la Suisse, car Petrasch et Korsakoff, qui rassemblaient avec peine quelques bataillons démoralisés, comptaient leurs pertes et allaient se placer sous la protection de l'archiduc Charles.

Le 26 septembre, arrivé à Basserdorf vers midi, Korsakoff avait fait arrêter les divisions Gortschakoff et Prezbnchewski. Derrière la Glatt, ses lieutenants groupaient les traînards. Il ne restait que quelques régiments épuisés par la lutte, dans un camp de passage, évacué précipitamment lorsque, à côté des chasseurs, des hussards et des guides français, on voyait descendre, dans la plaine coupée de marais et bordée de larges chaussées, des grenadiers et des carabiniers suivis de canons qui pouvaient mitrailler les débris de l'armée russe.

Les hommes valides, dont beaucoup avaient perdu leurs armes, se formèrent promptement en deux corps. Le premier, fort de 800 fantassins, se dirigeait sur Winterthur; il traînait la seule pièce d'artillerie qu'on eût pu sauver du désastre. Le second, fort de 5 à 6,000 individus, longeait un chemin de traverse conduisant à Kloten, où il passait à deux heures du soir; au delà, le prince Gortschakoff l'entraînait et s'efforçait de prévenir une débandade.

A Bulach, informé que les républicains talon-

prince Charles, de l'approche du vainqueur de l'Italie. Le Directoire français a cru de sa dignité de mépriser ces injures, de répondre à des cris factieux par des témoignages d'amitié envers la Nation, dont on a défiguré les sentiments. — Mais, général, je vous ai trouvé bien modeste, bien patient; cependant faites en sorte, je vous en conjure au nom de la Patrie, de procurer à vos malheureux frères d'armes ce que vous pourrés obtenir. Mon ministère n'a pas encore laissé calomnier vos actions; je n'ai pas disposé d'un écu; le premier sera pour vous, je vous le jure; mais tâchez de vous mettre en mesure de l'attendre avec patience. » (Aff. Etr. Reg. 471. Pièce 99.)

naient toujours son arrière-garde, Korsakoff appelait au secours des mousquetaires exténués, les cuirassiers de Woinoff et les cosaques d'Ustachoff, une brigade de réserve cantonnée autour d'Eglisau. Si les cuirassiers, postés dans Winterthur, arrêtaient le premier élan des Français, une vive attaque les forçait à repasser la Thur. Sur la même ligne, les cosaques, auxquels s'étaient joints les dragons de Sujatschin, ne prenaient pas contact.

Le mouvement de retraite ayant continué dans la journée du 27, les débris du corps russe prenaient leurs bivouacs le 28, sur la rive droite du Rhin, au camp de Dörflingen, derrière Schaffouse.

Partial, Korsakoff se déchargeait des responsabilités encourues à Zurich en accusant Souvarow de n'avoir pas paru sur l'Albis le 26, en chargeant Markoff, surpris à Hard, et Durasoff retenu devant Brugg par une démonstration, d'avoir causé la défection de l'armée. Le czar devait lui accorder la destitution des deux derniers généraux; il devait même faire peser le poids d'une disgrâce sur Sacken et sur Lykoschin qui, après avoir si vaillamment combattu, étaient restés au pouvoir de l'ennemi.

« Dans cette malheureuse bataille, a écrit Miliutin, le corps russe avait perdu, outre un nombre énorme de blessés, de prisonniers et de morts, 26 pièces de canon, 51 voitures, 9 drapeaux et presque tous les bagages, parc, tentes. Rien qu'à Zurich, il laissait 5,200 hommes, dont la plupart étaient blessés. Quelques-uns des régiments étaient presque détruits. Toutefois, il arriva qu'après la retraite des troupes derrière le Rhin, on vit revenir un certain nombre de soldats portés comme morts ou faits prisonniers. »

Korsakoff et Petrasch mis hors de combat, la flottille de Williams capturée, le commodore et l'ambassadeur Wickam mis en fuite, Massena ne s'attardait point à goûter les joies que procure ordinairement un pareil triomphe.

Deux régiments établis de nouveau dans le camp retranché de Zurich, Kloten et Winterthur entourés de troupes, l'approvisionnement des soldats enfin assuré, le général en chef dut courir à la rencontre du maréchal Souvarow qui débouchait sur Schwitz avec une armée à laquelle jusque-là la victoire était restée fidèle.





LE MARÉCHAL SOUVAROW. D'après une gravure anglaise.
(Collection Prince d'Essling.)

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE I

MARCHE VERS LA SUISSE

Agissements du Conseil Aulique. — Nouveau plan de campagne élaboré à Londres. — Wickam, ministre d'Angleterre, critique les manœuvres exécutées par l'archiduc Charles. — Sa deuxième lettre. — Vive réclamation du czar. — Souvarow écrit du camp d'Asti aux généraux Korsakoff et Hotze. — Projets du maréchal russe. — Arrivée à Gallerate des divisions moscovites. — Fautes stratégiques commises par Weirother. — L'armée russe remonte vers le nord. — Son passage à Bedano. — Hostilité des habitants.

La conduite qu'avait tenue Souvarow en Italie irritait le Conseil Aulique chargé de diriger, à Vienne, les affaires militaires. Pour avoir rappelé Charles-Emmanuel IV à Turin; pour avoir accablé de son ironie M. de Mélas, à qui François II accordait la plus grande estime; pour avoir ravagé les pays milanais et lombards, le prince Italisky encourait le mépris et la colère des ministres autrichiens qui, désireux d'annexer le Piémont au territoire impérial, se plaisent à dénoncer brusquement l'alliance conclue en 1798.

Craignant de voir au premier jour la coalition dissoute, l'Angleterre va s'efforcer de prévenir une éclatante rupture entre Paul Ier et François II. A Pitt, homme avisé, il semble qu'une nouvelle direc-

tion donnée aux armées austro-russes assurera les conquêtes projetées et fera cesser, pour un temps, l'hostilité qui règne entre Slaves et Allemands. L'homme d'Etat négocie pendant juin et juillet; enfin le czar se calme et l'empereur d'Allemagne se montre conciliant. Aussi, les pourparlers engagés aboutissent à une entente signée le 21 juillet à Vienne, et le 22 à Saint-Pétersbourg. Désormais, quatre armées marcheront conjointement et à pas rapides vers les frontières françaises : l'armée anglo-russe, aux ordres d'Hermann, allant du pays batave à Lille; l'armée autrichienne, de l'archiduc Charles, marchant de Mayence à Sedan; l'armée russe, constituée par les corps de Korsakoff et de Souvarow, qui ira de Zurich à Belfort; puis, l'armée d'Italie, commandée par Mélas, qui franchira facilement le Mont-Cenis pour arriver à Lyon.

Mais pour assurer l'exécution de ce plan, il fallait que Souvarow sortît du Piémont. Les gazettes allemandes publiaient alors : « Plus d'Autrichiens en Helvétie, plus de Russes en Italie ». Le 30 juillet, François II envoyait des instructions à l'archiduc Charles, dont la retraite excita l'indignation du ministre britannique en Suisse, lequel, n'ayant pas reçu de son gouvernement une copie du nouveau traité, écrivait, le 22 août, de Zurich, à Souvarow :

« Les événements qui se passent dans ce pays-ci sont tellement extraordinaires et affligeants que je croirais manquer à mon devoir si je n'en faisais part directement à Votre Excellence.

» Elle ne peut pas ignorer que, depuis le 6 juin jusqu'au 15 de ce mois-ci, une des plus belles armées que la maison d'Autriche ait jamais mises en campagne, commandée par l'archiduc Charles en personne, est restée sur la ligne où j'ai l'honneur d'écrire à Votre Excellence sans rien entreprendre contre la position de l'ennemi. Votre Excellence doit même avoir appris avec peine, sinon avec surprise, que, le 15 de ce mois, à la vue de 46 forts batail-

lons campés entre Zurich et le Rhin, l'ennemi a détaché une force très considérable vers la gauche et forcé tous les postes autrichiens dans les petits cantons, coupé toutes les communications avec l'Italie, pénétré dans les Grisons, où il se maintient, et qu'il s'est même rendu maître de la position importante et presque inexpugnable du mont Saint-Gothard.

» Le jour même que ce malheureux événement est arrivé et pendant que l'affaire se passe en partie sous mes yeux, j'apprends pour la première fois, et de la bouche de l'archiduc, que Son Altesse Royale venait de recevoir l'ordre positif de se retirer de la Suisse avec son armée et de ne pas laisser un seul Autrichien dans le pays dont il devait céder toutes les positions à M. de Korssakow. Son Altesse Royale m'assura, de plus, qu'Elle était résolue d'obéir littéralement et sur-le-champ aux ordres qu'Elle avait reçus. J'avais beau représenter qu'un plan de campagne quelconque devait nécessairement être subordonné aux événements de la guerre, qu'en demandant que l'armée de M. Korssakow s'appuyât contre celle que commande Votre Excellence, les cours de Pétersbourg et de Londres avaient toujours supposé qu'elle serait assez forte pour pouvoir agir indépendamment de tout secours étranger, et qu'elle serait pourvue de tout ce qu'il fallait pour faire la guerre dans un pays coupé par de hautes montagnes et de grandes rivières, lequel ne fournit pas, à beaucoup près, de quoi nourrir ses habitants. Je rappelai inutilement à Son Altesse Royale que M. de Korssakow ne pouvant pas, avec 33,000 hommes, se maintenir en Suisse, l'armée autrichienne, par là même, serait forcée d'abandonner le Rhin, et que l'ennemi ne manquerait pas de profiter de cet état de choses pour pénétrer dans le Tyrol, prendre le Milanais et le Piémont de revers, arrêter votre armée dans sa carrière victorieuse et mettre en danger les conquêtes que Votre Excellence vient de faire pour la maison d'Autriche.

» Les représentations de M. de Korssakow ayant été aussi infructueuses que les miennes, tout était préparé pour l'évacuation de la Suisse lorsque Son Altesse Royale, sentant tout le danger de sa position et la terrible responsabilité qui lui pesait sur la tête, prend sur lui d'attaquer l'ennemi; les préparatifs sont faits sur-le-champ, les Russes font une marche vraiment incroyable pour se joindre aux Autrichiens; mais tout se termine par la tentative infructueuse d'établir un pont sur l'Aar.

» Les affaires allant de mal en pire dans les petits cantons et les Grisons, on se préparait pour une nouvelle attaque sur la Limmat, lorsque l'archiduc, à mon très grand étonnement, me fit dire, par un homme de confiance, que les ordres que Votre Excellence avait envoyés à M. de Korssakow de faire passer encore 10,000 hommes en Italie avaient mis l'armée autrichienne dans l'impossibilité d'agir, qu'il se préparait de se retirer en Allemagne, jetant une force dans le Tyrol capable d'en défendre les passages et laissant M. de Korssakow avec les 23,000 de Hotze pour faire en Suisse ce que les circonstances lui permettraient.

» Avoir mis sous les yeux de Son Altesse Royale le tableau de ses propres forces eût été faire la censure la plus amère de sa conduite antécédente, ce qu'il ne me convenait nullement de faire; je ne pouvais donc que déplorer la résolution que Son Altesse Royale avait prise.

» L'on me pressa ensuite de faire quelque tentative au nom de ma Cour pour arrêter ou du moins suspendre le départ de la colonne russe que Votre Excellence avait demandée, à quoi je répondis très clairement qu'ignorant absolument les derniers arrangements des deux Cours, je n'osais rien faire de semblable étant, au surplus, intimement persuadé que Sa Majesté l'Empereur de toutes les Russies ne voudrait rien faire qui fût contraire à ses engagements, et que Votre Excellence n'aurait

jamais fait une telle démarche sans l'aveu de son souverain. Mais, effrayé des suites terribles que la retraite des Autrichiens doit avoir, soit pour eux-mêmes et pour le malheureux pays où je me trouve, soit pour l'Europe entière et spécialement pour les deux augustes souverains que nous avons l'honneur de servir, connaissant, de plus, les Autrichiens assez pour les croire capables de tenir leur parole et de se retirer tout de bon, je pris sur moi d'exhorter très fermement M. de Korssakow à faire marcher le renfort pour Votre Excellence d'aussi près que possible du mont Saint-Gothard d'où, en satisfaisant aux demandes de l'Autriche et leur ôtant ainsi tout prétexte de se retirer, il pourrait être à portée d'appuyer les opérations de Son Altesse Royale dans les susdits cantons, de marcher droit vers Votre Excellence par la montagne (le chemin le plus court) au cas de succès et de passer par la vallée du Rhin, vers le lac de Côme, si les Autrichiens, après toutes leurs promesses, refusaient de reprendre l'offensive.

» M. de Korssakow ayant trouvé cette mesure infiniment préférable à celle qu'il avait cru devoir adopter, c'est-à-dire de faire faire à ses troupes le détour du Tyrol, j'ai insisté auprès de l'archiduc au nom de ma Cour, comme condition expresse, non seulement que Son Altesse Royale attaquât l'ennemi sur-le-champ, mais qu'Elle l'attaquât de toute sa force, le forçât dans sa position, le poursuivît de près au cas de succès et qu'elle ne cessât pas de le pousser jusqu'à ce qu'au moins les premiers grands passages de l'Italie et nommément celui du Saint-Gothard fussent entièrement libres.

» Tel est l'état des choses dans ce pays-ci où je me trouve sans autre moyen pour remplir les ordres de mon Souverain que beaucoup de zèle et de bonne volonté. Vous êtes bien heureux, M. le Maréchal, d'avoir entre vos mains les moyens de faire observer la volonté du Vôtre. Je n'ai pas besoin de faire

sentir à Votre Excellence tout ce qu'il y a d'affligeant dans notre position si les Autrichiens manquaient à leur parole; je me contente de Vous prier de vouloir bien m'honorer de Vos conseils et de Vos ordres si, par mes faibles efforts, je puis contribuer en rien à un meilleur ordre de choses. »

Mais, dans une deuxième lettre, Wickam s'amende. Il écrit, en effet, de Schaffouse, le 9 septembre, à Souvarow :

« M. le lieutenant-colonel Clinton m'a remis la lettre que Votre Excellence m'a fait l'honneur de m'écrire en date du 30 août. Il m'a rendu compte, en même temps, de la conversation intéressante dont Votre Excellence a bien voulu l'honorer.

» Votre Excellence aura appris depuis que le projet d'attaque, dont je Lui faisais part dans ma lettre du 22 août, n'avait pas été mis en exécution pour des raisons qu'il ne convient qu'à un militaire éclairé d'apprécier, et que l'archiduc a quitté la Suisse avec le gros de son armée, abandonnant la défense de la Limmat et de l'Aar aux Russes et laissant le général Hotze avec à peu près vingt bataillons dans une position évidemment choisie pour protéger les Grisons et le Vorarlberg plutôt que de coopérer avec M. de Korssakow. Du reste, avec la confiance la plus entière dans les moyens de Votre Excellence, je suis persuadé que la tentative louable d'intéresser les connaissances militaires et la bonté du cœur de Son Altesse Royale à la conservation de ce malheureux pays n'eût changé en rien la détermination qu'Elle avait prise de l'abandonner.

» Le cœur de Son Altesse Royale avait déjà assez souffert des maux qui devaient nécessairement suivre la retraite, et dans les différentes conversations que j'ai eues avec Son Altesse Royale à ce sujet, Elle n'a jamais manqué d'appuyer sur les suites fatales que cette mesure devait avoir pour les opérations de la campagne en Italie comme en Alle-

magne, de même que pour la réputation et l'honneur des troupes impériales. Mais je dois à la confiance qui règne entre nos deux augustes souverains comme à celle dont Votre Excellence m'a honoré, de lui dire que depuis que j'ai eu l'honneur de lui écrire, il m'a été constaté que Son Altesse Royale avait les ordres les plus positifs de se retirer dès que les Russes seraient arrivés, et que, depuis très longtemps, il ne lui était plus libre d'agir offensivement en Suisse.

» Je m'empresse d'autant plus à communiquer ce fait à Votre Excellence qu'Elle pourrait peut-être croire, d'après quelques passages de ma lettre du 22, que j'aurais voulu insinuer que c'était à Son Altesse Royale, Elle-même, qu'on devait attribuer l'inactivité de son armée, ce qui était le plus loin de mon intention.

» Tous les militaires éclairés avec lesquels j'ai eu l'avantage de parler, me paraissent ne pas douter que l'armée de Son Altesse Royale soutenue par 30,000 Russes eût suffi au moins pour conquérir la Suisse et s'établir sur la frontière de la France avant l'hiver, et je suis persuadé que Son Altesse Royale brûlait d'envie de mettre un tel projet en exécution. J'ignore l'objet auquel on a sacrifié ces belles espérances; j'ignore celui qui a donné le conseil de se retirer; mais, quel qu'il soit, il n'en est pas moins vrai que, sans le vouloir, il a ranimé le courage et l'espérance de l'ennemi et mis de nouveau, non seulement l'Italie et la Suisse, mais l'Europe entière en danger. Je pourrais ajouter qu'il a fait le tort le plus sensible à la réputation de l'armée autrichienne et à la gloire personnelle de l'archiduc.

» Dans ces circonstances malheureuses, je vois avec peine qu'il n'est pas encore possible à Votre Excellence de venir à notre secours, quoique je ne peux qu'approuver le parti qu'Elle a pris; je dois même avouer que la force et les positions respectives des armées belligérantes dans ces contrées

resteront les mêmes. Je ne souhaiterais pas de voir Votre Excellence s'engager dans les Alpes avec moins qu'une armée.

» Je n'entre pas, avec Votre Excellence, en de plus grands détails sur notre position, comme le major-général, lord Mulgrave, qui est spécialement chargé par ma Cour de concerter avec Votre Excellence les opérations de la campagne, aura eu, à l'heure qu'il est, l'honneur de s'expliquer avec Elle verbalement là-dessus. »

Le czar, après avoir signé la nouvelle convention militaire, parut oublier cet engagement solennellement pris. Toujours versatile, il menace encore d'une rupture la Cour de Vienne dans une lettre qu'il fait adresser par Rostopchin au comte Cobenzl, ambassadeur de François II à Saint-Pétersbourg, le 14 septembre 1799 :

« Un chasseur, expédié par le lieutenant-général de Korsakow a apporté la nouvelle que, le 18 d'août, Son Altesse Royale l'archiduc Charles a quitté la Suisse avec son armée pour se porter sur le Rhin en laissant, pour défendre le pays des Grisons, un corps de 20,000 hommes dont une partie a déjà eu le temps d'être repoussée de l'autre côté de Sargans.

» Sans parler de l'inaction dans laquelle cette armée de 80,000 hommes est restée pendant tout l'été, l'Empereur, mon Maître, ne trouve nullement nécessaire dans ce moment cet abandon subit de la Suisse par l'armée autrichienne, qui aurait pu se porter sur le Rhin plus tard et selon les circonstances auxquelles les opérations militaires sont subordonnées.

» L'Empereur, mon Maître, voyant dans ceci et dans plusieurs autres événements antécédents que la Cour de Vienne ne répond pas à ses intentions pures et loyales, m'a ordonné de déclarer à Votre Excellence, pour que vous en fassiez rapport, qu'Il se verra obligé de prendre le parti d'abandonner Sa Majesté l'empereur des Romains, de séparer ses

intérêts d'avec les siens et de faire, avec ses autres alliés, cause commune pour le succès de la bonne cause que la Cour de Vienne se plaît à gâter. »

Souvarow, prévenu seulement le 27 août de son changement de destination, laissa percer sa joie de pouvoir quitter le camp autrichien. Toutefois, le lendemain, en dissimulateur habile et afin d'assurer la réussite d'une entreprise considérable, il parut regretter les querelles de la veille. Le lieutenant-colonel Weirother, chef d'état-major de l'armée alliée, resta son conseiller et fut employé à solliciter du comte Coscatelli, gouverneur de la Lombardie, des mulets et un convoi d'approvisionnements qui rejoindraient l'armée d'expédition aux environs de Lugano. La coopération des brigades autrichiennes Strauch et Auffenberg fut obtenue. Changer de pays plaît aux boyards. Passivement résignés à tout supporter, les soldats russes iront partout où le général « En avant » voudra conduire leurs bataillons.

Sa suffisance porte le généralissime à s'attribuer déjà en Suisse des dépouilles opimes. Il dit que Massena partagera avant un mois le sort de Scherer ou celui de Joubert. Dans ses lettres aux agents anglais répandus sur le sol helvétique, il indique les rôles à tenir. A Korsakoff il ordonne d'envoyer 10,000 hommes à sa rencontre dans le Gothard.

Et, du matin au soir, son humeur change. Exalté le matin, il apparaît très réservé le soir. Tout à coup, redevenu courtisan, il va demander conseil au prince Constantin, fils du czar, chargé secrètement de le surveiller, ce qu'il n'ignore point pourtant. Comédien jusqu'au bout de sa carrière, ce vieux soldat consulte, sur des projets militaires, une recrue qui ne sait quels conseils lui donner, et cela à la veille d'entreprendre, à 70 ans passés, une campagne très difficile, au cours de laquelle il va éprouver, sur les bords de la Linth, les mêmes revers que Pierre le Grand eut à subir en 1711 sur les bords du

Pruth. Mais l'impartialité nous oblige à dire que Souvarow se montrera, dans l'adversité, un plus grand général que ne le fut Pierre Ier.

L'autorité qu'il s'arroge, non seulement sur Korsakoff, mais aussi sur Hotze et Lincken, lui font espérer une obéissance servile à laquelle n'a pu se résoudre M. de Mélas, fier gentilhomme et bon général. Après une conférence avec lord Mulgrave, conseiller militaire de Pitt, il écrivait du camp d'Asti, le 5 septembre, aux hommes qui allaient être désormais ses lieutenants :

« Les troupes impériales de Russie qui, jusqu'à présent étaient à l'armée d'Italie, partiront le 8 septembre du Piémont pour se rendre en Suisse, et je compte arriver avec elles le 17 dudit à Airolo au pied de ce côté du mont Saint-Gothard que je me propose d'attaquer le 19.

» Comme les troupes du colonel impérial Strauch, celles du prince P. de Rohan et de M. le feld-maréchal-lieutenant comte Haddick, doivent coopérer à l'attaque, il sera très nécessaire que les armées des deux cours impériales, réunies en Suisse, fassent avec beaucoup de fermeté et de constance une attaque générale, simultanée et combinée sur toutes les positions de l'ennemi; mais surtout l'aile gauche sous les ordres de M. le feld-maréchal-lieutenant baron de Lincken réunira tous ses moyens, fera tous ses efforts, peut-être même avec des renforts préalables, pour faciliter et soutenir le passage du corps d'armée russe par le mont Saint-Gothard, la haute vallée de la Reuss et celle de la Linth; de même qu'il sera possible d'attaquer l'ennemi à revers, on pourra aussi, par la jonction rapide de l'aile gauche de l'armée impériale en Suisse et en avançant de concert, empêcher l'ennemi de culbuter le corps russe d'Italie et de le détruire en détail.

» Comme je n'ai pas eu une connaissance exacte des dispositions des deux armées impériales réunies en Suisse et que, seulement par des rapports pris

en passant, je dois présumer que le corps de troupes russes sous les ordres du maréchal-lieutenant-général de Korsakoff est posté entre Zurich et l'Aar, le long de la rive droite de la Limmat; celui des troupes impériales-royales, sous les ordres de M. le baron de Hotze, entre le lac de Zurich, et celui de Wallenstadt, par Mayenfeld, dans le Rhinthal jusqu'à Dissentis, je dois, avant tout, attendre la jonction des troupes de ce dernier. Je désire apprendre de lui-même, comme connaissant mieux les localités où et comment l'opérer; de même, de mon côté, dès que la jonction aura été faite, je pense que les troupes russes d'Italie, ne pouvant plus être arrêtées, pénétreront sur les deux rives du lac de Lucerne; celles de MM. Lincken et Hotze entre les lacs de Zurich et Zug et enfin la réunion totale des troupes russes du général Korsakoff près la rive droite de la basse Reuss et de l'Aar; ce sera la seule manœuvre qui puisse promettre un résultat décisif pour les opérations ultérieures.

» Comme je me hâterai de vous faire connaître de Bellinzona l'arrivée de la colonne des troupes russes d'Italie, c'est aussi à Bellinzona, au plus tard, à moins que vous ne le puissiez plutôt par la route de Novara et Varèze, que vous me ferez connaître, par courriers, la position et la force de toutes les troupes, tant russes que royales-impériales, qui se trouvent réunies en Suisse, ainsi que les positions de l'ennemi, ses forces et leur distribution. Je désire aussi que ces messieurs les généraux baron de Hotze et de Lincken me communiquent leurs avis et leurs connaissances locales sur le terrain et la manière de faire la guerre dans ce pays, indiquant comment la coopération précipitée de toutes les troupes qui sont déjà en Suisse et de celles qui marchent d'ici peut être le plus efficacement et le plus utilement exécutée; je serai par là en état de préparer mon attaque et d'en déterminer le jour et l'heure positifs. »

On voit qu'il ne connaissait, à cette heure, ni leurs forces, ni leurs positions. Un dernier succès remporté en Italie: la reddition du château de Tortone, le met de belle humeur [1]. Chevauchant parmi les cosaques, il rit et chante avec eux. Ou bien il va botte à botte, sans escorte, avec Weirother qui lui soumet la rédaction d'un projet d'attaque. Souvarow ordonnait : « Effacez le mot retraite! » tellement il était assuré de rester toujours invincible. Auprès du prince Constantin, il racontait ses campagnes en Turquie; récit qu'il amplifiait à plaisir, par l'horreur du pillage, les hécatombes d'hommes et l'incendie des villes. Parfois, il arrêtait court sa monture et regardait défiler son armée. Placés sur six rangs, les grenadiers formaient d'interminables colonnes roulant dans les chemins creux, traversant les plaines dénudées ou s'enfonçant dans les bois. Des hommes chantaient le lied à la fiancée ou bien ils envoyaient un salut à la lointaine patrie. Devant leur chef, quelques-uns criaient un refrain célèbre :

« — Petit père, à la baïonnette! »

Et le maréchal, immobile sur son cheval, semblait se griser de ce spectacle.

Arrivées à Gallerate, pour marcher vers le nord, les troupes durent quitter les grandes routes et s'allonger dans les chemins de traverse. Ce furent de pénibles étapes, pendant lesquelles tout approvisionnement manqua, tant le pays était pauvre.

Weirother, homme aussi suffisant que l'était son chef, vient de faire une grande faute au point de vue stratégique. N'est-il pas le mauvais génie qui conduit Souvarow à la défaite? Pourquoi l'entraîne-t-il vers les sommets du Gothard, lorsqu'on pouvait tourner Lecourbe sur sa gauche au lieu de l'attaquer de front, et, par suite, se mettre en bataille devant Massena, avant que ce dernier n'eût attaqué Korsakoff?

1. Pour les détails de ce siège, consulter l'ouvrage : *Souvarow en Italie*.

Car, sur le point de courir à Lugano, l'armée russe pouvait prendre, de Gallerate, la route de droite, arriver le 15 à Saronno, le 16 à Côme, passer le lac de ce nom, traverser Chiavenna. Par la route du Splügen, elle eût conduit des pièces de 8. Dans Coire, elle eût rallié Lincken, puisque Korsakoff n'avait pu l'envoyer à sa rencontre avec les 10,000 hommes demandés; elle trouvait des vivres et un grand chemin le long du Rhin. De Coire à Wesen, par Sargans, il y a deux jours de marche. Donc, le 24 septembre, Souvarow et Hotze étant réunis sur la Linth, auraient mis plus de 40,000 hommes en ligne devant Soult.

« En prenant la route du Gothard, il fallait aller de Varese à Altdorf, toujours dans les Alpes. De Varese à Bellinzona, il y a deux marches et le Mont Cenere à traverser. De Bellinzona à Quinto, deux autres marches. De Quinto à Hospenthal, une forte marche et le Saint-Gothard à forcer [1]. »

Les Russes ont déclaré, après leur défaite, que Weirother ne leur indiqua point la route de Coire. Affirmations que détruisent leur correspondance et le fait d'avoir envoyé, sans hésiter, et leurs gros bagages et l'artillerie lourde à Feldkirch par le couloir ouvert sur le Rhin antérieur. C'est-à-dire que Souvarow mettait une sorte de coquetterie à vaincre des difficultés qu'un guerrier prudent eût regardées comme étant insurmontables. D'ailleurs, il ne croyait pas que les soldats de Lecourbe pussent tenir longtemps tête à ses intrépides grenadiers. Peu ménager de ses soldats, il considérait le chemin le plus court comme étant le meilleur.

On doit s'étonner de ce qu'un général ordinairement autoritaire et si défiant à l'égard des Autrichiens ait accordé à son chef d'état-major, un Autrichien, tant de confiance, et compté dans ses

1. *Marche de Souvarow*. Manuscrit du chevalier Finseau, chef d'état-major de l'armée suisse au service impérial. (Bibliothèque de Zurich.)

chances de succès la coopération de Strauch et celle d'Auffenberg.

Pour donner un aperçu de l'état d'esprit dans lequel se trouvait Souvarow, notons ce fait. Dans Arcisate, un courrier de Korsakoff est conduit auprès de lui. Korsakoff demande quels nouveaux ordres il doit exécuter. A sa lettre, le maréchal répond verbalement par ces seuls mots :

« — Vaincre les Français. »

Pendant sa marche, l'armée russe doit longer le lac de Lugano; des cosaques éparpillés sur les ailes vont, selon leur habitude, piller plusieurs villages. L'alarme se répandit vite dans toute la contrée et pour défendre leurs biens, à Para, des paysans armés mettaient deux sotnias en fuite aux cris de : « Vive l'empereur François! »

Mais Souvarow regrettait d'avoir employé trois jours, les 9, 10 et 11 septembre, à marcher contre Championnet, au pied du Mont-Cenis. Arguant la nécessité de regagner le temps perdu, il pressait ses soldats d'avancer; il disait qu'on ne pouvait manquer le rendez-vous donné à Korsakoff et à Lincken, et il annonçait à son entourage que toute la Suisse serait conquise le 1er octobre.

Le 15 septembre, l'avant-garde arrivait aux masures de Bedano, lorsqu'un coup de feu, tiré derrière l'abri d'une haie, blessa grièvement un cosaque. Par représailles, des cavaliers mirent à sac ce hameau où les troupes défilèrent pendant sept jours [1].

Bedano étant le premier village suisse que les Russes devaient occuper pendant la réorganisation des colonnes, Souvarow marquait par un pillage son entrée dans un pays qu'il prenait sous sa protection.

1. Sur la maison Albertoli, n° 55, à Bedano, on lit cette inscription : — « Su questa strada — Cominciando il 15 settèmbre 1799 — Per sette giorni consecutivi — Fu di Passagio verso la — Svizzera la grande armata — Russa col suo Generale Souwarow e il principe Constantino. »

CHAPITRE II

AU CAMP DE TAVERNE

Description du pays. — Etablissement des camps russes. — Logement choisi pour Souvarow. — Maison réservée à l'état-major. — Vaine attente d'un convoi de mulets. — Plan de campagne élaboré par Weirother. — Décision du conseil de guerre. — La nuit du 20 au 21 septembre. — Mise en route du corps de Derfelden. — Ordonnance des troupes. — Arrivée à Bellinzona. — Rencontre de Strauch et de Souvarow. — Revue passée sur la grande place de Faido. — Les cosaques sont arrêtés au défilé de Stal-Vedro.

Taverne s'entasse, à 6 kilomètres de Lugano et au nord de cette ville, au fond d'un grand cirque borné par des collines boisées. Le chemin caillouteux du Gothard, en une brusque montée, se creuse comme une ornière dans un ressaut où, des deux côtés de la voie, les maisons du village sont alignées depuis trois siècles au moins.

Avant l'automne, le rude vent qui souffle de la montagne a déjà fané le feuillage des arbres et fait tomber les fruits. Une rouille semble ronger les branches et les herbes. Dans les prairies, les eaux du Vedeggio s'écoulent avec bruit.

Même aspect pour Bedano. Entre ce village et Taverne, s'étend un terrain plat, coupé de haies vives, arrosé par un petit ruisseau coulant de l'ouest à l'est, ombragé de noyers qui sont plantés à droite du chemin vicinal long de 1,200 mètres; et, de ce

côté, le val s'avance jusqu'à la lisière d'une forêt de châtaigniers.

Toricella, un gros village aux maisons blanches, garnit les pentes du mamelon qui s'élève vers l'ouest et surveille une coupure largement ouverte dans la montagne.

A gauche du chemin de Taverne, des vignes et des prairies couvrent de vastes espaces.

Au nord, de l'extrémité supérieure de Taverne, à l'endroit où finit le vallon creusé sous Toricella, une crête rocheuse se découpe en trois arêtes appelées : groupe du Matavel. Du faîte de ce mamelon, on aperçoit Mezzovico, un village couché dans les pentes du Tamaro, et, à droite de la route du Gothard, une prairie, large de vingt mètres, bordant le Vedeggio qui s'écoule dans un lit très pierreux [1].

Dans ce large espace, l'armée russe allait établir son camp qui, bientôt, devait offrir un pittoresque tableau. En avant, bordant le torrent, la division de mulets et cent chariots formaient une sorte de kraal où les bivouacs fumaient nuit et jour. Sur la droite du chemin de Bedano, sans dépasser la rive gauche du ruisseau, toute l'infanterie moscovite campait en carré, accrochait ses marmites et suspendait ses tentes aux arbres. La cavalerie régulière se tassait en groupes serrés sur les deux rives du ruisseau et montait dans Toricella. Le convoi d'artillerie bivouaquait derrière Matavel, à la portée d'une brèche naturelle ouverte au flanc du massif. Toujours préposés à la garde de l'armée, les cosaques enveloppaient le camp de leurs sotnias vigilantes et portaient assez loin leurs maraudes.

Taverne, qui avait, en 1799, quarante et une maisons, était un petit relais de poste établi entre Bellinzona et Varese, sur la route reliant Lucerne à Milan. Jusqu'à cent cavaliers et voitures s'y arrêtaient chaque jour, excepté pendant l'hiver. Le maître de poste et

1. Visite de Taverne et des environs faite les 2 et 3 septembre 1899.

aubergiste s'appelait Montini ; un grand porche ouvrait sa maison portant, sur la muraille extérieure, une Madone écrasant le serpent. Sa grange ou remise allait servir aux Russes de magasin à vivres.

Souvarow fut logé dans une section de Sigirino, hameau qui prolonge Taverne, au nord et à droite du Materel qui se termine là en un énorme rocher. Gaudenzio Gamma, un commerçant, le reçut chez lui ainsi que le prince Constantin et une partie du quartier général [1]. Weirother et d'autres officiers de l'état-major occupèrent la maison Rigoli, élevée au sud et à trente mètres de la maison Gamma [2]. A d'autres généraux, commandant les troupes, on distribua les plus grandes maisons de Taverne.

A l'étonnement qu'avait éprouvé le maréchal en

1. La maison Gamma, élevée de deux étages, porte le n° 45 du cadastre de sa section. Le rez-de-chaussée, dallé, est très vaste. Dans la pièce principale, une cuisine dont le foyer tient sous une capote de forge, forme sous le plafond coupé de solives noires un décor très curieux. Au 1er étage, dix chambres carrées servirent de logements aux Russes. (Visite faite en compagnie de M. Lurati, pharmacien à Taverne, un très docte cicerone.)

2. L'état-major de l'armée était ainsi composé le 15 septembre : *Conseil des Affaires étrangères.* Président, Fuchs. Membres, Treffurt, Kornili. Conseiller Aulique, Beck. — *Aides de camp.* Du grand-duc Constantin, colonel Tiefenhausen ; lieutenant-colonel comte Zucato ; lieutenant Uivoroff ; les chefs de brigade Epifanoff et Saizeff. — *Grands maîtres des logis de l'état-major.* Le général de brigade Gerhard ; lieutenant-colonel Sommer ; les chefs de bataillon Engelmann, Aderhass, Emeljanoff ; les lieutenants Tank, Matusewitch, Toll ; les sous-lieutenants Eberhard, Konowaloff, Sadoromikoff ; l'enseigne Kuptchikoff ; le chef de colonne Kraz. — *Corps du génie.* Le colonel Harting ; le capitaine Burzoff ; les lieutenants Kovoneli et Nusin. — *Service de la manutention.* Le conseiller des guerres Trophimowski, l'officier comptable des subsistances Pétroft de Berg ; ses adjoints : Barychnikoff, Liebhart, Philatoff, les lieutenants Brehling et Brummer, les sous-lieutenants Gontscharowiski et Schipiloff. — *Commissariat.* Trésorier des guerres : Rajewski, le caissier Witowtoff, le greffier Makaroff. — *Conseil de santé.* L'inspecteur-docteur Janisch, le conseiller Aulique Frohbing, le docteur Krause. — *Officiers attachés à la personne de Souvarow.* Le général de brigade prince Gortschakoff, le colonel Lawroff, les aides de camp majors Rumianzoff et Rosen, le capitaine Stavrakoff, le lieutenant Krieger. *Etat-major autrichien.* Lieutenant-colonel Weirother, le chef de bataillon Richter, les capitaines Habermann et Babel, les lieutenants Bellicky, Erben, Gatterburg, Giurzack et O'Brien.

ne trouvant point, lors de son arrivée à Taverne, les mulets et les approvisionnements promis par M. de Coscatelli, succéda l'indignation, puis la colère. Violemment, il accusa devant Weirother tout contrit, M. de Mélas et la cour de Vienne d'avoir comploté une infâme trahison. — « Ce que le czar saura punir », déclarait-il.

Mais le 17, sa diplomatie lui suggère, pour aboutir dans l'expédition entreprise, d'informer à nouveau l'empereur François II des embarras qu'il éprouvait. Sa lettre est concise [1]. Il envoie peu après, des officiers vers Lugano et vers Milan avec mission de s'enquérir si un convoi n'arrive pas. Trois jours plus tard, il écrivait au czar comment ses alliés l'avaient trompé [2], et de furieux il devint atrabilaire lorsqu'on l'eut informé que la troupe, ayant épuisé tous les vivres frais apportés de Varese, ne pourrait plus subsister qu'au moyen de réquisitions, ce qui devait consommer à quelques lieues aux alentours la ruine des villages pauvres et porter les paysans à murmurer contre ce qu'ils appelleraient justement des exactions.

« On vit Souvarow, comme un lion enfermé dans sa cage, circuler par bonds ou battre du pied le plancher de sa chambre et marquer le mur de coups

1. « Je suis arrivé ici le 15. J'ai donc tenu ma parole. Avec beaucoup de difficultés j'ai fait en six jours une marche de huit jours. Pourtant, je ne trouve pas une seule mule ici et je n'ai pas reçu le moindre avis qui m'annonce quand il en arrivera. Ainsi, la rapidité de notre marche était absolument inutile. Les avantages décisifs de la vitesse et de l'attaque inattendue sont maintenant perdus pour les importantes opérations projetées. Mon sincère dévouement pour le bien général et même ma conviction profonde d'avoir de mon côté tout fait de ce qui dépendait de moi pour vaincre toutes les difficultés et pour exécuter avec la plus grande exactitude les ordres donnés par V. M. I. ne me suffisent pas pour me tranquilliser. » (Arch. Guerre de Vienne).

2. Taverne, 20 septembre. — « Le général autrichien Döller et ses commissaires nous font attendre avec des promesses équivoques et infinies. Depuis cinq jours entiers, nous sommes à Taverne sans rien faire. Notre inaction donne à l'ennemi tous les moyens de se renseigner et de prendre des nouvelles mesures pouvant rendre notre situation très dangereuse. » (Arch. Russes).

de canne qui révélaient sa surexcitation. Ni Bagration, ni Rosenberg ne pouvaient lui faire prendre patience. Ses aides de camp étaient bousculés. Le nom de Catherine II lui revenait sans cesse à la bouche ; il mangeait à peine et ne baissait la voix que devant le prince Constantin. Pendant la nuit, il criait des invocations à Saint-Georges ou visitait le camp [1]. »

Les mauvaises nouvelles se succédaient sans trêve. Coscatelli n'avait pu, même après l'application de très rigoureuses mesures, réunir les cinq cents mulets promis ni former un convoi, car la Lombardie, traversée depuis huit mois par tant de troupes, se trouvait dépourvue de ressources. Döller, dont les soldats étaient à la demi-ration, faisait interdire l'approche de Lugano aux maraudeurs russes. M. de Mélas écrivait à Souvarow que Strauch, chargé à nouveau de garder la coupure du Simplon, ne pourrait être employé à l'attaque du Gothard et que, d'autre part, les troupes du prince de Rohan, fatiguées et affamées, allaient rétrograder vers Milan.

C'étaient des défections.

Puisque Korsakoff, Hotze, Jellachich, Lincken et le commodore anglais Williams se disaient prêts à fondre le 26 septembre sur les Français, il fallait quitter Taverne au plus vite, même sans les moyens de transports attendus, pour prendre part à l'action générale. Ou bien les troupes russes marcheraient vers le Splügen, rapidement, pour renforcer Hotze, ou bien elles tenteraient quand même, avec peu de vivres et sans munitions de réserve, d'escalader les pentes du Gothard ; et les officiers de l'entourage de Souvarow demandaient qu'on manœuvrât sans tarder pour exécuter l'une de ces opérations avant les rigueurs de l'hiver qui, en fermant les passages des Alpes, isolerait les bataillons moscovites au milieu des champs de glace.

5. Lettre de Tararisky. (Arch. Sénat à Milan. Dossier Guerres).

Au moment de réunir un conseil de guerre afin de juger opportunément quelle voie on allait suivre, Souvarow donna mission à ses espions d'aller publier la nouvelle : « que le prince Italisky ajournait son expédition aux premiers jours d'octobre ; qu'il se trouvait fatigué; qu'il renoncerait peut-être à faire une campagne d'automne pour aller prendre ses quartiers d'hiver à Milan. » Mais Lecourbe ne s'y laissa point prendre et se refusa même à croire que Souvarow fût dans Taverne.

Le conseil, réuni le 20 septembre, dans la maison Gamma, y tint une longue séance. Souvarow et Weirother présentèrent leur projet qui embrassait tout un plan d'opérations en Suisse [1]. L'attaque du Saint-Gothard, par deux colonnes, fut décidée [1].

« — Mais le projet est inexécutable sans un renfort de mulets », déclarait Bagration.

Or, la solution à trouver pour remplacer les bêtes de somme était indiquée par le prince Constantin; il ordonnait de charger les chevaux de la cavalerie des vivres et des cartouches nécessaires pendant huit jours à 20,000 hommes [2].

1. Le général Dufour, officier suisse, qui s'est illustré par de remarquables travaux, a justement écrit : « Le plan de Souvarow était foncièrement vicieux, même en faisant abstraction des difficultés locales, car il assignait pour point de réunion aux trois corps principaux un terrain occupé par l'ennemi. Ces corps, éloignés les uns des autres, ne concerteraient que très difficilement leurs opérations ; manquant d'ensemble, ils pourraient échouer dans leur attaque partielle et tout compromettre. La faute que commettait le général russe était encore aggravée par la nature des localités ; les corps étaient séparés par de hautes chaines de montagnes infranchissables ; le chemin que devait suivre Souvarow ne lui permettait pas de se faire suivre par son artillerie de bataille ; il aboutissait à un lac où les moyens de transport manquaient totalement et qui n'offrait, sur un de ses bords, qu'un mauvais sentier occupé par l'ennemi et où l'armée ne pouvait pas s'engager sans péril ; sur l'autre rive, il n'y avait que des rochers à pic plongeant dans le lac. C'est ce que semble avoir ignoré l'état-major russe et ce qui a rendu l'expédition de Souvarow si désastreuse. » *Guerre en Suisse en 1799*. Page 24.

2. L'armée d'expédition était ainsi composée : — Avant-garde de Rosenberg, bataillon de chasseurs Kaschkin, régiments de mousquetaires Miloradowitch, Rebinder, Mansuroff, Fertsch. Total : 10 bataillons et

On démontait immédiatement tous les dragons et une partie des cosaques. Les enveloppes serrant les ballots de marchandises exportées de Suisse et entassées dans le magasin du maître de poste suffisaient, avec les bâches enlevées aux voitures et déchirées, à confectionner des sacs qui furent remplis à Taverne de biscuits et à Bellinzona de pain frais. Chaque cheval put porter en croupe et sur les épaules deux de ces sacs ; et, entre ces colis pesant de 50 à 200 kilogrammes, on plaçait le harnachement et les effets du cavalier qui, allant à pied, recevait un fusil, une baïonnette et doublait, dans les bataillons de chasseurs, l'effectif des combattants. Des officiers durent abandonner leurs équipages amenés de Russie. Montrant l'exemple, le prince Constantin envoya vers Côme ses trois voitures ; il se contenta, pour transporter son porte-manteau et ses vivres, de quelques mulets. Souvarow décida qu'il irait lui-même à pied le plus souvent, et sa chaise de poste partit.

Le 21, à cinq heures du matin, on envoya sur les derrières d'une troupe chargée de tourner le Gothard et obéissant à Rosenberg, parti le 19 vers Biasca, 150 chevaux portant des bagages et dix petits canons munitionnés à soixante coups chacun.

Un capitaine suisse de Wasen, servant dans la légion Bachmann, était arrivé à Taverne le 19, au

10 pièces de canon ; 6,000 hommes. — 1re colonne, corps du général de cavalerie Derfelden. Avant-garde commandée par le général prince Bagration, régiments de chasseurs Bagration et Miller, régiments des grenadiers de Lomonosoff, Dandrygin, Sanaïeff et Kalmin, 8 bataillons et 4 canons, 2,500 hommes. — 2e colonne, division du lieutenant-général Paul Schweikowski ; régiment de grenadiers Rosenberg ; régiments de mousquetaires Schweikowski, Baranowski et comte Kamenski, 8 bataillons et 6 canons, 4,400 hommes. — 3e colonne, division du lieutenant-général Förster ; régiments de mousquetaires Förster, Tyrtoff et Walezky, 6 bataillons et 5 pièces de canon, 3,100 hommes. — En réserve, 2 pièces de canon, 1,500 cavaliers, 400 pionniers, 300 artilleurs et un corps d'arrière-garde, ce qui portait le total de la troupe à 21,284 hommes. Les 15 canons d'une livre et demie, pris à l'arsenal de Turin, armaient les divisions Rosenberg et Förster. (Lettre de Souvarow à Paul Ier. Arch. Russes).

soir, apportant le courrier du général Hotze. Frère de Gamma, connaissant bien les chemins et sentiers qui traversaient alors le Gothard, il put donner à l'état-major des indications précises et il accepta de guider le maréchal [1]. Hotze avait envoyé, en outre, auprès de Souvarow, l'anglais Clinton et deux émigrés, Finseau et Varicourt, qui devaient, au besoin, conseiller le vieux guerrier.

L'itinéraire des troupes et leur action sont nettement tracés : atteindre et refouler l'avant-garde du général Lecourbe dans le Gothard, franchir cette montagne, barrer le col de la Furka, descendre en toute hâte le cours de la Reuss, occuper Flüelen, embarquer 8 ou 10,000 hommes sur une flottille que Williams doit faire conduire à l'extrémité du lac des Quatre-Cantons, et qui fera voile vers Lucerne, pendant que les autres troupes iront à Schwitz et à Stans. Antoine Gamma assurait que si l'on se hâtait, l'expédition pourrait arriver devant Lucerne dans la nuit du 25 au 26, c'est-à-dire avant l'heure choisie par Korsakoff pour attaquer les Français au bord de la Limmat.

Souvarow, avant de lever la séance, prononça ces paroles :

« — Aucune difficulté ne rebutera les grenadiers de Sa Majesté. Messieurs, hurrah pour le czar Paul ! »

Il fit mobiliser aussitôt deux sotnias de cosaques qu'on chargea d'établir une communication permanente avec la troupe du prince de Rohan échelonnée sur la gauche. Malgré Döller, il réquisitionna encore des vivres à Lugano, puis ayant donné des ordres précis à chacun, il se dépensa en multiples recommandations et encouragements.

1. Des historiens ont rapporté que ce fut Gamma de Taverne qui servit de guide à Souvarow. Miliutin l'appelle Antonio Gamma. Mais le commerçant de Taverne s'appelait Gaudenzio. Il y avait, au régiment Bachmann, un capitaine Anton Gamma qui, en retournant d'Italie vers Zurich, devait accompagner le maréchal.

Dans les camps, tout comme à Taverne, la nuit du 20 au 21 se passait en préparatifs, car le départ de l'armée était déjà fixé au point du jour. Le froid, très vif, incommodait les soldats. Vers minuit une petite pluie se mit à tomber. L'action des régiments, se trouvant mal éclairée, car les grands feux de bivouac ne perçaient qu'avec peine l'épaisseur des ténèbres et de la brume, se ralentissait. Les terres se détrempaient, surtout au bord du Vedeggio, dans les prairies. Là, six cents chevaux recevaient leurs charges avant d'être groupés en pelotons de dix. Derrière chaque peloton devaient marcher les domestiques, une partie des cavaliers démontés, les soldats d'artillerie et les pontonniers. Dans le mauvais temps, la formation des colonnes s'achevait, suivant les dernières instructions du maréchal, avant que l'aube eût paru.

Les troupes rassemblées par compagnies, au son du tambour, montraient une complète résignation. Boyards et moujiks, les grands seigneurs revêtus d'uniformes somptueux et les pauvres soldats enveloppés de houppelandes en guenilles, habitués les uns et les autres à l'accomplissement des plus rudes besognes, ils employaient de nouveau leur zèle à satisfaire les désirs d'un chef regardé comme infaillible. Même, ils allaient le suivre aveuglément vers l'inconnu, dans ces lieux que Souvarow se plairait à appeler: « Le royaume de l'épouvante. »

A six heures, une forte colonne d'infanterie, conduite par Derfelden, se massait à la bandière du camp des muletiers, devant Sigirino. Sur les soldats, un épais brouillard s'épandait en fines gouttelettes. Le jour étant terne, les grands reliefs du paysage restaient enveloppés de brumes. Au milieu des prairies, la troupe piétinait encore et s'enfonçait dans la boue.

Dans chaque colonne l'ordonnance plaçait dix cosaques à cheval et les chasseurs en première ligne. Ensuite venaient cinquante cosaques bien montés, toujours prêts à renforcer le groupe d'éclaireurs, puis

vingt pionniers précédant les mousquetaires qui formaient le gros de la troupe. Tout un bataillon, mousquetaires ou grenadiers, constituait l'arrière-garde ; celle-ci enveloppant le convoi qui, hâtivement organisé, présentait en quittant Taverne le désordre d'une caravane arabe. En queue, chaque division avait dix mulets chargés de cartouches.

Le bulletin du jour, qui fut lu au centre des compagnies, avant le départ, indiquait l'ordre qu'on devrait toujours observer pendant la marche et pendant le combat ; il mentionnait, en outre, les sévères pénalités que l'officier pourrait appliquer au soldat qui ne se conformerait pas strictement aux ordres donnés. Certaines défaillances seraient, en route ou devant l'ennemi, punies de la mort, car l'armée russe ne devait pas oublier, même dans les plus grandes épreuves, qu'elle marchait à la victoire sous les yeux du prince Constantin.

Souvarow parut à cheval sur le chemin de Bellinzona ; il voulut donner lui-même à Derfelden le signal du départ ; et, devançant cette division, le maréchal adressa au courrier qui allait prévenir Hotze du mouvement général, quelques recommandations. Antoine Gamma, à cheval aussi, se tenait auprès du chef d'armée.

Un vent très fort avait vers huit heures dissipé le brouillard ; alors l'échine du massif Tamaro dressait aux yeux de tous sa masse sombre au-dessus du décor des vieux châtaigniers. L'état-major général partageait ses services entre les princes Italisky et Constantin. Devant Bironico, le dernier groupe s'aperçut qu'il avait laissé sa caisse dans la maison Rigoli ; un colonel, escorté de vingt cavaliers, allait vainement aux recherches [1].

1. Le sac de cuir renfermait 40,000 livres, en pièces d'or. Après le départ de l'état-major, ou Rigoli ou ses serviteurs tirèrent le sac d'une armoire et le jetèrent dans un puits qui existe encore, ainsi que la maison. Les Russes cherchèrent partout, excepté dans le puits, qui avait alors quatre mètres d'eau.

A deux heures d'intervalle, les autres colonnes quittèrent Taverne. La dernière abandonna aux soins d'une vieille femme le soldat blessé à Bedano, puis un autre cosaque malade à qui fut donné l'ordre de rejoindre son régiment dès qu'il pourrait marcher[1].

Les Russes défilèrent sur un âpre chemin jusqu'à Giubasco. De Bironico à Sant'Antonino, ils semblaient glisser dans un pli de la montagne, car la route qui traverse maintenant le Mont Cenere n'était point ouverte en 1799. Des pentes qui dominent Sant'Antonino, la perspective de la vallée du Tessin s'ouvrait sur leur gauche, avec ses vignes et ses mûriers. Devant eux, sous l'horizon brusquement coupé par les sommets du Gothard, un amas de toits gris s'échelonnait entre deux monticules portant les châteaux de Bellinzona, vieilles sentinelles dressées autrefois contre les Sforza.

L'étape et un complément d'approvisionnements se faisaient à Bellinzona dans la nuit du 21 au 22. Mais on ne put réunir pour huit jours de vivres, comme l'avait ordonné Souvarow qui, se remettant en route le 22 au matin, était suivi cette fois du prince Constantin, jeune homme aimant à jouer parfois au milieu des bataillons d'infanterie le rôle ordinairement dévolu à un simple capitaine.

Après avoir reconnu l'entrée du couloir de la Mœsa, lequel monte vers le San-Bernardino, les deux princes, en marchant sur les traces du corps de Rosenberg, apprenaient que cette troupe, entraînée rapidement vers l'Oberalp, se trouverait en bataille devant Andermatt à l'heure fixée pour le rendez-vous de l'armée russe. Ils étaient informés aussi que le corps autrichien d'Auffenberg partirait au premier jour de Dissentis, s'avancerait rapidement dans le

1. Le cosaque blessé mourut le 9 octobre 1799. Son compagnon, demeuré à Taverne, s'y maria sous le nom de Lerusse, il eut même un fils qui n'a pas laissé de postérité. (Renseignements communiqués par M. Lurati).

Maderanerthal, occuperait Am-Steig et couperait en deux la division Lecourbe.

Ce jour-là une grosse pluie tomba pendant toute la matinée. Sous l'averse, les troupes remontèrent la rive gauche du Tessin, s'engagèrent dans un chemin de halage, le val étant fermé par le réseau des vignes suspendues en espaliers. Ce défilé interminable, un embarras d'équipages à Cresciano, le piétinement des pelotons en vingt endroits, retardèrent tant Derfelden qu'il ne put arriver que vers trois heures du soir à Biasca. Aux premières maisons, les cosaques chargés du rôle d'éclaireurs furent brusquement arrêtés par un : — « Wer da ! »

Un groupe de la brigade Strauch, ayant manœuvré contre Turreau, au pied du Gothard, rejeté à droite puis attaqué très vivement par les Français gardant Airolo avait dû céder le terrain, se réfugier dans Faido, s'y barricader, oubliant ou ne pouvant exécuter les ordres pourtant formels de Mélas qui voulait qu'on échelonnât cette troupe, sans tarder, entre le Simplon et Milan.

Souvarow employait tout de suite à son service d'escorte les hussards d'Erdödy, un régiment bien monté ; et, sous la protection des sabres autrichiens, le maréchal s'avançait jusqu'à Giornico, village dans lequel l'état-major russe allait passer la nuit du 22 au 23 septembre [1].

Il y eut à Biasca une éclaircie dans la soirée du 22. Le soleil colora les nuages qui traînaient en volutes allongées sur des cimes neigeuses. Des pans de ciel bleu surgirent. En plusieurs endroits les

1. Giornico s'étale dans un cirque. On montre près de là les rochers que les Suisses firent rouler, en 1478, sur les Milanais. Un couloir est rempli, à 500 mètres du bourg, du bruit que fait le Tessin ; l'obscurité règne parfois le jour dans cette gorge. Un autre cirque s'ouvre autour de Lavorgo ; puis le fleuve serpente dans une vallée assez large, fermée tout à coup par d'énormes rochers, entre lesquels on trouve un passage étroit, long de 500 mètres, lequel aboutit à une autre vallée que le voyageur suit jusqu'à Faido. (Reconnaissance poussée dans la vallée du Tessin le 1er septembre 1899.)



contreforts qui forment aux montagnes de gigantesques piédestaux s'éclairèrent et des roches plaquées de mica étincelèrent.

L'immense coupure du val Brenno forme un sillon au bout duquel des champs de glace s'entassaient et s'illuminaient aussi aux derniers feux du couchant. Sur le Tessin, une tiède brise succédait aux rafales. Chaque soldat, croyant au retour définitif du beau temps, faisait devant les feux de bivouac sécher ses vêtements. Mais, dans la nuit, un gros ouragan de pluie et de neige venait à nouveau éprouver les troupes, puis ravager la vallée.

Ce fut à Giornico que Strauch présenta ses compliments à Souvarow. Au brave soldat, à l'habile manœuvrier, le maréchal traçait aussitôt le rôle qu'il devrait jouer lorsque serait donné le signal d'attaquer le Gothard; opération fixée au lendemain.

Le 23, ils se portèrent ensemble vers Faido. Ils trouvèrent, échelonnés au bord du chemin rempli d'eau, les bataillons Lacy, Valin et Banat, accoutumés depuis six mois à faire la guerre de montagne et par cela même propres à couvrir la marche de l'armée russe et à la défendre, si on les renforçait, contre toutes les entreprises du général Turreau cantonné dans le haut Valais.

Le prince Constantin, qui s'était attaché aux pas de la division Derfelden, remarqua le désordre qui existait dans le convoi chargé d'assurer l'approvisionnement de ce corps. Mal fixés sur les chevaux, des ballots crevés se vidaient en chemin. Quelques mulets étiques pliaient sous le faix. Leurs conducteurs, des cavaliers démontés, aux bottes usées, se traînaient péniblement en gémissant, et formaient des encombrements dans les gorges, bravant ainsi les ordres rigoureux de leurs officiers. Il importait qu'une revue fût passée sans retard aux fins de réorganiser le service des transports. Pour assurer l'inspection nécessaire, l'attaque du Gothard était encore différée.

Souvarow passait cette revue le 24, dès six heures du matin, sur la place communale de Faido. On avait, la veille, massé les trois divisions Derfelden, Förster et Baranowski au bord du Tessin, rive gauche, dans les prairies qui s'étendaient jusqu'au couvent des Capucins. Le maréchal, à pied, se tenait devant une vieille fontaine en granit. Bagration, Derfelden et une partie du grand état-major l'assistaient. De chaque colonne, défilant au pas, on faisait sortir ou plutôt déborder à droite les chevaux aux charges mal assujetties, ainsi que tous les malades et les éclopés. De tous ces traînards et des bêtes de somme, une arrière-garde serait formée. Ensuite, les chasseurs de Miller, précipitant leur marche, suivirent le bataillon Banat, troupe autrichienne conduite vers Airolo par un val tout sombre, car le ciel restait couvert.

L'inspection du convoi étant terminée, Souvarow faisait ses dévotions, en affectant toujours des allures mystiques, dans la chapelle des Capucins, avant d'aller rejoindre Gamma qui, montant un grand mulet, attendait le maréchal devant leur logis de passage, casa Solari, en face de la tour Hurin[1].

A onze heures, le chef de l'armée russe prenait la direction du Gothard. De Faido à Rodi-Fresso, un chemin raboteux traversait deux défilés ; au bout du dernier, plusieurs régiments avaient fait halte. Mal à l'aise dans leurs uniformes trempés, la plupart des soldats restaient mornes et tremblaient de froid. Bagration, d'un côté, et Derfelden de l'autre, s'employaient activement à remonter les courages abattus. A une heure du soir, devant Quinto, Bagration organisait enfin les colonnes d'attaque, après avoir placé ses chasseurs en tête du premier groupe.

1. Souvarow et le prince Constantin logèrent chez Jacques Solari, au 2e étage d'une grande maison en bois où l'on accède par un large escalier aboutissant sur la route de Bellinzona. Mme Clémence Solari, propriétaire, se plaît à montrer aux touristes, une couverture qui servit au fils du czar. En 1799, Faido avait 3,000 habitants.

Mais l'ardeur des soldats se retrempait soudain à la vue de Souvarow. L'écho des montagnes répétait leurs longues acclamations. Le prince Italisky saluait, puis il promettait des gratifications et des médailles aux braves qui se feraient remarquer dans la bataille.

Partis en chevauchée, les cosaques talonnaient, à deux heures, des tirailleurs français chassés de Quinto. Mais un feu de salve arrêtait ces cavaliers à l'entrée du défilé de Stal-Vedro. Et il fallut livrer, sur ce point, un combat très sanglant pour déloger de son abri le poste républicain.

CHAPITRE III

PRISE DU GOTHARD

Insouciance que montre Lecourbe. — Les postes français se relâchent de leur habituelle surveillance. — Souvarow et le prince Constantin arrivent à Quinto. — Les bataillons russes se forment en colonnes d'attaque. — Action de Strauch. — Madrano et Valle, Airolo et le premier plan du Gothard sont occupés. — Belle résistance du commandant Leblond. — Combat livré dans le cirque des balles. — Hardie manœuvre du prince Bagration. — Retraite des républicains sur l'hospice. — Les bivouacs russes sont établis devant Hospenthal. — Arrivée de Rosenberg à Andermatt. — Action du 25 septembre. — Passage de l'Unerloch et de la Reuss. — Loison défend l'approche du Pont du Diable. — Horrible tuerie. — Auffenberg occupe Am-Steig. — Lecourbe le force à rentrer dans la montagne. — Loison abandonne Göschenen et Wasen aux Moscovites. — Erstfeld est mis en état de défense.

Lecourbe s'était, le 20 août, solidement établi au Gothard. Les derniers succès qu'il avait remportés sur Simbschen, un lieutenant du général Hotze, l'ont grisé à tel point qu'il croit les Autrichiens incapables désormais de déposter sa division. Et devenu insouciant, il demeure dans Altdorf, sans même ordonner aux soldats gardant le Maderanerthal et le Crispalt de barrer au plus vite, par d'inexpugnables retranchements, les sentiers que l'ennemi pourrait suivre s'il veut déboucher sur la Reuss ; fautes qui devaient causer sa défaite et mettre en péril un moment l'armée du Danube.

Dans les montagnes d'Uri, la rumeur circulait dès le

5 septembre que Souvarow allait, à l'ordre que lui donnait la cour de Vienne, quitter l'Italie et seconder avec 25 ou 30,000 hommes, les opérations militaires que Korsakoff devait entreprendre en Helvétie, très prochainement. Cette information partait des camps autrichiens.

Massena, qui l'avait recueillie, envoyait jusqu'à Domo-d'Ossola un espion devant s'assurer qu'on ne faisait point par là des préparatifs en vue d'une expédition prochaine vers le nord. Aucun ordre concernant le passage ou le stationnement des troupes russes n'était arrivé. Sachant cela, Lecourbe éloignait toutes inquiétudes.

Le 10 septembre, les trois brigades de la 2e division assuraient la défense d'un territoire très étendu[1].

Si Loison, Gudin et Molitor étaient braves, leurs soldats, surveillant l'Italie et le pays des Grisons, souffraient de telles privations que les plus vaillants se trouvaient affaiblis ou découragés. Plusieurs demandaient chaque matin aux officiers quand finirait cette garde qu'ils faisaient en haillons et pieds nus.

Huit jours plus tard, Lecourbe ordonnait à Gudin de pousser au sud une forte reconnaissance pour s'assurer que la route de Bellinzona était ouverte. Devant Dazio, à neuf kilomètres d'Airolo, deux compagnies françaises se heurtent à un corps autrichien de la brigade Strauch. Puisque cette troupe bat en retraite, après avoir longtemps résisté, Lecourbe en conclut que la nouvelle qu'une division russe marche sur lui

1. « Situation de la division Lecourbe : Brigade Gudin, 38e de bataille, 2,423 hommes, sur le Frimat, à Echs, aux camps de Sainte-Lucie et d'Am-Steig ; 67e, 1,871 hommes à Andermatt, Hospenthal et Airolo. — Brigade Loison, 109e, 1,959 hommes, devant le lac d'Oberalp et à Göschenen. 76e, 2.407 hommes à Cluss, Altdorf et dans le Schächenthal. Brigade Molitor, 84e, 2.599 hommes à Nettstal, Ermenda et Mitlödi, 1er dragons, 67 hommes à Schwitz. Guides, 12 hommes à Altdorf. Artillerie et sapeurs, 494 hommes. Sapeurs et artilleurs des autres brigades, 551. Total : 320 officiers d'infanterie, 8 d'artillerie, 10 de cavalerie, 12.383 soldats. La division avait 2 pièces de 16 à Brunnen, 2 de 12, 2 de 8, 3 de 4, 1 obusier de 6 pouces et 1 de 8 pouces dans les régiments. » (Registre d'ordres de Massena).

est fausse ; il le publie à l'heure même où Souvarow occupait Taverne.

Dans l'action générale du 25 septembre, Massena confiait au gros de la 2ᵉ division la tâche d'attaquer à Dissentis la gauche du général Lincken[1], action qui devait empêcher ce général d'aller au secours de Hotze, que Soult aborderait devant Schännis. Et Lecourbe dictait des ordres destinés à Loison, quand il reçut la nouvelle que les Russes débouchaient en masse sur sa droite.

Point alarmé, le divisionnaire arrêtait aussitôt l'offensive qu'aurait pu prendre la brigade Loison, dans la nécessité où son corps se trouvait de faire face au sud et à l'est, aux contingents que Souvarow poussait dans le Gothard.

Cependant, il doutait encore de la présence du maréchal russe parmi des troupes[2] qui éprouvaient déjà la vaillance des soldats de Gudin : 665 hommes d'un poste avancé, osant résister aux colonnes formées par 12,000 combattants.

Dans Quinto, Souvarow et le prince Constantin s'étaient arrêtés un moment avant d'ordonner l'attaque du Gothard. Depuis une heure, les nuages s'enchevêtraient si bas que les piliers de la montagne se trouvaient cachées ; les prairies dans lesquelles

1. « Lecourbe marchera droit avec la majeure partie de ses troupes sur Dissentis, Ilanz et se rendra maître des deux ponts du Rhin à Reichenau. La droite doit se porter sur Airolo au point de jonction des trois vallées : Brenno, Tessin et le Rhône et occuper le pont de Splügen, seul point de passage qui restera de Suisse en Italie. » (Reg. 28. Pièce 140.)

2. Le 24 septembre, à 9 heures du soir, Lecourbe écrivait d'Altdorf au général Massena : « Il est très vrai, mon cher général, que des renforts considérables composés de Russes et d'Autrichiens sont arrivés aujourd'hui dans la vallée du Tessin ; 3 ou 4,000 hommes se sont avancés hier jusqu'à Dacio. On persiste à dire que le général Suwaroff est à Bellinzone ; un autre général très âgé se trouve à Giornico ; on n'a pu me dire s'il est russe ou autrichien. Un corps nombreux a dû aussi se porter sur les Grisons. J'apprends à l'instant que l'ennemi nous attaque à Airolo. J'imagine que ce n'est qu'une reconnaissance. Je vais partir pour Urseren et de là je me rabattrai sur Dissentis ». (Arch. Guerre).

se déployaient les compagnies avaient, par des pluies diluviennes, été changées en marécages. Qui sait! Rosenberg pouvait se trouver arrêté au pied même de l'Oberalp par la neige ou par un corps français... Si, marcher aveuglément à l'ennemi qu'on avait en vedette devant soi plaisait au caractère aventureux du maréchal, par contre, le prince Constantin recommandait souvent la prudence ; il disait que la destruction ou la capture d'une division pourrait, dans ces défilés, causer une affreuse panique parmi les autres troupes; qu'il ne fallait ni compromettre Rosenberg ni s'aventurer trop loin. Mais à midi, se rendant aux instances de Souvarow, le fils du czar se préparait lui-même à combattre.

Pour assurer parfaitement l'exécution d'un plan d'attaque modifié la veille à Faido (n) les troupes austro-russes se formèrent en trois colonnes. La droite (division Schweikowski) que Bagration va conduire, remontera la rive gauche du Tessin, emportera les villages de Bricorcourt et de Madrano, puis, laissant Airolo à gauche, elle s'élèvera droit dans la montagne du Gothard, jusqu'à l'arête de Muotta di Dentro afin de tourner, si cela est possible, la gauche des Français. Quant au centre, placé sous la direction du brave Förster qui conduit sa division renforcée de deux bataillons autrichiens, il abordera Airolo de front, débordera du bourg, occupera la montagne en gravissant à une vive allure les pentes qui s'étagent des deux côtés du vieux chemin. La gauche, composée d'un bataillon du régiment Walezky et des contingents autrichiens de Strauch, manœuvrera derrière Ambri-Piotta, exécutera très vivement un mouvement tournant qui la portera dans le val Bedretto afin d'empêcher les républicains, chassés d'Airolo, de remonter la rive gauche du Tessin. La colonne d'artillerie doit suivre le centre, appuyer ses opérations au besoin, quoiqu'on eût recommandé d'épargner les gargousses et de ne pas faire un grand bruit qui répandrait l'alarme au loin. Des

officiers de l'état-major autrichien et des paysans réquisitionnés à Faido allaient guider les colonnes auxquelles on donna Hospenthal pour objectif.

En sortant de Piotta, Förster déboucha dans un cirque que forme la vallée du Tessin jusqu'au défilé de Stal-Vedro. Une embellie lui laissait apercevoir l'étrange structure des montagnes bordant sa route et les vingt chalets de Bricorcourt dominant, à droite, plusieurs plateaux tapissés de verdure. Il voyait aussi, au nord, couronnant un rocher monstrueux, la tour de marbre : *Casa dei Pagani*, qui semble garder de la rive droite le cours du fleuve et l'entré d'un défilé, gorge bordée de rocs et longue de 150 mètres. Il découvrait encore, à gauche de ce point, dressée sur un mamelon dominant de gras pâturages, une autre tour antique, forte sentinelle qui surveillait jadis la Levantine et défendait à tout ennemi l'accès d'un sentier tracé au travers du bois de sapins s'étendant vers Airolo [1].

Souvarow avait réservé au prince Bagration, un favori du czar, l'honneur de marcher le premier. Or, après qu'il eut envoyé deux compagnies à la découverte dans le sentier que domine la tour antique, Förster dut nécessairement faire marquer le pas à ses bataillons pendant le défilé de la première colonne qui, marchant à découvert sur la maison des païens, essuya, à deux heures du soir, le feu du poste français.

Malgré la présence de plusieurs régiments ennemis, les cinquante soldats républicains s'obstinèrent à défendre la position. Leur chef fit demander des renforts au commandant Leblond qui était à Airolo avec le 1er bataillon de la 67e de bataille.

Vivement, Bagration déploie devant Stal-Vedro 250 chasseurs. Par une rapide manœuvre le lieutenant Lutowinoff qui conduit ces Russes déborde la droite des défenseurs en s'engageant dans un terrain très accidenté. Pour ne pas être enveloppés ou

2. Etude du terrain faite le 31 août 1899 et le 22 juillet 1902.

fusillés dans le dos, les républicains durent évacuer une gorge à l'entrée de laquelle les cosaques faisaient déjà entendre des cris de victoire.

Pas à pas, Lutowinoff suit cette retraite dans la pente du plateau qui, large de mille mètres, s'étend entre Stal-Vedro et Airolo; mais il est forcé de s'arrêter derrière un torrent qui descend de Madrano dans le Tessin pour laisser à Förster le temps de fouiller les bois, de descendre jusqu'à la rive droite du fleuve, de le passer à gué pour se mettre en communication de nouveau avec l'aile droite de l'armée.

Cela fait, Bagration emportait Madrano sans coup férir et dirigeait hâtivement sur Valle, un autre hameau, la tête de sa colonne et comme s'il voulait se rendre maître avant Förster du bourg d'Airolo où l'on comptait 500 habitants, il faisait dire à Lutowinoff de marcher constamment à sa hauteur sans plus se préoccuper des opérations du centre. Ce lieutenant, ayant repris de l'élan, talonnait encore le détachement républicain déposté de Stal-Vedro.

Déjà, le commandant Leblond s'était rendu compte que ce n'était point une division, mais toute une armée qui commençait l'attaque. Il avait écrit à Gudin, à Hospenthal, pour lui demander des secours en promettant de tenir le versant sud de la montagne jusqu'à la dernière extrémité. Puis jugeant que demeurer dans Airolo, pays facile à tourner, c'est exposer les habitants de la bourgade aux violences des soldats ennemis, ses compagnies se portent en arrière, s'échelonnent avec un ordre parfait derrière une ligne de retranchements appuyés, en haut, au pied du rocher, et en bas aux bicoques de Bosco. Bien abrités par des levées de terre, leur changement de position ayant rendu inutile le mouvement tournant qu'exécutait au pas de charge la première colonne russe, les Français, aussi calmes que dans une ordinaire manœuvre, attendirent le choc des chasseurs de Bagration qu'ils fusillèrent à vingt-cinq pas, car Souvarow avait donné l'ordre de marcher à la baïonnette.

A la première décharge, cent cinquante hommes tombèrent et le brave lieutenant Lutowinoff fut tué. Faisant soudain volte-face, les survivants du demi-bataillon engagé prirent la fuite, sans avoir brûlé une amorce. Mais le prince Constantin les arrête lui-même et les remet en ligne pendant que Bagration les renforçait de plusieurs compagnies placées sous les ordres du colonel comte Schouvalow; celui-ci, tenant haut son sabre, s'avançait le premier quand un projectile le renversa dans un fossé; mais il eut, avant de s'évanouir, la force de donner au lieutenant-colonel Zucato l'ordre formel d'emporter la position coûte que coûte; pourtant, cela ne put être exécuté immédiatement.

Il était quatre heures. Les Français attendaient des renforts grâce auxquels ils pourraient arrêter longtemps l'offensive des Russes. En voyant ses soldats reculer, Souvarow, accouru d'Airolo, demandait à Bagration un nouveau contingent et faisait serrer aussitôt sur la troupe de Förster la colonne de gauche qui avait d'abord été chargée d'occuper le chemin de la Furka. L'activité du vieux maréchal redoublait devant le péril.

Prévenu des désirs du maréchal, Bagration faisait descendre à la hâte des hauteurs de Stuei, couvrant Airolo au nord, deux régiments, ne laissant pour escalader les rochers de l'Alpe di Seipserus que les grenadiers de Lomonosoff conduits au hasard par le général Baranowski. Dans ce temps là, Förster massait son premier bataillon le long du Tessin, dans le val Bedretto. Déjà Strauch remontait vivement la rive gauche de ce fleuve et il comptait bien parvenir à tourner la droite des Français dans le couloir de Pontremole.

Après avoir exhorté les troupes engagées à ne plus reculer, les princes Italisky et Constantin s'étaient postés à 400 mètres d'Airolo, devant une briqueterie, dans le chemin creux ; — l'antique chemin du Gothard, large de quatre pieds, si encaissé qu'il sert

encore aujourd'hui de lit aux sources qui s'écoulent par ce versant.

Sous les yeux du maréchal, 3,000 Austro-Russes livraient à 500 Français le plus furieux combat. La force que donne le nombre n'emportait qu'au cinquième assaut les retranchements, après quarante minutes de tuerie. Leblond, contraint à reculer quand Strauch allait déborder sa droite, dispose ses quatre compagnies en échelons ; grâce à cette manœuvre nécessaire et hardie, exécutée sous un feu très intense, ses hommes purent ainsi gagner la forêt de Piotella où, embusqués derrière chaque rocher, abrités derrière chacun des sapins que de larges éclaircies séparaient, ils décimèrent à loisir la colonne assaillante.

Les cris des blessés et les malédictions d'hommes rebutés attiraient Souvarow qui, à son ordinaire, poussait brutalement au milieu du danger les soldats fatigués. Et, entre les détonations, le maréchal questionnait Gamma sur l'accessibilité du col à la coupure invisible des pentes inférieures du Gothard ; puis pour appeler une intervention divine, il s'attardait encore à ses dévotions devant une petite chapelle dédiée aux saints Joseph et Antoine de Padoue.

Les Français avaient à peine abandonné leurs retranchements de Bosco que Bagration remontait à droite la déclivité du Gothard pour rejoindre la colonne tournante. Avec deux bataillons de chasseurs et de grenadiers, le prince allait accomplir, au milieu d'un épais brouillard, la plus rude ascension, tandis que Schweikowski et Förster déployaient sur les flancs de la montagne des troupes qui se tassaient pour aborder en masses très profondes cette gorge qui donne accès, à 1,600 mètres d'altitude, dans le cirque où la Pontremola forme une belle cascade.

La muraille naturelle qui ferme à gauche ce cirque, appelé vallée tremblante, opposait à l'ouest un infranchissable rempart aux soldats de Strauch; elle couvrait le bataillon français, vivement talonné par Zucato

et se défilant en deux colonnes. A droite de la cascade, dans un vallon de forme oblongue, ayant 1,500 mètres de circuit, Leblond arrêtait le deuxième groupe. Déjà l'autre avait pu s'établir à la sortie du val, derrière les renforts enfin arrivés.

A leur tour, les troupes de soutien rétrogradaient vers le défilé, en bon ordre.

Le 24 septembre 1799, le cirque était recouvert de neige. Aux premiers jours d'automne, lorsqu'il pleut dans les vallées suisses, il neige toujours dans la montagne. Cette neige molle, tassée des deux côtés du chemin par les colonnes républicaines, formait un obstacle pour les Russes qui, marchant en ligne, occupaient toute la largeur du val. S'enfonçant jusqu'aux genoux dans la ouate blanche, les soldats de Schweikowski arrivèrent essoufflés, à cinquante mètres de la trouée septentrionale; là, ils furent accueillis par une terrible fusillade.

Gudin, homme de guerre très actif, avait quitté Hospenthal à l'arrivée du courrier de Leblond ; il conduisait les grenadiers cantonnés depuis un mois à l'hospice du Gothard. Ces hommes prenaient de bons postes pour soutenir la retraite du 1er bataillon de la 67e ; ils se plaçaient derrière les rochers qui, bordant le chemin d'une large muraille, dominent tout le cirque. Après que Leblond eut formé, à leur gauche, un gros échelon, ils purent tirer sur les compagnies moscovites.

Bientôt la neige fut rougie de sang. Des cadavres roulèrent dans le torrent ; sur eux, quelques combattants passèrent. On vit des escouades fondre sous le feu. Entre les détonations de la mousqueterie, des cris d'épouvante retentirent. La vaillance de l'assaillant fut inutile. Dix fois conduit à la charge, il dut reculer dix fois. Son feu se ralentit, puis s'éteignit faute de courage ou à défaut de cartouches. Enfin, Schweikowski, les habits troués et teints de sang, courut auprès de Souwarow resté à l'abri du grand rocher qui masque en partie la cascade ; il essaya

de lui démontrer la nécessité où l'on se trouvait de battre en retraite ; mais il ne reçut pour toute réponse que de vifs reproches.

Le maréchal ordonna de remplacer à l'instant les soldats fatigués par des troupes fraîches. Alors, le 1er bataillon de Förster entra dans l'arène et dépensa bien inutilement sa poudre. La troupe républicaine, gardant tout son sang-froid, continua de tirer à coup sûr. Déjà, plus de 600 Russes ont été mis hors de combat, quand le bataillon de Leblond, formant deux colonnes, charge dans le cirque [1], à la baïonnette, des mousquetaires qui lâchent pied.

De nouveau, l'obstiné Souvarow ramène sur l'ennemi les troupes de Förster ; il s'expose lui-même au feu le plus violent [2]. A sa voix grêle, les escouades se rallient. L'héroïque soldat se serait fait tuer ou bien il aurait fini par franchir le rempart, si un nuage traînant dans le défilé n'avait tout à coup enveloppé les combattants. Il s'ensuivit une sorte de trêve, entre Russes et Français, au moment où la nuit allait tomber.

Soudain, le nuage disloqué par un coup de vent s'écroulait au versant. Une irradiation de lumière très intense démasquait subitement les sommets restés invisibles depuis le matin. Ces lueurs éblouissantes permettaient au prince Constantin, qui se tenait à l'entrée de la gorge, d'apercevoir les chasseurs de Bagration descendant des cimes alpestres, sur le flanc gauche des républicains. Ceux-ci, effrayés par la manœuvre de la première colonne, se voyant menacés d'être pris à revers, abandonnent une position qu'on n'eût pu que très difficilement enlever

1. Le cirque a reçu, depuis, le nom de « *Champ des balles* » parce que les montagnards y ramassèrent beaucoup de plomb après la bataille. Miliutin commet une erreur en plaçant devant l'hospice la grande action qui fut livrée en ce lieu.

2. Quelques auteurs russes, aimant à amplifier, ont raconté que, sur ce point, Souvarow, en voyant ses soldats reculer, se fit creuser une fosse dans la neige. Ce n'est là qu'une anecdote due tout entière à l'imagination de Fusch.



de front et rétrogradent au pas ordinaire vers l'hospice, dans un chemin fort raide et très escarpé.

La route se déroule en de nombreux lacets à travers les sinuosités d'un paysage affreux ; elle monte d'abord entre des murailles de roc, puis d'une vaste plate-forme surplombe sur des abîmes. Raviné par les filets d'eau tombés des champs de neige, coupé par des crevasses, contournant des éboulis, traversant enfin une cime souvent pavée de glace, ce chemin où le voyageur est, dès septembre, exposé aux avalanches, mesure plus de cinq kilomètres de la vallée tremblante à l'hospice du refuge.

Malgré de grands efforts, les Russes ne purent au long d'une pareille route entamer l'arrière-garde française qui mettait à profit chaque accident de terrain pour s'effacer et combattre.

A sept heures du soir, Bagration se fût arrêté s'il n'eût été favorisé par la lumière qu'un croissant de lune, glissant sur l'horizon, versait dans l'âpre chemin. Aussi les chasseurs moscovites arrivèrent-ils tout haletants, avant huit heures, dans le cirque des deux lacs, réservoirs naturels formant les sources de la deuxième Reuss et de la Tremola, ces affluents du Tessin et du Rhin.

Dans ce cirque que bordent à droite et à gauche des murailles inaccessibles, depuis plusieurs siècles des moines prodiguaient leurs secours aux voyageurs pauvres ou malades, se refusant les douceurs de la vie matérielle pour braver, au service de ce qu'ils appelaient la maison de Dieu, les dangers courus pendant leurs rondes nocturnes et les intempéries des longs hivers qui désolent la montagne. Derrière leur refuge, assez vaste, trois chalets s'abritaient : un cabaret et deux logis de guides[1].

1. « Sur la partie la plus élevée de la montagne, endroit où passe la route qui conduit en Italie, dans une position solitaire et sauvage, près des sources de la Reuss et du Tessin, entre quelques petits lacs on a construit l'hospice du Saint-Gothard pour la sûreté des voyageurs. Déjà dans le XIIIe siècle il existait un asile dans cet endroit et 2 capucins

Couvrant l'hospice et les lacs ouverts des deux côtés du chemin, les soldats d'un nouveau bataillon de la 67e, venu d'Andermatt, barraient le passage, permettant ainsi à leurs camarades en retraite, harassés d'avoir combattu et monté des pentes aussi roides, d'emporter leurs blessés et d'organiser la marche des compagnies vers la vallée d'Urseren. Cette troupe de soutien accueillait les Russes par un feu roulant qui les arrêtait court; et, profitant du désordre produit dans les rangs de l'ennemi, elle se retirait à son tour par pelotons et formait une solide arrière-garde.

Alors Souvarow s'avance jusqu'à l'hospice. Un vieux moine, ignorant sans doute son nom, mais prévenu que c'était le chef d'une armée qui devait rétablir en Suisse les coutumes ancestrales, s'empressa à le complimenter; il le reçut à dîner, offrit même un logement, qui ne fut pas accepté, puisque le maréchal, après avoir écrit à Hotze et à Korsakoff, et même fait des vers dans un pareil moment[1], redescendait dans la nuit à Airolo pour occuper

y habitaient pendant toute l'année pour recevoir les voyageurs ; ils avaient un magasin pour les marchandises, une écurie pour 30 à 40 chevaux et un hospice pour les pauvres qui étaient assurés de pouvoir faire dans ces montagnes 24 lieues sans aucun frais ; les malades étaient transportés en litière jusqu'au village le plus voisin. Cet établissement était en grande partie la propriété de la commune d'Airolo. En 1775, une avalanche renversa l'hospice. En 1797, il fut remplacé par un bâtiment plus vaste et plus commode. La Révolution de 1798 le détruisit. L'hospice fut pillé et ravagé en 1799. » (Picot. Page 227.)

1. Souvarow écrit de Spittal — ce qui a fait dire aux historiens russes et allemands qu'il logea à Hospenthal — le 24 septembre, aux généraux Hotze et Korsakoff : « Les difficultés que nous avons éprouvées pour tourner les positions ennemies sur le Saint-Gothard ont tellement retardé notre marche, que nous n'arrivons ici qu'en ce moment même. Demain 25, nous partirons à 6 heures du matin pour Urseren afin de refouler l'ennemi au cas qu'il nous attendrait. Malgré cela, nous ferons notre possible pour être à Altdorf le soir, ainsi que la disposition l'a fixé dans le premier plan. »

Sur l'enveloppe de la lettre d'Hotze, le maréchal écrivit (ou fit écrire) : — « Le 20, les bêtes de somme sont prêtes. — Le 21, Rosenberg va en guerre ; — Le 22 Thierfeld marche à la bataille ; — Le 24 le St-Gothard sera pris par la force. — Alors, nous aurons par le sabre et la baïonnette sauvé la Suisse de sa perte. » (Miliutin. 3e vol. P. 235.)

l'appartement qu'on lui avait préparé à l'hôtel des Trois-Rois [1].

Au coucher de la lune dans les Alpes, Bagration s'employa à talonner assez vivement les républicains; il sut profiter d'une imprévoyance de ceux-ci, car à moins d'un kilomètre de l'hospice, un grand pont jeté sur la Reuss n'avait point été détruit, pour pousser à l'aventure ses cosaques qui allèrent se heurter aux baïonnettes ennemies. Derrière eux, par la rive droite du torrent qui forme plusieurs cataractes, les chasseurs hâtent le pas et au point où se trouve aujourd'hui la limite des cantons du Tessin et d'Uri, dans un défilé, des coups de fusil éclatent, éprouvant l'assaillant qui réussit néanmoins à traverser plus loin deux autres vallons tout encombrés de pierres avant de couronner, à dix heures du soir, les hauteurs d'Annaberg qui dominent devant Hospenthal toute la vallée d'Urseren.

La nuit devient, à partir de onze heures, froide et pluvieuse. Répandus dans le val et sur les assises rocheuses, les soldats russes s'étant mis au bivouac démolirent des chalets isolés pour procurer, par une touchante sollicitude de frères d'armes, du feu aux blessés. Quelques moments de repos suffisaient à retremper l'énergie du plus grand nombre; et vers deux heures du matin, soit besoin de déplacement, soit curiosité à découvrir quelque autre chose, les soldats de Walezky s'étant élevés à gauche jusqu'aux plates-formes du contrefort d'Eisenmans qui court en lignes brisées vers Réalp, aperçurent à l'est un camp où plusieurs bataillons, couchés devant les feux, semblaient goûter un profond repos.

N'était-ce point là une colonne française, forte réserve amenée par Lecourbe? Quelques officiers croyaient voir la troupe du général Rosenberg déjà

1. Souvarow et le prince Constantin logèrent à l'auberge des Trois-Rois, chalet qui fut brûlé en 1877. Sur son emplacement s'élève aujourd'hui l'école communale. (Renseignements recueillis à Airolo.)



arrivée au point de jonction qu'on lui avait indiqué à Bellinzona. Walezky faisait prévenir Bagration et Förster; mais ces généraux ne voulaient pas s'aventurer vers l'est avant d'en avoir reçu l'ordre.

Souvarow et le prince Constantin rejoignaient la troupe au point du jour; ils ordonnaient d'attaquer Hospenthal, village évacué dès cinq heures du matin par Gudin qui avait su prendre, en arrière, une bonne position défensive; prudente mesure devant tenir en respect les Russes bientôt entrés dans le village et dans la tour lombarde qui le domine.

Le camp aperçu dans la nuit était bien celui de Rosenberg qui ne s'était pas vu assez fort, le 24, pour attaquer les républicains échelonnés le long de la Reuss et occuper l'Urserenthal [1].

Entre les saillies des arêtes alpestres, la vallée d'Urseren nous présente d'admirables décors. De Réalp, hameau de chevriers, jusqu'au Trou d'Uri, son terrain, vaste, peu déclive, est couvert de prairies et ombragé d'arbres. Courant de l'ouest au nord-est, la Reuss y coule en paisible rivière, n'arrosant ni le mamelon de Hospenthal, ni Andermatt [2], qui s'élèvent, l'un au débouché du chemin d'Airolo, et l'autre plus bas, dans l'angle du val où finit la coupure du Crispalt [3].

1. « La vallée d'Urseren a trois lieues suisses de longueur sur un quart de largeur et s'étend depuis le Trou d'Uri ou la roche percée du Teufelsberg jusqu'au Mont Furca. La Reuss l'arrose et des montagnes granitiques très élevées l'entourent et la dominent. Six vallons latéraux aboutissent à la vallée principale qui est seule habitée. Elle renferme 3,500 habitants et quatre villages. Son altitude est de 4,056 pieds. L'hiver y dure huit mois et pendant la moitié des autres mois on est obligé, pour se garantir du froid, de chauffer les poëles des appartements. On croit que la vallée d'Urseren doit son nom aux ours qui la fréquentaient autrefois. Ce ne fut qu'au XIVe siècle qu'il s'établit une communication entre la vallée d'Urseren et le Canton d'Uri, par le moyen d'un pont suspendu sur des chaînes et d'un chemin ou plutôt d'une espèce de sentier dangereux qu'on pratiqua autour du Teufelsberg. » (Picot. Page 240.)

2. Tous les rapports donnent au village d'Andermatt le nom d'*Urseren* parce qu'il était le plus important de cette vallée.

3. Etudes des chemins et passages du Gothard faites les 14 et 15 septembre 1899, 20, 21 et 22 juillet 1902, 6 et 7 août 1903.

Hospenthal avait alors 300 âmes. Des chalets de ce village à Andermatt, renfermant 400 habitants, le chemin de la Furka se déroulait en droite ligne, pendant près de deux kilomètres.

Parvenu dans la vallée d'Urseren, le voyageur, s'il ne lève pas les yeux trop haut, se croit bien loin de l'âpre montagne. A cette illusion les Russes se firent prendre. Dans cette vallée bien encadrée par des coteaux tapissés de verdure, les moujiks se crurent parvenus au cœur de l'Helvétie, et leur joie se manifesta en chants guerriers.

Avec leur coutumière mobilité, les cosaques dévalèrent des pentes d'Annaberg dans Hospenthal; puis, lances en arrêt, poussant des cris sauvages, dont s'effrayèrent les montagnards, ils firent galoper leur petits chevaux vers le pont qui met en communication les deux rives de la Reuss. Gudin épuise contre eux les munitions de ses trois canons, avant de précipiter dans le torrent son artillerie préalablement enclouée et de se porter vers la Furka, point qu'occupèrent quatre bataillons chargés d'arrêter Strauch et au besoin de se joindre à Turreau pour manœuvrer sur le flanc gauche des Russes.

A sept heures du matin, Bagration et Rosenberg faisaient leur jonction devant une chapelle élevée au bord du mamelon qui couvre à gauche l'entrée du Crispalt [1]. Bien qu'il eût dû être satisfait des

1. La colonne de Rosenberg avait quitté Bellinzona le 21 septembre pour remonter le val Breno jusqu'à Dongio. Miloradowitch commandait l'avant-garde, Rebinder le centre, Fertsch la gauche et le convoi qui était assez considérable. Ce corps campa le 22 au soir, autour du village de Casaccia. Le 23, il gravissait les pentes du Lukmanier alors couvertes de neige et arrivait à Dissentis où Auffenberg attendait le moment de descendre dans le Maderanerthal. De Dissentis, Rosenberg se frayait un chemin, difficilement, dans le Tavesch et couchait devant Selva. Parti à l'aube du 24, il escaladait la muraille de l'Oberalp, repoussant 2 détachements de la 109e dont Gudin avait rappelé le soutien et il arrivait à trois heures du soir en vue de la vallée d'Urseren. (Arch. Russes.)

Pour accomplir cette marche précipitée, Rosenberg avait dû laisser en arrière un grand nombre d'hommes estropiés dont la plupart moururent dans la neige. Il y a deux ans, un montagnard trouva sur l'Obe-

succès obtenus, Souvarow montrait de la mauvaise humeur et pressait ses lieutenants d'avancer. En son nom, l'aide de camp Lawroff désignait Andermatt qu'on devait enlever au plus vite, l'Unerloch ou Trou d'Uri à passer, la brigade Loison qui gardait la route de Göschenen à détruire.

Rapidement, 6,000 Russes se mettaient en bataille au milieu de la vallée d'Urseren. Des bataillons alignés semblaient prêts pour la revue d'un empereur. Sous le ciel gris, les drapeaux barrés d'aigles flottaient au vent. L'ardeur guerrière des soldats s'enflammait au roulement du tambour. Chacun avait prescience qu'une journée de fatigue et de sacrifice allait commencer. Mais tous réclamaient le combat, car, sachant qu'ils se trouvaient encore au milieu des couloirs alpestres, le désir d'en sortir rapidement aiguillonnait le courage des moins belliqueux. Et l'immobilité énervait les alertes chasseurs de Rosenberg quand une pluie fine, violemment poussée par le vent du nord, se mit à tomber, leur cinglant le visage et les aveuglant.

Tandis qu'à l'ouest Walezky suit et observe Gudin vers Réalp, un bataillon de Mansuroff, tiré du corps des mousquetaires d'Orloff, bataillon célèbre par son intrépidité, marchait sur Andermatt et devait se résoudre à de grands sacrifices d'hommes pour s'emparer d'un magasin que, à défaut d'équipages, les républicains n'avaient pu enlever le matin [1].

Loison organisait la défense de la région. Venu à l'appel que lui avait envoyé Gudin, il échelonnait le 1er bataillon de la 38e, commandé par Juillet, de Göschenen au Trou d'Uri. Il plaçait dans Andermatt trois compagnies du 2e bataillon de la 76e, des hommes

ralp les ossements d'un Russe ; on les classa comme tels au vu d'une médaille carrée, en fer, ornée d'attributs religieux qui se trouvait à côté du squelette. (Communication de l'abbé Denier.)

1. « Le magasin contenait un jour de pain pour toute la division Lecourbe qui devait, le 25 septembre, se porter sur Dissentis, et 37,000 cartouches d'infanterie. » (*Historique du 76e de ligne*. Page 292).

fatigués, mais d'une bravoure à toute épreuve. Daumas se tenait à la tête du premier groupe et devait faire tout le jour des prodiges de valeur.

Chaque officier regardait froidement le péril et voyait dans les Russes des hommes impitoyables, à demi sauvages, ne faisant point de quartier aux blessés. A huit heures, dans l'épaisse brume qui enveloppait le paysage, on ne pouvait se rendre compte exactement ni de leurs forces ni des dispositions prises par Souvarow.

— « Avaient-ils du canon? — Les cosaques allaient-ils charger les premiers? — Quelle valeur avait l'infanterie? » Autant de questions que l'on se posait de rang en rang. Et peu après, sous la pluie, on voyait les chasseurs moscovites s'avancer en rangs serrés vers Andermatt.

Menacées d'être tournées à droite et enveloppées, les compagnies de la 76e exécutèrent un feu roulant avant d'évacuer le village; puis, montrant toujours une fière contenance, elles se retirèrent au pas ordinaire sur un parcours de quatre cents mètres et passèrent sans davantage presser leur allure le Trou d'Uri [1], galerie derrière laquelle Daumas se promettait de résister longtemps.

Le cirque du Diable présente une étrange architecture. Il est souvent tapissé de neige et des brouillards y traînent pendant des jours entiers. Bordée de rochers aux formes les plus bizarres qu'on puisse imaginer, la Reuss, tombant des plaines d'Urseren, entrée là par une coupure, s'en échappe par un abîme. Les murailles du fond, au nord, apparaissent toutes lisses, à pic, d'une grande hauteur. Les

1. L'Unerloch fut creusé en 1707 au frais du Canton d'Uri. Avant cette date, le chemin suivait la rive gauche de la Reuss, s'élevait jusqu'à l'arête du mamelon et descendait presque à pic dans l'Urserenthal. La galerie n'avait à l'origine que 2 mètres de large et comme hauteur celle de la charge que portait un mulet, 7 pieds environ. En 1828, à la construction d'une route postale, la largeur de l'Unerloch fut portée à 10 pieds et sa hauteur à 12. Sa longueur est de 65 mètres.

murailles de l'ouest et du sud ont une forte inclinaison. On ne peut escalader le rempart rocheux de l'est. Il semble qu'une révolution géologique ait vomi, au centre du défilé, des monstres pétrifiés par le temps. Perçant la brume qui enveloppe si souvent cette arène aux étranges contours, le regard du voyageur distingue des rigoles informes, des crevasses humides, des roches tapissées de mousse, des éboulis semés en chaos. Entre ces choses étranges, une cataracte offre aux yeux la beauté saisissante d'un torrent qui précipite son énorme volume d'eau d'une tête de rocher au fond d'un couloir taillé au-dessous du pont même.

L'ancien pont, une œuvre gigantesque, eut, dit la légende, Satan pour architecte. Du nouveau pont, on aperçoit, pendant l'été, vers neuf heures du matin, si le soleil luit, toutes les couleurs d'un arc-en-ciel se jouant dans la cataracte, laquelle, dans un bruit assourdissant, dégage de fines vapeurs d'eaux, sorte de poussières impalpables. Dans ce lieu, dès septembre, un froid polaire saisit le touriste.

Entre l'Unerloch et le pont du Diable, le cirque est large d'environ cinquante mètres. Sa longueur est de cent cinquante mètres. Aucun peintre n'a pu rendre les différents aspects sous lesquels on voit ce défilé; aspects variables à l'infini, car, en une heure, les murailles qui l'enserrent passent du gris au roux, du noir à l'ocreux, au brun, au jaspé, tant les effets de lumière sont sur ce point changeants.

Il n'y avait dans ce lieu, le 25 septembre 1799, ni cabanes de chevrier ni auberge. Le pont, rebâti depuis deux mois avec des quartiers de rocher, reposait sur deux arches ; la plus grande, d'une portée dépassant 24 mètres, dominait le torrent d'une hauteur de 18 ; la seconde n'était qu'une petite arcade taillée dans le roc au carrefour où, dominant l'énorme creux de la rive gauche, le chemin tourne à droite.

Daumas distribua les soldats de la 38e derrière les rochers qui font saillie, en blocs épais, le long

du torrent. A 40 mètres de l'entrée de la galerie d'Unerloch, il fit placer une pièce de 4 approvisionnée pour un tir à mitraille. De chaque côté du canon, deux compagnies s'échelonnaient, en profondeur; lignes d'hommes devant fournir des feux de salve, et sur lesquelles des pelotons de soutien serraient bientôt.

Ainsi, toute la rive droite, qui forme la plus grande largeur du val, était garnie de défenseurs ; et derrière ce rideau un groupe de sapeurs préparait la destruction du pont. D'autre part, on put gagner, au moyen de deux longues échelles placées au-dessous de la cataracte, un angle de la rive gauche. Des planches complétèrent cette sorte de passerelle sur laquelle défilèrent des escouades chargées de prendre poste derrière un rempart de rochers.

La défense une fois assurée, Loison, placé sur un monticule, se mit à haranguer ses soldats « qui n'avaient qu'à vouloir, disait-il, pour pouvoir arrêter la marche des Russes. » Il leur rappela les services que chacun devait à la patrie et à la République ; il se plut à répéter qu'ils seraient invincibles en gardant devant l'ennemi, qu'on attendait de pied ferme, le sang-froid que sait montrer partout une troupe bien disciplinée. La présence de Lecourbe, arrivé à neuf heures du matin, ne contribua pas peu à encourager les conscrits et les vétérans [1].

Venues d'Andermatt, les compagnies de la 76e traversèrent l'Unerloch pour annoncer l'arrivée des cosaques; mais ceux-ci ne purent d'abord, étant surchargés de bagages et embarrassés par leurs longues lances, s'engager dans le Trou d'Uri, à cheval. Aucun ne voulut mettre pied à terre, dans ce moment, pour s'aventurer au milieu des ténèbres de la galerie. Ils se contentèrent de faire évoluer leurs chevaux

1. Lecourbe écrivait à Massena qu'il s'était porté dans la nuit du 24 au 25 au secours de Loison. En réalité, il ne quitta Altdorf que le 25, vers sept heures du matin, trop tard pour ramener Gudin à la défense de l'Unerloch, ce qui eût changé la face de nos affaires, pendant que la 38e pouvait arrêter Auffenberg dans le Maderanerthal.

devant l'orifice, de pousser des clameurs, de recommander à l'infanterie de harceler les compagnies françaises en retraite. De ces soldats, deux compagnies rétrogradèrent vers Göschenen; la troisième, placée sous les ordres du capitaine Saint-Jean, prit son poste de combat à la hauteur de la cataracte.

Bientôt le roulement du tambour signalait l'approche de l'infanterie russe. Rosenberg, placé à l'avant-garde par Souvarow, poussait devant lui deux bataillons. Un coup de vent ayant dispersé le brouillard, le paysage apparaissait tout à coup ensoleillé. Devant les grenadiers de Mansuroff, la Reuss coulait en ligne droite jusqu'à la coupure qui ouvre un pan formidable du Gothard. Le pan droit, semblable à un énorme ballon, couvrait déjà une petite chapelle bâtie au bord du chemin même. Si l'on peut, à cinquante pas de l'Unerloch, en escalader, par un vallonnement de terrain, les pentes tapissées d'herbes, du sommet, nulle issue n'aboutit à gauche dans le val. Toutefois, sur le pan gauche, sorte de mamelon allongé, les pentes méridionales, très déclives, sont taillées en escaliers assez roides, il est vrai, mais cependant praticables à une agile infanterie. En outre, à gauche du Trou d'Uri qui affecte de loin la forme d'une caverne, le lit de la Reuss pourrait servir au besoin de chemin d'invasion à des hommes aussi hardis que l'étaient les Moscovites.

Les cosaqnes, ayant poursuivi les Français depuis Andermatt jusqu'à l'Unerloch, se rangèrent à gauche, au bord du torrent. Alors les mousquetaires de Mansuroff, excités par leurs sergents, et marchant par trois de front, se précipitèrent dans le couloir. Leurs hurrahs éveillèrent un long écho qui se prolongea dans le dédale ; et, sortis de l'obscurité, les Russes aperçurent, avant même d'avoir franchi le seuil du couloir, des pelotons de soldats tassés dans une enceinte. Une formidable détonation éclata.

La pièce de canon venait de vomir un paquet de mitraille; quinze hommes tombaient mutilés; un feu

de mousqueterie en couchait vingt autres à terre. Des cris de rage mêlés de gémissements retentissaient jusqu'au fond du défilé ; et, dans les parois de l'Unerloch, les mousquetaires cherchaient un abri. Si les hommes valides se mettaient hors de danger, quelques soldats, blessés à la tête, aveuglés par le sang, tâtonnaient de leurs mains crispées au bord des murailles éclaboussées de débris de cervelle ou se traînaient sur les genoux.

Des officiers restés debout criaient le mot : « Revanche! » aux cadavres qui barraient le chemin, pendant qu'un nuage de poudre, chargé des senteurs âcres du salpêtre, s'engouffrait dans le passage et aveuglait les mousquetaires. Ce nuage était à peine dissipé qu'une deuxième colonne russe, ayant enjambé les morts, écarté les blessés, prenait à vingt mètres des Français son poste de combat et faisait aussitôt un feu très nourri.

De nouveau, le canon envoyait au milieu des Russes une décharge. De nouveau, les soldats de la 38e tiraient juste, et des groupes d'hommes s'écroulaient en quelques secondes, mutilés, mis hors de combat, serrant à deux mains d'affreuses blessures pendant qu'à pleine bouche ils criaient aux républicains des malédictions, et de grossières injures.

L'obstination que Rosenberg mettait à vouloir franchir l'Unerloch dans ce moment était inutile. Toujours impatient, Souvarow parlait de conduire lui-même les grenadiers à la charge, car pour lui il n'existait point d'obstacles infranchissables ni d'ennemis invincibles. Outchakoff, Ismaël, Praga, lui revenaient à la mémoire et il criait ces noms à l'état-major un moment inquiet. Le prince Constantin, chargé de modérer la fougue du vieillard, lui recommandait de ne pas exposer inutilement sa vie. Aux officiers tout perplexes, on rapportait que le canon des Français criblait les cadavres amoncelés au débouché de la galerie et les mettait en lambeaux. A chaque détonation, la montagne semblait osciller

sur sa base. Rosenberg, Bagration, Förster et Schweikowski représentaient au maréchal la nécessité de combiner une grande attaque qui serait entreprise par plusieurs colonnes.

Après avoir perdu un demi-bataillon et s'être attardé deux heures en vain, Souvarow tint conseil devant Andermatt. Gamma, son guide, et deux paysans le renseignèrent sur l'accessibilité du cirque ; leurs indications furent consignées par Weirother chargé aussitôt d'organiser deux colonnes que le prince Italisky inspectait et haranguait pendant qu'on braquait devant l'Unerloch quatre petits canons pouvant arrêter l'offensive des Français s'ils se risquaient à franchir la galerie.

La première colonne, prise dans le corps de Rosenberg, comptait 200 chasseurs du régiment Kaschkin ; le major Trewogin allait l'entraîner dans le lit du torrent. La deuxième, formée par 300 volontaires du régiment Mansuroff, suivant le colonel Trubnikoff, allait passer la Reuss au gué d'Hospenthal, longer le pied des montagnes et s'élever en face d'Andermatt, sur les pentes gazonnées du Teufelsberg ; elle arrivait sans accident au point culminant et s'apprêtait à descendre à droite jusqu'au rivage de la Reuss.

Si Daumas, laissé pendant deux heures à son initiative, avait fait occuper cette crête haute de 150 mètres, il eût certainement rendues vaines toutes les attaques dirigées contre lui. Ce ne fut que vers midi que les Russes descendirent sans hésiter dans la Reuss aux berges peu escarpées au sud, devant l'Unerloch. La nappe d'eaux glacées, haute de quatre pieds, les entraîna dans son cours rapide et plusieurs, quoi qu'ils fissent pour s'arrêter, trébuchèrent sur les rochers garnissant le lit du torrent large au plus de dix mètres au long du Trou d'Uri, dont il n'est séparé que par une muraille rocheuse percée d'une seule fenêtre. La tête du premier peloton, ne pouvant aborder la plate-forme de roc, à droite, au-dessous de la galerie, parvint à escalader, lorsque Trewogin lui eut montré le che-

min, la berge de gauche. Mouillée et transie, cette troupe ne put que difficilement sortir du torrent pour aller donner la main aux soldats de Mansuroff qui, échelonnés en tirailleurs, descendaient du Teufelsberg. Cette jonction opérée, un troisième détachement russe s'avançait jusqu'à la sortie de l'Unerloch, et, s'abritant là derrière les cadavres amoncelés en tas, il ouvrait le feu sur les artilleurs français.

Les républicains, groupés dans un cirque ayant moins d'un hectare, harassés de fatigue, réduits à cinq compagnies depuis le départ du général Lecourbe marchant vers Am-Steig contre Auffenberg tombé du Maderanerthal, se crurent sacrifiés au salut de l'armée d'Helvétie. Voulant succomber glorieusement, ils prirent alors les plus habiles dispositions et un peloton se plaça, après avoir fait un long détour dans le Schöllenen, sur les rochers dominant le pont comme une plate-forme inexpugnable de front.

L'audace des Russes indiquait à Daumas que son acharnée résistance serait brisée avant la fin du jour. Sous l'avalanche de 2 à 3,000 grenadiers et mousquetaires, le chef de brigade montre toute sa science de la guerre. Pour garder ces Thermopyles de la Suisse, il ne veut rien céder à son émule de l'antiquité, Léonidas. Dans ces tragiques circonstances, sa troupe vaut, en énergie, la légion spartiate.

Ayant pris pied dans cette pente très déclive qui s'élève à gauche derrière la Reuss, malgré le courage et les exhortations de leurs chefs, les Russes ne pouvaient parvenir à dépasser, devant la cascade, le terrain qui aboutissait à la hauteur du pont; terrain balayé à chaque minute par les feux roulants d'un peloton français embusqué derrière les rochers, feux qui tuaient ou blessaient les plus braves assaillants ; et de la plate-forme dominant le cirque, les balles des républicains étaient aussi presque toutes meurtrières.

Toutefois, la pièce de canon tournée à droite ne produisait point dans les pelotons éparpillés sur les

revers du versant occidental les terribles ravages causés le matin à l'orifice de l'Unerloch. Mais la mousqueterie des fantassins décimait l'ennemi obstiné à demeurer sous la fusillade et à violenter la victoire rebelle. A chaque instant, des cadavres roulaient dans le torrent, franchissaient le saut de la cataracte, rebondissaient de rocher en rocher et n'avaient plus, à quelque cent mètres en aval, forme humaine. Les plaintes des blessés, le bruit du canon, le crépitement de la fusillade, les cris de rage, le grondement des eaux, produisaient dans le cirque un étrange et grand vacarme.

Comme on luttait depuis une heure et que les Français gardaient toujours leurs positions, pour les forcer enfin à rétrograder, 500 hommes du régiment Rebinder, conduits par le colonel Swistschkoff, passaient dans le lit du torrent. En même temps, quelques escouades couvraient le rocher d'Unerloch et tiraient de là. D'autres s'aventuraient dans la galerie, en sortaient et faisaient le coup de fusil. Swistschkoff montait sur la berge, à droite, au moyen d'échelles prises à Andermatt et s'avançait sur le flanc des républicains dont l'attention était portée vers l'ouest ; le colonel russe commandait la charge.

Attentif et toujours calme, quoiqu'il se trouvât au milieu d'un feu violent et très meurtrier, Daumas vit dès ce moment que sa troupe allait infailliblement succomber, être écrasée sous le nombre, dans l'impossibilité où elle se trouvait de changer de front. Voulant barrer la route d'Altdorf, plus bas, il envoya aux sapeurs, à trois heures, l'ordre d'allumer les mines pratiquées sous le pont, et son tambour d'ordonnance battit la retraite. On jeta les échelles et les planches ayant formé une passerelle dans le torrent, après que des soldats postés sur la rive droite eurent regagné la rive gauche. Mais une compagnie n'entendit pas, dans le vacarme du combat, le signal de la retraite. Héroïques, ayant brûlé toutes leurs munitions, baïonnettes hautes, des soldats noirs de pou-

dre, voulant sauver le canon, arrêtèrent les hommes du colonel Swistschkoff. Une formidable explosion leur révéla l'écroulement du pont coupé en plein cintre et les surprit. Ils tinrent tête à l'ennemi pendant un quart d'heure. Leurs trois officiers succombèrent. Le dernier chef, un sergent-major, précipita la pièce d'artillerie dans le torrent, puis avec les survivants, une centaine d'hommes, il chercha à forcer le passage de la Reuss. La plupart des Français furent tués en combattant ; une vingtaine se noyèrent; dix-sept se rendirent, mais seulement quand un bataillon les entoura.

Enfin, les Russes occupaient tout le terrain du Val d'Enfer. Toutefois, ils demeuraient comme prisonniers dans le cirque au-dessus duquel s'amoncelaient de nouveau des nuages épais. Et les vainqueurs se trouvaient toujours exposés au feu de cinquante tirailleurs couchés sur cette plate-forme, garnie de pins rabougris, qui domine le Pont du Diable.

Comment réparer ce pont? Rosenberg, Bagration et Weirother accompagnaient Souvarow qui, s'avançant jusqu'au bord du torrent, s'exposait follement au danger. Voyant fondre son escorte, le maréchal se portait en arrière, bâtonnait les soldats peureux qui reculaient et donnait des ordres souvent inexécutables. Les Français embusqués en aval, à l'angle du chemin, sur les rochers, s'acharnaient à tout détruire derrière eux. Chaque fusil dirigé sur la masse russe, à bonne portée, faisait au moins une victime que les cosaques, tour à tour éclaireurs et ambulanciers, emportaient dans la vallée d'Urseren.

Sous une grêle de projectiles, 150 soldats du régiment Kamenski, obéissant à Derfelden, arrivèrent chargés de poutres arrachées à un chalet d'Andermatt. Trois madriers, longs de 26 pieds et larges de 40 centimètres furent heureusement glissés d'une rive à l'autre et noués ensemble en deux endroits au moyen d'écharpes que fournirent les officiers.

Ainsi fut formé une sorte de pont sur lequel le major Mestchersky passa le premier. Un soldat qui le suit perd l'équilibre, tombe dans l'abîme et périt dans le temps où, sur la rive gauche, Mestchersky, frappé d'une balle, disparaît parmi les débris de l'arche détruite en faisant à l'état-major cette étrange recommandation, digne d'un officier bon pour organiser une parade :

« — Ne m'oubliez pas dans votre relation [1]. »

Une escouade des chasseurs de Rosenberg, les hommes se donnant la main, franchit les poutres. Cet exemple entraîna les mousquetaires qui, chargeant à la baïonnette, contraignirent tout ce qui restait de républicains postés à l'angle du chemin, à s'éloigner au plus vite. Désormais, la route de Göschenen était ouverte à l'armée russe.

Rebinder amena les charpentiers de son régiment, lesquels purent rendre le pont praticable aux convois. Ce travail ne fut achevé que vers quatre heures, quand le feu des défenseurs de la plate-forme s'était éteint tout à coup.

Souvarow et son état-major purent alors passer la Reuss; ils laissaient derrière eux 900 hommes tués ou blessés.

Du Val d'Enfer à Göschenen, sur un parcours de 3 kilomètres, Trewogin et Swistschkoff harcelaient les soldats de Daumas, en tuaient, blessaient ou prenaient 200, y compris la section descendue en toute hâte de la plate-forme reliée au grand chemin par une étroite coupure. Le chef de brigade fit, pour exécuter les instructions de Lecourbe, sauter les ponts, couper la voie de tranchées dans la gorge de Schöllenen: autant d'obstacles qui retardèrent les cosaques montés. Chassé de tous les postes pris successivement, il distribuait un demi-bataillon dans les chalets et dans la vieille église qui bordaient, à Göschenen, le pont jeté à une grande

1. Miliutin, 4e vol. Page 43.

hauteur sur la troisième Reuss et fermé aux deux extrémités par des portes très solides, monumentales, ce qui obligeait les Russes à livrer là un nouvel assaut et à expulser de leurs abris, au prix de grosses pertes, les soldats de la 76e, forcés de se défiler cette fois par un sentier de chèvres pour aller barrer, plus haut, les avenues du Göschenthal aboutissant à la Furka.

Conduisant les dernières compagnies de la 38e, Daumas descendit au pas ordinaire la rude pente qui s'étend au-dessous de Göschenen. Il longea donc la grande Reuss qui roule par là un énorme volume d'eau, en sillonnant des gorges affreuses que bordent des rangées de pins séculaires, en blanchissant les rochers d'une écume jaillissante et en formant au dessous vingt cataractes.

Daumas s'étonna de n'être pas d'abord inquiété. C'est que, dans Göschenen, à 94 kilomètres de Bellinzona, à 32 d'Altdorf, à 35 du lac des Quatre-Cantons, à 88 de Lucerne, l'avant-garde du général Rosenberg se reposait et attendait des ordres.

Arrivé sur le pont, Souvarow ordonna de poursuivre l'ennemi, sans relâche. Il envoya même les cosaques de son escorte à l'attaque. Les chevaux caucasiens descendirent les pentes au galop et se trouvèrent, aux premiers chalets de Wattingen, en présence des grenadiers républicains. Devant la chapelle qui domine le chemin, à droite, une fusillade jeta par terre dix cavaliers ; les autres tournèrent bride et disparurent en poussant des clameurs ; en revenant, ils croisèrent les chasseurs moscovites.

Après cet engagement, soldats russes et grenadiers français marchaient en bon ordre et à quelques centaines de pas de distance. En vingt endroits, l'imprévoyant Lecourbe avait laissé sans défenseurs des défilés qu'on eût pu rendre inexpugnables. Que n'avait-il songé, pour lutter avec succès contre Souvarow, à imiter là l'exemple des Suisses qui, dans les luttes de jadis, entreprises pour assurer leur

indépendance, écrasaient l'armée des princes en roulant sur elle, de loin en loin, des rochers ?

Wasiliewitch n'arrivait devant Wasen qu'au déclin du jour. La vallée étant déjà voilée à l'approche de la nuit, l'église et le village aux maisons tassées sur un mamelon, apparaissaient noirs entre une forêt de chênes et la masse des rochers. Un sombre manteau enveloppait les montagnes, excepté les sommets encore illuminés des rayons du couchant. Seuls, de légers cirrus traînaient dans le ciel.

Un moment, Rosenberg et Bagration marquèrent le pas, laissant passer Miloradowitch qui, entraînant deux bataillons, marchait en bon ordre, s'avançait prudemment à travers les prairies coupées par les éboulis, soucieux d'éviter tout combat, tant ses hommes étaient excédés de fatigue. Au long de la forêt de pins du Intschi, la troupe ralentissait, puis elle s'arrêtait non loin d'Am-Steig, cette bourgade où aboutit le boyau du Maderanerthal.

Avec la nuit, pour l'armée russe arrivait l'inconnu. Devant elle, qu'y avait-il ? Sans nouvelles d'Auffenberg, elle pouvait être attaquée par des régiments français brusquement surgis de l'obscurité et être mise à de rudes épreuves. Engagée dans un étroit couloir, elle avait froid ; de plus, elle avait faim, car le convoi de vivres n'avait pas dépassé l'Unerloch. Dix fois, sur l'ordre impérieux de Souvarow, le convoi avait dû céder le pas aux combattants.

Disséminés entre vingt bivouacs, les Russes formant l'échelon d'avant-garde apercevaient bientôt de grands feux allumés sur les mamelons qui dominaient leur aile droite, dans le Bürgenstock. N'était-ce pas une aile de l'armée républicaine gardant les hauteurs ? Une reconnaissance ne pouvait en droite ligne s'aventurer par là, le contrefort étant à pic. Comme renseignements, Miloradowitch tenait d'un paysan, appréhendé le soir, que la fusillade avait crépité dans Am-Steig de dix heures du matin à trois heures de l'après-midi. Qui s'était battu ?

Lecourbe se trouvait au Pont du Diable, quand à onze heures, un guide lui apporta la nouvelle que des troupes ennemies, regardées comme autrichiennes, descendaient à grands pas, du Kreuzli, les pentes du Maderanerthal, évidemment pour occuper Am-Steig et fermer toute retraite aux Français qui combattaient sur la haute Reuss. Lecourbe disait :

« — Ce corps vient de Dissentis. Nous devions l'attaquer. C'est l'aile gauche de Hotze. Nous sommes coupés. »

Pour aller repousser cette colonne ennemie, dont il ignorait la force, laissant Loison et Daumas en vedettes devant l'Unerloch, Lecourbe faisait descendre au pas de course le 2e bataillon de la 76e à Göschenen ; il ralliait dans ce bourg un bataillon de grenadiers et quelques pelotons de la 38e. Marchant à la tête de ces 1,200 hommes, il pouvait arriver à deux heures du soir devant le pont du Kerstelenbach, un torrent qui se jette dans la Reuss, à Am-Steig même et couvre le village, au sud [1].

Auffenberg, général autrichien que Massena avait battu et pris dans les Grisons au mois de mars de cette même année, bon officier d'avant-garde, apte à conduire la guerre dans les montagnes, entraînait quatre bataillons des régiments Kerpen et Gradisca. Ces 3,180 hommes, marchant sans canon et sans cavalerie, avaient pu franchir le Kreuzli-pass et s'étaient heurtés, devant les fromageries du Maderanerthal, au poste qui couvrait la 2e compagnie du 1er bataillon de la 38e, vers sept heures du matin.

1 « Lecourbe n'avait laissé que peu de troupes à la défense du Pont du Diable parce que Auffenberg, ayant débouché avec 4 bataillons du Val Madéran dans la vallée de la Reuss, menaçait trop sa ligne de retraite pour qu'il pût s'arrêter dans les contrées supérieures. Le général autrichien avait quitté Dissentis le 24 et s'était rendu par le col de Kreuzli dans le Val Madéran où la nuit le surprit. La fatigue que ses troupes avaient endurée en passant le Mont Wickel l'obligèrent de leur accorder quelques heures de repos. Le 25 au matin, il rencontra l'ennemi à une demi-lieue d'Am-Steig, le culbuta et pénétra dans le village. » (*Campagne des Austro-Russes*. Page 234.)

Par là, une poignée d'hommes s'obstinait pendant quatre heures à défendre l'approche des bois et du sentier qui longent encore aujourd'hui la rive gauche du Kerstelenbach ; puis, forcés d'évacuer Am-Steig, et obéissant à Perruchot, les Français, point démoralisés, allaient occuper, non loin du village, un mamelon faisant face au massif de la Windgatte, ce pilier gigantesque qui couvre l'entrée du Maderanerthal. Une vieille maison carrée, en pierres, servit de refuge aux vaincus. Devant la maison s'élèvent, comme un rempart, des rochers inaccessibles. A gauche, la Reuss longe l'arête qu'on croit être l'ancien mamelon du Zwinguri. A droite, alors, le chemin d'Altdorf franchissait une coupure. Ce fut dans ce lieu qu'une belle défense arrêta l'ennemi, pourtant audacieux, jusqu'à l'arrivée si impatiemment attendue de Lecourbe[1].

Auffenberg n'ordonnait qu'à une heure du soir de rompre le pont jeté près de l'embouchure du Kerstelenbach ; ses sapeurs travaillaient lentement, enlevant le tablier en bois pièce par pièce, lorsque, dévalant la pente d'une prairie, les chasseurs de Lecourbe arrivèrent et se mirent à fusiller les ouvriers. Masse, lieutenant à la 76e, franchissait sur le torrent un dernier madrier qui restait cloué, tuait deux Autrichiens et chargeait les sapeurs. Malgré la fusillade d'une compagnie, ce brave officier réunissait sur la rive droite cinquante hommes qui emportaient les premières maisons d'Am-Steig.

1. Rädle, sous-préfet du district d'Aldorf, écrivait, le 25 septembre au Directoire hélvétique : « Je vous écris à la hâte que les troupes de Lecourbe se sont avancé à Urseren. Lecourbe les a suivi ce matin. Il n'était guère passé à Steig, que les Autrichiens sont arrivés à Steig où il n'y avait que 2 compagnies de la 38e, qui ont tenu ferme pendant 5 heures contre 2 régiments autrichiens. A la fin, Lecourbe qu'on croyait coupé est venu au secours et dans ce moment, à 4 heures du soir, 300 prisonniers autrichiens passent ici. Au commencement de l'affaire, pendant 2 heures il n'y avait que 54 Français et 2 officiers contre 2 régiments composés de 3,000 hommes commandés par le général Auffenberg. Ensuite est venu un secours aux Français de 100 hommes. » (Actensammlung, 4e volume. Page 1536.)

En voyant s'avancer leurs frères d'armes, les défenseurs du Zwinguri, renforcés d'une compagnie de la 38ᵉ, chargent l'ennemi de leur côté. Pris entre deux feux, Auffenberg croit avoir affaire à toute la division Lecourbe; il s'effraie et ramène ses bataillons dans le Maderanerthal, abandonnant 70 morts, 253 blessés et 310 prisonniers; il va se réfugier sur les pentes du Bürgenstock, derrière les retranchements creusés la veille par les républicains. Ceux-ci, quelque vigueur qu'ils déployassent jusqu'au soir pour déloger l'ennemi de son camp, ne purent y parvenir [1].

A peine Lecourbe avait-il fait rétablir le pont du Kerstelenbach, que Daumas arrivait, conduisant une troupe épuisée et vaincue, derrière laquelle l'infanterie russe s'avançait lentement. Se rassemblant au-dessous d'Am-Steig, les Français barraient la vallée. A une lucarne du clocher, qui dominait alors la vieille église bâtie devant Zwinguri, des officiers d'état-major se tenaient en observation, écoutaient les bruits qui s'élevaient des bivouacs de Miloradowitch. On éprouvait la crainte que cette troupe ne cherchât nuitamment à passer la Reuss pour gagner Erstfeld en cheminant le long de la rive gauche, manœuvre qui aurait mis le lendemain en péril les bataillons chargés d'aller prendre un nouveau poste de combat vers Seedorf.

Lecourbe avait écrit au général Gudin, qui devait se trouver à la Furka, d'acheminer, le 26, sur Wasen, une partie de sa brigade, de manœuvrer pour talonner l'arrière-garde russe en suivant le couloir du Göschenthal, et s'emparer du convoi.

Le divisionnaire ne songeait alors qu'à rétrograder. Comme perdu au milieu du Gothard, ignorant les résultats de la bataille livrée devant Zurich, il craignait fort de voir Lincken déboucher du Schächenthal et occuper Altdorf; d'où cette prudence

1. *Cahier Fresch*, d'Am-Steig.

qui lui commandait de fermer à Souvarow l'accès du passage de Surenen, lequel conduit à Engelberg, puis de couvrir, en occupant fortement Seedorf, la rive gauche du lac des Quatre-Cantons; dans de bonnes positions, il pourrait attendre les secours demandés à Massena.

Pendant la nuit, le pont d'Am-Steig fut brûlé. Au point du jour, le 26, tandis que l'Autrichien Auffenberg et le Russe Miloradowitch faisaient leur jonction au bord du Kerstelenbach, sur la rive gauche, et s'embrassaient, les Français, ayant pris dans le pays toutes les bêtes de somme qu'on pouvait trouver, battirent en retraite. Lecourbe, conduisant lui-même des grenadiers, traversa sans hâte Chattdorf et Altdorf [1].

Loison s'arrêtait à Erstfeld avec les soldats de la 38ᵉ. Dans le village, rapidement crénelé, deux compagnies devaient interdire aux Austro-Russes l'accès du pont de bois qui, long de 35 toises, était jeté à 100 mètres derrière les chalets bâtis par groupes sur la rive droite [2]. Le centre de la division française, défilant par la rive gauche, allait former une grand'garde derrière le torrent, puis occuper trois vieilles maisons, contingents qui seraient couverts au sud, en cas d'attaque, par le fossé de l'Erstfelder; un second poste couvrirait Attinghausen; un troisième, échelonné d'Attinghausen au lac, garderait le sentier d'Isenthal et les premières assises des Alpes de Surenen.

Ce fut de son quartier général, établi au couvent

1. « Auffenberg et Rosenberg marchèrent sur Altdorf. Ainsi, toute l'aile gauche de l'armée austro-russe se trouva réunie le même jour sur la rive droite de la Reuss, entre l'embouchure de cette rivière dans le lac de Lucerne et Amsteig. Lecourbe couvrait parfaitement le défilé d'Engelberg par où l'ennemi cherchait à pénétrer sur Stanz et dans la vallée de l'Aar et pouvait s'opposer avec avantage à toutes les tentatives que ferait Souvarow pour tourner notre droite et pénétrer vers Lucerne. » (*Cahier Duvivier.*)

2. L'ancien pont, de trois arches, traversait la Reuss un peu en aval du nouveau. Une culée marque son emplacement, en face de Schulhaus.

des Bénédictines de Seedorf, que Lecourbe aperçut les corps russes en marche, par la rive droite de la Reuss, sur Altdorf, où Souvarow arrivait le jeudi vers six heures du soir.

CHAPITRE IV

DE GÖSCHENEN A LA MUOTA

Souvarow fait interroger les prisonniers français. — Descente à Wasen où l'état-major russe passait la nuit. — Occupation d'Altdorf. — Campement de l'armée autour de l'arsenal. — Inquiétudes et colères du maréchal. — Marche par échelons dans le Schächenthal. — Bagration s'engage dans le sentier du Kinzig-pass. — Fatigues éprouvées par les soldats. — Ascension de la ferme carrée au Kulm. — Bruit du canon de Lecourbe. — Frayeur des Moscovites. — Spectacle d'un coucher de soleil sur les cimes. — Bivouacs établis dans la montagne. — Le quartier général s'arrête aux chalets de Kinzer. — Départ à l'aube. — Défilé des troupes vers le Muotathal. — Souvarow apprend la défaite du général Korsakoff. — Conseil de guerre tenu au couvent des Franciscaines. — Décision qui modifie le plan fait à Taverne. — Un corps austro-russe franchit le Pragel.

Le maréchal Souvarow, qui s'était longtemps arrêté dans le cirque du Pont du Diable, n'avait fait à Göschenen son entrée qu'après cinq heures du soir. Des prisonniers français, interrogés devant lui, ne pouvaient ou ne voulaient dire quelles forces Lecourbe pouvait encore mettre en ligne. Du porche de l'église, Gamma indiquait au généralissime l'endroit où aboutissait le val qui s'ouvrait à leur gauche. En nombre, des cosaques remontaient ce large couloir; ils avaient reçu la mission de couvrir le défilé de l'armée russe.

Pendant que le prince Constantin marchait avec l'avant-garde, Souvarow se plaçait au centre de l'armée. Entre les bataillons Förster et Derfelden, son

cheval descendait à petite allure les pentes du chemin d'Altdorf. Suivant sa coutume, tantôt le maréchal accablait de malédictions des soldats exténués, tantôt il racontait aux émigrés, qui le suivaient et lui prodiguaient des déférences, quelques épisodes de ses grandes campagnes. Un moment silencieux, pour la première fois, en Suisse, le spectacle des sites grandioses et sauvages retenait son attention. Le froid rigoureux, qui sévissait dans la vallée, n'incommodait point ce vieux guerrier, quoiqu'il n'eût, sur son habit en basin, qu'un léger manteau. Toujours dévot, devant la petite chapelle de Wattingen, Wasiliewitch s'arrêtait et se signait longuement. Plus loin, on le vit s'inquiéter des défaillances du colonel Trotcherko à qui étaient confiés ses diamants, ses décorations et ses archives, orfèvrerie et papiers, que l'officier portait en croupe sur un grand mulet.

De Göschenen à Wasen, l'étape ne parut point longue à l'état-major. Ce fut là qu'un courrier de Miloradowitch vint informer le maréchal, confidentiellement, qu'Auffenberg, repoussé par Lecourbe, avait battu en retraite vers Dissentis. Ce récit, plein d'exagérations, déchaîna la colère du vainqueur de Novi, toujours prêt à jeter à ses alliés les plus violents anathèmes et à crier trahison.

Surpris par la nuit, Souvarow coucha dans la maison Gamma[1]. Dans son insomnie, il garda l'illusion de trouver à Flüelen une flottille organisée par le commodore Williams, transport qui lui permettrait de rejoindre au plus vite Korsakoff et Hotze.

Il éprouva une vive, mais agréable surprise lorsque,

1. Renseignements recueillis à Wasen, confirmés par la lettre de M· Gevig, bourgmestre. « — Souworow, le maréchal russe, a logé à Wasen le 25 septembre 1799 à l'hôtel du Bœuf où l'on fait voir encore, aujourd'hui, la chambre qu'il occupait et qui est ornée de son image. A la maison, se trouve une inscription avec cette affiche — Quartier du général Souworow, le 25 septembre 1799. — Depuis tant d'années, la maison appartient à la famille Gama... »

le 26, on lui apprit, vers sept heures du matin, qu'Auffenberg descendait les pentes du Maderanerthal, se dirigeant sur Am-Steig [1], où les cosaques de Posdjaïeff venaient d'entrer. Ces cavaliers, affamés, trouvant les habitants du village occupés à distribuer du petit lait et du son aux porcs, s'emparèrent de cette provende qu'ils se mirent à dévorer gloutonnement [2]. Auffenberg et Miloradowitch réquisitionnèrent les porcs, mais cela ne pouvait suffire à apaiser la faim de 6.000 hommes.

Par Auffenberg, accablé de reproches pour avoir rétrogradé le 25 et fait manquer la prise des troupes de Lecourbe, Souvarow apprend que le corps d'invasion trouverait à Schwitz les Autrichiens victorieux. Cette nouvelle augmenta l'ardeur des alliés. La jonction entrevue ne pouvant s'opérer qu'en faisant diligence, on se préparait à quitter aussitôt Am-Steig. Rosenberg manœuvrait pour s'emparer des hauteurs du Zwinguri; il pouvait réussir au second assaut et voyait, de la plate-forme d'un mamelon, les Français marcher en pelotons serrés dans le val qui s'élargit successivement jusque devant Erstfeld.

C'est sur ce point, dans le boyau d'un défilé long de 500 mètres, avenue serrée par des murailles très hautes, que Lecourbe aurait pu, en résistant pendant trois ou quatre jours à toutes les attaques de l'ennemi, affamer les Austro-Russes qui se seraient trouvés contraints, après avoir épuisé leur courage et leurs munitions, de regagner l'Italie, si toutefois Gudin, accouru de la Furka, ne les avait pas forcés à demander quartier. Mais Lecourbe perdit la tête au milieu de si graves circonstances et se contenta d'occuper la rive gauche de la Reuss. Devant lui, Miloradowitch, bravant les coups de fusils, défilait rapidement sur la rive droite et pouvait déboucher, sans avoir perdu une minute, dans le Schächenthal.

1. *Cahier Finseau.*
2. *Cahier Fresch.*

A midi, l'infanterie russe occupait Altdorf [1]. En même temps, deux bataillons du corps de Rosenberg occupaient Bürglen après en avoir chassé un poste français qui précipita sa marche vers Flüelen par un sentier très dangereux.

Les princes Constantin et Italisky s'arrêtent dans Ober-Silenen, au-dessous d'Am-Steig. C'est là qu'un plateau pierreux porte la vieille tour carrée d'un ancien landaman d'Uri [2], quelques chalets rustiques et une petite église appelée les « Quatorze Infirmités ». Ayant déjeuné dans le village [3], les deux princes se remirent en route vers midi. Ils trouvèrent dans Erstfeld le régiment Gradisca placé en bataille par Weirother et fortement engagé avec les Français, car on se canonnait et se fusillait d'une rive du torrent à l'autre. Les instructions du colonel autrichien portaient qu'il prendrait le village, forcerait le pont, précipiterait sa marche dans le défilé d'Engelberg, irait à Stans, menacerait ou prendrait Lucerne. Pendant ce temps, à droite, appuyant le mouvement des Autrichiens, Derfelden grouperait le gros de son corps devant Attinghausen et pousserait des partis d'éclaireurs jusqu'à l'embouchure de la Reuss.

La reconnaissance que fit Souvarow des positions de l'ennemi, les ordres donnés à ses lieutenants, l'attente d'un succès que sa gauche pouvait remporter, le sondage de la Reuss pour chercher un gué entre Erstfeld et Attinghausen, le retenaient pendant deux heures.

Déjà, entre les montagnes, la lumière du jour diminuait. De gros nuages masquaient les cimes.

1. *Cahier Jauch.*

2. La tour d'Arnold de Ritter, landaman d'Uri de 1291 à 1294, reste debout et domine l'église élevée au XIe siècle. Dans cette église, les quatorze saints qui ont la réputation de guérir, chacun, une maladie, sont représentés en peintures murales. Souvarow la visita et y fit ses dévotions.

3. *Cahier Fresch.*

Du lac des Quatre-Cantons le vent soufflait violent et glacial. Du pied d'un contrefort, le maréchal apercevait, dans un vaste cirque, ce qui restait d'Altdorf, brûlé le 5 avril 1799 : six maisons et le chœur de l'église, sis au-dessous des ruines du couvent des Capucins autrefois élevé dans le Grünsberg. Entre cette dernière montagne et le lac, Flüelen était couché. C'était à la fois un poste de relais et un port important. Et, comme une seconde sentinelle placée au bord du lac, mais plus à gauche, Seedorf couvrait le premier plan du Gluscherb, ses maisons éparpillées autour du grand couvent des Bénédictines, s'étendaient dans les prairies ombragées de noyers jusqu'au Schloss ou Château Apro qui, entouré de murs crénelés et de fossés remplis d'eau, pouvait barrer, comme un fort difficile à prendre, le sentier d'Isenthal.

A ce moment, Souvarow ne partageait point l'impatience de ses officiers qui auraient voulu s'élancer, au galop des chevaux, impatients aussi, dans le Schächenthal. Il admirait à loisir l'aspect si étrange des montagnes et découvrait, par l'orifice d'une coupure, le panorama de Bürglen garnissant un plateau et barrant une assez large vallée. Lui indiquant le chemin, Gamma passait le pont d'un torrent, marchait à l'ouest sur Altdorf[1]. A droite,

1. « Lecourbe passa dans Altdorf vers midi, accompagné de quelques centaines de grenadiers, de 2 canons légers, de quelques mulets chargés de munitions. Des tirailleurs russes le suivaient, mais bientôt décimés par une grêle de balles, ils s'arrêtèrent, laissant le général rentrer l'un des derniers dans la tête de pont nouvellement faite de Seedorf. Bientôt après, le général Rosenberg à la tête d'un nombreux état-major et accompagné par le chef de brigade autrichien Auffenberg entra dans Altdorf. — Les Russes ne demandaient qu'une chose, c'était d'avoir de la nourriture, car il manquaient de tout, étaient exténués par des fatigues excessives. Même les officiers d'état-major demandèrent du pain dans les maisons devant lesquelles ils passèrent à cheval. — Le premier ordre donné par Rosenberg fut de faire descendre le drapeau de la Liberté que le sous-gouverneur avait fait arborer sur le plus haut des trois tilleuls de la place de la Liberté lorsque le grand arbre de la Liberté eut été détruit dans l'incendie d'Altdorf. Rosenberg fit descendre ce drapeau par un charpentier d'Altdorf nommé François Indergand.

dans les guérets, la queue du corps de Rosenberg se traînait. Le gros des troupes bivouaquait depuis une heure autour de l'arsenal du canton d'Uri, haut et large bâtiment isolé dans l'enceinte d'une masure carrée, à l'accès défendu par des murs garnis de lierre; bivouacs de la faim, car chaque homme réclamait des vivres qui, laissés au Gothard, ne pourraient arriver même au cours de la nuit.

De Chattdorf à Altdorf, Souvarow se plut à jouer le rôle d'un archimandrite. Aux paysans accourus pour voir l'illustre capitaine, dont l'arrivée avait été annoncée par les soldats de Rosenberg, le maréchal donnait de la main des bénédictions en prononçant du latin. Où allait-il loger? Dans la maison de Stéphan Jauch, indiquait l'aide de camp Lawroff[1]. A l'entrée d'Altdorf, il descendait de cheval, s'avançait lentement, en bénissant toujours, jusqu'au milieu de l'ancienne ville, et là il considérait l'emplacement d'une cité jadis florissante, que recouvraient des pierres

Les Russes s'amusèrent à nettoyer leurs mains noires de poudre avec ce drapeau de soie, tricolore. Le vieux Thaédas Schmid, président de la municipalité d'Altdorf, dut de nouveau en qualité de landaman prendre la haute direction des affaires. — A 6 heures du soir, Souvarow accompagné de quelques centaines de cosaques et de beaucoup d'infanterie, fit son entrée à Altdorf dans une mise fantastique : il était en chemise avec une camisole entr'ouverte, un pantalon ouvert aux côtés, tenant un fouet de cuir d'une main et donnant de l'autre sa bénédiction du haut de son cheval; il demanda le baiser de la paix à Schmid venu à sa rencontre et au vénérable curé, le commissaire Ringold, il demanda la bénédiction qu'il reçut en s'inclinant pieusement. Ensuite il fit une harangue en mauvais allemand, se disant le sauveur et le libérateur de la Suisse ; il demanda au peuple de se lever en masse et de marcher avec lui vers Zurich. — Souvarow s'installa dans la maison du landaman, Stéphan Jauch, tandis que sa garde, torturée par une faim horible, établissait son camp et ne dédaignait pas les choses les plus dégoûtantes. Les soldats retirèrent même des fosses des tanneries les peaux qu'ils découpèrent et mangèrent sur les lieux incendiés d'Altdorf, qui paraissait brûler de nouveau à cause des nombreux feux de bivouac. » (Lusser. Pag. 189-190).

1. La maison Jauch, que l'incendie du 5 avril 1799 avait épargnée, est située dans Schützengasse, au bout et à gauche. Dessus, une plaque de marbre blanc porte cette inscription en lettres dorées : « Quartier des Generalissimus Suworof — am 26 sept. 1799. » — Souvarow occupait les appartements du 1er étage, que nous avons pu visiter.

noircies, des poutres à demi calcinées et des buissons poussés à travers les ruines.

Le besoin qu'il éprouvait tout à coup d'être renseigné portait le maréchal à faire interroger les paysans parlant allemand. On leur demandait, sur le plus humble ton, si le bruit d'une victoire remportée par Korsakoff n'était pas arrivé jusqu'à eux. Souvarow posait la même question au sous-préfet [1] et ne recevait d'ailleurs, comme ses officiers, que des réponses vagues.

Ce qui l'exaspéra, quand la nuit tombait, ce fut, contre son attente, l'absence d'une flottille qu'il croyait trouver à l'embouchure de la Reuss. Sans s'être rendu compte que les deux rives du Waldersee étaient au pouvoir des républicains, il demandait naïvement pourquoi Williams avait manqué au rendez-vous. Or, ne pouvant ni s'embarquer, ni passer l'Axenberg pour arriver rapidement à Schwitz, quoiqu'il y eût alors un sentier, difficile il est vrai, reliant Füelen à Brunnen [2], qu'allait faire l'armée russe? Foncer sur Seedorf, essayer de battre Lecourbe et s'écouler ensuite le long des sentiers d'Isenthal et d'Engelberg. Projet examiné, projet irréalisable puisque tous les efforts tentés le 26 pour parvenir à ce but devaient échouer malgré l'emploi de troupes d'élite [3].

1. Rädle au Directoire helvétique. — « Aldorf, 29 septembre. — Les Russes n'ont pas de plan. Leurs officiers sont moindres qu'un seul soldat français. Ils disent tous où ils veulent aller, mais ils sont diablement courageux. Moi, j'étais en attendant resté ici. L'amour des citoyens m'avait retenu, car si j'étais parti, il y aurait eu une terrible confusion. Les généraux russes et Souvarow (qui m'a fait l'honneur de m'embrasser mais sans me connaître) demandaient que les curés et les municipaux les suivent avec tout le peuple contre les Français ; mais je dois dire à l'honneur des gens, que personne n'a suivi ce conseil. Ils ont beaucoup pillé. » (Actensammlung. 4e vol. Page 1541.)

2. Renseignement communiqué par M. l'abbé Denier.

3. « Lecourbe occupait les montagnes au delà de la Reuss sur la côte occidentale des Quatre-Cantons. La libre navigation du lac, des moyens de transport suffisants, sa communication avec Unterwalden et avec Issis assuraient sa retraite et la position de son arrière-garde derrière le pont de Seedorf lui donnait encore un air menaçant. Les Russes paru-

N'ayant pas reçu la lettre du colonel Rovera, qui lui indiquait un chemin de montagne [1], Souvarow faisait, selon son habitude, entendre les plaintes les plus vives contre ses alliés.

« — Mes troupes ont été dirigées, par la perfidie autrichienne, au fond d'un cirque qui sera peut-être à tous notre tombeau ».

Il prodiguait ses blasphèmes : au Conseil Aulique, à l'archiduc Charles, à M. de Mélas. Il criait devant Weirother humilié ; puis, baissant la voix, il demandait à l'Autrichien des conseils. Ensuite, s'adressant à Gamma, il le priait de lui indiquer quels chemins, praticables à toutes les armes, conduisaient d'Altdorf à Zurich. Mais, soit ignorance, soit sur l'ordre du prince Constantin, Gamma n'indiquait point au maréchal le défilé de Klausen, aboutissant au Linthal supérieur, par où l'on pouvait, la distance étant de 46 kilomètres, joindre Lincken en deux jours de marche ; il n'indiquait que la coupure du Kinzig-pass qui ne présenterait pas, croyait-on, d'insurmontables difficultés au corps de bataille.

Cependant, les troupes étaient déjà fort éprouvées par une marche de six jours dans les Alpes. Le roc avait usé les souliers. Les uniformes, qui n'avaient pas été remis en état depuis le départ d'Asti, ces uniformes tant de fois trempés par la pluie, souillés la nuit par la boue des marécages, commençaient à être des lambeaux. La vermine habitait le linge de corps, qu'on n'avait pas le temps ni de changer ni de laver. Les coiffes des shakos et des mitres, rétré-

rent mépriser cet adversaire et le laissèrent maître d'un poste d'où il pouvait inquiéter tous leurs mouvements. » (Archiduc Charles. Page 236).

1. « Souvarow, arrivé à Altdorf, avait le projet de passer par le lac des Quatre-Cantons. Je le fis prévenir par lettre du 6 septembre, lettre écrite devant le neveu de Souvarow, Gortschakow, venu prévenir Korsakow et Hotze, qui fut expédié à Tortone, qu'il ne pourrait gagner Schwitz que par le Schächenthal et renoncer au projet de débarquer à Lucerne en s'embarquant à Flüelen ou à Stanz Stalt. » (*Mémoires de Rovera*, 2e vol. Page 239.)

cies par l'humidité, blessaient la tête. Fusils et baïonnettes étaient rouillés, car tout ingrédient manquait pour les nettoyer. Toutefois, l'énergie que possède l'homme du Nord le sauvait, au milieu des plus dures épreuves, de ce désespoir qui eût accablé et perdu peut-être d'autres soldats.

La faim se faisait sentir. Les 8,000 rations de pain prises à Andermatt, dans un magasin français, n'avaient pu satisfaire 25,000 bouches; deux bataillons avaient suffi pour dévorer les vivres trouvés à Altdorf, et le feu de trois canonnières françaises empêchait de saisir les subsistances entassées à Flüelen, si bien que les divisions Rosenberg et Derfelden, affamées et transies, allumaient des feux sans songer à monter leurs cuisines. Devant ces feux, des hommes accroupis allaient rester plongés en de profondes rêveries pendant que Souvarow écrivait, non sans vérité, au czar, qu'il se trouvait « dans le royaume de l'épouvante [1] ».

L'état-major se plut à ordonner des réquisitions qui ne procurèrent que quinze bœufs, mais pas un sac de farine, pas une once de pain, l'habitant lui-même mourant de faim. A ce moment, montrant une louable abnégation, les officiers abandonnèrent leur part de viande aux malades.

Aussi, les princes Constantin et Italisky ne reçurent-ils de leurs hôtes qu'un maigre dîner. Dans une chambre ornée de boiseries et de meubles fort anciens, le maréchal dormit peu. Il put entendre distinctement, lorsque le vent secouait les sapins

1. « Dans ce royaume de l'épouvante, à chaque pas s'ouvraient à côté de nous des abîmes comme des tombes qui nous attendaient. Des nuits sombres dans les nuées, des tonnerres qui ne se taisaient pas, les pluies, les brouillards, le bruit des cataractes, le fracas des avalanches, énormes masses de roches et de glaces qui se précipitaient des hauteurs, les torrents qui entraînaient parfois les hommes et les chevaux dans l'abîme, le Saint-Gothard, ce colosse qui voit passer les nuages au-dessous de lui, nous avons tout surmonté, et, dans des lieux inaccessibles, l'ennemi n'a pas tenu devant nous. » (*Histoire de la Russie*, par A. Rambaud. Page 520.)

du Grünsberg, la rumeur énorme de son armée qui veillait, attendant toujours le convoi des vivres. Le 27, à deux heures du matin, la neige tomba, couvrant la vallée d'une légère couche blanche, puis le vent, resté longtemps à l'ouest, tourna au nord et devint très froid. Bientôt, sur les chemins, résonnèrent les pas des régiments qui descendaient d'Erstfeld, où la fusillade s'allumait de nouveau, à l'aube [1].

A dix-huit kilomètres de Schwitz, Souvarow écouta, comme le jour grandissait, si le canon ne retentissait pas dans la montagne voisine, ce qui eût signalé aux Russes la marche de Hotze; mais il n'entendit que le canon du général Lecourbe tirant du pont de la Reuss sur le 1er bataillon de Rosenberg, qui s'obstinait à marcher sur Flüelen.

Le besoin d'avoir des nouvelles de ses alliés et la crainte de se trouver enfermé, s'il ne manœuvrait pas rapidement à travers les Alpes, entre Am-Steig et Bürglen, le portèrent à donner, aux généraux qui l'entouraient, des renseignements qu'il fit suivre de quelques ordres brefs :

« Deux sotnias des cosaques de Posdjaïeff sont parties, à six heures, à destination de la Muota. Le corps de Son Excellence le prince Bagration suit de près cette cavalerie. Derrière, la brigade Auffenberg et tout notre centre défileront à gauche d'Altdorf. Le convoi qui descend maintenant du Gothard sera parqué entre Bürglen et Trudelingen; il sera couvert contre toute agression par l'arrière-garde commandée par Rosenberg. A tout prix nous rejoindrons Lincken ».

Comme il s'occupait des moindres détails du service d'état-major, M. de Varicourt, parlant en sage conseiller, lui fit remarquer que le chemin indiqué aux troupes n'était accessible, pendant la belle sai-

1. *Cahier Franz Müller*. Page 2. — Franz et Johann Müller, originaires d'Altdorf suivirent; le premier Bagration, le second Souvarow à travers le Kinzig, le Ragel et le Panix. Plus tard, ils notèrent sur un registre ce qu'ils avaient vu et entendu.

son, qu'aux chasseurs de chamois, qu'au lieu d'aller à l'aventure, il serait plus prudent et surtout plus facile d'abandonner le Schächenthal, déjà ruiné, de remonter en toute hâte la Reuss et le défilé du Maderanerthal afin de déboucher, en quarante-huit heures, dans la vallée du Rhin antérieur, où les Autrichiens avaient réuni des approvisionnements et des forces importantes; de plus, l'émigré prévoyait que Lecourbe, dont chacun s'exagérait les forces [1], ne manquerait pas d'assaillir l'arrière-garde russe lorsque la troupe défilerait dans le Kinzig-pass; et, certainement le convoi, sans lequel on ne pourrait pas vivre deux jours à la Muota, tomberait aux mains des Français.

Ces sages conseils furent repoussés par Souvarow; sa sotte présomption le portait à traiter de si prudentes considérations de pusillanimité. Pouvait-il, d'ailleurs, après s'être avancé si loin, rétrograder? Pouvait-il montrer sa peur de quelques bataillons républicains en exécutant, vers Dissentis, une sorte de retraite? Alors, l'ironie des Autrichiens s'exercerait de nouveau contre lui. Même aux yeux des Russes, qui l'idolâtraient encore, il perdrait d'un coup son prestige d'homme invincible.

Il faut dire qu'à ce moment son orgueil le poussait vers l'abîme; et, dans un gouffre où allaient fondre tant de bataillons, il entraînait presque inconsciemment son armée et jusqu'au prince Constantin, complice de cette folle équipée.

Souvarow ne se met en route que le 27 septembre, à neuf heures du matin [2]. Un mulet le porte dans le chemin raboteux du Schächenthal. Formant des plans, il se hâte d'avancer. Le fier moscovite se compare à César qui franchissait les Alpes en plein hiver, et,

1. Les Russes évaluaient à 6.000 hommes les forces de Lecourbe, échelonnées d'Erstfeld à la tête de pont de Seedorf. Le divisionnaire n'avait que 1.550 fantassins, 26 cavaliers et 8 pièces de canon.

2. *Cahier Müller*. Page 3.

comme l'illustre Romain, il espère saisir la victoire au delà des monts.

Devant l'arsenal du canton d'Uri, le chemin tournait à gauche et s'élevait, par une pente douce, entre des noyers, jusqu'à une grande maison occupée par les généraux. Du seuil, on voyait parfaitement de Bürglen, qui couronne un ressaut de terrain : la vieille tour carrée, un musée maintenant; l'église, dont le clocher est très ancien; le front de chalets noirs formant un pittoresque tableau qui, pour l'instant, n'intéressait point le maréchal.

Il passait le pont en bois du Schächen, gravissait un chemin très abrupt et la crête d'un des dos d'âne escaladée, il tournait à droite, longeait une antique maison, basse, au toit plat, aux murs épais, logis transformé en chapelle au XVIe siècle. Devant la grille, Gamma se signait et il indiquait :

« — La maison de notre grand Guillaume Tell. »

Sans avoir répondu à Gamma, le maréchal faisait accélérer l'allure de sa mule. Sur la place publique, il rejoignait le prince Constantin qui avait logé chez un paysan [1]. Sorti de Bürglen, son attention se portait sur les soldats couchés, en groupe, le long du chemin. Il ordonnait aux officiers d'user de répressions énergiques pour que la discipline fût rigoureusement observée et passait rapidement, dans le long et étroit Schächenthal, entre les piliers des montagnes dont les sommets sont déjà, en septembre, blancs de neige.

Le ciel s'était voilé dès le matin. Des nuages gris tombait un fin grésil qui transperçait de froid les cavaliers. La terre s'en couvrait comme d'un manteau, qui devait rappeler aux Russes leurs steppes glacées. D'épaisses colonnes traversaient lentement ce paysage, au milieu duquel les grondements du torrent dominaient tous les autres bruits; elles s'écartaient du chemin caillouteux à l'approche d'un

1. Lusser. Page 191.



MAISON JAUCH, A ALTDORF

Quartier général de Souvarow, le 26 septembre 1799.



G.Bourgnin Ct

COUVENT DE LA MUOTA

Quartier général de Souvarow les 28 et 29 septembre.

escadron composé des princes Italisky et Constantin, de quatre généraux, du trésorier Trotcherko, de dix officiers d'état-major, de dix-huit guides ou domestiques et de quelques cosaques.

Et Souvarow criait aux soldats courbés sous le poids du havresac, ou son familier bonjour ou des injures s'ils paraissaient céder aux fatigues. A quelques-uns assez hardis pour lui demander du pain, il répondit : « Que le soir peut-être le lendemain sûrement, la troupe aurait rejoint Lincken ; qu'alors les épreuves seraient terminées pour les soldats du czar qui sauraient de nouveau marquer chacune de leurs journées par un combat et par une victoire. »

Lorsque le grand quartier général eut passé le Schächen à Loreto, dans le défilé qui s'allonge, étroit et sombre, jusqu'aux chalets de Trudelingen, ce fut Gamma qui apprit d'un berger qu'une grande bataille avait, l'avant-veille, été livrée devant Zurich; mais le résultat n'était pas connu du paysan. Souvarow préjugea que l'armée française, sortie nuitamment de son camp, s'était heurtée aux régiments de Korsakoff et avait dû être repoussée. Aussi, dans son impatience d'arriver promptement sur les lieux du combat, il faisait encore hâter le pas de sa mule, quoiqu'on suivît un chemin malaisé.

A quatre kilomètres de Bürglen, à gauche de la route du Klausen, commence le sentier ou fussweg du Kinzig, qui s'élève d'abord au sud-est, entre les pâturages tapissant un contrefort. Large de cinq pieds, il est traversé à son premier plan par un ruisseau. On ne peut, faute d'espace, masser des troupes à l'entrée, car tout recul conduirait dans l'estuaire, pavé de rochers, du Schächen.

Les cosaques, toujours intrépides et trois bataillons d'infanterie avaient passé, laissant des traces [1]. Sous

1. D'après le récit d'un paysan, Mattli, témoin oculaire, des cosaques s'avancèrent jusqu'à Spiringen et de là, par Gertschwyler, ils remontèrent un sentier périlleux aboutissant au Kinzig-Kulm, sans être descendus de cheval.

le ciel éclairci avant midi, on ne voyait d'en bas, que les premiers contreforts de la montagne, couverts de sapins et de noyers jusqu'au bord d'une prairie. Du pâturage et des chalets isolés, le paysan avait éloigné, en apercevant des troupes, ce qui lui restait de bestiaux ; il avait aussi caché ses vivres et se dérobait aux servitudes.

Souvarow arrêtait l'état-major au deuxième tournant du sentier, point qui domine Spiringen. Là, il faisait donner aux pontonniers l'ordre d'ouvrir un chemin large de six pieds; faute de quoi, la cavalerie régulière et les bêtes de somme ne pourraient effectuer l'ascension sans causer en maints endroits, où le sentier se resserrait, un encombrement, qu'il fallait éviter à tout prix pour prévenir les retards dans le mouvement général.

Bagration, revenu sur ses pas après avoir exécuté une partie des ordres reçus le matin, recevait alors de nouvelles instructions et repartait, accompagné cette fois du prince Constantin dont la présence devait, on l'espérait du moins, encourager l'avant-garde qui gravissait, au milieu de tant de difficultés, l'abrupt chemin conduisant aux sommets que recouvrait la neige.

Devant les soldats du centre, le maréchal descendit de mulet. Quittant son sabre, prenant un bâton, il monta d'un pas rapide entre les cosaques de l'escorte. Il parut s'égayer au bout d'un instant et demanda aux hommes qui l'entouraient de chanter.

Le long des sapinières, les grenadiers chantèrent, de ces mêmes voix qui, un instant avant, réclamaient du pain ; ils chantèrent la gloire du czar et le triomphe éclatant de ses armées !

Au milieu des difficultés que rencontrait la troupe, des escouades s'enfoncèrent sans avoir hésité dans la boue, puis elles escaladèrent des pentes très roides sur les pièces de bois qui pavaient le sentier traversant, par là, les nappes d'eau sorties de sources invisibles. Placés hors du rang, exécu-

teurs impitoyables d'une discipline de fer, les sergents poussaient quelques soldats éclopés sur la lisière du chemin et leur ordonnaient de ne pas bouger en attendant l'ambulance. De loin en loin ces malheureux formaient des groupes qui déploraient tout bas leur misérable sort.

Mais si l'infanterie s'acquittait passivement d'une tâche surhumaine, les cosaques démontés, tous fâchés d'aller à pied, et se montrant parfois inquiets dans le dédale des vallons, criaient au maréchal, dans l'idiome de leur tribu :

« — Où nous conduis-tu, petit père Souvarow ? »

Il leur répondait :

« — A la gloire ! »

Quelque bonne contenance qu'ils voulussent montrer aux yeux de Souvarow, à chaque arrêt, grenadiers et mousquetaires se trouvaient plus affaiblis. Le ventre creux, la bouche pleine de fièvre, leurs jambes fléchissaient toujours au moment de repartir. La dure discipline les contraignait cependant à se remettre en marche, car un murmure, un mot de protestation devaient, suivant le code militaire, être punis de la mort.

Des hommes se mettaient à prier tout haut, comme si le Dieu des armées, imploré, pouvait à l'instant réparer leurs forces. D'autres, les impénitents, blasphémaient, mais tout bas, car le sergent prêtait l'oreille, et sa baguette de fer était toujours prête aux rudes répressions.

Pendant les arrêts, chacun regardant derrière soi le chemin parcouru, apercevait, comme un gouffre immense, la vallée du Schächenthal,dans laquelle la couverture de grésil avait fondu. Qui levait les yeux sur le front de bandière, ne voyait qu'un bout de la pente ou bien des nuages tout effilochés voilant de leurs draperies blanches et mobiles d'énormes rochers. On reprenait la marche au son du tambour qui éveillait dans les gorges de sourds échos. De nouveau les lances et les baïonnettes s'échelon-

naient, gravissant lentement le flanc de la montagne.

Un bataillon fléchissait-il, que Souvarow s'arrêtait un moment pour lui adresser des paroles de reproches. Après avoir promené son dur regard sur des hommes épuisés physiquement, sa voix, qu'il savait rendre grave, répétait dix fois que l'armée russe trouverait à Schwitz, but de cette marche forcée, et des magasins remplis de vivres, et des alliés, et la victoire enfin.

Dur à lui-même, il ne souffrait point que son état-major se plaignît. Si, à bout de souffle, Souvarow s'arrêtait un instant et se reposait, devant l'étonnement de ses aides de camp, le maréchal sentait le besoin d'invoquer une excuse; alors, il prétextait son désir d'admirer la grandiose et terrifiante beauté du paysage alpestre.

Impitoyable envers les traînards, il écartait à coups de bâton ceux qui encombraient le sentier. A des mousquetaires se déchargeant de leur havresac, pour l'abandonner, le maréchal criait :

« — Que faites-vous ? Vous n'êtes donc plus les soldats de notre czar ? »

A des chasseurs qui osaient demander du repos, une longue halte :

« — Comme vous, j'ai faim, j'ai soif. Est-ce que cela peut m'arrêter ? »

Comédien, il dansait ; et, de voir ce vieillard sautiller, cela faisait rire les moujiks. La sueur inondait ses tempes couvertes de cheveux gris pendant que le froid glaçait sa main droite serrée, presque crispée, sur le pommeau d'une canne.

C'est ainsi qu'il franchissait, grandi encore par un courage surhumain, sa première étape dans l'adversité où il allait, plus héroïque qu'à Outchakoff, meilleur tacticien qu'en Italie, mériter le respect de ses adversaires, provoquer l'admiration de Massena, étonner les Autrichiens et sortir de l'abîme dans lequel tout autre capitaine eût abandonné et laissé périr une armée qui subirait les pires épreuves.

Le sentier du Kinzig-pass, qui déroule à travers prés et névés, depuis la vallée du Schächenthal jusqu'à mi-côte, un ruban long de 2,000 mètres, et sur lequel les pentes varient de dix à trente centimètres par mètre, aboutit à la plate-forme arrondie d'une arête calcaire, carrefour de l'Ebnetagg, sorte d'observatoire d'où la vue monte, si l'on regarde au sud, à l'échine puissante et bizarrement taillée du Rosstock, qui élève sa masse formidable à une altitude de 5,000 pieds, dans la région des neiges éternelles. Le regard découvre aussi, mais à l'est, l'épaisse muraille du Kinzig-Kulm, ligne d'agrestes rochers où l'usure du temps s'est imprimée profondément.

Arrêté sur ce mamelon, le touriste n'aperçoit point de coupure dans la montagne dressant devant lui son énorme saillie. Où pourra-t-il passer ? Il est assourdi par le bruit des sources qui, filtrant des rochers, s'écoulent à travers les pâturages sans s'y creuser un lit, y forment des nappes éblouissantes aux rayons du soleil. Jusqu'à cette hauteur, le montagnard habite pendant l'été de noirs chalets. Au nord, un bois touffu de hêtres et de sapins borde le mamelon. Sur la lisière, le sentier est tracé et décrit plus loin, à gauche, un demi-arc de cercle, puis il descend vers l'ouest au milieu d'un cirque tout pavé d'éboulis, et aboutit aux berges escarpées d'un torrent large de six mètres et profond de deux pieds; torrent qu'on passe à gué, pour gagner la rive gauche bordée d'un bois épais. Hors du bois, le voyageur chemine vers une ferme carrée. De là, le sentier bifurque à gauche, gravit une pente très abrupte, escalade enfin le plan supérieur de la montagne [1].

A l'arrivée de Souvarow devant la ferme carrée, déjà les cosaques de Posdjaïeff avaient traversé la gorge sur leurs petits chevaux, sans accident ; déjà,

1. Reconnaissance faite sur le terrain, les 16 septembre 1899 et 4 août 1903.

2,000 hommes des troupes conduites par le prince Bagration, ayant franchi le massif du Wysenboden, se groupaient par compagnies le long des plates-formes du Kulm. Déjà, une batterie d'artillerie, canons, affûts et munitions à dos de mulet, touchait aux dernières pentes ; surprenante marche qui ne laissa pas d'étonner les montagnards.

Gamma, donnant le bras au maréchal, l'entraînait vers un ressaut très abrupt, au bout duquel la neige recouvrait le sol. D'une épaisseur de quelques centimètres sur le bord, la botte l'écrasait ; mais plus loin, il y en avait un pied, puis bientôt deux, formant obstacle.

On se représentera les difficultés de l'ascension par cette indication : de la ferme carrée bâtie à 1,600 mètres d'altitude, pour arriver au sommet du Kinzig, une pente de 470 mètres s'étend sur un sentier ayant, en longueur, 1,200 toises environ.

Dans cette région, un fin brouillard enveloppait l'état-major et l'escorte d'un nuage si épais, que les pontonniers, chargés d'ouvrir la marche, s'arrêtaient bientôt, ne sachant plus s'orienter. Gamma et Müller se portaient seuls en avant, et se courbant à chaque pas, ils cherchaient les traces laissées par les troupes ayant précédé le grand quartier général. Le brouillard, que poussait un vent d'est, mouillait les manteaux qui se chargeaient, le froid étant très vif, de plaques de glace. Aussi, à terre, s'était formé un verglas sur lequel les officiers avançaient difficilement et glissaient souvent. Plusieurs se blessèrent. Toutefois, si près du maréchal, aucun n'osait se plaindre de la tâche surhumaine qu'on lui imposait. Au bout d'un quart d'heure, après le passage de vagues clartés jaunâtres, la bande de nuages se déchirait tout à coup. La lumière surgissait crue et bleue dans un paysage chaotique n'ayant, pour bornes, devant les soldats haletants, que d'énormes rochers. Enfin, à trois heures du soir, Souvarow atteignait le pied énorme du Kulm et s'arrêtait pendant

quelques minutes devant un roc blanc qui se dresse à pic vers la cime [1].

A cette hauteur, des hommes fatigués peuvent subir le vertige, tant le vide leur apparaît béant. L'œil étonné plonge jusqu'au fond des abîmes. Les champs de neige apparaissent interminables. Une sensation de crainte vous traverse. On hésite même à se remettre en route.

Les Russes, affamés, mouraient aussi de soif dans la chaleur d'une fièvre ardente; or, ils ne pouvaient apaiser cette soif qu'en suçant des boulettes de neige ou des morceaux de glace.

Quand le sentier, suivi jusque-là par les chevriers et les chasseurs de chamois, eut été élargi par les pontonniers, Souvarow monta vers le sommet du Kinzig et arriva sans accident au point culminant.

C'est, en haut, une plate-forme un peu déclive au nord-est, se dressant entre deux vallons et soutenue par d'âpres murailles. Plateau inculte, au centre duquel on remarque une pierre plate servant de piédestal à une croix. Les montagnards prétendent qu'en ce lieu, sur cette pierre propre à servir d'autel, aux temps préhistoriques, des prêtres procédaient à des sacrifices.

Le maréchal atteignait le Kulm, quand la voix du canon, longuement répercutée de gorge en gorge, des bases du Grünsberg sur les flancs du Rosstock, apportait à Souvarow la nouvelle qu'une bataille était engagée devant Altdorf.

C'était Lecourbe qui attaquait Rosenberg.

Du couvent de Seedorf, le divisionnaire français apercevait les régiments russes campés sous Bürglen. Un batelier de Flüelen lui annonçait ce vendredi, à onze heures du matin, que le gros de l'armée moscovite défilait dans le Schächenthal, si vite, que

1. Sur le roc on a gravé cette inscription : « ✝ *Zur Erinnerung an den Uebergang des Russichen Heeres unter Führung des Generalissimus Suworof 27 September 1799* ».

sa marche indiquait une retraite. Aussitôt, Lecourbe prenait la résolution de harceler l'ennemi; d'ailleurs, le désir qu'il avait depuis deux jours de saisir son convoi pour assurer le ravitaillement de ses soldats, l'aiguillonnait plus vivement. Il se portait au pont de Seedorf [1], faisait atteler une batterie de 8 pièces lorsqu'un aide de camp lui apporta la nouvelle que l'arrière-garde ennemie se préparait à rétablir au moyen de madriers le pont d'Erstfeld détruit la veille, sans doute dans le but d'occuper l'Engelberg. De ce côté, le général envoyait deux pièces d'artillerie qui allaient soutenir par un feu très vif l'action d'un bataillon de la 38e [2]. Et, une diversion étant devenue nécessaire, la gauche française passait la Reuss, éloignait du rivage les vedettes ennemies, traversait au pas ordinaire un large rideau de prairies, bombardait un camp établi au sud d'Altdorf, puis, 400 hommes de la 76e, — électrisés par la nouvelle qu'apportait Fridolin, d'une victoire remportée devant Zurich, — balayaient tout le terrain ouvert entre Flüelen et l'arsenal, barraient la vallée du Schächenthal, ramassaient des trophées et regardaient vers Chattdorf quelle troupe s'avançait contre eux.

Les bataillons du régiment Fertch, chargés de couvrir le gros des Austro-Russes, d'accompagner le convoi, et qu'une fusillade très meurtrière forçait à abandonner les environs d'Erstfeld, arrivèrent à cinq heures devant Altdorf où Lecourbe avait pris position [3]. Leur attaque pourtant très vive échouait

1. Le pont de Seedorf, jeté sur la Reuss, à 400 mètres de son embouchure, était en bois, long de 20 mètres, ayant deux arches appuyées sur un pilier; il a été démoli en 1880, remplacé par un pont en fer. Il y a, du pont à Seedorf, 400 mètres, et à Altdorf, 1,300 mètres.

2. Aujourd'hui, il n'y a plus qu'un sentier difficilement praticable qui relie, par la rive gauche, Attinghausen à Erstfeld, le torrent ayant gagné du terrain au pied de la montagne. Mais, en 1799, on trouvait par là un chemin. (Recomaissance faite le 6 août 1903, et indications fournies sur place par M. l'abbé Denier.)

3. Rapport de Rädle.

devant les hommes abrités dans des fossés. Par un long détour, derrière Chattdorf, ils se portaient à Bürglen où leur colonel appelait à son aide les régiments du centre : Mansuroff et Tyrtoff, puis des dragons à pied et des cosaques échelonnés devant Loreto. Or, ces masses d'hommes, à l'impulsion que donnèrent les chefs, bravant la mitraille française, gagnaient du terrain pied à pied, réoccupaient le camp d'Altdorf, les maisons, et enfin toute la rive droite de la Reuss, ce qui forçait Lecourbe à se retrancher encore, avec quelques compagnies, derrière le pont de Seedorf qu'il franchirait le 30 pour rentrer de nouveau à Altdorf et y rester.

Le bruit du canon, qui se répercute dans les montagnes, en singulières sonorités, avait eu pour premier effet de jeter la panique dans les régiments russes se trouvant déjà aux prises avec les difficultés de l'ascension. Les chasseurs de Kaschkin précipitaient leur marche vers le bois du premier mamelon, dans l'espoir de trouver là un abri.

Derrière ces troupes, la division Förster évacuait précipitamment Loreto. Dans la gorge étroite de Trudelingen, des pelotons de ce corps s'écrasaient. Au delà, les mousquetaires de Walezky se débandaient.

Jusqu'à l'arête du Kinzig une immense rumeur montait :

« — Voilà les Français ! »

Souvarow éprouva de la stupeur en voyant quelle épouvante dominait son armée ; il fut bientôt entouré d'officiers et de soldats apeurés ; et, pour rendre sa situation plus grave, des pentes de Lipplibühl un détachement des grenadiers de Kalmin rétrogradait vers le Kulm et annonçait que Massena, marchant à la tête de 20,000 hommes, venait d'entrer à Schwitz après avoir détruit les corps de Korsakoff, Hotze, Jellachich, et Lincken ; grave nouvelle apportée par un montagnard.

Arrêtée en tête, attaquée vivement à l'arrière-garde et se trouvant sans vivres dans la montagne,

que va devenir l'armée russe si le découragement vient paralyser ses moyens d'action ? C'est ce qu'on se demande à l'état-major. Aux yeux de Derfelden et de Förster, la stratégie de Souvarow est en défaut, cette fois [1].

Ce fut là que Souvarow montra cette présence d'esprit qui lui avait valu en partie ses succès dans les guerres livrées aux Turcs. Dans une détresse où tout autre général eût perdu la tête, il se rappela soudain de quelles situations périlleuses il était sorti à Kinburn et à Rimnick, et c'étaient autant de glorieux souvenirs qui retrempaient son âme de guerrier. Aussi, chacun remarqua, lorsque les nouvelles devenaient plus alarmantes, que son visage était redevenu impassible.

Haussé à la saillie d'un roc qui semblait servir de piédestal à sa gloire, Souvarow se croisait les bras et promenait un regard sévère sur ce troupeau d'hommes effarés. Un mot de lui commanda le silence. Un autre mot ordonna de reprendre la marche interrompue. Les plus rudes volontés plièrent sous sa volonté. Et, par six hommes de front, les bataillons recommencèrent un lent défilé, dans les champs de neige du Kinzig-Kulm [2].

1. « C'est dans les horreurs de cette marche effrayante que se manifesta la mauvaise disposition des opérations de Souvarow. Voulant déboucher dans le flanc et sur le revers de l'Albis sans être maître de la navigation sur le lac des Quatre-Cantons, il n'avait devant lui qu'un misérable sentier qui mène d'Altdorf à Schwitz à travers la montagne. Un tel passage, uniquement praticable pour des chasseurs de chamois, n'est certainement pas propre à faire arriver 20,000 hommes sur un point d'attaque où probablement ils trouveront l'ennemi prêt à les recevoir, son artillerie en place et ses moyens de défense préparés. » (Archiduc Charles. Page 238.)

2. Plusieurs historiens russes et allemands ont emprunté aux *Mémoires* des officiers ayant servi Souvarow dans cette campagne, le fait au moins curieux que le maréchal, en voyant ses soldats effrayés par le bruit du canon de Lecourbe, fit étaler sur un rocher ses décorations et ses diamants, pour les montrer et dire : — « Vous voyez bien, mes enfants, que l'ennemi se trouve loin d'ici. Est-ce que, s'il en était autrement, votre général exposerait les richesses qu'il tient de la grande impératrice Catherine II, à la convoitise des Français ? »

En montant le 16 septembre 1899, vers le Kinzig-Kulm, j'avais trop

Alors le jour touchait à son déclin dans l'apothéose d'un soleil couchant. De rouges clartés semblaient rouler sur les cônes alpestres qu'elles habillaient de pourpre. Le grand silence qui règne ordinairement dans les solitudes n'était troublé que par le cliquetis des armes d'une troupe éreintée, marchant tête basse vers l'inconnu. A gauche, le Rosstock apparaissait très large et sur sa cime glacée, le soleil lançait des flèches d'or. Plus bas, accrochée au versant septentrional du Kinzig, une forêt de sapins semblait flamber, et, bordant la sapinière, des prairies prenaient rapidement un ton de rouille.

Derrière Souvarow, deux bataillons groupés ou plutôt très serrés sur l'échine du Kulm, gardaient l'immobilité qu'on observe à la parade. Le vent glacial sifflait autour d'eux. Et les aigles des shakos énormes des grenadiers si las, et les mitres pointues des mousquetaires harassés, et les larges baïonnettes fichées au bout des fusils, se trouvant en pleine lumière, étincelaient et renvoyaient jusqu'au fond des gorges des reflets de cuivre et d'acier.

Quand le canon de Lecourbe cessa de se faire entendre, dans l'obscurité, les régiments russes s'arrêtaient et bivouaquaient. Par un sentier en casse-cou, pavé et bordé de noirs rochers, l'état-major descendait, aux lueurs d'une lanterne, le long

présumé de mes connaissances alpestres pour le franchir sans guide. Arrêté devant la ferme carrée, par deux pieds de neige, j'engageai un grand garçon qui, se faisant précéder d'un chien, m'entraîna sur le plan très incliné du mont. Sur la plate-forme du Kulm, le guide se découvrit devant une petite croix en bois plantée sur une large pierre appelée « Pierre des Diamants ». Interrogé, le paysan m'informa que, d'après une nouvelle transmise dans sa famille depuis trois générations, le colonel Trotcherko ayant roulé, dans une crevasse, le soir du 27 septembre, n'en fut retiré qu'à grande peine. La caisse contenant les décorations du maréchal étant fracassée et ouverte, on recueillait ce trésor. Pour vérifier si rien n'y manquait, Souvarow fit étaler les pièces sur cette pierre. Alors, des soldats ont pu dire : « Le maréchal ne craint pas les ennemis, puisqu'il montre ici ses diamants ». J'ai entendu à Lipplisbühl le même récit.

du torrent Wängi, débouchait en file indienne dans un vallon s'étendant à la base même du Gamperstock, s'arrêtait dix minutes entre deux sources, pendant qu'un guide cherchait la voie et remontait à gauche, cette fois vers le sud, un plan très incliné, jusqu'au hameau de Kinzer, composé de huit chalets : logis d'été des bergers. Ces constructions basses, en planches, étaient posées sur d'énormes madriers et faites au revers d'un amas de rocs. Dans le chalet Anton, Souvarow trouvait du feu, du pain noir et un lit de bruyères [1].

A des troupes très éprouvées par le froid, on livrait deux chalets. Aux feux allumés dans le défilé, avec le bois des constructions, les soldats cuisaient en galette quelques poignées d'une farine distribuée vers minuit à l'arrivée d'un convoi de vingt mulets partis le matin même du camp d'Altdorf. Après un aussi maigre repas, les Russes devenus frileux s'enveloppaient de leurs manteaux. Ils formaient des escouades rôdant autour des derniers tisons, cherchant des abris au pied de chaque rocher, où des vétérans même s'échouaient, se tassaient et s'accroupissaient sans dire mot les uns à côté des autres.

Les hommes qui ne dormaient pas restaient transis et trouvaient, dans leur veille prolongée, que le jour tardait bien à venir. Enfin, les lueurs de l'aube pointaient, démasquant aux yeux des soldats la bizarre structure du Kinzerberg, un épais massif fermant l'horizon à l'est.

Déjà Souvarow était en route. Ses cosaques avaient trouvé pendant la nuit un brancard sur lequel le maréchal refusa de se placer. Non seulement il voulait donner l'exemple du devoir aux soldats dont son état-major allait traverser les cantonnements, mais pour porter une chaise, quatre hommes devaient marcher de front et l'étroitesse du sentier, en vingt endroits, s'y opposait. Ayant repris son bâton, sa

1. Müller. Page 5.

grande énergie réveillée, couvert d'un léger manteau, Souvarow se dirigeait vers la Muota.

Des chalets de Kinzer, toute la vallée du Grund étant enveloppée de brouillards, Souvarow allait rejoindre le chemin du Kulm. Il passait deux fois le torrent sur des ponts formés au moyen de branchages, suivait les zigzags que décrit le cours d'eau, et pouvait franchir non sans peine un éboulis de rochers avant d'entrer à Lipplisbühl où il passait de nouveau la Wängi pour défiler sur la rive droite, dans des prairies humides, entre des pins centenaires. Pour la quatrième fois, il franchissait le torrent en amont d'Hürithal, village bâti au milieu d'une gorge, dans un site élevé, d'où la vue découvre le Muotathal.

Ce fut à Hürithal que Souvarow trouva un camp russe établi derrière les chalets ; il y trouva aussi le courrier qui lui apportait des nouvelles du prince Bagration dont les troupes avaient quitté Bürglen, le 27, à sept heures du matin.

Des cosaques de Posdjaïeff, suivant deux guides du pays, ouvraient la marche du corps d'infanterie. C'était le propre régiment de Bagration. Des chasseurs de Miller rejoignaient et renforçaient bientôt le corps d'avant-garde.

On peut s'étonner de la rapidité de leur marche, car, dès midi, un premier échelon passait le Kulm et s'arrêtait vers trois heures derrière Hürithal. Les princes Constantin et Bagration le rejoignaient quelques minutes plus tard ; le dernier donnait des instructions pour enlever ou repousser les postes français établis dans le Muotathal. Des renseignements, obtenus d'un montagnard, indiquaient aux chefs de l'expédition qu'une compagnie d'infanterie républicaine se tenait depuis plusieurs jours, partie au couvent de Muota, partie au pied du Siebierenalp où commence le sentier de Glaris. Or, pour assurer la réussite du coup de main à tenter, 200 chasseurs et une sotnia du régiment Systchoff étaient entraînés

par Bagration, dont l'audace savait électriser les troupes.

Passant la Wängi ou Hüribach, qui est large de vingt pieds au-dessous d'Hürithal, laissant à gauche le torrent qui bondit de cascade en cascade au pied même de la muraille alpestre, les cosaques s'engagèrent sous bois, dans un chemin creux. Il n'en put passer que deux de front, entre les branches des hêtres et des pins.

De l'orée du bois, on domine un vaste panorama. La montagne forme sur ce point un pan coupé si roide que les piétons ne s'y hasardent pas sans danger ; le roc y est glissant et façonné en larges dalles. Fait incroyable, les cosaques descendirent la pente, à cheval, sans aucun accident. Arrivés aux chalets de Flügglen, ils prirent un temps de galop sur la rive gauche de la Muota et passèrent ce torrent à gué en face d'Illgau [1]. De ce village, remontant au nord, ces hardis cavaliers prirent part à l'action qu'engageait alors l'infanterie russe.

L'infanterie russe avait passé à quatre heures du soir

1. « Les cosaques sortirent du défilé au grand étonnement des chasseurs français laissés en observation sur la Muota qui les prirent pour des voyageurs et dirent : que c'étaient des capucins qui, partis à pied revenaient à cheval. — Mais les cosaques les chargèrent et les ramenèrent jusqu'au village de Muota ». (Rovera. Page 279.)

Le journal de François Retschart, de Muota, indique l'arrivée des Russes à trois heures du soir.

Gauthier, commandant les troupes stationnées à Schwitz écrivait le 28 au général Lecourbe : « Un dragon qui se trouvait au couvent au moment de l'arrivée des Russes et qui manqua d'être pris, m'assure qu'il y avait environ 200 hommes d'infanterie et 50 cavaliers ; ils arrivaient hier à 4 heures après-midi. L'ennemi est arrivé à Muttenthal par le ruisseau qui tombe à la Muota, les chevaux étaient à la tête de leur colonne. Vautrin veut qu'ils soient partis de la chapelle de Guillaume Tell, mais je crois qu'ils ont traversé la montagne. La moitié d'une compagnie de la 76e était au couvent, l'autre moitié sur la route de Glaris. » (Arch. Guerre.)

L'abbesse du couvent, Waldburga Mohr écrit dans son *Journal* : « Le 27 septembre, à 3 heures du soir, sont venus d'Uri par le col environ 10,000 Russes et 1 régiment autrichien, sous le commandement supérieur du général comte Sulvero, âgé de 70 ans et du prince Czarden Constantin. »

le pont couvert jeté à droite de Flügglen, sur la Muota, qui est large de 60 mètres, mais peu profonde, comme un torrent. Jusqu'au village, à 800 mètres du passage, cette troupe marchait au pas de charge. Avant cinq heures, le combat était terminé. De l'effectif des républicains, 180 soldats, 57 furent tués ou blessés; trois cavaliers s'échappaient; les autres, ne pouvant s'ouvrir un passage, déposaient les armes. A six heures, les Moscovites, renforcés, portaient leurs avant-postes à Illgau et garnissaient la vallée de pelotons.

Ce qu'on appelle le Muotathal s'étend réellement sur quatre lieues, de la rive septentrionale du lac des Quatre-Cantons à l'ouverture d'un vallon où coule le Risi. C'est une vallée ouverte au nord de 800 mètres en largeur et au centre de 1,500 environ; un beau pays où les habitants vivent du produit des pâturages et de la récolte des poiriers. Leurs mœurs d'une grande douceur et une remarquable simplicité les rendent sympathiques. Sur une élévation du terrain, Muota se groupe à quelque distance d'une église fort ancienne dédiée à saint Sigismond et ornée de grandes fresques. Un important couvent, fondé en 1280, appartenant à l'ordre des Franciscaines de saint Joseph, s'élève à gauche du village, dans les prés et forme un épais quadrilatère de bâtisses, que domine le petit clocher d'une chapelle rustique [1].

Le 28 septembre, à sept heures du matin, Souvarow se présentait à la porte du couvent [2]. Auprès du prince Constantin, qui le suivait, se groupaient les généraux d'origine allemande : Derfelden, Rebinder, Förster. La révérende mère Waldburga Mohr, en

1. Etudes du terrain faites les 16 et 17 septembre 1899 et le 21 juillet 1902.

2. Pour indiquer le séjour de Souvarow dans le pays, les admirateurs du maréchal ont fait placer cette inscription sur un chalet élevé à gauche du chemin d'Hürithal :

Suwarof

17 $\frac{28}{\text{IX}}$ 99

costume d'apparat et suivie de ses assistantes, souhaitait la bienvenue au maréchal. L'aide de camp Lawroff remplissant les fonctions de fourrier, s'arrêtait au premier étage du bâtiment nord, dans la vaste salle dite du chapitre, où l'on pourrait tenir conseil autour d'une longue table; la pièce, lambrissée et planchéiée, recevait son éclairage de quatre fenêtres qui s'ouvraient sur la prairie. Quant à la chambre réservée au maréchal, située à droite de la salle capitulaire, elle était meublée de deux petits lits en bois que recouvraient des rideaux blancs, d'une seule table de toilette, d'une armoire basse et carrée. Des deux fenêtres l'éclairant, la vue porte et sur la chapelle du monastère et sur Flügglen.

Après avoir fait ses compliments de bienvenue, en allemand, la révérende mère annonçait à Souvarow les défaites subies par Korsakoff et Hotze, l'entrée de Massena à Zurich et la marche rapide des colonnes françaises vers le Rhin. La religieuse tenait ces renseignements confidentiels d'un prêtre, un vieillard que les républicains avaient chassé de Zug. Cet homme, hébergé pendant la nuit précédente au couvent, était parti vers Brunnen. Toutefois, la digne femme ne savait rien des manœuvres qu'avaient pu exécuter Lincken et Jellachich.

D'abord, le maréchal parut déconcerté. Il serra les poings, grinça des dents, secoua la tête et frappa le seuil du couvent de son bâton de voyage. Puis, donnant tout à coup libre cours à sa colère, laissant percer ses ressentiments, il accusa encore les Autrichiens d'avoir à son égard commis une infâme trahison.

« — Je devais les rencontrer à Schwitz. Ils me devaient fournir des approvisionnements. Ces misérables sont en fuite ! »

C'étaient les expressions de Souvarow qui réunissait dans une complicité criminelle : Thugut, Mélas, Hotze et Lincken. Il ne prononçait point le nom de Korsakoff. — Plus tard, ces hommes éprouveraient

tout le ressentiment que pourrait lui dicter sa colère.

Mais sa volonté, opiniâtre à surmonter toutes les difficultés que lui opposeraient et l'ennemi et les chemins difficiles, le rendit bientôt à lui-même. A un découragement passager succéda chez le vieillard un accès de fatuité; dénouement habituel de ses crises. Aux gens de sa suite, il promit de se porter à la rencontre de Massena, d'écraser les troupes du général qui avaient pu vaincre Korsakoff.

D'ailleurs, les projets qu'il allait former seraient examinés le soir dans un conseil de guerre; mais cette réunion fut, à la prière du prince Constantin, ajournée au lendemain.

Pendant que, devant Illgau, l'infanterie de Bagration se formait en corps de bataille pour arrêter l'offensive des Français, les régiments du centre continuaient à descendre d'Hürithal. La difficulté de se procurer des vivres suggéra au maréchal le projet d'imposer à toute l'armée un jour de jeûne, en prétextant la nécessité d'attirer sur elle les bénédictions de Dieu [1], ce qui donnerait aux mulets chargés de farine le temps d'arriver.

Le colonel Lystchoff, conduisant ses cosaques, avait exploré le mont Pragel. Arrêté par les soldats de Molitor, battu et poursuivi à outrance, il rapportait la nouvelle qu'on ne parviendrait que très difficilement à expulser l'ennemi du col.

Des montagnards devaient compléter, dans la nuit du 28 au 29 septembre, les renseignements donnés le matin par l'abbesse : Lincken n'était pas arrivé à Glaris. Hotze avait succombé dans le combat livré à Schännis. Korsakoff, ayant perdu ses drapeaux, ses canons, ses voitures et la moitié de l'effectif de son

1. « On prétend que l'armée russe, dans le Muotathal, se trouvant privée de subsistances, le maréchal Souvarow fit ordonner par les popes qui l'accompagnaient un jour de jeûne qui fut religieusement observé et qui donna aux fournisseurs le temps de se procurer le nécessaire. » (Général Dufour. *Particularités.*)

corps, était réduit à implorer les secours de l'archiduc Charles. Aux yeux de Souvarow, la défaite entrevue le matin se changeait en désastre; il envoyait aux généraux vaincus un ordre général :

— « Monsieur, vous êtes responsable du moindre pas rétrograde que vous ferez encore. J'arrive et suis sur le point de réparer vos fautes. Je ne ferai point de grâce. Tenez ferme comme une muraille. »

Inutile injonction adressée à des officiers que le sort avait accablés, et dont les soldats ne pourraient ressaisir la victoire, quelques grands efforts qu'ils pussent faire.

On a rapporté que Souvarow passa une mauvaise nuit. A son orgueil blessé s'ajoutent encore des souffrances physiques. N'éprouvant point le besoin du sommeil, il demeura longtemps le front collé aux vitres de sa chambre, écoutant la rumeur de ses bataillons massés et couchés autour des bivouacs. Il invoqua la protection de saint Georges, se mettant fort dévotement à genoux lorsque le chant des matines s'élevait de l'église du couvent.

A l'aube, après avoir donné des ordres relativement au ravitaillement de sa troupe, Souvarow, vêtu de basin blanc, traînant une botte et une sandale, quittait son appartement, sautillait de marche en marche, visitait les bâtiments du monastère, s'arrêtait longuement dans une chambre réservée aux blessés qu'il entourait cette fois de sollicitude. Envers les religieuses, il se montra très respectueux; il contraignit sa suite à exécuter les génuflexions qu'il faisait devant les crucifix [1]. Aux officiers de service, on l'entendit recommander plusieurs fois : « Ména-

1. Détails communiqués par l'abbesse du couvent de la Muota qui, très âgée en 1899, avait bien connu l'une des religieuses entrée au couvent un siècle plus tôt, et tenait d'elle des renseignements circonstanciés. Avec une parfaite bonne grâce, l'abbesse me fit visiter les appartements et me montra un portrait de Souvarow placé dans la salle du parloir.

gements à ce bon peuple helvétique [1]. » Sa promenade faite, ses ordres donnés, il s'enferma chez lui pour prier ou méditer [2].

Avant dix heures, le conseil de guerre était réuni dans la salle du chapitre. Tous les généraux russes, même Rosenberg et Miloradowitch qui avaient leurs troupes dans la montagne entre le Kinzig-Kulm et Hürithal, y assistaient. L'inquiétude apparaissait chez plusieurs. Souvarow avait fait défendre à Auffenberg de paraître, « voulant punir ainsi les Autrichiens de leur trahison. » Weirother, admis comme chef d'état-major, allait entendre, portées contre François II et contre le baron Thugut, les plus vives accusations de félonie, lorsqu'il présentait une lettre de Lincken suppliant les Russes de le rejoindre devant Glaris [3].

Le conseil devait délibérer sur quatre points : 1° Attaquer Schwitz où Massena avait établi son quartier général, disait-on ; 2° reprendre la route d'Altdorf, recueillir le convoi, écraser Lecourbe et arriver au Rhin antérieur après avoir franchi l'Oberalp ; 3° déboucher rapidement par Einsiedeln à la pointe du lac de Zurich et couper en deux l'armée républicaine échelonnée de Bâle au Grimsel ; 4° se porter sur Glaris, rallier Lincken et Jellachich, pour descendre ensuite à grands pas les deux rives de la Linth, ou se porter à Sargans.

La veille, Souvarow voulait qu'on manœuvrât pour

1. « On avait dit à Souvarow que si les Russes pillaient ou molestaient les Suisses, toute la nation se lèverait contre eux et les exterminerait sans pitié ; il les craignait... » (Müller. Page 9.)

2. Le prince Bagration raconte dans ses *Mémoires* que, avant la réunion du conseil de guerre, il put pénétrer chez le maréchal, l'entendre tenir de graves propos, sans avoir été ni vu ni entendu. Le fait est impossible, étant donné l'exiguïté de la chambre. Conte pareil à celui imprimé dans les *Mémoires* de Lowenstern, recueillis par M. Weil, où il est indiqué (t. I, p. 57) que ledit Lowenstern fut envoyé par Korsakoff avec 200 cosaques vers Souvarow qu'il joignit dans le Muotathal, quand Molitor gardait les routes et qu'il n'y avait devant les cosaques que des montagnes infranchissables.

3. Rapport de Lincken (Arch. Guerre, de Vienne. Pièce 9-80.)

assurer l'exécution du premier projet ; son amour-propre le lui ordonnait ; mais en quelques heures sa confiance dans le succès d'une pareille entreprise avait bien diminué. Massena, que l'état-major russe avait si souvent traité de « jacobin sans talents » se trouvait tout à coup rehaussé dans son estime, entouré du prestige d'une grande victoire. Et lorsque, au début d'une délibération, quelques boyards demandaient à marcher sur Paris, Souvarow calmait leur impuissante ardeur et déclarait :

— « Que depuis le Pruth, l'armée russe ne s'était jamais trouvée dans une situation aussi périlleuse[1]. »

Avertissement indiquant qu'il fallait renoncer à occuper Schwitz et Lucerne. De même, on abandonnait le projet de retourner à Altdorf en apprenant que Lecourbe, renforcé par plusieurs bataillons, talonnait de nouveau l'arrière-garde moscovite qu'il pouvait détruire pour fermer ensuite pendant huit jours les allées du Schächenthal[2].

Ces projets écartés, le prince Constantin, qui portait le premier la parole, proposa de faire une marche vers Einsiedeln. Il avait, croit-on, le secret désir d'aller à Berne, rejoindre Laharpe son ancien professeur. Il indiquait l'unique moyen de déconcerter Massena posté à Schwitz, de s'ouvrir la route de Rapperswyl par où Korsakoff et l'officier remplaçant Hotze pourraient descendre. Une condescendance outrée envers le fils du czar portait plusieurs généraux à soutenir ce projet que Souvarow combattit, sous prétexte que l'armée se trouverait, une fois arrivée dans la métropole catholique, isolée entre plusieurs divisions françaises qu'un mot d'or-

1. *Histoire de la Russie*, par un anonyme. Page 170.

2. « Il était impossible de revenir sur ses pas. On ne pouvoit avec un corps d'armée épuisé de faim et de fatigue, disséminé sur une longue étendue, sans souliers, sans cavalerie, sans artillerie et sans munitions, se risquer du côté de Schwitz, ayant entre soi et l'armée qu'on voulait rejoindre, l'armée victorieuse de l'ennemi. Il fallait se porter sur Wallenstadt. » (*Cahier Finseau.*)

dre aurait rallié avant que les Russes n'eussent pu s'assurer des chemins du lac de Zurich.

D'ailleurs, on ne renoncerait point à l'offensive en franchissant le Pragel, puisqu'il faudrait déloger Molitor du col et emporter Glaris. Cette double opération faite et Lincken dégagé, une nouvelle armée austro-russe se formerait au bord de la Linth. Puis, Jellachich et Petrasch remis en ligne et stimulés, Souvarow, qui voulait arriver à Bâle avant l'hiver, marcherait à grands pas, soit sur Utznach, soit sur Sargans [1].

Tous ces calculs n'étaient pas d'un bon stratégiste. Les événements le prouveront plus tard.

Le nouveau mouvement que les troupes devaient exécuter était réglé avant midi. Auffenberg recevait aussitôt l'ordre de marcher en tête et d'arriver le soir même au Klonthal. Placés à l'avant-garde, les Autrichiens devaient reconquérir l'estime de leurs compagnons d'armes. On le leur disait. A la suite d'Auffenberg, Souvarow faisait défiler la brigade Bagration, mais le 30 septembre, jour où il quittait lui-même le couvent des Franciscaines pour se porter dans la montagne, alors que Massena s'approchait d'Ibach.

1. Texte de la décision prise par le conseil de guerre : « En exécution des services réglementaires (chapitre II. Paragraphe 67), nous avons décidé à l'unanimité. — Après avoir attendu ici l'arrivée des mulets et des chevaux chargés de provisions et reçu des nouvelles sûres et exactes de la catastrophe survenue au lieutenant-général Rimskoy-Korsakoff et au général Hotze — nous avons décidé de marcher sur Glaris et de continuer ensuite la marche sur Sargans pour atteindre notre but conforme aux circonstances, c'est-à-dire de nous réunir aux généraux cités plus haut. — Nous avons des provisions pour 5 jours encore. Nous nous servirons de la moitié seulement, et avec la plus stricte économie pour qu'elle suffise pendant 10 jours. Nous remplacerons par du fromage et du beurre ce qui manquera. La fourniture de ces vivres sera assurée par le lieutenant-colonel Trophimowski et le major Peterson. On mettra 3.000 ducats à la disposition de Trophimowski.— Ont signé : Kamenski, prince Bagration, Baranowski, Miloradowitch, généraux-majors ; Rebinder, Förster, Schweikowski, généraux-lieutenants ; André Rosenberg, général d'infanterie ; Derfelden, général de cavalerie.» (Arch. russes des Aff. Étrangères.)

CHAPITRE V

MASSENA CONTRE SOUVAROW

L'armée républicaine est en danger. — Massena organise des colonnes volantes et se rend auprès de Lecourbe. — L'œuvre du chef de la 2ᵉ division. — Reconnaissance poussée dans le Schächenthal. — Situation misérable des blessés russes. — Embarquement de la 67ᵉ à destination de Brunnen. — Nouvelles dispositions militaires prises à Schwitz. — Mortier attaque Rosenberg. — Combats livrés les 30 septembre et 1ᵉʳ octobre. L'arrière-garde russe remporte des succès. — Rosenberg est rappelé à Glaris par Souvarow. — Les Russes exécutent leur retraite en bon ordre. — Description du Pragel. — Pertes subies par les cosaques et les mousquetaires.

Le général en chef de l'armée d'Helvétie ne s'était pas attardé à fêter la victoire remportée les 25 et 26 septembre devant Zurich. Dès le 26, le soir, son ordinaire activité s'employait à réunir tous les approvisionnements nécessaires à l'armée. Pour y parvenir sûrement, des contributions en nature étaient exigées avec une brutalité qu'excusaient toutefois et la mauvaise volonté des Suisses à secourir leurs alliés et cette misère à laquelle les troupes françaises étaient en proie depuis si longtemps. Ces mesures prises, Massena allait se porter vers le Rhin quand lui parvint une grave nouvelle.

« A peine la prise de Zurich, écrit-il au ministre de la guerre, me mettait à même de réunir les forces qui avaient opéré sur la Limmat et sur la Linth et de poursuivre à outrance les armées battues, que

le général Lecourbe m'annonça l'arrivée de Souvarow à Altorf[1].

» Souvarow menaçait tout à la fois Lucerne, Schwitz et Glaris dans le temps que les corps autrichiens de Jellachich et de Linken, réunis à une partie du corps autrichien de Hotze, marchaient sur nous par Keransée et la vallée d'Engi; la seule brigade du général Molitor occupait Glarus, le Linthal et les débouchés du Muthenthal. Je me décidai sur-le-champ à marcher en force sur ma droite à la rencontre de la nouvelle armée austro-russe qui m'y attaquait. Je laissai au général Ménard le commandement des 5e et 6e divisions et de toute la cavalerie, avec ordre de continuer jusqu'au Rhin la poursuite de l'ennemi. Je portai sur Schwytz la 4e division commandée par le général Mortier[2], et sur Schoenis et Wesen la majeure partie de la 3e division dont je donnai le commandement au général Gazan[3]. J'ordonnai au général Soult de me suivre à Lucerne et à Altorf pour y remplacer dans le commandement de la 2e division, le général Lecourbe appelé à une autre destination. »

Massena doit manœuvrer contre le général en chef

1. « Pont de Seedorf, le 26 septembre. — Lecourbe au général en chef Massena. — J'ai été attaqué par des forces supérieures et j'ai effectué ma retraite sur les points indiqués. Huit bataillons ennemis, quatre Russes et quatre Autrichiens sont devant moi et nous nous canonnons depuis midi. — Envoyez bien vite des troupes à Schwitz; l'ennemi file par le Schächenthal et se rabattra sur le Muthenthal. Le lac est affreux et je n'ai point de barques. Je tiens encore les bords de la Reuss; les hommes échappés de la colonne du général Gudin m'assurent qu'il n'a rien pu sauver; cependant, un bataillon de grenadiers qu'il avait avec lui s'est pris aux cheveux avec les Russes. » (Arch. Guerre.)

2. La 4e division de l'armée du Danube était composée des : 50e, 53e et 108e de bataille, 1er régiment de dragons, 8e de chasseurs, 1 compagnie de pontonniers. Forte de 8,700 hommes, aux contrôles, le 20 septembre, elle n'en avait plus que 7,800 le 28.

3. Division Soult : 25e demi-brigade légère, 36e 44e et 94e de bataille, 7e régiment de hussards, 10e chasseurs, 1 compagnie d'artillerie, 1 compagnie de sapeurs. Sa force était, le 28 septembre, de 10,600 hommes. (Arch. Guerre.)

de la coalition, employer toute sa science à mettre en défaut le guerrier qui avait gagné quarante-trois victoires sur les généraux prussiens, sur les pachas turcs, sur les vétérans polonais, enfin sur Moreau, Macdonald et Joubert. Aux ruses, aux rapides et déconcertantes manœuvres, aux furieux élans de Souvarow, Massena saura opposer un grand discernement des choses militaires, l'imperturbable sang-froid et le courage à toute épreuve qui l'ont distingué jusqu'alors entre tant de généraux.

Massena va se porter au milieu des combattants. De vive voix, il donnera, au besoin, de nouvelles instructions. Il décidera, sur le terrain des opérations, quelles actions et quelles marches sont nécessaires. Il poussera les brigades au feu et obtiendra de sublimes dévouements. Cet adversaire, qui se croit invincible, il le contraindra à périr ou à capituler si, par des efforts surhumains, le maréchal russe ne se hâte point de sortir du cirque alpestre où il est venu chercher la victoire. Seul, en Europe, il faut le dire, Massena aura pu vaincre le terrible Souvarow.

En établissant partout l'état de siège, il s'assure qu'aucun émissaire russe ne passera à travers les lignes françaises. Lincken et Jellachich, dont l'action bien combinée pourrait être de nouveau funeste à Molitor, vont demeurer immobiles, dans l'ignorance des mouvements du maréchal Souvarow. Pour sillonner les vallées du Gothard, de Schwitz et du pays glaronais, ordre est donné aux bataillons républicains, en précipitant leur marche, de se réunir par petits corps, de suivre l'ennemi dans son mouvement rétrograde ou de le contenir, s'il veut s'avancer vers Zurich. Sur leurs têtes, comme au temps de la Convention, les généraux vont répondre de l'exécution des ordres donnés. Ni la faim, ni la fatigue ne pourront dispenser le soldat d'accomplir ses devoirs militaires ; on exige même plus que le devoir, car on lui demande le sacrifice de sa vie, à toute heure.

Le général en chef ne sortit de Zurich que le 28 septembre à cinq heures du soir. Reille et Marès l'accompagnent. Un piquet de vingt guides lui sert d'escorte. Ce groupe, qui avait traversé la forêt de Sihlwald au galop de ses montures, trouvait Mortier devant le pont de Sihlbrugg. Là, Massena donnait au brigadier, remplissant les fonctions de divisionnaire, des instructions très précises avant de se porter sur Zug, où la petite troupe arrivait quand la nuit était déjà tombée. Après dîner, dans l'obscurité, le peloton poussait jusqu'à Lucerne, examinait le plan de la Suisse, de Pfyffer, et s'embarquait le 29 avant midi, sur le lac des Quatre-Cantons. Une saute de vent rendit le voyage difficile et lent, car Massena n'arrivait à Seedorf qu'à dix heures du soir.

Lecourbe, renforcé par la brigade Gudin qui, descendue du Grimsel, avait pu capturer devant Erstfeld une partie du convoi russe, attendait le corps du général Loison, dont les bataillons étaient dispersés autour d'Engelberg et dans plusieurs défilés aboutissant à la Reuss, pour s'avancer vers le Linthal. Afin d'assurer la défense des positions occupées par ses lieutenants, il avait prévenu Gaultier à Schwitz et Molitor à Glaris, que Souvarow marchait sur eux. De plus, établissant la sécurité de son camp par une surveillance bien ordonnée, il faisait diriger des reconnaissances vers Andermatt et vers Dissentis ; il tient ainsi ses régiments en haleine ; il veut faire oublier sans doute les fautes commises les 25 et 26 septembre ; il présage un grand succès et il écrit : « Nous ferons crever Souvarow dans les montagnes. »

Massena appelait Lecourbe au couvent de Seedorf et lui reprochait assez vivement de n'avoir pas poussé à fond son attaque du 28 sur l'arrière-garde moscovite. Devenu hautain depuis sa récente nomination de chef de l'armée du Rhin, le divisionnaire arguait pour sa défense le manque de vivres et la crainte qu'il avait eue de voir descendre par la route

du Gothard un nouveau corps autrichien pouvant l'envelopper. Raisons acceptées par Massena, qui ordonnait d'embarquer la 67e demi-brigade à destination de Brunnen et de former dans la 76e deux colonnes d'attaque qu'on mettrait en marche le lendemain matin à cinq heures.

Dans la nuit, le général en chef expédiait des courriers à Schwitz, à Lucerne, à Zurich, et, montant le cheval d'un dragon, il se portait avec Lecourbe et Reille au pont de Seedorf. Au point du jour, 400 hommes, qui avaient dormi au bivouac, passaient la Reuss, traversaient Altdorf, tournaient l'énorme assise du Grünsberg, montaient dans Bürglen et, après une halte de vingt minutes, se dirigeaient au pas accéléré, mais sans tambour, sur la rive gauche du Schächenbach, vers les sources du torrent.

Sous les nuages gris qui donnaient au paysage une teinte de tristesse, un affreux spectacle s'offrit aux yeux des Français. Tous les signes annonçant, derrière une armée, les étapes de la déroute, se voyaient dans le chemin du Kinzig-pass : bagages, munitions, fusils, roues de canon, mulets estropiés, gisaient pêle-mêle sur la route de Spiringen. Des rudes pentes du mont, des éclopés, des blessés, hommes et bêtes, avaient roulé dans la vallée. Restés sur la neige pendant une nuit très froide, plusieurs étaient gelés. Des malheureux, grenadiers, chasseurs, mousquetaires, cosaques, dragons, tous en loques, et souillés de boue ou de sang, formaient des groupes hétéroclites. Sur dix hommes réunis la veille pour s'entr'aider, plusieurs avaient déjà succombé. Les survivants, tiraillés par la faim ou brûlés de fièvre, faisaient entendre des plaintes rauques. Ceux qui déliraient, accroupis sur le sol, remplissaient la vallée de cris affreux ; ils commandaient la charge ou le pillage. Combien de ces êtres qui, sans feu, sans pain et sans abri, incapables de se traîner vers un gîte, voyaient rôder autour d'eux la mort ! Un officier ayant eu les jambes brisées et

sentant la gangrène manger ses chairs, demandait en grâce qu'on l'achevât. Lecourbe le faisait relever et panser. Comme il parlait français, on obtenait de lui quelques renseignements quant aux mouvements opérés par l'armée russe.

Sa reconnaissance poussée jusqu'au pont de Spiringen, Massena s'arrêtait et faisait diriger vers le Kinzig-Kulm une compagnie qui se retrancherait dans le passage, afin d'interdire à Souvarow un retour sur Altdorf. Puis il ordonnait d'établir à Bürglen une ambulance où l'on transporterait les Russes abandonnés par leur général. En outre, les morts devaient être enterrés.

Rentré à Altdorf, le vainqueur de Zurich recevait plusieurs dépêches. Sitôt qu'il en eut pris connaissance, Lecourbe voyait modifier des plans arrêtés la veille. Son départ pour Strasbourg remis au 3 octobre, le divisionnaire concentrerait 3,000 hommes entre Bürglen et Erstfeld, attendrait le signal de passer dans le Maderanerthal ou de franchir le Klausen ; il s'emploierait à préparer Loison au commandement actif de la 2e division, Soult ayant déjà reçu une autre destination.

Le port de Flüelen contenait une flottille venue de Lucerne. On embarquait la 67e dans vingt-trois bateaux. Massena montait sur l'*Helvétie* qui se couvrait aussitôt de toiles. Sous l'impulsion d'un bon vent d'est, le bateau longeait cette rive si étrangement découpée au pied du haut Axenberg et semblait courir vers Brunnen à l'allure d'un cheval mis au galop.

Dans cet après-midi d'automne, sous un ciel très bleu, le cirque au milieu duquel s'étend le lac des Quatre-Cantons apparaissait bizarrement taillé, la vive lumière du soleil éclairant jusqu'aux moindres recoins des rives occidentales. En face, les masses de l'Urirothstock, plongées dans l'ombre, s'appuyaient sur des piliers gris ; par là, chaque anfractuosité formait un havre, chaque fissure semblait être la porte d'une caverne. Sur les deux versants,

vingt cascades roulant des hautes plates-formes, déroulaient de loin en loin une écharpe blanche qui sombrait au creux de l'onde blanche. Derrière les anses de Bauen, Sisikon, Morschach, le feuillage des hêtres était déjà mangé par la rouille automnale. Dans le champ des bas-fonds marécageux, les roseaux à demi-desséchés se penchaient. La voix des bergers, le son lentement modulé d'un pipeau et les rauques cris du vautour réveillaient seuls les échos du rivage.

Mais Massena n'admirait guère les beautés du paysage. Il n'entendait point ces bruits divers. Le corps brisé de fatigue, il s'endormit sur le pont, au bord d'un banc ouaté de manteaux, sous le regard des guides.

L'*Helvétie* effectuait en une heure et quart le parcours de Flüelen à Brunnen. Au port, Massena et sa suite retrouvaient leurs chevaux d'expédition arrivés de Lucerne, le matin. Au galop, le peloton se portait à Schwitz, y trouvait Soult, descendu de Liechtensteig. Les habitants se préparaient à fuir depuis qu'on avait répandu la nouvelle que Souvarow arriverait chez eux le soir ou le lendemain avec les cosaques qui pillaient, violaient et brûlaient sans cesse. En vain Gauthier s'était employé à les rassurer. Massena questionnait le bourgmestre.

— « Sait-on où se trouve maintenant le maréchal russe ! »

— « Il se tient au couvent de Muota. »

En apprenant que Souvarow s'était arrêté près de Schwitz, Massena parut éprouver une très vive satisfaction.

— « Attaquer son armée, la vaincre... »

Le général en chef disait ces paroles en ramenant sa suite vers Ibach, petit village bâti sur la Muota, non loin de son embouchure [1]. Entre ce lieu et

1. La route qui relie aujourd'hui Schwitz à Muota n'était pas ouverte en 1799. L'ancien chemin n'escaladait point les pentes du ballon qui commande Ibach ; il contournait cette montagne couverte d'arbres.

Schönerbach, Gaultier avait placé le matin 300 hommes d'infanterie et 25 cavaliers, grand'garde insuffisante, numériquement, pour arrêter l'offensive que Rosenberg allait prendre. Mais, depuis une heure du soir, le général Mortier, dont la réserve occupait Rothenthurm[1], échelonnait un régiment dans la vallée; puis il faisait attaquer les Russes par un bataillon de la 108e; trois canons et un obusier soutenaient l'action de cette troupe chargée de repousser l'ennemi très loin dans le Muotathal.

Déjà on avait fait des prisonniers au régiment Rebinder. Or, l'un d'eux qui parlait allemand, annonçait que, dans la matinée, Souvarow était sorti de Muota avec 10,000 hommes qu'il conduisait à Einsiedeln pour de là gagner Zurich où Korsakoff, rappelé expressément, pourrait le rejoindre.

Massena craignit que le maréchal russe n'eût franchi le couloir d'Illgau, puis contourné le Forstberg et pris en toute hâte son chemin vers Iberg et Schmulzuben, afin d'arriver sans arrêt à Lachen et tomber à l'improviste au milieu des troupes de Gazan qui, étant donné leur fatigue, ne pourraient résister longtemps aux efforts de toute une armée.

Paralyser les manœuvres de Souvarow, couvrir Zurich contre toute attaque, prévenir une nouvelle insurrection des Suisses, achever la déroute de Korsakoff, garnir d'hommes toute la rive gauche du Rhin, imposer le respect à l'archiduc Charles s'il survenait, tel fut le nouveau plan auquel s'arrêta Massena. Et pour en assurer l'exécution, il va déployer encore la plus extraordinaire énergie.

Mortier devait être renforcé le soir par les bataillons de la 67e. D'un magasin à munitions établi à Schwitz, ce général pourrait tirer des cartouches

1. Mortier écrivait à Soult le 29 septembre : « Je viens d'être prévenu par le général Lecourbe qu'un corps de 20,000 Russes commandé par Suwarow en personne avait quitté Altorf pour se diriger par le Schachenthal sur Mutten ; pour parer à ce que je ne sois pas coupé en cas de revers de votre division, je vais établir ma réserve à Rothenthurm. » (Archives cantonales de Schwitz.)

dans le cas où la lutte se prolongerait à l'entrée du Muotathal[1]. Si l'ennemi renforcé voulait passer de la défensive à une vigoureuse offensive et qu'il pût même s'avancer jusqu'au lac, le divisionnaire se retrancherait pour couvrir les routes de Lucerne et de Zug, en attendant l'arrivée de sa réserve.

Resté en selle, Massena écrivit : à Lecourbe, de faire avancer le lendemain la brigade Loison sur le Linthal, où elle joindrait et seconderait Molitor ; à Humbert, posté dans Rapperswyl avec la réserve des grenadiers, de s'avancer jusqu'à Utznach, afin d'être à portée de secourir Gazan ; à Rheinwald, chef d'état-major, de faire assurer la police dans les cantons hostiles aux Français ; à Ménard, de harceler ou d'observer Korsakoff. Et, laissant Reille auprès du général Mortier, il se rendait à Seeven[2]. En route, il croisait dans Schwitz des hussards qui marchaient au canon. A Seewen, bourg qui couvre la pointe du lac Lowerzer, Massena rencontrait Brunet, alors chargé du commandement des 50e et 53e de bataille. Ces troupes, échelonnées autour de Steinen devaient prendre, le lendemain, la direction d'Einsiedeln par un défilé ouvert entre le Hoh-Stack et le Rossberg.

Accompagné de l'adjudant-général Latour, Mortier avait fait mettre en bataille, à deux heures du soir,

1. « Les soldats de l'artillerie avaient l'approvisionnement complet. Il restait à Schwitz, en réserve 192,000 cartouches d'infanterie, 413 de canon et des ouvriers fabriquaient .» (Rapport de Gauthier. Arch. Guerre.)

2. Les auteurs russes et allemands ont écrit que Massena dirigeait le 30 septembre les soldats de Mortier. Nous avons pu relever l'emploi du temps du général en chef dans cette journée, en suivant le même itinéraire que lui, en utilisant les moyens de locomotion qu'il utilisa. De Flüelen à Brunnen en barque, 1 heure 1/4. De Brunnen à Schwitz et retour à Ibach, à cheval, 45 minutes. Arrêt auprès de Mortier, 30 minutes. D'Ibach à Seewen, à cheval, 40 minutes. Or, la présence de Massena fut constatée à Seewen vers 6 heures 1/2 du soir. Donc, Massena ne prit point part personnellement au combat livré aux Russes.

500 hommes de la 108e, qui s'avancèrent au roulement du tambour contre la troupe de Sanaïeff. Celui-ci, échelonné sur la rive droite du torrent Muota, dut faire replier ses tirailleurs et deux bataillons qui, cédant au choc impétueux des Français bientôt renforcés de quatre compagnies, se retirèrent vers Iberg. La distance étant devenue considérable entre les deux partis, le feu cessa. Trêve d'un quart d'heure que les républicains employèrent à manœuvrer pour se jeter, baïonnettes basses, sur un camp russe abrité entre deux bois et l'emporter à l'instant même où les régiments Rebinder et Kaschkin se mettaient en ligne devant Illgau.

Mortier, inférieur en nombre et craignant d'être débordé, se résolut sagement à faire retrancher ses troupes, ce qui était facile dans un terrain aussi accidenté. Les soldats, bien abrités, accueillirent les masses ennemies qui débouchaient sur leur front par une vive fusillade qui les rompit. Même, après un arrêt de quelques minutes, la colonne assaillante dut reculer. Quatre fois, les officiers russes, braves et obstinés, ramenèrent leurs hommes à la charge, mais en vain. Une cinquième charge eût peut-être réussi à traverser les retranchements, si le 3e bataillon de la 108e, ayant remonté la rive gauche de la Muota, passé à gué devant Sanders, n'était venu prendre part au combat et par son intervention décider une nouvelle retraite des trois régiments russes, poursuivis cette fois avec tant d'impétuosité qu'une batterie moscovite aux ordres du lieutenant Bonner fut prise sur les cadavres de ses servants.

Mais à l'instant, Miloradowitch qui, d'Hürithal, était descendu au pas avec les régiments Förster, Walezky et le sien, prévenait un désastre en couvrant devant Muota les troupes inutilement engagées, déjà épuisées et démoralisées. Contre les Français, il portait dix bataillons qui, luttant pied à pied, parvenaient à reprendre, vers cinq heures du soir, le terrain perdu au cours de l'après-midi. Et

l'attaque de front du général russe couvrait la manœuvre des 600 cosaques appartenant aux régiments Posdjaïeff et Kiormakoff, intrépides marcheurs qui gravissaient la montagne de Schien, se glissaient sous bois et, faisant un détour à gauche, réussissaient à s'embusquer sur le premier plan d'un mamelon dominant le val Muota. De là, à coup sûr, ils pouvaient fusiller l'ennemi, en queue.

L'arrivée de la 67ᵉ aurait permis à Mortier d'organiser une nouvelle colonne d'attaque qui eût contenu ou lassé Miloradowitch. Privé de cet important secours, il put néanmoins maintenir ses hommes au combat jusqu'à l'entier épuisement des munitions. Par sa présence, il encouragea les derniers qui résistaient vaillamment aux charges des mousquetaires. Lui-même se battit en désespéré dans une masure. Ses soldats rompus de fatigue, sa retraite étant compromise, il ordonna, comme la nuit tombait, de se retirer sur Schwitz, par échelons et au pas ordinaire.

Ce mouvement de recul ranima l'ardeur des Russes qui poussèrent des hurrahs et chargèrent par bataillons à l'arme blanche. Leurs efforts aboutissaient, après un terrible corps à corps, aux captures de deux des canons pris à Bonner et d'un obusier français versé dans une ravine marécageuse. La frayeur de quelques jeunes soldats criant: « Trahison! » sema la terreur dans le 2ᵉ bataillon de la 108ᵉ. L'épouvante se fût certainement transformée en déroute sans l'énergie de Mortier qui sut appliquer, même sous un feu très violent, parmi des hommes atterrés, les règlements d'une sévère discipline.

Mais ces hommes purent passer, très vite il est vrai, le pont de la Muota, devant Schönenbach ; ensuite, un coup de canon tiré derrière le pont couvert, pour effrayer l'ennemi, fit croire à une compagnie d'arrière-garde que le tablier venait de sauter, que toute retraite lui était fermée. Alors elle s'obs-

Plan en relief de Pfyffer, au jardin du Glacier, à Lucerne.



LE GÉNÉRAL MASSENA

(D'après une miniature appartenant au Prince d'Essling.)





tina à lutter contre deux régiments et succomba en partie sous le nombre.

A gauche du pont et assez loin, des cosaques ayant passé le torrent à cheval, eurent bientôt franchi les berges pour marcher, la nuit étant tombée, sur la lumière qui brillait dans un chalet isolé. Devant l'habitation, les rudes efforts des cavaliers se brisèrent sur les baïonnettes d'un demi-bataillon formé en carré. Point rebutée par cet échec, l'intrépide sotnia défila à gauche, au galop, dans les prairies, jusqu'à Ingenbohl. Reçue de ce côté à coups de fusil, elle se dispersa pour errer longtemps au hasard, à travers les ténèbres.

Pendant qu'une faible arrière-garde défendait ainsi l'approche d'un pont qu'elle croyait rompu et se faisait anéantir, Mortier se retirait derrière Ibach où il s'arrêtait à huit heures du soir, bien déterminé à bivouaquer pour couvrir Schwitz et Brunnen. Derrière lui, la 67e débarquait très lentement, et Brunet venait de Seewen, sans hâte, conduisant un détachement d'infanterie. Dans la nuit, un bataillon de Förster, marchant à l'aveuglette, s'avançait contre les postes républicains, les refoulait d'abord, mais il essuyait un feu de salve très meurtrier qui l'arrêtait court. Une deuxième décharge, tirée bas, le forçait à rétrograder au nord, sur les premières assises boisées de l'Ernisberg.

Comme il faisait froid, dans chaque camp, on allumait des feux. Les voix de cette multitude d'hommes qui redoutaient un combat nocturne couvraient le bruit du torrent. Du côté des Français, les compagnies restaient groupées, attentives. Non loin d'elles, des ombres apparaissaient, se glissant au creux de la vallée, entre les arbres et les buissons ; c'étaient les soldats moscovites qui, mourant de faim, allaient, en quête de provisions, fouiller les sacs des hommes tués et des blessés laissés sur place.

Ce combat avait coûté aux Français 143 tués et 241 blessés, plus une centaine de prisonniers. Par

contre, ils avaient ramené deux canons et pris 115 soldats russes, des mousquetaires pour la plupart. Aucun bulletin n'a enregistré, que nous sachions, les pertes subies dans cette journée par le corps de Rosenberg ; elles devaient être égales à celles de ses adversaires. Un succès, qui ne peut être compté comme une victoire, donnait au général russe laissé à la Muota par Souvarow, l'illusion que, le lendemain, il n'aurait plus d'ennemis devant lui.

Pour obtenir de ses soldats de grands efforts et par suite tenter un retour de fortune, Mortier leur prodigua des vivres et de l'eau-de-vie. En face des mousquetaires russes affamés, il y eut un camp en liesse. A droite d'Ibach, vers Felder, dans les ténèbres denses, la 67e s'échelonna tandis que, à gauche du même village, 60 volontaires se placèrent derrière les Russes, sur une position qui dominait, par sa hauteur, leurs premiers bivouacs. Aperçue de ces bivouacs, à minuit, leur présence détermina la retraite de l'ennemi au delà du pont de Schönenbach ; mouvement que les républicains regardèrent comme une fuite vers l'issue du Pragel.

La mission de Mortier consiste à retenir dans le Muotathal l'arrière-garde ennemie qui serait sans doute employée à Glaris contre Molitor si Rosenberg pouvait passer sans coup férir le Pragel. On doit, s'il prépare déjà sa marche ou sa retraite, lui faire faire volte-face. Aussi, le 1er octobre, le chef de la 4e division, debout avant l'aube, porte vers le nord de son camp trois colonnes qui, ayant en soutien douze pièces de canon et fortes ensemble de 3,000 hommes, s'avancent d'abord à la même hauteur. Sur le pont de Schönenbach à demi brûlé par les Russes, destruction que les sapeurs ont bientôt réparée, celles du centre et de gauche défilent, occupent la rive droite du torrent et s'arrêtent dans l'épais brouillard, pendant que la troisième colonne s'élève audacieusement sur les contreforts qui serrent la vallée, à gauche.

L'offensive des Français est de nouveau réglée à dix heures du matin. A l'instant le brouillard se disperse et soudain la lumière du soleil démasque un paysage resserré entre de hautes montagnes et encore tout mouillé. Alors on aperçoit, d'Illgau, le grand camp russe tracé derrière le hameau de Tristel, depuis l'orée d'un bois de bouleaux jusqu'aux piliers alpestres, et qui couvre Muota.

La couverture du camp étant confiée à la garde du régiment Walezky, sa chaîne de tirailleurs se replia aux premiers coups de fusil. Croyant pouvoir arrêter les Français par une simple manœuvre, le colonel Schuhoff plaça 400 volontaires sur le flanc gauche de la deuxième colonne républicaine ; mais cette troupe fut aussitôt repoussée, et Mortier ordonna de diriger le feu de dix pièces sur les bataillons russes massés devant le couvent des Franciscaines. Ni les boulets ni les obus ne purent forcer ces troupes à la retraite. Au seuil de leur camp, parfaitement alignées et l'arme au bras sous une pluie de projectiles, elles bravèrent héroïquement la mort.

Rosenberg ne se décida que vers une heure du soir à livrer bataille. Des régiments qui avaient su montrer à l'ennemi l'ordinaire passivité russe s'ébranlèrent au pas. Mal guidés au début, deux fois leurs efforts se brisèrent contre la tenacité de l'infanterie française. Mais pour assurer le succès d'une troisième charge, Rosenberg mit en ligne 5,000 baïonnettes, puis il ordonna à l'intrépide Miloradowitch de porter, pendant l'action qu'on allait livrer, les bataillons de Walezky à droite et à gauche des deux colonnes françaises qui s'étaient rapprochées et comme fondues. Bonne manœuvre qui échappe à l'attention de Mortier combattant lui-même. Enveloppé des fumées de la poudre, le lieutenant de Massena est tout surpris de voir ses flancs débordés.

A trois heures du soir, contre les deux colonnes françaises (centre et gauche) fortes de 2,100 combat-

tants, 6,500 Russes s'avançaient. C'étaient les plus braves soldats du corps d'expédition, que les privations subies depuis trois jours et la fatigue des marches forcées à travers les Alpes n'avaient pas encore épuisés. Attaquée aussi par tout un régiment, la troisième colonne républicaine ne pouvait se porter au secours des autres ; elle reculait.

Devant Rosenberg, la 108e formait des compagnies bien groupées qui ne cédèrent le terrain que pas à pas. Des feux de salve couvraient le mouvement rétrograde. Chaque monticule servait d'abri pour reprendre haleine. Mais sous les bois d'Illgau, la 67e, qui, depuis le matin, manœuvrait mollement, se débandait devant une chevauchée de cosaques et courait vers le pont de Schönenbach, qu'elle passait, non sans désordre.

Débordé à gauche, Mortier se couvrait avec deux escadrons du 1er régiment de dragons et faisait tirer opportunément son artillerie qui mitraillait l'ennemi arrivé à portée de pistolet. L'offensive des Russes se trouvait arrêtée un instant. Grenadiers et mousquetaires, tassés dans une prairie, étaient entourés de morts et assourdis par les plaintes des blessés. Le vent ayant dissipé la fumée, Rosenberg voyait les républicains, formés en huit groupes, évacuer un champ marécageux; il les faisait suivre.

Par cinq fois les Français s'arrêtent et dirigent sur l'ennemi un feu roulant, ou l'abordent à la baïonnette avec d'admirables élans. La rage portait alors les combattants à massacrer les blessés. A cette triste besogne, les officiers n'étaient pas les moins acharnés. On voyait aux prises, d'un côté, des princes et de grands seigneurs moscovites, héroïques soldats du czar, qui combattaient pour assurer le triomphe de la religion et de la royauté; de l'autre, des plébéiens de vingt ans, des officiers que la victoire avait couronnés de lauriers, des hommes enflammés par l'amour de la liberté et toujours prêts à faire, pour ce noble sentiment, le sacrifice de leur vie.

Le nombre des bataillons russes qui les suivaient interdisait plus loin aux Français un échelonnement de leurs groupes. Il devait nécessairement s'ensuivre un encombrement devant le pont de Schönenbach. Aussi deux bataillons, chargés par des mousquetaires, le passaient dans un désordre inexprimable. Dans un moment si critique, la confusion s'augmentait de l'explosion d'un caisson de poudre. N'était-ce pas l'heure du « sauve-qui-peut ? » Ce cri horrible était sur quelques bouches. Mais une arrière-garde composée d'hommes résolus à tout braver, faisait tête devant le pont brisé par l'explosion, arrêtait trois bataillons de Fertch, deux sotnias des cosaques de Posdjaïef, épuisait ses munitions et son énergie, avant de tomber ou de se rendre [1].

Une colonne russe s'étant élevée sur la montagne bordant la rive droite du fleuve devait courir à Schwitz pour couper la route aux républicains. Mal guidée, d'insurmontables obstacles naturels l'arrêtèrent bientôt. Ne pouvant pousser droit chemin, elle redescendit vers l'est, déboucha dans les prés, non loin d'Ibach et son action seconda l'assaut que

1. Le *Journal* de Fassbinds (Arch. de Schwitz) enregistre que 100 Français furent tués en défendant le pont où tombèrent dans le torrent et s'y noyèrent.

On voit dans le jardin du Glacier, à Lucerne (*Gletschergarten*), un remarquable relief de la vallée de la Muota et du combat livré dans ce lieu le 1er octobre. Une seule erreur est à signaler dans le relief ; le couvent des Franciscaines n'est point à la place qu'il occupe, sur la rive droite. Mais le rédacteur du texte explicatif s'est livré à des fantaisies que le colonel Bindschädler, chargé de modifier le plan du relief, en 1894, aurait dû corriger. Il dit :

« Massena attaque les Russes avec le gros de son armée près de Oberschönenbuch, le 1er octobre, au point du jour. Ceux-ci repoussent d'abord les Français jusqu'à Ibach. Mais tôt après arrive au pas de course le général Lecourbe avec une division depuis Brunnen et menace de couper les Russes. Ces derniers se voient forcés de se retirer en toute hâte derrière le pont. Dans la prairie du Geisser, ils réussissent à se rassembler. A midi 14.000 Français attaquent de nouveau les Russes qui sont forcés de se retirer dans vallée jusqu'à Hésigen. — Rosenberg reprend l'offensive. Les cosaques se jettent dans les flots bouillonnants de la Muota. Le désordre se mit dans les rangs des Français qui fuient à toutes jambes. — A la tombée de la nuit, le général Lecourbe arrive de Brunnen avec sa seconde division, etc. »

Förster livrait aux retranchements qui avaient été creusés par les sapeurs français, le matin même. Förster emportait ces tranchées, prenait dedans cinq canons, une centaine de blessés et allait s'établir sur la route de Brunnen.

A six heures du soir, Mortier couvrait encore Schwitz avec la 108ᵉ et ses dragons. Il faisait rallier et arrêter la 67ᵉ devant Seewen où l'on évacuait l'administration et les bagages avant que la troupe de combat n'en prît la route. Un bataillon couvrit Gersau.

Dans Ibach, à la tombée de la nuit, les cosaques des régiments Denisoff et Kiormakoff s'arrêtaient pour cantonner ; un bataillon d'infanterie de Miloradowitch formait leur soutien. Plus tard, 60 cavaliers qui cherchaient des vivres, poussèrent jusqu'à Brunnen où des marins de la flottille française, restés sur leurs gardes, en tuaient cinq ; les autres, dont plusieurs étaient blessés, se dérobaient dans l'obscurité ; ils allaient heurter la première colonne que Reille, ayant échappé par miracle aux Russes, conduisait vers le lac. Par une série d'habiles manœuvres, l'aide de camp de Massena passait à travers les lignes ennemies et pouvait rallier le camp républicain, mais sans l'adjudant-général Lacour fait prisonnier.

La journée coûtait aux Français 817 hommes tués, blessés ou pris. On ne connait pas exactement la perte des Russes[1].

Quoiqu'il eût subi un échec, Mortier ne se considère pas comme vaincu. Il croit posséder les moyens

1. Souvarow écrivit au czar que les Français avaient perdu dans les deux jours de combat : 3,000 morts, 300 noyés, 200 hommes précipités des rochers et 1,200 prisonniers. Or, l'effectif des troupes conduites au feu par Mortier était : 108ᵉ, 1,790 hommes ; 67ᵉ, 1,328 ; 2 compagnies de la 38ᵉ, 183 ; dragons, 137 ; artilleurs, 115. Total général : 3,553 hommes. (Arch. Guerre.)

A la suite de ces affaires, Massena écrivait au ministre de la guerre : « Les journées des 8 et 9 (vendémiaire) ont été terribles. Des mêlées pendant lesquelles on a combattu pendant des heures entières à coups de crosse et de bayonnette. Des pièces de canon, des drapeaux, des prisonniers, des champs de bataille pris et repris plusieurs fois dans la même journée. » (Reg. 21. Pièce 218.)

de reprendre l'offensive dès le lendemain et pour appuyer ses nouvelles opérations, la 50e demi-brigade est appelée à Seewen. D'un magasin établi à Steinen, on tire des vivres et des munitions. L'abondance égaya le troupier français qui serait retourné au combat sans l'arrivée, à minuit, des instructions de Massena. A son lieutenant, le général en chef prescrivait formellement de ne plus s'engager à fond contre les Russes, mais d'observer avec attention tous leurs mouvements et d'attendre qu'ils battissent en retraite pour les suivre et les harceler.

Les sentinelles françaises furent étonnées de voir l'avant-garde moscovite décamper dans la nuit. Fait étrange, la crainte du parti vaincu éloignait les vainqueurs qui allaient reprendre au camp de Muota une position d'attente et aussi crier lamentablement leur faim. Seuls, des cosaques, infatigables éclaireurs, sillonnèrent les rues de Schwitz.

Aux cavaliers démontés, qui s'adjoignirent 120 paysans de la vallée, Rosenberg confiait la tâche d'enterrer les morts, de transporter les blessés des deux partis dans l'annexe du couvent, un grand bâtiment carré qui servait d'hôpital depuis le 27 septembre. Aux lueurs des torches, devant Illgau et près de la Muota, 600 soldats furent enterrés, par groupes de dix, ensevelis avec leurs vêtements et leurs armes qui ne pouvaient être emportés dans la retraite qu'on préparait déjà.

Car Rosenberg avait reçu du maréchal Souvarow, après minuit, une dépêche qui lui ordonnait de rejoindre au plus vite l'avant-garde moscovite campée devant Glaris. Rosenberg crut pouvoir immobiliser Mortier à Seewen en faisant porter au bourgmestre de Schwitz l'ordre de réunir, pour le 2 octobre, 12,000 rations de pain nécessaires à une armée russe qui arriverait au chef-lieu de canton dans l'après-midi [1]. Et, voulant diviser sa troupe en

1. Le bourgmestre de Schwitz venait de recevoir l'ordre verbal de

deux corps, le général envoyait un aide de camp et des cosaques bien montés reconnaître, par le chemin du Kinzig-pass si la route du Linthal était bien gardée.

Si Mortier, obéissant à Massena ou trompé par une ruse de guerre, demeurait dans ses lignes défensives, la reconnaissance du major Uboff se heurtait aux soldats de Loison, devant la ferme carrée, où elle perdait cinq hommes ; elle rétrogradait précipitamment et prévenait son chef. Donc, il ne restait d'ouvert à l'arrière-garde russe, dans ce moment, que le chemin du Pragel, qu'on allait suivre.

Avec une brutalité, — qu'excusaient d'ailleurs les dangers à courir et les ordres formels de Souvarow — des grenadiers formant un corps de police, poussèrent dans l'âpre montagne les pourvoyeurs, les mulets du convoi, les chevaux chargés de bagages et d'artillerie. Affaissés, épuisés de fatigue, par une marche très pénible, les hommes s'arrêtaient à chaque pas pour respirer et rassembler leurs forces, et les bêtes exténuées se couchaient ; le froid d'un rude automne éprouvait encore les uns et les autres.

Derrière le convoi, l'infanterie russe monta par groupes qui se traînaient avec peine. La situation des soldats devint affreuse, lorsque le 2 octobre, vers dix heures du soir, la neige se mit à tomber et couvrit en quarante minutes le passage d'une couche blanche, assez épaisse. Pour la traverser, on dut employer des guides, sous peine de s'égarer. Les efforts d'une aussi rude ascension épuisèrent les fiévreux qui, n'en pouvant plus, s'arrêtèrent à l'abri des rochers. Des hommes valides, que de tristes appels sollicitaient, allumèrent des feux qui ne réchauffèrent point leurs camarades ; ceux-ci virent défiler, aux lueurs vacillantes des flammes, quelques

Rosenberg, quand lui parvint la réquisition du commissaire Malraison demandant pour les Français 15,000 rations de viande, 1,095 de pain, 88 mesures de vin et 32 d'eau-de-vie. (*Journal de Tuner*. Arch. Schwitz.)

centaines de prisonniers français, des dragons sans monture et des escouades d'infanterie russe, dans un décor sinistre qui rappelait à quelques-uns les sites glacés de l'Oural.

Aux filets d'eau qui s'échappent des rochers des hommes buvaient longuement, croyant pouvoir éteindre la fièvre qui les brûlait. Aux chevaux tombés, restant inertes, les fantassins valides enlevaient des filets de viande encore pantelante pour assouvir leur faim. Au milieu du défilé, sur un champ de neige, des pelotons d'hommes bizarres marquaient le pas et semblaient tituber : cosaques sans bonnet et engoncés dans des couvertures de cheval ; grenadiers frileux, aux énormes shakos ; mousquetaires aux mitres vertdegrisées, qui tremblaient dans leurs pelisses souillées de boue ; conducteurs d'équipages en blouse noire ; domestiques sombres et sans maîtres ; Kalmoucks et Polonais étrangement vêtus, marchant entre les mulets déferrés ou éclopés, à l'aventure. Tout haut, les uns priaient, s'employant de toute leur foi d'orthodoxes à conjurer le ciel de faire cesser les épreuves qui les accablaient. D'autres, les impénitents, montraient le poing au Destin, dans la nuit.

Parfois, du peloton côtoyant un abîme, des hommes s'écartaient imprudemment, glissaient sur la pente du précipice invisible dans les ténèbres, se sentaient perdus. Déchirés aux angles des rochers, chus au fond d'un couloir sans issues, ils poussaient des appels plaintifs pendant que, sur eux, la neige qui tombait, par intermittences, tissait lentement un linceul glacé.

Le col du Pragel assied sa plate-forme supérieure à 1,543 mètres d'altitude ; il s'ouvre entre deux énormes contreforts : le Schwarzstock et le Silberen. Jusqu'à son sommet, assez large, la verdure monte, couvrant le val qui souvent se transforme en marécage. C'est là, printemps et été, un coin très pitto-

resque, où le montagnard fait paître ses troupeaux. Dans l'automne et au cours de l'hiver, des tempêtes de vent et de neige y passent en trombes tourbillonnantes qui ébranlent ou dévastent les vieux chalets noirs, ravagent les sapins qui bordent le défilé, détachent les rochers qui se brisent et roulent avec fracas sur les deux versants arrosés par des torrents encaissés.

Partant de Muota, un chemin aboutit au pied du contrefort qui, de sa masse rocheuse, sépare le Risithal du Stazlenthal ; il faut traverser le dernier torrent et gravir une pente très raide pour escalader le premier lacet du chemin de Glaris. Autrefois, le sentier s'élevait en ligne droite dans un pâtis borné par la forêt de pins qui couronne toujours le revers oriental du mont. A gauche, au fond d'un val étroit, le Stazlen, apparu dans l'éclaircie des arbres, bondit en cascades ou bien roule des flots d'écume entre d'énormes rochers arrondis ou ébréchés par l'usure du temps.

L'escalade du premier plan, durant vingt minutes, essouffle le meilleur alpiniste qui, la rude saillie escaladée, entre sous bois, à l'ombre des grands pins. Serpentant dans les méandres des mamelons, le sentier hérissé, tantôt de racines d'arbres, tantôt de rocs, paraît s'accrocher aux déclivités du terrain si accidenté. Hors de la forêt très profonde, une roche énorme, qui surplombe obliquement, forme un refuge à droite ; sa muraille lisse porte les marques qu'ont imprimées à sa partie inférieure des foyers allumés sans doute par quelques nomades. Au delà, à droite encore, une large éclaircie s'ouvre sur des pâturages et s'étend jusqu'à la chaîne des Alpes qui ferme l'horizon vers l'est.

Brusquement le chemin bifurque à gauche, et franchit le Stazlen qui n'est plus, à cette hauteur, qu'un ruisselet roulant sur des pierres blanches et polies. Plus loin, le voyageur côtoie les abîmes où pourrissent des arbres, précipices où vont parfois se perdre les

bestiaux ; et, redressée et tracée de nouveau dans la direction du nord, la voie monte encore, sous bois, traverse des sapinières aux arbres séculaires, pour déboucher au carrefour d'Ober-Kreuz[1].

Une croix plantée en ce lieu indique la dévotion du montagnard. Du carrefour, le touriste s'abuse étrangement lorsque, découvrant le point culminant du col, il le voit tout proche. Nombre de névés et de mamelons l'en séparent encore. Le chemin est formé d'escaliers aux degrés de pierres plates ou de planches ; il gravit des pentes très roides et paraît, quatre fois, glisser au fond des vallons toujours remplis du chant monotone des sources. Hors du chemin, le pied s'enfonce dans la vase qui couvre les prairies après les averses. A partir d'Ober-Kreuz, le cirque assez large, aux pentes variables, est borné à droite par les piliers du grand Stock et à gauche par les massifs du Silberen. Le cirque s'appelle Sennebrunen. Au point culminant, trois chalets marquent la limite du canton de Schwitz.

Regarde-t-on derrière soi ? le Stazlen coule dans la direction du sud. A gauche, une source jaillit entre les pierres, donnant les premiers filets d'eau du Klon qui suit en bondissant de rocher en rocher, les sinuosités d'un vallon ouvert dans le canton de Glaris. De la ligne de partage des eaux, une longue arête, la vue s'étend sur les masses alpestres aux cimes inaccessibles.

Mais si la montée du Pragel est roide, la descente est périlleuse et souvent tracée à pic au milieu des tourbières. Parfois on perd la trace du sentier qui, formé de lacets, déroule des circuits autour des plus grands rochers avant de tomber au fond d'une coupure où roule un ruisseau qu'il faut passer à gué. Comme deux pans de montagne bornent la vue, on

1. Une belle route, ouverte dans la montagne par les soins du gouvernement de Schwitz, en 1899, aboutit maintenant au carrefour d'Ober-Kreuz.

croit cheminer dans une enceinte sans issue, en bas. Cependant, la sortie cherchée s'ouvre à l'ouest dans un défilé pavé d'éboulis.

De ces éboulis part une large prairie qui se continue sous l'ombrage de hauts et vieux sapins noirs aux troncs rugueux, profondément enfoncés dans le sol argileux. Autour des arbres, l'eau surgit des crevasses, se répand en larges nappes sur les pentes, noie l'herbe, inonde aussi la largeur du chemin.

A la lisière du bois se creuse à gauche un vallon taillé entre des rocs ; d'un pan, un torrent tombe, rebondit, franchit deux autres barrages de pierres, écume, et répand dans les futaies de hêtres un brouillard qui ressemble à de la poussière d'eau. Aux flancs de plusieurs rochers épars, des inscriptions sont tracées ; l'homme orgueilleux d'avoir bravé les dangers de la montagne y marque son passage ; le soldat y inscrit ses étapes ou ses victoires [1]. Du bois de pins, le sentier pavé de petites planches traverse un marécage envahi par les ajoncs, descend la vallée qui est creusée du sud au nord, aborde une prairie en pentes douces et touche à Richisau, hameau d'où part un chemin décrivant des zigzags et aboutissant au lac Klonthal [2].

Il y a dix kilomètres, environ, de Muota à Richisau.

Cette description détaillée permettra de se rendre compte qu'une armée ne s'engage dans de pareils chemins qu'au moment où toute retraite lui est fermée ailleurs.

Pour accomplir la plus grande tâche militaire, Rosenberg déploya une énergie surhumaine. La rapidité de sa marche étonna les chevriers coutumiers pourtant de rudes prouesses. Déjà victorieux des Français, il sut braver le froid, la neige, le ver-

1. Sur l'un des rochers, les admirateurs de Souvarow ont placé une plaque à l'inscription semblable à celle qu'on voit dans le Kinzig.

2. Reconnaissances du Pragel faites le 17 septembre 1899 et le 22 juillet 1902.

glas ; il put vaincre la montagne. C'est que, à ses instructions très précises, chacun dut obéir.

Le 2 octobre, à trois heures du matin, des cosaques poussaient devant Ober-Kreuz la queue du convoi des subsistances. Derrière eux, la division Förster cheminait. Ensuite, marchait Miloradowitch, puis Fertsch. Entre chaque division, les régiments de cosaques allaient à pied, en file double, avec leurs chevaux chargés de matériel. Les blessés et les malades qui pouvaient suivre étaient encadrés par deux compagnies de grenadiers. On abandonnait tout ce qui faiblissait en chemin.

C'était un long défilé, sans bruit de tambour, tellement allongé par les arrêts, les piétinements aux carrefours, que le 3, à deux heures du soir une sotnia du régiment Kiormakoff quittait le couvent des Franciscaines, suivait et couvrait le dernier échelon d'infanterie moscovite, composé des mousquetaires de Rebinder.

Un habitant de Muota avait signalé à Mortier la retraite des Russes. Après midi, le divisionnaire faisait marcher sur Ibach trois compagnies des grenadiers de la 108ᵉ. Devant cette troupe alerte et bien munitionnée, 25 chasseurs à cheval, s'avançant en éclaireurs, purent prendre contact avec les cosaques de Kiormakoff, à l'embouchure du Stazlen.

Reille, qui conduisait l'infanterie, se trouva devant Illgau en présence d'un officier parlementaire, le capitaine Sellawin, venu au nom de Rosenberg pour recommander à l'humanité de Mortier les blessés russes, exactement 583 hommes abandonnés au couvent des Franciscaines à côté de 718 blessés et malades français recueillis depuis le 27 septembre et traités avec les plus grands égards [1]. Mais ces

1. Mortier écrivait à Soult : « Schwitz le 11 vendémiaire (3 octobre, 4 heures après-midi.) Je m'empresse de vous apprendre que l'ennemi a évacué précipitamment le Muttenthal. Il a laissé au couvent de Mutten 600 de ses blessés ; il a eu le plus grand soin des nôtres. Un aide de camp du général Rosenberg est resté pour les garder. J'envoie de suite

malheureux, parmi lesquels se trouvait le général Charlamoff blessé à l'attaque du Gothard, mouraient de faim et n'avaient plus de pharmacie. On les secourait. Reille trouvait aussi des papiers oubliés et un état de l'armée russe[1].

des officiers de santé, du pain, du vin et de l'eau-de-vie pour soulager les blessés. Ils manquent de tout. Je les ferai évacuer sur Lucerne et Zug. Les cosaques sont sortis de Mutten à 2 heures après midi. »

Mortier à Soult, le même jour, le soir : « L'ennemi a considérablement souffert dans les attaques du 8 et du 9. Le nombre de ses tués est incalculable. Nous avons trouvé, ainsi que je vous l'ai mandé tantôt, près de 600 blessés russes à Mutthenthal au nombre desquels se trouve le prince de Mescherkoy (Mestchersky) le major des chasseurs Katou, le capitaine Helbein du même corps, le capitaine Semitchow du régiment de Binder, le capitaine Colodemoy du régiment Miloradowitch, le lieutenant Anastasiew du régiment de Mansurow, les lieutenants Matschalow et Woptchwein et deux enseignes. » (Reg. 28. Page 183.)

1. Etat de l'armée russe, fait à Muota le 30 septembre, par régiments numérotés, même les cosaques : — « Régiment Rosenberg, 11 officiers d'état-major, 45 de troupe, 101 sous-officiers, 34 musiciens, 1,290 soldats ; Lieutenant-général Schweikowski, 1er régiment de mousquetaires, 7 officiers d'état-major, 53 de troupe, 111 sous-officiers, 36 musiciens, 1,358 soldats ; Lieutenant-général Lwof, 2e régiment, 7 officiers d'état-major, 40 de troupe, 153 sous-officiers, 37 musiciens, 1,339 soldats ; Lieutenant-général Miloradowitch, 3e régiment, 5 officiers d'état-major, 36 officiers de troupe, 98 sous-officiers, 36 musiciens, 1,342 soldats ; Général-major Förster, 4e régiment, 4 officiers d'état-major, 41 de troupe, 95 sous-officiers, 37 musiciens, 1,288 soldats ; Général-major Tyrtoff, 5e régiment, 5 officiers d'état-major, 40 officiers de troupe, 96 sous-officiers, 37 musiciens, 1,337 soldats ; Général-major Dalheim, 6e régiment, 4 officiers d'état-major, 39 de troupe, 105 sous-officiers, 36 musiciens, 1,342 soldats ; Prince cadet de Bade, 7e régiment, 3 officiers d'état-major, 31 de troupe, 100 sous-officiers, 37 musiciens, 1,294 soldats ; Prince Bagration, 2e chasseurs, 5 officiers d'état-major, 23 de troupe, 54 sous-officiers, 21 musiciens, 577 soldats ; Général-major Tschubaroff, 8e chasseurs, 5 officiers d'état-major, 30 de troupe, 59 sous-officiers, 19 musiciens, 624 soldats ; Major Lomonosoff, 1er bataillon de grenadiers, 1 officier d'état-major, 15 de troupe, 36 sous-officiers, 23 musiciens, 539 soldats ; Major Sanaïeff, 2e bataillon, 1 officier d'état-major, 16 de troupe, 34 sous-officiers, 23 musiciens, 514 soldats ; Major Kawer, 3e bataillon, 14 officiers de troupe, 36 sous-officiers, 23 musiciens, 536 soldats.— Artillerie. Lieutenant-colonel Ivanoff, 2 officiers d'état-major, 10 de troupe, 54 sous-officiers, 4 musiciens, 352 soldats. *Total de l'infanterie et artillerie* : 493 officiers, 1,130 sous-officiers, 403 musiciens, 13,732 hommes.

Cavalerie : Cosaques. Colonel Denisoff, 1er régiment, 1 officier d'état-major, 8 de troupe, 10 sous-officiers, 478 cavaliers ; Lieutenant-colonel Systchoff, 2e régiment, 1 officier d'état-major, 11 de troupe, 6 sous-officiers, 481 cavaliers ; Lieutenant-colonel Grekoff, 3e régiment, 1 officier d'état-major, 11 de troupe, 7 sous-officiers, 478 cavaliers ; Colonel Molts-

La route étant ouverte au delà du village, les grenadiers français se précipitèrent à l'attaque de l'arrière-garde moscovite. Alors, le bruit d'une fusillade éclata dans la montagne. Les hurrahs des cosaques, les chants des Français, les cris des blessés retentirent jusqu'au fond des sapinières. Il y eut d'horribles luttes entre les deux partis. Ce furent, en vingt endroits, des corps à corps terribles et meurtriers. Duels tragiques où l'on mettait fusil contre lance, pistolet contre sabre. Pressées de monter, de s'enfuir, des compagnies russes jetèrent leurs sacs et leurs armes [1]. Coupées de leurs corps, des escouades se cachèrent dans les anfractuosités de la montagne, y restèrent longtemps tapies. Ça et là, les ténèbres de la nuit, tombée vers sept heures, étaient traversées par la flamme d'un coup de feu isolé ; les cosaques poussaient, en des idiomes barbares, leurs cris de

chanoff, 4e régiment, 1 officier d'état-major, 9 de troupes, 8 sous-officiers, 482 cavaliers. Colonel Posdjaïeff, 5e régiment, 1 officier d'état-major, 7 de troupe, 10 sous-officiers, 463 cavaliers ; Colonel Semiornikoff, 6e régiment, 1 officier d'état-major, 14 de troupe, 2 sous-officiers, 470 cavaliers. *Total* : 6 officiers, d'état-major, 60 de troupe, 42 sous-officiers et 2,852 cavaliers. (Arch. Guerre.)

Ensemble : 66 officiers d'état-major, 493 de troupe, 1,172 sous-officiers, 403 musiciens, 16,584 hommes. *Total général* des combattants : 18,249. Or l'armée russe, qui comptait à Taverne, le 20 septembre, 21,284 présents; avait perdu en 10 jours : 3.035 hommes. De ce nombre, elle traînait à sa suite 410 sous-officiers et soldats malades, 216 éclopés, 21 en prison ; 85 hommes avaient déserté.

1. Mortier à Soult. — « Muttenthal, 5 octobre. Les 3 compagnies de la 108e sont à la poursuite de l'ennemi. Nous lui avons déjà pris quantité de chevaux, beaucoup plus de mulets, 15 à 1,800 fusils et passablement de munitions. Nous le poursuivrons sans relâche jusqu'à Glaris et s'il tente une attaque sur ce point je chercherai à faire diversion.

» C'est M. Pallewis (Sallewin), aide de camp du général russe Rebinder, qui est resté ici avec les blessés. Je lui ai donné un sauf-conduit pour accompagner leur évacuation sur Lucerne. Vous déciderez s'il doit être considéré comme prisonnier de guerre. Je ne crois pas, attendu les soins pour nos propres gens à qui il a servi de sauvegarde.

» L'ennemi, dans les affaires du 8 et du 9, a perdu, en tués, plus de 500 hommes. Jugez du nombre de ses blessés. Le général des cosaques y a perdu la vie.

» L'armée de Souvarow est dans un état pitoyable. M. le maréchal a laissé ici sa voiture ; c'est un mauvais carabas qui ne vaut pas un écu de 6 livres. Je le conserverai pour la rareté du fait ». (Reg. 28. Page 183.)

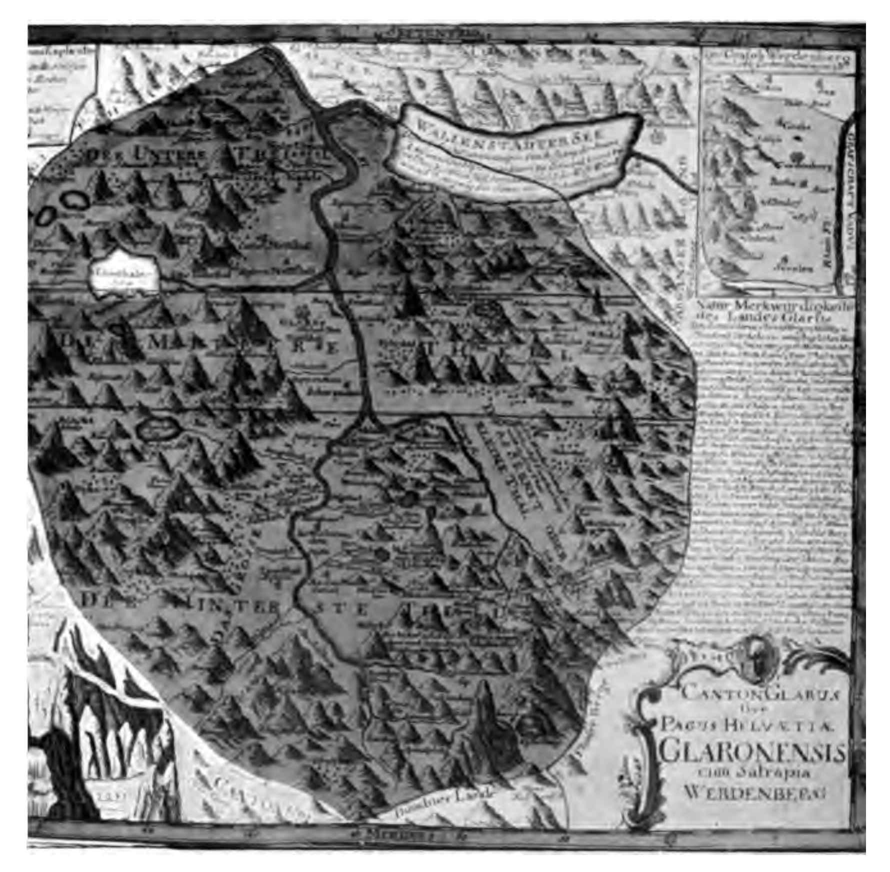
malédiction. Dix fois Rosenberg revint sur ses pas pour prévenir une panique qui eût abouti à un désastre. Son courage le rendit, dans ces lieux, l'émule du maréchal Souvarow. Quoiqu'ils eussent faim et froid, ses officiers le secondèrent sans relâche, et leur vaillance les fit plus grands que leurs vainqueurs.

Fusillée à chaque pas ou chargée à la baïonnette, l'arrière-garde ne pouvait s'arrêter un instant. Elle devait abandonner les malades trop affaiblis et les éclopés qui se refusaient à avancer.

Au sommet du Pragel, le détachement de cosaques, marchant en queue, se trouvait réduit de 115 hommes à 32. Le bataillon des mousquetaires Rebinder avait perdu la moitié de son effectif : 209 soldats tués, blessés ou pris.

Las aussi de monter et de frapper, les Français arrêtaient leur poursuite le 3 octobre, à dix heures du soir ; ils établissaient des bivouacs aux points culminants du passage, sur les lieux mêmes où, le 27 septembre, Auffenberg avait heurté la grand'garde qui couvrait les troupes du général Molitor.

VIEILLE CARTE DU CANTON DE GLARIS.



(Collection Prince d'Essling.)

CHAPITRE VI

MOLITOR A GLARIS

Talents militaires de Molitor. — Description du pays glaronais. — Sa situation topographique et militaire. — La 84e attaque Wesen le 25 septembre. — Arrivée de Jellachich sur la Linth. — Combats livrés devant les ponts de Nettstall et de Näfels. — Retraite des Autrichiens sur Wallenstadt. — Marche audacieuse de Lincken à travers le Panix. — Trois bataillons républicains sont faits prisonniers. — Escarmouches devant Schwanden. — Lincken, battu à Mitlödi, est contraint de se replier sur Coire.

Molitor a été, dans la rude campagne d'Helvétie, le plus vaillant auxiliaire de Massena. Sa conduite n'a pas reçu la récompense que le gouvernement devait accorder à un si brave officier. On trouve en lui, tour à tour: du Turenne, dont les habiles manœuvres déconcertent toujours l'ennemi; du Chevert, qui veut et sait s'illustrer, même dans une retraite; du Bonaparte, ne désespérant point du sort de ses troupes quand l'ennemi est parvenu à les entourer.

Chargé de prolonger la gauche du corps commandé par Lecourbe, Molitor avait pu occuper le Muotathal, le mont Pragel et les bords du Klonthal du 25 au 30 août. Si Hotze avait contraint, dans les premiers jours de septembre, les Français à reculer, dès le 5, ils s'établissaient de nouveau au bord de la Linth, pour surveiller les routes du Panix et de Wallenstadt que devraient suivre Jellachich et Lincken, marchant à la rencontre de Souvarow.

Séparé de son divisionnaire par des montagnes qui sont souvent infranchissables, ne pouvant recevoir directement et rapidement ses instructions, exposé aux coups de Hotze, Molitor devait agir d'après ses propres conceptions. Mais, les 25 et 26 septembre, Massena lui faisait jouer le rôle d'auxiliaire de Soult, qui opérait à sa gauche.

Le terrain qu'il occupait offre de bons postes et de solides refuges. Dans un cadre formé par de hautes montagnes, la vallée de la Linth s'ouvre depuis Schwanden jusqu'à Nettstall, toute droite et d'une largeur de 1,200 mètres au maximum. Devant Schwanden, une grosse bourgade, commence le défilé du Sernfsthal ou route du Panix qu'on peut fermer en postant un bataillon sur les mamelons qui bordent le lit du torrent. De Schwanden à Glaris, par Mitlödi, une route, longue de six kilomètres, se déroule entre des coteaux qui forment autant de redoutes naturelles. Glaris, qui était alors une ville ouverte, en bois, pouvait être si facilement dévorée par l'incendie que Molitor ne songea point à en faire un centre défensif. De Glaris, la vallée descend vers l'ouest; un coteau de son versant occidental porte Riedern où aboutit le défilé sauvage du Klonthal ; ce coteau forme une large assise et domine, à l'est, le pont de Nettstall sous lequel roule, en cataracte, le Lontsch ou Klon prolongé.

Le pont de Nettstall, qui est à trois kilomètres de Glaris, était construit en chevrons et couvert; il avait alors quinze mètres de long. On comptait, dans Nettstall, 600 habitants, laboureurs ou tisserands. Le bourg couvert à l'est par le Lontsch, au nord par la Linth, au sud par les murailles rocheuses du Wiggis, la place n'était facilement abordable qu'à l'ouest, dans la direction de Näfels. Les prairies, séparant ce village de Nettstall, avaient, comme aujourd'hui, en longueur, 5,000 mètres et en largeur plus de 900. Quelques monticules ou buttes, des poiriers et des noyers y formaient de bons abris.

Näfels, pays moins aggloméré que Nettstall, bâti aussi sur la rive gauche de la Linth, était, en quelque sorte, la barrière couvrant Wesen et Mollis. Son pont, couvert en bois, était long de vingt-cinq mètres. Au delà du passage, deux voies bifurquaient : la route de Zurich, suivant et descendant la rive droite du fleuve; et le chemin de Wallenstadt, qui monte au nord-est, traverse le village de Mollis, tapi à l'abri du Frohnalpstock, puis un massif boisé, descend à Keranzen, touche à Filzbach au niveau du Wallensee, déroulant jusqu'à la ville 24 kilomètres de route accessible à tous les équipages [1].

Ce fut le 24 septembre que Molitor reçut les rapports très circonstanciés de plusieurs espions. Il apprend que Jellachich et Lincken, des adversaires redoutables, se sont donné rendez-vous à Glaris le 26 au plus tard. Le brigadier prévient Soult qui, sans se montrer alarmé de la manœuvre des généraux autrichiens, réitère l'ordre, aux troupes menacées, de surveiller très attentivement Wesen pendant que, à la tête de son corps, il marchera rapidement sur Schännis pour battre Hotze.

De quelles troupes Molitor va-t-il encourager les efforts dans les sept combats que le jeune général devra livrer en huit jours? Répandue à travers le Sernfsthal et le Klausen, la 76e monte la garde à chaque détour des sentiers. Donc, le brigadier n'a plus en main que la 84e, qui réunit autour du drapeau 2,530 combattants, des soldats d'élite, il est vrai.

Voulant obéir à la lettre aux instructions que Soult vient de lui envoyer, Molitor prépare, dans la soirée du 24, des échelonnements en vue d'une triple action à engager [2]. Ses combinaisons stratégiques sont justes au point que, par de simples manœuvres, sa troupe pourra arrêter ou battre

1. Visites du terrain faites le 18 septembre 1899, les 23 et 24 juillet 1902.

2. Instructions de Massena. — « La brigade qui est à Glarus (Molitor) doit faire filer un corps de troupe sur Flins et menacer Wesen. »

10,000 Autrichiens; combinaisons ayant pour objet : l'attaque de Wesen, l'arrêt du corps de Jellachich devant Mollis et la garde de Glaris assurée à Mitlödi contre l'arrivée éventuelle de Lincken.

Pour donner du cœur aux soldats, on les gorge de vivres, et la prévoyance du chef les charge de munitions. On exalte leur ardeur en faisant miroiter à leurs yeux le bénéfice d'une victoire décisive. Les officiers disent que, bientôt, l'Helvétie sera purgée d'ennemis et prête alors à témoigner sa condescendance envers le peuple allié qui a ravivé chez elle l'amour de la liberté et de l'indépendance.

Le 25, de trois à dix heures du matin, un détachement de la 84e formait rideau devant Wesen qui fut canonné. Derrière ce rideau, les sapeurs préparaient des radeaux pour passer la Murg, puis les mêmes hommes allaient sonder le gué de Zollbrücke. L'action des Français retenait à Wesen quatre compagnies du régiment de Bender, commandées par Vauroi qui, sans cette démonstration, eussent pu se porter sur Schännis et inquiéter Soult. Même, Wesen eût été abordé et pris si, vers onze heures, l'arrivée de Jellachich sur la Linth n'avait contraint Molitor à modifier un ordre de bataille établi la veille [1].

1. « Le 3 vendémiaire, je devais menacer Wesen afin de faciliter le passage de la Linth. Mais Lecourbe, ayant appelé à lui les 13 compagnies de la 76e, ma brigade se trouvait réduite à 3 bataillons de la 84e. J'avais appris la veille, par des émissaires, que les 7,000 hommes de Jellachich étaient en marche, de Sargans et de Wallenstadt, pour se porter dans la vallée de Glarus; qu'ils devaient déboucher par Keranzen, Mollis et par les défilés qui tombent des monts sur Glarus et Nesthal. Cette circonstance rendait évidemment dangereux mon mouvement sur Wesen, mais craignant que son inexécution ne compromît l'importante opération du général Soult, je fis mes dispositions pour l'effectuer en me couvrant par une bonne partie de mes troupes. En conséquence, 2 compagnies d'infanterie et une pièce de quatre furent disposées pour défendre les ponts de Glarus et de Nesthal, un demi-bataillon et une pièce de 4 furent placés auprès de Noefels; 1 bataillon fut porté sur les hauteurs de Keranzen et je m'avançai, dans la nuit du 2 au 3, avec 1 bataillon sur Wesen. Ce poste important était défendu par le régiment de Bender; il avait devant lui le lac de Wallenstadt et le bras de la Murg; le pont de Wesen était détruit. — Pendant que je faisais travailler, avant le jour, à élever une batterie en face de Wesen, pendant que l'on

Au camp de Sargans, le 24, à midi, le général autrichien avait formé ses troupes en deux colonnes[1]. La première devait s'élever de Murg dans le massif Mürtchen; imprudente manœuvre que le bataillon français placé devant Keranzen eût dû voir et paralyser; mais s'étant défilée le 25, dès le matin, à travers le brouillard, cette troupe longea un vallon et vint déployer, à midi et demi, une avant-garde audacieuse devant le pont provisoire jeté depuis cinq jours sur la Linth, en avant de Mollis, pour relier directement ce village à Nettstall.

Sur ce point, les Autrichiens trouvaient en position la 8e compagnie du 3e bataillon de la 84e; ils essuyaient le feu d'une mousqueterie bien ajustée; ils reculaient; puis, revenus au combat, cinquante républicains, que conduisaient Bélier et Delorme, deux lieutenants, les chargeaient, les tournaient et poussaient l'audace jusqu'à les sommer de se rendre. La troupe allemande, battue par une poignée de braves, se dégageait à l'arme blanche et allait s'abriter dans une ferme. Ramenée trois fois à l'assaut, ses efforts pour éloigner les Français restèrent inutiles. L'agresseur était forcé, à l'heure où les ténèbres envahis-

rassemblait les matériaux nécessaires au rétablissement du pont, l'ennemi travaillait de son côté à le reconstruire pour se porter dans la vallée de Glarus, de concert avec le général Jellachich. A 3 heures du matin, ma batterie fut prête et commença à tirer. Mes tirailleurs s'avançaient sous le feu de l'ennemi; ils étaient dans un marais jusqu'à la ceinture. Les Autrichiens furent tenus en échec malgré le feu non interrompu de leur artillerie ». (Rapport de Molitor. Arch. Guerre.)

1. Rapport de Jellachich à l'archiduc Charles. — « D'après les instructions qui me parvinrent le 24, à midi, je mis mes troupes en marche. Elles partirent du camp établi près de Sargans. L'avant-garde était formée des 1er bataillon Brooder et 1er de Strozzi appuyés d'une escorte de dragons de Modène. Elle s'échelonna jusqu'à Kerenz. A la nuit, elle occupa Kerenz et poussa 1 compagnie à Filzbach. Le lendemain, la 1re colonne était formée d'une partie du 2e bataillon Peterwardin, troupe obéissant au major Immer qui allait marcher sur Nesthal par Kerenz et le From-Alp. Une compagnie du 3e bataillon Peterwardin monterait vers Riseten pour se lier au corps de Lincken vers Matt. La 2e colonne était formée de l'avant-garde, des 3 bataillons Kaunitz, de 2 escadrons du régiment de Modène que commandait le colonel baron Roschwosky. » (Arch. Guerre, de Vienne. Nos 9-80.)

saient la vallée, de battre en retraite; il emportait 118 morts et 213 blessés; au nombre desquels se trouvait le major Immer.

Jellachich conduisait lui-même la deuxième colonne qui s'avança sur Mollis par le grand chemin de Wallenstadt[1]. A onze heures du matin, la tête de sa troupe dépassait Filzbach, village situé à treize kilomètres de Mollis. Elle quittait les bords du lac, obliquait à gauche et tirait des feux de salve sur un détachement français occupant l'éperon de Gutern. Le mouvement tournant qu'opérait un bataillon du régiment Kaunitz, forçait les républicains à précipiter leur retraite vers Näfels; la vive poursuite des dragons modénais aboutissait à la capture d'une compagnie de 147 hommes. Manœuvrant derrière les dragons, la colonne autrichienne contournait le Frohnalpstock et marchait vers l'ouest pour rejoindre Hotze, car Jellachich ignorait encore la mort de ce général.

Mais les bonnes dispositions prises par Molitor devaient paralyser l'offensive des Allemands, si vigoureuse qu'elle put être conduite. A onze heures, le brigadier laissait devant Wesen un groupe chargé d'occuper, en tiraillant, le régiment Bender. Un demi-bataillon disponible se portait au pas de course des bords de la Murg à Näfels et se retranchait, par ses seuls moyens, à droite et à gauche du vieux pont. Au bout du tablier, qui était plat, quatre pièces, abritées derrière des branchages, devaient balayer le passage. De plus, le bataillon talonné par Jellachich,

1. « Jellachich invita les habitants de Wallenstadt à se joindre à lui pour aller combattre les Français. Ils refusèrent. Le général reprocha aux autorités leur neutralité envers les républicains ayant brûlé la ville. » La malveillance répandait alors en Suisse la nouvelle que les soldats de Massena avaient incendié Altdorf et Wallenstadt. Or, dans cette dernière ville, le feu avait pris dans la nuit du 1er juin, pendant la fête du Sacré-Cœur, mis par un soldat Bernois de la Légion Rovera, qui était ivre et qu'on fusilla; 42 maisons et 24 étables furent brûlées; en portant des secours, 35 hommes périrent sous une voûte effondrée. » (Arch. de Wallenstadt et communication de Mme L. Zogg.)

moins une compagnie capturée, s'échelonnait sur la rive gauche du fleuve lorsque les Autrichiens arrivaient en masse et tête baissée.

Molitor demandait aux soldats de défendre jusqu'à la mort le poste d'honneur qui leur était confié et représentait à ces braves qu'ils étaient la sauvegarde de l'armée du Danube. Se croyant invincibles sous le commandement d'un pareil chef, vétérans et conscrits juraient de ne pas reculer, et, au signal d'agir, visant à coup sûr, ils décimaient l'ennemi massé devant le pont, rendant ainsi son audace inutile; audace paralysée en même temps par l'artillerie française qui ne lâchait ses bordées de mitraille qu'à portée de pistolet. Tour à tour, les bataillons Kaunitz, Schrœder et Strozzi revenaient à la charge, se fatiguant inutilement pour passer le fleuve, soit à gué, soit à la nage. Enfin, rebutés et las, ils reculaient dans les terres, s'échelonnaient derrière une chaussée, bien décidés à attendre l'effet que pourrait produire sur l'ennemi la prise de Nettstall par Immer.

Alors, Jellachich garnissait la rive droite de la Linth, du pont volant jeté devant Nettstall, où des troupes du régiment Peterwardin s'obstinaient à combattre, jusqu'à Ziegelbrücke. Il était, au pont de la Tuilerie, rejoint par le major Becker, commandant du régiment Bender, qui avait pu, grâce à la retraite précipitée d'un détachement français, passer la Murg et repousser quelques pelotons républicains vers Bilten. En apprenant la défaite de Hotze, Jellachich restait atterré un moment. Soudain, son plan de courir à Utznach avortait. Revenu précipitamment au pont de Näfels, en voyant les pertes subies, il faisait rétrograder au plus vite sur Wallenstadt un convoi d'artillerie; mesure indiquant ses inquiétudes. Il expédiait à Lincken, qui eût dû se trouver déjà en ligne devant Glaris, un officier qui le prierait d'avancer très vite. De ses bataillons, contraints à livrer un nouveau combat, on emportait

le colonel Richter, le lieutenant-colonel Kaunitz et le major Strozzi, grièvement blessés.

Fatigués après tant de charges inutiles, les soldats murmuraient. La nuit tombée, le mot « retraite » courut dans les compagnies qui ne voyaient plus d'officiers à leur tête. Néanmoins, leur général s'obstinait à vouloir forcer le passage de la Linth. Les dragons de Modène mettaient pied à terre et chargeaient aux côtés des fantassins pendant que l'aide de camp Petrioscowitch allait porter au major Immer l'ordre formel de tenir devant Nettstall avec le 2e bataillon de Peterwardin.

Quand, à neuf heures du soir, le feu cessa, les Français n'avaient pas perdu un pouce de terrain, sauf au pont de la Tuilerie qu'ils n'occupaient plus. Jellachich et Becker avaient l'espoir que Lincken était en route et les seconderait dans leur offensive du lendemain. Le 26, Lincken laissait toujours ses alliés sans nouvelles. Godinot, un lieutenant de Soult, chassait les Autrichiens de Wesen, s'emparait de leur pont jeté sur la Murg et prenait une batterie. Or, les bataillons Kaunitz et Peterwardin, restés en observation pendant toute la matinée à la hauteur de Mollis, durent reprendre, mais au pas de course et sous les boulets de leur propre artillerie, le chemin de Wallenstadt. Leur retraite, qu'une vive poursuite des Français changeait bientôt en déroute, allait conduire Jellachich dans Ragatz.

A deux heures du soir, Molitor s'arrêtait à Keranzen. Là, 736 prisonniers restaient en son pouvoir. Au moment de harceler les vaincus, de les pousser sur Wallenstadt, un courrier lui communiquait la nouvelle que Lincken descendait en toute hâte le couloir du Sernfsthal pour éloigner les républicains des bords de la Linth. Sans se déconcerter, laissant un bataillon poursuivre Jellachich, il ramenait l'autre à Mollis pour assurer à nouveau la défense de la vallée ouverte de Schwanden à Näfels.

Le 23 septembre, Lincken avait reçu, dès le matin,

à son quartier général de Coire, une copie du plan arrêté par Korsakoff et Hotze. Le même jour, avant midi, Hotze lui faisait communiquer ses instructions particulières. Pendant que Lecourbe serait occupé à combattre Souvarow, Lincken pouvait laisser le Rhin antérieur sans garnisons. Arrivé le soir à Flims il y était rejoint le lendemain, avant huit heures du matin, par un bataillon du régiment de Bréchainville, venu de Ragatz à marche forcée, et, en ce lieu, les troupes autrichiennes étaient rapidement formées en colonnes d'expédition.

Dans la première, trois compagnies du régiment Peterwardin et une compagnie du régiment de l'Empereur marchaient sous le commandement du major Stojanich. Cette colonne partait à neuf heures, montait les rudes pentes du passage de Seignes et franchissait, non sans peine, la coupure du Martinsloch. Elle avait pour mission de fermer toute retraite aux troupes françaises qui s'étaient engagées dans la partie supérieure du Sernfsthal.

A la même heure, faisant diligence aussi, Lincken quittait Flims, suivi des compagnies du régiment Bréchainville. Il pouvait rallier, en traversant Ilanz, un gros contingent préposé à la garde de cette ville, puis il montait au village de Panix d'où l'on faisait partir le major Gramont à la tête de son bataillon et de trois compagnies de Peterwardin, sur le Linthal.

A minuit seulement, la queue du régiment Bréchainville atteignait Panix. Harassés, les soldats établissaient leurs bivouacs autour du village, pendant que Lincken partait à travers l'obscurité, entraînant à sa suite huit compagnies du régiment de l'Empereur et un escadron des dragons Modénais. Ce fut une rude marche qu'il força ses soldats de faire derrière les guides du pays, dans les gorges affreuses, au milieu de la neige qui obstruait le col du Panixer-Kulm. Les hommes marchèrent sans se plaindre pour prendre contact avec l'ennemi, le 25, devant les bains de Wichlen.

Lincken se heurtait au 1er bataillon de la 76e que Lecourbe rappelait à Altdorf après qu'il eut forcé Gramont de rétrograder dans le Klausen. Au bruit de la fusillade, le major autrichien revenait sur ses pas et joignait le régiment de l'Empereur.

Alors, contre des forces qui lui étaient quatre fois supérieures, la troupe française devait battre en retraite ; mais avec l'aide d'un détachement arrivé d'Elm, elle se préparait à une vigoureuse résistance lorsque les soldats du colonel Stojanich, renforcés d'un groupe de cavalerie venue de Sargans et placée sous les ordres du major Petz, descendaient du Martinsloch et barraient la vallée du Sernfsthal. En cherchant à faire une trouée dans la muraille humaine, soixante-dix républicains tombaient morts ou blessés ; une centaine put gagner la montagne ; les autres se rendirent.

Ce succès faisait oublier aux Autrichiens les fatigues endurées. A peine des postes d'observation étaient-ils placés dans les défilés du Sernfsthal supérieur, que Stojanich descendait à Matt, s'y établissait et voyait défiler Gramont qui arrivait dans la soirée à Schwanden où il prit de si bonnes dispositions que le 26, un autre bataillon de la 76e fut cerné dans le haut Linthal [1].

Lincken avait couché à Elm. Il en partait le 26, de grand matin, traversait Matt et allait perdre un temps précieux à déloger deux postes français établis dans les ardoisières d'Engi. A Schwanden, le général recevait enfin des nouvelles de Souvarow ; mais le courrier que lui avait envoyé Jellachich ne le joignait pas. Jellachich avait battu en retraite.

1. « Les troupes prisonnières, envoyées à Feldkirch, mais le 27 septembre seulement, se classaient ainsi : 1 chef de brigade, 1 chef de bataillon, 26 officiers, 1,001 combattants, 2 commissaires des vivres, les drapeaux de deux bataillons. » (Rapport de Lincken.)

« Le tambour-major Fournier détacha les cravates des drapeaux des 1er et 3e bataillons et les garda en prison pendant seize jours, temps au bout duquel il fut échangé. » *(Historique du 76e régiment.)*

Craignant de trop s'aventurer, justement inquiet du sort de Hotze dont le canon avait, la veille, été entendu des montagnards, le général autrichien demeura à Schwanden, dans l'indécision. Pourtant, le 27 au matin, afin qu'on ne lui reprochât point plus tard son inaction, Gramont fut envoyé pour assurer l'occupation de Mitlödi, puis un bataillon et trois escadrons montèrent vers le passage du Klausen, dans le but d'intercepter toute communication entre Lecourbe et Molitor.

Lincken ne reçut que le soir la deuxième lettre par laquelle le maréchal Souvarow lui annonçait que l'armée moscovite se trouvait forcée de marcher sur la Muota afin d'arriver au plus vite à Schwitz. Et c'est en ce lieu qu'il était prié de rejoindre le maréchal. Sachant que les Français gardaient vigilamment Glaris et les bords du Klonthal, le général autrichien qui craignait, en avançant vers le sud, de voir ses troupes détruites ou prises, écrivait à Weirother qu'il resterait en observation jusqu'au moment où un corps russe pourrait franchir le Pragel et prendre les Français à revers. La lettre fut confiée à un guide parti le soir à travers le massif montagneux qui s'élève entre Schwanden et la Muota, et qui remit sa missive au chef d'état-major le 28, à dix heures du matin.

Forcé à l'expectative, Lincken s'établit fortement autour du village de Mitlödi. Des rumeurs lui apportent l'inquiétante nouvelle d'une défaite subie par Hotze. Mais Souvarow ne pouvait tarder à paraître et à venger l'échec des soldats de François II ; cette croyance amena Lincken à faire avancer à la rencontre des Russes Stojanich qui, en plein jour, s'échelonna le long du Glärnich, un ballon situé au sud-est de Glaris, pendant que Gramont garnissait de postes le rivage de la Linth et tenait un demi-bataillon prêt à charger l'ennemi.

Ces manœuvres eurent lieu le 27. Restés inactifs le 28, les deux corps d'avant-garde, surpris au

bivouac le 29, avant l'aube, furent battus par les Français et chassés de plusieurs positions qu'ils avaient crues inexpugnables.

Molitor avait reçu le 28 les nouvelles instructions de Massena : 1° fermer le Sernfsthal ; 2° barrer la route de Wallenstadt ; 3° établir des troupes sur le Pragel ; 4° détruire Lincken et Jellachich s'ils s'avançaient sur Glaris.

Avec l'aide des renforts promis, le général pouvait exécuter ces mouvements et manœuvres. Il savait que des ordres formels prescrivaient à Gazan de diriger sur Nettstall le 2e bataillon de la 44e et de placer à Riedern, le 29 au plus tard, un bataillon de la 25e légère.

Quoiqu'il courût les plus grands dangers, le brigadier n'éprouva point de craintes. Après avoir envoyé deux compagnies en tête du lac Klonthal et un détachement de la 44e former un rideau devant Lincken, Molitor établissait son quartier-général au pied du Glärnich, et là, tenant en plein air un conseil de guerre, il indiquait aux officiers les manœuvres à exécuter le lendemain.

Le 29, à trois heures du matin, à la faveur d'un épais brouillard, deux colonnes de flanqueurs formées par le

1. « Le 28, un peu avant la nuit, les officiers des quatre bataillons qui devaient agir furent réunis en arrière de nos avant-postes sur un point d'où l'on découvrait toutes les positions de l'ennemi. Là, j'expliquai à tous, le plus clairement possible, le plan d'attaque pour le lendemain et la part que chacun d'eux devait y prendre. La communication de ces dispositions parut leur inspirer la plus grande confiance. Les Autrichiens occupaient sur deux lignes la position en arrière de Glaris, dans la largeur de la vallée ; leurs flancs étaient couverts par de forts détachements dont les postes garnissaient les revers des montagnes. De notre côté, 2 demi-bataillons en compagnies détachées furent destinées à menacer les flancs de l'ennemi et à menacer sa retraite. Ces compagnies, munies de bons guides, devaient gagner pendant la nuit et dans le plus grand silence les points qui dominaient les postes autrichiens. Trois colonnes, précédées d'artillerie, devaient attaquer la position de leur front en même temps que les compagnies désignées pour couronner les hauteurs. L'attaque se ferait avant l'aube du jour, au signal d'un coup de canon que je ferais tirer du centre. » (Rapport de Molitor. Arch. Guerre).

bâtaillon disponible de la 25e et les trois colonnes du centre ou corps de bataille, chargées d'attaquer l'ennemi de front, se dirigent ou plutôt convergent vers Mitlödi. Les dernières, appuyées par de l'artillerie, suivent et longent le grand chemin de Glaris à Schwanden. A six heures, Gramont et Stojanich étaient abordés et jetés à bas des mamelons portant leurs camps.

La fusillade avait réveillé Lincken qui s'écriait : « Voilà les Russes. En avant ! »

Bientôt détrompé et battu, il mit un grand courage à rétablir le combat avec des réserves, qui s'épuisèrent à défendre le terrain devant Mötlodi, sans pouvoir lasser l'agresseur. A dix heures, une charge à la baïonnette forçait les Autrichiens à rétrograder, après avoir traversé précipitamment Schwanden, jusque sur la colline de Sool, où Molitor les fit canonner et déborder. Le bataillon carré que les soldats de Bréchainville avaient formé étant rompu, un escadron de chasseurs français entra par les brèches ouvertes et put sabrer deux compagnies.

Découragé, craignant que Lecourbe ne survînt et ne le prît tout à coup à revers, Lincken ordonnait la retraite après avoir dit à son état-major tout contrit de manquer le rendez-vous donné aux Russes : « Souvarow s'est moqué de nous. Nous n'avons rien de mieux à faire qu'à rejoindre Jellachich pour nous tenir ensuite sur la défensive, autour de Sargans. Si les instructions du maréchal de Paul Ier ne sont pas exécutées, c'est sa faute d'avoir tant tardé à venir nous rejoindre. Qu'il vienne maintenant parler de responsabilités !... Après tout, sommes-nous ses esclaves ? »

Gramont se vit confier la mission de conduire l'arrière-garde formée par quatre compagnies du 1er régiment Peterwardin, le 2e bataillon du régiment Gradisca et un détachement des dragons modénais. Ces troupes se retirèrent au pas accéléré devant la 44e demi-brigade française et parvinrent à passer sans à-coup

le couloir d'Engi ; mais en voulant défendre l'entrée de ce village, les grenadiers de Peterwardin furent entamés par une charge des républicains. Alors, la situation des vaincus fût devenue très critique, si Stojanich, revenu sur ses pas, n'avait pris position derrière les rochers qui dominent la rive gauche du Sernfs, et, par un feu très vif, occupé l'ennemi pendant que les autres bataillons autrichiens, débandés, fuyaient vers Matt ; et à son tour, Stojanich se retira en soutenant bravement la retraite.

A quelle cause devait-on attribuer le ralentissement, à deux heures du soir, d'une poursuite que les Français avaient intérêt à conduire très vivement ? D'Engi à Matt, la 44e ne tirait pas cinquante coups de fusil, pas un seul coup de canon. Lincken aurait pu s'arrêter au milieu du défilé et barrer la route à ses adversaires. Mais, précipitant ses pas vers Elm, il ralliait à la hâte, devant ce bourg, six bataillons dont il formait deux corps.

Au premier, composé d'une compagnie d'infanterie du régiment de l'Empereur et d'un escadron, on assigna la route de Flims par le Martinsloch. L'autre corps courut s'établir à Wichlen, y resta pendant une heure l'arme au pied ; l'arrivée des Français le porta à s'élever sur les degrés de la montagne avec ses blessés et ses bagages, si bien qu'il atteignit le col du Panixer-Kulm dans la soirée et descendit aux lueurs des lanternes au village de Panix.

Ce fut là que le major Gramont posta des hommes assez braves pour arrêter, dans la matinée du 30, l'offensive d'un demi-bataillon républicain, quand déjà Lincken se trouvait à Coire. Le général autrichien éparpilla ses troupes le long du Rhin [1]. Son

1. « Le major Gramont fera observer par ses troupes les passages depuis Panix jusqu'à Dissentis. A Flims sont cantonnés : 1 compagnie de Peterwardin, 1 bataillon du régiment Empereur, 1 escadron des dragons de Modène. A Ilanz, 1/2 escadron du même régiment commandé par le colonel Stojanich. Les autres troupes à Kankels, Tamins, Reichenau et derrière la Landquart. » (Rapport de Lincken).

corps avait perdu, dans l'expédition de Glaris, 452 hommes [1].

Si, au delà d'Engi, la poursuite des vainqueurs s'était ralentie tout à coup, c'est qu'on venait d'informer Molitor qu'un corps austro-russe, arrivé au sommet du Pragel, marchait vers le haut Klonthal. Par prudence, les deux bataillons des 25e et 44e, chargés de suivre Lincken, ne devaient pas, si l'ennemi faisait soudain volte-face, s'engager à fond. Alors, leur rôle consisterait à barrer les avenues du Sernfsthal.

Molitor, gardant à ce moment pour lui seul le secret de ses manœuvres, ramenait cinq compagnies de la 84e sur la route de Glaris. Ayant traversé la ville au pas accéléré et pris le chemin de Schwitz, le brigadier pouvait arriver devant Richisau dans le temps où les grenadiers d'Auffenberg attaquaient de nouveau les hommes préposés depuis la veille à la garde du défilé.

1. Pertes du corps de Lincken, du 25 au 29 septembre : « 5 officiers blessés, 27 sous-officiers et soldats tués, 163 blessés, 7 officiers prisonniers et 250 sous-officiers et soldats. » (Rapport de Lincken).

CHAPITRE VII

BATAILLE DE NETTSTALL

Le général Auffenberg franchit le Pragel. — Retraite des éclaireurs français. — Résistance opposée à l'ennemi devant Richisau. — Une charge des Autrichiens est repoussée. — Les Russes se mettent en ligne. — Sommation faite au général Molitor. — Dispositions prises par le prince Bagration. — Hécatombe devant la chapelle de Seerüti. — Nuit du 30 septembre au 1er octobre. — Habiles et hardies manœuvres des Austro-Russes. — Poursuite des Français dans le défilé du Lontsch. — Attaque du pont de Nettstall. — Cinq combats sont livrés devant Näfels. — Souvarow s'obstine à vouloir remporter la victoire. — Courage du 3e régiment helvétique. — L'armée moscovite est rejetée dans Nettstall. — Aspect du champ de bataille. — Hymne de Pfyffer.

Auffenberg, si remarquable entraîneur d'hommes, dans une marche à travers le passage du Kreuzli, ne méritait point les reproches que lui adressait Souvarow qui le traitait « d'officier mou et incapable ». Egaré alors par la colère, le maréchal voulait rendre son auxiliaire responsable de ce qu'il appelait « les trahisons autrichiennes. » Il abandonnait même les soldats de François II aux injures des Moscovites qui refusaient, après avoir jeûné le 28, de partager quelques vivres avec les Allemands contraints, pour éviter des insultes et une collision, de lever leurs bivouacs et de se réfugier sur les pentes orientales du Pragel.

Exclu du conseil de guerre tenu au couvent des Franciscaines, Auffenberg resta au milieu de ses

officiers désolés, s'efforçant de relever le courage des soldats justement étonnés de l'attitude des Russes à leur égard. Il reçut directement du colonel Weirother, le 29 septembre, à midi et demi, l'ordre d'aller à marches forcées rejoindre Lincken. Le chef d'état-major lui faisait dire :

— « Vous le trouverez dans Glaris où vous pourrez coucher. Des vivres y sont préparés. Demain, une partie de l'armée russe vous suivra et appuiera vos opérations, au besoin. »

Quand cette nouvelle est publiée, des cris de joie partent du camp autrichien. Des officiers et des soldats croient que l'entente est rompue entre les alliés, qu'ils vont enfin retrouver sur la Linth des compatriotes impartiaux, et que, par la suite, ils ne combattront plus désormais que pour leur prince.

Mais à peine les bataillons se sont-ils ébranlés que Souvarow leur envoie, comme éclaireurs, des cosaques de Posdjaïeff. Un ordre circule ; il faut ranger les compagnies hors du chemin, laisser passer la sotnia qui, d'une saleté repoussante et bizarrement accoutrée, chante, en défilant entre les pins, un air guerrier, entraînant.

La chevauchée russe, car les chevaux galopent même dans les rudes pentes, s'arrête brusquement au carrefour d'Ober-Kreuz, où, pour éviter d'être le point de mire d'un détachement français, elle fait volte-face ; et les cent cavaliers, ayant traversé à nouveau l'infanterie allemande, se placent en queue.

Pour forcer le passage, l'avant-garde du régiment Kerpen se déployait et montait au pas ordinaire dans la prairie de Sennebrunnen. Devant deux compagnies qui se montraient résolues à gagner le col, les éclaireurs français se repliaient et tiraient quelques coups de fusil pour défendre l'approche des chalets élevés au point culminant du passage. De ce lieu, trois cents Autrichiens les délogeaient bientôt. Plus loin, dans la descente du Klon, une résistance très vive n'arrêtait pas les Allemands qui, doublant

le pas, arrivaient au coucher du soleil devant les bicoques de Schwellau. Après avoir pris quelques minutes de repos, ils se massaient, afin d'attaquer plus bas le 2e bataillon de la 84e demi-brigade républicaine, qui barrait le val et couvrait l'extrémité sud du lac.

Auffenberg, voyant ses soldats fatigués et n'aimant pas à se battre la nuit dans un défilé, voulut user d'intimidation. Il envoya délibérément sommer le chef du détachement français de se rendre à l'instant « au maréchal Souvarow, pour éviter l'effusion du sang et une défaite certaine. » Le colonel de Kerpen, qui fut chargé de porter cette sommation, n'arriva que dans la nuit auprès du commandant républicain. Or, ce dernier, qu'on croyait déjà effrayé, ne laissa percer aucune surprise en apprenant que Souvarow se trouvait si près de lui. Il avait cru voir d'abord dans les Autrichiens survenus le soir sur son front un régiment du corps de Lincken ayant pu déboucher par le Bisithal. Dédaignant les menaces ou plutôt trouvant l'occasion de montrer la valeur de ses troupes, après avoir renvoyé le messager sans réponse, il ordonna d'attaquer vivement l'ennemi à la baïonnette ; cette attaque força Auffenberg à rétrograder, à passer la nuit sous les armes, entre deux sapinières, par un temps affreux.

Vers minuit, un épais brouillard se forma dans les gorges. Le 30, il n'y eut point d'aube par là et le jour apparut terne. Craignant de courir aux abîmes, Français et Autrichiens se tinrent immobiles jusqu'à dix heures, moment où une bourrasque de vent creva les nuages. Mais plus bas, le cirque du Klonthal restait jusqu'à midi dans une demi-obscurité.

Molitor, arrivé la veille avec des renforts, échelonnait sur la rive gauche du lac, partie à la lisière des bois assez épais et partie derrière les rochers, le 1er bataillon de la 84e. Ces mesures défensives une fois prises, le brigadier se portait devant Richisau

où le 2e bataillon du même corps, engagé trop lentement contre les Autrichiens, perdait du terrain. A l'ordre du général, la troupe en retraite faisait volte-face; bientôt, le régiment Kerpen, qui s'était cru vainqueur, recula, perdit beaucoup de monde sous les feux de salve et ne s'arrêta qu'au fond d'un passage serré entre le torrent Klon et la montagne.

A son tour, le général français envoyait sommer Auffenberg de mettre bas les armes; mais celui-ci, informé que les Russes marchaient à son secours, put gagner du temps en donnant le prétexte plausible qu'il devait réunir un conseil de guerre qui déciderait. Quelques minutes après, l'avant-garde du prince Bagration joignit ses troupes. Alors la nécessité le força d'avoir encore recours à ses alliés.

Bagration, « qui se montra indigné de voir les Autrichiens arrêtés par une poignée d'hommes », examinait le terrain et plaçait en ordre de bataille, avec la célérité dont il était coutumier, sur la rive gauche du torrent, les grenadiers Dendrygin et Kalmin. Mais avant que cette troupe d'élite ne s'ébranlât pour charger, les bataillons Lomonosoff formèrent des groupes de flanqueurs, et, avec une agilité surprenante, les chasseurs de Miller, ayant passé le Klon à gué, dans quatre pieds d'eau, purent gravir les rudes déclivités d'un grand contrefort pour tourner la gauche française, de telle sorte que la montagne se trouva, vers trois heures du soir, couverte de combattants.

Le prince Constantin, à pied, se plaçait au centre d'un bataillon de grenadiers. Il criait aux soldats apprêtant leurs armes :

— « Nous sommes entourés de tous côtés; mais n'oubliez pas que demain doit être un jour de joie pour la Russie. C'est l'anniversaire de la naissance de l'Empereur, mon père. Si vous ne pouvez célébrer ce jour par une victoire, sachons mourir au moins glorieusement[1] . »

1. Miliutin. 4e vol. Page 105.

Les soldats, ainsi harangués, firent le serment de vaincre ou de périr.

Bagration se trouvait au moment d'attaquer lorsque Souvarow, arrivé entre les rangs d'un peloton de cosaques, fit suspendre la marche des grenadiers et sommer Molitor de se rendre à discrétion, ignorant qu'Auffenberg avait envoyé la veille un semblable ultimatum. Ses espérances se trouvèrent déçues lorsqu'un aide de camp lui eut rapporté la fière réponse du général français :

— « Dites à votre maître que sa proposition est téméraire. Il ignore donc que son rendez-vous avec Korsakoff et Hotze est manqué ? J'ai moi-même battu Jellachich et Lincken qui sont maintenant loin de Glaris. Le maréchal Souvarow est entouré de tous côtés. Il sera contraint lui-même de se rendre. »

A peine Souvarow était-il remis de la surprise que lui causait cette réponse, qu'une fusillade très vive signalait l'offensive prise par la 84e de bataille, acharnée à combattre les soldats d'Auffenberg restés en première ligne. De nouveau repoussés, les Autrichiens passaient dans l'intervalle ouvert entre les bataillons russes. Alors, Derfelden et Schweikowski ouvrirent le feu. D'abord, quatre bataillons s'avancèrent contre les compagnies françaises rangées devant Vorauen. Cette masse aurait cependant échoué dans une entreprise que la force du nombre favorisait, si Bagration n'avait, en conduisant lui-même son régiment au feu, débordé la gauche de l'ennemi qu'il avait vivement attaquée. Il donne alors au centre, par ses tambours, le signal de la charge qui, bien menée, força Molitor à reculer.

Élargi à Vorauen, le chemin de Glaris suit la rive gauche du lac Klonthal, — sorte de mer morte longue de cinq kilomètres et large de 600 mètres, encaissée profondément dans un cercle de montagnes. — Une forêt aux larges éclaircies borde ce chemin de viabilité défectueuse, toujours marécageux quand il pleut, ici serré par une ligne de rochers,

là s'élargissant au travers d'un large vallon. Au nord, devant deux grands contreforts, le lac s'arrondit, et son trop-plein, un volume d'eau assez considérable, tombe dans le lit du Lontsch, torrent impétueux, semé d'énormes rochers, et que borde, à gauche, la route qui contourne le mamelon de Seerüti. Sur ce mamelon, aux dépressions peu élevées, s'élevait alors le bâtiment d'une vieille chapelle [1].

Dominant les rives basses du lac, commandant l'entrée du Lontschthal, la chapelle, crénelée, abritait 150 grenadiers. Ces valeureux soldats étaient chargés de soutenir la retraite qu'effectuaient les deux bataillons de la 84e qui, s'étant défilés promptement, permirent à la troupe d'ouvrir le feu à trente pas sur les alliés sortis d'une saulaie en poussant des hurrahs. Aussitôt, des tirailleurs échelonnés sur le même versant, derrière les rochers, tirèrent à bonne portée, au commandement d'un officier, dans les rangs autrichiens très serrés.

L'agresseur s'arrêtait, et salué d'une nouvelle salve très meurtrière, il reculait, sans quoi son effectif eût fondu en quelques instants. Un autre bataillon allemand, ayant cheminé sur la rive droite du lac, pour pénétrer de vive force dans la coupure du Glärnich, échouait aussi devant les retranchements que les Français devaient obstinément défendre.

Il était six heures du soir. La nuit tombait. Sur la nappe grise du lac, des lambeaux de nuages traînaient. Un vent glacial courbait les roseaux bordant la rive droite. Aux soldats austro-russes arrêtés dans le val et en proie à l'inquiétude, les têtes monstrueuses du Glärnich, du Vrenelisgœrtli, du Bœchistock et du Wiggis apparaissaient un moment toutes resplendissantes dans la lumière du couchant, avant de sombrer dans l'obscurité qui semblait monter des vallons pour escalader les cimes. Par

1. Etude du terrain faite le 17 septembre 1899.

une sorte de phénomène qui se produit souvent dans la montagne, le cirque se trouvait au nord, tout à coup dégagé des brumes qui y avaient traîné un moment. Sous la vive lumière de l'irradiation, les masses grises des rochers se teintaient d'un blanc cru, et apparaissaient comme surhaussées. Les Russes restaient étonnés, muets. Puis l'ombre enveloppait peu à peu tout le val et s'épaississait de minute en minute. Et tous ces soldats que le combat devait avoir cependant échauffés, se sentaient transis et remplis d'angoisses devant l'inconnu des ténèbres.

L'obscurité n'arrêta point Bagration. Soit par vanité, soit pour plaire à Souvarow que la moindre reculade irritait, il veut aller camper ou dans la vallée du Lontschthal ou devant Glaris. Après avoir porté contre les Autrichiens, devenus prudents et bien décidés à rester sur la défensive jusqu'au jour, cette accusation de lâcheté qu'Auffenberg n'oublierait point, il dirigea contre Seerüti le 1er bataillon des grenadiers russes.

Cette troupe est accueillie à bout portant par un feu de mousqueterie. Du point où la route bifurque, on envoie sur elle des coups de mitraille pendant que les tirailleurs embusqués à droite de la chapelle tirent dans son flanc gauche. Dans une nuit très noire, les flammes de la poudre éclairent un moment les deux partis, guidant la marche des uns et montrant des cibles vivantes aux autres. Par quatre fois, Bagration rallie ses soldats apeurés et les ramène, tambour battant, devant la position. Par deux fois, il tente à gauche, dans le Herberg, un mouvement tournant. Tous les efforts restent inutiles. Au milieu du combat, le colonel Lange, aide de camp du prince Constantin, peut former une compagnie de volontaires qui, dans un élan impétueux, grimpent sur les murs de la chapelle et sur les rochers si vaillamment défendus ; mais les Russes sont criblés de coups et renversés. Lange, blessé mortellement, est ramassé au milieu des cadavres. Enfin Bagration

recule ; il pleure de rage. Et l'avant-garde moscovite, impuissante à forcer le passage, se retire derrière un bois. Là, elle demande des vivres et du feu. Or, on ne peut la ravitailler et on lui interdit d'allumer des feux qui eussent signalé sa position aux Français restés attentifs.

Mortifié de cet échec, Souvarow fait avancer la division Schweikowski sur le terrain que garde le régiment autrichien de Kerpen. Les autres bataillons vont se serrer le long du lac. Aux officiers supérieurs appelés à l'ordre, on ne cache point la situation périlleuse dans laquelle se trouve l'armée. Le but qu'il faut atteindre au plus vite, c'est Glaris où Lincken monte encore la garde, croit-on. Aussi, les majors doivent-ils stimuler le zèle de leurs hommes, les préparer au combat du lendemain qui sera terrible si, à Seerüti, les républicains s'obstinent à résister.

A dix heures, la situation s'aggrave. La neige tombe drue, couvre les montagnes, ensevelit le chemin, drape d'un épais manteau les rochers sous lesquels des soldats s'abritaient, charge les arbres et forme sous les pieds une ouate blanche. Un vent glacial cingle et bleuit les visages, l'armée austro-russe, qui se trouve perdue dans les ténèbres, piétine et murmure. Des cris de malédiction s'élèvent du camp. Souvarow et le prince Constantin se réfugient dans une cabane de bûcheron[1] ; eux aussi, ils ont faim et ils souffrent du froid.

Bagration, qui voulait prendre sa revanche, avait reçu l'ordre de tourner l'éperon de Seerüti, derrière lequel les Français restaient postés. Vers onze heures, la neige ne tombant plus, cinq compagnies de chasseurs et de grenadiers, que Jean Müller et des montagnards vont guider, s'élèvent en files sur le Herberg, débordant à distance le flanc droit de l'ennemi, et, rampant jusqu'aux plates-formes, ils les

1. Müller. Page 28.

garnissent et s'immobilisent pour attendre le moment d'entrer en action.

En même temps, sur la rive droite du Lontsch, mais plus difficilement, le colonel Zucato avait tourné un retranchement et conduit à l'assaut des rochers du premier contrefort les chasseurs de Miller, un bataillon du régiment Kerpen et 120 cosaques à pied qui, parvenus sur un plateau, restèrent accroupis dans la neige, les hommes devant veiller et se tenir prêts à tout événement.

A minuit, une patrouille française, à qui la chute de quelques pierres avait donné l'éveil, cherchait l'origine de ce bruit. N'apercevant rien sur son front, elle s'avançait à droite, dans la montagne, se heurtait au premier groupe des chasseurs de Bagration, et tirait quelques coups de fusil. Voyant que l'ennemi se retirait sans avoir riposté, son chef ne s'acharnait point à une poursuite difficile entre les abîmes; il la ramenait au bivouac. Alors tout bruit cessait dans les deux camps, jusqu'à l'aube.

Lentement, le paysage aux monstrueuses déformations s'éclairait d'une lumière rouge que la réverbération de la neige rendait aveuglante. Les pics se démasquaient. Il ne restait de nuages de brouillard qu'au creux d'un vallon et à la surface du lac ridé par un vent soufflant de l'est. Au réveil d'une armée, le cirque du Klonthal vibrait de bruits étranges. Pendant que les tambours de Derfelden battaient la diane, les patrouilles françaises, explorant le Herberg, rencontraient la colonne tournante des Russes. Un vif combat s'engageait au milieu des arbres et des rochers sur lesquels rebondissaient la plupart des projectiles. Dans ces lieux aux échos sonores la fusillade et les cris des blessés se confondaient.

Après avoir lutté héroïquement, les Français ne cédèrent le terrain qu'à la multitude des ennemis qui les chargeaient sur leurs flancs. A Seerüti même, le régiment Baranowski s'avançait en colonnes serrées contre la chapelle, bravait le feu très vif des

grenadiers républicains, escaladait les murs et criait victoire. Zucato faisait fusiller de son observatoire une compagnie de soutien.

Molitor se trouvait contraint d'ordonner la retraite, qui se fit en bon ordre dans le boyau que limite à droite le Lontsch, large de vingt mètres et roulant de rocher en rocher un énorme volume d'eau. Sous bois et au bord d'un chemin presque droit qui se déroule en un ruban de cinq kilomètres, les troncs des gros arbres et les coupures du terrain servirent d'abri aux tirailleurs chargés de couvrir le mouvement rétrograde. La bravoure que déployèrent ces hommes lassa le courage des chasseurs de Bagration acharnés à la poursuite. Conduisant le gros de sa troupe au pas ordinaire, le général français, qui avait pris dans la nuit précédente d'habiles dispositions [1], abandonna devant Riedern la route de Glaris, au débouché même du Lontschthal, et faisant un à-gauche, se défilant le long du Wiggis, il allait porter un bataillon derrière le pont de Nettstall, dans l'angle très ouvert que forme le Lontsch et la Linth.

La prudence commandait aux Russes de s'arrêter devant Riedern. A neuf heures, le prince Constantin rejoignait l'avant-garde. Aux officiers lui demandant ce qu'il faudrait faire lorsqu'on arriverait à la jonction

1. « Lorsque je m'aperçus que les Russes faisaient filer une forte colonne sur les montagnes pour envelopper ma droite et nous couper la retraite sur la vallée de Glaris, ma position n'étant plus tenable devant cette armée, je dus me résoudre à me replier sur la Linth pour couvrir le passage de Näffels, empêcher par ce moyen-là la jonction de Souvarow, soit avec Jellachich par les bords du lac de Wallenstadt, soit avec Korsakow qui devait se trouver encore sur la Thur. — J'avais fait d'avance des dispositions pour une vigoureuse résistance sur la Linth, un bataillon de réserve ayant été placé au village de Näffels et deux demi-bataillons à Engi et à Kerenzen pour obtenir la retraite de Lincken et de Jellachich ; un bataillon et demi avec quatre pièces de canon passerait d'abord sur la rive droite par le pont couvert de Nesthal qui avait été disposé pour sauter en l'air au premier signal, le pont de Näffels me restant plus loin pour la communication avec les deux rives, deux autres bataillons et demi avec trois pièces de canon se formèrent en bataille, par échelons sur la rive gauche en arrière de Nesthal. » (Rapport de Molitor. Arch. Guerre.)

des routes de Nettstall et de Glaris, il répondait brièvement :

— « Suivre l'ennemi ! »

Derfelden, ordonnant les manœuvres, envoyait sur Glaris un régiment de cosaques qui soutiendrait Lincken au besoin et réunirait des vivres. Les autres troupes recevaient du biscuit qu'avait apporté un convoi de mulets arrivés au trot ; puis, formées en gros échelons, elles s'avançaient rapidement vers Nettstall.

L'arrière-garde française occupait, sur la rive droite, les premières maisons du bourg, que les grenadiers de Kamenski enlevaient rapidement. Ce succès obtenu, ils se précipitaient sur le pont qu'on fit sauter ; explosion où périt toute une compagnie russe. Et aussitôt, de la rive gauche, les républicains ouvrant un feu soutenu de fusils, appuyé par l'artillerie qui moissonna la plus grande partie des assaillants obtinés à franchir le passage. Un régiment moscovite ne réussit à passer le Lontsch qu'en amont du pont, où les eaux étaient ce jour-là peu profondes ; régiment qui emporta Nettstall, ruelle par ruelle, maison par maison, jardin par jardin ; il prit 306 Français, un fanion et un canon, au milieu des maisons incendiées dont les habitants avaient essayé de défendre l'approche avec des fourches et des faulx.

A midi, Molitor dut sortir de Nettstall, ses 800 hommes cédant aux efforts de 4,000 Russes. Alors, les troupes françaises, formant deux colonnes, allèrent occuper, à droite et à gauche de la route de Zurich, des mamelons dominant toute l'étendue des prairies. Remise en bon ordre, reposée, la première se dirigea au pas ordinaire vers Mollis, passa la Linth sur un pont volant vivement enlevé après le défilé. Quant au deuxième groupe, qui traînait trois canons, il rétrograda encore pour aller s'établir à 300 mètres devant Näfels.

Une nouvelle ligne défensive jalonnée derrière les

maisons de Mettlen, bientôt des troupes de réserve, échelonnées dès le matin sur la rive gauche du fleuve, vinrent couvrir cette troupe. Molitor était dans une bonne position [1]; il disposait de cinq bataillons.

Le centre de l'armée russe, où les officiers espéraient voir Jellachich et Lincken accourir au bruit du combat, passait le Lontsch sur des poutres, comme au Pont du Diable, et se rangeait en bataille devant Nettstall, assez lentement. Comme Souvarow arrivait à Riedern, deux régiments de cosaques galopaient, sur l'indication du prince Constantin, vers la Linth. Les trois quarts pouvaient passer le fleuve à la nage et refouler jusque dans Mollis le bataillon républicain que Molitor avait chargé de défendre une plate-forme où une pièce de 8 fut prise. Derrière les cosaques, des charpentiers jetèrent un pont de chevalets sur lequel le comte Kamenski passerait à quatre heures pour conduire à Mollis une partie de son régiment.

Devant Nettstall, Derfelden, qui manœuvrait avec lenteur, avait massé en carré le corps des grenadiers de Rosenberg, les mousquetaires de Baranowski, les chasseurs de Miller et de Bagration, puis des cosaques à pied. Il donnait un long repos à ces troupes et ne les ébranlait qu'à l'ordre du maréchal.

Placés en tête, les grenadiers heurtèrent vers trois heures du soir le front du 1er bataillon de la 84e de bataille.

Des deux côtés, on se battit courageusement. Ayant soutenu pendant cinquante minutes un feu très violent, les bataillons moscovites purent enfin forcer à la retraite les Français qui, manœuvant avec stra-

1. « La position de Mollis et de Nœfels est bonne pour arrêter un ennemi bien supérieur, soit du côté de Glaris ou de la plaine, en supposant toutefois qu'on aura eu le temps de s'emparer des hauteurs de Mollis et de former un camp retranché dans la plaine de Nœfels, soit au-dessus, soit au-dessous du pont, suivant le côté d'où viendrait l'ennemi. » (*Reconnaissance militaire* de l'adjudant-général Abancourt. Reg. 29. Pièce 42.)

tégie pour couvrir entièrement Näfels, étendirent leur droite jusqu'au pied des montagnes, tout en dessinant un crochet à gauche devant le pont couvert de la Linth. Mais, après vingt minutes d'arrêt, se trouvant accablé par les charges d'un ennemi bien supérieur en nombre à son contingent, Molitor prévint une panique en repassant le pont où les Russes se précipitèrent à sa suite pour empêcher la destruction du tablier.

Seul, devant tout un bataillon, le lieutenant Berlier, de la 84ᵉ, s'élance pour arrêter l'ennemi, tue un colonel, sabre plusieurs escouades et défend le passage ; autre Bayard dont l'exemple ramène au combat des soldats un moment débandés. Molitor se trouve bientôt au milieu de la troupe ralliée. Il fait battre la charge. On vit alors deux compagnies de soldats républicains mettre en fuite une armée qui, baïonnette aux reins, rentre dans Näfels, puis évacue le village pour se mettre hors la portée des canons.

Le général Derfelden, qui veut à tout prix remporter une victoire, fait donner les réserves : cinq bataillons, puis des troupes autrichiennes rappelées de Glaris.On crie, pendant la marche offensive, aux soldats fatigués, que la vallée de la Linth leur servira de tombeau s'ils ne réussissent à vaincre en ce jour d'anniversaire un ennemi réduit à quelques centaines d'hommes.

Les soldats de renfort rallient les vaincus entraînés de nouveau au son du tambour rythmant une marche accélérée. Cette colonne infernale n'est point ébranlée par la mitraille qui, devant Näfels, en prenant les régiments de biais, ouvrait d'affreux sillons dans leurs rangs. Les compagnies de tête s'arrêtaient un moment, pour recharger leurs fusils, et elles repartaient à l'injonction de saisir l'artillerie française.

L'artillerie est déjà tournée quand, du vieux pont, débouchent au galop deux escadrons du 10ᵉ chasseurs. Fridolin, aide de camp du général Molitor,

est à leur tête. Les chevaux de ces deux cents hommes tombent précipitamment sur la colonne assaillante qui, enveloppée d'un nuage de fumée, ne les a pas vus venir, reçoit à bout portant leurs balles de pistolet et cède à l'effort des pelotons qui ont du premier coup éventré la muraille humaine. Alors, s'exagérant le nombre des nouveaux agresseurs, mousquetaires et cosaques, violemment bousculés, sabrés et piétinés, hurlent de douleur et d'épouvante. Dans le désarroi, aucun d'eux ne songe à croiser la baïonnette ou la lance ; même plusieurs refusent d'obéir à l'ordre de reformer les rangs. Comme ils ont fait volte-face, Näfels est de nouveau évacué.

Mais bientôt, Derfelden faisant appliquer les règles d'une discipline de fer, l'armée russe est arrêtée et ramenée au feu. Déjà les chasseurs français ont fait demi-tour ; ils sont placés en réserve, couverts par une demi-brigade d'infanterie qui, promptement massée, défend encore l'approche de la Linth. Le combat recommence, infanterie contre infanterie.

Ce fut l'épuisement des munitions qui mit cette fois les républicains en état d'infériorité. A six heures, ils sont contraints de se retirer sur la rive droite du fleuve, dans des positions défensives.

Comme les Russes se croient définitivement vainqueurs, Derfelden, enorgueilli du triomphe, se prépare à balayer le terrain jusqu'à Wesen, puis à pousser des cosaques montés sur la route de Wallenstadt, lorsque l'arrivée de la 3e demi-brigade helvétique donne à son adversaire les moyens de reprendre encore l'offensive.

Ces trois cents auxiliaires suisses pouvaient, étant donné leur courage, fournir l'effort qui est demandé à un gros bataillon. L'adjudant-major Zingg les conduisait. Pendant que, rassemblés derrière les berges du fleuve, ils assuraient leurs baïonnettes, Molitor les haranguait :

« N'oubliez pas, mes camarades, que le 9 avril 1388, vos aïeux, épris de liberté, ont remporté dans

ces lieux une victoire mémorable sur les Autrichiens qui, s'étant répandus dans la vallée, pillaient Nettstall, Näfels et Mollis. Les femmes et les enfants fuyaient vers la montagne. Mathias Vonbrühl avait réuni les volontaires de Glaris. Il les postait sur le monticule que vous voyez à votre droite, devant Näfels, et les Allemands courant sur eux furent écrasés par des rochers ; la cavalerie autrichienne refoulée, les Glaronais se jettent sur l'armée des tyrans. Au onzième assaut seulement, ils la renversèrent et poursuivirent les fuyards vers Wesen. Si l'ennemi perdit 2,500 hommes et abandonna onze drapeaux, les vainqueurs ne regrettèrent que cinquante-quatre morts. Mes camarades, imitez ces braves ! Délivrez votre pays des hordes étrangères... »

Harangue qui fut vivement acclamée.

Et sans compter les Russes massés par bataillons à droite de Näfels, la demi-brigade helvétique, ses officiers en tête, drapeau déployé, se précipita sur le pont. Une première décharge faucha dans ses rangs huit officiers et quarante soldats, sans arrêter l'élan des autres, qui marchaient baïonnettes basses en chantant un hymne de guerre[1].

Evénement incroyable, cette poignée d'hommes résolus fit reculer quatre bataillons. L'audace de Winkelried et la bravoure de Guillaume Tell s'affirmèrent là, chez leurs arrière-petits-neveux. La 84e se forma derrière eux sur deux lignes et bientôt vingt tambours battirent la charge du côté des républicains.

1. « — I. Haut, très haut le drapeau suisse ; — Patrie, tu es en danger ! — Drapeau suisse, ouvre-nous le chemin de la victoire. — Ils sont braves et alertes, les bataillons suisses — Quand il s'agit de défendre leurs libertés. — II. Et vous, esprits de nos pères, — Planez devant nos bannières et guidez-les. — Parmi vous il n'y avait pas un traître. — Nous voulons combattre et vaincre. — Ou mourir pour la Patrie comme vous ! — III. La voix de la Patrie nous appelle, nous fils de héros ; — Du haut des monts jusqu'au fond des vallées, — Des bois jusqu'aux champs, — Partout on entend le cri : — Debout pour l'indépendance suisse ! » *(Cahier Marnier.)*

Bagration, Schweikowski, Tschubaroff et plusieurs aides de camp du prince Constantin luttèrent en vain pour arrêter l'assaillant. La plupart reçurent de terribles coups. Dans la rage qui animait les combattants, on s'acharnait même sur les blessés. Des cosaques étaient criblés de coups de baïonnette. La terreur passa dans l'âme des Moscovites qu'on rejeta, pour la quatrième fois, dans Nettstall, après d'horribles hécatombes d'hommes et de chevaux.

Ce succès obtenu, Molitor remontait avec un bataillon de la 44ᵉ la rive droite du fleuve, chassait de Mollis le comte Kamenski, reprenait ses canons enlevés dans l'après-midi, forçait l'ennemi à repasser la Linth, et rappelait près de lui, la route du Sernfsthal étant de nouveau ouverte, les troupes détachées en observation vers Engi et Panix où Souvarow pouvait se porter.

Dès qu'on l'eut informé de la reculade des siens, Souvarow envoyait au combat la dernière réserve des grenadiers ; il ordonnait à ses généraux de reprendre Näfels, sous peine de subir les dernières rigueurs. Ces menaces obligeaient à repartir vers l'ouest des troupes démoralisées et fatiguées.

Exténués aussi et affamés, les Français, furieusement chargés par une troupe qui consentait tous les sacrifices pour vaincre, durent rétrograder à leur tour. Mais les valeureux Suisses formèrent une arrière-garde que l'ennemi ne put entamer et qui s'ouvrit soudain pour laisser passer Gazan amenant lui-même, au coucher du soleil, un bataillon de renfort. Ce bataillon donna si bravement, que les Russes furent reconduits une fois de plus à Nettstall. Dans l'obscurité, ils s'entassèrent au long des rues, dans les jardins, laissant tomber enfin leurs fusils encrassés de poudre, leurs havresacs chargés d'objets étranges, leurs shakos ou leurs mitres dont le cercle entamait la tête. Bagration passa au milieu des escouades, cherchant des volontaires, car il voulait, à huit heures du soir, recommencer le combat.

Les chasseurs, marchant devant les baguettes des sous-officiers, se heurtèrent dans la prairie aux baïonnettes d'un bataillon de la 94e amené par Lochet. Plusieurs décharges de mousqueterie illuminèrent l'obscurité. Des canons mitraillèrent les Moscovites engagés sur la route. A neuf heures, en voyant l'inutilité de ses efforts, Bagration dut ramener la troupe dans les enclos de Nettstall.

Molitor couvrit parfaitement Mollis et s'établit devant Näfels, au travers de la vallée. Cette bataille coûtait aux 3,150 Français ayant battu 7,000 Russes, 317 tués et 820 blessés; un tiers de l'effectif engagé. Les Russes avaient perdu 2,126 hommes dont 431 tués. On peut juger ainsi des ravages causés par l'artillerie républicaine.

A l'heure où les feux de bivouacs s'allumaient entre Näfels et Glaris, le sénateur Pfyffer, imitateur de Chénier, écrivait ce chant :

« I. O Russes, pourquoi venez-vous des rivages éloignés du Pôle nord ? Pourquoi venez-vous de l'effrayante Patrie des Barbares avec le volcan de la guerre et des drapeaux encore sanglants, ce qui fait la joie de la mort ?

» II. Traînant une misère effrayante, vous êtes venus jusqu'au cœur de notre Patrie, de vos champs que la solitude attriste et qu'aucune route ne traverse, et vous avez foulé aux pieds la sainte Liberté !

» III. Qui vous a donc appelées, hordes farouches ? Vous échangez les déserts de l'Obi contre les calmes et riches plaines du Rhin. Qui vous a commandé de jeter vos griffes d'aigles sur les prairies et les bois de l'Helvétie ?

» IV. Mais vous reculez, Barbares, devant les troupes des héros armés par la France, jamais vaincus, toujours audacieux. Chaque héros est à contempler ; il représente le rocher qui reste debout au milieu de la tempête.



MAISON ISCHÙDI, A RIEDERN

Quartier général de Souvarow, du 1er au 4 octobre 1799.



MAISON FREITAG, A ELM

Quartier général de Souvarow, le 5 octobre.

» V. Le favori de Bellone, tout couronné de lauriers, tout comme Scipion dans ses actes éclatants, brise de son bras d'Hercule l'hydre du Despotisme !

» VI. Hurrah ! Retournez en arrière, malheureux débris d'une armée. Que l'hiver vous frappe également dans vos palais de glace !

» VII. Ici, on rapporte que les Français ont enlevé au colosse du Nord des trophées vraiment romains. Maintenant, les sceptres s'inclinent et tremblent devant eux ; même, les éléments les plus redoutables se taisent. »

CHAPITRE VIII

LA RETRAITE

Nouvelles du général Rosenberg. — Auffenberg est envoyé à Glaris avec sa troupe et des cosaques. — Souvarow va loger maison Ischùdi. Son accablement après la défaite. — Le maréchal veut marcher sur Wesen. — Réunion d'un conseil de guerre. — Les projets du prince Constantin sont adoptés. — Souvarow déclare que l'armée va opérer un mouvement tournant, non une retraite. — Marche nocturne des Russes. — Bagration se place en queue. — Molitor fait assaillir l'arrière-garde moscovite. — Tuerie à Schwanden. — Défilé des vaincus sous les coups de fusil. — Un arrêt derrière Engi. — Combat dans le cimetière de Matt. — Les chasseurs de Tschubaroff sont employés à couvrir Elm.

Dans son refuge du Klonthal, Souvarow recevait, après minuit, la nouvelle que Rosenberg avait pu battre le 30 septembre « deux divisions françaises conduites par Massena, en personne. » Evénement qu'on s'empressait de faire connaître aux troupes, pour retremper leur courage. Et, amplifiant les détails du bulletin, le prince Constantin disait dans son entourage « que c'était de bon augure pour la victoire décisive qu'il fallait remporter le jour même, 1er octobre, à Glaris. » Encore, l'état-major promettait d'employer toutes ses forces à réaliser les désirs du prince. La victoire serait d'autant plus facile à remporter que des espions sûrs évaluaient à 3,000 hommes le nombre des soldats dont disposait Molitor. Or, après avoir battu et dispersé cette

troupe, renonçant à leur marche sur Sargans, les divisions russes pourraient aller au pas de charge jusqu'à Rapperswyl où des magasins étaient préparés, avait écrit Hotze, pour fournir à tous leurs besoins.

Rempli de confiance, le maréchal se portait à six heures du matin derrière la colonne chargée de soutenir les chasseurs du prince Bagration qui marchaient au pas de charge sur Seerüti. Sous ses yeux, on dépostait les Français réfugiés dans la chapelle; puis, à la suite des vainqueurs, allant à pied, Souvarow accablait Gamma de questions. Le val du Lontschthal, si étroit, lui apparaissait comme un abîme voilé de brouillard. Au milieu d'un site sauvage, le vieux guerrier s'arrêtait. Assis sur la chaise que portait Prochka, son domestique, il écoutait ou le bruit du combat engagé à peu de distance, ou bien le vacarme que faisaient, en formant de hautes cascades, les eaux du torrent. Par deux fois il demanda : — « Où finit cette forêt? » — Il indiquait la forêt profonde qui bordait de chênes, de hêtres et de pins accrochés aux pentes de la montagne, le chemin de Glaris [1].

Sorti de la forêt, arrivé en vue de Riedern, village qui est bâti sur le dernier contrefort du Wiggis, à 500 mètres de Nettstall et à 2,500 de Glaris, le maréchal, devenu tout-à-coup de fort mauvaise humeur, s'étonna que ses lieutenants vinssent lui demander de nouveaux ordres.

Avant de leur répondre, cherchant à s'orienter, il regardait dans toutes les directions.

La vallée lui apparut très profonde entre Glaris et Näfels. Sous les rayons blancs du soleil, il vit la Linth couler, en un large ruban, vers d'abruptes montagnes bornant au loin l'horizon; il vit qu'une ville couvrait à l'est un accident de terrain; il vit plus loin encore l'entassement des Alpes fermer la coupure du Linthal. Le site était, à ses yeux, moins

1. Müller. Page 29.

sauvage que la vallée du Muotathal; il voyait qu'on pouvait dedans faire manœuvrer une armée, l'armée qui attendait ses ordres; il les donnait à son ordinaire manière : — « Marchez vite! Baïonnette! En avant! » — Et, demeuré un moment à la bifurcation des chemins de Glaris et de Nettstall, il s'emportait contre les hommes qui, défilant au pas de charge, osaient demander du pain. Est-ce qu'un prince Italisky pouvait s'employer à servir les affamés?

Auffenberg vint aussi, à son tour, demander des instructions. Sa vue ranima d'amers souvenirs chez Souvarow. Revenant à nouveau sur « les trahisons du Conseil Aulique », il oublia tous les égards dus aux Autrichiens devenus ses compagnons d'armes, lesquels avaient pourtant montré un courage et une abnégation remarquables dans la montagne. Auffenberg demandait à quelle place il devrait manœuvrer dans l'offensive qui allait, croyait-on, porter l'armée sous les murs de Zurich.

Les Russes n'avaient pas besoin de l'aide d'auxiliaires profondément méprisés, pensait Souvarow, pour écraser l'ennemi à Nettstall. Donc, pour leur enlever la part d'une gloire trop tôt escomptée, on réglait ainsi leurs mouvements : le régiment Kerpen, déjà arrivé dans le Linthal, allait marcher par sa droite à Glaris, joindre ou attendre Lincken ; et il serait suivi, on pourrait dire surveillé par des cosaques. Quant au régiment Gradisca, il garderait le haut Lontschthal et la coupure du Glärnich.

Ces dispositions étant arrêtées, le maréchal refusa de prendre du repos, quoique la fatigue eût courbé son corps. Il répondit aux instances des princes qui l'entouraient : — « Qu'il devait, ce jour d'anniversaire, consacrer toute sa journée à l'Empereur en combattant au milieu des grenadiers. »

Craignant de voir le chef d'armée tomber sous les balles françaises, le fils du czar dirigea le vieillard à droite de Riedern, jusqu'à la plate-forme d'un mamelon qui, élevé au milieu de la vallée,

domine et le Lontsch et la Linth. Ainsi placé au pied d'un marronnier, le maréchal put embrasser d'un coup d'œil le spectacle des combats livrés pour enlever Näfels aux républicains. S'il exulta pendant toutes les attaques couronnées de succès, on le vit s'indigner lors des retraites. Le soir, quittant son observatoire, il courut devant ses aides de camp au pont de Nettstall où il rencontrait Derfelden et Baranowski échoués parmi les blessés. Il leur demanda des nouvelles de la bataille et ordonna de pousser une sixième charge qui allait se briser, cette fois, sur les baïonnettes de la 94e.

Plus tard, l'exaspération qu'éprouvait cet homme irascible le portait à insulter les vaincus, quoiqu'ils eussent fait leur devoir. A Lawroff, il demandait son épée pour marcher à l'ennemi avec des cosaques; folle entreprise, dont le prince Constantin prévint l'exécution, en faisant soutenir Souvarow par deux officiers qui le ramenèrent à Riedern dans la maison Ischùdi, aménagée pour servir de quartier général.

Cette maison est isolée au nord de Riedern, dans une cour ou prairie plantée de poiriers et de noyers. Des fenêtres du premier étage, la vue s'étend, d'un côté, jusqu'à Näfels et de l'autre sur Glaris [1].

Tout autour, deux bataillons de grenadiers campaient, formant un cordon infranchissable à tout parti ennemi qui eût pu tenter une surprise. Les

1. Sur cette maison, du côté de Nettstall, une plaque carrée, avec fleuron au sommet, portait, en 1899, au-dessus d'une fenêtre de mansarde, l'inscription : « *Qui bene latet. Bene vivit. — 1783.* » J'ai pu constater, en 1902, que cette plaque avait été remplacée par un rectangle qui porte :

Quartier des General Suworow Den 1-4 oktober 1799

La maison Ischùdi fut édifiée pour l'ancien landaman de ce nom, Bartholomée Ischùdi, mort en 1846. Transmise, par droit d'héritage, à sa fille Dorothée, qui avait épousé M. Rasthsten-Blùmer, celui-ci la vendit le 27 janvier 1900 à un cultivateur d'Ennetbuchls, M. Henri Altmann. (Renseignements communiqués par M. Frédéric Fröhlich.)

cosaques et les domestiques attachés à la personne du maréchal occupaient le rez-de-chaussée. On avait réservé la mansarde au trésorier Trotcherko. Les trois pièces du premier étage : salle à manger, cabinet-salon et chambre, quoique étroites, devaient suffire à Souvarow.

Arrivé dans la première, il réchauffait ses mains tremblantes au grand feu allumé par Prochka. Cédant à la fatigue, le maréchal acceptait la chaise qu'avançait un capitaine; il se plaçait sous le manteau de la cheminée, restait tête baissée, les lèvres frémissantes, se parlant à lui-même, sans remarquer que le prince Constantin et les généraux, groupés dans une demi-obscurité, attendaient des ordres. Souvarow ne releva la tête que lorsque le mot : — « Altesse » — fut prononcé. Comme s'il sortait d'une longue somnolence, il passa la main sur son front avant de fixer d'un regard très dur les boyards de sa suite, officiers aux uniformes souillés de boue, aux visages noircis de poudre, dont quelques-uns portaient des bandeaux. Ces blessés lui rappelèrent tout à coup la défaite de Nettstall. Très pâle, il prononça de vagues paroles, exprimant sans doute le regret de ne pouvoir envoyer au czar un bulletin de victoire; et, ne songeant point à assurer ni les besoins ni la sécurité d'une armée vaincue, il renvoya les chefs de corps à paraître devant lui, le lendemain, au conseil de guerre.

Ensuite, il s'informait auprès de Lawroff si le courrier dépêché dans la soirée vers Rosenberg pour lui ordonner de rejoindre immédiatement l'avant-garde russe était parti à l'heure indiquée.

S'étant mis à table, il mangeait seul et vite; puis, frileux jusqu'à rester auprès du feu, il rentrait très tard dans sa chambre et se trouvait obsédé par des craintes que jusqu'alors le vainqueur des Turcs n'avait point éprouvées.

Pour lui rappeler toutes les horreurs qui découlent de la guerre et aussi les difficultés de sa situation,

d'une fenêtre, il voyait flamber dix maisons de Nettstall ; et il apercevait, au milieu des prairies cent bivouacs français, échelonnés des bords de la Linth au pied des montagnes que les ténèbres enveloppaient. Son orgueil blessé et l'appréhension d'un lendemain désastreux devaient lui causer les pires tortures morales. Il y avait loin de cette nuit d'angoisses aux époques triomphantes de sa jeunesse et de son âge mûr, pendant lesquelles il traversait les champs de bataille en vainqueur.

A son réveil, qui eut lieu assez tard dans la matinée du 2 octobre, Souvarow apprit que Rosenberg avait battu une seconde fois les Français devant Schwitz. C'était cette nouvelle qui serait écrite à Paul Ier, dans le bulletin du jour, en exagérant à dessein le nombre des soldats perdus par l'ennemi. Au surplus, l'affaire de Näfels n'était à mentionner au rapport que comme un événement secondaire, une escarmouche.

Excité par l'exemple de Rosenberg encore victorieux, le maréchal songeait à prendre aussi une revanche. Sans considérer le dénûment et la fatigue de ses troupes; sans voir que la ligne française, barrant le chemin de Näfels, formait une muraille qu'on ne pourrait renverser; sans songer que Soult pouvait accourir d'Einsiedeln et Humbert de Richterwyl, conduisant des troupes fraîches, le maréchal, que son orgueil seul dirige, veut recommencer après-midi le combat perdu la veille, courir à Wesen, rejoindre à travers les montagnes Petrasch ou Jellachich, former des divers corps enfin ralliés une masse d'hommes qui répandront la terreur dans le pays, chasseront de partout les régiments républicains, et pourront, au pas de charge, aller planter le drapeau russe à Zurich.

Illusion d'un vieillard au cerveau affaibli depuis peu par les fatigues déprimantes d'une campagne assez dure; illusion que le prince Constantin parvint à détruire quand, à onze heures, l'état-major russe

se groupait autour de Souvarow, non pour lui demander ses ordres, comme l'ont affirmé plusieurs historiens, mais pour arrêter ou rejeter les projets que le maréchal voulait soumettre aux chefs de corps[1].

Etait-il encore possible, lorsque le nombre des combattants se trouvait réduit à 5,000 hommes vêtus de loques, sans souliers, déjà vaincus la veille malgré leur héroïsme, de s'avancer sans danger dans les terrains marécageux séparant la Murg de la Linth, après avoir écarté Molitor? Etait-il possible d'enlever de vive force Wesen, Schännis, Utznach et Rapperswyl, bourgades garnies de troupes républicaines? Etait-il possible de battre les 30,000 hommes que Massena allait réunir, des espions l'affirmaient, pour couvrir Zurich, qui était la clef de ses positions en Helvétie?

Illusion aussi de compter sur le courage et sur la patience des soldats, car les plus vieux, lassés de combattre, commençaient à murmurer. En voulant les contraindre, dès le lendemain, à livrer bataille, à marcher vers l'ouest, ils pouvaient se mutiner et, levant les crosses en l'air, se refuser à toute besogne. Alors, les colonels seraient impuissants à réprimer la révolte; même les officiers, soumis depuis quinze jours à tant d'épreuves, pliaient sous le poids des souffrances physiques et avaient perdu toute confiance. Affreuse situation, qui, bien connue des généraux devenus prudents, les

1. Miliutin a écrit (4e vol., p. 122) qu'un conseil de guerre fut tenu à Glaris, sans doute dans la maison où logeait le prince Constantin. L'incendie de 1861 dévora la ville et cette maison. Où se trouvait l'immeuble? Le classement des archives de Glaris, étant encore à faire, nous n'avons pu nous en assurer.

Dans les papiers du général Lawroff, communiqués par son arrière petit-fils, notes et lettres contenant des renseignements circonstanciés sur les actes de Souvarow pendant la campagne d'Helvétie, il est écrit que « du 1er au 4, le maréchal ne quitta pas un instant la maison du landaman, qu'une consultation de généraux eut lieu le 2, à onze heures du matin, chez lui. »

portait à demander, à exiger presque l'exécution des décisions prises au couvent de la Muota.

Mais c'était la retraite ; mot contre lequel s'éleva Souvarow, et qu'il défendit de prononcer devant lui.

— « Mon armée peut faire un mouvement sur Wallenstadt après avoir jeté un pont devant Mollis. C'est le moyen de rallier les troupes de Petrasch et de Korsakoff aux environs de Saint-Gall. »

Le prince Constantin proposa :

— « Pourquoi ne pas aller sur Ilanz et Coire, vers Lincken, qui pourra nous ravitailler ? »

Souvarow reprit :

— « Je préfère exécuter le premier mouvement, parce que c'est une marche offensive qui étonnerait l'ennemi et laisserait aux régiments russes le prestige qu'ils ont su acquérir en Italie. Messieurs, n'oubliez pas que manœuvrer, ce n'est point fuir. »

Mais après une longue discussion, le conseil de guerre se montra extrêmement prudent en décidant que les alliés marcheraient dans la nuit sur Ilanz, par Elm. Décision qui laissa le maréchal tout interdit, car huit généraux sur dix avaient appuyé la proposition du prince Constantin.

Ainsi, on allait tourner les talons à ces républicains que Souvarow eût voulu écraser. On allait, par des sentiers de chèvre, marcher à pas pressés. On allait recevoir des coups de fusil dans le dos. On allait abandonner les malades, les blessés et une partie des bagages. Dans le dépit qu'il éprouvait, ne pouvant point s'insurger contre le fils de Paul Ier qui eût sans doute répondu à ses doléances : « Manœuvrer, ce n'est point fuir », le maréchal maudissait pour la dixième fois les Autrichiens qui, ayant manqué au rendez-vous donné à Schwitz, puis à Glaris, devaient être regardés comme responsables d'une défection que le parti anti-russe allait publier partout en Allemagne [1].

1. « La difficulté de passer la Linth, sans pont, l'abandon de Glarus

Resté seul, il retrempait son courage en baisant des icones et en priant saint Georges de le protéger. Appelant ses aides de camp, il indiquait les dispositions à prendre et à observer pour que se fît sans désordre le mouvement rétrograde qu'allait exécuter l'armée austro-russe.

Il montrait dans cette circonstance des talents stratégiques et une lucidité extraordinaires. Plus tard, dans sa détresse, il se prenait à espérer que, sur la ligne du Rhin, l'archiduc Charles renforcerait sa troupe.

Dès que les ordres du départ furent parvenus, les camps échelonnés le long de la Linth s'animèrent extraordinairement. Pressé d'avancer à l'est, Auffenberg quitta Mitlödi. Sa brigade remonta vite le Sernfsthal pour aller ouvrir aux Russes l'âpre chemin qui franchit le col de Panix.

Précédant les Autrichiens, un courrier allait porter au général Lincken, qu'on croyait échelonné sur le Rhin antérieur, l'ordre de faire avancer jusqu'à Ilanz un convoi de vivres et de préparer à Coire des logements aux prisonniers français qui allaient marcher groupés entre les bataillons du régiment Kerpen.

En même temps, Bagration agissait pour ne laisser le soir devant Riedern qu'un rideau de cavalerie. Dans la matinée du 3 octobre, toute l'infanterie était portée à l'est de Glaris, sur des mamelons.

A mesure que les mulets d'approvisionnement débouchaient du Lontschtal, les vivres étaient déchargés et distribués. Quelques bataillons se trouvant dans l'abondance pour un jour, le soldat, par une bien coupable imprévoyance, ne songeait pas à garder même du biscuit.

par Lincken, l'ignorance absolue où l'on était si Wallenstadt et Sargans étaient encore occupés par les Autrichiens, la crainte d'être attaqué à la fois du côté de Wesen et du côté de Näfels et peut-être de Glarus, tandis que l'arrière-garde serait poursuivie en queue depuis Schwitz à Muotten, firent abandonner le projet de marcher directement sur Wallenstadt et de se retirer à Coire par le Panix. » *(Cahier Finseau.)*

Quoiqu'on le pressât de porter son quartier général à Schwanden, Souvarow s'obstinait à demeurer dans la petite maison de Riedern. N'était-il pas retenu là par l'espoir de voir Molitor abandonner tout-à-coup Näfels et le chemin de Wesen ? Est-ce que l'immobilité dans laquelle paraissaient se complaire les vainqueurs [1] ne lui indiquait pas qu'ils éprouvaient quelques embarras dont un bon général pourrait tirer parti, le lendemain, peut-être ? Courir à Zurich ? Il ne songeait alors qu'à cela. Il en parlait sans cesse à l'aide de camp Lawroff, au colonel Trotcherko, à Weirother. Dans une tenue négligée il allait du salon à la chambre, répétant : — « Mon premier vœu à l'humanité, mon second à ma patrie ! »

Le 4 octobre, après midi, Souvarow se pencha, au bord d'une fenêtre, lorsqu'on lui eut signalé l'approche de la division Förster qui venait du Muotathal et défilait au pied du Glärnich, laissant derrière elle les soldats de Mortier arrêtés à l'extrémité nord du Klonthal [2].

Molitor s'obstinant à rester en garde devant lui ; Jellachich ne débouchant point de Wallenstadt ; le prince Constantin réclamant impérieusement l'exécution des décisions prises par le conseil de guerre ; tous les régiments russes s'étant enfin ralliés au bord de la Linth, Souvarow ne put différer plus longtemps le départ et il confia au prince

1. Le manque de munitions empêchait Gazan d'agir ; il écrivait à Soult, le 1er octobre : « Je me trouve sans une seule cartouche. » (Arch. Guerre.)

2. Mortier devait écrire de Glaris, le 5 octobre, le soir, à Soult : « Je suis parti hier matin de ma position de Schwitz pour suivre les mouvements de l'ennemi et travailler son arrière-garde. J'avais fait occuper dès la veille par 5 compagnies le Muttenthal ; elles formèrent mon avant-garde, suivirent le mouvement des Russes, firent une centaine de prisonniers et ramassèrent une quantité de chevaux et de mulets, mais presque tous hors d'état de servir L'ennemi a été obligé d'abandonner dans la journée d'hier et d'aujourd'hui une grande partie de son artillerie. Nous lui avons trouvé de Mutten à Glaris, 8 à 10 affûts, autant de pièces de canons jetées dans les précipices ; sa perte est immense. Il n'a pu emporter que peu ou point de munitions. » (Reg. 28. Pièce 184.)

Bagration la lourde tâche de commander l'arrière-garde.

Le prince devait détruire les ponts, couper les routes, brûler tout bagage encombrant, sacrifier au salut de l'armée quelques centaines d'hommes si l'ennemi s'engageait à fond contre lui. En prévision d'une poursuite très vive, Bagration disposait habilement ses échelons où entraient : le régiment des cosaques Systchoff, trois bataillons de grenadiers et ses propres chasseurs, 1,800 combattants.

Dans la soirée du 4 au 5 octobre, le général russe faisait sortir de Nettstall les cosaques de Podjaïeff ; et à dix heures, ces cavaliers traversaient Riedern d'où Souvarow était parti.

Arrivé à Glaris, au logis du prince Constantin, le maréchal apprenait : que Jellachich et Lincken n'avaient pas donné de leurs nouvelles ; qu'on ignorait en quel camp se trouvait Korsakoff ; que l'archiduc Charles ne voulait plus rentrer en Helvétie ; que le zèle des agents de l'Angleterre s'était partout ralenti ; que la Prusse, décidée en septembre à prendre les armes pour entrer dans la coalition, faisait publier de nouveau son désir de rester neutre.

Que dit Derfelden qui vient présenter la situation d'une armée vaincue ? Depuis Airolo on a perdu 980 chevaux et 365 mulets. Ce qu'on a pu sauver de la cavalerie et du train marche péniblement, ne subsistant qu'en dévorant les roseaux, l'écorce des arbres, les aiguilles des sapins.

Que dit le commissaire Narter, chargé d'assurer le service des hôpitaux ? Sans cacolets, sans civières, sans ambulances, sans charpie, et les combattants se trouvant trop affaiblis pour entraîner dans les chemins de la montagne leurs camarades qui sont malades ou blessés, ceux-ci seront abandonnés au vainqueur.

Que dit Trophimowski, commissaire des vivres ? La quantité des vivres indiquée à la Muota était exagérée ; il n'en reste plus.

Que dit Rosenberg, qui s'est enquis du moral des troupes? Le cœur manque au soldat. La volonté du guerrier russe a disparu. Une hantise de peur l'obsède. Il demande à quelle date on lui ouvrira enfin les portes de sa patrie.

Voilà les résultats d'une campagne de dix jours à travers les Alpes.

Comme à la Muota, on demande aux blessés réunis dans les chalets quels sont ceux qui veulent suivre l'armée. Chez les uns, la crainte d'être brutalisés par les Français; chez les autres, la fidélité au drapeau, font lever des crèches un millier d'individus. Narter en forme plusieurs compagnies.

Mais, à huit heures du soir, au moment d'évacuer Glaris, la division Rosenberg, qui avait marché pendant deux jours dans le Pragel, exigea que, pour se remettre, on lui accordât encore trois heures de repos. Elle ne craignait point de voir l'ennemi arriver. Il fallut céder à son désir. Vers onze heures, la neige tombait, enveloppant d'un blanc manteau la ville et les camps russes tout enfiévrés de l'apprêt du départ, augmentant soudain l'embarras et la souffrance des soldats. Ceux de Rosenberg ne sortirent de Glaris qu'à deux heures du matin, derrière le maréchal, et, à quatre heures, dans une obscurité profonde, les chasseurs de Bagration, évacuèrent la place à leur tour.

Le 4, des Glaronais avaient pu, la nuit tombée, passer entre les bivouacs russes échelonnés sur le dernier éperon du Wiggis et joindre Gazan pour lui annoncer que ses adversaires battaient en retraite vers Schwanden; deux s'offraient à guider les troupes qui seraient chargées de harceler l'ennemi.

Gazan venait de recevoir des cartouches expédiées de Zurich. Un courrier du général en chef lui apportait l'ordre écrit de marcher sur Wallenstadt et d'en chasser Jellachich pendant que Molitor s'emploierait à talonner les Russes, s'ils quittaient Glaris,

et rejoindrait Loison que Massena avait chargé de balayer le haut Linthal.

Aussitôt de bonnes dispositions furent prises pour paralyser, avec d'assez faibles contingents, les manœuvres de l'armée de Souvarow. Molitor chargea le commandant Lénard, l'adjoint Compère et Fridolin, son premier aide de camp, de conduire, en passant à Mollis, le 1er bataillon de la 44e, 560 hommes, jusqu'à la hauteur de Schwanden, et de poster deux compagnies derrière le rempart des rochers qui dominent l'étroite vallée de Sernfs, non loin de la chute du torrent dans la Linth. La troupe, guidée par un Glaronais, arriva au poste indiqué à sept heures du matin[1].

Le 5, alors que l'obscurité était très profonde, Molitor portait un parti de cavalerie, puis quatre bataillons des 25e légère et 84e de bataille sur Nettstall, village abandonné par Bagration. La destruction du pont qui, la veille encore, couvrait le Lontsch, obligeait les sapeurs à exécuter, aux lueurs des lanternes, un travail difficile. La charpente du tablier établie, avant même qu'on eût posé les garde-fous, chasseurs et grenadiers passaient pour monter dans Riedern au pas de course. Au delà, comme le jour pointait, ils trouvaient les soldats que Mortier avait lancés à la poursuite de Rosenberg.

A six heures, un escadron du 10e chasseurs entrait à Glaris, ville ouverte. Les portes des maisons étaient fermées et les rues désertes. Devant l'église, un chirurgien russe, entouré de ses aides, demandait aux républicains de prendre en pitié les malades que Souvarow recommandait à la générosité française ; demande qui était aussitôt accordée.

Impatients d'agir, les cavaliers galopaient jusqu'à Mitlödi, joignaient et chargeaient les cosaques de Systchoff qui, malgré leur nombre, furent contraints de se réfugier derrière l'infanterie qu'ils avaient essayé de couvrir un moment.

1. Rapport de Molitor. (Arch. Guerre.)

Au bruit des coups de pistolet, Bagration s'arrêta devant Schwanden. Sa troupe augmentée du 4e bataillon des grenadiers, des chasseurs de Miller, puis du régiment Walezky, si renommé pour son courage, le prince pouvait, avec ces forces, faire face au danger, si grand fût-il.

Sous une pluie fine et glaciale, il mettait l'arrière-garde en bataille. A la rude école de la guerre, il était devenu rapidement un bon tacticien. Dur à lui-même, ne tolérant à ses subordonnés aucune faiblesse, l'élève préféré du maréchal Souvarow faisait dire aux soldats transis : « Qu'il fallait vaincre ou périr pour remplir une mission sacrée. » A cette communication, les capitaines ajoutaient, dans leurs compagnies : « Il s'agit de sauver le fils de votre czar. »

La troupe russe occupait toute la largeur d'un mamelon quand, à huit heures, des paquets de mitraille creusaient dans ses rangs de profonds sillons. Voulant éviter de grandes pertes et rendre à l'ennemi coup pour coup, les grenadiers moscovites s'ébranlaient. Partant alignés, marchant à une belle allure, ayant Mitlödi pour objectif, les soldats de Paul Ier semblaient sûrs de vaincre. Trois fois repoussés, trois fois ils se reformèrent sans désordre en colonnes d'attaque. Leur obstination et leur courage contraignirent, à la quatrième charge, Molitor à reculer. Conduisant 1,600 hommes, le brigadier aurait été rejeté dans Glaris, si le 2e bataillon de la 38e de bataille ne s'était présenté à l'est et montré prêt à tirer dans le dos de l'ennemi [1].

1. Lecourbe avait quitté, le 2 octobre, le commandement de la 2e division pour se rendre à Strasbourg. Remplacé par Loison, celui-ci allait monter dans le Linthal, lorsqu'un rapport d'espion l'amène à placer sa troupe en observation dans le Klausen. Il écrit d'Altdorf, le 4, à Soult : « On me fait le rapport à l'instant qu'une colonne de 4,000 Autrichiens, venant des Grisons par le Panterbrück, file sur Glaris afin de dégager ou protéger la retraite de Souvarow. J'ordonne aux 12 compagnies que j'ai envoyées ce matin sur les hauteurs du Linthal de les harceler vive-

Bagration ne sait en quel nombre les Français débouchent du haut Linthal. Si toute la division Lecourbe arrive sur lui, il est perdu. Résigné à lutter aussi longtemps que possible pour couvrir la retraite de ses frères d'armes et pour défendre l'approche du pont jeté sur la Linth, il envoie deux bataillons de grenadiers contre ces nouveaux agresseurs qui, vivement attaqués, sont rejetés dans un vallon, vers Lengelbach.

Mais la 84ᵉ de bataille, que les Russes croyaient en pleine retraite, s'arrêtait au bruit d'une fusillade éclatant à l'est, revenait sur ses pas et rouvrait le feu. Molitor la poussait de toute son énergie contre les chasseurs moscovites abandonnant cette fois, sous la mousqueterie, des positions faciles à défendre pour rentrer précipitamment dans Schwanden.

Schwanden, qui est une vieille bourgade, barre le couloir du Linthal de ses hautes maisons aux pignons très ouvragés, borde de lourds chalets les deux rives du fleuve, et couvre l'embouchure assez large du Sernfs. La rive droite, reliée à la rive gauche par un pont d'une longueur de soixante mètres, est taillée au pied de la montagne.

La population agricole et industrielle du bourg, restée neutre entre les deux partis, essuya, le 5 octobre 1799, un bombardement terrible. Puis, le canon s'étant tu, les habitants eurent, de leurs fenêtres, le spectacle du massacre des soldats russes qui, affolés, tassés par compagnies dans les rues et les ruelles étroites, ne trouvant point d'issues pour fuir, tombaient éventrés ou égorgés sous les baïonnettes françaises.

Car, inutilement, Zucato avait mis en batterie au bout du pont quelques petits canons bien servis. Inutilement, il avait fait creuser des tranchées et cré-

ment et attendre, pour y porter plus de forces, que ma jonction par Urseren avec le général Gudin soit effectuée. » (Reg. 28. Pièce 185.) Voilà qui explique le retard que mit Loison à paraître devant Schwanden.

neler une grande maison. Inutilement, il opposait, dans la principale rue, l'obstacle de poutres enflammées à un ennemi altéré de vengeance et de sang. Pendant que l'artillerie de Molitor tirait à mitraille, le 2e bataillon de la 38e, ayant talonné les grenadiers qui l'avaient d'abord repoussé, entrait à Schwanden. Sillonnant les voies diverses, il mutilait ou écrasait les blessés, tuait les cosaques désarmés, même ceux qui voulaient se rendre, voulant venger ainsi les sévices infligés précédemment par les Russes aux prisonniers faits dans le Gothard.

Vingt actions d'éclat étaient accomplies. Seul, le caporal Rameau prenait deux pièces de canon et deux officiers qu'il désarma après avoir essuyé le feu de leurs pistolets. Nuyon, son lieutenant, tuait neuf sapeurs qui avaient été chargés d'incendier le pont. Ribel, un fantassin, montant le cheval d'un cosaque, chargeait seul une compagnie moscovite et l'enfonçait. Dans la tranchée ouverte au bout du pont, un canon que vingt artilleurs défendaient tombait au pouvoir du plus vieux sergent de la 38e.

Le plus grand désordre paralysait les moyens de défense de l'arrière-garde russe. Alors, chaque individu, ne songeant plus qu'à sa propre existence, oubliait la solidarité que se doivent des camarades au milieu du danger. On n'écoutait à ce moment ni la voix des officiers ni le rappel du tambour. Aux fuyards, la montagne apparaissait comme un sûr refuge. Des cavaliers, abandonnés par Zucato sur la rive gauche, tentaient de passer la Linth à cheval; plusieurs se noyaient ou tombaient sous les balles. Et, voulant les suivre, des grenadiers disparaissaient au milieu du fleuve. Dans le dos des fuyards, Molitor faisait encore décharger son artillerie braquée à gauche du pont.

Expulsé de Schwanden, Bagration s'efforçait de rallier son corps derrière l'abri d'une longue masure. Il plaçait chaque compagnie sur six rangs et faisait filer au nord les chasseurs de Miller, puis les siens.

A leur suite marchaient les bagages. Les grenadiers devaient couvrir ces trois échelons, et déjà ils prenaient un nouvel ordre de marche quand, dans la vallée du Sernfs, une très vive fusillade éclatait.

Le bataillon de la 44e, que Molitor avait envoyé en expédition, s'était posté derrière la ligne des rochers dominant, de vingt toises de hauteur, le chemin d'Elm. De là, à 700 mètres de Schwanden, le tir des républicains plongeait dans la gorge resserrée où le lit du torrent se creuse très profondément, au bord même du chemin. Les rochers, aux bases énormes, séparés par des buissons, ne pouvant être abordés de front ni tournés au sud, offraient donc à la troupe française un bon abri, et, en outre, un point d'appui solide, à chaque créneau, pour placer les armes.

La première décharge faucha un peloton des chasseurs de Miller. Matés par une dure discipline, les autres défilèrent sous les coups de fusils et furent décimés par les salves tirées de minute en minute ; et bientôt l'entassement des blessés encombra le chemin, l'unique issue qui restait à l'arrière-garde russe pour s'échapper.

Mais les cosaques, s'arrêtant à l'entrée de la gorge, abandonnèrent leurs chevaux pour chercher un abri. Bagration, accouru sur le lieu que balayait toujours la mousqueterie, examina la position de l'ennemi et, la trouvant inexpugnable, quelque force qu'on donnât à une attaque de front, il envoya à Zucato l'ordre de porter immédiatement quatre compagnies au village de Sool et de descendre ensuite, en chargeant, vers le sud. Cette manœuvre permettrait de déborder le flanc gauche des Français; elle réussit, puisque, à deux heures du soir, les républicains quittaient leur poste de combat.

Alors, de Schwanden, les chasseurs, les cosaques, les grenadiers moscovites, — ceux-ci poussant le bagage — se mirent à monter très vite vers Engi.

Si Molitor était parfois audacieux, il ne s'aventurait jamais qu'à bon escient. Informé que Souvarow avait

chargé Lincken de soutenir, par une diversion, la retraite des Russes, comme le général autrichien pouvait descendre du haut Linthal et se porter sur les dèrrières de Gazan, le brigadier s'établissait à Schwanden, et prenait de bonnes dispositions pour barrer de nouveau la route aux Allemands s'ils survenaient. Il avait chargé Fridolin de harceler l'arrière-garde moscovite ; à cette tâche l'aide de camp devait employer d'abord la moitié des hommes descendus du poste des rochers.

Le désastre subi à Schwanden avait mis l'arrière-garde en grand désordre. Vivement pressée en queue, éprouvant, par deux fois, une folle panique, elle abandonnait des blessés, des mulets, des armes et courait éperdue. On taillait horriblement dans ses rangs.

Avides de gloire et de vengeance, les Français, ayant dispersé la compagnie d'escorte du trésor, s'emparaient même d'une caisse contenant 20,000 francs, que le commandant Lénard fit aussitôt distribuer dans son bataillon [1].

Le couloir du Sernfsthal, ouvert entre deux versants couverts d'arbres, monte, en pente assez douce, et presque droit, pendant cinq kilomètres, de Schwanden à Engi. Dans quelques défilés, le val est si encaissé que le soleil n'y luit plus en octobre. Du haut des rochers, dressant çà et là leurs bizarres structures, des sources se précipitent dans le torrent roulant, de cascade en cascade, des masses d'écume. Partout le lit du Sernfs ressemble à un abîme. Vue par un temps sombre, la vallée apparaît sinistre, en coupe-gorge. Le chemin qui borde la rive droite la domine toujours. Quiconque veut passer sur la rive gauche doit franchir deux ou trois troncs de pins servant de pont [2].

Tel était l'endroit où défilait l'armée de Souvarow. Reposée et bien ravitaillée, elle eût certainement

1. Rapport de Soult à Massena. (Reg. 28. Pièce 191.).

2. Visite du terrain faite le 18 septembre 1899.

bravé tous les dangers sans subir de défaillances ; mais la faim et la fatigue éprouvant les grenadiers, ces malheureux, à bout de forces, voulaient souvent s'arrêter. Et l'aspect étrange du paysage qu'ils traversaient les étonnait : des montagnes éventrées pour assurer l'exploitation des ardoisières; des pins noirs, géants et peu branchus ; des bosquets de noisetiers aux feuilles déjà mortes; des rocs monstrueux d'où giclaient de gros filets d'eau; des angles alpestres fermant tout à coup l'horizon. Le Gothard leur avait paru moins sinistre.

Ces hommes en fuite marchaient quatre de front. A chaque instant, la fusillade éveillait autour d'eux de sourds échos; quelques soldats poussaient un cri, chancelaient et tombaient. Plusieurs se relevaient pour aller étancher, au plus proche ruisselet, le sang qui coulait d'une blessure. La plupart des blessés, ne voulant pas rester prisonniers, se traînaient péniblement, accrochés à la queue d'un mulet du convoi ou bien à la capote d'un camarade, marchant vers Ilanz où l'on croyait trouver des hôpitaux.

Au delà du vallon de Sool, Bagration se tenait au milieu des grenadiers; il allait à pied comme un simple soldat. En voyant les républicains arriver à la charge, le prince saisissait un fusil et tirait. D'un geste, il pouvait arrêter des pelotons rompus. Des hommes dispersés après quelque corps à corps terrible, se ralliaient à sa voix. Si l'ennemi ralentissait sa marche, le favori du czar chantait une vieille complainte de l'Oural. Et des moujiks, dévorés par la fièvre, chantaient aussi, oubliant un moment leurs souffrances physiques ; attitude et courage propres aux hommes du Nord.

Le centre de l'armée russe, défilant derrière un gros convoi, marchait si lentement dans les terres détrempées, que l'arrière-garde dut, pour lui laisser la liberté de ses mouvements, s'établir au débouché du défilé d'Engi, couvrir le village et les pourvoyeurs ou maraudeurs occupés à faire, malgré les

paysans, une récolte de pommes de terre dans la vallée de Mulhthal. La récolte pourvut de vivres plusieurs bataillons qui étaient affamés.

Au premier signal que lui fit donner Souvarow, Bagration reprit sa marche. Ses troupes, un peu reposées et encouragées par l'exemple de quelques officiers qui semblaient infatigables, défilèrent en bon ordre à droite des chalets d'Engi ; puis s'étant formées en compagnies serrées, dans une large vallée, elles mirent un point d'honneur à repousser deux attaques des Français ; mais leurs dernières cartouches furent brûlées dans ces engagements. Ensuite, Lomonosoff et Sanaïeff conduisirent des charges à l'arme blanche ; charges que les républicains purent arrêter avec le feu de deux canons tirant encore à mitraille.

L'arrière-garde, ayant perdu un équipage à munitions et abandonné cinquante mulets exténués, dut reprendre la route d'Elm, en marquant son passage par des traces de sang. Elle mit deux heures pour aller d'Engi à Matt, forcée de faire, pendant la demi-lieue qui sépare ces villages, vingt fois volte-face pour arrêter l'ennemi devenu extrêmement audacieux. Sa dernière ligne enfoncée, se trouvant débordé à gauche, Bagration dut demander au corps du centre des renforts et des cartouches qui lui arrivèrent avant la nuit, quand, des nuages gris et bas, une fine neige se mit à tomber, pour rendre plus pénible l'ascension du Sernfsthal.

Afin de dégager l'arrière-garde qui se trouvait compromise et hors d'haleine à la chute du jour, Tschubaroff plaçait deux cents chasseurs dans le cimetière de Matt, enclos d'un arpent, au bout duquel s'élève la vieille église qui servait depuis midi de refuge à une multitude de malades et d'éclopés. Derrière les tombes en ardoise, variant comme hauteur de soixante centimètres à un mètre cinquante, les Russes s'abritaient. Le mur d'enceinte, très bas, servait également de rempart. Dans le pâle crépuscule de ce jour automnal, la brigade Bagration hâtait

le pas, ou plutôt elle fuyait, tandis qu'un feu roulant arrêtait les républicains.

Compère fit canonner la position, éventrer les murailles, bombarder l'église avant d'entraîner ses hommes à l'assaut. Ceux-ci éprouvèrent une résistance désespérée. A travers l'averse de neige, les fusils partaient, projetant dans l'obscurité des flammes ardentes. Le mur franchi, la lutte entre assaillants et défenseurs devint mêlée, corps à corps, boucherie. On renversa les cénotaphes, on piétina la terre couvrant les morts, on poursuivit les Russes enfin débandés jusque dans l'église. On égorgea au pied de l'autel les combattants et les malades. Ce qui survécut des chasseurs de Tschubaroff s'enfuit, à huit heures du soir, dans l'obscurité, vers l'est.

Pendant ce combat, Bagration passait le Sernfs à Brumbach. Tschubaroff l'ayant rejoint, il faisait sauter le pont et remettait en route une troupe harassée, silencieuse, inquiète, qui, en foulant de ses pas mesurés une plaine crayeuse, entendait les clameurs de l'ennemi, et se demandait où s'arrêterait la course éperdue des vaincus.

Enfin, vers neuf heures, l'arrière-garde était groupée dans une prairie humide, à gauche d'un bois, derrière le hameau de Schwendi. Quoiqu'elle eût besoin de repos, on lui donnait à faire une veillée d'armes, à couvrir Elm.

CHAPITRE IX

PASSAGE DU PANIX

La nuit du 5 au 6 octobre. — Une panique se produit dans les régiments du centre. — Souvarow et le prince Constantin sont forcés de quitter Elm dans l'obscurité. — Marche du régiment Miloradowitch. — Description du Panix. — Un orage éclate dans la montagne. — Passage de l'état-major. — Bagration bat en retraite sans cesser de contenir l'ennemi. — Arrêt au pied du Ruterseck. — Bivouacs sans feu par une nuit glaciale. — Souffrances endurées par les soldats. — Cris de malédiction. — 200 hommes ont les membres gelés. — Défilé entre les Portes de Fer. — Arrivée à Panix des troupes de l'arrière-garde. — Souvarow séjourne à Ilanz et à Coire. — Misère du troupier. — Les nouveaux projets du maréchal sont irréalisables. — Au camp de Feldkirch. — Dissentiments survenus entre Russes et Autrichiens. — La disgrâce de Souvarow.

Une sotnia du régiment Grekoff servait d'escorte à Souvarow. En quittant Glaris, dans la nuit, tous les officiers du grand quartier général étaient à cheval. Mais quelque impatience qu'eût cet escadron d'avancer très vite, ses montures ne pouvaient marcher qu'au pas derrière Miloradowitch conduisant un régiment réduit à 900 hommes. On s'arrêtait à Mitlödi et à Schwanden. Là, dans l'aube, tout à coup le canon tonnait sur les derrières. Comme les détonations roulaient jusqu'au fond des défilés, le maréchal envoyait un courrier aux nouvelles.

Pour ne pas s'aliéner les habitants du Sernfsthal, les officiers devaient forcer leurs compagnies à marcher en ordre et à respecter partout les pro-

priétés. Les cosaques, effrontés pillards, ne purent s'écarter des colonnes. La baguette de fer et le knout eurent raison des velléités de révolte. Seule, la division Förster dépouilla un champ de sa récolte de pommes de terre ; réquisition plutôt que pillage puisque Trophimowski versa cinquante ducats au bourgmestre d'Engi.

A midi, Miloradowitch traversait Elm, agglomération de soixante chalets ou maisons dominant la rive gauche du Sernfs ; pays de guides et de laboureurs ; sentinelle postée au pied des Alpes, sous la cavité du Martinsloch, laquelle garde l'accès d'un cirque resserré entre les murailles abruptes du Ramin et du Karpfst.

Les mousquetaires et le convoi placé en queue du régiment allaient faire une pause derrière le village, dans les prairies d'Obmoos. Le colonel Sommer conduisait Souvarow dans la maison de M. W. Freitag. Quant au prince Constantin, par les soins du général Gerhard, grand maître des logis, il était logé chez le professeur Wyss [1].

Dans Elm, le défilé des troupes dura toute la journée ; singulier défilé, dont le désordre et le pêle-mêle révélaient assez aux habitants que l'armée russe était en fuite. Les cosaques à pied, les mulets déferrés et les chevaux affamés n'avançaient qu'à force de coups. Les officiers et les soldats d'infanterie marchaient en silence, tête basse et coude à coude, tous entraînés machinalement dans l'exode, vers le Rhin.

C'était ce que le maréchal, qui, pourtant connaissait la valeur des mots, appelait « un mouvement. » Oui, un mouvement forcé, qu'on exécutait aussi rapidement que possible, entre les montagnes toutes blanches, au long d'un couloir pavé de rocs,

1. Renseignements communiqués par M. l'abbé Marty, curé d'Elm. — La maison Freitag est à gauche de la route de Panix. La maison Wyss, plus petite, est à droite. (Étude faite à Elm le 18 septembre 1899.)

devant le canon des républicains, qui grondait toujours dans la basse vallée.

A quatre heures du soir, Souvarow faisait expulser d'Elm tous les blessés et les fiévreux qui avaient cherché là un hôpital. Réunis par groupes, poussés brutalement vers Waltenbrugg par un piquet de cosaques, ces malheureux, qui songeaient à réclamer l'hospitalité du montagnard, se traînaient encore en serrant leurs gorges sèches ou leurs blessures purulentes, jusqu'aux feux des bivouacs, autour desquels ils s'échouaient. Ils voyaient les hommes valides rester indifférents devant leur détresse, car le malheur avait déjà détruit entre compatriotes toute espèce de solidarité. Sans vivres, privés du soin des médecins, combien moururent? On ne saurait le dire. Sur ces cadavres, la neige, quelques heures plus tard, allait étendre son épais linceul.

Lorsque toutes les divisions se furent avancées et tassées dans le haut Sernfsthal, il se produisit vers onze heures une alerte très vive au milieu du camp russe.

Le bataillon français, arrêté devant les débris du pont de Grumbach, avait reçu comme renfort un gros contingent de grenadiers et des paysans armés que dirigeait le citoyen Casanova. Une partie de la troupe passait le Sernfs à gué, derrière des montagnards qui connaissaient la topographie du pays, et elle s'approchait du camp de Bagration dont les sentinelles transies de froid s'étaient repliées dans Schwandi, mises à l'abri.

D'un autre côté, deux ardoisiers guidaient les chasseurs de la 44e demi-brigade, des soldats résolus à tout braver, qui, remontant la rive droite du torrent, pouvaient s'élever devant Elm, jusqu'au pied du Martinsloch. Echelonnés, dominant un camp de cosaques, apercevant leurs ennemis aux lueurs des feux de bivouac, ils tiraient vingt-cinq coups de fusil, qui tuaient ou blessaient dix hommes.

Les détonations, au loin répercutées, étaient sui-

vies de cris d'alarme. Les soldats de six régiments saisissaient leurs fusils, et, à l'injonction des officiers, ils faisaient face à l'ouest, résolus à attendre de pied ferme la charge d'un ennemi qui ne parut point.

Réveillé en sursaut, Souvarow questionnait les officiers qui se pressaient bientôt autour de lui. Est-ce que les divisions Gazan et Loison, acharnées à poursuivre, n'attaquaient pas l'arrière-garde ? Sortirait-on sans grands dommages d'un combat nocturne ? A Bagration, un aide de camp allait porter l'ordre formel d'arrêter l'agresseur, dût-il sacrifier, pour remplir cette tâche, la moitié des grenadiers.

Si les divisions du centre restaient groupées et résolues à tout braver, des centaines de chasseurs échelonnés le long du Sernfs abandonnaient leurs bivouacs, se pressaient dans Elm, y causaient un grand désordre en cherchant là un refuge contre les Français dont chacun s'exagérait le nombre et l'audace. Des malades rentraient aussi dans le village. A quelques habitants, on faisait même violence pour se cacher. Vers minuit, les rues et les cours étaient encombrées d'individus sans armes.

Le prince Constantin et Souvarow, sortis à peine vêtus de leurs chambres, s'alarmèrent du désarroi qui régnait autour d'eux et voulurent s'éloigner. Une garde fidèle les entoura. On ne leur ouvrit un passage qu'à coups de cravaches et de lances [1]. Des malheureux, pressés contre les murs ou refoulés dans les jardins, virent passer sur un mulet gris le vieux maréchal tout transi, tête baissée et ajustant ses vêtements. Aux lueurs des lanternes, il apparaissait bien comme un fugitif. En effet, c'était un chef d'armée vaincue, que tourmentait violemment à cette heure la crainte d'être battu encore, qui traversait les dix bataillons campés dans les prairies d'Obmoos, sans qu'une acclamation retentît.

Tout l'état-major s'arrêtait à 1,200 mètres d'Elm, entre

1. Müller. Page 34.

les sapins alors chargés de neige, et qui forment encore aujourd'hui un épais rideau le long du Sernfs.

Anxieux, groupés dans la cabane d'un pâtre, les officiers attendirent, sous la garde vigilante du corps de Derfelden, que le jour se levât [1]. La fusillade ayant cessé, ils se trouvèrent rassurés. Néanmoins, les minutes parurent très longues à tous ces boyards réduits, après avoir livré deux batailles, à décamper devant l'armée de Massena, qu'ils s'étaient promis d'anéantir lorsque Souvarow descendait les pentes du Gothard.

Enfin, vers six heures, les grands contreforts des Alpes apparurent dans la clarté des premières lueurs de l'aube. Soudain, la diane se fit entendre sur le front de plusieurs régiments. Des cliquetis d'armes résonnèrent, mêlés à de longues rumeurs, dans l'étroite vallée. Les chevaux hennirent. Des trompettes émirent les sons d'une fanfare guerrière. On vit flotter au vent âpre les fanions et les guidons des fourriers. Mais au jour, les misères du soldat apparurent encore plus grandes que la veille aux officiers. De fait, l'armée n'était plus qu'un troupeau humain à qui les colonels criaient : « Marche ! » ; qui s'ébranlait lentement, péniblement, comme à regret, pour traverser un paysage lugubre, entre les malades que Miloradowitch venait d'abandonner pour alléger sa colonne.

Souvarow, que la détresse de ses troupes laissait insensible, quittait le refuge où il avait partagé l'angoisse du prince Constantin craignant d'orner le triomphe du vainqueur. Il se portait avec Lawroff et Gamma à trois kilomètres d'Elm, devant le hameau de Waltenbrugg, s'y arrêtait un moment, se tournait vers le Sernfsthal supérieur ouvert jusqu'aux

1. Dans ses notes, Lawroff a écrit : « Il fallait sortir de cet affreux village (Elm) vers le milieu de la nuit et s'en aller après avoir perdu la moitié des bagages, camper dans un hangar ou chaumière de berger où l'on se tassa. »

murailles de roc du Freyberg. Il voyait, dans ce très clair matin, les prairies déjà roussies par les nuits de gelées, le torrent dessinant des zigzags, les arbres dépouillés de leurs feuilles et sur les chalets noirs éparpillés dans les pâtis, une fumée bleue, épaisse, qui montait verticalement.

Ayant passé le pont du Sernfs, — des pièces de bois recouvertes de gazon, — le maréchal traversait les bivouacs de la division Rosenberg, où les hommes étaient encore couchés, et il passait un petit ruisseau avant de s'engager à gauche dans la gorge du Jetzbach, à la suite des soldats du général Miloradowitch[1].

Les mousquetaires de Miloradowitch, formant toujours l'échelon d'avant-garde, avaient pu traverser le Jetzbach vers trois heures du matin. Naturellement, l'obscurité leur avait masqué, lorsqu'ils s'étaient déjà élevés à une altitude de 1,300 mètres, les deux pans de montagne : le Ruterseck à gauche et le Spienken à droite, qui s'avancent en énormes piliers dans le Sernfsthal, couvrant d'ombre l'entrée de la gorge très étroite du Panix, au premier plan de laquelle se dresse un éboulis noir.

A quiconque fait cette ascension, le torrent apparaît à droite où il tombe en contournant la base du Spienken. Le sentier à peine tracé gravit à gauche une sorte d'escalier granitique. Du sommet

1. De l'exode des Russes, l'archiduc Charles a tracé ce tableau : « Souvarow partit d'Elm le 6 et traversa la frontière inhabitée des Ligues Grises. Une neige de deux pieds, nouvellement tombée, cédant à chaque pas, couvrait les montées périlleuses qui conduisent sur la crête des montagnes. La colonne gravissait à la file et avec des peines incroyables ces roches colossales et sauvages. Du haut de leur cime nue et pelée, le pays des Grisons et le Tyrol se présentaient comme une immense solitude et l'œil se perdait dans la vapeur des frimas. On ne distinguait ni sentiers ni traces d'hommes ; on ne trouvait pas un buisson pour faire du feu. Les pics des rochers, cachés sous la neige, n'indiquaient plus le chemin et ne servaient pas même d'appui au soldat épuisé de fatigue. Sur la pente méridionale, la neige durcie par un vent glacial était si glissante, que la chute des hommes et des chevaux qui marchaient à la tête pouvait seule avertir les suivants d'éviter un pas dangereux pour en chercher un autre peut-être moins praticable. » (*Campagne de 1799*, 2e vol. Pages 250-51.)

de l'éboulis qui forme une arête large de cent mètres, mesure prise entre les deux montagnes, on descend vers l'est, dans le val de l'Im-Loch, taillé comme un cirque, borné au sud par la muraille à pic et très haute qui domine l'abîme où s'effondrent les eaux d'une cascade. Du fond de l'Im-Loch, obliquant à gauche, le voyageur cheminant vers le col, escalade une dépression du terrain, sorte de dos d'âne, pour arriver tout haletant, car la marche ne se fait point sans de grands efforts, sur le plan d'un plateau pierreux.

Ce fut un rude chemin à gravir alors que la neige tapissait la gorge. Les pelotons encadrés d'officiers et de sergents s'avançaient en tâtonnant. Devant le premier groupe, deux guides et quelques soldats suisses utilisèrent des lanternes à chercher les traces du corps d'Auffenberg passé le 2 octobre ; il n'en restait pas. Doublant soudainement l'épaisseur des ténèbres, un nuage vient obscurcir de ses volutes le couloir du Panix. Saisie par le froid, la troupe s'arrête et frissonne. C'est avec difficulté qu'on parvient à la remettre en route, après que beaucoup d'hommes eurent jeté dans l'abîme fusils et munitions, pour diminuer leurs charges.

A chaque arrêt, les Russes éprouvent, tant le froid est vif, un engourdissement. Une température si rigoureuse leur fait oublier la faim. Ils se réchauffent un peu à piétiner la neige. Au bref commandement du chef, ils repartent en escouades tassées, haletant à monter, et, parfois, l'espace tout noir qui est devant eux leur apparaît comme un abîme au fond duquel plusieurs vont peut-être tomber.

Ça et là, dans le mauvais passage, un soldat butte, se meurtrit le corps à l'angle des pierres et s'affaisse. Écarté du chemin par le sergent qui voit en lui un être désormais inutile à la guerre, abandonné dans un vallon, demeuré seul après le défilé de la dernière compagnie, il demandera du secours ou criera son épouvante sans que, au milieu du couloir alpestre un écho lui renvoie ses appels.

Du plateau pierreux, les mousquetaires défilèrent dans un pâtis ou gagnage ; ils se heurtèrent à un ressaut fermant le couloir au nord-est. En plein jour, ils auraient pu voir un large vallon ouvert à droite, où un petit chalet très bas est édifié. Vite, les troupes traversaient la coupure pour monter à l'assaut du versant septentrional du Wichlen, sorte d'éperon nommé Ober-Staffel ; rude ascension, car, dans ce coin des Alpes, la neige est souvent épaisse, aux premiers jours d'octobre. Quand elle recouvre le sentier, les abîmes et même le torrent, le montagnard d'Elm redoute de la traverser.

Comme l'aube éclairait enfin les sommets, l'avant-garde se trouvait à mi-côte de l'Ober-Staffel. Dans deux pieds de neige, le courage des cosaques à pied, placés en pointe, s'épuisait bientôt à déblayer le passage au moyen des lances, à défaut d'outils. Miloradowitch, qui encourageait les travailleurs, apprit vers sept heures du matin que les guides réquisitionnés la veille, des bergers de Waltenbrugg, s'étaient enfuis par un couloir. Sans eux, pouvait-on marcher au hasard ? Cependant l'ordre du maréchal était formel :

— « Arriver vite à Panix, coûte que coûte ! »

Tassée en pelotons, l'infanterie restait immobile sur les pentes du rude éperon pendant la marche des cosaques qui, ayant abordé une plate-forme rocheuse, tournaient brusquement à gauche et suivaient les traces des chasseurs de chamois passés la veille sur le plan d'une puissante échine se développant dans la direction du sud-est. Mais au bout, devant les remparts inaccessibles du Rinkenkopf, les éclaireurs bifurquaient encore à gauche, vers un ravin aboutissant au vallon principal, couloir montueux et uniformément blanc, la neige recouvrant tous les accidents du terrain : le torrent, un lac et vingt précipices. Des officiers sondaient la neige avec leurs espontons. Derrière eux, les mousquetaires montaient lentement, beaucoup s'appuyant

sur leurs fusils et poussant l'ahan d'hommes trop chargés.

L'Ober-Staffel escaladé, le Rinkenkopf contourné, la montée est rude encore entre les assises du Gurgel et le massif étrangement découpé du Jägerbrunnen, d'où sort la source abondante des Chasseurs. On est dans ce lieu à 2,040 mètres d'altitude. On s'y trouve le plus souvent entouré de brouillards qui assombrissent une étroite coupure.

Plusieurs soldats, terrassés par le froid, s'affaissaient en cet endroit. Sans pharmacie, on ne put les secourir. Plus loin, dans le cirque ouvert au bout du couloir, des mousquetaires, ayant voulu déborder à gauche les cosaques qui cheminaient au pied du versant oriental, s'engagèrent sur la neige masquant, d'une épaisse couverture, le lac Seeli, source du Jetzbach ; ils s'enfoncèrent et disparurent sans que leurs compagnons, étonnés autant qu'effrayés de cet accident, se fussent portés à leur secours. Des chevaux tombèrent d'un rocher et se tuèrent. Un soldat fut bâtonné pour avoir refusé d'avancer.

Du lac, qui est recouvert de glace et de neige pendant huit mois de l'année, part le couloir supérieur du Panix ou val d'Hexeneck qui, long de six cents mètres, très roide, coupé de ravines, serré entre d'énormes piliers, ne peut être escaladé qu'au prix des plus grandes difficultés. Cette gorge, affreuse et glacée, aboutit au point culminant du passage, le Panixer-pass.

C'est une longue plate-forme au milieu de laquelle un refuge en pierre a été élevé. Nommé champ des fauves, sans pins et sans végétation, le passage est borné par les soubassements du Hausstock et par les murailles abruptes du Piz-Mar. Lieu sauvage où les grandes convulsions géologiques ont imprimé une horreur sinistre et auquel les intempéries, si fréquentes dans la région, apportent des dégradations continuelles. Regardez tout autour : les rocs sont comme rouillés

et déchiquetés ; les crevasses sont ouvertes en cavernes ; les pierres sont taillées en statues énormes ; les angles sont semblables à de grands piliers. Il n'y a pas de neige sur cette cime que l'ouragan balaie tous les jours ; le rocher basaltique se dresse nu et gris, à 2,410 mètres d'altitude, dominant les cônes secondaires des Alpes, les cirques aux étranges contours, et la vallée où s'écoule le Schmuer, sortant de Meer-Gletscher pour rouler vers le Rhin.

Mais la plate-forme du Panix apparaît vers l'est sans issue à l'excursionniste qui s'est, à une pareille hauteur, hasardé seul. En se portant à droite, sur la déclivité, il voit à ses pieds rouler une chute d'eau qui, tombant perpendiculairement d'une arête, interdit l'accès du couloir creusé par là. Revient-il au front de l'assise, il la trouve partout perpendiculaire. De même, à gauche, un éboulis forme un pan infranchissable. Il se livre à une minutieuse inspection des lieux et découvre enfin, au centre même du carrefour, la découpure d'une sorte d'escalier orienté vers les pentes qui dominent de longs ressauts pierreux, le cirque de l'Alp-Meer [1].

Lorsque le 1er bataillon du régiment Miloradowitch eut envahi la plate-forme, des cosaques, cherchant une voie, s'aventurèrent sous la chute d'eau et roulèrent dans l'abîme qui la reçoit : vingt hommes perdus. Miloradowitch ne s'en émut point, ordonna d'avancer au plus vite ; injonction adressée aux officiers qui, soudain effrayés au bruit du tonnerre, avaient cru entendre le canon de Molitor qui moissonnait des Russes, derrière eux.

Phénomène bizarre, la détonation qui avait agité une grande masse d'air, roulait aux pieds des Moscovites, quand un gros nuage vint remplir tout à coup le cirque ouvert devant eux, en heurter les parois et s'effondrer à la base, contre la masse rocheuse. C'était l'orage.

1. Etude du passage faite le 19 septembre 1899.

Formé sur le Rhin antérieur, un amas de brouillards denses avait été chassé par le vent du sud, du Sumvix au contrefort d'Ilanz, et, butant sur un contrefort, était résté accroché un moment à la muraille de roc. Mais bientôt une bourrasque soufflant de l'est emportait la nue toute gonflée d'eau dans la direction opposée. A l'intérieur, des éclairs brillaient, suivis de rapides et violents coups de tonnerre. D'Ilanz, la nuée montait à Panix où elle se déchargeait de gros grêlons qui ravageaient la campagne; puis, montant à l'assaut du Hausstock, elle débouchait en une lente marche au bord de la plate-forme, produisant, avec une odeur de soufre, parmi les vibrants éclats de la foudre, le bruit étrange d'étoffes froissées.

Au point culminant du Panix, les mousquetaires s'effrayaient et restaient tassés ; ils voyaient dans le nuage arrivé sur eux, jaillir d'éblouissantes étincelles. Aux oscillations qui secouaient cette plate-forme, les officiers se rendaient compte que la force électrique, ébranlant les monts, pouvait provoquer la chute d'une avalanche de pierres qui eût écrasé leurs compagnies, immobiles au milieu d'une profonde obscurité. Le nuage, montant encore, enveloppait le point culminant du col, mouillait le roc, trempait les soldats. Des zigzags de feu se déployaient autour du bataillon russe, qui crut à un cataclysme, au réveil de quelque volcan [1].

Soudain, une éblouissante lumière éclairait la plate-forme et blanchissait, à droite et à gauche, les énormes piliers de la montagne. La rafale était passée, le ciel redevenu bleu. Brusques variations de l'atmosphère, inexplicables pour des moujiks, qui, en se retournant, voyaient dans le couloir d'Hexeneck, comme

1. Miliutin fait mention de cet orage ainsi que Lawroff. Un abbé Schmid qui habitait Ilanz, écrivit en marge d'un almanach de 1799 : « Les Russes ont été arrêtés par le tonnerre, au pied du Hausstock ; ils ont cru qu'un volcan s'ouvrait sous leurs pieds.... »

une draperie noire, tirée d'un versant à l'autre, le nuage entraîné rapidement vers le nord-ouest par de grands courants.

Mise en demeure de regagner le temps perdu, la tête du régiment Miloradowitch s'aventurait dans une tranchée enfin découverte au flanc de la plate-forme. Un premier peloton, fort de cinquante hommes, marchait sur un champ d'éboulis que la neige ouatait, où il butait à chaque pas, et trouvait le vallon inférieur barré, au milieu, par le torrent Schmuer qui a dix mètres de large, mais peu de profondeur. Le Schmuer passé à gué, sans accident, abordant le second plan du val, qui aboutit à la rive droite, les Russes s'éparpillaient en cherchant leur voie. Les moins prudents glissaient dans l'abîme du Fil-Fluaz qui ferme au sud-est l'Alp-Meer. Aux cris que poussaient les hommes perdus, leurs compagnons s'arrêtèrent et virent que, de tous côtés, la montagne mure ce cirque où grondent des cataractes, où s'écoulent des torrents, où surgissent des sources, où le soleil ne luit guère qu'en été.

Un montagnard survenu tirait d'embarras Miloradowitch en lui indiquant le passage. Ce général faisait rappeler les soldats groupés sur un tertre de l'Alp-Meer, trente hommes qui, au lieu de remonter jusqu'au Panixer-pass, marchaient dans la direction du nord, traversaient encore le Schmuer, escaladaient le flanc oriental de l'abrupt Piz-Mar, et, parvenus à mi-côte d'un versant peu élevé, bifurquaient à droite, s'avançaient vers l'est, dans la neige, pour arriver aux Portes de Fer, dans un lieu nommé Camona.

Ce passage ouvert par les Romains il y a plus de vingt siècles, donne accès sur un vaste plateau où les tons du paysage s'adoucissent. Par là, les piliers alpestres s'affaissent dans les prairies, ou à la lisière d'un bois de pins, ou au bord des champs cultivés. La neige n'y forme une couverture qu'après novembre. C'est, comparé au cirque glacé de Meer-Alp, un lieu pittoresque.

Traversant le plateau, un chemin assez large et ferré forme des lacets, aborde des pentes peu déclives, incline au nord, puis à l'est ; il aboutit, entre des genévriers, au creux d'une vallée profonde et franchit le torrent descendu de Sheter-Furca, non loin d'une grande ferme isolée ; derrière la ferme, le chemin remonte encore au nord et prend enfin vers l'est sa direction presque rectiligne, au milieu d'une forêt de sapins garnissant le massif très étendu du Ranasca.

Au sortir de la forêt, Panix apparaît ; ses cinquante chalets aux soubassements en murs de pierres, sont rangés sur deux lignes ; au bout et à gauche, l'église, blanche et très haute, est surmontée d'une tour carrée que coiffe un petit clocher.

Miloradowitch n'arrivait à Panix qu'au coucher du soleil. Son régiment et le convoi qui l'accompagnait ne marchaient plus, ils se traînaient ; deux cents malades ou éclopés, soldats et muletiers, échoués au bord du chemin, attendaient des secours que le centre de l'armée russe, s'avançant aussi péniblement, ne pouvait leur porter.

A six heures, la nuit enveloppait tous les couloirs alpestres. Des nuages masquaient encore le ciel et la rafale soufflait partout. De distance en distance, une lanterne surgissait d'un vallon tout blanc, portée au centre des pelotons contraints à exécuter l'ascension et formant de longs cortèges qui allaient haletant et geignant, sans bruit de tambour, sans chanson guerrière. Le centre, bien entraîné, ne devait s'arrêter qu'à neuf heures.

Aux soldats fatigués et inquiets, qui demandaient à la halte : « Où se trouve notre petit père Souvarow ? » les officiers ne répondaient pas.

Souvarow était resté jusqu'à neuf heures du matin entre l'embouchure du Jetzbach et Waltenbrugg. On le voyait alors, « habillé d'une veste de basin blanc et d'une culotte courte mal boutonnée,

chaussé d'une vieille botte et d'une pantoufle, coiffé d'un mauvais petit chapeau rabattu et attaché sous le menton, ayant l'air transi et faisant des grimaces qui ridaient encore plus sa face décharnée. [1] »

Il ordonnait d'acheminer, à la suite de Miloradowitch, ce qui restait du convoi de munitions. Rosenberg allait accompagner le train portant les bagages très réduits de l'état-major. Comme le maréchal abandonnait son mulet fourbu pour monter un cheval de cosaque, Prochka lui présentait un épais manteau qu'il refusait de prendre. Le vieux guerrier voulait montrer son endurance à une troupe qui, venue de la Muota à marches forcées, faisait entendre au moment de reprendre les armes quelques murmures, à ces grenadiers qu'ailleurs il eût fait fusiller pour délit d'insolence. Il disait aux généraux qui l'entouraient :

— « Entendez-vous comme ils me louent ? Ces braves gens me louaient ainsi dans les dures journées, en Turquie et en Pologne [2]. »

Après avoir réglé le mouvement de toutes les divisions échelonnées, du hameau de Schwendi jusqu'à l'embouchure du Jetzbach, le maréchal entretint Rosenberg un instant en particulier, et il suivit Gamma qui, à pied, s'engageait dans le boyau du Panix [3]. L'ascension de l'état-major se fit péniblement, mais sans aucun accident. Et ce fut seulement aux Portes de Fer que le grand quartier général prit les devants du régiment Miloradowitch. Les aides de camp marquaient leur impatience d'arriver au bord du Rhin, qu'on apercevait très loin, en filet tortueux et blanc.

Souvarow et le prince Constantin s'arrêtaient à quatre heures et demie, au presbytère de Panix. Les cosaques formant leur escorte refoulaient hors du vil-

1. Rovera. Page 299.
2. Miliutin, 4e vol. Page 131.
3. Müller. Page 40.

lage quelques soldats autrichiens, des traînards du corps d'Auffenberg qui s'étaient livrés au pillage, dans plusieurs maisons.

Chez le curé, une collation fut servie au maréchal qui, écrivant à l'archiduc Charles, annonçait qu'il n'arriverait à Coire que pour reprendre l'offensive[1]. Au bout de l'affreux défilé, Souvarow oubliait les défections pour se promettre des victoires. Puis, remis en selle, descendant le chemin creux qui s'ouvre non loin de l'église, le prince Italisky riait aux éclats, chantait, admirait la beauté du paysage, et faisait, à mi-route de Panix à Ruiz, ses dévotions dans la chapelle Saint-Valentino.

A Ruiz, un gros village situé à six kilomètres de Panix, Souvarow touchait au Rhin, qui n'est là qu'un ruisselet peu profond, que le cerf peut franchir d'un bond. Le val est en pays romanche, où l'indigène parle un dialecte plutôt italien qu'allemand. La grande route de Chiavenna, qui traverse le pays du sud au nord, borde la rive gauche du fleuve pendant quatre kilomètres pour aboutir au pont couvert d'Ilanz.

Les généraux Auffenberg et Lincken occupaient Ilanz. Le dernier attendait Souvarow sans éprouver aucune crainte, car il était prêt à justifier devant le maréchal sa conduite militaire. Quant à Auffenberg, qui gardait rancune à Wasiliewitch des injustices dont il avait souffert au milieu des Russes, il s'employait très activement à ravitailler ses soldats fatigués et démoralisés. Par devoir militaire, les deux officiers allaient, à dix heures du soir, prendre les ordres du généralissime.

Logé dans la maison du lieutenant-général Schmid de Gruneck, qui avait servi Louis XV, Souvarow s'était paré, pour dîner, d'un habit de cérémonie. Egalement, les fonctionnaires du quartier général étaient habillés comme des gens de cour. Des émigrés

1. Arch. Guerre, de Vienne.

se pressaient alors autour d'eux, « complimentant les invincibles Moscovites d'avoir si bien battu Massena. » Ces compliments devaient importuner les vaincus. Lorsqu'on eut présenté Lincken au maréchal, celui-ci cria de sa voix grêle :

— « Général Lincken, combien vos soldats peuvent-ils enfiler d'ennemis au bout de leur baïonnette ? Les miens en tiennent jusqu'à six. »

Le général autrichien comprit le sarcasme de cette allusion visant sa défaite du 29 septembre. Il répondit :

— « Je prie Votre Altesse de croire que mes soldats font ce qu'ils peuvent et le font bien [1]. »

Cette ferme réponse dut plaire au maréchal, puisque, brutalement, il se jeta au cou de l'Autrichien et embrassa avec affectation un homme accusé, la veille, de la plus grande trahison. Comédie burlesque, jouée par un aussi grand capitaine, devant une assemblée de boyards et de flatteurs, à l'heure même où le gros de l'armée russe, campé dans la montagne, y subissait les pires épreuves du froid et de la faim !

Rosenberg devait suivre au plus vite Miloradowitch dans le Panix.

Vainqueur de Mortier à la Muota, il déplaisait à ce général d'être confondu, dans la retraite, avec les vaincus de Nettstall. Les cosaques, grenadiers et mousquetaires de son corps ayant exécuté trois marches rapides dans le Pragel et dans le Linthal, chez la plupart, les yeux rougis d'orgelets, dont les pustules suintaient sur le visage, indiquaient la mauvaise santé. De vieux soldats, asthmatiques, s'épuisaient en quintes. Les derniers conscrits enrégimentés étaient hâves. Et chez tous ces hommes, malheureux pressés d'accélérer leur fuite, le sentiment du devoir militaire s'éteignait peu à peu. La voix de

1. De Laverne. Page 464.

l'officier recommandant l'énergie n'arrivait plus à leurs oreilles qu'en bourdonnements confus. Ils marchaient comme hallucinés, sans avoir la notion du temps dépensé à couvrir les étapes. C'étaient des hommes qui suivaient des hommes. Les plus faibles abandonnaient au pied des rudes éperons havresacs et fusils, sans redouter les punitions ou la cour martiale qui était impitoyable.

Se haussant de ressaut en ressaut, la colonne de Rosenberg passait à travers les nuages ; elle piétinait la neige déjà tassée ; elle s'allongeait dans un couloir ; elle se serrait pour faire halte au creux d'un cirque ; et tout haletants, les mousquetaires n'écoutaient plus la voix du pope disant la prière. S'arrêtait-on pendant cinq minutes, les soldats se couchaient et tombaient dans une sorte de somnolence dont les sergents avaient grand'peine à les arracher au moment du départ. Entre eux, les hommes affaiblis s'aidaient à se mettre debout, quand les capitaines criaient l'ordre :

« En marche ! »

A chaque carrefour du sinistre défilé, des affamés, qui semblaient ivres, titubaient et se heurtaient aux parois des rochers en jurant ou en pleurant. Des estropiés tombaient sur le verglas et regardaient, de leurs yeux hagards, défiler des camarades devenus insensibles à toute infortune.

Devant lui, Rosenberg poussait un convoi. Si la 1re division, de 400 chevaux et mulets peu chargés il est vrai, s'avançait en bon ordre, dans la 2e, moins forte et venue d'Hürithal en quatre jours, les bêtes, qui n'avaient eu à Elm qu'une ration — mélange de paille pourrie et de fougère, — faiblirent après la montée du premier plan de la gorge ; on dut, derrière l'Im-Loch, décharger les derniers canons et les gargousses qu'un colonel fit jeter dans l'abîme. L'allègement fait, les bêtes de somme, reformées en sotnias, attendirent leurs cavaliers.

Le défilé des cosaques à pied dura longtemps.

Ces hommes de l'Oural et du Don, accoutumés à suivre leur fantaisie, s'accommodaient mal de la contrainte d'observer l'ordre, de marcher en rangs serrés, d'obéir aux officiers de mousquetaires. A Schwanden, un vent de révolte soufflait dans leurs rangs. Sans un ordre impérieux que leur envoya Souvarow, ils se fussent mutinés. A l'Im-Loch, beaucoup reprirent leurs chevaux débarrassés des charges de l'artillerie. Et quels chevaux ? Des bêtes étiques, efflanquées, qui, pouvant à peine lever les pieds, se traînaient jusqu'à un vallon où plusieurs tombaient sur les genoux, hennissaient tristement, s'écroulaient et succombaient aux fatigues endurées. L'ancienne affection qui liait autrefois le cosaque à son cheval n'existait plus ; la bête mise hors de service, si son cavalier l'abandonne et s'éloigne sans détourner la tête, c'est que les épreuves l'ont depuis peu rendu indifférent.

Le convoi, souvent arrêté, du fait d'un épais verglas qui rendait le chemin périlleux, ne parvint qu'à la nuit au point culminant du passage dans lequel les conducteurs l'immobilisèrent pendant qu'un peloton de sapeurs tentait d'élargir l'escalier pratiqué au flanc de la plate-forme [1]. Mais le pic des travailleurs s'étant émoussé sur le roc, les convoyeurs, voulant avancer quand même, poussèrent leurs bêtes vers le Rhin. Un tiers roula, se tua ou se blessa dans la rude déclivité de Meer-Alp. De ce côté la nuit couvrit un désastre qu'on sut cacher à Rosenberg, à Förster et au prince Bagration, qui avaient parqué leurs troupes le long des couloirs alpestres.

C'est encore à Bagration que Souvarow s'en remet

1. Dans ce lieu, M. le conseiller Sautter, de Cologne, a fait placer le 19 juillet 1900 une plaque en commémoration du passage de Souvarow à travers le Panix. (Renseignement communiqué par M. l'abbé Marty.)

d'assurer, le 6 octobre, la sauvegarde de l'armée russe. Le favori du czar doit se montrer assez valeureux homme de guerre pour arrêter l'ennemi, pour ramasser les blessés et les éclopés, pour sauver les drapeaux et l'honneur.

Contraint par les républicains de quitter Schwendi vers une heure du matin, le jeune prince faisait rétrograder ses troupes au pas ordinaire et massait, avant que le jour eût éclairé le Sernfsthal, quatre bataillons de grenadiers derrière Elm. A l'information qu'un peloton de la 44e, qui avait causé une assez forte panique, redescendait vers Matt, Bagration portait sous le Martinsloch une compagnie de chasseurs chargée de défendre l'accès du défilé de Segnes pendant la journée, puis de cheminer vers Flims.

Formant couverture, le dernier escadron monté des cosaques de Lystchoff, cent dix hommes, s'échelonnait devant Elm, entre le torrent et un monticule. Une folle audace les portait, au jour, à charger en fourrageurs l'infanterie française dirigée par Compère. Deux rangées de baïonnettes arrêtaient la manœuvre trop téméraire. Voyant le danger, les cavaliers tournaient bride et rentraient au galop dans le brouillard qui, de ce côté, avait voilé tout à coup la vallée.

La crainte de s'aventurer, de tomber dans une embuscade arrêtait les républicains qui attendirent l'arme au pied l'éclaircie devant démasquer Elm et l'ennemi ; circonstance favorable à l'arrière-garde russe, qui pouvait ainsi rétrograder sans hâte et mettre ses bagages à l'abri.

Bagration chevauchait comme un simple capitaine entre les bataillons. Après avoir placé plusieurs compagnies sur les deux rives du Sernfs, il arrêtait le gros de l'arrière-garde à la hauteur d'Unter-Staffel, recueillait les traînards restés autour des feux de bivouac et s'établissait fortement dans un pli du terrain. L'ennemi arrivant sur lui à grands pas, ses grenadiers essuyaient sucessivement le feu des

canons et des salves de mousqueterie, sans reculer d'une semelle.

Rosenberg, Derfelden et Förster s'étaient élevés, à quatre heures du soir, assez haut sur le Panix pour que Bagration pût entrer à son tour dans le couloir qu'arrose le Jetzbach; il y pénétra avec les chasseurs de Miller et les siens, des hommes impatients d'avancer et fermes, car l'arrière-garde, ayant mangé au bivouac de la viande taillée aux corps des chevaux abattus, retrouvait un restant d'énergie. Les grenadiers chargés de défendre Unter-Staffel montrèrent une admirable constance, soutenue d'ailleurs par la présence de leur général qui, revenu sur ses pas, et entouré de Tyrtoff, de Dalheim, du jeune prince de Bade, de ses aides de camp, se plaçait au premier rang pour affronter les périls du combat. Pendant que l'infanterie quittait Unter-Staffel, une centaine de cosaques montés s'employaient à contenir la troupe française qui ne mettait en ligne que 650 fusils.

Mais Compère ne veut plus sacrifier d'hommes en des attaques inutiles. Chargé de suivre les Russes, Molitor lui a recommandé de ne point s'engager dans une aventure. Or, pendant que le gros du corps républicain chemine de mamelon en mamelon, suivant à la trace les vaincus, quelques éclaireurs s'avancent à l'abri des pins ou derrière les rochers bordant le Sernfs; de là, ils tirent sur l'ennemi à coup sûr, l'énervent, et déciment les cosaques impuissants à les atteindre.

Au coucher du soleil, l'artillerie française envoie une dernière volée de mitraille dans les rangs du bataillon Sanaïeff[1]. Ensuite, rapidement démontées, les pièces sont hissées sur des chevaux qui passeront la montagne. Cette mesure prise, n'ayant plus d'ennemis à portée de fusil, les Français débouchent lentement au pied du Spienken; ils entrent aussi dans le couloir du Panix et s'arrêtent, la nuit étant tombée,

1. Rapport de Compère. (Arch. Guerre.)

au sommet du premier éboulis, à 200 mètres des grenadiers moscovites massés sur le revers occidental de l'Im-Loch.

Du creux de l'Im-Loch au pied du Hausstock, 6,000 Russes vont passer la nuit. Resté en queue, Bagration prend son gîte dans le chalet qu'abrite la haute muraille d'Ober-Staffel[1]. Les troupes des autres généraux qui ont fait dresser plusieurs tentes, piétinent la neige, errent à travers le brouillard, mesurent des yeux l'assise du monstrueux Rinkenkopf, boivent aux cascades, cherchent l'issue du défilé. De nouveau, le lac Seeli engloutit un peloton de mousquetaires qui avaient marché à l'aventure. De nouveau, les cosaques campés entre les murailles du Gurg et de Jägerbrunnen crient leur détresse. De nouveau, les grenadiers de Kalmin demandent du pain. Les chevaux sans provende font entendre des hennissements. Les clameurs se prolongent, répétées en haut par les chasseurs occupant le vallon d'Hexeneck et se reliant à la queue de la division Förster.

A dix heures, un rude coup de vent balayait le brouillard. Alors, le ciel apparaissait d'un bleu très vif et le rayonnement des étoiles descendait jusqu'au fond des abîmes. Une pleine lune, levée entre deux pics, éclairait tous les accidents du terrain et faisait scintiller des plus vives clartés toutes les aiguilles de glace qui forment des stalactites dans l'évidement des cimes alpestres. Le soldat croyait voir des rubis semés à profusion sur la neige. Dans la troupe restée un moment immobile, comme étonnée du spectacle de cette nuit splendide, les aigles des shakos, les fers de lances, l'acier des larges baïonnettes renvoyaient d'étranges reflets.

Il gelait. En vingt minutes, un épais verglas faisait du sentier de Panix une glissoire. A côté de la voie, de la neige fondue sous l'haleine blanche des

1. Müller. Page 49.

chevaux formait de petits blocs de cristal. Le déversoir des cascades se drapait d'une couverture de glace bleuâtre ; de petites sources se figeaient. La bise sifflait, très âpre, à l'angle des rochers ; elle soulevait, puis éparpillait une poussière de neige, balayait les couloirs, marbrait de ses morsures le visage des hommes.

Privés de vivres, sans feu, à peine couverts d'uniformes en loques, leurs souliers usés, les grenadiers, les mousquetaires, les dragons, les pontonniers et convoyeurs tremblaient. Chez la plupart, les dents claquaient et les genoux fléchissaient. Les moindres déplacements nécessaires pour trouver un abri épuisaient ce qui restait de forces au plus brave. Que l'homme demeurât debout, assis ou couché, la température était si rude que la salive tombée dans sa barbe inculte se changeait en glaçon. Sur les tempes mouillées de sueur, après l'effort nécessaire à l'ascension d'une partie de la montagne, les perruques se couvraient de givre. Les doigts glacés laissaient échapper le fusil ou la pioche. Et la douleur qui tenaillait les pieds nus donnait à beaucoup de soldats la sensation d'une mutilation des doigts, récemment opérée.

Cherchant un soulagement à leurs souffrances, un abri contre le froid, des escouades se tassaient entre les rochers et au creux de toute anfractuosité où l'on pouvait parvenir. De ces groupes sortaient de vagues rumeurs. L'ingéniosité de quelques individus élevait un mur de neige au pied duquel ensuite ils se couchaient. On se pressait aussi derrière les chevaux entravés. Il n'y avait pas de place réservée aux officiers. Déjà, l'épreuve avait supprimé toute déférence. Même, plusieurs capitaines mêlaient leurs plaintes aux malédictions des soldats.

La fatigue avait eu raison de l'énergie des cosaques que Souvarow disait et croyait inlassables. Ces anciens maraudeurs de la steppe, bergers nomades ou forçats contraints autrefois aux durs labeurs,

combattants qui avaient montré une remarquable endurance pendant la campagne d'Italie, pliaient maintenant sous le poids des armes. La misère engendrait sur leurs corps amaigris d'innombrable vermine. Le fin brodequin rouge devenu savate sur les pieds tout meurtris, la morsure du froid élargissait les plaies, faisait hurler de douleur le patient qui, de ses petits yeux roux, regardait avec effroi devant lui. Fait incroyable, à la base du Gurgel, malgré l'intervention des officiers, le régiment Semiornikof brûla les bois des lances dont il abandonnait les fers[1]. Ce fut un feu de joie qui illumina un moment le vallon et projeta au loin de grandes lueurs. Vers ce feu, des centaines d'individus se mirent en marche, tendirent les mains.

C'était à l'heure tardive où, derrière l'énorme rempart du Piz-Glisch, la lune disparaissait. Plus tard, un épais brouillard voilait de nouveau le ciel et répandait une pluie fine sur tout le Panix. Alors, une vive anxiété étreignait les soldats qui n'apercevaient autour d'eux que des ombres. Les officiers n'osaient plus commander. Au long des couloirs tout remplis de ténèbres s'élevaient des cris lamentables signalant, à qui prêtait l'oreille, d'horribles détresses. Quand, aux premières clartés du jour, les régiments moscovites faisaient, pour reprendre leur marche, un effort désespéré, 200 hommes restaient inertes au revers des pentes ; le froid les avait tués [2]. Dans les yeux des survivants mal reposés on lisait l'épouvante de la mort. Une nuit avait suffi pour démoraliser les trois quarts des Russes.

Seul, le 2e bataillon de grenadiers formait bouclier devant l'ennemi qui, alerte et bien entraîné par Lénard, et plus audacieux que la veille, s'éleva plusieurs fois sur les flancs de l'arrière-garde mosco-

1 Müller. Page 50.

2. Rovera. Page 282.

vite sans parvenir toutefois à couper les compagnies que Bagration avait fait, au moment de reprendre les armes, approvisionner de munitions.

Il se livra dans les gorges, dans les vallons, dans les cirques, autour du chalet de l'Ober-Staffel et au pied du Rinkenkopf, vingt attaques, dix mêlées et plusieurs corps à corps. La fusillade, souvent intense, rappela aux chasseurs et aux cosaques qui formaient le centre et se traînaient dans les pentes, le danger que chacun courait à s'attarder sur la montagne. Or, comme le soin d'assurer leur propre conservation fit hâter le pas aux plus malingres, la retraite devint encore, sur quelques points, une fuite éperdue. Il advint qu'une horrible confusion se produisit dans la matinée au Panixer-Kulm, chaque détachement voulant le franchir au pas de course. De ce lieu, les soldats des diverses armes se précipitèrent vers les Portes de Fer, l'effroi leur ayant rendu des forces. Les hommes les plus affaiblis furent renversés et piétinés par un régiment de cosaques dont la cavalerie, réduite à soixante-dix chevaux, marchait en large colonne. Des chasseurs, exaspérés de trouver l'unique voie encombrée, chargèrent leurs frères d'armes et les précipitèrent en foule dans un ravin.

Les grenadiers de Sanaïeff, couvrant toujours la retraite, dans l'ignorance du tumulte qui régnait au centre, se groupaient enfin au pied du Piz-Mar. Phalange héroïque, qui, pendant deux heures, tint ferme sous la fusillade et brava les fureurs des républicains. Puis, la route étant largement ouverte derrière lui, ce corps défilait, mais au pas ordinaire et toujours prêt à faire volte-face, à travers le site de Meer-Alp. Plus loin, il parut glisser, par groupes, dans les accidents du terrain ; il disparut dans la forêt de Ranasca. Arrivé le soir à Panix, laissant aux chasseurs de Tschubaroff la tâche de défendre l'entrée du village, Sanaïeff put conduire sa troupe à Ruiz, où elle prit enfin ses cantonnements.

Le passage de l'armée russe à travers le Panix constitue à nos yeux un exploit militaire qu'Alexandre, Annibal et César n'ont point dépassé. La conduite que tint Souvarow en faisant traverser à sa troupe affamée, harrassée, des lieux si arides, et de si hautes montagnes, devait augmenter sa popularité, non dans les régiments si cruellement éprouvés, mais à Saint-Pétersbourg. On ne comptait là, il est vrai, ni les hommes ni les chevaux sacrifiés pour assurer l'exécution d'une manœuvre qui allait remplir d'étonnement Massena lui-même.

Bagration rejoignait Souvarow à Ilanz ; il trouvait le vieillard au milieu d'une cour de flatteurs, beaux esprits et faiseurs d'épigrammes qui tremblaient ordinairement au bruit du canon. Sans cesse, devant Salis, Clinton, Finseau et Varicourt, le maréchal vantait les bonnes dispositions « de son mouvement stratégique. » Aux Autrichiens, il disait, dans ses considérations militaires, que le chemin traversant le Panix en valait un autre. Et dans le même temps, en déclarant avec insistance que le chef de l'arrière-garde, traité de héros par quelques officiers, n'avait fait, en somme, qu'exécuter ses instructions à la lettre, il diminuait considérablement, aux yeux des Allemands, les talents militaires du prince Bagration.

Le 9 octobre, Borisowitch, chef de la chancellerie, secrétaire et confident du maréchal, écrivait au roi de Sardaigne que l'armée russe était toujours victorieuse ; lettre que Souvarow signait sans vergogne.

1. Souvarow au roi de Sardaigne : « Pour atteindre dans le plus court espace mon but qui est celui d'effectuer ma jonction avec le corps de Korsakow et ceux des Autrichiens, j'avais résolu de traverser une partie des Alpes et le 24 septembre j'ai été assez heureux de forcer différentes positions de l'ennemi sur le mont Gothard en l'attaquant vigoureusement à trois endroits et à l'obliger de se retirer en pleine déroute. Le lendemain, je me suis emparé du pont du Diable pour me rendre avec mon armée à Altdorf, duquel endroit je dirigeai ma marche par les montagnes dans le Muttenthal où le corps sous les ordres du général Rosenberg a remporté une victoire complète sur une partie de l'ar-

Dans la même journée, après avoir examiné sur la carte les positions qu'occupaient ses alliés, l'illustre guerrier critiquait des mesures prises par l'archiduc Charles ; puis, dans un impérieux besoin de jactance, il déclarait au général Lincken que, avant quinze jours, les Russes, remis en possession de tous leurs moyens de conquête, se trouveraient victorieux au cœur de l'Helvétie pour marcher cette fois rapidement vers la Franche-Comté, afin d'assurer au plus tôt l'exécution du plan général qu'avait dressé Pitt en juillet 1799.

Lincken eut, dans les nouvelles dispositions que Weirother fit adopter à Souvarow, la mission très périlleuse de monter sur le Rhin antérieur une garde vigilante[1]. Il y mit d'ailleurs tant d'activité, que son premier effort aboutit à repousser hors de Panix le bataillon français qui avait harcelé l'arrière-garde russe. Ensuite, ses troupes fermèrent le couloir de l'Oberalp, aboutissant à Dissentis, point sur lequel Loison devait bientôt marcher.

Le 10, Souvarow faisait rassembler ses régiments et les échelonnait sur les deux rives du Rhin. Chacun d'eux ne formait qu'une bande ; chaque sotnia un groupe où vingt cavaliers se disputaient cinq chevaux étiques. Plus d'artillerie. Pas un ponton. Le convoi de réserve était réduit à 300 bêtes épuisées. Les mêmes haillons couvraient toujours des hommes aux figures hâves. Un tiers des soldats manquaient d'armes.

mée du général français Massena arrivé de Schweitz pour l'attaquer, tandis que celui sous les ordres du général Derfelden battait le général français Molitor à Netchthal près Glarus. Dans ces différentes affaires qui se suivaient de bien près, nous avons fait 2,300 prisonniers. De cette façon je me suis frayé le chemin pour me rendre en droite ligne auprès de Lincken et je crois trouver près de Feldkirchen, Korsakow. » (Arch. d'Etat de Turin. Dossier guerres.)

1. On plaçait Lincken à Ilanz ; Auffenberg à Coire ; Jellachich et Petrasch commandant les débris du corps de Hotze, garderaient le Rhin depuis Coire jusqu'au lac de Constance. Korsakoff s'échelonnerait de Constance à Schaffouse. L'archiduc Charles ramènerait du Bas-Rhin 25,000 hommes en Souabe. (Arch. Guerre, de Vienne.)

Les armes des autres étaient rouillées, tellement qu'on ne pouvait en arracher la baïonnette. Les sabres, rouillés aussi, étaient comme soudés dans les fourreaux. La moitié des lances, épointées, ne pouvaient plus servir à la guerre.

Comme il ne restait plus de subsistances dans la vallée romanche, puisque quarante-huit heures avaient suffi à l'armée russe pour dépenser les dernières ressources du paysan, la troupe devait repartir sans être complètement remise de ses fatigues. Cependant, le corps des officiers répugnait à rentrer sitôt en campagne. Les soldats craignaient fort aussi d'être contraints à recommencer par les couloirs alpestres une ascension qui eût réduit cette fois la troupe à quelques centaines d'hommes.

Quel était à ce moment le nombre des présents ? De Taverne à Ilanz, 11,000 hommes avaient disparu [1]. De ceux qui restaient groupés autour du drapeau, 4,000 se traînaient, des hommes crachant le sang. Des centaines, atteints d'ophtalmie, n'arrivaient plus à diriger leurs pas. Et des fièvres pernicieuses allaient encore éprouver de nouveau ces débris d'une armée qu'on ne pourrait mettre en ligne, avant longtemps, devant les républicains.

Ayant acheminé sa troupe vers Coire, Souvarow voulut suivre le chemin ouvert sur la rive droite du Rhin, ruban long de 35 kilomètres, se déroulant dans une large vallée où sont bâtis les bourgs de Kastris, Wallendas, Carrera, Varsam, et traversant au delà

1. Miliutin a publié le rapport établi par ordre de Souvarow : « Du 12 septembre au 12 octobre, les pertes subies par l'armée russe d'Italie sont de 131 officiers et de 5,100 hommes. » (4e vol. Page 291.) Mais l'archiduc Charles, qui était bien renseigné, écrivait le 15 octobre de Donaueschingen au prince de Saxe-Teschen : « Le maréchal Souvarow n'a amené avec lui pas 10,000 hommes. Je ne sais pas ce qu'il a fait du reste. » Un manuscrit de Schmid, que nous avons consulté à Coire, mentionne qu'un officier suisse avait compté, dans cette ville, au défilé des Russes, 9,315 hommes valides. Donc, Souvarow avait perdu plus de 11,000 soldats, tués, blessés, prisonniers, ou déserteurs. Les malades étaient abandonnés à Ilanz.

du ravin si profond qu'arrose la Rabiusa, la ville de Bonaduz étalée dans un grand cirque.

Logé dans Coire, à l'évêché, le maréchal reçut des courriers et des espions. Il s'exaspéra aux rapports de ceux qui lui annonçaient que, dans toute l'Helvétie, on célébrait par des libations la défaite et la fuite du prince Italisky, on chantait la destruction des bataillons russes[1].

L'humeur noire de Souvarow le rendit de nouveau partial envers ses alliés. Après avoir renoué, à Ilanz, de bonnes relations avec les Autrichiens, établissant sentencieusement les responsabilités, il proférait devant un état-major qui ne partageait pas

1. I. « Les dangers et les jours affreux qui avaient disparu reviennent. Depuis quelques jours, un grand bruit s'est répandu en Suisse. Les troupes russes venant d'Italie apparaissent, et pour pénétrer en France elles vont traverser l'Helvétie.

II. Souvarow, le grand guerrier arrive avec son armée, comme conquérant à travers les Alpes. Il se bat avec le brave Molitor et, malgré une résistance opiniâtre, pénètre dans le pays de Glaris.

III. C'est auprès de Näfels, là où jadis nos ancêtres combattirent avec une petite armée, malgré les plus grands dangers, avec l'aide de Dieu, et furent si vaillants qu'ils eurent la victoire. Même après de nombreuses années, ces souvenirs sont encore vivants.

IV. C'est auprès de Näfels, là où cette petite armée combattit pour la Liberté, l'Honneur et la Gloire, et où la fierté et l'honneur de l'ennemi furent détruits, où la flamme des combats est encore vivante, où l'épée des grands combattants est encore présente.

V. Dormez en paix, nobles combattants ! Dormez, ne vous réveillez pas ! Fières légions, que vos cendres ne s'effraient pas ! Que le tonnerre des canons et les éclairs des armes ne troublent pas votre repos !

VI. Vers le quatrième jour, la chose a changé, dès que Souvarow eut appris la reddition de Zurich et le triomphe des Français. Il s'est aussitôt décidé à se retirer par une petite vallée pour rejoindre ses alliés.

VII. Vient alors la retraite, nuit et jour, avec la grande parade des gardes. Des milliers de soldats meurent et les hommes venus des parages glacés du nord font peur même à cette étroite vallée.

VIII. Dès que les Français savent que la puissante armée russe fuit vers Coire, il ne tardent plus. Ils s'avançent rapidement, tombent sur son dos, la détruisent sans interruption, et la mettent dans un horrible état.

IX. Cette armée a enfin disparu au milieu des temps d'alarmes, dans la nuit de l'éternité. Que le temps et les années s'écoulent sans qu'il nous soit envoyé de pareilles épreuves ! » (Papiers de la famille Welter, de Zurich.)

toutes ses opinions, les plus outrageantes invectives: contre Jellachich battu au pont de Näfels, contre Lincken battu à Mitlödi, contre Petrasch en fuite vers Bregenz, même contre Auffenberg qui gardait à Coire 1,418 prisonniers français, officiers et soldats tombés au mains des Austro-Russes du 24 septembre au 2 octobre.

Au capitaine Gamma qui, fatigué de subir les caprices d'un chef aussi versatile, voulait rejoindre la légion Bachmann, Souvarow ne donna, dit-on, qu'une vieille écharpe bleue, comme souvenir. Ce guide, dont le dévouement fut remarquable et les indications très précises, eût préféré sans doute quelques rouleaux d'or à un banal présent d'amitié.

Nourrie à même les magasins autrichiens, l'armée russe se livra, dans Coire, au gaspillage ; mais on ne put ni habiller ni chausser les hommes qui étaient à demi nus, car le drap et le cuir manquaient. Toutefois, on donna des armes à ceux qui les avaient perdues dans la montagne.

Chaque régiment d'infanterie, grenadiers et mousquetaires, reconstitué en bataillon ; chaque régiment de cavalerie ne formant plus qu'un escadron ; les cosaques et dragons sans chevaux passant en réserve; le convoi porté à 500 bêtes de somme, l'armée russe partait le 11 de Coire. En marche vers Lindau, pour rejoindre Korsakoff, elle traversait Mayenfeld, Balzers, Vaduz et Feldkirch. Dans cette ville, on lui ordonnait d'aller établir un camp à Altenstadt, où se trouvaient réunis les équipages et l'artillerie expédiés de Riva le 14 septembre.

Sa santé étant très éprouvée, Souvarow avait remis à Derfelden le commandement provisoire des troupes. Weirother demanda à quitter l'état-major russe lorsqu'on remarqua la rupture survenue entre les princes Constantin et Italisky. Le fils du czar avait-il voulu plaider la cause des Autrichiens auprès du vieux guerrier ? Ils se séparaient. Des cosaques portaient, à lente allure, le maréchal dans

une mauvaise chaise, jusqu'à Mayenfeld où il voulut s'arrêter quelques heures [1].

Incommodé par la fièvre, Souvarow ouvrit néanmoins les dépêches d'un courrier. D'abord, il crut avoir mal lu : l'immobilité de Petrasch ; la défection devant Constance du corps de Condé ; la nouvelle retraite de Korsakoff battu le 7 octobre à Andelfingen ; le découragement partout !

Entre les murailles d'une auberge, le maréchal entrevit de nouveaux désastres prochains. Il eut la vision de Massena qui, ayant entouré ses troupes, le traînait captif devant un aréopage républicain. Or, pour n'être ni humilié, ni pris, cet homme aux volte-face rapides allait se jeter dans les bras de l'archiduc Charles, lui proposer de reprendre l'offensive, d'aider les Russes.

A Feldkirch, Souvarow dicte son projet de rentrer en Suisse par Altstedten, de traverser Saint-Gall pour arriver en deux marches sur la basse Thur. Puis il modifie son plan peu après, ne voulant plus franchir le Rhin, après avoir contourné le lac de Constance, ou à Schaffouse ou à Gross-Laufenbourg, qu'avec l'archiduc et Korsakoff [2].

1. Massena au ministre de la guerre : « 16 octobre. — Les dernières nouvelles que j'ai reçues du général Souwaroff portaient qu'il était malade il y a 3 jours à Mayenfeld, que son armée était réduite environ à 6,000 hommes, la plupart sans armes et sans souliers et dans un état pitoyable, dirigeant sa marche vers Feldkirch, ce qui ferait croire qu'il cherche à faire sa jonction avec les débris de l'armée de Korsakoff ; ce qui donne encore beaucoup de réalité à cette réunion, c'est que les Russes qui étaient sur le Rhin ont été relevés par des Autrichiens et se dirigent vers Brégentz. » (Reg. 21. Pièce 224.)

2. Souvarow à Weyrother. — « Feldkirch, le 14 octobre, à 8 heures du matin. — 1° Les Russes manquent de force, vêtements, magazins. — 2° Ils doivent combattre plusieurs fois sur des terrains arides, montagneux et dangereux, perdant conséquemment du monde, dont il en reste peu, avant de parvenir avec Winterthur. — 3° Massena n'a nulle raison de nous y attendre pour nous battre en détail avec toutes ses forces ; il se jettera sur Korsakow qu'il approchera de plus près — puis sur Condé et déjà il lui en serait assez.

Il faut donc changer de plan. — Weyrother me fera l'amitié d'écrire à l'archiduc Charles d'un style court, solide et bien raisonné et si on

Les généraux russes se demandent si l'intelligence du vieillard n'a pas entièrement sombré en le voyant d'abord ordonner une marche forcée à des troupes excédées, puis, une heure plus tard, commander le repos, l'expectative.

C'est en vain que l'archiduc Charles travaille à réunir les régiments austro-russes sur la rive droite du Rhin ; son projet est de livrer une grande bataille avant l'hiver. Outré de la froideur que lui a marqué tout-à-coup Souvarow, il écrit le 26 octobre, de Donaueschingen, au prince de Saxe-Teschen :

« Je suis toujours encore en négociations avec le prince Italique. Je ne puis rien détacher avant que ce prince se déclare parce que l'ennemi menace de vouloir faire des progrès ultérieurs et en Souabe et vers le Tyrol. Jusqu'à présent ce Sarmate ne s'est prêté à rien, jusqu'à me refuser un entretien que je lui avais demandé itérativement [1]. »

Et, les susceptibilités de Souvarow percent dans cette lettre envoyée, le 1er novembre, de Leutkirch, au prince Charles :

« Monseigneur. — Dans la vôtre du 30 octobre est employé pour moi le mot de retraite. Je proteste que je l'ai ignoré toute ma vie, comme aussi la défensive, qui à l'ouverture de cette campagne a seule coûté dans le Tirol au delà de 10,000 hommes, perte prépondérante de celle pour l'Italie [2]. »

Il apprend que, le czar a rappelé de Vienne son ambassadeur Rasumowsky, qui fut aussitôt remplacé par Kolytcheff, un ennemi de Thugut. Et Paul Ier ose traiter François II comme un prince indigne de diri-

pouvait il faut tâcher de se mettre même aujourd'hui en mouvement — si l'on ne faisait même que deux lieues de marche.

Beau et bon. Ainsi notre opération sur Altstaetten, Saint-Gallen, excellemment belle ! mais pas bonne. C'est celle d'Alvincy derrière Peschiera, c'est la dernière de Zurich. » (Arch. Guerre de Vienne. Folio X. Pièce 123.)

1. *Quellen zur Geschichte des Zeitalters Französischen Revolution*, de Hüffer. Page 467.

2. Hüffer. Page 471.

ger les destinées du Saint-Empire. Le czar met les émigrés, ou plutôt l'armée de Condé à la solde de Pitt avant d'écrire aux rois de Prusse, de Suède et d'Angleterre que, ne voulant plus être le jouet des Autrichiens, il doit abandonner leur parti.

Souvarow manœuvre en conséquence. Rosenberg lève des postes d'observation échelonnés au nord de Constance. L'armée russe, remise en marche le 4 novembre, va s'établir entre le Lech et l'Iller. Le 6, Souvarow arrive à Augsbourg. N'ayant pu vaincre Massena, il se plaît à le traiter d'imposteur pour avoir annoncé ses victoires. A l'entendre, son armée est chargée de gloire et de trophées, quand elle a dû battre en retraite jusqu'au cœur de l'Allemagne. C'est le 2 décembre qu'il reçoit de Paul Ier l'ordre de rentrer en Russie:

« A la fin de cette campagne, terminée maintenant après tant de fatigues, il ne serait que juste que l'armée confiée à votre commandement prît actuellement ses quartiers d'hiver en Allemagne pour se reposer. Mais, comme un repos subit et absolu, après les fatigues exceptionnelles qu'ont dû endurer les troupes pendant toute la guerre, provoquerait infailliblement des maladies et causerait la perte de beaucoup de gens, je suis d'avis que, pour y remédier, vous ne restiez dans les quartiers d'hiver que le temps strictement nécessaire pour assurer le repos des troupes et pour reprendre des forces, et qu'ensuite vous vous mettiez en route vers notre frontière en marches quotidiennes, modérées, pendant lesquelles il ne faut pas les épuiser. Prendre toutes les mesures préventives possibles pour les garantir de la rigueur du froid que nous subissons. De cette manière les troupes vont se remettre peu à peu et se préparer tout doucement au repos de garnison qu'elles goûteront après leur arrivée dans notre Empire [1]. »

1. Miliutin. 4e vol. Page 259.

Entré en Bohême, Souvarow arrivait à Prague le 29 décembre. Dans un séjour prolongé jusqu'au 18 janvier 1800, il recevait le comte de Bellegarde et lord Minto, ambassadeur d'Angleterre à Vienne, qui, au nom de François II, le suppliaient de revenir sur ses pas (o). Devant eux, le maréchal se plaisait à tracer un nouveau plan de campagne, voulant disait-il, rentrer en France au printemps avec 100,000 hommes. Illusion d'un mystique qui pouvait écrire à Rotopschin qu'à lui seul était réservé de prendre Paris et d'y faire la loi, comme autrefois dans Varsovie.

Un nouvel ordre du czar le forçait de se remettre en route vers le nord. « A son retour, dit le marquis de Ségur, Paul l'accueillit avec froideur et lui refusa l'honneur promis d'une entrée triomphale à Saint-Pétersbourg [1]. » C'est que le favori Korsakoff avait pu desservir l'ex-généralissime des armées alliées. Chagrin, malade, usé par le travail de dix rudes campagnes, Wasiliewitch s'alitait et mourait le 18 mai [2] de cette même année.

1. *Biographies du XIXe siècle.*

2. « Ce grand homme, mort dans la disgrâce de son souverain, l'éprouva encore après son trépas. Loin d'être inhumé avec tous les honneurs dus à son grade, le généralissime n'eut d'autres obsèques que celles que les règlements accordent à un général-major. Les fins courtisans se gardèrent bien de se trouver à son convoi. Le corps diplomatique imita ce mauvais exemple... » (P. de Laverne. Pages 486-87.)

CHAPITRE X

DERNIÈRES OPÉRATIONS MILITAIRES

Massena fait fermer devant Souvarow la route de Zurich. — Marche des divisions françaises vers le Rhin. — Korsakoff se prépare à prendre l'offensive. — Combat livré le 7 octobre devant Schlatt. — Après avoir eu quelques succès, les Russes sont battus. — Manœuvres exécutées par Lorge. — Gazan peut forcer le prince de Condé à battre en retraite. — Prise de Constance. — Soult rejette Auffenberg dans les Grisons. — L'archiduc Charles prépare une campagne d'hiver. — Inquiétudes que montrent les Suisses. — Rapports circonstanciés sur les mouvements de l'armée autrichienne. — Tentative de passage du Rhin faite à Laufenbourg. — Evénement du 18 Brumaire. — L'armée française prête de nouveau serment à la République.

Nous venons de voir, rapidement esquissée, la retraite de l'armée russe. Reprenons maintenant le récit des grandes opérations dirigées par Massena, en personne.

Le 30 septembre, il assure la défense de Seewen et prend toutes les mesures nécessaires pour empêcher les Russes de Rosenberg, s'ils parviennent à dépasser Schwitz, d'arriver à Lucerne, soit par la voie du lac, soit par la route de terre. Soult le rejoint et reçoit le commandement de 3,000 hommes, — une brigade de la division Mortier et des milices suisses, — qui se placeront en observation, d'abord près d'Einsiedeln, et seront toujours prêtes à se porter à la rencontre de Souvarow s'il voulait marcher vers Zurich.

Des courriers allaient prévenir Gazan et Molitor que l'ennemi, manœuvrant pour sortir du Muotathal, pouvait tenter de rallier Lincken et Jellachich et prendre ensuite sa route d'invasion sur la basse Linth ; manœuvre à déjouer en défendant partout le terrain pied à pied contre les trois corps des alliés. Lorge, Ménard et Humbert étaient aussi priés de se tenir constamment en éveil, car Massena prévoyait un retour offensif de Korsakoff.

Contre la tourbe d'individus qui, obstinément attachés aux pas de l'armée, se livraient derrière elle aux pires exactions [1], Massena ordonnait d'appliquer la plus extrême rigueur. Puis, s'étant assuré que le ravitaillement des troupes campées devant Schwitz se faisait régulièrement, il remontait à cheval. Avec les chasseurs d'escorte et quelques guides, le général en chef allait d'une traite à Zug, y recevait la nouvelle que, dans Zurich tout était tranquille. Avant l'aube, le 1er octobre, l'infatigable cavalier poussait jusqu'à Richterwyl qu'Humbert avait déjà quitté pour aller renforcer Gazan.

En continuant sa route vers le nord, dans Rapperswyl, le bruit du canon arrive aux oreilles de Massena. Il s'arrête. Il est informé que Molitor se bat devant Nettstall. Donc, c'est Souvarow qui marche sur Wesen après avoir débouché du Klonthal. Massena écrit à Gazan :

« En avant ! Ne perdez pas une minute. Je pars vous soutenir. »

Mais la fatigue de ses chevaux et l'impossibilité

1. Le chef de la 94e, écrivait de Bilhausen, le 5 vendémiaire (27 septembre) à Soult : — « Le viol, la dévastation et la mort sont exercés sur nos derrières, par des fuyards, des domestiques et des vivandiers. Les habitants fuyent de toutes parts. Quatre assassins ont couché en joue l'un de mes chirurgiens-majors qui voulait s'opposer à la dévastation du couvent des Prémontrés ; j'ordonne à mon 3e bataillon, que j'ai laissé sur la route, près de ce couvent, d'arrêter les auteurs de ces forfaits. Il est temps d'y mettre ordre ou le tocsin va sonner partout. — Respect. — Laval. » (Pièce communiquée par M. Styger, directeur des Arch. cantonales de Schwitz.)

de s'en procurer d'autres, non fourbus, au relais, l'empêchèrent d'arriver dans l'après-midi sur le champ de bataille. A onze heures du soir, prévenu que Souvarow a été battu, il envoie Burke complimenter les vainqueurs et leur recommander de ne s'engager à fond contre l'armée russe qu'au moment où Loison, arrivé devant Schwanden, pourrait prendre l'ennemi à revers.

Souvarow, qui est regardé à l'état-major français comme un grand stratège, peut abandonner nuitamment ses blessés, ses malades, son convoi, gagner Mollis, sortir enfin du cirque de Glaris en escaladant, après Jellachich, le Frohnalpstock, passer à Wallenstadt, rejoindre Korsakoff entre Constance et Schaffouse, et, sans perdre une minute, reprendre vivement l'offensive.

Massena va paralyser le projet de Souvarow, s'il comporte la réunion, avant le 10, de son corps avec celui de Korsakoff, en battant successivement les deux armées russes et, après elles, le corps de l'archiduc Charles. Il estime que 20,000 hommes lui suffiront pour vaincre ses ennemis et se rendre maître, définitivement, de toute la rive gauche du Rhin. En seconde ligne, le général en chef fera marcher trois ou quatre brigades chargées de harceler Strauch, Jellachich, Petrasch, Lincken et Auffenberg qui, inquiétés chaque jour, ne pourront pas aller grossir l'armée russe sur les frontières du margraviat de Bade.

En vingt minutes, il règle la marche de ses six divisions d'infanterie ; il indique les efforts qu'elles devront faire, l'aide qu'elles doivent se prêter mutuellement en cas d'échec, le chemin d'invasion qu'il faut suivre après le succès.

Toutes ces conceptions stratégiques, si rapidement dictées à plusieurs officiers, indiquent bien un homme de guerre de premier ordre.

Manœuvrant sur un vaste échiquier, la muraille d'une montagne et les lits des fleuves ne sont point,

à ses yeux, des obstacles qui peuvent arrêter l'armée républicaine. Imitant Bonaparte, il ne compte même pas ses ennemis. Obstinément, il poursuit un but : compléter la victoire de Zurich en libérant la Suisse des soldats étrangers et en ouvrant à travers le pays badois un passage qui servira à une armée d'invasion que le Directoire doit diriger, soit sur l'Autriche entêtée à continuer la guerre, soit sur la Prusse qui, sans la défaite des Russes, eût réuni son armée aux troupes de la coalition, donnant comme prétexte à une intervention militaire la violation du territoire de Neufchâtel par des réquisitionnaires français.

Voulant assurer les subsistances de l'armée, Massena se rendait à Zurich. Ses mesures prises, il en partait le 5 et arrivait le soir à Frauenfeld, où plusieurs grandes routes aboutissaient. De là, le général pouvait se porter rapidement à Wyl, à Winterthur, à Andelfingen, à Schaffouse ou à Zurich. Ses chevaux restaient sellés et sa garde toujours prête à partir en expédition. Recevant à chaque instant des courriers et des émissaires, il suivait attentivement, sur une carte, les actions de ses lieutenants : Mortier poussant ses soldats dans le Pragel, derrière Rosenberg ; Molitor surveillant Souvarow, puis harcelant son arrière-garde ; Loison qui, arrivé sur le haut Linthal, menaçait Auffenberg et faisait reprendre le Gothard à Strauch par Gudin [1] ; Soult, qui marquait ses étapes en écrivant le 3 octobre d'Einsiedeln, le 4 de Schännis, le 6 [2] de Lichtensteig,

1. Rapports de Soult des 4 et 6 octobre. 1° « L'ennemi n'a laissé dans la vallée d'Urseren qu'une garde de 200 hommes pour 600 blessés et malades. » 2° « Nous avons pris à Urseren 121 Russes dont un général-major et plusieurs capitaines. » (Reg. 28. Pièces 185 et 189.)

2. Soult à Massena, le 14 vendémiaire : « La perte de l'ennemi depuis le 8 de ce mois jusqu'au 13 est de 1,500 tués, 3,000 prisonniers, plus de 800 chevaux ou mulets avec beaucoup d'équipages. — Il est impossible de se faire une idée de l'état affreux dans lequel est l'armée de Souvarow. Ses soldats tombent de misère et de faim ; depuis qu'ils sont entrés en Suisse, ils n'ont pas reçu de pain. Le pays qu'ils ont par-

où il était rejoint par Gazan qui avait pu chasser de Wallenstadt les postes avancés du général Jellachich.

Bien couvert contre les Autrichiens et contre Souvarow, Massena se tourne vers Schaffouse.

Korsakoff s'était retiré le 28 septembre au camp de Dörflingen ; il y ralliait ses régiments démoralisés et voyait arriver chaque jour un grand nombre de fuyards ayant pu échapper aux sabres de la cavalerie républicaine. Le 30, l'ordre à peine rétabli dans les bataillons, le général russe appuyait sa droite au corps autrichien de Nauendorf qui couvrait Waldshut, et prolongeait sa gauche vers Constance en plaçant de ce côté le régiment Rasumowsky. Derrière lui, se massait le corps bavarois, peu disposé à combattre les Français. Bientôt, la troupe de Condé venait renforcer sa gauche. Enfin, les trois régiments suisses soldés par l'Angleterre : Rovera, Bachmann et Salis, augmentaient de 2,000 hommes environ son corps de bataille.

En recevant de Souvarow un billet qui était terminé par cette injonction : « Tenez ferme comme une muraille », Korsakoff craignit d'être appelé à répondre devant un conseil de guerre des fautes ayant causé sa défaite à Zurich. Informé peu après que Massena était occupé sur la Linth, le général russe, qui pouvait ressaisir la victoire, donna l'ordre de passer vivement le Rhin et la Thur, de détruire quelques bataillons français qu'il croyait disséminés entre Kloten et Saint-Gall ; troupes laissées sans plan déterminé, lui disait-on.

Le 5 octobre, un pont fut jeté devant Diessenhofen, lorsque, à Bussingen, un passage avait déjà été préparé par les soins de l'archiduc Charles. En outre, on devait utiliser le pont qui reliait Constance

couru offrait encore quelques ressources ; mais ils ont tout dévoré et s'en retournent en emportant avec eux la malédiction des habitants de ces contrées malheureuses et voient à chaque pas leurs forces s'affaiblir par des pertes continuelles... » (Reg. 28. Pièce 191.)

à Petershausen. Par ces trois débouchés, les alliés pouvaient se porter devant Wyl et Winterthur, sans créer d'encombrement sur les routes.

Avec seize bataillons et trois escadrons, Korsakoff marchera sur Andelfingen pendant que le corps de Woinoff, la réserve, fort de quatre bataillons et de quinze escadrons, quittant Diessenhofen, appuiera à droite, couvrira un moment Schaffouse, puis, longeant la rive gauche du Rhin, arrivera sur la Toss et se placera entre les républicains et Zurich. Quant au prince de Condé, il aura seulement Frauenfeld pour objectif.

Le général russe, marchant aveuglément, ignorait que Massena, posté à Frauenfeld, était renseigné, dès le 5, sur ses projets, par les déclarations d'un déserteur. Devant eux, les régiments moscovites allaient trouver des soldats fatigués, mais aguerris et accoutumés à vaincre. D'ailleurs les plus savantes dispositions préparaient la défaite de l'agresseur.

Mortier, qui a fait marcher une brigade de Wallenstadt sur Ragatz, occupe Mels, au débouché du Walstamenthal, puis Sargans, poste d'où l'on peut surveiller le Rhin et Mayenfeld. De ces deux camps, le général français va inquiéter Jellachich et harceler l'armée de Souvarow, si le maréchal, en sortant de Coire, veut cheminer vers Atzmoos.

Soult, que le corps de Gazan a renforcé, forme deux colonnes avec les six demi-brigades dont il dispose. La première, commandée par Brunet, s'avance de Lichtensteig à Appenzell, puis à Reineck, pouvant de là pousser des démonstrations vers Bregenz et Feldkirch, refuge de quelques bataillons autrichiens. La deuxième, placée sous les ordres de Gazan, et suivie de deux régiments de cavalerie du corps de Klein, marche de Wyl sur Constance pour livrer bataille à Condé.

Quand cette brigade, composant la droite de l'armée d'expédition, est arrivée, le 6, à sa hauteur, Massena fait avancer les divisions Lorge et Ménard

vers Schaffouse. Derrière elles, on échelonne la réserve des grenadiers, un corps d'élite, qui brûlait du désir de se mesurer avec les Russes. Lorge a reçu l'ordre d'emporter Diessenhofen ; Ménard a pour mission de s'établir d'abord à Sarade, de faire éclairer les chemins et d'aller canonner le pont de Bussingen.

Le 7, au point du jour, Massena et Oudinot arrivent à Andelfingen, derrière la Thur. Ils apprennent que les ordres donnés la veille n'ont pas été entièrement exécutés. A la suite de fausses manœuvres, Ménard, qui vient de Bulach, formera la gauche de Lorge qui tient toujours la droite ; le dernier exécutera une marche de flanc en bataillons serrés et toujours prêts à faire face aux cavaliers russes ; en outre, cette division tendra la main aux troupes du général Gazan campé devant Wyl.

Ménard, qui marche sur Bussingen, rencontre devant Schlatt, à dix heures du matin, l'avant-garde de Korsakoff.

Dans le combat engagé entre quatre bataillons d'infanterie, la fureur des deux partis les portait aux corps à corps. Les Russes se croient obligés de prendre une revanche, et la supériorité numérique leur donne bientôt l'avantage. Ils chargent aveuglément les Français que des contremarches ont fatigués. Ceux-ci reculent. Mais, dans un terrain marécageux, la lourde infanterie moscovite se meut avec peine, et la cavalerie, embourbée, ne peut plus avancer, malgré les plus grands efforts.

Les républicains rétrogradent lentement. Ils veulent attirer l'ennemi dans un piège. L'arrière-garde se couvre par l'action d'une artillerie tirant à mitraille. Arrivés devant Andelfingen, les combattants s'enfoncent dans un bois dont la lisière est bientôt obstruée d'abatis.

Massena déclare que la belle confiance que montre l'ennemi va causer sa perte. Devant une démonstration faite sur sa droite, Korsakoff passe de l'offensive au stationnement. Voilà une partie de ses régiments

formés en potence. Ayant perdu à tirailler un temps précieux, il croit pouvoir lasser son adversaire qui, renforcé des grenadiers de la réserve, se prépare à le renverser. Massena conduit lui-même au feu le premier bataillon; il marche sur la gauche russe; à l'instant, soixante tambours battent la charge dans les rangs français et des milliers d'hommes, sortant rapidement du bois, se précipitent au combat.

Les guides, les officiers d'état-major, les chasseurs, forment deux escadrons qui vont sabrer un régiment de cosaques placé devant la petite armée moscovite. Or, la fuite de cette cavalerie découvre le corps bavarois qui prend la fuite sous la mitraille de dix canons. Ensuite, trois lignes de mousquetaires russes, placés pourtant derrière un chemin creux, sont renversées à coups de baïonnettes. Les bataillons qu'elles couvraient ne reculent pas. Ils eussent peut-être gardé longtemps le terrain si Korsakoff, informé que Lorge est arrivé devant Diessenhofen, n'avait ordonné la retraite sur Bussingen.

Pressé de gagner un abri, le général russe abandonne ses blessés, ses canons, ses équipages. Le dévouement de quelques escadrons sauva l'infanterie. Cette défaite fut suivie, dans la nuit du 7 au 8, de l'abandon des ouvrages couvrant le pont de Bussingen. De nouveau, les Moscovites s'entassèrent dans le camp de Dörflingen, éprouvant la crainte d'y être attaqués au premier jour.

Qu'avait fait Lorge durant cette journée? Pendant que Gazan marchait à la rencontre du prince de Condé, le divisionnaire partait d'Herden et prenait la direction du nord. Arrivé devant Stein, il obliquait pour marcher à l'ouest, le long du Rhin, et balayait des postes de soldats suisses. A l'instant où le canon de Ménard tonnait devant Schlatt, les têtes de colonnes du deuxième corps arrivaient à Diessenhofen. C'est là que Woinoff, accouru de Laufen pour couvrir les derrières du général Korsakoff, lançait contre les Français son régiment de cuirassiers et

les hussards de Gudowiz, qui prenaient quatre canons, repoussaient les 37e et 57e demi-brigade de bataille [1]. Mais tout à coup, par un changement de front exécuté sous le feu des Russes, Lorge pouvait paralyser les efforts de cette audacieuse cavalerie. Comme Woinoff se battait pour laisser à Korsakoff le temps d'opérer sa retraite, les républicains se défilant derrière une prairie marécageuse, feignent un grand désordre, ce qui ramène sur eux cuirassiers et hussards, dont les chevaux s'embourbent et enfoncent jusqu'au poitrail, livrant les cavaliers, surpris, aux coups d'un adversaire acharné à détruire. Ce qui en réchappe fuit au galop. Dans une vive poursuite, l'infanterie française reprend les canons perdus une heure plus tôt, aborde l'infanterie russe qui, mitraillée, lâche pied et repasse le Rhin au pas de course. Cette infanterie brûla ensuite le pont de Diessenhofen, se couvrant ainsi de l'obstacle du fleuve.

Non loin de là, Gazan avait battu Condé.

En sortant de Constance, la droite du prince, renforcée par les troupes russes du lieutenant-général Baur, s'arrêtait un moment à Kreuzlingen. Sa gauche, obéissant au jeune duc d'Enghien, marque le pas non loin d'Emishofen. On voit en ligne trois régiments d'infanterie : Condé, Bourbon et Durand, une compagnie d'artillerie française et une autre d'artillerie suisse. Condé évoque les hauts faits de son illustre aïeul, le vainqueur de Rocroy. Suivant à la lettre les instructions de Korsakoff, il remet, à neuf heures du matin, sa petite armée en marche, dans la direction de Frauenfeld.

Avant midi, Gazan abordait les émigrés. D'un seul élan, sa brigade de gauche emporte Chanderloo

1. Division Lorge : deux bataillons de la 57e et deux de la 100e demi-brigade formaient sa droite. Une prairie marécageuse remplissait l'espace qu'aurait occupé son centre, et il avait, sur sa gauche, le troisième bataillon de la 57e et la tête de la 37e. L'artillerie légère couvrait tout le front de la ligne. (Arch. Guerre.)



14 Octobre 1799

… le 22 vendémiaire an huit de la République française

Le Directoire Exécutif

Au Citoyen Masséna, Général en Chef de l'armée du Danube

Le Directoire Exécutif a appris, Citoyen Général, par vos dépêch… que le Général Russe étoit en fuite et son armée détruite ou en déroute. Cet événement si glorieux, si décisif et si digne de l'armée que vous avez conduite tant de fois à la victoire, comble de joie la République entière. Le Directoire Exécutif s'est fait un honneur de vous adresser les témoignages de la vive satisfaction qu'il en éprouve. Il vous charge de les répandre sur tous ceux qui vous ont le plus puissamment secondé.

Vous recevrez ci-joint l'acte du 19 de ce mois par lequel le Corps législatif constate la reconnoissance de la Patrie envers les braves armées du Danube.

Le Président du Directoire exécutif

Gohier

Par le Directoire exécutif
le Secrétaire général

Collection Prince d'Essling

niers; puis il assure sa sécurité en faisant détruire le pont de Petershausen. Cette journée a coûté aux royalistes 332 officiers et soldats tués ou blessés[1].

Renonçant à inquiéter les Français, Korsakoff et le prince de Condé se préparent à quitter la rive droite du Rhin : l'un pour monter ou plutôt pour se réfugier dans la Forêt-Noire; l'autre pour aller camper au bord du Danube. Tous deux trouveront grâce devant Paul Ier et devant le comte de Provence en accusant l'archiduc Charles de les avoir abandonnés au milieu du danger.

Les alliés, qui s'étaient promis, au printemps de 1799, de prendre et de ravager Paris, abandonnaient, en octobre, ce grand projet. Inutilement Souvarow s'était montré brave et entreprenant. En vain Pitt prodiguait-il de l'or aux puissances coalisées. L'Europe se montrait de nouveau inquiète devant la France armée; et à l'heure où Russes et Allemands eussent dû serrer leurs rangs, ils se taquinaient assez méchamment par des épigrammes et des chansons[2]. Ensuite, boyards et gentilshommes, moujiks et honveds, de caractères aigris, se portaient des défis et se battaient.

1. Korsakoff perdit, d'après son rapport : de la colonne qu'il conduisait, 272 morts et 494 blessés ; de la colonne Woinoff, 589 hommes ; de la colonne Condé et Baur, 380. Il ne fait pas mention des prisonniers, 1,200 hommes environ. Les Français perdirent 1,116 hommes tués ou blessés. Condé écrivit, relativement à ses pertes, au prince Charles, le 9 octobre : « Le sang de plus de 300 hommes et de 25 officiers que j'ai perdus, le drapeau que nous avons arraché aux ennemis, les prisonniers que nous avons faits, sont des témoins sans réplique de la manière dont nous avons combattu. » (Hüffer. Page 419.)

2. Soult à Massena : « De Mels, le 5 brumaire. — La désunion la plus complète existe entre les Russes et les Autrichiens. Les officiers autrichiens ont souri de bon cœur à la défaite des Russes : « Ils se flattaient, disaient-ils, de subjuguer la République française dans une année. Nous sommes charmés que vous les ayez forcés à devenir plus modestes. » Après leurs revers, des officiers allemands ont dit : « Eh bien, messieurs, convenez que nous autres, nous nous sommes amusés à jouer la comédie avec les Français ; mais vous autres, qui n'aimez pas à plaisanter, vous venez de jouer une tragédie en trois actes. » (Arch. Guerre.)

Le Directoire français, en recevant des mains du chef d'escadron Urbin les drapeaux pris aux Austro-Russes, marqua des témoignages de satisfaction envers un général qu'il avait voulu destituer deux mois auparavant. Massena, ayant remis l'armée sur un bon pied[1], Dubois-Crancé lui ordonnait de passer le Rhin, rapidement, pour aller prendre en Souabe ses quartiers d'hiver.

Mais il faut, avant de fouler la terre allemande, déposter, à l'est, les Autrichiens retranchés autour de Känkels. Soult s'y emploie le 29 octobre, en dirigeant deux manœuvres qui furent habilement combinées. Parti le 30 de Dissentis avec la 38e demi-brigade, Loison peut rallier, dans Flims, le premier bataillon de la 44e, que Compère avait amené d'Elm, puis attaquer à Trins le général Auffenberg qui, informé, en débouchant à Tamins, que Mortier amenait deux bataillons de la 25e, se réfugie dans Känkels, y fait une résistance désespérée, est battu, poursuivi à outrance; sa retraite devient une fuite d'hommes éperdus, car les Autrichiens repassent précipitamment les ponts de Zollbrücke et de Reichenau, abandonnant un canon et trois cents prisonniers.

Après ce fait d'armes qui complète les succès remportés par l'armée du Danube, Massena adressait une proclamation aux troupes :

« Les puissances coalisées avaient réuni trois armées contre vous pour envahir l'Helvétie et péné-

1. Les pertes subies par l'armée du Danube du 23 septembre au 23 octobre, sont ainsi établies, par des documents irréfutables. L'armée avait, le 23 septembre, de présents : 77,549 soldats d'inf., 9,563 cavaliers, 4,082 artilleurs et sapeurs. Ces forces étaient réduites, le 22 octobre, à 64,119 soldats d'inf., 8,382 cavaliers, 3,651 artilleurs et sapeurs. Mais les renforts reçus de l'Intérieur (3e bataillon de la première demi-brigade d'inf. légère, 648 hommes ; 3e de la 67e de bataille, 590 hommes, et 103 soldats du parc d'artillerie), ayant augmenté l'effectif de 1,341 combattants, les batailles de Brugg, de Zurich, de la Linth, les expéditions contre Souvarow, Korsakoff et Condé, avaient coûté : 14,668 fantassins, 1,181 cavaliers, 534 artilleurs et sapeurs. Total : 16,383 hommes tués, blessés, malades ou faits prisonniers. (Arch. de M. le prince d'Essling.)

trer en France. En deux jours, vous avez confondu leurs projets; vous avez franchi la Limmat, anéanti l'armée de Korsakoff, pris tous ses canons, tous ses bagages et enlevé de vive force Zurich, où il a laissé 6,000 prisonniers et trois généraux blessés.

» Vous avez franchi la Linth et battu l'armée autrichienne; vous lui avez fait 3,500 prisonniers et pris vingt pièces de canon. Son général en chef est resté sur le champ de bataille.

» L'armée de Suvorof s'était avancée jusqu'à Altdorf, vous l'avez battue dans la vallée de Mutten, vous lui avez enlevé un drapeau et deux canons. Forcée à une retraite précipitée, elle a abandonné à votre générosité six cents blessés parmi lesquels un général et nombre d'officiers.

» Rejetée sur Glaris, vous l'avez encore battue; vous lui avez fait 1,500 prisonniers, pris un drapeau et tué un général. N'espérant de salut que dans la fuite, Suvorof s'est jeté dans les Grisons en vous abandonnant 1,500 blessés. Il a perdu, en outre, son artillerie et ses bagages.

» Sur le Rhin, les débris des corps battus, renforcés par le corps bavarois et par celui de Condé, ont tenté vainement une nouvelle attaque. Vous étiez déjà là pour la recevoir. Du côté de Schaffhausen, vous lui avez fait 1,500 prisonniers, pris des drapeaux, des canons et tué un général. A Constance, vous avez fait des prisonniers, enlevé un drapeau, plusieurs pièces de canon et tué deux généraux du corps de Condé.

» Soldats! voilà votre ouvrage de quinze jours. Votre Patrie et l'Helvétie vous ont décerné des honneurs civiques. Lorsque des peuples entiers vous offrent leur tribut d'admiration et de reconnaissance, votre général doit vous rappeler qu'une nouvelle carrière de dangers et de travaux va s'ouvrir devant vous. Il prend, en votre nom, l'engagement que vous la parcourrez avec le même dévouement et la même intrépidité. »

De tels succès étaient suivis d'actes d'indiscipline dirigés contre l'autorité des officiers et de maraudes pouvant soulever le paysan contre l'armée du Danube. Massena eut raison du mauvais esprit de quelques individus en prescrivant aux conseils de guerre de se montrer impitoyables envers tout fauteur [1].

A cette époque, une maladie contagieuse, la gale, fit sortir du rang des centaines d'hommes. Avec eux, tous les soldats fatigués se présentèrent aux portes des hôpitaux. Autre misère : l'habillement et l'équipement sont dans le plus mauvais état. Il y a des « bataillons déchaussés » puisque Loison, chargé d'emporter Dissentis, après la retraite de Souvarow, a dû laisser au bord de la Reuss 1,500 hommes des 38e et 109e qui se trouvaient sans souliers [2]. Un rapport indique la sévérité des divisionnaires, qui forçaient plus de 1,000 hommes, légèrement blessés et se pansant eux-mêmes, à continuer de servir, qu'il plût ou qu'il fît froid, qu'on séjournât dans les vallées ou qu'on marchât dans la montagne. La cavalerie est dans un état pitoyable: deux cents chevaux sont demandés pour remonter le 5e chasseurs. Mais, réorganisée le 28 brumaire, l'armée du Danube avait encore 79,309 soldats (P).

Après que les Chambres eurent décrété que l'armée du Danube avait bien mérité de la Patrie [3],

1. *Jugements.* « 10 octobre : Le premier Conseil de guerre de la deuxième division de l'armée a, dans sa séance du 18 vendémiaire, condamné les nommés Toussaint Pinop et François Lesueur et J.-B. Gentil, tous trois fusiliers à la 94e demi-brigade, convaincus de vol, les deux premiers, à la peine de quatre mois de prison et le dernier à la peine de trois mois.

« 11 octobre. — Le Conseil de guerre de la 5e demi-brigade auxiliaire helvétique, siégeant à Lausanne, a, dans sa séance du 23 vendémiaire, condamné à un an de fers et déclaré incapable de servir dans les armées de la République le nommé Pierre Leroux, fusilier au troisième bataillon de la dite demi-brigade, convaincu d'avoir menacé son supérieur de propos et gestes. » (Arch. Guerre.)

2. Loison à Gudin. (Arch. Guerre.)

3. Le 6 vendémiaire, Eschassériaux disait au Conseil des Cinq-Cents : — « Représentants du peuple ! Elle a donc repris son élan, sa course

le Directoire réitère l'ordre déjà donné à Massena, le cinquième jour complémentaire de l'an VII, d'envoyer 24,256 combattants à l'armée du Rhin [1]. Le général en chef, conscient de ses devoirs, lorsque l'archiduc Charles cherche des points de pénétration en Helvétie, les retient pour observer le cours du Rhin, de Bâle à Constance [2]. De Zurich, il suit les mouvements de son adversaire, marches et concentrations dévoilées par les officiers placés en avant-garde. Une tentative faite par les Autrichiens à Gross-Laufenbourg, dans la nuit du 21 au 22 novembre, pour passer le fleuve, échoua misé-

victorieuse, cette armée dont plusieurs causes avaient jusqu'ici enchaîné la valeur, et ses premiers pas sont une importante victoire; oui, vous serez libres, généreux habitants de l'Helvétie; la patrie de Guillaume Tell ne retombera pas sous le joug insolent de l'Autrichien; cette terre, que la nature créa pour des hommes libres, ne deviendra pas la proie des hordes féroces du Nord... »

Depère parlait ainsi de Massena, au Conseil des Anciens, le 18 vendémiaire : — « Massena, nouveau Marius, non moins redoutable aux hordes hyperborées que le Nord vient de vomir sur l'Occident pour y porter le ravage, la mort ou l'esclavage, comme lui, tu réunis en une seule campagne la gloire de deux fameux Romains dont Rome appelait l'un sa tête et l'autre son bras. Comme Fabius, tu as su, par une prudente lenteur, rendre impuissante la fougue impétueuse d'une armée victorieuse, et comme Marcellus, aussi prompt que la foudre, tu l'as anéantie lorsque le moment de vaincre est arrivé. »

1. *Tableau des troupes à tirer de l'armée du Danube.* Ordre du Directoire du cinquième jour complémentaire (22 septembre 1799). 23e de ligne, 1,881 hommes; 46e, 2,518 hommes. Total : 4.399. Ordre du 2 vendémiaire an VIII : deux demi-brigades : 4,000 hommes. Ordre du 3 ; 1re légère, 1,723 hommes; 2e de bataille, 2,653; 37e, 2,395; 102e, 2,799 : 103e, 1,961. *Cavalerie :* 2e dragons, 416; 11e, 514; 17e, 506; 5e chasseurs, 464; 11e, 494; 12e, 439; 5e hussards, 646; 8e, 637. *Artillerie :* trois compagnies d'artillerie légère, 310 hommes. Total général : 24,256. (Arch. Nat. A F III. 151.)

2. Massena à Soult : — « De Zurich, le 12 novembre. — S'il faut en croire tous les rapports que je reçois, les Austro-Russes doivent passer le Rhin sur trois points : le Reinthal, Schaffhausen et les villes forestières. Je pense, mon cher général, que vous devez poster les deux tiers de votre infanterie dans le Fricksthal, c'est-à-dire trois demi-brigades sur cinq, en choisissant les plus fortes, et les placer à Niederfrick pour être à même de se porter à moi, si j'en ai besoin, ou à Basle, s'il est nécessaire. Placez aussi à Niederfrick une compagnie d'artillerie légère et trois régiments de cavalerie. Toute considération doit cesser à la réception de la présente. » (Arch. Guerre.)

rablement [1], ce qui, par la suite, imposa à l'ennemi une sage prudence.

Le 3 novembre, Massena avait répondu au ministre de la guerre, qui voyait, de Paris, la Souabe ouverte:

« Par votre lettre du 7 brumaire, vous me faites l'honneur de me dire qu'il faut, à quelque prix que ce soit, aller prendre des quartiers d'hiver en Souabe. Personne plus que moi n'est pénétré de cette nécessité, mais je ne puis risquer un passage du Rhin sans être appuyé par l'armée du Rhin, à moins de courir le risque d'être battu par les trois armées austro-russes que j'ai en présence. Je me réfère encore à mon premier avis : d'attendre que les neiges aient rendu tous les débouchés des Grisons impraticables; alors, avec un corps d'armée de 20 à 25,000 hommes on gardera aisément la Suisse; avec l'excédent de l'armée du Danube, joint à tout ce qu'on pourrait réunir de l'armée du Rhin, en laissant dans les places les forces nécessaires pour les garder, on pourra marcher en Souabe et y faire plus que de prendre des quartiers d'hiver (q).

» Le corps d'armée qui aurait resté en Helvétie pourrait passer le Rhin à Rheineck, marcher sur Feldkirch et Brégentz et former la droite de l'armée qui aurait déboulé par Baden ou Strasbourg, arrivée quelle fût à la hauteur de Constance.

1. Rapport de Ragetty, commandant le camp de Laufenbourg. — « Du 22 novembre. — A dix heures et demie du soir, le 21, je fus averti par une ordonnance du poste n° 4, que l'ennemi travaillait vis-à-vis de ce poste pour opérer un passage, que l'on s'était apperçu traîner et jetter à l'eau environ huit à dix petites barques, lesquelles étaient attachées deux à deux; il a cru entendre le bruit qui se faisait de l'autre côté du Rhin qu'il y avait beaucoup de monde; tout à coup neuf à dix torches ont été allumées sur le bord du fleuve, et alors le poste a fait deux décharges qui a fait éteindre les flambeaux de suite. Après cela on a entendu travailler avec plus de vivacité qu'auparavant; aussitôt ce poste a été renforcé ainsi que les autres; le camp a pris les armes et des patrouilles ont été envoyées sur toute la ligne; les hussards ont pris aussi les armes; ils se sont portés sur la grande route de Lauffenbourg et se sont retirés dans leurs cantonnements, le camp dans ses barraques à une heure du matin, heure que les patrouilles sont rentrées et les gardes sont restées renforcées jusqu'au jour. » (Arch. Guerre.)

» Il est évidemment impossible qu'il puisse hiverner en Suisse plus de 20 à 25,000 hommes et de 2 à 3,000 chevaux tout compris. L'Helvétie est totalement ruinée, au point qu'une partie des habitants des petits cantons seront forcés d'abandonner leurs foyers s'ils ne veulent y mourir de faim.

» Je puis vous assurer, Citoyen Ministre, que je profiterai des fautes que l'ennemi pourrait faire s'il dégarnissait sa ligne pour se porter ailleurs; je prendrai de suite mon parti en jetant un pont soit au confluent de l'Aar dans le Rhin ou à Schaffouse pour passer ce fleuve et battre les armées coalisées en détail, comme j'ai déjà fait; mais je me permets de vous observer qu'une fois au delà du Rhin, toutes les troupes qui se trouveront en Allemagne ne devraient recevoir des ordres que du même général [1]. »

De si grands événements militaires furent suivis de non moins grands événements politiques. Mais, après les journées des 18 et 19 Brumaire, qui causèrent dans l'armée du Rhin quelques agitations [2], celle d'Helvétie, dont l'esprit était jacobin, parut accepter bénévolement les faits accomplis. Massena, représenté par les royalistes comme un protestataire, écrivit à Bonaparte, non sans habileté, qu'il continuerait de servir « la République [3] », et quand fut publiée la nouvelle distribution des emplois, il se

1. (Arch. Guerre).

2. Bulletin de l'armée du 15 novembre. — Transmission télégraphique de Strasbourg à Huningue : « Le Corps législatif est transporté à Saint-Cloud et Bonaparte est nommé commandant de Paris. Paris est toujours tranquille et content. Le Directoire exécutif a donné sa démission. Le général Moreau commande au Palais des Directeurs. — Le Directeur du télégraphe : Colchen. » (Arch. Guerre.)

3. Massena à Bonaparte. — « Citoyen Consul. — Je charge le citoyen Ducos, mon aide de camp, que les Consuls de la République française, sur votre proposition, ont envoyé près de moi, de vous témoigner toute ma reconnaissance pour les choses flatteuses et obligeantes que vous voulez bien me dire. Le temps vous démontrera de nouveau, Citoyen Consul, que, fidèle à la République, je mets toute ma gloire à la bien servir, et le plus haut prix à votre estime et à votre attachement. » (Registre d'ordres de Massena.)

montra satisfait de voir éloigner Dubois-Crancé de la direction des troupes. Avec Berthier, le nouveau ministre de la guerre, on pourrait, d'anciennes querelles oubliées, raisonner et s'entendre.

Après que l'armée du Danube eut, sur les instructions données par le chef d'état-major, prêté serment de fidélité au nouveau gouvernement[1], elle s'adonna entièrement à sa tâche militaire. Sept de ses divisions faisaient face au nord et à l'est. La huitième devait surveiller et défendre au besoin l'accès des passages aboutissant du Valais en Italie.

Mais, restées l'arme au pied, sans recevoir de France aucun secours, les troupes voyaient augmenter leur dénûment. Comme une pareille détresse était due aux ruines accumulées par la guerre, il importait qu'on libérât au plus vite de tant d'hommes l'Helvétie privée de ressources. Enfin, les requêtes adressées à ce sujet par le Directoire helvétique aux Consuls français étaient prises en considération, car, le 24 décembre, tout ce qui restait de troupes, en Suisse, passait à l'armée du Rhin, déjà mise sous les ordres de Moreau.

1. « Au quartier général de Zurich. — Bulletin de l'armée du 28 brumaire. — En conséquence de la loi du 19 brumaire sur la nouvelle forme du gouvernement provisoire de la République, adoptée par le Corps législatif et de la lettre du ministre de la Guerre du 21 suivant aux généraux en chef, de division, etc., dont l'envoi à l'armée est annoncé ci-dessous, le général en chef ordonne expressément à tous les généraux commandant les divisions de l'armée et aux commandants des places dans toute son étendue de faire lire trois fois à la tête de la troupe à leurs ordres la loi et la lettre du ministre de la Guerre ci-dessus relatée ; leur enjoint de leur faire prêter le serment de fidélité à la République fondée sur les bases de l'Égalité, de la Liberté et du système représentatif tel qu'il est exigé par ladite lettre et d'envoyer incessamment au chef de l'état-major général de l'armée le procès-verbal dudit serment par les troupes sous leurs ordres. — Le général de brigade chef de l'état-major par intérim — Rheinwald. » (Arch. Guerre.)

CHAPITRE XI

L'HELVÉTIE APRÈS LA GUERRE

Situation de Massena. — Hostilité du peuple. — Bégos demande le licenciement des milices suisses. — Conduite de Perrochel. — Sa lettre à Reinhard. — La ville de Zurich est contrainte de souscrire un emprunt de 600.000 francs. — État des esprits à Berne. — Rapports confidentiels de Mainoni. — Pichon rapporte impartialement les faits au Directoire français. — Justes appréciations sur le gouvernement helvétique. — Secours accordés aux cantons pauvres. — Réconciliation des adversaires. — Les adieux de Massena.

Rien n'était moins enviable, après la victoire de Zurich, que la situation de Massena. Ne pouvant assurer, le 27 septembre, le ravitaillement de son armée qu'en prenant des mesures rigoureuses, il s'aliénait à la fois les populations des campagnes et le Directoire helvétique, qui allait jusqu'à vouloir le rendre débiteur de tout emprunt contracté au nom du gouvernement français. Le parti oligarchique ne cessait de publier des pamphlets où il était appelé Néron, Attila, Tamerlan ; on lui promettait une mort violente, par le poignard d'un Cassius.

C'était le moment où un journaliste appelait le gouvernement suisse : « Directoire de la diligence » parce que, irrésolu, se rapprochant le matin et s'éloignant le soir du parti français, il se plaisait à voyager d'Aarau à Berne, puis de cette ville à Lucerne; puis, à l'approche de Souvarow, il rentrait à Berne, sous bonne escorte [1].

1. Le directoire helvétique avait une garde très nombreuse, plus de

Bay et Ochs envoyés en exil, les Directeurs hostiles à Massena ne cessaient de lui adresser des plans de campagne ; ils lui accordaient même un court délai pour battre l'ennemi. En même temps, Bégos, leur ministre des Affaires étrangères, s'efforçait d'obtenir le licenciement des légions helvétiques, pendant que les Autrichiens occupaient Zurich.

Le rappel ou la destitution de Massena se faisant attendre, le colonel Laharpe, ancien précepteur du prince Constantin, signalait à Gohier les exactions commises dans Brugg par la division Tharreau. Or, l'enquête ordonnée à Paris établissait que Tharreau n'avait que contracté un emprunt, usé de son droit, au grand dépit du Directeur visant le général en chef, qu'il avait salué, en décembre 1798, comme le « favori de la Victoire. »

Alors, la République française était représentée par le citoyen Henry Perrochel, un bourgeois, grand lecteur de J.-J. Rousseau et qui voulait rénover la société d'après l'enseignement des Théophilanthropes. Nul en diplomatie, inconséquent en politique, il avait longtemps admiré « le génie de Massena. » Se trouvant pris tout à coup d'une étrange sentimentalité, il blâme le vainqueur de Korsakoff, exigeant de Zurich délivrée des vivres pour des soldats qui mouraient de faim. Peu après, il écrivait à Reinhard :

« Il y a environ trois semaines que, sur l'invitation du général Massena, le Directoire a ordonné à divers préfets nationaux de faire fournir des chevaux et des chariots dont le général annonçait le besoin urgent pour une opération militaire. Environ cent cinquante chevaux ont, en conséquence, été livrés à des commissaires. Mais aussitôt après ces agents ont fait appliquer sur ces chevaux la marque de la République fran-

700 hommes recrutés spécialement : une compagnie du canton d'Argovie, trois du canton de Berne, deux de Fribourg, une de Lucerne, deux de l'Oberland, une de Soleure, deux de Waldstetten (Actensammlung, 5e vol. Page 61.)

çaise et les ont fait conduire à Strasbourg. En vain, les propriétaires ont-ils réclamé ; les agents leur ont répondu que, puisque ces chevaux avaient été amenés sans harnais, il était clair que c'était un présent.

» Jusqu'à quand, citoyen ministre, jusqu'à quand fatiguera-t-on la patience des peuples que nous prétendons nous attacher ? Jusqu'à quand, par un tissu éternel de brigandage excitera-t-on les peuples à la révolte contre tout ce qui porte le nom de Français ? Faudra-t-il que les agents de la République soient toujours réduits à élever la voix contre ces affreuses déprédations qui se commettent depuis si longtems et qui font la honte de la nation française ? S'il en était ainsi et s'il n'y a plus assez de courage et de vertu pour punir le crime, il ne reste plus à l'homme sage qu'à s'envelopper de son manteau et à désirer d'être éloigné du théâtre où des scènes si dégoûtantes se passent sous ses yeux. »

Perrochel écrivait cette diatribe quand Zurich, qui avait payé, le 6 juin, cinq millions de florins à l'archiduc Charles, refusait de souscrire aux Français un emprunt réduit à six cent mille livres. Cédant à la volonté du général en chef [1], les magistrats n'effectuèrent un versement que le 16 octobre, entre les mains du payeur François Délébé.

1. Massena écrivait le 3 octobre aux officiers municipaux de Zurich : « Dans la conférence que j'ai eu avec vous, citoyens administrateurs, je vous ai demandé que la ville de Zurich versât dans la caisse de l'armée, à titre de prêt, la somme de huit cent mille livres. La position de l'armée, ses besoins, ses sacrifices, le service essentiel qu'elle vous a rendu en chassant loin de vous un ennemi farouche, les assurances que vous m'avez données ne me permettent point de douter que l'emprunt que je demande ne soit rempli avec zèle et empressement par vos concitoyens... Si contre mon attente et sans égards aux paroles que vous m'avez données, l'emprunt n'était pas rempli aux deux époques déterminantes, je ne pourrais voir dans ce refus qu'une mauvaise volonté bien manifeste de la part des habitants de Zurich de venir au secours d'une armée qui défend leurs propres intérêts, qu'une violation des égards qu'on doit à un allié. Dans cette hypothèse, je serais réduit à traiter la ville en ennemie et à la soumettre à la rigueur des exécutions militaires. — Salut et fraternité. » (Reg. 28. Pièce 181.)

Plus tard, Berne voudra secouer le joug de l'armée d'occupation. Des agissements du parti contre-révolutionnaire Massena fut instruit par Mainoni qui commandait, dans cette ville, la 110e demi-brigade. Mainoni écrivait le 6 novembre :

« Je vois très souvent le digne Directeur Oberlin, de même que son frère. J'ai en outre un de mes amis qui le voit secrètement tous les jours afin de savoir tout ce qu'il a à me communiquer. Je n'ai pas manqué, citoyen général, de l'assurer de votre entière estime et de lui conseiller la plus grande fermeté. Je suis parvenu à lui faire prendre un grand caractère vis-à-vis ses collègues qui voulaient absolument l'écraser. J'aurai demain avec lui un entretien particulier et je vous assure que votre lettre lui fera bien du plaisir. Voyant qu'il sera soutenu et vengé, cette assurance va le rendre encore plus énergique et le faire hautement déclarer pour les Français qu'il aime et chérit.

» D'après la lettre du général Oudinot, je n'ai cessé un instant de travailler la Chambre administrative et le ministre de l'Intérieur pour la partie des subsistances. C'est une partie dure ; on se prête avec la plus grande peine et l'on emploie tous les subterfuges possibles. Nonobstant, ils ont affaire à quelqu'un qui ne se lasse pas bien vite et tous les jours je gagne du terrain tantôt pour un article, tantôt pour un autre. Je n'en suis à cette heure qu'au pain et à l'avoine. J'espère bien que nous terminerons demain ; une fois que je les aurai mis en train je sçaurai bien les faire marcher. Mais ils sont durs à la détente et chez eux une décision est une affaire d'état.

» Jenner, qu'ils avaient envoyé près de vous est ici de retour [1]. Il répand qu'il a été congédié lestement. Il était dans l'intention de réussir et de se

1. Jenner avait été chargé d'obtenir de Massena le retrait des contributions imposées.

frayer le chemin à l'ambassade de Paris en remplacement de Zeltner. L'oligarchie tirait déjà les plus grandes espérances de voir un de leurs membres, très zélé, placé si avantageusement pour leur parti.

» La grande discussion sur l'acte d'accusation contre les fonctionnaires publics de Zurich placés par les Autrichiens est terminée glorieusement au Grand Conseil à l'avantage du patriotisme. Ils sont accusés. Nous verrons si le Sénat se montrera aussi bien. Cette cause, bien décidée, fera le plus grand bien à l'esprit public. Mal décidée, elle le perdra totalement.

» Les deux fils d'oligarches qui avaient commandé les stilets en question [1], ont trouvé moyen avec des excuses dénuées de toute probabilité de se faire mettre en liberté par le ministre de la police aussi scélérat et contrerévolutionnaire comme eux ; on s'est borné à faire semblant de poursuivre l'artiste qui les a fabriqués et il s'en tirera comme tous les autres ; on ne poursuit ici que l'ami des Français et le Républicain. Tous les contrerévolutionnaires et les conspirateurs sont des êtres très précieux que l'on a grand soin de soutenir.

» Huit députés italiens reconnus pour partisans chauds de l'Autriche, hommes vils et fanatiques, qui n'ont cessé de travailler contre la France et la bonne cause, viennent d'obtenir des congés pour aller chez eux. Remarquez ; leur pays est occupé encore par nos ennemis et il faut être bien avec eux et même avoir des passeports de ces braves gens déjà tout prêts et en poche pour y percer impunément. Les uns ont pris la route de Lucerne, les autres celle de l'Oberland. Je parierais que ce sont autant d'espions qui vont rendre compte de tout ce qui se passe. Ne serait-ce pas le cas, citoyen général, de donner des ordres pour qu'on les fouille

1. Pour poignarder Massena.

et qu'on les interroge adroitement sur la frontière ; ensuite, de réclamer contre de pareils abus dont nous sommes toujours les victimes, grâce aux soins des braves gens qui se disent de bouche nos amis et alliés et de cœur ne cherchent qu'à nous faire détruire.

» Les troupes helvétiques, sorties de la place, se sont cantonnées en avant de notre camp, sur la route de Thun, communication avec l'Oberland.

» Les feuilles allemandes de la clique Usteri et consorts n'ont cessé et ne cessent de filtrer leur poison pour empoisonner l'opinion publique et perdre les Français dans l'affection des habitants. Par contre, les feuilles vaudoises soutiennent toujours leur bonne réputation.

» Perrochel est définitivement rappelé ; lui-même l'a annoncé à ses connaissances et se prépare à partir. Voilà un excellent commencement pour remettre les choses sur un bon chemin.

» Le ministre des finances et celui de la police demandent à démissionner. Dieu soit loué ! »

La deuxième lettre est du 9 novembre :

« Je vous préviens, citoyen général, que malgré toutes les instances et toutes les démarches possibles et faisables, la Chambre administrative de ce Canton m'a refusé net aujourd'hui tout secours en froment dont nous avons le plus grand besoin ; dès demain, nous manquerons de pain. Vu cet état de choses et n'ayant d'autres ressources, je vais demain concentrer la troupe dans la ville [1], la faire loger avec toutes les précautions chez l'habitant afin que celui-ci fournisse le pain, que le soldat ne souffre pas la faim et ne se porte à quelques désordres ; c'est peut-être ce qu'ils souhaitent et avoir un prétexte et de quoi colorer leurs infâmes projets.

» Il ne s'est rien passé d'intéressant aujourd'hui.

1. La 110e avait à l'effectif 982 soldats et 173 conscrits.

Au Sénat, la seule chose qui frappe tout le monde, c'est de voir nommer à la place de président du Sénat le plus grand contrerévolutionnaire qui existe, le nommé Koch, homme qui a déjà porté les armes contre les Français et qui est à la tête de ceux qui voudraient bien remuer et qui remueront peut-être tôt ou tard dans l'Oberland. Cette démarche du Sénat affecte bien les patriotes et enhardit les oligarches de voir leurs créatures et complices à la tête du Sénat.

» Je viens de quitter à l'instant le Directeur Oberlin ; il m'assure encore que le coup fatal porté à l'esprit public et à l'amour des Français dans l'Helvétie est parti du ministre Perrochel ; encore dernièrement, il a fait tout ce qu'il a pu pour que l'on acceptât la démission de l'ambassadeur Zeltner et qu'il soit remplacé par l'oligarche Jenner. Il a même des doutes que par le canal de son secrétaire Tyrion on a donné et on donne des passeports pour faciliter l'entrée en France aux ennemis de la patrie et surtout à des émigrés.

» La maison de Perrochel est devenue ici le lieu de rassemblement de la plus perfide oligarchie. Le Directeur Oberlin sçait de source certaine que le frère de Perrochel à Paris est un des royalistes les plus déterminés. Dernièrement le ministre Perrochel donna un bal où personne ne fut invité que l'oligarchie la plus marquante.

» Sur le compte de la Harpe il s'est enfin déboutonné et m'a dit qu'il commençait à douter de son patriotisme et qu'il croyait que ses anciennes liaisons avec la Russie ne fussent renouvelées et ne se laissa influencer par cette Cour perfide.

» Il m'a dit vous avoir écrit sur le projet mis sur le tapis dernièrement de lever en Suisse un corps de 25 à 30,000 hommes pour le soutien de leur indépendance. Les rapports des ministres n'ont pas été favorables, malgré leurs dispositions bien connues contre les Français, de sorte que le projet

est tombé dans l'eau. Ce que nous craignons le plus, lui, moi et les patriotes, c'est plutôt une insurrection à laquelle on travaille sans relâche et cela pour favoriser les Autrichiens lorsqu'il en sera temps. La persécution contre les patriotes va toujours son train ordinaire. Il suffit d'être l'ami des Français pour être un objet d'horreur. Il est à désirer que notre gouvernement nous envoie le plus tôt possible un ambassadeur ferme et clairvoyant qui sache amener un changement salutaire. Sans cela il y a à craindre qu'une crise n'arrive de nouveau dans l'Helvétie. Ils ont à la tête des chefs assez instruits. Ils ne manquent pas d'argent. L'étranger leur fournit grandement. Ils ont d'autant plus de facilité qu'une très grande partie des hommes en place leur est dévouée et peut-être vendue. »

Mainoni complétait sa lettre par des renseignements d'ordres diplomatique et militaire :

« J'ai l'honneur de vous dire que le citoyen Pigeon [1], secrétaire de Légation près du gouvernement helvétique, vient d'arriver aujourd'hui à Berne. Le ministre Perrochel doit en partir demain.

» Seulement aujourd'hui on vient de s'apercevoir que dans le temps qu'il n'y avait presque point de troupes ici, on a volé à l'arsenal trois tonneaux de poudre, presque autant de balles, de boulets et même des obus chargés. On les a descendus par le rempart. C'est par le plus pur des hazards que cela est parvenu à ma connaissance. Aussi, je me suis empressé sur-le-champ de faire commencer des perquisitions, d'accord avec le ministre des guerres helvétiques pour voir si nous pourrions déterrer quelque chose et parvenir à connaître les dessous de pareils vols, très suspects.

» Il a été agité au Directoire la question de sçavoir si les troupes helvétiques à la solde de la France

1. C'est Pichon.

passeraient le Rhin. Tout de suite la Harpe et sa clique étaient pour la négative ; d'autres ont proposé de soumettre cela au Corps législatif par un message ; nous en verrons le résultat par la suite... »

Perrochel partait. Cet ancien prêtre, rentré à Paris, se répandit en récriminations contre les ministres. Il promit aux journaux de leur livrer des révélations sensationnelles et ne parvint qu'à gagner une disgrâce, ce qui lui permit d'ailleurs de jouer le rôle de persécuté dans les salons où Mme de Staël était fort admirée parce qu'elle avait osé se déclarer ouvertement contre Bonaparte.

A l'heure même où l'archiduc Charles reconnaît que la ligne du Rhin est infranchissable devant l'armée française montant partout une garde vigilante, le Directoire helvétique paraît s'amender. Il avait reçu, quinze jours plus tôt, du gouvernement français, un sévère avertissement :

« Le Directoire français au Directoire helvétique. — Paris, 28 vendémiaire. — Citoyens Directeurs. — Ce n'est pas sans une extrême surprise que le Directoire exécutif de la République française a entendu la lecture des plaintes que vous lui adressez. S'il a vu avec regret que la brave armée qui a délivré le territoire helvétique de ses ennemis se soit trouvée dans la nécessité d'exiger un emprunt que la reconnaissance publique aurait dû lui offrir, il ne voit pas avec un moindre étonnement que cet emprunt, nécessité par les besoins les plus pressants d'une armée victorieuse et libératrice ait pu être un instant regardé par vous comme un acte hostile et que vous vous soyez permis de déclarer *prévaricateurs et traîtres à la patrie les fonctionnaires publics qui non seulement ne se refuseraient pas à tout payement de la demande qui leur était faite, mais même à toute négociation.*

» Les ennemis de la liberté helvétique, les traîtres à votre patrie, citoyens Directeurs, ne seront pas

ceux qui accéderont à des mesures commandées par le salut conséquemment de l'Helvétie elle-même, devant lequel à vos yeux comme aux nôtres tous les intérêts doivent céder.

» Vous avez sans doute confondu cet engagement, indispensablement nécessaire, avec les contributions qu'une armée victorieuse ne lève que sur un pays ennemi. Mais le Directoire exécutif de la République française s'empresse de ratifier les engagements que le général en chef de l'armée du Danube a pris en son nom et il vous déclare qu'il met le remboursement de cet emprunt au rang des dettes les plus sacrées.

» D'après cette déclaration loyale, il ne doute pas que vous ne vous empressiez vous-mêmes de rétracter les ordres en contradiction avec des mesures qui ne doivent éprouver aucun retard. — GOHIER [1].»

Pichon se livre à un impartial examen des faits qui ont séparé Massena et le Directoire hélvétique, avant d'écrire à son ministre :

« Berne le 29 brumaire an 8 (20 novembre 1799). — Jusqu'ici, je ne vous ai entretenu que de l'affaire particulière qui a été le principe de ma mission [2]. Aujourd'hui, cette affaire est éclaircie et réduite à ses véritables termes. D'abord, des irrégularités de la part du général Massena forcé par la nécessité et par la crainte, la presque certitude de trouver dans son chemin ou des refus ou des lenteurs qui eussent eu pour lui les mêmes résultats ; de la part du Gouvernement helvétique des plaintes qui ont aigri loin de ramener et porté le général à aggraver ses mesures ; de la part du même Gouvernement, ensuite, une résistance, un éclat qui ont pu être mal interprétés et par les amis et par les ennemis, mais qui sûrement ne doivent être regardés que comme l'effet d'un sentiment très vif de son indé-

1. Aff. Etr. Reg. 471. Pièce 111.

2. Recherches sur la conduite de Perrochel à Berne.

pendance, exalté par l'idée que la seule ressource que l'on eut, était dans les discours ; que l'on ait bien ou mal vu, on a réellement pensé qu'il fallait faire une espèce de protestation qui prouvât au pays que l'on n'était pas entièrement passifs instruments sous la main de la France.

» Telle a été la source de toute la chaleur, de toute l'exaspération qui ont eu lieu et dans le Directoire et dans les Conseils, et les passions privées qui ont joué un rôle dans cet éclat ont été obligées d'emprunter elles-mêmes ce masque. Aujourd'hui, soit que le général reste ou quitte, tout est comme terminé. La part qu'a fait Massena et surtout l'espoir que l'on fonde sur notre nouveau gouvernement ont détruit jusqu'au plus léger malaise et quoiqu'on élude toujours une réparation publique, on avoue ses torts avec plus de facilité, on ne désire plus qu'un concert intime et plus intime que jamais pour arriver au grand but. Je puis donc quitter un moment la suite de cet incident pour m'entretenir avec vous du fond des choses ici. C'est là, citoyen ministre, qu'il faut attacher nos regards. Le reste peut exercer plus ou moins les passions des observateurs superficiels, mais ce sont des conséquences qu'il aurait fallu prévoir et sur lesquels il est presque inutile de s'appesantir. Je commencerai par vous parler de l'état du pays.

» Vous avez bien ouï dire que la Suisse souffrait et vous n'en doutez pas. Je le pensais aussi à Paris. Il y a des données générales au moyen desquelles on en acquiert, même de loin, la conviction. Mais on se fait difficilement une idée du degré où est portée cette souffrance.

» Les petits cantons qui forment aujourd'hui le canton de Walstette sont un désert ; jetez les yeux sur la carte et pensez qu'après deux insurrections successives, que 15,000 français ont réprimées avec le fer et le feu, les alternatives de la guerre y ont été plus rapides, plus atroces que partout ailleurs.

L'armée française a été seulement depuis six mois trois ou quatre fois ou en avant ou en retraite depuis Glaris jusqu'au Gothard où des soldats français ont fait et souffert des choses qui paraissent fabuleuses ; concevez que deux ou trois divisions ont parcouru dans tous les sens et plusieurs fois les sentiers improprement appelés routes qui conduisent de ces cantons aux Grisons, au Gothard et aux autres passages d'Italie qu'il fallait défendre ; concevez que ces marches et ces contremarches ne se sont faites qu'en mettant en réquisition le peu de moyens que fournissent ces montagnes. Leur seule richesse était en bétail. La cavalerie a consommé tous les approvisionnements de ces petites localités. Le soldat a vécu sur la réserve des familles. La presque impossibilité de porter des subsistances sur ces points avec une rapidité analogue aux mouvements a forcé de vivre à discrétion sur le pays. Nos troupes ont le plus souvent été nourries du fromage qui tient lieu de pain à ces montagnards ; ce que la pitié n'a pu accorder, il a fallu que la force l'arrachât. Depuis six mois enfin tout avait été dévoré, nos troupes ne recevant pas une ration de France lorsque l'armée russe débouchant inopinément par Airolo a jeté 25,000 hommes sur ces lieux désolés. Glaris a été pris et repris plusieurs fois ; la vallée d'Urseren et le Muttenthal, ces noms presque inconnus, ont été de grands théâtres de guerre. Enfin, citoyen ministre, on compte qu'Urseren seul, village que vous trouverez à peine sur la carte [1] a nourri et logé depuis un an 700,000 hommes, ce qui fait à peu près 2,000 hommes par jour... On conçoit que les habitants que le fer épargna ont dû abandonner leurs hameaux. Le bétail qui leur reste a dû être tué faute de fourrages. Le Gouvernement a mis une contribution pour venir au secours de ces malheureux et des villes moins maltraitées ont

1. C'est Andermatt.

été invitées à recevoir chez elles les enfants qui se trouvent dans ces déserts, sans pain et sans parens; vous jugerez du nombre quand vous saurez que Soleure en prend 600, que d'autres villes ont souscrit à proportion.

» Ces calamités ont donné lieu à un des morceaux de littérature les plus touchants que j'aye vus. Le commissaire du Gouvernement près le Walstett, Thocke, a fait à l'Helvétie un appel. Cette adresse a électrisé tous les cœurs, et tous, amis et ennemis, ont pris des enfans, payé avec zèle leur contribution et versé des effets ou de l'argent entre les mains des comités que la bienveillance a formés sur divers points.

» Les autres petits cantons voisins ont été aussi bien maltraités et c'est pour eux et non pour le canton de Walstett, comme je vous l'avais marqué, que le général en chef a donné les sommes dont je vous ai parlé. C'est à la fois de l'humanité et de la bonne politique et quoique le Gouvernement ait des choses plus directes et plus efficaces à faire pour le soulagement de l'Helvétie, je propose, citoyen ministre, à votre humanité, à votre pénétration, la question de savoir s'il ne pourrait pas ajouter lui-même à cet acte de générosité nationale et faire quelque chose spécialement pour le Walstett qui a été un objet particulier de pitié publique.

» Une autre partie de l'Helvétie qui offre encore des tableaux déchirans, c'est le Valais. La dernière insurrection qui a éclaté dans cette vallée vers le milieu de l'été dernier était le résultat combiné de l'influence ennemie avec celle de la Religion. Les partis, comme cela arrive, se disputent aujourd'hui sur les moyens qu'on aurait pu employer pour prévenir ce mouvement. Les uns accusent le Gouvernement de mollesse, les autres de trop de dureté. La révolte cependant a pris des caractères si sérieux qu'au commencement de l'automne on a été unanime

pour mettre le pays sous la loi martiale ; quand on ne l'aurait pas fait, cette position était d'un trop grand intérêt pour que nous laissassions s'y former une diversion sérieuse, surtout dans l'état où nous étions en Italie. On a fait marcher des forces considérables qui ont parcouru, le fer et la flamme à la main, tout le haut Valais. Les commandans qui reviennent de cette guerre aujourd'hui terminée font les récits les plus affligeans et dans lesquels on ne sait ce qu'il faut le plus déplorer des maux qu'ont souffert les soldats ou de ceux qu'ils ont dû faire. Tout est ruiné dans cette malheureuse contrée depuis le Grimsel jusqu'au Saint-Bernard. Je dois dire en passant que sur cette dernière montagne les troupes de la République ont eu des obligations infinies aux religieux qui tiennent l'hospice. Il n'y a pas eu de jour qu'ils n'ayent eu à leur charge soit à Martigny, soit sur l'hospice du Mont, quantité d'officiers et de soldats qui sans eux auraient manqué de tout. Ce fardeau a épuisé les ressources des moines qui en dernier lieu ont fait dans toute l'Helvétie une quête pour recruter leurs fonds. Je n'ai pas vu un officier revenant du Valais qui ne m'ait exprimé le vœu de voir le Gouvernement de la République reconnaître la bienfaisance et le zèle de cette maison en lui fournissant des moyens sans lesquels on paraît craindre de voir l'établissement abandonné.

» Les cantons plus aisés sont en général abymés de réquisitions et foulés sous le rapport de la subsistance du soldat, du fourrage et des logemens. Partout le fourrage manque et est hors de prix ; partout on tue le bétail ; les chevaux de trait sont ruinés et ôtés à la culture. Dans le Fribourg, un petit village, a depuis six mois, nourri 25,000 hommes qui dans tout ce temps n'ont pas reçu une ration de la République. Partout, l'approvisionnement de l'Etat, celui des familles est absorbé et avec tous ces sacrifices, le soldat de l'armée du

Danube, en grande partie, ne peut obtenir que du pain.

» Quand les moyens français manquent aussi complètement on a choisi entre deux moyens ; il faut que le Gouvernement helvétique subvienne ou qu'il laisse opprimer le pays de réquisitions. La dernière alternative est évidemment à rejetter. Mais comment se charger soi-même d'une aussi immense affaire que de nourrir une armée ? Néanmoins, on avait proposé un arrangement sur lequel on n'a pas même obtenu qu'on délibérât. On offrait, sauf à compter avec la République et moyennant quelques remboursements, de se charger de l'entretien de l'armée. Une administration helvétique eût fait tout et mieux et à meilleur compte que les fournisseurs [1]. C'était une proposition très sortable ; rien de cela ne se faisant, il a bien fallu venir au secours du cultivateur foulé.

» Il a fallu, chose inconcevable, citoyen ministre, que le Gouvernement helvétique s'inquiétât de faire venir à grands frais et de loin des fourrages pour l'armée de la République. Il a proposé à cet égard, des arrangemens aux compagnies chargées de ce service, car penser qu'il le fît entièrement de sa poche serait absurde. Il a passé des contrats, s'est engagé à procurer soixante-dix mille quintaux de fourrage par mois, c'est-à-dire plus de quatre cents mille livres. La première délégation qu'on lui a donnée sur la trésorerie pour une somme de deux cents mille livres est revenue protestée ; tel était l'état des choses il y a quinze jours. Je vous prie de me dire s'il est possible d'imaginer une situation plus épineuse ; voilà pour les fourrages.

» Pour le pain on n'est pas mieux. Vous savez

1. La compagnie Rochefort s'était chargée, le 25 mars 1799, de fournir l'armée d'Helvétie, aux conditions suivantes : Ration de pain : 0 fr. 30; Viande, 0 fr. 42 ; Riz ou légumes secs, 0 fr. 04 ; Ration de sel, 1/2 centime. Ration complète de fourrage, foin, paille et avoine : 3 fr. 50. Pinte de vin, 0 fr. 60. Pinte d'eau-de-vie, 1 fr. 40.

qu'on a accordé il y a quelques mois une extraction d'un million de myriagrammes. On n'a de ressources que chez vous. La Souabe et l'Italie sont fermées ; il faut assurer la subsistance du pays. A mesure que les grains entrent, l'armée française les consomme, de manière qu'on ne peut ni rétablir les magazins publics épuisés, ni verser dans les marchés de quoi fournir aux approvisionnements privés ou communaux que l'habitude ou la crainte faisaient faire. Cet état des choses ne peut longtemps se cacher. J'ai vu partout les esprits frappés de la possibilité d'une famine. J'appelle encore là-dessus votre attention. On voudrait, comme je vous l'ai dit, deux choses à cet égard : 1° de nouvelles extractions pour son compte afin de parer au plus pressé ; 2° des remboursements en grains comme les avances les plus liquides, comme les derniers emprunts.

» Vous demandez, citoyen ministre où sont cependant les magazins de l'armée ? Ils sont à Pontarlier, pleins dit-on de toutes choses. Mais les transports manquent. Pour ces transports, on met ici hommes et chevaux en réquisition. Vous vous ferez une idée du désordre quand vous saurez qu'il y a quelque temps on demanda au Gouvernement je ne sais combien de centaines de chars pour Pontarlier afin d'aller prendre des grains pour l'armée. Les chars rendus furent forcés de revenir à vide parce qu'il n'y avait pas de sacs.

» Avec une suspension aussi complète de tout service de notre part, vous concevez aisément si une armée de 95,000 hommes n'est pas un fléau pour l'Helvétie et si l'Helvétie n'est pas un fléau pour cette armée. Aussi l'opinion commune est que celle de la République ne saurait passer l'hiver ici sans courir les plus grands dangers. Le paysan a les mains pleines de *Bons* qui sont une source de scandale. Mais on ne peut le forcer d'en recevoir qu'autant qu'il aura de denrées et le fonds s'épuise. Dès lors vous vous figurez le malaise, l'inquiétude

qui doivent régner ici, la réunion des partis qui doit de jour en jour s'y opérer contre nous et les autorités et combien est chimérique l'idée de donner ici à un gouvernement quelconque aucune stabilité. Toutes les administrations, tout ce qui tient au Gouvernement n'est pas payé depuis un an. Les troupes nationales qu'on avait voulu porter jusqu'à 40,000 hommes, idée gigantesque autant que puérile, sont dispersées ; il reste à peine sur pied 3 ou 4,000 hommes mal payés ; ce qu'on pourrait mettre à former une petite armée, la grande l'absorbe ; on n'a pas encore de revenus assurés depuis la suppression des dîmes que l'on regrette unanimement ; on perçoit lentement et imparfaitement une taxe foncière à laquelle on peut bien contraindre les villes épuisées mais que les campagnes éludent. On est donc dans le cahot le plus parfait et le premier pas à faire pour en sortir est de faire cesser une pression aussi forte que la guerre. Tant que durera cette pression, c'est un rêve que la République helvétique, c'est une contradiction d'un jour à l'autre et dont tout le monde s'expose à être victime [1] ».

Pichon ne connaissait qu'imparfaitement les souffrances du peuple helvétique, au centre du pays. Massena soulageait en partie ces misères en faisant verser 70,000 francs à cinq villes ou cantons [2]. Argent prêté à la France, que la France donnait généreusement. De plus, dans les pays d'Uri [3], de Schwitz et d'Un-

1. Arch. Guerre.

2. « Le général Massena a imputé une somme de 70,000 livres au soulagement des Cantons qui ont le plus souffert par les troupes et réquisitions. Le Canton du Valais recevra 10,000 livres. Zurich, 24,000. Dissentis, 12,000. La Turgovie, 10,000. La Linth 8,000 et 6,000 seront mises en réserve pour les dépenses imprévues d'un déplacement de troupes. » (*Gazette helvétique* du 16 novembre 1799.)

3. « Au commencement de l'année 1800, on comptait dans le district d'Altdorf plus de mille familles dont l'existence n'était assurée que par la mendicité. Dans Altdorf même, après l'incendie du bourg, 300 personnes étaient sans ressources. A Chattdorff, il y avait 200 mendiants. A Attinghausen, 100. A Erstfeld, 110. A Silenen, 224. A Flüelen, 150. Dans la vallée d'Urseren, renommée pour la richesse de ses pâturages,

terwald, le général en chef ne laissait, dans chaque district, pour diminuer les charges, qu'une demi-brigade chargée d'assurer l'ordre et de défendre encore aux Autrichiens l'accès du territoire suisse.

Au moment d'envahir les Grisons, Massena faisait arrêter la colonne d'expédition, pour ne pas ajouter aux misères d'un pays, que les citoyens Mons et Sprencer avaient représenté comme ruiné au ministre des Relations Extérieures de la République française :

« Le pays des Grisons, occupé continuellement depuis un an par des troupes étrangères, a souffert tous les malheurs que leur présence devait causer à un pays stérile et sans ressources depuis la séparation de la Valteline. Le paysan, accablé de réquisitions de toutes espèces, quitta la culture de son champ. Il vendit ses bestiaux, la seule fortune qui lui restât pour acheter du pain à ses enfans et au soldat étranger qui tout au plus le remboursa en papier sans valeur. Ses fourrages furent consommés par les armées. Le peu de commerce qui existait sur le passage de Coire à Chiavenne cessa ; et le numéraire disparut entièrement. Même les familles autrefois aisées s'épuisèrent pour subvenir aux besoins de leurs parents expatriés ou en ôtage chez l'étranger. La belle et grande vallée entre Coire et le Gothard fut entièrement dévastée, brûlée et saccagée ; et, en général, ces contrées jadis si heureuses par leur pauvreté pastorale n'offrent plus que le spectacle affligeant de la désolation et de la misère la plus affreuse.

» Il serait vexatoire et cruel de frapper de réquisitions en vivres un pays déjà affamé. L'on a vu plus d'une fois depuis la Révolution de la Suisse, les montagnards s'armer dans leur désespoir d'instru-

285 paysans vivaient d'aumônes et plusieurs, affamés, détroussaient les voyageurs. Tout le canton d'Uri subissait une disette qui causait chaque jour des décès. » (Picot. Page 224.)

ments d'agriculture et chercher une mort plus glorieuse que celle de la faim en tombant sur les rangs des Français. Le soldat, en sacrifiant leur habitation à sa vengeance s'est condamné par là soi-même aux privations les plus cruelles et aux plus grands obstacles aussi souvent qu'il doit franchir ces montagnes... »

Les grandes infortunes, suite d'une guerre si sanglante et si longue, une fois soulagées, suivant les moyens dont disposait Massena, le général en chef, devait songer aux plus intéressants de ses soldats. Un ordonnateur écrivait :

« Les malades, les blessés, les mourants, amoncelés dans l'hôpital de Zurich y sont gisants sur de la paille qu'on peut à peine renouveler, faute d'argent ; la plupart des malheureux soldats sont sans draps et sans couvertures ; le pain et la viande leur sont fournis par l'administration des subsistances ; le vin par la municipalité, dont on éprouve déjà des refus ; mais ils manquent de légumes, de légers aliments, les économes n'ayant pas un centime à leur diposition. Des blessés arrivent encore journellement [1]. »

Pichon n'a pu voir ni connaître tous les désastres de l'Helvétie, du moins des cantons qui eurent à subir le fléau de la guerre étrangère et civile. Il n'est point d'exemple, dans les temps modernes, de pays si terriblement éprouvé.

Les villes durent adopter trente-deux mille orphelins dont les parents avaient disparu pendant la tourmente. « Dans six cantons seulement, on comptait deux mille sept cent treize bâtiments brûlés [2]. » Les paysans, déguenillés, se réfugiaient pour la plupart dans les cavernes. A chaque pas, le voyageur apercevait des cadavres de civils ou de soldats

1. 18 octobre. Mathieu Favier, ordonnateur en chef, au ministre de la guerre. (Arch. Guerre.)

2. Picot. Page 108.

abandonnés. Des fusils, des roues de canons, des affûts, semés au long des sentiers, devant les gués, près des ponts écroulés; des mulets et des chevaux morts, abandonnés sur les sommets, rappelaient un combat, un massacre, une déroute.

Le soir, les fauves descendaient par bandes au creux des défilés pour se repaître de chair humaine; l'aigle et le vautour se rassasiaient de semblables proies. Cà et là des pillards aux figures sinistres violaient les tombes mal fermées, cherchant les bijoux et de l'argent oublié dans les poches des militaires. Le vent d'automne dispersait à travers la campagne désolée les cendres qui avaient longtemps marqué l'emplacement d'un hameau ou le faubourg d'une ville. Les habitants restés parmi ces ruines, se nourrissant d'herbes et de racines, songeaient à émigrer. Les émigrés, survenus le lendemain d'une amnistie, ne trouvaient plus trace de leur demeure et repartaient vers la frontière en maudissant ces belligérants qui avaient tout ravagé et détruit à l'envi dans plusieurs provinces.

Certainement, l'armée française et le peuple suisse eussent éprouvé la pire famine au cours de l'hiver si la première ne s'était éloignée. Massena partait aussi, après s'être réconcilié avec le Directoire helvétique, auquel il recommandait tout particulièrement les malheureuses victimes de la guerre.

Bonaparte venait de confier au vainqueur de Korsakoff, de Hotze et de Souvarow, le commandement des débris de l'armée d'Italie. Le 29 novembre, avant de quitter ses braves soldats, il leur adressait ses adieux :

« Les ordres de notre gouvernement m'appellent au commandement de l'armée d'Italie. J'obéis. Vous, les compagnons de mes travaux, vous dont j'ai partagé les travaux et la gloire, vous croirez sans peine que je me sépare de vous à regret ; mais partout où notre devoir et la République nous appellent, c'est notre poste.

» Vous avez encore une grande carrière à parcourir.

Au récit de vos succès, je suivrai avec un vif intérêt vos mouvements car jamais vos travaux et votre gloire ne me seront étrangers. Un chef digne de vous vous est donné. Le général Moreau est nommé votre général. C'est des mains du général de division Thureau que je charge par intérim du commandement de l'armée qu'il le recevra. Déjà je ne serai plus au milieu de vous, mais vous resterez dans ma mémoire comme je désire vivre dans votre souvenir. »

Cet admirable capitaine, autre Fabius Cunctator, après avoir sauvé la France à Zurich, s'apprêtait à aller conquérir dans Gênes, en 1800, des lauriers impérissables.

FIN

APPENDICE

NOTE DE L'AUTEUR

Ainsi qu'on a pu s'en rendre compte par la lecture de ce volume, et comme la confirmation en sera faite par l'examen des pages qui suivent, nous avons puisé nos documents aux sources les plus nombreuses et aussi les plus diverses.

Nous ne nous sommes pas contenté des renseignements que tout auteur peut prendre dans les archives françaises ; nous avons cru devoir exploiter cette mine si riche de relations qui se trouve en Helvétie, car chaque bourgade et chaque famille dont les membres prirent part autrefois à l'administration cantonale, possèdent des pièces inédites. C'est, pour l'historien, une bonne fortune de trouver de pareils renseignements qui se complètent et se contrôlent les uns les autres, et qui permettent, par leur sincérité même, de donner au récit une allure très vivante.

Jusqu'à ce jour, les travaux faits sur cette campagne se limitaient en partie aux bulletins écrits en 1799 par les chefs d'état-major : Rheinwald, Chérin, Oudinot et Suchet. Or, ces bulletins, il faut bien le reconnaître aujourd'hui, sont en partie inexacts.

Oudinot écrivait le 20 juin, au ministre de la guerre, sur la reprise du Saint-Gothard par l'ennemi :

« Le 29 mai, les Autrichiens, quoique forts de quatre bataillons et de quatre compagnies de chasseurs n'osèrent rien tenter contre le 2e bataillon de la 76e avant que des renforts qu'ils attendaient ne fussent arrivés. Ils consistaient dans le 10e régiment de Lingrelden, une division de hussards et en quatre pièces de canon. Ces renforts parurent à midi et se formèrent en bataille, la droite à Madrano, la gauche au Tessin, tandis qu'un bataillon de Saint-Georiek remontait la rive droite de ce fleuve, espérant le passer au-dessus d'Airolo, pour prendre nos troupes à dos. Le général Loison n'ayant pu envoyer de l'Hôpital que cinq compagnies de renfort au chef de bataillon Lovizi, cet officier les plaça au revers du Gothard, sur Airolo et sur les montagnes communiquant au Gothard tandis que l'ennemi faisait des dispositions d'attaque comme s'il eût à combattre des forces égales aux siennes.

» Enfin, à six heures du soir, il fit jouer son artillerie et attaqua nos troupes sur tout leur front ; elles tinrent ferme près de deux heures et ne se replièrent qu'étant contraintes par les troupes qui longeaient les montagnes sur leur gauche pour les devancer au Gothard.... »

Tout autrement se fit la prise du Gothard. Dans la nuit du 27 au 28 mai, Haddick pousse un parti sur les avant-postes français. Le 28, à une heure du soir, une charge des troupes allemandes forçait les républicains à évacuer Airolo ; mais le soir, ceux-ci reprenaient leurs positions. Le 29 mai, comme l'ennemi n'avait que deux canons et quatre escadrons pour soutenir son infanterie, l'action engagée à quatre heures du soir durait jusqu'à neuf. Et le chef de bataillon Lovizi ne reçut point un renfort de cinq compagnies qui restèrent à Wasen.

Voilà les rapports précis de Lovizi, de Holtz, de Haddick, tous les trois témoins oculaires. D'ailleurs, ce qui précède est, de plus, confirmé dans le cahier Chasteler. On voit maintenant quelle valeur il faut attribuer au bulletin d'Oudinot.

Ajoutons qu'après avoir copié ou fait copier à Vienne, à Munich, à Saint-Pétersbourg et à Londres les rapports des généraux de la coalition, nous avons puisé à la source la plus riche au point de vue documentaire. Nous voulons parler des archives de la famille d'Essling, où nous avons trouvé, dans dix registres, 3.147 pages de texte, un manuscrit de Duvivier et un autre de Marès, c'est-à-dire la matière de dix volumes de pièces inédites. Ici, nous devons remercier tout particulièrement le petit-fils du maréchal Massena de l'amabilité qu'il a mise à favoriser nos travaux.

Nous nous sommes rendu en Suisse pour visiter le terrain sur lequel tant d'événements militaires se sont accomplis. Nos études y durèrent quatre mois en 1899, deux semaines en 1902 et plus d'un mois en 1903. Ce furent, outre les documents à recueillir, des sentiers à retrouver, des plans à dresser, les emplacements des anciens gués à déterminer, des photographies à prendre, des cols d'un difficile accès à franchir, si l'on s'y aventure en septembre et en octobre surtout, pour bien décrire l'aspect du paysage ou plutôt pour avoir la vision qu'en eut Souvarow pendant sa marche d'Airolo à Coire.

L'illustration de l'ouvrage a été en partie tirée des collections de M. le prince d'Essling. Deux cartes proviennent des archives de la Guerre, qui nous sont toujours gracieusement ouvertes. Nous avons demandé au peintre G. Bourgain la reconstitution des maisons qui servirent de quartier général à Souvarow. Le gouvernement fédéral nous a fait la très grande faveur de permettre le tirage, à Berne, de la carte la plus complète qu'on ait de la Suisse. Enfin, notre profonde gratitude est due également aux savants qui nous ont signalé ou procuré des documents nécessaires pour établir aussi rigoureusement que possible l'historique des opérations de l'armée du Danube.

Terminons cette notice en exprimant notre très grand regret de n'avoir vu, sur le territoire helvétique, aucun monument qui perpétue le souvenir de cette vaillante armée, pas même une simple pierre commémorative marquant son passage.

A

CONVENTION SPÉCIALE [1]

Entre le citoyen Perrochel, ministre plénipotentiaire de la République Française en Helvétie, et le citoyen Bégos, ministre des Relations extérieures de la République Helvétique au sujet du secours requis par le Gouvernement Français de la part du Gouvernement Helvétique.

Article premier

Immédiatement après la ratification respective de la présente Convention, il y aura un corps de troupes helvétiques qui agira de concert et comme auxiliaire des troupes françaises contre l'ennemi qui sera désigné par le Gouvernement Français au Gouvernement Helvétique, aux termes de l'article II du traité d'alliance.

Art. 2.

Ce corps sera formé de recrues volontaires librement enrôlées en Suisse et ne pourra excéder le nombre de dix-huit mille hommes. L'engagement sera de deux ou quatre ans au choix de la recrue, les dépôts seront en Helvétie.

Art. 3.

Il sera divisé en six demi-brigades de trois mille hommes, commandée chacune par un chef ayant rang de colonel.

Art. 4.

Les chefs de brigade, les commandants de bataillon, les capitaines et autres officiers seront à la nomination du Directoire Helvétique qui fixera aussi le mode d'avancement.

Art. 5.

Le Gouvernement Français paiera à chaque soldat ou sous-officier la somme de vingt-quatre livres de France d'engagement, les fonds en seront faits chez le payeur-général de l'Armée Française en Helvétie ; il pourvoiera au sort des invalides.

Art. 6.

Le Gouvernement Français se charge de fournir gratuitement à

1. Reg. 22. Pages 49 à 51.

chaque sous-officier et soldat enrôlés et propres au service, un habit, une veste et culotte aux couleurs helvétiques, un chapeau, la chaussure et le reste du petit équipement ; à cet effet il sera établi des magasins d'habillement et autres objets d'équipement dans chaque lieu de rassemblement.

Art. 7.

L'armement nécessaire aux six demi-brigades sera fourni par le Gouvernement Helvétique sans que cette fourniture d'armes s'étende plus loin que celle que les arsenaux existant sont en état de fournir, mais au fur et à mesure des fabrications d'armes dans les manufactures de la République Française, le Gouvernement Français en prêtera au Gouvernement Helvétique en raison de ses besoins.

Art. 8.

Les officiers Suisses et les soldats recevront un traitement égal au traitement des soldats et des officiers Français du même grade. Ce traitement sera acquitté en totalité par le Gouvernement Français, et les secours destinés à cet objet seront faits et assurés chez le payeur de l'armée Française en Helvétie.

Art. 9.

Les chefs de brigade et de bataillon ainsi que les capitaines et lieutenants seront payés, des trois quarts de leur traitement, lorsque le tiers de la demi-brigade, pour les premiers, le tiers du bataillon pour les seconds, et le tiers des compagnies pour les derniers se trouveront formés, et de la totalité lorsque les corps seront complets.

Les recrues qui auront reçues les vingt-quatre livres de leur engagement demeureront à leurs frais dans le lieu de leur domicile, sans pouvoir s'en absenter jusqu'à l'appel qui leur sera signifié par leurs officiers avec la désignation du lieu de dépôt et l'ordre de s'y rendre. Il leur sera donné un argent de route sur le même pied que les soldats Français. Du jour de leur arrivée au dépôt, les recrues recevront leur solde et leur ration à fur et à mesure que la force des compagnies surpassera le tiers et jusqu'à ce qu'elles soient portées au complet. Le commissaire des guerres français chargé de la police des corps, recevra à solde et traitement les recrues qui arriveront successivement à la demi-brigade, lorsqu'elles auront été agréées par l'officier général français chargé d'inspecter la levée des dix-huit mille hommes.

Art. 10.

Le Gouvernement Français s'engage à faire incessamment former en Helvétie des magasins fournis de la quantité de denrées nécessaires pour nourrir, pendant une année, une armée de dix-huit

mille hommes, pour assurer la subsistance du corps auxiliaire Helvétique.

Ces magasins seront ensuite alimentés à fur et mesure des besoins.

Les distributions se feront au corps auxiliaire Helvétique dans la même forme qu'aux troupes françaises et par des préposés du Gouvernement Français.

ART. 11.

Il sera pourvu au logement et au casernement de la troupe auxiliaire de la manière la moins onéreuse à la Nation, et la plus adaptée à ses moyens ; mais si ces moyens étaient insuffisants, le ministre et les généraux Français viendraient à son secours par des arrangements et des dispositions qui pourront y suppléer.

ART. 12.

Les individus appartenant à ces corps ne seront justiciables, pour les faits de discipline et de délit, que devant les tribunaux militaires Suisses.

ART. 13.

Tous les détails d'exécution qui auront besoin du concours des autorités françaises, seront réglés de gré à gré entre elles et le directoire helvétique par des conventions subséquentes.

ART. 14.

Il est convenu que dans aucun cas et sous aucun prétexte, on ne pourra incorporer des factionnaires Suisses dans les compagnies françaises, non plus que des compagnies suisses dans des bataillons français, ou des bataillons suisses dans des brigades françaises.

ART. 15.

L'échange et l'entretien des prisonniers de guerre Suisses seront en proportion et partie exacte avec l'échange et l'entretien des prisonniers Français.

ART. 16.

Le Gouvernement Français s'oblige à assurer par son intervention bienveillante aux six demi-brigades auxiliaires, un service permanent et avantageux auprès des Républiques ses alliées.

Ainsi convenu par les soussignés au nom de leur Gouvernement respectif.

A Lucerne, ce 29 frimaire an VII de la République Française une et indivisible.

Signé à la minute : Henri Perrochel, ministre plénipotentiaire de la République Française en Helvétie.

Bégos, ministre des relations extérieures de la République Helvétique.

Pour copie conforme :

Le ministre plénipotentiaire de la République Française en Helvétie :

H. Perrochel [1].

B

SITUATION DE L'ARMÉE D'HELVÉTIE

A l'époque du 20 frimaire an VII [2] *(10 décembre 1798)*

Etat-Major

Massena, général en chef;
Rheinwald, chef de l'état-major;
Garaubuau, Meyer, Lauer, Pelissard, Demont, } Adjudants-généraux;
Guardiat, commandant l'artillerie ;
Andréossy, commandant le génie ;
Schauemburg, inspecteur de l'infanterie ;
Bourcier, inspecteur de la cavalerie ;
Ferrant, commissaire-ordonnateur en chef.
Reille, chef d'escadron au 15e de dragons, Ducos, chef de bataillon à la 32e, Burth, capitaine au 10e de dragons, Franceschi, lieutenant au 15e de dragons. } Aides de camp.

1. Le 12 frimaire an VII, Scherer, ministre de la guerre, avait reçu du Gouvernement Helvétique l'avis qu'il mettait au service de la France 4.000 hommes de troupes suisses qui étaient employées à Turin, par le roi de Sardaigne; il n'y aurait plus à fournir que 14.000 recrues. *(Archives Nationales,* A. F. III, 560. Dossier 3,651.) Mais on ne donna pas suite à ce projet.

2. *Archives Guerre.* Situations, 1798.

Forces

Infanterie : Demi-brigades de ligne.	27,248 hommes		29,976
— — légères.	2,728 —		
Artillerie et Génie			1,466
Troupes à cheval :			
Régiments de dragons	1,152 hommes		
— de chasseurs	580 —		2,350
— de hussards	618 —		
Total général			33,792

Détail

Xintraille, général divisionnaire;

Nouvion, Lorge, Ruby, Oudinot, Lecourbe, Mainony, généraux de brigade;

Rheinwald, Garaubuau, Meyer, Lauer, Pelissard, Demont, adjudants-généraux.

Forces et emplacements de l'Infanterie

23ᵉ de bataille, 2,343 h., entre Zurich et Wintherthur;
36ᵉ — 2,384 h., Berne, Fribourg, Cluzt;
37ᵉ — 2,100 h., Pfeffers, Glaris, Mollis;
38ᵉ — 1,704 h., Vallée d'Urseren, Vasen;
44ᵉ — 2,006 h,, entre Bellinzona et Pollégio;
57ᵉ — 2,280 h., Verdenberg, Gamba, Sauvald;
76ᵉ — 2,509 h., à Zurich;
84ᵉ — 2,315 h., Steig, Altorf, Kusnach, Arth;
100ᵉ — 2,429 h., les dehors de Constance à Schaffouse;
103ᵉ — 2,330 h., Rhinau, Eglisau, frontières du Fricktal;
106ᵉ — 2,297 h., Pollégio et Airolo;
109ᵉ — 2,551 h., Alsellen, Rheineck, Rouchach;
14ᵉ légère, 2,728 h., en avant de Schaffouse.

Artillerie et Génie

5ᵉ compagnie du 2ᵉ bataillon d'artillerie à cheval, 81 h., à Ober-winterthur;
6ᵉ compagnie du même bataillon, 73 h., à Schaffouse;
2ᵉ — du 8ᵉ — 48 h., à Faro et environs;
4ᵉ — du même — 62 h., à Zoffingen;
1ᵉʳ régiment d'art. à pied, 395 h., à Berne, Fribourg, Soleure;
2ᵉ — — 290 h., id.
5ᵉ — — 186 h., id.
Détachement de la 1ʳᵉ compagnie d'ouvriers, 27 h., Berne, Zurich, Dietikon;
4ᵉ et 5ᵉ compagnies du 2ᵉ bataillon de sapeurs, 304 hommes.

CAVALERIE

11e dragons, 556 h., à Aarau et environs;
13e — , 596 h., à Baden et environs;
12e chasseurs, 580 h., à Winterthur;
7e hussards, 618 h., en avant de Schaffouse.

RECRUES ARRIVÉES PENDANT LA DÉCADE

Enrôlés volontaires	17
Réquisitionnaires	343
Conscrits du département de la Haute-Saône	546
— — du Jura	474
— — du Doubs	240
— — du Mont-Terrible	68
— — du Haut-Rhin	58
Total	1,746

Certifié véritable et conforme aux Etats particuliers.

Le Chef de l'Etat-major général,
RHEINWALD.

C

MÉMOIRE SUR LES RECONNAISSANCES [1]

(20 décembre 1798.)

FAITES SUR LA LIGNE QU'OCCUPE L'ARMÉE D'HELVÉTIE, PAR LES CITOYENS REILLE, CHEF D'ESCADRON, AIDE DE CAMP, ET BEAULIEU, LIEUTENANT DU GÉNIE.

« *Positions de l'Armée.* — L'armée occupe le Saint-Gottard et la vallée du Tézin jusqu'à Bellinzona par où elle se lie avec l'armée d'Italie; elle garde la frontière des Grisons jusqu'au Zoolbruck, elle occupe ensuite la rive gauche du Rhin jusqu'à Reineok, les bords du lac de Constance, le canton de Schaffouse et la ville de Bâsle.

Saint-Gottard et vallée du Tézin et de la Reuss. — L'occupation du Saint-Gottard et de la vallée du Tézin est de la plus haute importance, elle nous lie avec l'armée d'Italie et nous donne avec

1. Registre 22. Pièces 53 à 58.

elle une communication très courte. Si l'ennemi s'en emparait nous ne pourrions plus communiquer que par le Saint-Bernard, ce qui serait infiniment long et il aurait, par ce moyen, la facilité de se porter sur l'une des deux armées sans que l'autre fût prévenue à temps de son mouvement. Il faut aussi garder la vallée de la Reuss d'Altorf au Saint-Gottard pour assurer ce poste.

On passe par le Saint-Gottard toute l'année avec des chevaux. Cependant, dans le temps des grandes neiges, il est quelquefois impossible pendant sept à huit jours; mais les habitants d'Urseren et d'Airolo sont obligés d'y conduire des bœufs chacun de leur côté et la route est bientôt frayée.

Les différentes routes qui de cette ligne conduisent aux Grisons sont la route qui, de Bellinzona passe par le val Misancina, le Saint-Bernardin et le Splugen.

La route qui, de Abiasca [1], suit le val Brounia et va à Santa-Maria. La route de Maderana à Santa-Maria. La route de Urseren à Dissentis. La route de Stäg [2] à Dissentis. Ces deux routes sont déjà presque impraticables et le sont totalement dans le fort des neiges.

Il y a, sur les derrières de la ligne du Gottard quelques routes qui vont dans le Vallais, mais elles ne sont guères praticables qu'en été; les troupes doivent donc se retirer, si elles étaient forcées, partie sur Bellinzona [3] et partie sur Altorf. On doit cependant observer que l'ennemi aurait la plus grande peine à faire une attaque dans cette saison n'ayant, pour pénétrer sur tous les points, que des chemins presque impraticables.

La vallée du Tézin, d'Airolo à Bellinzona, est occupée dans ce moment, par six bataillons de la 44e et 106e; ils en gardent tous les débouchés ; ils se joignent avec l'armée d'Italie qui occupe la route de Gravedona à Bellinzona.

La vallée de la Reuss, du Saint-Gottard à Altorf, est occupée par quatre bataillons, deux de la 38e et deux de la 84e qui gardent tous les débouchés.

Vallée de Glaris. — La vallée de Glaris communique avec les Grisons par la petite vallée d'Engi et d'Elm; cette route est presque impraticable, à Elm il y a déjà un pied de neige.

Dans la grande vallée, du côté de Lhintal, il n'y a aucune route qui conduise aux Grisons; celle qui, de Lhintal passe par le mont Clausen et conduit à Altorf, est déjà impraticable. La route qui conduit de Glaris à Schvitz par le Mutterthal [4] l'est aussi. On ne peut donc communiquer dans l'hiver, de Glaris à Altorf, que par

1. Biasca.

2. Am-Steig.

3. L'armée française d'Italie occupait alors Milan.

4. Muotathal.

Ensilden ou Rothen-Turner, Schvitz et le lac des quatre villes foretales.

Cette vallée est très facile à défendre; elle est occupée par un bataillon de la 37e demi-brigade. Sa retraite est par la vallée.

Ligne du Rhin jusqu'au lac de Constance. — Le corps de troupes qui garde les bords du Rhin appuie sa droite à Ragatz et borde le Rhin jusqu'au lac de Constance. De Ragatz on pousse des postes à Pfeffers, sur la montagne Sainte-Marguerite et à Vettis pour garder la route qui va aux Grisons par le mont Kunkels.

Il y a également un poste vis-à-vis de Zoolbruck, l'ennemi a fait, pour couvrir le pont, un petit retranchement dont la gauche appuie à la montagne et la droite au Rhin; il a fait de l'autre côté de ce fleuve deux petites batteries pour flanquer cet ouvrage.

Cette ligne est très forte et d'une très bonne défense; la rive gauche du Rhin domine partout la rive opposée et, outre l'avantage d'avoir devant nous ce fleuve, nous sommes adossés à une chaîne de montagnes très élevées et très difficiles où il n'y a que quelques passages; les troupes chassées des bords du Rhin les défendraient facilement et elles seraient à même, étant renforcées par les réserves, d'attaquer l'ennemi avec avantage et de le culbuter dans ce fleuve.

Les différents passages qui traversent cette chaîne de montagnes sont : la route de Vallenstadt à Mollis, on suit les bords du lac jusqu'à Murg et ensuite on passe par les montagnes; les chevaux y passent mais avec difficulté.

La route de Verdenberg à Liechtensteig, par Am Saint-Johann, les chevaux peuvent y passer.

La route d'Oberried à Appensell qui est bien mauvaise.

La route d'Altstetten à Appensell et celle d'Altstetten à Saint-Gall, on y fait passer les chevaux difficilement.

De Rheinek, il y a une grande route qui va à Saint-Gall en passant par Rochak et qui est la continuation de celle qui parcourt le front de la ligne.

Le Rhin, jusqu'à Senneval, est guéable presque partout; on ne peut déterminer les gués, ce fleuve étant très variable. Au-dessous de Senneval, il reçoit beaucoup de petites rivières et il est presque impossible de pouvoir le passer à gué d'autant plus qu'il est resserré presque partout par des digues.

La vallée de Sargans offre à la vérité un développement d'une demi-lieue de large, mais l'ennemi qui y pénétrerait serait arrêté au lac de Vallenstad où il ne trouverait qu'un petit chemin sur la rive gauche du lac que peu de troupes défendront facilement.

Deux bataillons de la 37e, la 57e et la 109e occupant cette ligne, il y a à Saint-Gall un bataillon de la 84e, un bataillon de la 57e est détaché à Appensel pour soutenir les deux autres.

Lac de Constance. — Il ne faut sur les bords du lac de Cons-

tance que quelques troupes pour le surveiller. L'ennemi n'a dans cette ville que cinquante hommes, il sent bien qu'il ne peut la défendre et que nous nous en emparerions au premier moment.

Stein et canton de Schaffouse. — Stein est fortifié en tête de front, il y a trois bastions sans demi-lune avec une haie vive, mais il est entièrement dominé et de très près par la hauteur qui est vis-à-vis.

Schaffouse est dans un fond et dominé de toute part. Comme il serait important de conserver ce point qui nous donne des entrées faciles dans la Souabe, il faudrait chercher à établir sur les hauteurs quelques ouvrages pour le couvrir.

L'ennemi qui attaquerait ce point aurait toujours à craindre d'être pris à revers par Bâsle.

La 100e occupe les dehors de Constance, Stein, Dissenhoffen et Schaffouse. La 14e d'infanterie légère et le 7e régiment de hussards sont en avant de cette ville; ces corps composent l'avant-garde de l'armée.

Le pont d'Eglisau et toute la frontière du Frictal sont gardés par la 103e.

La position de Bâsle est très intéressante; on peut établir une tête de pont qui couvre le petit Bâsle, ce qui nous mettrait à même de nous porter en avant pour prendre en flanc l'ennemi qui se présenterait devant Schaffouse ou dans le Brisgau.

Réserve. — La position centrale de Zurich et la facilité que l'on a de se porter sur les différents points du demi-cercle que forme la ligne de l'armée, a déterminé l'emplacement de la réserve dans cette ville et dans les environs. Elle est composée de la 23e et de la 76e demi-brigades et du 12e régiment de chasseurs à cheval.

Le 11e régiment de dragons et le 13e sont à Baden et dans les environs d'Arau; la 36e demi-brigade occupe Bâsle, Berne et quelques villes dans l'intérieur.

Positions des Autrichiens. — Les Autrichiens occupent les Grisons et ont des postes dans les différentes vallées qui débouchent sur l'armée d'Italie et sur celle d'Helvétie. Ces postes étaient en face des nôtres, mais depuis qu'il a tombé beaucoup de neige, ils ont été obligés de les retirer. Les Grisons ont organisé un petit corps de troupes qui fournit aussi des postes.

Dans toute la ligne du mont Gottard et de Glaris, les communications sont bouchées et le seront tout l'hiver.

Les Autrichiens ont un poste devant Vettis et ils occupent toute la ligne du Rhin depuis le Zoolbruck jusques vis-à-vis Rheineck; ils ont placé des postes vis-à-vis des nôtres et en même nombre.

Cette ligne est coupée par le passage du Stäg [1], qui sépare les

1. Luziensteig.

Grisons du comté de Vadutz; c'est un contrefort de montagnes qui s'avance à pic sur le Rhin mais qui laisse à une lieue sur ses derrières un passage commode pour les voitures.

Les Autrichiens occupent encore avec force toutes les vallées du Vorm Artemberg. Ils ont fait des retranchements dans différentes parties et surtout à Bregentz.

Ils forment des magasins à Bregentz, Feldkirchen et Vadutz. Ils font réparer le chemin qui conduit dans le Tyrol par la vallée de Feldkirchen, mais cette route, d'après les rapports, est très dangereuse pour les avalanches.

Ils font réparer aussi un embranchement qui, de cette route, conduit aux Grisons par Saint-Antoni. Cette route leur deviendrait d'une grande utilité si nous passions le Rhin et nous nous emparions du passage du Stäg.

Dans la partie de la Souabe, en face de Schaffouse, dans le frictal et les villes forestières, les Autrichiens n'ont qu'un régiment d'infanterie et un de cavalerie.

Observations générales. — Les Autrichiens ont bien senti qu'ils ne pouvaient, par la position de la Suisse, occuper la Souabe sans nous prêter le flanc; ils se sont attachés conséquemment à se fortifier dans le Vorm Artemberg pour être à même de soutenir les troupes qu'ils ont dans les Grisons et garder cette position qui leur est avantageuse surtout par rapport à l'Italie. Ils ont aussi par là l'avantage de couvrir le Tyrol et les différents passages par lesquels nous pourrions tourner leurs positions du Leck.

Leur ligne le long du Rhin est bonne; ce fleuve serait facile à passer, mais il faudrait après pénétrer dans des gorges qui sont d'une bonne défense, surtout dans l'hiver où il n'y a que le fond des vallées de praticable et que les passages sont déterminés. »

D

INSTRUCTIONS DU DIRECTOIRE [1]

Du 2 ventôse an 7.

Le Directoire exécutif arrête l'instruction suivante pour les généraux en chef des armées d'Italie, de Mayence, d'Helvétie et d'observation sur le Rhin :

Le gouvernement autrichien n'ayant pas répondu à la note pres-

1. Arch. Guerre.

sante qui lui a été remise par le ministre plénipotentiaire français à Rastadt et son silence devant être regardé, aux termes de cette note, comme une agression hostile.

Le général en chef de l'armée de Mayence portera sans délai l'armée qu'il commande au-delà des montagnes noires et occupera les sources du Necker et du Danube et les positions indiquées par les instructions précédentes.

Le général commandant l'armée d'Helvétie, appelé par le peuple Grison pour purger le pays des factieux qui y ont appelé les troupes autrichiennes, s'emparera avec un corps de troupes suffisant du pays des Grisons ; il prendra sa ligne de défense militairement et pourra même occuper sur sa gauche le pays appartenant à la maison d'Autriche, dans le Vorarlberg, si cette ligne devient nécessaire à la suite de sa position ; il tiendra un autre corps de troupes aux environs de Schaffousen pour seconder les mouvements de l'armée de Mayence, placée aux sources du Necker et du Danube.

Comme le général de l'armée d'Hevétie aura été appelé par les Grisons pour délivrer leur pays de la force armée autrichienne qui l'opprime, il enverra un officier de son état-major au général commandant les troupes autrichiennes à Coire pour lui signifier son entrée dans le pays des Grisons et lui intimer l'ordre de l'évacuer deux heures avant son entrée, faute de quoi il se verra obligé de les repousser partout où il les trouvera.

Le général de l'armée d'observation organisera avec la plus grande promptitude l'armée qu'il commande et, conformément aux instructions qu'il a reçues, il se portera aussitôt que faire se pourra entre Le Mein et le Necker pour seconder les opérations de guerre de l'armée de Mayence.

Les généraux de l'armée de Mayence et d'Helvétie sont chargés de faire publier avant leur entrée dans les pays désignés ci-dessus, la proclamation suivante, en langue française et allemande.

Les troupes de l'armée d'Italie, placée dans la Valteline, seconderont les mouvements de l'armée d'Helvétie en se portant en même temps jusqu'à Sainte-Marie.

Le ministre de la guerre est chargé de donner les ordres et instructions particulières pour l'exécution du présent arrêté.

Proclamation.

« Les troupes de Sa Majesté l'Empereur, Roi de Bohême et de Hongrie, au mépris d'une convention conclue à Rastadt le 11 frimaire de l'an 6, ont repassé la rivière de l'Inn et sont sorties des états héréditaires.

» Ce mouvement a été combiné avec la marche des troupes russes qui annoncent hautement qu'elles viennent attaquer et combattre la République française et qui se trouvent dans les états de l'Empereur.

» Toujours fidèle à ses engagements, toujours animé du désir le plus sincère de maintenir l'état de paix, toujours porté à supposer les mêmes sentiments à Sa Majesté l'Empereur, le gouvernement français lui a demandé une déclaration satisfaisante sur cette marche de troupes russes et sur le passage qui leur est accordé.

L'empereur *a gardé le silence* [a]. Le Directoire exécutif se voit donc forcé par la nécessité d'une défense légitime et par l'obligation imposée à tout gouvernement de pourvoir à sa sûreté, de faire prendre aux armées françaises les positions que les circonstances réclament; mais il déclare que son vœu pour la paix est inaltérable et qu'au moment où Sa Majesté l'Empereur annoncera par une déclaration amicale que les russes ont évacué ses états et que ses troupes ont repris les positions réglées par la convention de Rastadt, les armées françaises rentreront dans leurs anciennes positions.

Pour expédition conforme :

Le Président du Directoire Exécutif,

M. Revellièrelepeaux.

E

OBSERVATIONS DE MASSENA [1]

Observations relatives à l'armée d'Helvétie, sur l'instruction donnée aux généraux en chef en cas de reprise des hostilités.

L'armée d'Helvétie tient le centre de la ligne d'opérations sur laquelle doivent agir l'armée d'Italie à sa droite et celle de Mayence à sa gauche. L'armée de Mayence doit opérer dans la Suabe et la Bavière. Celle d'Italie sur le bas Adige et successivement sur la Brenta et la Piave. Celle d'Helvétie sur le pays des Grisons, le Voralberg à droite du lac de Constance, la vallée de l'Inn et le haut Adige ; c'est-à-dire qu'elle doit occuper la tête des vallées que l'ennemi pourrait vouloir défendre devant l'armée de Mayence depuis les sources du Danube et sur la rive gauche de ce fleuve jusqu'à l'embouchure de l'Inn à Passau. Tourner en se portant à

a Dans le cas où il serait arrivé une réponse de l'Empereur qui ne serait pas satisfaisante, aux mots « *a gardé le silence* » il faudra substituer ceux-ci : *L'Empereur n'a pas répondu d'une manière satisfaisante.*

1. Reg. 22. Pages 185 à 191.

Glurentz sur Botzen et Brixen, les positions que l'ennemi aurait eu le projet de garder dans la vallée de l'Adige.

L'effet de la première partie de l'opération est de faciliter à l'armée de Mayence l'occupation des vallées de l'Iller, du Lech, de l'Iser et de l'Inn dont l'armée d'Helvétie occupera la tête. L'effet de la deuxième partie est de nous mettre à même de poster si nous le jugeons nécessaire une tête de Botzen, etc., sur Lienz-drau et d'y pousser nos avantages selon les circonstances. La seule crainte de cette opération déconcerterait l'armée ennemie de l'Italie et favoriserait d'autant l'armée française dans cette contrée.

Le succès de cette opération serait donc pour les armées de Mayence et d'Italie, autant que pour celle d'Helvétie *un très bon début de campagne* et le garant de succès nouveaux encore plus brillants. Il est donc question de préparer ces succès par des précautions suffisantes. La bravoure des troupes doit ensuite faire le reste.

Détails. — Gauche et centre. — La gauche et le centre de l'armée doivent, d'après l'instruction, passer le Rhin entre Brégentz et Mayenfeld pour se porter, partie sur Coire, partie sur Brégentz et s'en emparer.

La lettre du ministre de la guerre du 22 nivôse, porte que l'armée d'Helvétie ne doit attaquer que lorsque l'armée de Mayence pourra la seconder par sa droite. Ici se présentent deux questions : 1° A quel point des opérations de l'armée de Mayence l'armée d'Helvétie devra-t-elle agir ? Ici, il faut s'arrêter un instant aux opérations de l'armée de Mayence.

Ou elle traversera sans obstacles les montagnes noires pour venir prendre position dans la Suabe, sa gauche au Danube, sa droite au lac de Constance, occupant Lindau et alors à la dernière marche faite par cette armée pour occuper Lindau, celle d'Helvétie, outre les démonstrations qu'elle aura fait jusqu'alors pour attirer une grande partie de l'attention de l'ennemi fera un mouvement réel sur Brégentz dont elle s'emparera en même temps que Lindau aura été occupé par l'armée de Mayence.

Ou l'ennemi préviendra l'armée de Mayence en se portant lui-même au passage des montagnes noires, aux débouchés du Necker et sur le Rhin entre Constance et Basle et alors l'armée d'Helvétie, sauf les démonstrations qu'elle aura fait et fera pour inquiéter au moins l'ennemi dans ces mouvements, devra attendre pour marcher sérieusement sur Brégentz que tous les obstacles qui s'opposeront au débouché de l'armée de Mayence en Suabe soient surmontés et ce ne sera que lorsque les passages seront redevenus libres que l'opération d'ensemble, celle de l'occupation simultanée de Lindau par l'armée de Mayence et de Brégentz par l'armée d'Helvétie pourra être exécutée.

Il est nécessaire d'être d'accord d'avance sur le premier point. Pendant l'opération de Brégentz, on doit, conformément au projet d'invasion envoyé le..... au ministre de la guerre, porter partie

de la gauche et le centre sur Lucisteig, Feldkirch, Mayenfeld, Coire et Reichenau sur le Rhin en passant cette rivière soit à gué, soit par les autres moyens qu'on aura pu réunir.

Pour seconder cette invasion directe, on profitera de tous les débouchés qui du haut des vallées de la Reuss et du Tésin conduisent dans le bassin d'où sortent les trois Rhin et l'on porte partie de la droite sur Dissentis, Ilantz et Reichenau.

Le passage par le lac [1], pour au moins une avant-garde qui favoriserait l'établissement des ponts, cette seconde opération est une nouvelle garantie du succès de l'invasion du comté de Feldkirch et elle est d'autant plus nécessaire que, dans le cas d'une fonte instantanée des neiges qui, faisant grossir les eaux du Rhin, nous enlèverait tous les gués, elle utilise notre mouvement général en nous fournissant les moyens d'occuper la rive droite du Rhin.

L'invasion de la vallée de l'Inn a lieu suivant le même projet en même temps que celle du Turgaud, le reste de la droite de l'armée d'Helvétie en est chargé ; partie de ce reste se porte dans la vallée du Tésin sur celle du Rhin de droite ou hinter Rhin, elle occupe Splugen et Tusis et en cela elle seconde efficacement l'invasion faite du Turgaud, dans le haut et le bas Rhin ; mais après avoir produit par cette invasion l'effet moral dont elle est susceptible, elle change de route, remonte par l'Albel [2], les crêtes qui la séparent de la vallée de l'Inn, descend dans cette vallée par le Flolathal et occupe Süs pour se porter ensuite sur Martinsbrücke.

La dernière partie de cette droite se porte de la vallée du Tésin dans celle de l'Adda, remonte le vallon de [3]..... et débouche dans la vallée de l'Inn par Silva Piana.

Jusque-là les opérations de l'armée d'Helvétie rempliraient l'objet de l'instruction, mais elles le rempliraient par d'autres moyens que ceux qui y sont indiqués dans cette instruction et à cet égard il faut une explication précise.

L'instruction veut qu'après avoir occupé Brégentz et Coire, on y laisse des troupes pour les garder et que l'on se porte par une marche rétrograde vers les sources de l'Inn pour déboucher dans cette vallée et se porter successivement à Funstermuntz et à Inspruck.

Cette marche paraît plus difficile que celle indiquée dans le projet et sujette à de plus grands inconvénients. 1° Elle laisse à découvert les débouchés du Voralberg sur l'Helvétie et le Rhinthal, car Brégentz, Mayenfeld, Coire, etc. étant des places qu'on ne saurait défendre qu'en les couvrant par un corps d'armée, c'est les laisser sans défense que de n'y laisser que des garnisons

1. Le lac de Constance.
2. L'Albula.
3. Le vallon Paschiavo.

(ceci ne s'entend que relativement aux armées actives, et point du tout relativement à la police intérieure du pays). 2° Cette marche rétrograde n'étant qu'une opération secondaire, elle aura outre l'inconvénient d'attaquer dans la vallée de l'Inn un ennemi prévenu et par conséquent sur ses gardes, celui d'augmenter de toutes les troupes chassées du pays des Grisons celles que l'empereur aura chargé de la défense de la vallée de l'Inn.

Le projet pare à ces inconvénients, il porte en avant de Brégentz la gauche de l'armée d'Helvétie que l'on renforce suivant le plus ou moins de difficultés qu'offre le pays ; cette gauche donne la main par Immenstat, ou un autre point quelconque, à la droite de l'armée de Mayence et elle couvre parfaitement les débouchés de l'Helvétie et des Grisons.

A mesure que le centre de l'armée d'Helvétie se porte sur Inspruck, que sa droite renforcée des troupes de l'armée d'Italie se porte aussi sur Botzen et Brixen et que l'armée de Mayence s'étend par sa droite vers les têtes des vallées qu'elle a à traverser, cette gauche de l'armée d'Helvétie se porte à Fuessen sur le haut Lech, donne la main à son centre qui aura occupé Inspruck et qui lui-même donnera la main par le Brenner et Sterzing à la droite qui occupera Brixen et Botzen.

L'occupation de cette ligne nous rend maître de la tête des débouchés qui peuvent conduire dans l'à peu près demi-cercle que les armées autrichiennes doivent garantir de notre invasion et outre les moyens phisiques qu'elle met par là à notre choix, elle a un effet moral qui doit déconcerter les projets ennemis et les porter à quelque fausse manœuvre dont nous devons toujours être prêts à profiter.

Il ne reste plus à parler que de l'invasion dans la vallée de l'Adige par Glurentz et en se portant ensuite sur Botzen et Brixen, etc. Cette partie de l'invasion ne pouvait être détaillée dans le projet qu'après qu'on aurait eu les renseignements demandés au général de l'armée d'Italie relativement aux troupes que cette armée doit fournir à la droite de celle d'Helvétie et ces renseignements ne sont pas encore arrivés.

On peut cependant, sauf la fixation du nombre des troupes, déterminer le mode d'attaque de Glurentz ; il consiste à porter une première colonne dans la Valteline, de lui faire remonter la vallée de l'Adda pour descendre ensuite dans celle de l'Adige par Glurentz ; une seconde colonne, en renforçant celle qui déboucherait dans la vallée de l'Inn par Silva Plana, s'en séparer à la hauteur de..... pour se porter sur Glurentz. Enfin, une troisième colonne, qui suivrait celle dirigée par le hinter Rhin, l'Albel et le Flolathal sur Funstermuntz, renforcerait d'autant cette colonne jusqu'à l'occupation de Funstermuntz et s'en séparerait à ce point pour tomber sur Glurentz par ses derrières.

L'enchaînement de ces positions est tel que le succès d'une partie de l'opération doit puissamment influer sur le succès de

toutes les autres. Cet ensemble d'opérations une fois conçu, il s'agit de considérer le nombre de troupes qui doivent y être employées.

1° Il faut se persuader que l'effectif de l'armée d'Helvétie en hommes en état de combattre ne s'élève pas au-delà de 25,000 hommes qui joints aux..... mille hommes que l'armée d'Italie fournira feront un total de..... hommes.

Le centre et la droite doivent définitivement agir dans un pays de montagnes coupé à la vérité de quelques vallées ouvertes. mais qui ne sont pas les points d'attaque ; elles ont en tête des forces d'autant plus considérables que l'ennemi a le plus grand intérêt à nous en éloigner et il est nécessaire de s'y porter assez en force pour surmonter les obstacles de tous les genres qu'il y aura rassemblés.

Ce n'est pas à la vérité sur un nombre excessif de troupes qu'on fonde l'espoir du succès dans ce pays comme dans tous ceux de montagnes, les fronts d'attaque sont bornés et déterminés par la nature et ces fronts une fois garnis soit pour l'attaque soit pour la défense, la hardiesse, la bravoure et l'intelligence font le succès mais au moins faut-il des troupes en nombre suffisant pour les attaques directes et pour celles que l'on peut diriger sur les flancs et sur les derrières de l'ennemi ; et c'est ce à quoi l'armée d'Helvétie ne saurait suffire sans les renforts que celle d'Italie doit lui fournir et s'il était possible qu'au moment où elle aurait en tête les forces que l'ennemi ne peut s'empêcher de réunir contre elle, elle était privée sur sa gauche des troupes qu'on pourrait en retirer pour l'armée de Mayence et sur sa droite de celles que l'armée d'Italie en retirerait.

L'instruction porte que l'armée d'Helvétie sera renforcée par les 18,000 auxiliaires que l'Helvétie doit fournir ; mais de ces 18,000 hommes, il n'y en a pas encore un seul de levé et quand on se mettrait dès aujourd'hui en mesure de les lever avec la plus grande activité, trois mois suffiraient à peine, à cette opération et à l'instruction de ces troupes et il serait impossible de les employer avant cette époque à aucune opération militaire.

D'un autre côté, les bataillons de garnison ne suffisant pas pour la police intérieure de l'Helvétie et des ligues grises, il faudra y laisser plusieurs bataillons de campagne et diminuer d'autant l'armée active.

Les considérations sur la gauche de l'armée ne présentent pas moins d'intérêt, car, ou l'armée entière sera réduite à l'occupation de la vallée de l'Inn et de la tête de celle de l'Adige et alors elle ne pourra pas s'enterrer dans cette vallée sans porter des têtes sur sa gauche pour l'éclairer et communiquer avec la droite de l'armée de Mayence ; elle ne pourra porter ces têtes que sur le revers septentrional des crêtes qui séparent la vallée de l'Inn [illegible] vallées qui débouchent dans le Danube au-dessus de l'Inn [illegible] point central de réunion de ces têtes sera dans le [illegible] Fuessen sur le haut Lech.

Ou l'armée d'Helvétie sera destinée à couvrir par sa gauche les ligues grises et l'Helvétie et alors elle aura encore cette gauche à Fuessen, c'est-à-dire que dans les deux hipothèses et sous deux dénominations différentes, elle devra toujours avoir un corps sur Fuessen et comme c'est le point par où l'ennemi verra avec raison ses positions de la Suabe et de la Bavière entièrement éludées et qu'il fera les derniers efforts pour nous en empêcher l'occupation nous devons y porter une force majeure qui nous en assure et la lie aussi à celle de la vallée de l'Inn ; il est bon d'observer que le pays commençant à s'ouvrir, il est indispensable d'y employer de la cavalerie.

Les événements récents du Rhin et de l'Italie viennent de diminuer les difficultés que présentait l'exécution de ce projet en rendant disponibles une partie des troupes du blocus d'Ehrenbreitstein et de celles employées à la conquête du royaume de Naples et l'on ne doute pas que le ministre de la guerre n'arrête une répartition des troupes entre les armées actives relativement à la nature des opérations de chacune d'elles.

F

LETTRE D'UN ROYALISTE[1].

30 prairial an VII.

Mon Général,

Il y a assez longtemps que vous êtes au service de la République; elle ne peut qu'être reconnaissante de votre attachement et de votre fidélité à ses intérêts. Mais mon désir est de vous voir maintenant fournir une carrière plus glorieuse que celle même que vous avez suivie. Croyez que c'est le sentiment de bien de vos camarades. C'est purement l'intérêt, mon Général, que nous prenons à vos armes et à votre personne qui m'engage à vous faire part des quelques réflexions auxquelles je vous prie de donner quelques momens. Je me flatte que vous les prendrez en considération. Vous savez aussi bien que moi que [illegible] gouvernement que nous servons, nous ne pouvons nous le [illegible] que sous des formes injustes et tyrann[illegible] Not[illegible] serait donc compromis si nous persistio[illegible] dont les

1. Arch. Guerre (Corresp[illegible] [illegible]ube, 1799.) La lettre porte [illegible] de [illegible] *ou mourir.*

bases sont illégitimes ! Cessons donc dès ce moment à être l'instrument de ceux qui nous font agir par des voyes si criminelles. Que vos armes soient maintenant la terreur des régicides ! Croyez que les coups qui seront portés contre eux seront bien supérieurs à ceux contre lesquels vous les dirigez et contre lesquels on se bat avec répugnance et par conséquent sans vigueur.

Vous connaissez l'espoir des soldats qui sont rangés sous vos drapeaux, de même que ceux qui les joignent chaque jour ont de fortes raisons pour être mécontents de la République qu'ils servent ! Quels succès pouvez-vous espérer avec des hommes d'un tel sentiment ? La plupart d'entre eux ont éprouvé et éprouvent tous les jours toutes les horreurs de la persécution, soit par les emprisonnements qui se succèdent, la confiscation et la destruction de leurs propriétés, les parents et amis que le fatal couteau a fait répandre le sang. Je ne crains point de me tromper quand je vous dirai que cet enthousiasme si vanté n'existe plus dans les armées françaises. Ces hommes chez lesquels il existait ne sont plus et ne vous attendez pas à les retrouver tant que les malheureux qui gouvernent le Français aujourd'hui continueront à lui faire porter des chaînes aussi pesantes et entretenir au sein de la France cet esprit de division qui doit nécessairement conduire à faire du plus beau des pays une terre de ruine qu'aucun homme honnête ne saurait habiter.

Soyez assuré, mon Général, que les trois quarts des hommes que vous avez sous votre conduite, n'aspirent qu'à rencontrer un chef digne de les guider au champ d'honneur. Personne ne saurait mieux les diriger que vous et ils se feront un honneur et un devoir de vous seconder de tout leur courage dans tout ce que vous leur commanderez pour le service de leur Roi. Que les armées que vous combattez et la vôtre ne soient plus dès ce moment regardées qu'une ; vous avez toute facilité pour prendre les mesures qui vous sont nécessaires pour opérer avec succès cette jonction. Votre ennemi est brave, généreux et vous estime ; cette démarche de votre part ne pourra que lui être fort agréable et vous en estimera davantage. Vous avez tout à gagner de même que tels généraux sous vos ordres en mettant ce plan à exécution, lequel vous est fort facile, vu la grande confiance que vous avez sçu inspirer et le nombre d'amis qui vous sont étroitement attachés.

Notre Roi est le meilleur des princes et attendez tout de sa clémence et de sa générosité. Soyez convaincu que la gloire et les bienfaits que vous acquererez par votre retour à son service vous seront infiniment plus solides et plus honorables, non seulement aux yeux de votre patrie, mais encore du monde entier, que tout ce que la République pourrait faire pour vous de plus avantageux.

Il suffit d'avoir exactement suivi la conduite de nos Directeurs pour découvrir qu'ils n'agissent que par perfidie. Faites attention,

je vous prie, aux différents officiers généraux qui ont conduit les armées avec succès. Les uns ont été envoyés au-delà des mers pour entreprendre une conquête où ils sont sûrs d'échouer et d'éprouver une fin misérable ; mais croyez que le véritable prétexte de nos législateurs a été de s'en défaire à quelque prix que cela fût et qu'ils redoutaient la confiance qu'ils s'étaient méritée dans les armées. Les autres, vous n'êtes pas sans les connaître. Le général Moreau fut destitué après avoir fait la plus belle des campagnes. Le vainqueur de Naples est arrêté, destitué et traduit à un Conseil de guerre au moment de ses plus beaux exploits. Eh bien, mon Général, pareille chose vous attend sous peu. On commencera par changer votre destination, où les hommes que vous aurez nouvellement à commander n'auront pas la même confiance en vous que ceux que vous aurez quittés ; les revers s'en suivront et vous vous trouverez avoir perdu le fruit de tant de travaux et votre nom tombera dans l'oubli ; tel est le sort de la République destiné à ses meilleurs serviteurs.

Vous n'êtes pas sans avoir des amis particuliers parmi les généraux et officiers qui connaissent parfaitement l'esprit de votre armée ; ils sont tous intéressés à ce changement sous tous les rapports. Soyez persuadé que notre Roi s'empressera d'aller vous joindre aussitôt que vous aurez déployé l'étendart blanc et que vous lui aurez manifesté votre amour. Tout ressentiment est éteint dans son cœur et rassurez ceux qui pourraient craindre quelque chose de sa part. Je connais ses intentions ; elles sont pures et il ne souhaite régner sur ses malheureux sujets que pour leur rompre les fers dont on les a si cruellement chargés sous le mot de liberté également vague et vide de sens et leur rendre ce qu'ils ont perdu de plus cher. Quel est le jour de votre vie qui pourra être comparé à celui d'avoir rendu à la France son Roi ? Oui, mon Général, ça sera à vous que notre prince infortuné sera redevable de la couronne et que l'Europe vous devra la paix dont elle a tant besoin ; vous serez appelé à juste titre le Restaurateur de la Monarchie et le soutien des Rois. Votre nom passera à la postérité la plus reculée. Vous aurez plus de soldats que vous n'en voudrez ; tout le monde s'empressera de se réunir à vous. Et croyez, d'ailleurs, que les autres armées suivront votre exemple.

N'écoutez, général, que les mouvements de votre cœur et soyez assuré d'avance que le crime ne peut pas toujours être triomphant et rester impuni ; que la main qui dirige tout tirera une vengeance éclatante de ceux qui ont été et qui seront encore les auteurs de tant de désordres. A entendre nos magistrats, le peuple doit s'attendre à ne presque plus rien payer et a être libre. Comme en vérité, s'il n'avait pas connu cette liberté qu'ils ont changée en esclavage auparavant leur règne. Voyez les impôts dont nous sommes surchargés et nous pourrons dire avec raison que nous sommes plutôt les fermiers de nos biens que les propriétaires,

tandis que notre Directoire n'a pas la honte dans le moment où l'État est absolument épuisé et où il n'est parlé que de dilapidations dans les finances, dont eux seuls sont les auteurs puisqu'ils ont la manutention du trésor, d'augmenter leur traitement et étaler un luxe insolent aux yeux des familles et du peuple qu'ils ont dépouillés. Combien de banqueroutes n'ont-ils pas fait et ne font-ils pas journellement ? Qu'on leur demande à quoi ils ont employé les richesses des églises, les biens du clergé et des émigrés, les sommes que l'on ne sçaurait calculer qu'ils ont tirées des pays dont ils ont désorganisé les gouvernements et ruinés et qui ont rendu le français si en horreur à tous ces peuples qu'ils s'empressent aujourd'hui à se réunir aux troupes étrangères pour nous combattre. De plus, les sequestres continuels et les nouvelles listes d'émigration que l'on entretient dans chaque département afin de jouir du revenu de ces infortunés. Quelle justice les autorise quand ils établissent un séquestre sur le bien d'une famille, par rapport à un individu ou deux prétendus émigrés, qu'ils perçoivent le revenu de tout le bien tant que dure le partage de ladite famille malheureuse que leurs agents entretiennent des années et dont ils sont les sangsues de ceux qui sont obligés d'avoir recours à eux. Qu'ils prennent la part qui leur est due, mais au moins qu'ils n'aillent pas au-delà de ce qu'ils doivent toucher et que la famille déjà trop écrasée par les frais qui lui sont imposés puisse percevoir du moins ce dont la République n'est pas en droit de toucher.

Est-ce qu'un gouvernement fondé sur la justice est plus en droit d'exiger des comptes des individus que lesdits individus de lui en demander ? C'est un brigandage raffiné qui saute aux yeux de tout homme qui raisonne et qui les privera pour toujours du crédit et de la confiance publique. Que cette liberté, mon Général, est à charge à tout homme honnête. Que n'avez-vous pu être témoin de la manière dont les dernières élections ont été faites, de même que celles qui les précédaient ? Vous y auriez vu la faction Robespierre entièrement gouvernée. Le Républicain n'ose plus ouvrir la bouche.

Attendez-vous à être parfaitement secondé du militaire de l'Intérieur qui n'aspire qu'à ce moment. Nous sommes avilis au dernier degré, continuellement soumis aux ordres d'administrations de villes et de campagnes qui disposent de nous à leur gré pour aller faire des fouilles presque toujours inutiles et quand on rencontre, nous servons de bourreaux aux innocens qu'ils condamnent et dont le seul crime est d'être honnête ; troubler les aziles des particuliers paisibles, guidé par des commissaires qui ne respirent que le sang et auxquels sont abandonnées ces sortes de commissions ; ces malheureux sont les bêtes noires de tous les partis et se flattent néanmoins que ce zèle les conduira au Directorial. Ils ne discontinuent d'écrire à Paris pour dire qu'il existe des Chouans dans les départements de l'ouest afin de nous

retenir tandis que tout est calme; tels sont les criminels, ils ont peur de leur ombre.

Faites part à vos principaux amis de vos vües et donnez vos ordres en conséquence et qu'au jour nommé, vous fassiez connaître, de même que ceux qui vous seconderont, l'injustice et le crime qu'il y a de servir une pareille autorité et que le militaire a tout à attendre de la bonté et de la générosité de son roi.

J'ai l'honneur d'être, avec le plus profond respect, etc.

G

TABLEAU DE LA FORMATION DES GUIDES A CHEVAL[1]

Conformément à l'ordre du Général en Chef de l'Armée, le vingt-sept floréal an VII[2].

1er Escadron. — *1re Compagnie.* — Julien-François Blanc, capitaine; Tavernier, capitaine à la suite; Derivaux, lieutenant; Pierre Montet, sous-lieutenant; Joseph Bouniol, maréchal des logis chef; Georges Michel, *idem;* F. Drouillot, Pierre Janey, Robert Gadet, Pierre Henry, maréchaux des logis; Antoine Balla, artiste vétérinaire; Jean Bonnot, Pierre Croisier, brigadiers-fourriers; A. Barjot, dit Fleur de Rose, Jean Lemaire, F. Jambon, Jacques Colbie, A. Letanche, Louis Moriale, brigadiers. *Guides* : Dominique Brousse, Jean Quingat, Louis Graufau, J. Catin, Pierre Plantier, Pierre Berger, Brouardon-Durand, A. Harlyon, J. Labiche, Pierre Minet, Jean Brailly, Camille Perret, Mahel Caillet, Louis Manu, Pierre Carré, Louis Pezet, A. Péguet, Xavier Mislin, Osmann, Fleury, J. B. Richard, M. Pierrot, Moll, Jacques Jirardins, Mathurin Michel, Pierre Reygle, H. Dolle, Joseph Mauni, Laurent Muller, Louis Forfert, Pierre Lecomte, J. P. Flamand, Alexandre Nogent, Destflixe, Jean Mittet, Pierre Morel, Jean Perrier, A. Pamontat, Michel Kefler, Nicolas Causette, Jean Porteau, André Redonnet, Jacques Rivet, M. François, D. Diogou, Benoit Bloude, G. Prettinann, Louis Fontaine, Pierre Jardon, E. Louchard, F. Thomas, François Forestier,

1. Registre 24. Pièce 240.

2. Le costume des Guides de Massena est celui que Napoléon adoptera pour les hussards, en 1805 : dolman bleu à tresses blanches, à large collet rouge; pantalon bleu à bandes blanches; shako en cuir recouvert de drap bleu, au plumet jaune; cravate noire; sabretache aux bandes de cuir rouge; baudrier rouge et hautes bottes.

Joseph Codry. — Christophe Duval et Perrès, maréchaux-ferrants.

3e *Compagnie.* — Nicolas Godard, capitaine ; Philippe Deher, lieutenant ; Pierre-Alexandre Seganville, sous-lieutenant ; Josué Friès et Augustin Bourdès, maréchaux chefs des logis ; Frémont Martin, Lazare Nugue, J. P. Clermont, maréchaux des logis ; François Mury, brigadier-fourrier ; J. B. Georges, Antoine Maziau, Louis Chaulle, Pierre Legros, J. V. Lapersonne, Oberhaussen, brigadiers ; Charles Viot, maître tailleur ; Etienne Codieu, trompette, Claude Richard, *idem. Guides* : Joseph Arnaud, A. Lusson, J. P. Dalègre, F. Marteau, P. Garet, Vincent Poullet, P. J. Mollare, Pierrot Fournier, J. B. Sirdet, Dominique Falon, Simon Marteau, P. Hecuteyer, F. Chomar, Jacques Frissinguet, Georges Rey, Chaumont Desjardins, E. Eckell, J. F. Chénon, Pierre Aubugeoir, P. F. Causon, Charles Godard, Jean Vaillant, Frédéric Bindre, Louis Labatte, E. Quinquort, F. Rerich, Louis Lumau, Henry Habert, Vincent Manguin, Joseph Vaguer, Nicolas Paupillier, Ferdinand Villeneuve, André Caillet, Pierre Mortat, F. Ribal, J. C. Sevès, Louis Sevès, Benjamin Thuvet, Pierre Julien, Martial Lepage, M. Dulac, Pierre Montguinet, Pierre Estrau, Louis Cavier, Barthélemy Buy, Thomas Berard, Pierre Perrotot, Antoine Cottet, J. Frionville, J. B. Langlais, J. B. Rocherolle, Barthélemy Prat, Théroude Adrien, Denis Benoist, Jean Lecompte, Azémar Barthélemy. — Claude Morel et F. Gozenet, maréchaux-ferrants.

2e ESCADRON. — 2e *compagnie.* — Content, capitaine ; J.-B. Fouché, lieutenant ; Sébastien, Frégonot et Pierre Rosignol, sous-lieutenants ; Etienne Luèque et J.-B. Langles, maréchaux des logis chefs ; Hoche Charles, Charles Bourcier, Nicolas Legros, Delange, maréchaux des logis ; Laurent Lafont, maître sellier ; Philippe Duboscq, brigadier-fourrier ; F. Jacquinot, Isidore Lunaire, Alexandre Martigny, Louis Viala, J. Reding, J.-B. Vitry, brigadiers ; Nicolas Michel, Claude Bouton, Pierre Laudier, trompettes. *Guides* : Jean Lafitte, Jacques Dunaire, Juary Sabatier, Laurent Thibault, Pierre Pascal, Joseph Bel dit Pallier, Augustin Caudy, J. Tête, Pierre Bonnière, Ch. Garier, Armand Aubeaujour, J.-F. Albert, Théabot Maurice, Georges Rhotter, Ch. Lebrun, Antoine Baillard, François Alluaire, Daniel Fauquet, Charbonnier, Villetersun, Bader, J.-E. Réville, Laurent Heine, Valentin Lutz, Claude Leclerc, Antoine Duclerc, A. Léopol, J. Tautz, N. Inglet, Mathurin Florence, Félix Dettondé, Bedringre, Auguste Delahotte, J. Baynot, René Tertre, Toussaint Chousserie, Jean-Jacques, Léonard Laurent, François Joubert, Antoine Guilgaud, J.-B. Guerrin, F. Lamarche, J.-B. Laloyau, F. Maillot, J.-J.-N. Bertrand, Guillaume Laitier, Pierre Feuguière, Antoine Bourdin, Saphard Lazare, F. Pottier, Louis Méaux, Louis Beauvais. — Laurent Moisy et François Frison maréchaux-ferrants.

4e compagnie. — Frédéric Lenoir, capitaine ; Martin Perrot, lieutenant ; Subra, *idem ;* Bartin J.-B, dit Belaurant, sous-lieutenant ; Charles Pellident, maréchal des logis chef ; J. B. Duverny, N. Perrier, H. Marillac, Pierre Legras, maréchaux des logis ; Nicolas Charles Buyret, brigadier-fourrier ; Joseph Melline, Gabriel Delattre, Jean Fussinguet, J.-F. Lagrange, J.-B. Lombard, Jean Rabusson, brigadiers ; Rodolphe Bonnet, brigadier-trompette ; Joseph Perrier, Julien Louis, André Ray, trompettes. *Guides* : Antoine Bel, F. Sestier, Etienne Montbrunot, Claude Chabert, Joseph Bel dit Querenet, P.-F. Bernaredon, J. Durand Veuillez, Philippe Thevenon, Guillaume Castel, Jacques Jall, Nicolas Corbillon, Jacob Starch, Christophe Kountz, F. Savary, P.-A. Killet, J. Fauguelsaure, Nicolas Blaise, J.-F. Ravier, Colbert, Henry Jourdan, Collin, Bertrand, Nicolas Kalli, Jacques Miller, Paul Schwartz, Antoine Mayenne, Alex. Dieudonné, Jean Soni, Pierre Moreau, Pierre Gabriel, Louis Langlet, F. Récamier, Jean Chelle, Anne Delage, Jean Pardon, M. Poucet, Pierre Pellechet, Johannus Mayer, Ch. Durand, J.-B. Grintz, Ch. Tuffert, Pierre Buchot, Joseph Montaigne, Joseph Gras, Michel Gautrey, F. Castillon, Marienne Baptiste, Nicolas Wiltherre, Amand Estatin, Louis Hébrard, Amand Heudebert, Jacques Bessard, Rey Joseph, Jean Bourgognon, Etienne Granoso, René Legros. — Pierre Duguaisne, maréchal-ferrant.

Compagnie d'artillerie légère. — Louis J.-B. Chauveau, 2e lieutenant ; Louis Sandras, maréchal des logis chef ; André Bizet et J. B. Auprêtre, brigadiers. *Canonniers* : Nicolas Villar, Helli Bossué, Jean Verron, Philippe Ithal, René Tronché, Joseph Sipty, Claude Bailly, Mathurin Latrufe, F. Gérard, F. Momet, Claude Desplanches, F. Tranchant, P. Gigaud, Antoine Linnois, Claude Vargnier, Baptiste Friquart, Jacques Lambert, Dominique Desbières, Jean Millot, Louis Questant, François Prumier. — François Pourseille, maréchal-ferrant.

RÉCAPITULATION

Cavalerie.

Capitaines.	5, dont 1 à la suite et prisonnier de guerre.
Lieutenants	6, dont 1 quartier-maître trésorier et 1 à la suite.
Sous-lieutenants.	4
TOTAL. .	15
Maréchaux des logis chefs.	7, dont 3 à la suite.
Maréchaux des logis . . .	17, dont 1 maître sellier, 1 artiste vétérinaire et 7 à la suite.
A reporter. . .	24

Report . .	24
Brigadiers-fourriers . . .	5, dont 1 à la suite.
Brigadiers.	26, dont 1 trompette, 1 maître tailleur et 8 à la suite.
Guides	217
Trompettes	10
Maréchaux-ferrants. . . .	7
TOTAL. .	289

Chevaux d'officiers	35
— de troupe	268

Artillerie légère.

Deuxième lieutenant	1
Maréchal des logis.	1
Brigadiers	2
Canonniers	21
Maréchal-ferrant.	1
TOTAL	25

Chevaux d'officiers	2
— de troupe	20

TOTAL GÉNÉRAL : 330 officiers, sous-officiers et soldats.

H

RELATION DE L'ATTAQUE DE L'ARMÉE FRANÇAISE

PLACÉE SOUS LE COMMANDEMENT DU GÉNÉRAL MASSENA, LE 4 JUIN 1799, SUR LA RIVE GAUCHE DU FLEUVE GLATT[1]

Lorsque l'armée française eut été forcée de se retirer, le 27 mai, vers la Glatt, après avoir entrepris avec 10 à 12,000 hommes une attaque sans résultat contre notre aile droite près de Rorbas et Embrach, je décidai de repousser l'ennemi jusque dans sa position fortifiée de Zurich.

Immédiatement après la prise de Winterthur, je donnai l'ordre au général Jellachich de quitter Pfäffikon pour couvrir le flanc gauche de l'armée. Quand l'ennemi apparut derrière la Glatt, le général comte Bey reçut l'indication de marcher vers le lac de Griffen et le général Jellachich se dirigea sur Grüningen.

1. *Kriegsarchiv.* de Vienne. Papiers de l'Empereur. Dossier 6. Pièce 43.

Le 2 juin, l'armée s'avança jusqu'au fleuve Glatt. Le pont de Dübendorf fut pris par nos troupes. On chassa l'ennemi. Le 3 juin, les troupes passèrent le fleuve près de Schwerzenbach. Le général Jellachich repoussa les Français de Zollikon, leur fit subir de grandes pertes et prit position.

Le 3 juin, le F. M. L. Hotze donna l'ordre au F. M. L. prince Joseph de Lorraine de s'emparer, avec l'aide du comte Bey, des hauteurs de Wytikon. Lui-même, il se trouvait sur la chaussée qui relie Winterthur à Zurich et je lui confiai le commandement de toutes les troupes qui se trouvaient à gauche de sa position.

Le F. M. L. prince de Reuss reçut l'ordre, le 4, de prendre position avec sa division sur la chaussée qui mène de Kloten à Zurich. Ce même jour, le matin, l'ennemi put mettre le feu au pont jeté sur la Glatt près de Wallisellen. Il n'était pas possible d'éteindre le feu ni de bâtir un autre pont parce que l'ennemi couvrait des projectiles de son artillerie tout le terrain environnant. Le F. M. L. Hotze donna l'ordre au 16e régiment hongrois, à une division de cavalerie et à une batterie d'artillerie de réserve (troupes placées sous le commandement du colonel comte Plunkett) de faire la démonstration de traverser le fleuve, de force. Pendant cette démonstration, le F. M. L. Hotze marchait avec sa colonne sur Dübendorf pour attaquer l'ennemi dans sa forte position, tracée entre Settbach et Schwamendingen.

Le général Jellachich prit à l'ennemi quelques positions et le rejeta vivement jusqu'aux enceintes en terre élevées près de Zurich. Le général comte Bey expulsa l'ennemi de Wytikon et le chassa du village de Hirlanden. Le général comte O'Reilly qui commandait l'avant-garde du prince Joseph de Lorraine le chassa d'Attisberg et de Doverhof où il prit position.

Le mouvement de la colonne Hotze avait eu tout le succès désiré. L'attaque fut conduite avec tant de sagesse, de courage et d'ordre que l'ennemi se retira de tous côtés. A mon grand regret le F. M. L. Hotze fut blessé au bras et obligé de remettre le commandement au feld-maréchal-lieutenant Petrasch.

Pour m'approcher de l'aile gauche de l'ennemi et afin de favoriser l'attaque du F. M. L. Petrasch, la division du prince de Reuss fut mise en colonne et le prince Rosenberg reçut l'ordre de passer avec son avant-garde le fleuve Glatt et de chasser l'ennemi de la contrée de Seebach. Le corps de réserve occupa alors la position que tenait auparavant la division de Reuss. Le prince Rosenberg chassa l'ennemi de Seebach et s'avança vers Oerlikon et Affhostern, le prince de Reuss le suivit avec sa division et se forma en colonne sur les hauteurs de Seebach.

En même temps que la colonne du feld-maréchal-lieutenant Petrasch s'était avancée jusqu'à Schwamendingen, le colonel comte Plunkett faisait traverser la Glatt à son régiment parce qu'il lui aurait fallu plusieurs heures pour jeter un pont près de Wallisellen et faire défiler dessus les troupes.

L'ennemi s'aperçut du danger de sa position lorsque nos troupes s'avançaient de toutes parts ; il porta en avant les grenadiers de sa réserve qui renforcèrent son aile gauche où se trouvait le général Massena, en personne. Mais tous ses efforts ne purent avoir raison de notre courage, car le F. M. L. Petrasch s'avança de Schwamendingen jusqu'aux montagnes de Zurich. Le prince Rosenberg chassa l'ennemi du village d'Oerlikon, l'occupa, ainsi que les hauteurs et un bois ouvert devant. Par cette opération, le prince Rosenberg se liait au F. M. L. Petrasch, et tout de suite, 4 escadrons de cavalerie étaient placés, d'Oerlikon, sur la chaussée de Schwamendingen qui conduit jusqu'à Zurich.

L'ennemi fit attaquer par son aile gauche la division du prince de Reuss sur les hauteurs de Seebach afin d'obliger le prince Rosenberg à quitter sa position près d'Oerlikon ; l'ennemi répéta cette attaque plusieurs fois ; mais chaque fois il a été repoussé et il a subi de grosses pertes.

Je m'aperçus que le feu était concentré dans un endroit nommé Adelsbergerhof. Pour permettre au général comte O'Reilly de pouvoir avancer, je fis marcher les bataillons de grenadiers Icgethof et Juch (sous le commandement du général Hiller) et deux bataillons de l'Archiduc-Ferdinand (sous le commandement du général Sebottendorf) à Schwamendingen. Les troupes devaient s'avancer contre les fortifications de l'ennemi et les rompre s'il était possible, ce qui permettrait au général O'Reilly de s'avancer plus loin. J'ai donné le commandement de cette colonne ainsi que l'aile gauche entière au général d'artillerie, comte Wallis, qui marcha à la tête des grenadiers, entra dans les bois qui bordent le Zurichberg, forma ses troupes en colonne et marcha avec un grand courage contre l'ennemi ; mais bientôt, le comte Wallis reçut (par une balle de mitraille) une contusion à la jambe. Aussi, le général Hiller reçut un coup de fusil dans la jambe. Tous deux furent obligés de quitter le champ de bataille parce que la difficulté du terrain était telle qu'il était impossible de commander les troupes autrement qu'à pied.

L'attaque fut continuée sous le commandement du général baron Sebottendorf ; les grenadiers, aidés par un bataillon Archiduc-Ferdinand attaquèrent à la baïonnette, pénétrèrent dans les tranchées et prirent un fortin à l'ennemi ; mais ils furent obligés de se retirer quand les Français, faisant donner leur réserve, attaquèrent la tête des colonnes assaillantes.

La nuit qui tombait empêcha toute nouvelle tentative. En conséquence, le général Sebottendorf fit rétrograder sa colonne et occupa avec un bataillon Archiduc-Ferdinand la lisière du bois, près du Zurichberghof et plaça ses autres troupes près Schwamendingen. La nuit seulement pouvait mettre fin au combat. Nous avons eu l'avantage de repousser l'ennemi dans ses positions et de lui faire subir des pertes considérables.

Dans cette journée, toutes les troupes ont montré un grand

courage. Le général d'artillerie comte Wallis, les F. M. L. Hotze, prince de Reuss et Petrasch, les généraux Jellachich, comte Bey, comte O'Reilly et prince Rosenberg ont contribué au résultat heureux de la bataille par leur sagesse et par leur bravoure. Les F. M. L. Hotze et Petrasch louent le zèle du colonel comte Plunkett du 16e régiment d'infanterie, du lieutenant-colonel de Wiedelberg et du capitaine Fröhlich des hussards slavons, du lieutenant-colonel d'Altstädten de Bender, du major Etvos du 4e bataillon de Peterwardin, des capitaines Ramberg et Baumgarten, officiers d'état-major attachés au général maître de camp, du capitaine Gratze du 1er régiment Walach et du major Wachenburg du corps d'artillerie.

Le F. M. L. prince de Lorraine recommande la bonne conduite du capitaine Sarette, de l'état-major général, qui se trouva toujours à la tête de l'avant-garde, en liaison avec le général comte O'Reilly. En plus, il signale la conduite héroïque du premier lieutenant de Dalquen, des dragons de Cobourg, adjudant du comte O'Reilly, du lieutenant prince Bernburg-Witgenstein du même régiment, et après son adjudant, du 1er lieutenant baron Thuilen.

Le général Jellachich recommande à la suite des combats continuels livrés près de Wytikon le lieutenant-colonel Johnson et le lieutenant-colonel Lamaring de l'infanterie impériale, les capitaines Bretschneider et Harnischer du 2e régiment des hulans ; le major baron Jakobi et le capitaine Steiger du régiment Waldeck, le lieutenant-colonel Schönthal, les capitaines Zaruba et Bermanns et le lieutenant Münzhausen du régiment d'infanterie Stein, le capitaine comte Bartolacci, des dragons de Modène. De l'artillerie, l'artificier Kutten ; enfin, son adjudant, le 1er lieutenant Petriechewich et le capitaine Meyer de l'état-major.

Le général Sebottendorf recommande spécialement le colonel Candiani et le major Melics du régiment Archiduc-Ferdinand, le lieutenant-colonel Icgethof, les capitaines Hammer et Helnioes des grenadiers ; ensuite, le capitaine Goly et le 1er lieutenant Fier, de l'état-major ; enfin, son aide de camp, le 1er lieutenant Kuher du régiment Dewins.

Les pertes de l'ennemi s'élèvent à 4,000 hommes. Parmi les blessés se trouvent les généraux Chérin, Oudinot et Humbert ; ensuite, l'ingénieur général Deville et l'adjudant-général Debilly.

Nous avons fait 500 prisonniers parmi lesquels se trouvent deux adjudants-généraux. Notre perte (en morts, blessés, prisonniers et disparus) doit s'élever à 1,600 hommes [1].

Le jour suivant, c'est-à-dire le 5, nous avons exploré le terrain La position de l'ennemi avait tout ce que la nature et l'art peuvent

1. L'archiduc est mal informé, sur ce point. Une troupe assaillante perd plus d'hommes que la troupe qui défend le terrain ou les retranchements.

procurer d'avantageux à une position militaire. Devant les villages de Hottingen et de Fluntern, le terrain était tellement coupé de chemins creux, de fossés et d'ouvertures qu'il était impossible de s'en approcher. Le long de la crête des montagnes de Zurich, le terrain était défendu par des retranchements et de l'artillerie. De ce côté, on ne pouvait songer à faire une attaque de front, ne pouvant mettre en face de l'ennemi de l'artillerie et de la cavalerie, ni former l'infanterie autrement que sous le feu de l'adversaire. Le centre de l'ennemi se trouvait sur une montagne près d'Oerlikon et protégé par 12 redoutes. L'aile gauche avait une position aussi avantageuse que l'aile droite ; aussi, elle était couverte par de bons retranchements ; et cette aile se couvrait au moyen de 3 batteries.

A tous ces avantages extraordinaires, ajoutez encore que la position de l'ennemi était très concentrée et qu'il pouvait observer de chaque point un très grand champ.

Malgré tous les obstacles, j'avais déjà donné des ordres pour l'attaque et fixé l'action au 6e jour de ce mois parce que j'étais sûr que mes troupes auraient, avec leur coutumière bravoure, pris d'assaut les retranchements, mais l'ennemi n'attendit pas l'attaque. Il se retira pendant la nuit avec une telle précipitation qu'au lever du jour, il avait abandonné toutes ses positions. Il laissa dans les retranchements, 25 canons, 3 obusiers et 18 voitures à poudre.

A midi, le prince Rosenberg entra dans Zurich avec l'avant-garde ; il poussa, avec la cavalerie légère jusqu'à Witikon, Albisrieden et Alstädten. On trouva dans la cité 149 pièces de canon de différents calibres. L'armée ennemie s'est retirée dans les montagnes de l'Albis [1].

Archiduc Charles.
Général d'artillerie.

I

LETTRE AU GÉNÉRAL SOULT [2]

« Nous venons pour traiter avec vous en faveur du peuple égaré de Levantina. Nous vous présentons la lettre de l'ex-Consul des guerres qui nous a délégué pour cette affaire. Il y a deux autres

1. En outre, l'archiduc envoyait, de Kloten, le 6 juin, au Conseil Aulique, un rapport très court, résumé de celui que nous publions.

2. Archives de M. le prince d'Essling.

personnes qui ont été délégué avec nous, le brave curé d'Airolo et le vice-président du district; mais tous les deux sont un peu malades ; d'ailleurs, pour d'autres affaires, il leur aurait fallu rester à Airolo.

Le général Bontemps nous a donné copie de votre lettre datée d'Urseren le 24 floréal ; avant que de répondre à cette lettre, permettez que nous vous donnions une vraie idée sur le caractère de la Révolution qui est éclatée.

La Révolution est éclatée par accident. Les équipages du général Lecourbe, lorsqu'ils arrivèrent à Airolo, ayant été informés par les gardes que les districts d'Altdorf et d'Urseren étaient en révolution, ils retournèrent en arrière [1]. Quelques brigands formèrent bientôt le projet de les arrêter ; ce qui en effet a été exécuté. Les gardes ont été désarmés ; mais il faut savoir, citoyen général, que nous avons eu pendant tout l'hiver de nombreuses troupes ; il a fallu presque toujours les entretenir parce que presque toujours elles manquaient des rations. Il a fallu fournir une grande quantité de fourrages aux parcs ; il a fallu mettre en réquisition les chevaux ; il y avait beaucoup de dettes. L'armée d'Italie battait en retraite. Le peuple, ignorant, croïait que c'en était fait pour les Républiques. Les équipages arrivent ; on croit d'avoir retrouvé une mine ; on les arrête ; vous savez la bienséance des paysans. Le lendemain, ceux qui ont arrêté les équipages (de la commune de Quinto) se portèrent armés à Faido (chef-lieu du district) en faisant des menaces pour faire décider le peuple à la Révolution.

D'après çà, le peuple s'est assemblé en beaucoup d'endroits, sans la permission du sous-préfet, selon la loi et sur la simple invitation de la commune de Quinto, on traita si l'on devait faire la Révolution ; les émissaires d'Altdorf y assistaient (Joseph Antoine Curti et Arnold d'Altdorf et Meiza d'Urseren). Ceux-ci l'excitèrent à la Révolution ; le peuple malheureusement a cédé à ces perfides insinuations.

Le peuple est attaché à sa religion et à ses anciennes mœurs ; quelques ordres mal interprêtés l'ont plongé dans l'alarme ; il croit que, bientôt, il n'y aura plus de religion ; vous savez les effets du fanatisme. A cela, ajoutez, citoyen général, les fausses nouvelles que l'on débitait, l'ignorance publique, etc.

Ce qui a achevé de perdre le peuple a été la crainte de la levée forcée de la jeunesse ; on disait que l'on avait déjà formé des guillotines pour ceux qui se refuseraient à la levée et que le système de Robespierre serait bientôt à l'ordre du jour. Sachez enfin, citoyen général, que le vœu du peuple en général était d'être libre et indépendant de soi-même, sans se plier sous le joug des Autrichiens ; on les attendait ; on les appelait même, c'est vrai,

1. Vers Bellinzona.

mais comme auxiliaires, jamais comme maîtres, quoiqu'il en soit de l'intention des chefs. Voilà, citoyen général, les causes qui ont produit la Révolution. Le peuple toujours bon mais toujours trompé est digne de votre humanité.

Nous répondrons à présent à votre lettre. Hier soir, on a donné l'ordre aux communes que toutes les armes soient remises au quartier-général du général Bontemps (l'ordre cependant n'est parti d'Airolo que ce matin). Nous ne doutons pas qu'il sera exécuté. S'il y aura quelque retard, ce ne sera pas par mauvaise volonté, mais parce que l'ordre ne sera pas arrivé dans son temps, à cause que les communes du district sont dispersées dans la plaine et dans la montagne.

Quant aux chefs de la Révolution, pour les soumettre, il faudrait les connaître ; d'ailleurs, ces gens-là auront pris la fuite selon leur usage. Le commandant de rebelles était un certain Louis Zadej qui demeurait au grand péage de Leventina et qui a été lieutenant dans un régiment helvétique en Piémont. Nous ne saurions vous indiquer les autres. Il faut cependant croire que le peuple même qui connaîtra d'être trompé s'hâtera d'indiquer les trompeurs. Sans cela on peut faire des procès. Nous savons seulement que le citoyen Camossi a écrit une lettre au Consul des guerres, laquelle a été lue publiquement ; dans laquelle il l'assurait qu'ils devaient envoyer au secours des troupes autrichiennes et qu'il allait à Milan pour acheter des grains.

Quand nous étions à Airolo, on nous assurait que le peuple rentrait dans ses foyers. Quant aux prisonniers de la 103ᵉ demi-brigade, ils étaient à Giornico où arrivèrent des troupes françaises du côté de Bellinzona ; ils seront donc délivrés.

Les rebelles en outre ont fait prisonniers à Giornico près de 100 canonniers qui gardaient cette batterie-là ; ensuite, ils les emmenèrent à Bellinzona et à Lugano avec les gardes des équipages du général Lecourbe, pour les donner, à ce qu'on disait, à l'Empereur. Les équipages du général Lecourbe étaient à Faido où devait arriver aujourd'hui le général Bontemps avec un bataillon. L'agent de la commune a été ordonné de les remettre audit général. L'ordre sans doute aura été exécuté.

Quant aux 30,000 florins qui ont été pris dans les caisses nationales d'Altdorf, nous n'en savons rien ainsi que du char de poudre Les émigrés insurgés d'Altdorf les auront emporté avec eux. Nous avons eu dans la Leventina beaucoup de ces émigrés qui amenaient des chevaux. A qui ils appartenaient ? Nous l'ignorons.

Nous avons exécuté notre devoir comme envoyés du peuple. Sachez que le peuple est malheureux par la pauvreté du pays qui ne suffit pas à la subsistance des habitants, de sorte qu'il faut qu'ils s'expatrient pour gagner de quoi vivre, par les nombreuses troupes qui y ont demeuré tout l'hiver, par les dépenses faites, par les révolutionnaires et par celles de vos troupes qui y sont actuellement.

Guerre à mort aux ennemis de la liberté ; paix et félicité au peuple ; c'est l'unique moyen pour le détromper. Oui, nous l'espérons, le peuple de Leventina fera bientôt connaître qu'il est encore digne de la liberté.

A Urseren, le 25 floréal an 7 de la République.

Salut et respect.

Les délégués du peuple de Leventina.

Bernardin Brazzi.
Augustin Dayroni.

J

RAPPORT SECRET[1].

« Lentzbourg, le 19 fructidor (5 septembre 1799).

... J'ai trouvé le général Massena plus que jamais décidé à se retirer; rien n'a pu ébranler la résolution qu'il en a pris et j'avoue moi-même que j'ai trouvé sans réplique la plupart des raisons qu'il m'en a donné. Il paraît qu'il existe entre lui et le M. [2] une incompatibilité de vues et de procédés qui lui ôte l'espoir de faire le bien et il m'a dit tout net que tant que ce dernier serait au poste qu'il occupe, lui général ne prendrait aucun espèce de service. Cela me fait la plus grande peine car la confiance que l'armée a en lui était le garant du succès de l'entreprise qu'il aurait pu faire. C'est sans partialité que je vous certifie cela et si quelqu'un vous dit le contraire, soyez certain qu'il se trompe ou vous trompe. On sait bien que l'ambition qui se loge bien plus aisément dans une tête médiocre et faible que dans un cerveau bien organisé travaille un ou plusieurs individus et que les échos qui répettent leurs louanges ou les sous-ordres qui les préconisent pour s'élever eux-mêmes jettent sur le général Massena qu'ils voudraient voir bien loin, une défaveur qui doit prendre à Paris, au moyen des intrigues et des faux jours adroitement ménagés. Mais cela n'a pas pris à l'armée, dont la masse est inaccessible à des préventions détruites par les faits que chacun connaît sans

1. Reg. 28. Pages 62 à 68 *bis*. Rapport adressé au général Moulin, membre du Directoire.

2. Le ministre.

altération. Le général Massena va laisser à l'ambition de ces gens-là un champ très libre, mais soyés convaincu, général, que cette personne propre à tel poste et faite pour y briller se perd ordinairement dans un poste supérieur où une imagination vaste, reproductrice et toujours fraîche, est une des premières et des plus indispensables qualités pour l'homme qui y est élevé.

Sans vous désigner personne, j'examine quelques personnes que leurs prétentions peuvent porter au commandement et je vois avec la plus grande peine ces hommes enlevés au poste auxquels ils sont propres, perdus pour la République et écrasés sous le poids d'une dignité dont ils sont incapables de supporter la charge. Vous ferez vous-même les applications.

Il existe ensuite un grand vice dans l'organisation du mouvement de nos forces, le défaut absolu du plan de système, d'objet, paralyse tous nos moyens pour obtenir des succès, des demi-succès, des succès insignifiants, mais prochains ; nous renonçons à des succès décisifs pour l'avenir, ou au moins nous en reculons toujours l'instant en tourmentant sans cesse et avant qu'elles aient acquis la vigueur nécessaire, les forces que nous devons y employer. L'organisation de nos armées, la quantité de forces qui sont employées à chacune d'elle, la direction de leurs mouvements, paraissent plutôt l'effet du hasard, de l'incertitude, de l'influence unique de chaque localité, que celui de l'ensemble de ces localités, de l'ensemble de nos forces, de l'ensemble et de l'emplacement de nos ressources comparés ou appliqués à l'objet prochain et éloigné que nous avons à remplir et modifiés suivant les saisons pendant lesquelles nous devrons être ou n'être pas en action. En Italie, par exemple, nos forces réunies eussent à peine égalé en nombre la masse disponible des ennemis et nous avons eu l'adresse de divisor ces forces ou de ne pas les réunir. Nous nous sommes tenus en deux petits paquets sur les flancs, sur les pôles opposés d'une armée infiniment plus forte et qui pouvait successivement battre ces deux petits paquets en gagnant, sur l'un ou sur l'autre sans que nous pussions l'en empêcher, le nombre de marches qui devait assurer le succès de son entreprise. Le malheureux prétexte d'une position à conserver, d'une ville ouverte à couvrir et une foule d'autres considérations d'un intérêt bien moindre encore nous ont fait divaguer en Italie sur le sistème qui nous convenait. L'expérience nous aura-t-elle assez instruit ? Nous déterminerons-nous enfin à prendre le rôle que nos ennemis ont joué ? Si nous ne nous y déterminons pas, je ne sais pas jusqu'où pourra nous conduire notre sistème insensé ou plutôt l'absence de sistème. Quand on aura abandonné quelques montagnes dont la faim et la neige ne tarderont pas à nous chasser ; lorsque l'appât de l'occupation d'une ville ou d'un pays de plus aura engagé l'ennemi à s'étendre ; lorsqu'avec toutes nos forces réunies nous aurons pu gagner une bataille signalée et nous porter après cela successivement sur tous les corps isolés de

l'armée ennemie, nous n'aurons pas seulement conquis le champ de bataille, mais tout le pays des environs sur un rayon d'autant plus grand que notre victoire sera plus grande et nous imprimons à cent mille patriotes italiens, le mouvement, la force insurrectionnelle que leurs malheurs, les persécutions qu'ils ont éprouvées rendront terribles à nos ennemis.

Mais nous avons des places fortes occupées par l'ennemi ; tant mieux, son armée sera affaiblie par les garnisons qu'il sera obligé d'y laisser et par une opération de campagne soutenue avec vigueur ; les ennemis étant repoussés au loin, toutes les places se trouveront par le fait même de notre marche en avant séparées du corps d'armée ennemi et aisément bloquées sans diminuer successivement notre corps d'armée.

Indépendamment de ce que la raison nous dit à cet égard, la guerre actuelle nous offre un exemple de ce genre ; c'est le blocus des quatre places : Condé, Lequesnoy, Valencienne et Landrecies, qui n'ont pas exigé, pour leur reddition les formes longues des sièges partiels et qui isolées du corps d'armée ennemi ont été en quelque façon bloquées par le gain d'une bataille ; il y a sans doute à faire dans l'application de ce procédé quelques modifications de localité, mais le fond est le même.

Si nous nous amusons au contraire à faire des sièges sans avoir rejeté au loin l'armée ennemie, nous nous morfondrons devant ces places sans être sûrs de nous en emparer. Il faut enfin que quand nous livrerons une bataille, qui doit encore une fois décider du sort de l'Italie, que nous soyons certains autant qu'on peut l'être de la gagner ; sans cela il faut attendre d'être assez en mesure et assez en force. Le revers septentrional des Alpes offre une foule de positions aisées à défendre et nous pouvons sans crainte braver un ennemi supérieur en nombre. Nous avons ensuite au débouché du col de Tende la place de Coni qu'on ne peut attaquer régulièrement que pendant deux mois de l'année et encore quelques jours et ces deux mois seront expirés ; les rivières de Gepe et de Sture au confluent desquelles elle se trouve située en rendant l'attaque impossible à cause des fréquents orages qui grossissent, imbibent jusqu'à sa superficie le terrain qui environne la place et rendent par la variabilité de leur force et de leur hauteur, l'établissement des ponts de communications entre les quartiers impossible. Je ne sais pas si cette place a des casemates ou si l'on y a suppléé par des blindages ; on connaît assez l'importance de cette précaution pour l'avoir prise. Tant que nous serons maîtres de cette place, nous serons maîtres d'entrer en Italie et d'y déboucher à notre volonté.

C'est sur la ligne de Demont, Coni et Ceva que nous devions entrer en Italie, lorsque le neuf thermidor ayant changé le gouvernement, on nous donna contr'ordre et le projet était de *Buonaparte ;* je le lui ai moi-même entendu proposer et discuter, et il n'en a adopté un autre lorsqu'il y est entré lui-même que parce

que la position de l'armée au moment où il en prit le commandement le conduisait sans aucune manœuvre longue et pénible dans les vallées de la Bormida et du Tanaro et que la raison ne lui permettait pas encore d'exécuter celui de Coni et de Demont. Il y avait encore une autre raison, c'est que l'ennemi voulait le pousser dans la rivière de Gènes et faisant son invasion dans cette partie, il remplit le double objet de repousser les efforts des ennemis et d'envahir l'Italie en séparant l'armée autrichienne qui fesait une pointe dans la rivière de Gênes, de l'armée piémontaise qui était devant sa gauche. Mon raisonnement sur l'Italie m'a conduit à parler de ces motifs que je crois avoir été les déterminans et que votre position vous a mis à même de connaître mieux que moi. Notre plus grand embarras en Italie, ou du moins sur les Alpes, c'est d'y vivre. Un des objets qui doivent diriger nos opérations, c'est de trouver à subsister et nous le pourrons toujours dans l'intérieur de l'Italie sur quelque point que nous nous trouvions ; il faudrait donc pouvoir y porter la guerre; mais il faut l'y porter avec la certitude du succès et repousser loin de nous tout ce qui peut être donné au hazard.

L'état dans lequel nous ont mis nos revers nous en font une loi; le temps nous apprendra si l'on a suivi ce principe.

Nos opérations en Allemagne ne portent pas un caractère plus rassurant que celles d'Italie. Notre armée du Rhin, qui va se placer au bout du monde, fournit à l'ennemi un beau moyen de nous battre une seconde fois dans cette partie. Déjà il concentre ses forces au débouché des montagnes noires d'où il donna la main à ses forces en Helvétie ; il est par là à même de se porter avec la presque totalité des forces réunies de ses deux armées ou sur celle du Danube ou sur celle du Rhin sans que ces dernières, séparées à la hauteur du Rhin par soixante-dix ou quatre-vingts lieues de pays et à la hauteur des montagnes noires par cette masse impénétrable, puisse envoyer un seul homme de l'une au secours de l'autre. Malheur à nous si l'armée du Rhin s'avance dans le Wurtemberg comme on paraît s'y préparer, elle y sera écrasée par le moyen que le prince Charles rassemble dans la haute Suabe; et je ne dis pas une retraite mais une fuite précipitée ne saurait la soustraire à la poursuite des ennemis. Il ne faut pas compter qu'une diversion de l'armée du Danube put sauver cette armée du Rhin.

L'armée du Danube a devant elle des rivières et des positions infiniment avantageuses à l'ennemi et je suppose à cette armée les plus grands succès, ils exigeront trop de temps et l'effet di versif en sera si lent que l'ennemi aura pu sans se compromettre se jetter sur notre armée du Rhin, l'écraser avant qu'elle ait pu arriver sous nos places et laissant ensuite en présence un faible corps d'observation, reporter sa masse au secours de l'armée qui aura resté en présence de celle du Danube. Mais que gagnera l'armée du Danube, quand elle achètera par des sacrifices énormes

en hommes et en moyens le reste de la Suisse, quand elle ira si vous voulez se porter en Suabe. Avec quelles forces pourra-t-elle s'y trouver lorsqu'elle aura laissé : 1° dans le Valais un corps qui doit être d'autant plus fort qu'il va n'être plus soutenu par le reste de l'armée. 2° Sur toute la ligne du Gothard au lac Constance, un corps proportionné à l'étendue, à l'importance de ces positions et surtout du pays qu'elles couvrent en l'absence du corps d'armée qui aura été en Suabe ; que restera-t-il à ce corps d'armée contre toutes les forces réunies de l'Archiduc ? Assez d'audace pour aller se compromettre ; assez de faiblesse pour se faire battre ; un pays vide et sans subsistances ; des moyens de transports nuls et la certitude de la famine et du découragement de la désorganisation qui en sont les suites inséparables.

Quel devrait être, au contraire, votre objet ? 1° Grossir et organiser nos armées, (nous le pouvons en gardant nos positions fortes par l'art, la nature et le nombre, et nous complétant, exerçant nos conscrits et en les portant au degré de vigueur, de discipline qui peut en faire de bons soldats, donner à l'ensemble une vigueur nouvelle). 2° Faire vivre, (nos finances sont en mauvais état, il faut vivre autant que possible sur le territoire ennemi et à ses dépens). Le général Hoche, après les préliminaires de Léoben a fait vivre entre la Nidde, le Rhin et les pays prussiens une armée de 60,000 hommes pendant près de six mois. Si nous tenons seulement notre position actuelle en Suisse et que nous empêchions l'ennemi de prendre des quartiers d'hiver au deçà des montagnes noires, que nous le forçions à se tenir au plus près dans la basse Suabe et tout au plus près dans le Wurtemberg, nous avons toute la lisière de la rive droite du Rhin depuis Basle jusqu'à la Thur qui peut nous fournir de quoi nourrir le double des troupes que nous aurons sur cette ligne. Ces troupes ne seront pas sans doute réparties sur cette ligne pour y prendre les subsistances en nature, mais les perceptions des contributions en nature et en argent, bien organisées et soustraites à l'avidité des voleurs et de ceux qui écrasent le pays sans aucune utilité pour l'armée, fourniront abondamment de quoi nourrir et entretenir nos troupes. J'ai vu sur la rive gauche du Rhin, les pays encore écrasés par les exécutions de toute espèce réclamer avec insistance le droit de nourrir, payer et habiller toute notre armée et d'être au moyen de ce, exempts de toute autre contribution ; (les circonstances ne l'ont sans doute pas permis, mais reste que sans difficultés, les moyens tirés de cette grande lisière de pays bien organisés, peuvent nourrir notre armée sans que l'ennemi puisse nous en empêcher). 3° Empêcher l'ennemi de s'établir sur le Rhin pendant l'hiver prochain (la seule place, le seul point d'appui qu'il y ait est Philisbourg et cette place doit tomber en hiver ; une partie de sa force consiste, autant que je peux me le rappeler dans des marécages et des innondations et des gelées médiocrement fortes peuvent réduire à rien ces obstacles. C'est encore

alors qu'il faut en entreprendre le bombardement ; le manque d'eau pour éteindre les incendies doit le rendre alors décisif.) Mais je veux faire abstraction de ces moyens qui tiennent à la nature des moyens de défense de la place. Si nous considérons les moyens que l'ennemi peut avoir pour en empêcher le blocus, nous voyons que ces moyens sont nuls. Certes, il ne viendra jamais se poster entre les montagnes noires et le Rhin, n'ayant en arrière de lui que des défilés impraticables dans cette saison et voyant que l'armée du Danube (dont la très grande partie alors disponible par l'inutilité de la dispersion de ses troupes dans le Valais, sur le Gothard et toutes les positions du même genre alors couvertes de neige) peut se porter sur les derrières et l'écraser et battre séparément le corps qu'elle aura en tête, pour battre après et peut-être détruire celui qui aurait été sur le Rhin. L'ennemi ne portera jamais un corps de troupe sur le bas Mein et trop près du Rhin ; il aurait alors tous les désavantages et s'il y essuyait une défaite il pourrait y être détruit tandis que la même chance contre nous, qui aurions nos places en arrière, ne pourrait jamais nous faire le même mal. Il faut encore considérer que si l'ennemi ne fait pas en Suisse ou sur le Rhin d'autres progrès avant la fin de la campagne, il sera obligé d'évacuer la partie qu'il occupe, surtout la rive gauche du Rhin ; il y est trop loin de ses subsistances et lorsque la fonte des neiges qui dure encore aura cessé, les rivières qui le couvrent ou le couvriront, soit dans sa position d'aujourd'hui, soit dans celles qu'il pourra prendre successivement, seront guéables en bien des endroits et par conséquent plus accessibles, ce qui détruit tout le prestige de sa position actuelle et nous donne sans de grands efforts ce qui peut-être aujourd'hui nous coûtera cher.

Je ne pousse pas plus loin les développements bien longs pour une lettre, mais qui ne contiennent pas la millième partie des bonnes raisons qu'il y aurait à donner. Vous qui vous occupés de ces objets, qui y prêtés une grande attention, vous pourrés voir jusqu'à quel point je me suis approché du but. Je désirerais bien que si vous avés un peu de temps de reste, vous me disiés ce que vous en pensés. A mesure que j'aurai quelque chose de nouveau à vous dire sur cet objet, je vous l'écrirai ; je n'ai pas la prétention de vous dire ce qu'il y a de mieux à faire, mais que le point de vue sous lequel je considère notre position actuelle me fait paraître meilleur.

P.-S. — J'ai beaucoup raisonné avec le général Massena sur ces objets et je me suis convaincu que sa manière de voir était assés d'accord avec la mienne ; il a surtout relativement aux opérations en Suisse des raisons bien puissantes à ajouter à tout ce que je vous ai dit moi-même. »

K

SITUATION DE L'ARMÉE DU DANUBE[1]

Au 1er vendémiaire an 8 (23 septembre 1799).

PREMIÈRE DIVISION. — Commandée par le général Turreau. Quartier-général à Domodossola. *Infanterie, cavalerie, artillerie et sapeurs.* Force effective : 11,291 hommes se décomposant en : Officiers d'infanterie de bataille, 323 ; d'artillerie, 7 ; de troupes à cheval, 4. Absens, 78 ; vacans, 20. Total : 432. 14 bataillons, 11,291 hommes. — Artilleurs 221 ; escadrons, 1 ; chasseurs, 99.

Prisonniers de guerre, 65 ; sur les derrières, 31 ; en congé ou permission, 93 ; aux hôpitaux externes, 1,835 ; détachés, 225 ; au dépôt, 234. Total des indisponibles : 2,581. Combattans, 9,462. — Total de l'effectif, officiers compris : 12,043.

Artillerie de la 1re division. — Canons de 4, 16 ; obusiers de 6 pouces, 2 ; caissons de 4, 20 ; d'obusiers, 2 ; d'infanterie, 22.

DEUXIÈME DIVISION. — Commandée par le général Lecourbe. Quartier général à Altorff. Officiers d'infanterie de bataille, 320 ; d'artillerie, 8 ; de troupes à cheval, 10. Présens, 338 ; absens, 32 ; vacans, 3. Total, 423. 13 bataillons, 14,594 hommes. — Artilleurs, 203 ; sapeurs et ouvriers mineurs, 104 ; 2 escadrons de dragons, 192 hommes ; 12 chasseurs. — Total des troupes à cheval, 204.

Prisonniers de guerre, 985 ; sur les derrières, 35 ; aux hôpitaux, 2,040 ; détachés, 257 ; au dépôt, 374. Total des indisponibles, 3,776. Combattans, 11,752. — Total de l'effectif, officiers compris, 15,528.

Artillerie. — Canons de 16, 2 ; de 12, 2 ; de 8, 2 ; de 4, 3 ; 10 obusiers de 6 pouces et 1 de 8 pouces.

TROISIÈME DIVISION. — Commandée par le général Soult. Quartier général à Lachen. Officiers d'infanterie de bataille, 321 ; d'infanterie légère, 90 ; d'artillerie, 15 ; de troupes à cheval, 37. Présens, 463 ; absens, 121 ; vacans, 13. Total 597. 17 bataillons 10,829 hommes. — 3 bataillons d'infanterie légère, 3,595 hommes. 330 artilleurs ; 2 compagnies d'artillerie légère, 446 hommes ; 1 compagnie de sapeurs et mineurs, 212 hommes ; 4 escadrons de chasseurs, 903 hommes ; 2 escadrons de hussards, 211 hommes. Total des troupes à cheval, 1,114 hommes.

1. Reg. 28. Pièce 222 *bis*.

Prisonniers de guerre, 530 ; sur les derrières, 40 ; en congé ou permission, 29 ; aux hôpitaux de lieu, 37 ; externes, 2,146 ; détachés, 138 ; au dépôt, 1,099. Total des indisponibles, 4,153. Combattans, 12,670. Total de l'effectif, officiers compris, 16,823.

Artillerie. — Canons de 8, 8 ; canons de 4, 16 ; obusiers de 6 pouces, 6 ; caissons de 8, 15 ; caissons de 4, 20; caissons d'obusiers, 20 ; d'infanterie, 26.

Quatrième division. — Commandée par le général Mortier. Quartier général à Birmensdorff. Officiers d'infanterie de bataille, 314 ; d'artillerie, 11 ; de troupes à cheval, 35. Présens, 360 ; absens, 77 ; vacans, 3. Total, 440. 11 bataillons, 12,606 hommes. — Artilleurs, 229 ; 2 compagnies d'artillerie légère, 161 hommes ; sapeurs-mineurs, 12 ; 2 escadrons de dragons, 203 hommes ; 4 escadrons de chasseurs, 584. Total des troupes à cheval, 787.

Prisonniers de guerre, 571 ; sur les derrières, 18 ; en congé ou permission, 21 ; aux hôpitaux, 1,767 ; détachés, 120 ; au dépôt, 491. Total des indisponibles, 3,068. Combattans, 11,167. Total de l'effectif, officiers compris, 14,235.

Artillerie. — Canons de 8, 8 ; de 4, 6 ; obusiers de 6 pouces, 5 ; caissons de 8, 16 ; de 4, 7 ; d'obusiers, 14, d'infanterie, 26.

Cinquième division. — Commandée par le général Lorge. Quartier général à Urdoff. Officiers d'infanterie de bataille, 149 ; d'infanterie légère, 69 ; d'artillerie, 16 ; de troupes à cheval, 51. Présens, 285 ; absens, 49 ; vacans, 2. Total, 336. 4 bataillons, 4,843 hommes ; 2 bataillons d'infanterie légère, 2,788 hommes ; 270 artilleurs ; 2 compagnies d'artillerie légère, 172 hommes ; 4 escadrons de dragons, 885 hommes ; 4 escadrons de hussards, 1,037 hommes. Total de la cavalerie, 1,922.

Prisonniers de guerre, 472 ; sur les derrières, 5 ; aux hôpitaux, 797 ; détachés, 261 ; au dépôt, 728. Total des indisponibles, 2,263. Combattans, 8,017. Total de l'effectif, officiers compris, 10,331.

Artillerie. — Canons de 8, 10 ; de 4, 2 ; obusiers de 6 pouces, 6 ; caissons de 8, 25 ; de 4, 4 ; d'obusiers, 20 ; d'infanterie, 27.

Sixième division. — Commandée par le général Ménard. Quartier général à Bruck. Officiers d'infanterie de bataille, 164 ; d'infanterie légère, 57 ; d'artillerie, 25 ; de troupes à cheval, 52. Présens, 298 ; absens, 85 ; vacans, 4. Total, 387. 6 bataillons, 6,375 hommes ; 2 bataillons d'infanterie légère, 2,187 hommes. 361 artilleurs ; 2 compagnies d'artillerie légère, 143 hommes ; 1 compagnie de sapeurs-mineurs, 113 hommes ; 4 escadrons de

dragons, 897 hommes ; 4 escadrons de chasseurs, 500 hommes. Total de la cavalerie, 1,397 hommes.

Prisonniers de guerre, 340 ; sur les derrières, 18 ; en congé ou permission, 58 ; aux hôpitaux, 1.018 ; détachés, 316 ; au dépôt, 559. Total des indisponibles, 2,398. Combattans, 8,565. Total de l'effectif, officiers compris, 10,963.

Artillerie. — Canons de 12, 12 ; de 8, 9 ; de 4, 6 ; obusiers de 6 pouces, 7 ; caissons de 12, 40 ; de 8, 30 ; de 4, 11 ; d'obusiers, 34 ; d'infanterie, 23.

Septième division. — Commandée par le général Klein. Quartier général à Niederfrick. Officiers d'infanterie de bataille, 68 ; d'artillerie, 6 ; de troupes à cheval, 71. Présens, 145 ; absens, 24. Total, 169. 2 bataillons, 2,063 hommes ; 113 artilleurs ; 1 compagnie d'artillerie légère, 74 hommes ; 4 escadrons de dragons, 631 hommes ; 3 escadrons de chasseurs, 384 hommes ; 4 escadrons de hussards, 615. Total des troupes à cheval, 1,630.

Prisonniers de guerre, 49 ; sur les derrières, 9 ; en congé ou permission, 5 ; aux hôpitaux, 215 ; détachés, 41 ; en dépôt, 10. Total des indisponibles, 353. Combattans, 3,696. Total de l'effectif, officiers compris, 4,049.

Artillerie. — Canons de 8, 8 ; de 4, 2 ; obusiers de 6 pouces, 4 ; caissons de 12, 5 ; de 8, 21 ; de 4, 5 ; d'obusiers, 18 ; d'infanterie, 21.

Division de l'intérieur de l'Helvétie. — Commandée par le général Montchoisy. Quartier général à Soleure. Officiers d'infanterie de bataille, 134 ; d'artillerie, 4 ; de troupes à cheval, 54. Présens, 192 ; absens, 66 ; vacans, 4. Total, 262. 7 bataillons, 2,226 ; 107 artilleurs, 3 escadrons de cavalerie, 505 hommes ; 4 escadrons de chasseurs, 1,159 hommes. Total des troupes à cheval, 1,664.

Prisonniers de guerre, 234 ; sur les derrières, 20 ; en congé ou permission, 30 ; aux hôpitaux de lieu, 22 ; externes, 204 ; détachés, 450 ; au dépôt, 705. Total des indisponibles, 1,735. Combattans, 2,524. Total de l'effectif, officiers compris, 4,259.

Artillerie. — Caissons d'infanterie, 8.

Division de réserve. — Commandée par le général Humbert. Quartier général à Melingen. Officiers d'infanterie de bataille, 89 ; d'artillerie, 1 ; de troupes à cheval, 7. Présens, 97 ; absens, 6. Total, 103. 3 bataillons, 3,398 hommes ; 20 artilleurs ; 2 escadrons de hussards, 296 hommes.

Prisonniers de guerre, 132 ; aux hôpitaux, 249. Total des indis-

ponibles, 387. Combattans, 3,430. Total de l'effectif, officiers compris, 3,817.

Pas d'artillerie.

Parc d'artillerie, gendarmes et guides. — Officiers d'artillerie, 24 ; de troupes à cheval, 19. Présens, 43 ; 716 artilleurs ; 1 compagnie d'artillerie légère, 58 hommes ; 236 soldats de cavalerie ; 195 chasseurs. Total des troupes à cheval, 431.

Prisonniers de guerre, 6 ; aux hôpitaux, 5 ; détachés, 32 ; au dépôt, 39. Total des indisponibles, 82. Combattans, 1,166. Total de l'eflectif, officiers compris, 1,248.

Artillerie. — Canons de 12, 8 ; de 8, 8 ; de 4, 12 ; obusiers de 6 pouces, 10.

TOTAL DES TROUPES DISPONIBLES

Infanterie de ligne et légère	Officiers de ligne	2.122	
	— de troupe légère	288	
	88 bataillons de ligne	74.972	
	10 — d'infanterie légère	12.847	
	Total	90.229	90.229
Cavalerie	Officiers	452	
	Cavalerie	741	
	20 escadr. de dragons	3.684	
	24 — de chasseurs	4.318	
	20 — de hussards	3.458	
	Total	12.653	12.653
Artillerie	Officiers	136	
	Artillerie à cheval	2.964	
	11 Cies d'artillerie légère	840	
	Total	3.930	3.930
Sapeurs, ouvriers mineurs		441	441
Canons et caissons	Canons de 16	4	
	— de 12	35	
	— de 8	67	
	— de 4	92	
	Obusiers de 6 pouces	45	
	— de 8 —	1	
	Caissons de 12	45	
	— de 8	123	
	— de 4	67	
	— d'obusiers	119	
	— d'infanterie	201	
Total général des troupes			107.253

N. B. — Depuis le 1er fructidor, l'infanterie de ligne avait augmenté de 7.503 hommes ; les officiers de ligne de 106 ; l'artillerie à cheval de 192 hommes.

L'infanterie légère avait diminué de 2.845 hommes ; les troupes à cheval de 2.404.

La force de l'armée était de 88.768 hommes, dont 5.000 auxiliaires de troupes helvétiques. En outre, la 6e division militaire, à Besançon, commandée par le général Mengaud, avait 7.398 hommes[1].

L

PASSAGE DE LA LIMMAT

par le général Massena, dans la nuit du 24 au 25 septembre 1799[2].

POSITION DES TROUPES ENTRE ZURICH ET COBLENZ.

Après le départ de l'armée impériale et royale de la Suisse vers le Mittel-Rhein, le 26 août, les troupes impériales russes, placées sous le commandement du lieutenant-général Korsakoff (à peu près 30,000 hommes) occupèrent l'ancienne position des Autrichiens depuis Zurich jusqu'à l'embouchure de l'Aar près de Coblenz. Il y avait devant Zurich, au camp, 11 bataillons, 1 régiment de cosaques et 1 régiment de hussards. Les avant-postes étaient près d'Alstetten, Dietikon et Wollishofen. Sur les hauteurs, derrière Zurich et sur la route de Winterthur, on avait placé une forte réserve. Devant Weinengen et Geraldwil, 2,000 hommes campaient ; troupe placée sous le commandement du général Markof. Vers Klosterfahr, dans une petite forêt, se trouvait un régiment de cosaques. Entre Zurich et Baden, on avait placé de la cavalerie régulière et des cosaques. Près d'Ober-Weiningen campaient 2 bataillons, un bataillon se trouvait sur le Hartenstein, un autre près de Kirchdorf et les 4 derniers bataillons se trouvaient sous le commandement du général Sikemm. De Kirchdorf jusqu'à Wettingen et de là jusqu'à Coblenz se trouvaient des avant-postes de cosaques qui n'avaient pas de troupes derrière eux.

Le corps du F. M. L. Hotze, resté en Suisse, était fort de

1. En réalité, l'effectif des troupes de combat de Massena s'élevait à 72.449 hommes.

2. *Kriegsarchiv.*, de Vienne : papiers du F. M. L. Gomez, liasse 9, dossier 180.

17,000 hommes d'infanterie et de 3,700 cavaliers ; il occupait la ligne tirée depuis le lac supérieur de Zurich et la basse Linth, depuis Rapperschwyl jusqu'à Wesen, la vallée de Sargans, les montagnes de Weisenthanen et Pfeffersthal. Depuis Wesen jusqu'à Schmerikon, cette ligne était couverte par des batteries et des fortifications (retranchements). Sur le lac, 12 chaloupes canonnières croisaient ; 7 bataillons et 2 escadrons de ce corps se trouvaient au camp, près de Trins ; 4 bataillons et 1 escadron près d'Ilanz.

POSITION DE L'ARMÉE FRANÇAISE EN SUISSE.

La position de cette armée en Suisse était, au mois de septembre : La division Lecourbe occupait le Gothard et la partie supérieure de la Reuss ; l'aile gauche de cette division s'appuyait à Glaris et sur la rive droite de la Linth ; elle était forte de 15 à 16,000 hommes. La division Soult couvrait la ligne entre les lacs de Wallenstadt et Zurich. Son aile gauche s'étendait jusqu'à Adliswyll ; elle était forte de 10,000 hommes. La division Mortier devait défendre l'Albis et la rive gauche de la Sihl depuis Adliswyll jusqu'à Alstetten, avec 8,000 hommes. La division Lorge se trouvait sur la rive gauche de la Limmat, depuis Alstetten jusqu'à Baden et comptait 10,000 hommes. Ménard, avec sa division, occupait Baden et s'étendait le long de la Limmat et de l'Aar jusqu'à l'embouchure du dernier dans le Rhin ; elle était forte de 8 à 10,000 hommes. La division de réserve du général Klein, avec 10,000 hommes, se trouvait à Frickthal, près de Niederfrick. Chabran se trouvait près de Bâle avec sa division de 6,000 hommes. Turreau occupait le Simplon et la vallée supérieure du Valais avec 8,000 hommes.

Dans le mois de septembre, l'armée de Massena fut renforcée de 18,000 hommes, de sorte qu'à la fin dudit mois, elle comptait environ 76,000 hommes. La force des alliés et celle des Français étaient à peu près égales. L'armée des alliés attendait dans sa position l'arrivée du feld-maréchal Souvarow qui se trouvait en marche, venant d'Italie avec 18,000 hommes d'infanterie et 6,000 de cavalerie ; le colonel Strauch, avec 4,500 hommes d'infanterie et 470 de cavalerie dépendait absolument de lui.

MOUVEMENTS DU CORPS DU F. M. L. HOTZE.

Il était déjà décidé qu'une attaque générale serait faite contre l'ennemi. Des troupes se trouvaient en marche dans plusieurs directions. Le F. M. L. Lincken rassembla sa division le 22 près Flins et Ruwis et Auffenberg près de Dissentis ; le 2e marcha le 22 avec 6 bataillons, 3,522 hommes d'infanterie et 1/2 escadron de 70 chevaux vers le Maderaner ; le 1er, avec 4 bataillons, 1,789 hommes et 40 chevaux marcha par le Flins-berg vers la vallée

supérieure du Linth contre Glaris. Le général Jellachich, avec 6 bataillons, 3,943 hommes et 5 escadrons 1/2, 775 chevaux, marcha les 24 et 25 contre Glaris à travers la vallée du Weisthamenn. Le reste des troupes du corps du F. M. L. Hotze devaient passer la Linth près de Ziegelbrück et Grynau aussitôt que les autres colonnes se mettraient en mouvement pour avancer vers l'Aetzerberg; elles effectuèrent, dans la nuit du 25 au 26, un premier mouvement vers Schännis où devait se faire la réunion.

PRÉPARATIFS D'ATTAQUE DU COMMANDANT DES TROUPES FRANÇAISES.

Les préparatifs de l'armée des alliés n'échappèrent pas à Massena ; lorsqu'ils voulaient attaquer les Français en Suisse, ceux-ci préparaient de leur côté une attaque. Le 26 était le jour choisi, mais à la nouvelle que le feld-maréchal Souvarow s'avançait par le Gothard [1], que les troupes du prince de Condé et les troupes bavaroises de Pfalz s'avançaient à marches forcées pour se joindre au corps de Korsakoff, les Français se décidèrent à livrer combat dans la nuit du 24 au 25.

D'après le plan d'attaque, 2 divisions devaient passer la Limmat près de Dietikon, rompre la position au milieu du corps du L. G. Korsakoff. En même temps, Soult avec une division devait passer la Linth, attaquer le corps de Hotze, le mettre en déroute et s'emparer des sources de la Thur et de la Toss. Le passage devait être couvert par une attaque simulée contre Vogelsang. Les entreprises ultérieures répondaient du succès de ce mouvement.

PRÉPARATIFS DES FRANÇAIS POUR LE PASSAGE DE LA LIMMAT.

La Limmat est un des plus gros fleuves de la Suisse. Il reçoit ce nom après sa sortie du lac de Zurich. Avant son embouchure dans ce lac, on l'appelle la Linth. La Linth vient des montagnes du canton de Glaris.

Une longue description indique que la rive droite domine la gauche et que la presqu'île de Dietikon forme le point le plus avantageux pour le passage de la Limmat. Pour préparer le passage, les Français avaient apporté des différents lacs de la Suisse, 26 pontons armés et 37 canots de pêcheurs qu'ils transportèrent à Dietikon par les montagnes. Les préparatifs durèrent du 31 août au 18 septembre. Dans la nuit du 23 au 24, le pont qui se trouvait près de Rothenswill, fut enlevé pour être transporté à Dietikon. L'artillerie très nombreuse était distribuée sur les différents éperons qui dominent le lieu du passage. Les Russes occupaient devant Dietikon mais ne soupçonnaient rien de tous les préparatifs des Français.

1. C'est là l'opinion, d'ailleurs erronée, des historiens russes et allemands.

PASSAGE DE LA LIMMAT.

Toutes les troupes françaises destinées à passer la Limmat appartenaient à la division Lorge qui avait été renforcée dans son aile gauche par une brigade de Ménard. Comme l'avant-garde russe placée sur la rive gauche de la Limmat était près de Dietikon [1], à un mille, elle pouvait s'avancer par le chemin royal et faire une attaque pendant le passage des Français. Pour empêcher cette manœuvre, on échelonna le corps de réserve du général Klein ; celui-ci, formé d'un grand corps de cavalerie et de grenadiers, fut placé dans la plaine ouverte entre Dietikon et Schlieren. Le général Mortier devait attaquer les troupes russes avec sa division près de Wollishofen pour attirer de ce côté leur attention.

Au point du jour, on mettait à l'eau les premiers canots légers. Ordre était donné d'embarquer tout de suite la 1re division de l'avant-garde qui débarquerait dans un petit bois que les Russes entouraient ; mais il n'y avait pas assez de fond et les barques chargées de soldats s'enfoncèrent dans le sable, ce qui retarda l'abordement de cette flottille, de quelques minutes. Dans ce temps les postes russes jetèrent l'alarme ; des coups de mousquet furent tirés et peu après le feu s'étendit sur toute la ligne.

Il était cinq heures trois quarts quand tous les canots furent jetés à l'eau et occupés par les soldats, de sorte que 3 minutes après le cri d'alarme des Russes, 600 hommes étaient débarqués sur la rive droite ; malgré la mousqueterie et la canonnade, aucun homme ne fut atteint, aucun homme noyé.

L'artillerie française répondait avec une telle vigueur que les Russes durent abandonner rapidement la rive qu'ils occupaient. Lorsqu'une partie des canots revint à la rive gauche, après avoir passé le fleuve, on cessa le feu ; les troupes débarquées se mirent en marche ; le gros passa rapidement. Quand on put espérer que l'infanterie jetée sur la rive droite pouvait contenir l'ennemi, on transporta les parties du pont dont la construction fut aussitôt commencée tandis que l'avant-garde renforcée s'avançait dans un bois et chassait les Russes qui s'étaient ralliés sur une hauteur.

Les Russes qui occupaient une bonne position, laquelle se trouvait protégée par 7 canons, se défendirent avec opiniâtreté mais ils furent repoussés et eurent à subir de grandes pertes. Après une heure de combat, les Français étaient maîtres du petit bois et du camp des Russes. Le pont, dont la construction avait commencé à 6 heures, était achevé à 8 heures ; il y avait alors 3,000 hommes d'infanterie sur la rive droite. Les pionniers avaient aussi frayé un chemin à travers bois ; chemin qui pouvait servir à la cavalerie et à l'artillerie.

1. Les Russes étaient à Alstetten.

Avant 9 heures, toutes les troupes destinées à passer se trouvaient réunies ; elles avaient pris position sur le plateau de Fahr ; 2 bataillons marchèrent sur Othweil pour couvrir l'aile gauche et pour arrêter au besoin les troupes russes du camp de Wurenlos.

FAUSSE ATTAQUE

Depuis le lever du jour, le général Ménard avait ordonné un feu très vif de toutes ses batteries dans la position qu'il occupait près de Baden et sur les deux rives de l'Aar, à l'embouchure de la Limmat, pour démonter les batteries russes qui se trouvaient en face de lui. Il fit manœuvrer les grands canots qui étaient sur ce fleuve ; il plaça la brigade d'infanterie qui lui restait sur une ligne. Un détachement d'infanterie arriva, par l'Aar, sur la rive droite de la Limmat, au-dessous de Vogelsang et jeta un pont. Cette démonstration et des préparatifs bruyants faits le jour précédent à Brüg trompèrent les Russes qui crurent que le passage du fleuve s'effectuerait de ce côté.

Cette erreur fut cause que toutes les troupes formant l'aile droite du corps de Korsakoff exécutèrent des mouvements pendant toute la journée entre Freudnau et Wurenlingen ; aussi, les troupes qui se trouvaient dans le camp de Wettingen et de Wurenlos ne purent agir pendant une partie de la journée.

Avant que les Français ne se mettent en marche vers Zurich, le général Massena envoya la brigade Bontemps vers Witikon et Regensdorf pour intercepter toute communication entre le Regensberg et Zurich, empêcher ainsi la réunion de l'aile droite russe commandée par le général Durasof avec l'aile gauche de l'armée près Zurich.

Le L. G. Korsakoff, aussitôt qu'il eut appris que l'ennemi attaquait près de Dietikon, se dirigea vers Höngg. Il tint le passage à Dietikon pour une démonstration et celui de Wollishofen pour véritable. Aussi, repoussant les conseils du général autrichien Hiller, il ramassa toutes les forces pouvant refouler l'ennemi au-delà de la Limmat et s'avança avec elles vers Zurich sans plus se soucier de ce qui se passait du côté de Höngg.

Le général Mortier, afin de faciliter le passage entrepris devant Dietikon attaqua le village de Wollishofen et l'aile gauche des Russes avec une grande vivacité. Le prince Gortschakoff défendit cette position pendant trois heures avec une grande bravoure ; il fut ultérieurement soutenu par la flottille autrichienne du lac de Zurich. Mortier fut repoussé et subit des pertes considérables. Les Russes s'étaient déjà emparés de 2 batteries quand la situation critique dans laquelle se trouvait le L. G. Korsakoff l'obligea de rappeler les troupes engagées de ce côté.

Massena fit poursuivre les Russes jusque devant Zurich par le général Mortier.

A 10 heures du matin, les troupes françaises, qui étaient rassemblées à Fahr et celles qui étaient placées près de Schlieren s'avancèrent par les deux rives de la Limmat vers Zurich. Le village de Höngg fut pris et les Russes culbutés jusqu'aux portes de la ville. Les Français s'emparèrent des hauteurs qui séparent la Limmat de la Glatt. Ils poussèrent leurs avant-postes sur le derrière de la montagne de Zurich, depuis Schwamendingen jusqu'au chemin de Winterthur. Le soir, Zurich fut sommé de se rendre, mais n'accepta pas les conditions du vainqueur. Les Français étaient déjà maîtres du Geissberg et arrivés à la cime de la montagne de Zurich quand ils furent repoussés par les Russes renforcés de 4 bataillons qui avaient été premièrement envoyés au général Hotze, puis rappelés ; les Français furent repoussés dans la même nuit jusque dans la position de la montagne de Wipkinger. La nuit du 25 au 26 se passa tranquillement. Les Russes abandonnèrent leurs positions de l'Aar et du Rhin en laissant un seul détachement près de Coblenz.

Les Russes qui avaient montré la plus grande bravoure pour s'emparer du chemin de Winterthur, furent repoussés le 26 après un long et sanglant combat ; leur perte fut de 4,000 hommes, de l'artillerie, des bagages et magasins.

La position du F. M. L. **Hotze,** depuis Schmerikon jusqu'à Wesen, dans le lac de Wallenstadt était bien couverte par des batteries et le rivage accidenté de la Linth la rendait encore plus forte. Le général Soult n'avait pas de ponts et ne disposait que du nombre de canots absolument nécessaires. Le fait qu'une grande partie du corps du F. M. L. Hotze se trouvait en marche pour aller joindre le corps du F. M. L. Lincken afin d'attaquer en forces l'ennemi, favorisait grandement les projets du général Soult qui allait passer le fleuve.

A minuit, dans la nuit du 24 au 25, on embarqua 1,000 hommes près de Lachen ; cette troupe, protégée par le feu des chaloupes canonnières, débarqua à gauche de Schmerikon entre 3 et 4 heures du matin ; 300 hommes s'emparèrent du village et s'avancèrent plus loin pour rejoindre une colonne de 700 hommes débarqués également, mais à droite de Schmerikon. Après cet événement, les Français s'avancèrent vers Utznach, attaquèrent le camp des troupes impériales et royales et s'emparèrent des retranchements près d'Utznach et du village. Ils reconstruisirent le pont de Grynau et livrèrent le passage au général Laval. Leur débarquement s'était opéré sans difficultés parce qu'on n'avait laissé dans les retranchements que quelques troupes, pour les couvrir, les autres étant déjà en marche pour l'attaque générale.

En même temps, le rivage marécageux de la Linth fut rendu abordable au moyen de pièces de bois, vers Bilten et des barques étaient mises à flot. Le feu des postes situés sur la rive droite resta sans effet, pendant la nuit ; 200 nageurs passèrent le fleuve

et repoussèrent les piquets ; 6 compagnies de grenadiers les suivirent, rapidement ; le village de Schännis fut attaqué et le bataillon de Bender forcé de l'abandonner.

Le F. M. L. Hotze reçut à 5 heures la nouvelle du passage des Français ; il se porta rapidement sur Schännis avec le colonel Plunkett et tous deux furent tués par quelques tirailleurs cachés dans les broussailles. Pendant que se produisait cet événement le 60e régiment d'infanterie arrivait au secours des troupes repoussées. Schännis était pris et repris trois fois, mais comme l'ennemi recevait un renfort de 6 compagnies de grenadiers et une demi-brigade, on abandonnait le village à l'ennemi ; les pertes étaient des deux côtés considérables.

Le général Petrasch, qui prit le commandement après la mort du général Hotze fit retirer son aile gauche derrière Dorfli, puis à Kaltenbrunn ; l'aile droite put se soutenir encore à Utznach.

Le général Soult envoya le chef de brigade Lapisse à Utznach ; il dut, pour arriver là, marcher d'abord par la rive gauche de la Linth. A peine une partie de sa troupe avait-elle passé le pont que celui-ci se rompit et plusieurs soldats, tombés dans l'eau, se noyèrent.

Quand le général russe Titow eut vu que la communication était interrompue entre les deux rives, il fit attaquer les Français qui se trouvaient sur la rive droite, qu'on repoussa d'un côté jusqu'à Schmerikon et de l'autre jusqu'au pont de Grynau. Là, comme les Français n'avaient pas de chemin de retraite, ils se défendirent en désespérés, et appuyés par 4 canons et par 2 bataillons occupant la rive gauche ils arrivèrent enfin à repousser les Russes qui éprouvèrent des pertes considérables dans ce combat.

Le soir, l'ennemi put s'emparer de Kaltenbrunn. Le général Petrasch, reçut la nouvelle du malheur qui était arrivé au L. G. Korsakoff, battit en retraite dans la nuit du 26 et prit position près de Bildhaus, sur le chemin de Lichensteig. Titow, dont la brigade était réduite à 1,300 hommes, se retira vers Grüningen où il fut de nouveau attaqué ; et là, il perdit ses bagages, ce qui l'obligea de se sauver à Wyl, en passant la montagne.

Près de Wesen, dans la montagne du même nom, 2 bataillons de Bender, commandés par le major Becker, se défendirent très bravement ; mais, accablés par la supériorité du nombre de l'ennemi, ils furent obligés de se réfugier vers Mollis...

M

DISPOSITIONS A PRENDRE POUR L'ATTAQUE DU GOTHARD

De toute la position ennemie à partir de l'embouchure de l'Aar, à travers les cantons de Zurich, Glaris, Schwitz, Uri et Unterwald, l'aile gauche est la partie la plus forte, non seulement par le nombre des troupes mais aussi à cause des difficultés naturelles que le terrain oppose à l'invasion; 30,000 hommes y occupant une ligne de faîte de trois à quatre lieues de long, cette ligne est absolument inattaquable en beaucoup d'endroits pendant que les rares issues sont balayées par le feu des batteries ennemies. En outre, l'aile gauche s'appuie contre l'Aar, aussi, le passage de la Limmat offre-t-il des obstacles à l'offensive, si celle-ci est dirigée de Zurich uniquement et non pas de points différents. C'est-là aussi que l'ennemi est obligé de faire l'ascension sous les feux croisés de l'adversaire, à moins qu'il ne préfère, dès le commencement, laisser plusieurs colonnes marcher en retraite.

Tout cela prouve à l'évidence que ce n'est que l'aile droite de l'ennemi qu'on peut attaquer avec succès. Quoique le terrain soit très montagneux, les avantages sont les mêmes des deux côtés et en attaquant l'ennemi entre le lac de Lucerne et le lac de Zug, on peut lui opposer un front très étendu. On pourrait de même profiter de ces avantages au cas où les forces armées actuellement dispersées dans les cantons de Schwitz et de Glaris s'uniraient aux 30,000 hommes qui se trouvent sur l'Albis; on arriverait alors à une force de 40,000 hommes. N'oublions pas le double avantage dont nous profiterions dans ce cas. Nous aurions au commencement un ennemi de 20,000 hommes vis-à-vis de nous, auquel nous aurions 35,000 hommes à opposer. Il est bien entendu que cette partie des forces ennemies sera battue et mise en fuite; quelques milliers de prisonniers pourraient nous tomber dans les mains à cette occasion. Ensuite, nous nous jetterions victorieusement sur les autres détachements de l'aile droite de l'ennemi en les mettant en désarroi; une résistance acharnée deviendra impossible et le résultat en sera une victoire décisive.

Maintenant, une autre question se pose. Quelle sera la manière la plus rapide et la plus facile pour jeter à bas de leurs positions ces 20,000 ennemis de l'aile droite? Si nous tâchions tout d'abord de nous joindre à l'aile gauche autrichienne qui est à Dissentis, nous serions obligés de faire l'ascension d'au moins quatre cols différents et extrêmement difficiles. Cela nous prendrait tout autant de jours, peut-être plus encore qu'il nous en faudrait pour arriver à Lucerne. Nous aurions toute la division Lecourbe

dans notre flanc gauche et, pour refouler cette troupe, nous serions obligés de remonter la vallée de la Reuss, à nouveau. En plus, pour ne pas être arrêtés au Pont du Diable, une partie de nos troupes devrait quitter Bellinzona, s'emparer du Saint-Gothard et de là tomber dans le dos de l'ennemi qui défend le Pont du Diable.

Donc, il n'y a qu'une chose à faire : c'est d'attaquer le Saint-Gothard du côté de Bellinzona. Par cette attaque seulement nous arriverons à notre but. L'exécution de la première proposition prendrait six jours et nécessiterait la coopération d'un corps spécial obligé d'opérer du côté de Bellinzona.

La chose la plus profitable pour nous serait incontestablement de tirer tout de suite tout l'avantage que nous présente la route de Bellinzona, sur laquelle nous nous trouvons, de fait.

SOUVAROW.

N

DISPOSITIONS SUPPLÉMENTAIRES POUR L'ATTAQUE DU SAINT-GOTHARD

Faido, le 23 septembre 1799 (nouveau style).

Les dispositions données à Bellinzona le 21 septembre ne subiront que peu de changements. C'est que la 1re colonne, aussi appelée colonne de droite, composée de l'avant-garde de Bagration et de la division Schweikowski, se mettra en marche le 24, à 3 heures du matin, s'avancera sur la route principale jusqu'à Stal-Vedro ; mais il faut que, de ce point, elle se dirige à droite, sur Madrano et qu'elle attaque la position ennemie, dans le flanc, à Bosco, au-dessus de Valle. Comme il ne s'y trouvera peut-être pas plus de trois bataillons ennemis, cette colonne devra diriger, à moitié chemin de Bosco, quatre bataillons à droite, dans la direction de l'hospice, sur le sommet du Saint-Gothard, pour empêcher l'ennemi d'opérer sa retraite lorsqu'il devra quitter sa position de Bosco.

Le lieutenant Giurzack, de l'état-major autrichien, devra requérir à Faido un nombre suffisant de volontaires pour conduire la colonne. Aussi, devra-t-on donner un guide aux quatre bataillons qui seront détachés vers la droite.

La colonne de droite, composée de tous les bataillons autrichiens du colonel Strauch et d'un bataillon russe de la division Förster quittera son camp en même temps que la 1re colonne.

Aussitôt arrivée à Piotta, elle prendra la gauche, par la route déjà indiquée. Cette colonne sera dirigée par le lieutenant Bellicky, de l'état-major autrichien. Celui-ci sera aussi obligé de se pourvoir le jour même de tous les guides nécessaires.

La colonne du milieu, dite 3e colonne, composée de deux bataillons du régiment de Wallis et de sept bataillons russes de la division Förster, marchera par la grande route entre les deux colonnes de flanc et tâchera de se tenir un peu en arrière des têtes de ces colonnes pour ne pas subir des pertes inutiles lors d'une attaque prématurée sur le front de la position ennemie à Bosco ou à l'entrée d'Airolo. Cette colonne sera dirigée par le lieutenant Gatterburg de l'état-major autrichien.

Ce soir, le colonel Strauch dirigera ses avant-postes sur Piotta, du côté du pont de Sordo et il fera placer derrière lui les renforts nécessaires pour garder ce pont jusqu'à notre arrivée. Si l'ennemi essayait de s'emparer du pont pendant la nuit, il faudrait employer toutes les forces pour le garder.

Toutes les colonnes resteront réunies jusqu'à 2 heures après minuit; pendant toute la durée de la marche, les rangs seront étroitement serrés pour que la colonne ne traîne pas et ne retarde pas la marche des autres.

Toutes les provisions de pain et de biscuit resteront aujourd'hui encore au dehors de Faido et ne seront expédiées que le lendemain de l'action. Nous rappelons encore à votre mémoire qu'à l'exception de ce que nous avons indiqué plus haut, tout le reste des dispositions prises antérieurement ne subira aucun changement.

O

BELLEGARDE A THUGUT [1]

« Prague, 3 janvier 1800.

J'ai l'honneur d'annoncer à Votre Excellence que je suis arrivé ici le 1er de l'an, à 4 heures du matin, après un voyage très pénible. Lord Minto, soumis aux mêmes désagréments, n'est venu que le soir du même jour.

Aussitôt qu'il a été possible de voir le général du jour, prince Gortschakow, je me suis rendu chez lui après avoir pris langue chez le général baron Sternthal. Ayant fait sommairement part à ce prince de l'objet de ma mission et de mon vœu de présenter le plus promptement possible mes lettres au général en chef, j'en fus

1. Archives d'Etat de Vienne. Seconde période. Papiers diplomatiques.

accueilli avec des protestations de zèle pour la bonne cause, de dévouement aux intérêts de S. M. Impériale et Royale et d'estime personnelle pour moi qui auraient pu me laisser augurer le succès le plus complet de l'affaire dont j'étais chargé, si tous les renseignements que j'avais cherché à me procurer jusque-là ne m'avaient indiqué la résolution fermement et opiniâtrement prise de faire hiverner l'armée russe dans les Etats héréditaires.

Comme c'était un jour de gala, M. le prince de Gortschakow me prévint que difficilement je pourrais voir le généralissime dans la journée, l'heure de son lever devant être suivie immédiatement de sa sortie pour se rendre à l'assemblée du grand bourgrave. Comme cependant j'appuyais sur le désir de faire ma cour au prince Italizky et sur le devoir qui m'était imposé de remettre mes dépêches sans perdre de temps, le dit prince Gortschakow dînant avec moi chez le grand bourgrave vint m'annoncer que le prince-maréchal serait charmé de me voir encore ce même soir, mais simplement à titre de visite de cérémonie et nullement pour me parler d'affaires.

Le prince Italizky me fit l'honneur de me conduire dans sa voiture à l'assemblée et là je convins avec le prince Gortschakow d'une entrevue chez lui pour le lendemain à 10 heures du matin. J'y allai, muni du petit mémoire qualifié d'aperçu dont j'étais chargé et tâchais par une longue dissertation de lui faire concevoir tous les avantages qui s'y trouvaient sous les rapports généraux, partiels et mêmes personnels, dans les propositions qui y sont contenues pour eux. Il s'occupa avec une sorte de franchise de ces différents objets jusque dans leurs détails et sembla goûter les considérations sur lesquelles ce plan se fondait quoiqu'il me donnât à entendre qu'il ne correspondait pas du tout avec les vues du maréchal qui projetait de pénétrer en France et jusqu'à Paris par la ligne du Dauphiné.

Lorsque nous avons été d'accord au moins en apparence sur la démarcation à tracer entre les deux armées et sur la ligne d'opérations à suivre, j'ai cru que c'était le moment de faire les plus vives instances sur l'évacuation la plus prompte des Etats héréditaires et sur l'établissement de l'armée impériale russe en Franconie. J'ai trouvé sur cet article toute l'opposition que je prévoyais. Tout en se confondant en protestations de bonne volonté, en revenant plusieurs fois sur l'importance extrême qu'attachait le généralissime aux bonnes grâces de S. M. l'Empereur-Roi pour lequel il était prêt à verser la dernière goutte de son sang, le prince Gortschakow se retrancha derrière les ordres venus de Saint-Pétersbourg qui enjoignaient purement et simplement au prince Italizky de s'arrêter jusqu'à des ordres ultérieurs, au point où le courrier le rencontrerait ; ordre sacré auquel il ne pouvait contrevenir.

Je savais qu'il se proposait d'aller voir lord Minto qui venait de l'informer de son arrivée. Je ne cherchais pas à prolonger une

conférence de trois heures dans laquelle tous les objets en question avaient été épuisés. A 6 heures du soir on me fit savoir que le prince Italizky me demandait et lord Minto eut son heure pour les sept de la même soirée. Après une heure et demie d'antichambre je parvins à être admis. Le généralissime, sans entrer aucunement en matière sur le point essentiel concernant l'emploi de son armée dans la campagne prochaine, se borna à me dire : — « Que malgré le désir qui l'animait de se ranger aux volontés de S. M. l'Empereur des Romains et de les prévenir même par une suite de dévouements sans bornes dont il se sentait pénétré pour sa personne, il n'oserait cependant prendre sur soi de faire marcher son armée dans telle direction que ce soit, sans contrevenir aux ordres formels de l'Empereur de toutes les Russies, son maître... »

Je sortis et lord Minto entra et d'après ce qu'il m'a confié le même soir de son entretien avec le prince Italizky, la séance a été plus orageuse que satisfaisante. On y a lu le mémoire que j'avais remis sans cependant rien conclure ; mais Mylord devant avoir ce matin une entrevue avec le prince Gortschakow, m'a prié de différer encore l'envoi de mon courrier à Vienne jusqu'à l'issue de cette conversation dont il se promettait plus de succès. Ayant su de bon matin qu'il était arrivé un courrier de Russie, j'ai cru devoir en avertir lord Minto. Probablement que ces dépêches contenaient au moins quelque indice d'une destination future sur le Rhin car Mylord a trouvé beaucoup moins d'éloignement à agréer le plan proposé. Seulement, le prince Gortschakow lui a dit que le maréchal Suwarow n'était pas un jeune homme à s'embarquer imprudemment dans une aussi grande entreprise, qu'il lui fallait une armée beaucoup plus considérable que celle à la tête de laquelle il se voyait, qu'il lui fallait de l'artillerie de siège, des pontons et différents autres objets. Il paraît que lord Minto, les jugeant nécessaires, s'occupera des moyens de les leur procurer tout comme à négocier des troupes pour grossir la masse de celles qui d'après le plan, ou pour mieux dire le désir du maréchal, doivent avec lui marcher droit à Paris pour détruire ce réceptacle d'athées et rétablir l'ancienne dynastie royale sur le trône. Lord Minto est encore ce soir en conférence avec le généralissime.

6 janvier.

Monsieur le Baron.

Ainsi que j'avais eu l'honneur d'en prévenir Votre Excellence, je me suis tenu tranquille pendant deux jours pour laisser un peu calmer l'agitation des esprits.

Dans le courant de la journée d'hier lord Minto n'a cessé d'employer toute son éloquence et les arguments pour engager le généralissime a accéder à la marche proposée en Franconie à laquelle il se refuse.

Ne croyant pas que Votre Excellence approuverait que je reparte d'ici avant que de manière ou d'autre il y eût quelque chose de décidé, malgré le désir que j'aurais de voir finir mes relations avec ces messieurs... je priais de dire au généralissime que j'aurais l'honneur de me rendre le lendemain à ses ordres. En effet, hier matin après avoir assisté aux cérémonies de son église, ce qui est lui faire une espèce de cour, il m'appela dans sa chambre et m'adressa la parole en ces termes : — « Mon cher général, comte de Bellegarde, je vous prie de me mettre aux pieds de Sa Majesté Impériale et Royale, de l'assurer de mon obéissance, de ma profonde soumission. Dites-lui qu'il ne dépend pas de moi de marcher en avant, sans ordres de mon maître Paul 1er, mais que je peux et veux volontiers étendre les cantonnements de mes troupes pour soulager ses provinces où j'ai été reçu si bien, si fort au-delà de ce que je mérite et ce dont je conserverai une reconnaissance éternelle ainsi que de toutes les bontés de Sa Majesté l'Empereur-Roi. » Ensuite il m'embrassa et me mena à table, à laquelle assista aussi lord Minto.

14 janvier.

Depuis la dernière lettre que j'ai eu l'honneur d'adresser à Votre Excellence en date du 6 de ce mois et depuis le départ de lord Minto, rien ne s'est changé à la situation de l'armée russe dans ces pays-ci. Le rappel des deux princes Gortschakow et d'un jeune général prince Dolgorouki, nommés tous trois membres d'un collège suprême de guerre est la seule nouvelle qui ait transpiré. Elle a fait grande sensation... Le généralissime qui, à ce que j'augure, y entrevoit une espèce de disgrâce pour lui-même, en paraît fort affecté...

18 janvier.

J'apprends à l'instant qu'une estafette arrivée ce matin de Pétersbourg a apporté au généralissime l'ordre de se mettre aussitôt en marche avec toutes ses troupes pour regagner la Russie. On tient encore au quartier général la chose secrète.

19 janvier.

La marche des troupes russes ne paraît plus soumise à aucun doute puisque tous les militaires de cette armée en parlent publiquement.

J'ai eu l'honneur de dîner aujourd'hui chez le généralissime. Celui-ci, accoutumé à ne parler que par apologues, amphigouris et paraboles, ne m'a rien dit de bien clair à ce sujet ; mais en

m'abordant il a entortillé ses mains, puis les a fait alternativement passer l'une par dessus l'autre et m'a ajouté que la coalition actuelle lui paraissait comme la Ligue de Cambrai où les puissances alliées s'étaient combattues entre elles à la place de vaincre les Vénitiens, leurs communs ennemis... »

P

SITUATION DE L'ARMÉE D'HELVÉTIE

à l'époque du 28 brumaire an VIII de la République [1].

Massena, général en chef;
Oudinot, général de division, chef de l'état-major;
Rheinwald, général de brigade, sous-chef;
Mathieu Favier, commissaire-ordonnateur en chef;
Lamartillière, général de division, commandant l'artillerie;
Lemaire, général de brigade, commandant en second;
Andréossy, général de brigade, commandant le génie;
Schauembourg, général de division, inspecteur général d'infanterie;
Bourcier, général de division, inspecteur général de la cavalerie.

Adjudants généraux: Bertrand, Reille, Degiovanny, Gauthier.

Adjoints: Butrin, Derivaux, Rosat, Lacroix.

Aides de camp du général en chef: Drouin, Burthe, Chaloppin, Franceschi, Laudier.

1. Reg. 28. Pages 298 à 311.

Aides de camp du chef d'état-major :	Urbain, Romecourt, Treuille.
Officiers à la suite de l'état-major :	Albite, Salley, Marceau, Thierry, Bailleul, Martique, Ducret, Lavie. Wellessen, vaguemestre général.
Bureau topographique de l'armée :	Abancourt, adjudant-général chargé de la direction ; Falise, Gordon, Epailly, Holtz, Mitregirot et Pressat, adjoints.

TROUPES

1re division, commandée par le général Montchoisi. — Quartier général à Lausanne.

Généraux de brigade : Ruby et Mainoni ; adj[t]-g[l] : Delotz.

Infanterie :	28e 1/2 brig. de ligne, 3 bataillons, 1,672 hommes et 15 chev., à Munster et Staden. 109e 1/2 brig. de ligne, 3e bataillon, 793 hommes et 21 chev., à Soleure. 110e 1/2 brig. de ligne, 3 bataillons, 1,308 hommes et 17 chev., à Martigny et Berne. 1er bataillon de l'Ain, 1,203 h., en mouvement. 5e 1/2 brigade helvétique, 3 bataillons, 382 hom. et 22 chev., à Lausanne. 4e bat[on] du Léman. 230 h. } Répartis dans le Valais. 5e » » . 314 h. } Bataillon du Valais. 310 h. }
Cavalerie :	22e rég[t] de cavalerie, 353 h. et 372 chev., à Berne. Lég[on] helvét. à cheval, 135 h. et 148 chev., »
Artillerie :	2e rég[t] d'art. à pied, 4e c[ie], 49 h., à Brieg, Serre et Sion. 2e rég[t] d'art. à pied, 16e c[ie], 95 h. et 7 ch., à Berne. 3e » » 7e c[ie], 117 h. et 235 chev., à Brieg et Viège. Artillerie du Valais, 45 h., dans le Valais.

Total général :

Inf. : 6.212. — Cav. : 488. — Art. : 306. — Chev. : 835.

2e *division*, commandée par le général Goullus. — Quartier général à Lucerne.

Général de brigade : Jardon ; adjt-gl : Jarry.

Infanterie :
- 14e 1/2 brig. de ligne, 3 bataillons, 2,002 hommes et 31 chev., à Hospital, Urseren.
- 109e 1/2 brig. de ligne, 2e bataillon, 728 hommes et 8 chev., à Lucerne.

Artillerie et pontonniers :
- 1er régt d'art. à pied, 4e et 20e compagnies, 110 h. et 31 chev., à Lucerne et Brunnen.
- 5e régt d'art. à pied, 3e compagnie, 37 hommes et 133 chev., à Flüelen.
- 2e régt d'art. à pied, 3e compagnie, 22 hommes et 2 chev., à Lucerne.
- 2e bon de pontonniers, 5e compagnie, 86 hommes et 2 chev., à Lucerne.

Total : Inf. : 2,730. — Art. : 255. — Chev. : 207.

3e *division*, commandée par le général Mortier. — Quartier général à Mels.

Lapisse, chef de brigade, f. fons de gl de brigade ; adjt-gl : Salligny.

Infanterie :
- 38e 1/2 brig. de ligne, 3 bataillons, 1,573 h. et 10 chev., à Mels et environs.
- 50e 1/2 brig. de ligne, 3 bataillons, 1,858 hommes et 27 chev., à Gambs.
- 84e 1/2 brig. de ligne, 3 bataillons, 1,725 hommes et 33 chev., à Ragaz.
- 108e 1/2 brig. de ligne, 1er et 2e bataill., 1,308 h. et 26 chev., à Azmoos.

Cavalerie :
- 10e régt de chass., 2 escadr., 257 h. et 258 chev. à Flims.

Artilleurs et pontonniers (232 ch.) :
- 1er régt d'art. à pied, 17e et 19e compagn., 85 h. à Zollbrügg.
- 5e régt d'art. à pied, 11e et 13e compagn., 99 h. à Mels et Sargans.
- 2e bataillon de pontonn., 1re compagn., 73 h., à Wallenstadt.
- Canonniers helvétiques, 27 h., à Gambs.
- 3e bataillon de sapeurs, 173 h., à Ragaz.

Total : Inf. : 6,812. — Cav. : 257. — Art. : 284. — Chev. : 586.

4e *division*, commandée par le général Gazan. — Quartier général à Wyll.

Généraux de brigade : Laval, Molitor, Brunet ; adjt-gl : Coussaud.

Infanterie :
- 25e 1/2 brig. d'inf. légère, 3 bataillons, 2,472 h. et 38 chev., à Alstetten.
- 36e de ligne, 3 bons, 1,915 h. et 38 chev., à Tobel.
- 53e » » 1,951 h. et 42 » à Wyll.
- 67e » » 2,170 h. et 35 » à Loumis.
- 94e de ligne, 3 bataillons, 1,762 h. et 32 chev., à Alstetten.
- 102e de ligne, 3 bataillons, 1,984 h. et 32 chev., à Bischoffsel.

Cavalerie :
- 17e régt de dragons, 478 h. et 457 chev., à Winfel et Merstetten.
- 10e régt de chasseurs, 257 h. et 258 chev., à Rebstein.
- 7e régt de hussards, 650 h. et 617 chev., à Gossau et Saint-Gall.

Artillerie :
- 1er régt d'art. à pied, 16e compagnie, 78 hommes et 249 chev., à Monschwill.
- 6e régt d'art. légère, 2e et 3e compagnies, 133 h. et 415 chev., à Alstetten et Reichenbach.
- 7e régt d'art. légère, 4e compagnie, 63 h. et 207 chev., à Ameliken.

Total : Inf. : 12,254. — Cav. : 1,385. — Art. : 274. — Chev. : 2,420.

5e *division*, commandée par le général Lorge. — Quartier général à Frauenfeld.

Généraux de brigade : Chabert et Bontems ; adjt-gl : Garobuau.

Infanterie :
- 10e 1/2 brig. légère, 1er et 2e bataillons, 1,854 h. et 28 chev., à Ersteren.
- 37e 1/2 brig. de ligne, 3 bataillons, 2,207 hommes et 34 chev., à Wilhausen.
- 57e 1/2 brig. de ligne, 3 bataillons, 2,442 hommes et 48 chev., à Ellikon.
- 100e 1/2 brig. de ligne, 1er et 2e bataill., 1,616 h. et 22 chev., à Ossingen.

Cavalerie :
- 13e régt de dragons, 449 h. et 425 chev., à Ober-Stannen.
- 9e régt de hussards, 574 h. et 544 chev., à Mulhem.

Artillerie :
- 2e régt d'art. légère, 5e et 6e cies, 149 h. et 403 chev., à Metzingen et Turlikon.
- 1er rég. d'art. à pied, 18e cie, 108 h. et 193 chev., au pont de Phym.

Total : Inf. : 8,099. — Cav. : 1,023. — Art. : 257. — Chev. : 1,698.

6e division, commandée par le général Ménard. — Quartier général à Embrach.

Généraux de brigade : Quétard et Heudelet ; adjt-gl : Defrance.

Infanterie :
- 1re 1/2 brig. légère, 3 bataillons, 2,299 hommes et 44 chev., à Andelfingen.
- 2e 1/2 brig. de ligne, 3 bataillons, 2,413 hommes et 38 chev., à Zurzach.
- 46e 1/2 brig. de ligne, 1er et 2e bataill., 1,666 h. et 30 chev., à Imkart.
- 83e 1/2 brig. de ligne, 3 bons, 2,282 h. et 29 chev., à Veyach.
- 103e 1/2 brig. de ligne, 1er et 3e bataill., 1,779 h. et 32 chev., à Flaach.
- 2e 1/2 brig. helvétique, 418 h. et 7 chev., à Rorbas.
- 1re légion helvétique, 513 h. et 26 chev., en mouvement.

Cavalerie :
- 8e régt de chasseurs, 668 h. et 610 chev., à Glattfelden.
- 23e régt de chasseurs, 509 h. et 542 chev., à Staden.
- 8e régt de hussards, 701 h. et 660 chev., à Martalin.

Artillerie :
- 7e régt art. légère, 3e compagnie, 64 hommes et 215 chev., à Zurzach.
- 2e régt art. à pied, 15e compagnie, 81 h., à Embrach.
- 3e régt art. à pied, 17e compagnie, 124 h., à Embrach.
- 7e régt art. à pied, 13e compagnie, 87 h., à Embrach.

(ces trois dernières : 316 ch.)

Total : Inf. : 11,470. — Cav. : 1,878. — Art. : 358. — Chev. : 2,549.

7e *division*, commandée par le général Soult. — Quartier général à Rheinfelden. — Chabran, adjoint.

Généraux de brigade : Nouvion, Walter, Daultanne et Jacopin; adj^{ts}-g^x : Boncahu, Pélissard et Barbier.

Infanterie :	14e 1/2 brig. légère, 3 bataillons, 1,722 hommes et 45 chev., à Rheinfelden.
	1re 1/2 brig. de ligne, 1er et 2e bataill., 1,494 h. et 34 chev., à Kreutzach.
	23e 1/2 brig. de ligne, 3 bataillons, 1,806 hommes et 43 chev., au camp retranché.
	76e 1/2 brig. de ligne, 3 bataillons, 1,190 hommes et 24 chev., à Basle.
	89e 1/2 brig. de ligne, 1er et 2e bataill., 1,353 h. et 12 chev., à Basle et Huningue.
	109e 1/2 brig. de ligne, 1er bataillon, 805 hommes et 10 chev., en mouvement.
	1re 1/2 brig. helvétique, 700 h. et 32 chev., au camp retranché.
	3e 1/2 brig. helvétique, 424 h. et 21 chev., à Loffembourg.
	4e 1/2 brig. helvétique, 426 h. et 21 chev.. au camp d'Eyeken.
	6e 1/2 brig. helvétique, 283 h. et 20 chev., au camp retranché.
Cavalerie :	1er $rég^t$ de dragons, 318 h. et 342 chev., à Basle et Nuttens.
	11^e $rég^t$ de dragons, 502 h. et 482 chev., à Rheinfelden, Heligen.
	11^e $rég^t$ de chasseurs, 501 h. et 490 chev., à Kreutzach, Willen.
	12^e $rég^t$ de chasseurs, 523 h. et 545 chev., en mouvement.
	4^e $rég^t$ de hussards, 325 h. et 343 chev., à Nettau et Liebstad.
	5^e $rég^t$ de hussards, 632 h. et 640 chev., à Haltingen.

Artillerie :

- 3e rég^{t} d'art. à pied, 1re compagnie, 109 hommes et 12 chev., à Bussingen, Niederfrich.
- 5e rég^{t} d'art. à pied, 14e, 15e et 19e compagnies, 262 h. et 9 chev., à Loffembourg et au camp de Basle.
- 3e rég^{t} d'art. légère, 2e compagnie, 76 hommes et 80 chev., à Nichen, Weil.
- 7e rég^{t} d'art. légère, 2e compagnie, 57 hommes et 63 chev., à Eychen, Melhie.
- Canonniers de Seine-et-Oise, 88 h. et 2 chev., au camp, près Basle.
- Artillerie helvétique, 2e compagnie, 22 hommes et 1 cheval, au plateau, près Basle.

Total : Inf. : 10,203. — Cav. : 2,801. — Art. : 614. — Chev. : 3,273.

Division de réserve, commandée par le général Turreau. — Quartier général à Winterthur.

Généraux de brigade : Bastoul, Humbert et Boyé ; adj^{ts}-g^{x} : Duprat et Boissier.

Infanterie :

- Bataillons de carabiniers des 1re, 10e, 14e et 25e 1/2 brig. légères, 973 h. et 9 chev., à Winterthur.
- 1er bataillon de grenadiers des 1re, 2e, 23e, 67e, 76e et 83e de ligne, 1,371 h. et 13 chev, à Elg et Pfungen.
- 2e bataillon de grenadiers des 28e, 36e, 37e, 84e, 89e et 94e de ligne, 1,528 h. et 18 chev., à Willenstein et Bruten.
- 3e bataillon de grenadiers des 38e, 44e, 46e, 100e, 102e et 103e de ligne, 1,320 h. et 12 chev., à Elsau et Sibach.
- 4e bataillon de grenadiers des 50e, 53e, 57e, 108e, 109e et 110e de ligne, 1,402 h. et 9 chev., à Musberg et Kloten.
- 1er bataillon auxiliaire de la Côte-d'Or, 1,026 h. et 2 chev., à Zurich.

Cavalerie :

- 2e rég^{t} de dragons, 571 h. et 626 chev., à Oberglatt.
- 5e rég^{t} de chasseurs, 463 h. et 485 chev., à Tummikon.

Artillerie :

- 6e rég^{t} d'art. légère, 4e et 5e compagnies, 128 h. et 394 chev., à Kiburg et Winterthur.
- 1er rég^{t} d'art. à pied, 17e et 19e compagnies, 138 h. et 206 chev., à Bassersdorff.

Total : Inf. : 7,620. — Cav. : 1,034. — Art. : 266. — Chev. : 1,774.

PARC D'ARTILLERIE

Hommes à pied : 1,024 ; montés : 986 ; chevaux : 651 aux parcs de Zurich, d'Euzikon, d'Arau et d'Huningue.

AUXILIAIRES

Gendarmerie de la force publique, 243 h. et 236 chev., au quartier général et dans les divisions.

Guides de l'armée, 176 h. et 176 chev., au quartier général et dans les divisions.

CORPS STATIONNÉS DANS LA 6e DIVISION MILITAIRE commandée par le général Mengaud. — Quartier général à Besançon. — Adjudant-général : Junker.

Bataillons des départements et dépôts des corps stationnés en Suisse.

Total : Inf. : 7,806. — Cav. : 2,116. — Art. : 708. — Chev. : 2,104.

RÉCAPITULATION GÉNÉRALE

Infanterie : 74,231. — Cavalerie : 11,408. — Artillerie : 4,308. — Chevaux : 16,511. — Combattans : 75,814.

DISTINCTION DES TROUPES

Troupes françaises actives. .	75,080
Troupes helvétiques.	4,229
TOTAL général. . . .	79,309

Certifié conforme :

LACROIX.

Q

ÉTAT DES FORCES POUR LE PASSAGE DU RHIN[1].

Division Soult. — Pélissard, général de brigade.
» Jacopin, » »
» Barbier, adj[t]-général.

14e 1/2 brigade légère, 3 bataillons. . .	1,805	8,645 h.
1re » de ligne	1,664	
23e » » 3 bataillons. . .	2,000	
109e » . . . . 3 »	2,000	
11e régiment de chasseurs à cheval. . .	406	
5e » de hussards	618	
2e compagnie d'artillerie légère	152	

Division Ménard. — Defrance, général de brigade,
» Heudelet, » »
» Bertrand, adj[t]-général.

1re 1/2 brigade légère, 3 bataillons . .	2.300	9,369 h.
2e » de ligne, » . .	2,451	
46e » »	1,637	
83e » » 3 bataillons . .	2,359	
3e régiment de chasseurs à cheval. . .	550	
1re compagnie d'artillerie légère. . . .	72	

Division Gazan. — Brunet, général de brigade.
» Molitor, » »
» Cousseaud, adj[t]-général.

89e 1/2 brigade de ligne.	1,445	10,342 h.
25e » légère, 3 bataillons. . .	2,700	
36e » de ligne, » . . .	1,922	
67e » » » . . .	2,085	
8e régiment de hussards	538	
12e » de chasseurs à cheval . . .	500	
Troupes helvétiques.	1,000	
2 compagnies d'artillerie légère	152	

1. Reg. 28. Pièce 287.

DIVISION LORGE. — Bontems, général de brigade.
» Chabert, » »
» Garobuau, adj[t]-général.

10e 1/2 brigade légère.	1,781	7,938 h.
37e de ligne, 3 bataillons.	1,828	
57e » 3 »	2,303	
100e » 3 »	1,519	
9e régiment de hussards	435	
1 compagnie d'artillerie légère	72	

DIVISION CHABRAN (réserve). — Valther, général de division.
» » Bastoul, général de brigade.
» » Humbert, général de brigade.
» » Boyé, adj[t]-général.

Les grenadiers.	7,000	9,217 h.
11e régiment de dragons	472	
2e » »	521	
13e » »	369	
17e » »	400	
5e chasseurs à cheval	455	
3 compagnies d'artillerie légère.		
23 chasseurs.		

TOTAL général. . . . . . 45,511 h.

A LAISSER EN HELVÉTIE SOUS LE COMMANDEMENT DU GÉNÉRAL DE DIVISION TURREAU.

INTÉRIEUR DE L'HELVÉTIE. — Montchoisi, général de division.
» » Mainony, général de brigade.
» » Ruby, général de brigade.

28e 1/2 brigade de ligne, 3 bataillons . .	1,922	3,321 h.
1er bataillon de la Côte-d'Or.	1,100	
22e régiment de cavalerie.	299	

Au Mont Gothard. — Goullus, général de brigade.

44e 1/2 brigade de ligne, 3 bataillons . . . . . . 1,981 h.

Division Mortier. — Lapisse, général de brigade.
» Saligni, » »
» Boissier, adjt-général.

50 1/2 brigade de ligne, 3 bataillons . .	1,862	6,749 h.
84e » » » . .	1,879	
108e » »	1,350	
38e » » 3 bataillons . .	1,658	

Division Loison. — Laval, général de brigade.
» Jardon, » »
» Chérin, adjt-général.

53e 1/2 brigade de ligne, 3 bataillons. .	1,986	10,118 h.
103e » » » . .	1,695	
94e » » » . .	1,781	
102e » » » . .	1,952	
110e » »	1,690	
4e régiment de hussards.	353	
10e » de chasseurs à cheval. . .	515	
2 compagnies d'artillerie légère	146	

Au camp retranché de Basle. — Barbier, général de brigade.

76e 1/2 brigade de ligne.	1,101	1,385 h.
1er régiment de dragons helvétiques. . .	284	

Total des troupes à laisser en Helvétie. . 23,554 h.

FIN DE L'APPENDICE

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE I

La Suisse en 1798.

Pages.

Considérations générales sur l'Helvétie. — Hospitalité accordée aux émigrés. — Mallet du Pan et Lavater combattent le parti français. — Intrigues de Mengaud. — Réunion à Aarau d'une Diète helvétique. — Les cantons forment une Confédération. — Description géographique de la Suisse. — L'armée française commandée par Brune se porte devant Lausanne. — Courage des Bernois. — Schauembourg est repoussé à Newenegg. — Défaite des milices suisses à Faubrun. — Convention de Payerne. — Organisation d'une République helvétique. — Genève est réuni au territoire français. — Soulèvement des paysans dans les cantons allemands. — Rude répression. — La trêve pendant l'hiver. — Préparatifs faits en vue d'une insurrection générale 1

CHAPITRE II

Situation militaire.

Massena se rend à l'armée de Mayence. — Scherer lui confie le commandement de l'armée d'Helvétie. — Rapports qu'il reçoit du général Schauembourg. — Belle réponse faite aux officiers alarmés. — Organisation lente et difficile des milices helvétiques. — Courage montré par le soldat français. — Plaintes portées contre le commissaire Rapinat. — Reconnaissance des cols et passages des Alpes. —

Services de l'espionnage. — Le général en chef visite la ligne du Rhin. — Lavater appelle l'étranger au secours de sa patrie. — Difficultés survenues entre Massena et Jourdan 24

CHAPITRE III

Entrée en campagne.

Forces actives que l'Autriche va mettre en ligne. — Embarras financiers du Directoire français. — Nouveau projet d'un plan général de campagne. — Une division républicaine se concentre devant Sargans. — Nouvelles intrigues du parti oligarchique. — Mascarade à Coire. — Evénements survenus dans les Grisons. — L'armée d'Helvétie se prépare à jouer un grand rôle. — Mauvaise volonté des auxiliaires suisses. — Sommation adressée au général Auffenberg. — Passage du Rhin à Atzmoos. — Trois colonnes d'attaque sont formées. — Attaque de Luziensteig. — Manœuvres d'Arnouil. — Prise du fort. 37

CHAPITRE IV

Occupation des Grisons

Marche sur Coire. — La brigade Auffenberg met bas les armes. — Succès remportés par les généraux Oudinot et Lecourbe. — Demont passe le Kùnkels sur la neige. — Prudence qu'observe Massena. — Nouveau dénûment de l'armée d'Helvétie. — Massena envoie sa démission nettement motivée au Directoire. — Considérations qui l'obligent à reprendre le commandement. — Rivalités entre Lecourbe et Dessolle. — Echec des Français devant Feldkirch. — Jourdan est battu à Stockach par l'archiduc Charles. — L'armée de Mayence se retire sur Bâle. — Celle d'Helvétie se trouve un moment compromise. . . . 59

CHAPITRE V

Les manœuvres de Massena.

Hésitations de François II. — Thugut ordonne à l'archiduc Charles de rester en observation. — Familiarités des Russes envers leurs alliés. — L'armée française du Da-

nube se met sur la défensive. — Tactique adoptée par Massena. — Les républicains évacuent Schaffouse. — Destruction du vieux pont. — Hotze subit, le 1er mai, un grave échec à Flasch. — Les Grisons sont évacués et l'armée autrichienne peut passer le Rhin. — Assassinat des ministres français à Rastadt. — Combat de Kaiserstühl. — Frauenfeld et Andelfingen sont repris à l'ennemi. — Le prince Charles est contraint à reculer 79

CHAPITRE VI

Première bataille de Zurich.

Combat livré le 27 mai. — Les Autrichiens occupent Winterthur. — Ney est blessé à Steig. — Retraite des Français. — Positions occupées par l'armée d'Helvétie. — Description du camp de Zurich. — Le 3 juin, Hotze et Jellachich descendent au bord du lac. — Massena se met à la tête d'une colonne qui repousse l'ennemi. — Le chef de l'état-major est blessé mortellement. — Désertion des soldats suisses. — Journée du 4. — Instructions données par l'archiduc Charles à ses lieutenants. — Ordre de bataille. — Bravoure des deux partis. — Les réserves allemandes sont engagées. — Sebottendorf est chassé des tranchées, — Pertes des belligérants. — L'armée française évacue Zurich. — Le prince Charles adresse une proclamation aux Suisses 96

CHAPITRE VII

Sur le Gothard.

Valeur des soldats du général Lecourbe. — Combats livrés autour de Martinsbrück. — Retraite des Français vers Tusis. — Nouvelle insurrection des montagnards. — Soult est chargé de réprimer la révolte. — Défection des insurgés à Rothenthurm. — La troupe française reprend Schwitz. — Combats livrés à Flüelen, à Wasen et dans le Gothard. — Les communications du centre sont rétablies avec Lecourbe. — Massacre des Français à Dissentis. — Horrible spectacle d'un charnier. — Les représailles. — Strauch et de Rohan forcent la brigade Loison à évacuer Airolo. — Journal de Gordon. — Haddick pousse une pointe jusqu'à Am-Steig. — Prise, évacuation et reprise de Wasen. — Bay repousse les Français et s'avance jusqu'à

Seelisberg. — Styger soulève de nouveau les paysans. — Lecourbe se retire à Lucerne. — Nouvelle expédition des républicains sur la Reuss. — Simbschen est chassé de toutes ses positions. — De nouveau, les Français occupent le Gothard. — Arrivée de Souvarow. 114

CHAPITRE VIII

En observation.

Description du pays occupé par l'armée du Danube. — Massena adresse une proclamation aux troupes. — Changements survenus dans le Directoire helvétique. — Coup d'Etat du 30 Prairial, à Paris. — Bernadotte est nommé ministre de la guerre. — Ses recommandations aux chefs d'armée. — Sieyès signe le rappel de Massena que Moreau doit remplacer. — Cette décision est rapportée. — L'armée du Danube se prépare à exécuter une grande entreprise. — Combat d'Albisrieden. — L'archiduc Charles échoue en voulant forcer le passage de l'Aar à Dettingen. — Chabran obtient des succès sur la Linth. — Molitor occupe le Pragel et Glaris. — Le gros de l'armée autrichienne repasse le Rhin. 149

CHAPITRE IX

L'armée de Korsakoff.

Les exigences de Pitt. — Paul 1er n'obéit pas entièrement à l'Angleterre. — Korsakoff est désigné pour conduire l'armée dite de Bavière sur le théâtre de la guerre. — Itinéraire suivi par les Russes. — Une parade à Prague. — Rapport de Bacher. — Ce que valent les cosaques comme soldats. — Quelques portraits dessinés par Rovera. — Les Autrichiens gardent la rive droite du Rhin. — Embarras de Wickam, ambassadeur d'Angleterre. — Les Moscovites se plaisent dans une inaction prolongée. — Opinions de leurs officiers. — Fêtes données dans la maison Reichberg. 171

CHAPITRE X

Passage de la Linth.

Description des bords de la Linth. — Soult est en ligne contre Hotze. — La 3e division française se prépare à

franchir le fleuve. — Canonnade tirée par la flottille anglaise. — Instructions données pour prendre l'offensive. — Réquisition des bateliers de Lachen. — Le brouillard assombrit la nuit du 24 au 25 septembre. — Dellard conduit les nageurs sur la rive droite. — Surprise d'un poste autrichien. — Panique dans le régiment de Bender. — Attaque de Schännis. — Hotze est tué. — Défection des Allemands. — Marche des Français sur Kaltbrunnen. — Godinot menace Wesen. — Lapisse s'attarde devant Bilten. — Les troupes de Lochet traversent le lac de Zurich. — Combat devant Grynau. — Les Russes de Titoff sont écrasés. — Utznach est bombardé. — Petrasch ordonne la retraire. — Événements militaires du 26. — Eloges accordés aux soldats républicains. 182

CHAPITRE XI

Deuxième bataille de Zurich.

Manœuvres des troupes françaises. — Combat livré à Wolishofen. — Instructions remises aux divisionnaires. — Ménard est chargé de faire des démonstrations devant Brugg. — Transport des bateaux au bord de la Limmat. — Foy met en position plusieurs batteries d'artillerie. — Les soldats attendent dans l'obscurité le signal de s'embarquer. — Le 25 septembre, à cinq heures du matin, Massena ordonne à Dedon de forcer le passage. — Services rendus par la batellerie. — Gazan attaque et repousse les premiers postes russes. — Prise de Hard, de Weiningen et du couvent de Fahr. — Massena surveille la construction d'un pont. — Bontemps est chargé de contenir Durasoff. — L'artillerie républicaine bombarde Engstringen. — Mortier est forcé de rétrograder sur Albisrieden. — Massena peut ramener les troupes au combat et gagner la victoire. — Oudinot fait occuper Höngg et Wipkingen. — La réserve russe reprend Höngg. — Une charge des Français lui fait abandonner ce poste. — Aspect du champ de bataille. — Korsakoff est sommé de rendre Zurich. . . 204

CHAPITRE XII

Retraite de Korsakoff.

Aspect de Zurich dans la nuit du 25 au 26 septembre. — Conseil de guerre tenu à la maison Reichberg. — Les

généraux russes proposent d'attendre l'arrivée de Souvarow. — Un messager du prince de Wurtemberg annonce que Petrasch bat en retraite. — Il faut se décider enfin à évacuer la ville. — Korsakoff retient le parlementaire que lui a envoyé Massena. — Formation des colonnes de marche. — La première reprend le Zurichberg. — Celle du centre fait une trouée vers Orlikon. — Le troisième corps ne peut parvenir à passer le Maïenberg. — Sacken est blessé et sa troupe mise en déroute. — Les Français s'emparent du convoi. — Lacroix bombarde la porte de Baden. — Entrée à Zurich des soldats de Mortier et de Lorge. — On se bat dans les rues. — Lavater est blessé. — Fatigue et misère des vainqueurs. — Korsakoff dirige vers le Rhin une armée réduite à quelques bataillons. — Les cuirassiers de Woinoff s'emploient à couvrir la retraite. — Réoccupation du camp de Dörflingen. — Accusations portées contre Durasoff. — Pertes des Russes. — Massena apprend l'arrivée de Souvarow dans le Gothard 229

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE I

Marche vers la Suisse.

Agissements du Conseil Aulique. — Nouveau plan de campagne élaboré à Londres, — Wickam, ministre d'Angleterre, critique les manœuvres exécutées par l'archiduc Charles. — Sa deuxième lettre. — Vive réclamation du czar. — Souvarow écrit d'Asti aux généraux Korsakoff et Hotze. — Projets du maréchal russe. — Arrivée à Gallerate des divisions moscovites. — Fautes stratégiques commises par Weirother. — L'armée russe remonte vers le nord. — Son passage à Bedano. — Hostilité des habitants. 247

CHAPITRE II

Au camp de Taverne.

Description du pays. — Etablissement des camps russes. — Logement choisi pour Souvarow. — Maison réservée à l'état-major. — Vaine attente d'un convoi de mulets. —

Plan de campagne élaboré par Weirother. — Décision du conseil de guerre. — La nuit du 20 au 21 septembre. — Mise en route du corps de Derfelden. — Ordonnance des troupes. — Arrivée à Bellinzona. — Rencontre de Strauch et de Souvarow. — Revue passée sur la grande place de Faido. — Les cosaques sont arrêtés au défilé de Stal-Vedro 261

CHAPITRE III

Prise du Gothard.

Insouciance que montre Lecourbe. — Les postes français se relâchent de leur habituelle surveillance. — Souvarow et le prince Constantin arrivent à Quinto. — Les bataillons russes se forment en colonnes d'attaque. — Action de Strauch. — Madrano, Valle, Airolo et le premier plan du Gothard sont occupés. — Belle résistance du commandant Leblond. — Combat livré dans le cirque des balles. — Hardie manœuvre du prince Bagration. — Retraite des républicains sur l'hospice. — Les bivouacs russes sont établis devant Hospenthal. — Arrivée de Rosenberg à Andermatt. — Actions du 25 septembre. — Passage de l'Unerloch et de la Reuss. — Loison défend l'approche du Pont du Diable. — Horrible tuerie. — Auffenberg occupe Am-Steig. — Lecourbe le force à rentrer dans la montagne. — Loison abandonne Göschenen et Wasen aux Moscovites. — Erstfeld est mis en état de défense. 276

CHAPITRE IV

De Goschenen à la Muota.

Souvarow fait interroger les prisonniers français. — Descente à Wasen où l'état-major russe passait la nuit. — Occupation d'Altdorf. — Campement de l'armée autour de l'arsenal. — Inquiétudes et colère du maréchal. — Marche par échelons dans le Schächenthal. — Bagration s'engage dans le sentier du Kinzig-pass. — Fatigues éprouvées par les soldats. — Ascension, de la ferme carrée au Kulm. — Bruit du canon de Lecourbe. — Frayeur des Moscovites. — Spectacle d'un coucher de soleil sur les cimes. — Bivouacs établis dans la montagne. — Le quartier général s'arrête aux chalets de Kinzer. — Départ à l'aube. — Défilé des troupes vers le Muotathal. — Souvarow apprend la défaite du général Korsakoff. — Conseil de guerre tenu

au couvent des Franciscaines. — Décision qui modifie le plan fait à Taverne. — Un corps austro-russe franchit le Pragel 309

CHAPITRE V

Massena contre Souvarow.

L'armée républicaine est en danger. — Massena organise des colonnes volantes et se rend auprès de Lecourbe. — L'œuvre du chef de la 2e division. — Reconnaissance poussée dans le Schächenthal. — Situation misérable des blessés russes. — Embarquement de la 67e à destination de Brunnen. — Nouvelles dispositions militaires prises à Schwitz. — Mortier attaque Rosenberg. — Combats livrés les 30 septembre et 1er octobre. — L'arrière-garde russe remporte des succès. — Rosenberg est rappelé à Glaris par Souvarow. — Les Russes exécutent leur retraite en bon ordre. — Description du Pragel. — Pertes subies par les cosaques et les mousquetaires 342

CHAPITRE VI

Molitor à Glaris.

Talents militaires de Molitor. — Description du pays glaronais. — Sa situation topographique et militaire. — La 84e attaque Wesen, le 25 septembre. — Arrivée de Jellachich sur la Linth. — Combats livrés devant les ponts de Nettstall et de Näfels. — Retraite des Autrichiens sur Wallenstadt. — Marche audacieuse de Lincken à travers le Panix. — Trois bataillons républicains sont faits prisonniers. — Escarmouches devant Schwanden. — Lincken, battu à Mitlödi, est contraint de se replier sur Coire. . . 369

CHAPITRE VII

Bataille de Nettstall.

Le général Auffenberg franchit le Pragel. — Retraite des éclaireurs français. — Résistance opposée à l'ennemi devant Richisau. — Une charge des Autrichiens est repoussée. — Les Russes se mettent en ligne. — Sommation

faite au général Molitor. — Dispositions prises par le prince Bagration. — Hécatombe devant la chapelle de Seerüti. — Nuit du 30 septembre au 1er octobre. — Habiles et hardies manœuvres des Austro-Russes. — Poursuite des Français dans le défilé du Lontsch. — Attaque du pont de Nettstall. — Cinq combats sont livrés devant Näfels. — Souvarow s obstine à vouloir remporter la victoire. — Courage du 3e régiment helvétique. — L'armée moscovite est rejetée dans Nettstall. — Aspect du champ de bataille. — Hymne de Pfyffer 384

CHAPITRE VIII

La retraite.

Nouvelles du général Rosenberg. — Auffenberg est envoyé à Glaris avec sa troupe et des cosaques. — Souvarow va loger maison Ischùdi. — Son accablement après la défaite. — Le maréchal veut marcher sur Wesen. — Réunion d'un conseil de guerre. — Les projets du prince Constantin sont adoptés. — Souvarow déclare que l'armée va opérer un mouvement tournant, non une retraite. — Marche nocturne des Russes. — Bagration se place en queue. — Molitor fait assaillir l'arrière-garde moscovite. — Tuerie à Schwanden. — Défilé des vaincus sous les coups de fusil. — Un arrêt derrière Engi. — Combat dans le cimetière de Matt. — Les chasseurs de Tschubaroff sont employés à couvrir Elm 402

CHAPITRE IX

Passage du Panix.

La nuit du 5 au 6 octobre. — Une panique se produit dans les régiments du centre. — Souvarow et le prince Constantin sont forcés de quitter Elm dans l'obscurité. — Marche du régiment Miloradowitch. — Description du Panix. — Un orage éclate dans la montagne. — Passage de l'état-major. — Bagration bat en retraite sans cesser de contenir l'ennemi. — Arrivée au pied du Ruterseck. — Bivouacs sans feu par une nuit glaciale. — Souffrances endurées par les soldats. — Cris de malédiction. — 200 hommes ont les membres gelés. — Défilé entre les Portes de Fer. — Arrivée à Panix des troupes de l'arrière-garde. — Souvarow séjourne à Ilanz et à Coire. — Misère du

troupier. — Les nouveaux projets du maréchal sont irréalisables. — Au camp de Feldkirch. — Dissentiments survenus entre Russes et Autrichiens. — La disgrâce de Souvarow 423

CHAPITRE X

Dernières opérations militaires.

Massena fait fermer devant Souvarow la route de Zurich. — Marche des divisions françaises vers le Rhin. — Korsakoff se prépare à prendre l'offensive. — Combat livré le 7 octobre devant Schlatt. — Après avoir eu quelques succès, les Russes sont battus. — Manœuvres exécutées par Lorge. — Gazan peut forcer le prince de Condé à battre en retraite. — Prise de Constance. — Soult rejette Auffenberg dans les Grisons. — L'archiduc Charles prépare une campagne d'hiver. — Inquiétudes que montrent les Suisses. — Rapports circonstanciés sur les mouvements de l'armée autrichienne. — Tentative de passage du Rhin faite à Laufenbourg. — Evénement du 18 Brumaire. — L'armée française prête de nouveau serment à la République 456

CHAPITRE XI

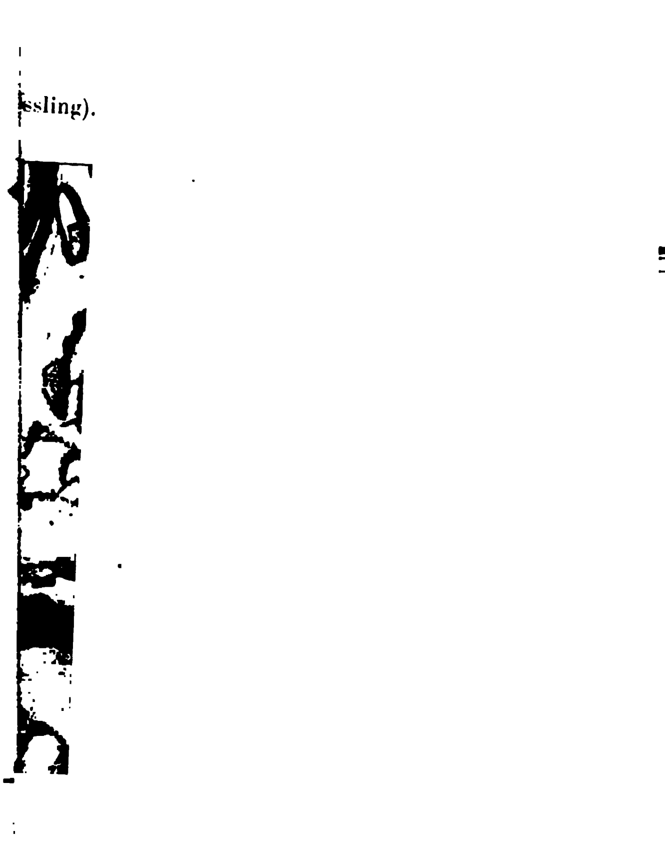
L'Helvétie après la guerre.

Situation de Massena. — Hostilité du peuple. — Bégos demande le licenciement des milices suisses. — Conduite de Perrochel. — Sa lettre à Reinhard. — La ville de Zurich est contrainte de souscrire un emprunt de 600,000 francs. — Etat des esprits à Berne. — Rapports confidentiels de Mainoni. — Pichon rapporte impartialement les faits au Directoire français. — Justes appréciations sur le gouvernement helvétique. — Secours accordés aux cantons pauvres. — Réconciliation des adversaires. — Les adieux de Massena 474

APPENDICE 495

CHARTRES. — IMPRIMERIE ED. GARNIER

ssling).







5

M

9

Sit
m
P
e
—
M
D
ne
pa
de

Appi

